Georges Nivat

(1993)

Russie-Europe
La fin du schisme

Études littéraires et politiques

Parties nos 10 à 20

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
et collaboratrice bénévole
Courriel : mailto:mabergeron@videotron.ca

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web : http://classiques.uqac.ca/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: http://bibliotheque.uqac.uquebec.ca/index.htm

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole, professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec.
Courriel : mailto:mabergeron@videotron.ca

À partir de :

Georges Nivat.

Russie-Europe – La fin du schisme ; *Études littéraires et politiques* : Lausanne, Suisse : Édition L'Âge d'Homme, 1993, 810 pp.

Parties 10 à 20 du livre.

M Georges Nivat, historien des idées et slavisant, professeur honoraire, Université de Genève, nous a accordé le 27 mars 2006 son autorisation de diffuser ce livre sur le portail *Les Classiques des sciences sociales*.

Courriel : nivat.gm@wanadoo.fr

Polices de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.
Pour les citations : Times New Roman, 12 points.
Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11'')

Édition complétée le 5 juin, 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.

Fait avec Macintosh

Georges Nivat
Russie-Europe
La fin du schisme
Études littéraires et politiques.

DU MÊME AUTEUR

Le jeu cérébral, postface à *Petersbourg* d'Andreï Biely, L'Âge d'Homme, 1967.

Le palimpseste de l'enfance, postface à *Kotik Letaïev* d'Andreï Biely. L'Âge d'Homme, 1973.

Soljenitsyne. Le Seuil, 1980. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

Vers la fin du mythe russe, L'âge d'Homme, Lausanne 1983 2e édition 1988. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

À paraître à l'Âge d'Homme

Veilleurs dans la nuit. Poètes russe de l'Âge d'Argent
Impressions de Russie. L'An 1

Traductions de :

Andreï Biely : *Petersbourg* (en collaboration avec *Jacques Catteau*), Lausanne 1967.

Andreï Biely : *Kotik Letaïev,* Lausanne 1973.

Alexandre Soljenitsyne : Le *Pavillon des cancéreux* (en collaboration), Paris 1968.

Alexandre Soljenitsyne : *Août 14* (en collaboration), Paris 1972.

Abram Tertz (Andreï Siniavski) : *Dans l'ombre de Gogol,* Paris 1978.

Direction du *Cahier Soljenitsyne,* Ed. De l'Herne, Paris 1971 (en collaboration avec Michel Aucouturier).

Avertissement

Je tiens à remercier les publications qui ont donné le premier accueil à plusieurs des textes qui composent ce livre, et tout particulièrement le Débat (*Paris*), le Magazine littéraire (*Paris*), *le* Journal de Genève, *le* Monde, l'Histoire de la littérature russe *chez Fayard*, la Literatournaïa Gazeta (*Moscou*), *et la* Lettre internationale (*Paris, Rome, Berlin, Prague, etc.*).

Présentation du livre et de l'auteur

(Texte au verso du livre)

Ce recueil d'études culturelles et politiques part d'une question très actuelle : libérée du communisme, délestée de son empire, réduite à elle-même comme elle ne l'a jamais été dans toute son histoire multiséculaire, la Russie va-t-elle mettre fin à une longue parenthèse qui l'avait isolée de l'Europe ? L'auteur se posait la question dès 1988 : la *perestroïka, « révolution* d'en haut », mais qui échappa bientôt à son apprenti-sorcier, allait-elle remettre la Russie sur les rails de l'Europe ? Le désarroi culturel actuel cache aussi bien le Pleur sur la Russie d'un grand poète, Tchitchibabine, que les analyses obstinément incomprises d'un Soljenitsyne, partisan d'une Russie culturellement autonome, mais également « européenne », c'est-à-dire variée, et apportant sa variété au festin européen.

À la lumière de cette interrogation sont « revisités » de grands thèmes comme la piété des grands écrivains russes classiques, l'irréligion des « croyants athées » russes, la « torpeur d'Oblomov », le doute obstiné de Tchékhov, le libertinage russe du XXe siècle, la « révolution chrétienne » dont rêvaient beaucoup en 1918, le mirage « eurasien » des linguistes Troubetzkoy et Jakobson.

L'énigme Gorki, la haine russe de soi sous les espèces d'un Petchérine au XIXe et d'un Alexandre Zinoviev au XXe siècle, la « cure de fantastique » de Boulgakov, les spécificités de l'exil russe et la prose russe contemporaine sont parmi les grands sujets analysés. Cet ensemble imposant, complété par un recueil de chroniques politiques écrites pendant les années de la libération russe qui vont de la *perestroïka* aux journées d'août 91, entend faire revivre les émotions d'un grand événement que l'Occident n'a pas vraiment encore compris.

Georges Nivat est considéré comme un des grands slavistes contemporains. Élève de Pierre Pascal, dont il complète ici le portrait, il a fait découvrir André Biely, a écrit sur Soljenitsyne un livre qui, traduit en russe, vient d'être publié à Moscou, et il codirige une monumentale Histoire de la littérature russe *chez Fayard. En même temps que ce livre paraît un texte bref sur un voyage en Russie à l'automne 1992, intitulé* Impressions de Russie, l'An Un, *Ed. de Fallois/L'Âge d'Homme. Depuis 1972 il est professeur de littérature et civilisation russes à l'Université de Genève.*

Table des matières

Index des noms de personnes

PRÉFACE : Fin de la grande lueur, début d'un vrai jour

1re partie. Est-ce la fin du « schisme russe » ?
Chapitre 1. Russie libérée, Russie brouillée
Chapitre 2. Vers la fin du schisme russe

2e partie. Paysage et rêve
Chapitre 3. Le mythe du paysage russe
Chapitre 4. L'enjambée tendre de Marc Chagall

3e partie. Au banquet européen
Chapitre 5. Le jeu de hasard dans la société russe
Chapitre 6. Un Athénien parmi les Scythes
Chapitre 7. Traduire Pouchkine
Chapitre 8. La piété de Gogol
Chapitre 9. Que veut dire la torpeur d'Oblomov ?
Chapitre 10. La mort chez Tolstoï
Chapitre 11. La correspondance de Tolstoï
Chapitre 12. Le journal intime en Russie
Chapitre 13. Le journal de Tolstoï
Chapitre 14. La peau de chagrin tchekhovienne
Chapitre 15. La palissade grise de Tchekhov
Chapitre 16. Korolenko, un pur

4e partie. L'homme religieux russe
Chapitre 17. Dieu dans la littérature russe
Chapitre 18. Aspects religieux de l'athée russe
Chapitre 19. Le catharisme de Tolstoï
Chapitre 20. Renaissance de la spiritualité russe
Chapitre 21. Religion et magie

5e partie. Y a-t-il un libertin russe ?
Chapitre 22. Ébauche d'un libertin russe
Chapitre 23. Pas si innocent que ça

6e partie. La Russie : Pro et Contra
Chapitre 24. Nationalité et nationalisme russes
Chapitre 25. Les « habits russes » de l'URSS

Chapitre 26. La lucidité de Leroy-Beaulieu
Chapitre 27. La « religion russe » de P. Pascal
Chapitre 28. Un témoin sceptique : I. Berlin
Chapitre 29. Brève réponse à Kundera
Chapitre 30. Récit d'un paysan russe

7e partie. Russie, côté Asie
Chapitre 31. Les paradoxes de « l'affirmation eurasienne »
Chapitre 32. « Urga », ou le côté mongol

8e partie. Russie, côté Europe
Chapitre 33. La Russie, l'Europe et le critère de vérité
Chapitre 34. Une Europe centrale de Wilno à Dornach

9e partie. Deux visions russes et chrétiennes en politique
Chapitre 35. La « Renaissance » russe et le libéralisme chrétien
Chapitre 36. La « Révolution de l'esprit »

10e partie. Russie locale ou Russie universelle ?
Chapitre 37. Rozanov, un égotiste russe
Chapitre 38. Un juif russe slavophile
Chapitre 39. Un Européen russe : Viatcheslav Ivanov

11e partie. Sortie d'Europe
Chapitre 40. Le *temps du mal* de D. Tchossitch
Chapitre 41. L'énigme Gorki
Chapitre 42. Gorki stalinien
Chapitre 43. « Enfants de l'Arbate »
Chapitre 44. Encore Staline
Chapitre 45. Dans la main de Staline
Chapitre 46. D'un Trotski l'autre
Chapitre 47. L'immonde et la beauté
Chapitre 48. Les Surréalistes et l'URSS
Chapitre 49. L'Europe de la métaphysique et de la pomme de terre

12e partie. Totalitarisme et dissidence
Chapitre 50. Dissidents ou prophètes ?
Chapitre 51. Mémoire de l'inhumain
Chapitre 52. L'arbre du bien et du mal de Chalamov
Chapitre 53. Un « noble repentant » au Goulag
Chapitre 54. Le phénomène Zinoviev
Chapitre 55. Un starets laïc : Sakharov
Chapitre 56. Qu'est-ce que les « droits de l'homme » ?

13e partie. Soljenitsyne, toujours lui
Chapitre 57. Portrait en pied
Chapitre 58. Soljenitsyne et la Russie d'aujourd'hui
Chapitre 59. La « Roue rouge », une anti-épopée

14e partie. Proses non conformistes
Chapitre 60. La Désirade d'Alexandre Grine
Chapitre 61. Victor Chklovski
Chapitre 62. Isaac Babel le « Furieux »
Chapitre 63. Le funambule Tertz-Siniavski
Chapitre 64. Nikolaï Chmeliov
Chapitre 65. Gorenstein ou l'étouffement
Chapitre 66. Valentin Raspoutine et sa blessure
Chapitre 67. Vladimov et Okoudjava
Chapitre 68. Maximov, un tendre dur
Chapitre 69. Sacha Sokolov
Chapitre 70. Reportage-vérité : Svetlana Alexievitch
Chapitre 71. La peur : Makanine
Chapitre 72. La brûlure d'Axionov
Chapitre 73. Latynine le chamane

15e partie. Mikhaïl Boulgakov, un guérisseur
Chapitre 74. « Homo ludens »
Chapitre 75. Une cure de fantastique

16e partie. Exils russes
Chapitre 76. Le « troisième Tolstoï »
Chapitre 77. Intrépide Berberova
Chapitre 78. Boris Zaïtsev, par dessus les courants
Chapitre 79. La « treizième tribu »
Chapitre 80. Un film surréaliste de l'émigration russe
Chapitre 81. Exil russe dans la nuit européenne
Chapitre 82. Théologiens russes en exil
Chapitre 83. Le cirque des frères Truzzi : Ivan Bounine

17e partie. Nabokov, l'exilé *ab novo*
Chapitre 84. De la mystification avant toute chose
Chapitre 85. Ombre portée de la langue russe
Chapitre 86. Nabokov et ses biographes

18e partie. Avenir et déshérence
Chapitre 87. L'avenir russe, avant le putsch
Chapitre 88. Un imaginaire désenchanté

19e partie. Petite chronique d'une libération
Pâques 89 à Moscou.
Chez le père Alexandre.
Géorgie en éruption.
Un sinistre avertissement.
Les « musiciens de Brême » à Vilnius.
Sur le fil de l'histoire.
L'heure n'est plus à la perestroïka.
Voici venu le tombeur du régime.
Non-retour ?
Vers une Russie libre.
L'apprenti-sorcier pris au piège.
Espoir !
Tuer le dragon.
Requiem pour Tbilissi.
La Russie se regarde dans son histoire.
Les Jésuites de retour en Russie.
La Russie d'Eltsine.

20e partie. Épilogue, un jour anniversaire

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

Retour à la table des matières

L'orthographe retenue est en règle générale une transcription phonétique à la française des noms russes ; mais, malgré ce principe, sont conservées les orthographes traditionnelles de certains noms russes, ou encore celle que les émigrés ont choisie dans leur pays d'accueil, ce qui implique des différences notables entre orthographe à l'anglaise et à la française. Étant donné que cet ouvrage porte en grande partie sur les croisements culturels, on s'est efforcé d'indiquer les changements d'aire de chaque acteur culturel (émigration, origine).

Abalkine, Nikolaï, économiste.
Abe, Kôbo, écrivain japonais.
Abellio, Raymond.
Abouladzé, Tenguiz, cinéaste.
Adamovitch Guéorgui, poète.
Adorno, Theodor.
Afanassiev, Youri, historien.
Agourski, Mikhaïl, historien.
Aïtmatov, Tchinguiz, écrivain
Akhmadoullina, Bella, poète.
Akhmatova, Anna, poète.
Aksakov, Ivan, philosophe, journaliste.
Aksakov, Sergueï, écrivain, père du précédent.
Alain, (Chartier, Émile).
Aldanov, Mark (Landau), écrivain.
Alechkovski, Piotr, écrivain, neveu du suivant.
Alechkovski, Youz, écrivain émigré.
Alexandre.
Alexandre II.
Alexandre III.
Alexandrov, Vladimir, slavisant américain.
Alexéieff, Alexandre, peintre.
Alexiévitch, Svetlana, écrivain.
Alexis II, patriarche.
Amalrik, Andreï, historien et dissident.
Amberg, Lorenzo, slavisant suisse.
Amiel, Henri-Frédéric.
André, saint et apôtre.
Andreev, Leonid, écrivain.
Andreev, Nikolaï (Andreyev), historien.
Andreeva, Nina, publiciste.
Andronnikov, Constantin, théologien et traducteur.
Annenkov, Pavel, écrivain.
Antonov, A.S., chef d'une révolte paysanne.
Antonov-Ovseenko, Vladimir, homme politique.
Apollinaire, Guillaume.
Aragon, Louis.
Archiloque.
Ardanov, Khizour, cinéaste.
Arendt, Hannah.
Aristote.
Arndt, Walter, slavisant et traducteur américain.
Aron, Raymond.

Arout, Gabriel (Aroutounian), dramaturge français.
Artsybachev, Mikhaïl, écrivain.
Askoldov, Sergueï, philosophe.
Astafiev, Victor, écrivain.
Aucouturier, Gustave, traducteur français.
Aucouturier, Michel, slavisant et traducteur français.
Augustin, saint.
Aurel, Jean, cinéaste français.
Averbach, Leopold, critique.
Averintsev, Sergueï, byzantinologue et philosophe.
Avtorkhanov, Abdourakhman, historien, émigré.
Avvakoumova, Maria, poète.
Avvakum, protopope, écrivain.
Axionov, Vassili, écrivain.
Aymé, Marcel.

Babel, Isaac, écrivain.
Babeuf, Gracchus (François-Noël).
Backès, Jean-Louis, slavisant français.
Bacon, Francis.
Bagritski, Édouard.
Bakounine, Mikhaïl.
Bakst, Léon, peintre.
Balthus, peintre français.
Baltrusajtis (Baltrouchaïtis), Yurgis, poète lituanien et russe.
Balzac, Honoré de.
Balzano, Elena, traductrice.
Barbusse, Henri.
Barkov, Ivan, poète.
Barrault, Jean-Louis.
Barrès, Maurice.
Barychnikov, Mikhaïl, danseur.
Batkine, Leonid, byzantinologue et publiciste.
Baudelaire, Charles.
Beauvoir, Simone de.
Beaux, Édouard, traducteur.
Béguin, Albert.
Beilis, Mendel.
Bellmer, Hans, peintre.
Belov, Piotr, peintre.
Belov, Vassili, écrivain.
Benkendorf, Alexandre, comte et général.
Benois, Alexandre, peintre.
Berberova, Nina, écrivain.
Berdiaev, Nicolas, philosophe.
Berelowitch, Wladimir, traducteur.
Bergson, Henri.
Béria, Lavrenti, homme politique.
Berlin, Isaiah, philosophe anglais.
Bernanos, Georges.
Besançon, Alain, historien.
Bettelheim, Bruno.
Bezymenski, Alexandre, poète.
Bialik, Chaïm, poète juif.
Biedny, Demian, (Pridvorov, Efim).
Bielinski, Vissarion, critique.
Biely, Andreï (Bougaïev, Boris) poète.
Billington, James, slavisant américain.
Birioukov, Pavel, critique.
Bizet, Georges.
Blavatsky, Mme Helena, fondatrice de la théosophie.
Blok, Alexandre, poète.
Blot, Jean, écrivain et slavisant français.
Bloy, Léon.
Bodrov, Sergueï, cinéaste.
Body, Marcel, bolchevik français.
Boehme, Jakob.
Bogdanov, Alexandre (Malinovski), économiste et philosophe.
Bogorodski, Dimitri, cinéaste.
Boileau, Nicolas.
Bondarev, Youri, écrivain.
Bondartchouk, Sergueï, acteur.
Bonhoefer, Dietrich, théologien allemand.
Bonner, Elena, épouse de Sakharov, Andreï.

Borissov, Vadim, critique.
Borowski, Tadeusz, écrivain polonais.
Bosquet, Alain.
Bossuet.
Boudberg, Marie, baronne (née Zakrevskaïa).
Bouguereau, William, peintre français.
Boukharine, Nicolas, leader bolchevique.
Boukovski, Vladimir, dissident, écrivain.
Boulgakov, Mikhaïl, écrivain.
Boulgakov, père Serge, théologien.
Bounakov (Fondaminski), Ivan, homme politique, journaliste, émigré.
Bounine, Ivan, écrivain émigré.
Bourrienne, Louis Fauvelet de, mémorialiste.
Bouslaev, Fiodor, historien de la littérature.
Boyd, Brian, slavisant australien.
Brandys, Kazimierz, écrivain polonais.
Bradbury, Ray, écrivain américain.
Brejnev, Leonid.
Breton, André.
Breughel l'Ancien.
Bridel, père Bedrich, jésuite, poète tchèque.
Brioussov, Valéri, poète.
Brodski, Joseph, poète, émigré.
Brombert, Victor, critique américain.
Broué, Pierre, historien français.
Brunschwicg, Henri, philosophe.
Buber, Martin, philosophe.
Buber-Neumann, Margarete, auteur de Mémoires sur les camps.
Buffon.
Bukovsky, Charles, écrivain américain.
Bykov, Roman, cinéaste.
Bykov, Vassili, écrivain.
Byron.

Cakia-mouni.
Caillois, Roger.
Callot, Jacques, graveur français.
Calvin, Jean.
Camus, Albert.
Capek (Tchapek), Karel.
Carlyle, Thomas.
Carrère d'Encausse, Hélène, historienne.
Catherine II.
Cavani, Lilia, cinéaste.
Cayrol, Jean.
Cepaitis (Tchepaïtis), Vergilius, traducteur lituanien.
Chadourne, Louis, écrivain.
Chafarevitch, Igor, mathématicien et publiciste.
Chagall, Marc, peintre.
Chakhovskoï, prince Alexandre, dramaturge.
Chalamov, Varlaam, écrivain.
Char, René, 109, 418.
Chataline, Alexis, économiste.
Cheïnine, Boris, publiciste.
Chenrok, Vladimir, historien de la littérature.
Chemiakine, Mikhaïl, peintre, émigré.
Chestov, Léon (Chvartzman, Lev), philosophe, émigré.
Chevarnadzé, Édouard, homme politique.
Chevtchenko, Tarass, poète ukrainien.
Chevtsov, Ivan, écrivain.
Chevyriov, Stepan, historien de la littérature.
Chichkine, Ivan, peintre.
Chimanov, Guennadi, graphomane nationaliste cité par Yanov.
Chklovski, Victor, écrivain, théoricien du formalisme.

Chkourlo, Viktor, cinéaste.
Chliapnikov, Alexandre, leader bolchevique.
Chmeliov, Ivan, écrivain, émigré.
Chmeliov, Nikolaï, économiste, écrivain.
Chostakovitch, Dimitri, compositeur.
Chouvalov, Piotr, homme politique.
Choukchine, Vassili, écrivain.
Choukhaeff, Vassili, peintre.
Choulguine, Vassili, homme politique, écrivain.
Christie, Agatha.
Cholokhov, Mikhaïl, écrivain.
Chtcheglov, Mark.
Chtchepkine, Mikhaïl, acteur.
Chvarts, Evguéni, dramaturge.
Ciliga, Anton, historien roumain.
Citati, Pietro, écrivain italien.
Claudel, Paul.
Clément, Olivier, philosophe et théologien français.
Collodi, Carlo, écrivain italien.
Conquest, Robert, historien américain.
Constant, Benjamin.
Corot, Camille, peintre.
Crevel, René.
Ciurlionis (Tchourlionis), Mikalojus, compositeur et peintre lituanien.
Custine, Astolphe, marquis de.
Czapski, Joseph, peintre et écrivain polonais.
Czernichowski, Shaul, poète juif.

Dado (Djuric, Miodrag), peintre yougoslave.
Dahl, Vladimir, lexicographe russe d'origine danoise.
Dan, Fiodor, leader menchevik.
Daniel, Youli, écrivain, dissident.
Dante Alighieri.
Darwin, Charles.
David, le Constructeur, roi géorgien.
Davydov, Denis, poète et hussard.
Debussy, Claude.
Degas, Edgar, peintre.
Deibner, père Jean.
De Jonge, Alex, slavisant hollandais.
Delaunay, Robert, peintre.
De Michelis, Cesare, slavisant italien.
Demidova, Alla, comédienne.
Delteil, Joseph, écrivain français.
Derjavine, Gavriil, poète.
Deutscher, Isaac, trotskiste et historien.
Diaghilev, Serge de, créateur des Ballets russes.
Dickens, Charles.
Diognète, auteur anonyme de l'épître à.
Dmitrievski, Sergueï, diplomate soviétique émigré, écrivain.
Doboujinski, Mstislav, peintre lituanien.
Dobrolioubov, Alexandre, poète.
Dombrovski, Youri, écrivain.
Don Aminado (Chpolianliski, Arnold), écrivain émigré.
Donskoï, Mark, cinéaste.
Dostoïevski, Fiodor.
Doudko, père Dimitri.
Douvakine, Vladimir, historien de la littérature.
Drahomanov, Mihailo, homme politique et écrivain ukrainien.
Drawicz, Andrzej, slavisant polonais.
Drevet, Camille, homme politique genevois.
Drieu la Rochelle, Pierre.
Duhamel, Georges.
Dumas, Alexandre.
Dzerjinski, Félix, leader bolchevik.

Eckart, Johann, dit Maître.
Efron, Sergueï, littérateur et agent du KGB, époux de Tsvetaïeva, Marina.
Ehrenbourg, Ilia, écrivain.
Eichenbaum, Boris (ou Eikhenbaum), critique, fondateur du formalisme.
Eisenman, L., historien.
Eisenstein, Sergueï, cinéaste, écrivain.
Einstein, Albert.
Ekzempliarski, V.,.
Eidelman, Natan, historien.
Ejov, N., leader bolchevik.
Ellenstein, Jean, historien français.
Eliot, T.S.
Ellis (Kobylinski, Lev) poète, émigré, prêtre catholique.
Ellis, Havelock, sexologue américain.
Eltsine, Boris, homme politique.
Eluard, Paul.
Empédocle.
Epictète.
Erasme de Rotterdam.
Erberg, (Sünnenberg), Constantin, poète.
Ermakov, Oleg, écrivain.
Ern, Vladimir, philosophe.
Erofeev, Venedikt, écrivain.
Erofeev, Viktor, écrivain et critique.
Essenine, Sergueï, poète.
Esteban, Claude, critique français.
Etkind, Efim, historien de la littérature, émigré.
Evdokimov, Paul, théologien.
Evtouchenko, Evguéni, poète.

Fackenheim, Emil, théologien.
Fadeev, Alexandre, écrivain.
Fajon, Étienne, homme politique français.
Faulkner, William, 692.
Faurisson, R., historien « révisionniste » français.
Fedotov, Guéorgui, philosophe et théologien, émigré.
Fet (Chenchine), Afanassi, poète.
Feuchtwanger, Lion.
Fichte, Johann Gottlieb.
Field, Andrew, slavisant néo-zélandais.
Figner, Nikolaï, chanteur russe.
Filosofov, Dimitri, critique.
Fiodor Kouzmitch, starets.
Fiodorov (ou Fedorov), Nikolaï, philosophe.
Fiodorov-Davydov, Alekseï, historien de la peinture.
Flaubert, Gustave.
Florenski, père Andronnik, petit-fils du suivant.
Florenski, père Pavel, mathématicien, théologien, écrivain.
Florovsky, George, historien et théologien américain.
Fondaminski voir à : Bounakov.
Forch, Olga, écrivain.
Fragonard, Jean-Honoré, peintre.
Franck, Anne.
France, Anatole (Thibault, Anatole).
François d'Assise, saint.
Franklin, Benjamin.
Freud, Zigmund.
Friedberg, Maurice, slavisant américain.
Friedländer, Saül, historien israélien.
Fritche, Vladmir, historien de la littérature.
Fumet, Stanislas.

Gaïdar, Egor, homme politique.
Galitch, Alexandre, poète et chanteur.

Galanskov, Youri, poète mort au goulag.
Gamsakhourdia, Zviad, homme politique géorgien.
Gandhi, le Mahatma.
Garde, Paul, slavisant français.
Gardette, Michel, historien français.
Gasparov, Boris, slavisant russe-américain.
Gasparov, Mikhaïl, russisant, théoricien du vers.
Gauchet, Marcel, philosophe français.
Gazdanov, Gaïtan, écrivain émigré.
Gay, Nicolas, peintre russe d'origine française.
Gdlian, juge soviétique.
Genet, Jean.
Gheorghiu, Virgil, écrivain roumain, prêtre orthodoxe.
Ghil, René.
Gide, André.
Gillès, Daniel, écrivain et slavisant belge.
Gilson, Étienne.
Girard, René, philosophe français vivant en Amérique.
Gladiline, Anatoli, écrivain, émigré.
Gladkov, Fiodor, écrivain.
Glouchkova, Tatiana, publiciste.
Glücksman, André, philosophe français.
Gneditch, Nikolaï, poète russo-ukrainien, traducteur de *l'Iliade* en russe.
Goethe, Johann.
Gogol, Nicolas.
Goldovskaïa, Maria, cinéaste.
Golenichtchev-Koutouzov, Ilia, italianiste, traducteur de Dante, émigré rentré en URSS.
Gollerbakh, Erich, historien de la littérature.
Golomstok, Igor, critique d'art, émigré.
Gontcharov, Ivan, écrivain.
Gontcharova, Natalia, peintre.
Gorbanevskaïa, Natalia, poète.
Gorbatchev, Mikhaïl, homme politique.
Gordine, Yakov, écrivain et historien.
Gorenstein, Friedrich, écrivain, émigré.
Gorki, Maxime (Pechkov, Alekseï), écrivain.
Goubenko, Nikolaï, acteur, homme politique.
Goudzi, Nikolaï, historien de la littérature, ukrainien.
Gougolev, Youli, poète.
Goul, Roman, historien, directeur de revue, émigré.
Goumilev, Lev, ethnographe, fils du suivant.
Goumilev, Nicolas, poète.
Gourmont, Rémy de.
Goutchkov, Alexandre, homme politique.
Govoroukhine, journaliste.
Grabar, Igor, historien d'art.
Graciotti, Sante, slavisant italien.
Gracq, Julien.
Grétry, André, compositeur français.
Green, André, psychanalyse français.
Griboïedov, Alexandre, dramaturge, 123, 740.
Grigorian, Leonid, poète.
Grigoriev, Apollon, poète et critique.
Grine (Grinevski), Alexandre, écrivain.
Gripari, Pierre, écrivain français.
Groethuysen, Bernard, philosophe français marxiste, d'origine russo-hollandaise.
Grossman, Vassili, écrivain.

Grotowski, Jerzy, metteur en scène polonais.
Grzebin, Zinovi.
Guerassimov, Alexandre, peintre.
Guerchenzone, Mikhail, historien de la culture russe.
Guilbeaux, Henri, communiste français, écrivain.
Guiliarovski, Vladimir, écrivain et ethnographe.
Guinzbourg, Alexandre, dissident, journaliste.
Guinzbourg, Evguénia, écrivain.

Hamsun (Pedersen), Knut, écrivain norvégien.
Havel, Vaclav, homme politique tchèque.
Haxthausen, baron Auguste de, historien et économiste.
Heine, Heinrich.
Heller, Leonid, slavisant français.
Heller, Michel. historien.
Henriot, Émile.
Herbigny, père Michel d', jésuite.
Herling (Grudzinski), Gustav, écrivain polonais émigré.
Herriot, Édouard.
Herzen, Alexandre.
Hessen ou Guessen, Sergueï, philosophe, émigré.
Hippius (Guippious), Zinaïda, femme de Merejkovski, poète, écrivain, publiciste.
Hitler, Adolf.
Hoffman, E.T.A.
Holbein, Hans, peintre.
Homère.
Horace.
Hugo, Victor.
Huxley, Aldous.
Huysmans, Georges Charles.
Huyzinga.

Ibsen, Henrik.
Iline, Ivan, publiciste et écrivain émigré.
Ilovaïski, Dimitri, historien.
I.R. (Troubetskoy, Nicolas).
Iskander, voir à Herzen.
Iskander, Fazil, prosateur russe d'origine abkhaze.
Ivan IV, le Terrible.
Ivan Yakovlevitch Koreïcha, fol en Christ.
Ivanov, Viatchestav Ivanovitch poète.
Ivanov, Viatcheslav Vsevolodovitch, critique, fils du suivant.
Ivanov, Vsevolod Viatcheslavovitch, prosateur soviétique.
Ivanov, Vsevolod Nikanorovitch, publiciste et écrivain émigré, rentré en URSS.
Ivanov-Razoumnik (Ivanov, Razoumnik Ivanovitch), historien de la littérature et historien.
Ivanova, Natalia, critique.
Ivanova, Tatiana, critique.

Jakobson, Roman, philosophe et linguiste, américain émigré de Russie.
Jankelevitch, Vladimir, philosophe français.
Jasienski, Bruno, écrivain polonais, émigré à Paris, puis Moscou.
Jaurès, Jean.
Jawlenski, A., peintre.
Jean de Cronstadt, père, figure religieuse du début du XXe, siècle.
Jean-Paul II, pape.
Jelen, Christian, journaliste et historien français.
Joukovski, Vassili, poète.
Jouve, Pierre-Jean.

Jovanovic, Milevoje, slavisant yougoslave.
Joyce, James.
Juvenal (Youvenali), métropolite.

Kabakov, Alexandre, journaliste et écrivain.
Kachperovski, guérisseur.
Kafka, Franz.
Kagan, Yakov, poète juif.
Kagarlitski, Boris, essayiste.
Kaledine, Sergueï, écrivain.
Kaliaev, I., terroriste russe.
Kamenev, L., leader bolchevik.
Kandinsky, Vassili, peintre russe émigré.
Kant, Emmanuel.
Karabtchievski, Youri, essayiste.
Karamzine, Nikolaï, historien.
Kareev, N., historien.
Karlinsky, Simon, slavisant américain.
Karsavine, Lev, philosophe.
Kartachev, A., homme politique et historien de l'Église russe.
Katkov, George, historien anglais d'origine russe, petit-fils du suivant.
Katkov, Milhaïl, journaliste, homme politique, historien.
Kaverine, Veniamine, écrivain.
Kazem-Bek, Alexandre, homme politique de l'émigration rentré en URSS.
Kennan, George, diplomate et historien américain.
Kerkia, Viktor, dramaturge.
Kessel, Joseph, écrivain français d'origine russe.
Kharitonov, Mark, écrivain.
Khlebnikov, Velemir, poète.
Khodassevitch, Vladislav, poète, émigré.
Khomiakov, Alexeï, poète, historien, théologien.
Khorouji, Sergueï, historien.
Khrouchtchev, Nikita, homme politique.
Khvostov, V., juriste.
Kibirov, Timour, poète.
Kireïevski, Ivan, philosophe.
Kiril Vladimirovitch, grand duc,.
Kircha Danilov, auteur des premiers recueils de bylines russes.
Kliamkine, Igor, essayiste.
Klimov, Elem, cinéaste.
Kliouev, Nikolaï, poète, mort au goulag.
Klioutchevski, Vassili, historien.
Klytchkov, Sergueï, écrivain, mort au goulag.
Knijnik, philosophe.
Koestler, Arthur.
Kofman, Sarah, philosophe française.
Kogan P.S., critique marxiste.
Kojevnikova, Nadejda, écrivain.
Kollontaï, Alexandra, leader bolchevik.
Komar, V., peintre.
Kondakov, Nikodim, historien byzantinologue.
Kondratiev, Viatcheslav, écrivain.
Konetski, Viktor, écrivain.
Kontchalovski, P., peintre.
Kopelev, Lev, germaniste et écrivain, émigré.
Koralov, Marlen, écrivain.
Koriakine, Igor, essayiste.
Korjavine (Mandel), Naoum, poète, émigré.
Korolenko, Vladimir, écrivain, 16.
Kosinski, Jerzy, écrivain polono-américain.
Kostikov, Viatcheslav, historien de l'émigration russe.
Kostomarov, Nikolaï, historien.
Koublanovski, Youri, poète émigré, rentré en Russie.
Kouchner, Alexandre, poète.

Koukolnik, Nestor, dramaturge.
Kouniaev, Stanislav, écrivain.
Kouprine, Alexandre.
Kourbski, prince Andreï, opposant au tsar Ivan le Terrible.
Koutepov, Alexeï, général émigré, kidnappé par le KGB.
Kouzmine, Mikhaïl, poète.
Kouznetsov, Edouard, dissident, écrivain, journaliste, émigré.
Koyré, Alexandre, philosophe français d'origine russe.
K.R. grand duc Konstantin Konstantinovitch Romanov, poète.
Krakhmalinova, Zoïa, dissident religieux, écrivain.
Krandievskaïa, Natalia, poète.
Kravtchenko, Victor, transfuge soviétique.
Kravtchouk, Leonid, homme politique ukrainien.
Krioukov, Fiodor, écrivain cosaque.
Krivochéina, Nina, émigrée, auteur de Mémoires.
Krivochéine, Igor, ingénieur, émigré.
Kundera, Milan, écrivain tchèque émigré.
Kupferman, Fred, historien français.
Kusikov, Alexandre, poète russe, émigré.

La Bruyère, Jean de.
Ladinski, Antonin, poète, émigré, rentré en URSS.
Ladous, Régis, historien français.
Lajetchnikov, Ivan, prosateur.
Lakchine, Vladimir, essayiste.
Lamartine, Alphonse de.
Lamennais, Félicité de.
Lanceray, Evguéni, peintre russe d'origine française.
Landsbergis, homme politique lituanien.
Lanzmann, Claude, cinéaste français.
Lao-Tseu.
Larbaud, Valéry.
Larina, Anna, épouse de Boukkarine.
Larionov, Mikhaïl, peintre, émigré, 78, 414
La Tour, Georges de.
Latynine, Alla, critique.
Latynine, Leonid, écrivain.
Laubier, Patrick de, sociologue français.
Lautréamont (Ducasse, Isidore).
Lavrov, Piotr, historien et penseur politique.
Lararevitch, Nicolas, anarchiste belge d'origine russe.
Lefort, Claude, philosophe français.
Leibnitz.
Léger, Fernand, peintre.
Leibowitz, René.
Lemercier-Quelquejay, Chantal, historienne française.
Lemke, Mikhaïl, historien.
Lénine, (Oulianov, Vladimir).
Leonov, Leonid, écrivain.
Leontiev, Constantin, philosophe et écrivain.
Leontieff, Vassili, économiste américain d'origine russe.
Leontovitch, Victor, historien, émigré en Allemagne.
Lermontov, Mikhaïl, poète.
Leroy-Beaulieu, Anatole, historien français.
Leskov, Nicolas, écrivain.
Lesnevski, Stanislav, critique.
Levitan, Isaac, peintre.
Lévy, Bernard-Henri.
Lifar, Serge, danseur.
Ligatchev, Egor, homme politique.
Likhatchev, Dimitri, historien et philologue.

Limonov, Edouard, écrivain, émigré, rentré en Russie.
Lioubimov, Nikolaï, traducteur.
Lioubimov, Youri, metteur en scène.
Lirondelle, André, slavisant français.
Lomonossov, Mikhaïl, savant, poète, grammairien.
London, Jack.
Lorrain, Claude, peintre.
Losev, Lev, poète et critique, émigré aux USA.
Lossky, Vladimir, théologien émigré.
Lotman, Youri, historien de la littérature, résidant en Estonie.
Loukianov, Anatoli, homme politique.
Lounatcharski, Anatoli, bolchevik, écrivain.
Louguine, Pavel, cinéaste installé à Paris.
Lourié, Arthur, compositeur, émigré aux USA.
Lourié, Ossip, essayiste.
Lozinski, Mikhaïl, poète et traducteur.
Lubac, père Henri de.
Lyssenko, Trophime, biologiste stalinien.

Macaire, père, starets au monastère d'Optino.
Machiavel, Nicolo.
Mac Orlan, Pierre.
Maïakovski, Vladimir.
Maistre, Joseph de.
Makanine, Vladimir, écrivain.
Maklakov, Vassili, juriste, homme politique, émigré.
Makovicky, Dusan, médecin privé de Tolstoï.
Makovski, Sergueï, poète et éditeur de revue, émigré.
Malaparte, Curzio (Sückert, Kurt).
Malebranche, Nicolas de.
Malevski-Malevitch, peintre.
Malraux, André.
Mamardachvili, Merab, philosophe russo-géorgien.
Mamleïev, Youri, écrivain, émigré.
Mandelstam, Nadejda, mémorialiste.
Mandelstam, Ossip, poète.
Mann, Heinrich.
Mann, Thomas.
Marc Aurèle.
Marcel, Gabriel.
Marchand, René.
Margolin, Jules, historien du goulag.
Maritain. Jacques.
Marguerite, Victor.
Marie, Jean-Jacques, historien français.
Marie, mère (Skobtsova), poète, émigrée, résistante, morte en déportation.
Marinetti, Filippo.
Markievitch, Igor, chef d'orchestre.
Markish, David, écrivain, émigré en Israël.
Markish, Peretz, poète juif.
Markish, Simon, historien de la littérature, émigré.
Markov, Guéorgui, écrivain et fonctionnaire de la littérature.
Markowicz, André, traducteur français.
Martchenko, Anatoli, dissident, mort au goulag.
Marx, Karl.
Masaryk, Thomas, homme politique tchèque.
Mathieu, père Konstantinovski, confesseur de Gogol.
Matisse, Henri, peintre.
Maugham, Somerset.
Maupassant, Guy de.

Mauriac, François.
Maximov, Vladimir, écrivain, émigré.
Maurras, Charles.
Mazon, André, slavisant français.
Medvedev, Roy, historien et dissident.
Medvedeva, Natacha, écrivain.
Mègne (Men), père Alexandre, pseudonyme : Svetlov, Emmanuel.
Melamide, A., peintre.
Meletinski, Eléazar, historien de la littérature et folkloriste.
Menchoutine, Andreï, critique, 555.
Mendeleev, Dimitri, biologiste et essayiste.
Merejkovski, Dimitri, poète, romancier, critique, émigré.
Mérimée, Prosper.
Meyerhold, Vsevolod, metteur en scène, mort au goulag.
Meynieux, André, slavisant français.
Michelet, Jules.
Mickiewicz, Adam.
Migranian, Andranik, économiste, publiciste.
Mikhaïkovski, Nikolaï, critique, philosophe.
Mikhalkov, Nikita, cinéaste.
Mikhelson, M., lexicographe.
Milioukov, Pavel, historien et homme politique, émigré.
Milioutine, Nikolaï, homme politique.
Mill, John Stuart.
Miller, Evguéni, général émigré, kidnappé par le KGB.
Miller, Henri.
Milosz, Czeslav, poète et essayiste polonais, émigré.
Mirsky, voir à — Sviatopolk-Mirski.
Mojaev, Boris, écrivain.
Molière (Poquelin), Jean-Baptiste.
Molnar, Miklos, historien hongrois, émigré en Suisse.
Molotov (Scriabine), Viatcheslav, leader bolchevik.
Monat, Françoise, traductrice.
Mongault, Henri, traducteur.
Montaigne, Michel Eyquem de.
Morschen (Martchenko), Nikolaï, poète, émigré aux USA.
Moreau, Jean-Luc, traducteur français.
Morozova, Marguerite, femme de marchand et célèbre mécène.
Morozov, Pavlik, petit héros soviétique.
Motovilov, Nikolaï, biographe de saint Séraphin.
Mouratov, Pavel, écrivain et historien d'art, émigré.
Musié, Anton Zoran, peintre slovène, rescapé du camp nazi.

Nabokov, Nicolas, compositeur, émigré, cousin du suivant.
Nabokov, Vladimir, écrivain, émigré.
Nadeau, Maurice, critique français.
Nadejdine, Nikolaï, journaliste et éditeur.
Naguibine, Youri, écrivain.
Napoléon I.
Naville, Pierre.
Neizvestny, Ernst, peintre, émigré.
Nejny, Alexandre, journaliste.
Nekrasov., Nikolaï.
Nekrasov, Victor, écrivain émigré.
Nesterov, Mikhaïl, peintre.
Nicolas I.
Nicolas II.
Nicon, patriarche.
Niegoch, Piotr, poète serbe.
Nietzsche, Friedrich.
Nikitine, Ivan, poète.
Nikitine, Afanassi, marchand.

Nikitenko, Alexandre, censeur et mémorialiste.
Nikolaeva, Oless, poète.
Nikolaevski, Boris, socialiste russe émigré.
Nouvel, Walter, critique musical.
Novikov, Vladimir, prosateur et parodiste.
Novombergski, N., historien.
Nouïkine, Andreï, essayiste.

Okoudjava, Boulat, poète, chanteur, romancier d'origine géorgienne.
Oldenbourg, Zoé, romancière française d'origine russe.
Olecha, Youri, écrivain.
Ophuls, Marcel, cinéaste français.
Orlova, Raïssa, américaniste et mémorialiste, émigrée.
Orwell, George.
Ossorguine (Iline), Mikhaïl, écrivain, émigré.
Ostrovski, Alexandre, dramaturge.
Otsoup, Nikolaï, poète émigré.
Ouspenski, Pavel, philosophe.
Oustrialov, Nikolaï, historien émigré, rentré en URSS, mort au goulag.

Palamartchouk, Piotr, écrivain et publiciste.
Panine, Dimitri, ingénieur, émigré.
Paoustovski, Constantin, écrivain.
Paperny, Vladimir, critique.
Parny, Evariste de Forges de.
Pascal, Blaise.
Pascal, Pierre, slavisant français, bolchevik français.
Pasqualini, Jean.
Pasternak, Boris, poète, fils du suivant
Pasternak, Leonid, peintre.
Patocka, Jan, philosophe tchèque.
Paul, saint et apôtre.
Paulhan, Jean.
Pavlov, Valentin, homme politique.
Péguy, Charles.
Pellico, Silvio.
Pereverzev, Valerian, critique et sociologue.
Pérot, Gaston, traducteur français.
Pertsov, Piotr, critique et éditeur.
Peskov, Alexeï, historien et écrivain.
Petcherine, Vladimir, penseur religieux.
Petrov-Vodkine, Kozma, peintre et écrivain.
Petrouchevskaïa, Lioudmila, dramaturge.
Philonenko, Alexis, philosophe français.
Philarète (Drozdov), métropolite de Moscou.
Philarète, métropolite de Kiev.
Piatigorski, Alexandre, philosophe, émigré en Angleterre.
Picasso, Pablo.
Pierre I.
Pietsoukh, Viatcheslav, écrivain.
Pilniak (Vogau), Boris, écrivain, mort au goulag.
Pimène, patriarche.
Piper, D.
Pipes, Richard, historien américain.
Pirosmani, Niko, peintre naïf géorgien.
Pirovarov, V., peintre.
Pitirim, métropolite.
Pittau, Giuseppe, slaviste italien.
Platon.
Platonov, Andreï, écrivain.
Platonov, S., historien.
Plekhanov, Gueorgui, leader social-démocrate et penseur politique.
Pletniov, Piotr, critique et poète.
Plotin.
Pobedonostsev, Constantin, procureur du Saint-Synode.

Pogodine, Mikhaïl, journaliste, historien.
Pokrovski, Mikhaïl, historien soviétique.
Polenov, Vassili, peintre.
Poliakov, Léon, historien français.
Pomorska, Krystyna, historienne américaine de la littérature.
Popieluszko, père.
Poplavski, Boris, poète, émigré.
Popov, Evguéni, prosateur.
Popov, Gavriil, homme politique.
Porché, Vladimir, critique français.
Portal, abbé Fernand.
Pouchkine, Alexandre.
Poudovkine, Vsevolod, cinéaste.
Povarov, Sergueï, cinéaste.
Prichvine, Mikhaïl, écrivain.
Prigov, Dimitri, poète.
Prokofiev, Sergueï, compositeur.
Proskourine, Piotr, prosateur.
Protazanov, Yakov, cinéaste.
Proust, Marcel.
Pryjov, I., révolutionnaire, historien des mœurs.
Przybyszewski, Stanislav, écrivain polonais.

Quenet, abbé Charles, slavisant français.

Rabelais, François.
Racovski, Christian, leader bolchevik d'origine roumaine.
Radek, Karl, leader bolchevik.
Radov, Ernst, philosophe, éditeur de Soloviev.
Raeff, Mark, historien américain d'origine russe.
Ralston, W., slavisant anglais.
Rambaud, Alfred, historien français.
Ramzine, L., chef du « Parti industriel ».
Raspoutine, Grigori, starets, assassiné en 1916.
Raspoutine, Valentin, écrivain.
Reed, John, bolchevik américain.
Reïn, Evguéni, poète.
Reinhart, Marx, metteur en scène berlinois.
Remizov, Alexeï, écrivain.
Répine, Ilia, peintre.
Riabouchinski, frères ; marchands et mécènes.
Riazanov (Goldenbakh), leader menchevik.
Riazanov, professeur, fusillé en 1930.
Rilke, Rainer Maria.
Rimbaud, Arthur.
Rivera, Diego, peintre mexicain.
Robespierre, Maximillien de.
Roerikh, Nikolaï, peintre et « gourou ».
Rolland, Romain.
Romains, Jules.
Romanov, Panteleïmon, écrivain.
Romm, Mikhaïl, cinéaste.
Romoff, Serge, journaliste, émigré, rentré en URSS, fusillé.
Rostropovitch, Mstislav, violoncelliste.
Rougemont, Denis de, essayiste suisse.
Roussakova, Anita, fille d'un révolutionnaire russe.
Rousseau, Jean-Jacques.
Rousset, David, écrivain français.
Roux, Dominique de, écrivain.
Rosenthal, Gérard.
Rozanov, Vassili, écrivain.
Rozanova, Maria, historienne d'art, critique.
Rubinstein, Arthur, pianiste.
Rubinstein, Lev, poète.
Rybakov, Anatoli, écrivain.
Ryjkov, Nikolaï, homme politique.
Rykov, Alexeï, leader bolchevik.

Sade, marquis de.
Sadoul, Jacques, bolchevik français.
Saint-John -Perse, (Léger, Alexis), poète français.
Sakharov, Andreï, physicien, dissident, penseur politique.
Saltykov Chtchedrine, Mikhaïl, écrivain.
Samarine Youri, penseur slavophile.
Sand, George (Dupin, Aurore).
Sangnier, Marc, penseur catholique.
Samov, Benedikt, critique.
Sartre, Jean-Paul.
Savitski, Dimitri, écrivain.
Savitski, Piotr, géographe, essayiste.
Savrasov, Alexeï, peintre.
Scammel, Michael, slavisant américain.
Schakhovskoy, Zinaïda, écrivain, émigrée.
Schloezer, August Ludwig, historien.
Schloezer, Boris de, musicologue, traducteur, écrivain.
Schnitke, Alfred, compositeur.
Schnitzler, Arthur, écrivain autrichien.
Schopenhauer, Arthur.
Scriabine, Alexandre, compositeur.
Sedova, Natalia, compagne de Trotski.
Seignobos, Charles, historien.
Selvinski, Ilia, poète.
Semionova, Svetlana, critique.
Semionovski, Valéri, critique théâtral.
Sémon, Marie, slavisante française.
Semprun, Jorge, romancier espagnol.
Sinelnikov, Mikhaïl, cinéaste.
Sénèque.
Séraphin de Sarov, saint.
Serge (Kilbatchitch), Victor.
Serge de Radonèje, saint.
Serov, Valentin, peintre.
Shakespeare, William.
Shpet, Gustave, philosophe.
Schwarz-Bart, André, écrivain français.
Sinclair, Upton.
Siniavski, Andreï (pseudonyme : Abram Tertz, écrivain, émigré.
Slonim, Marc.
Slonimski, Mikhaïl, écrivain.
Smelianski, critique théâtral.
Sobtchak, Anatoli, homme politique.
Socrate.
Sokolov, Sacha, écrivain installé au Canada.
Sollers, Philippe.
Soljenitsyne, Alexandre.
Sollogoub, Vladimir, romancier.
Solntsev, Roman, écrivain.
Sologoub, Fiodor (pseudonyme de Teternikov).
Solooukhine, Vladimir, écrivain.
Soloviev, Sergueï, historien.
Soloviev, Vladimir, philosophe.
Somov, Constantin, peintre.
Sophocle.
Sorel, Georges.
Souleïmenov, Aljas.
Souvarine, Boris, historien français.
Souvorine, Alexeï, éditeur.
Souvtchinski, Pierre, musicologue et essayiste, émigré en France.
Spasovski, historien de la littérature.
Spencer, Herbert.
Spengler, Oswald.
Staline (Djougachvili), Joseph.
Stanislavski, Constantin, acteur.
Stapantsov, Vadim, poète.
Starovoïtova, Galina, homme politique.
Stasov, Vladimir, critique d'art.

Steiner, Rudolf, fondateur de l'Anthroposophie.
Stendhal.
Steinberg, Aaron, philosophe, émigré à Londres.
Steiner, George.
Stepoun, Fiodor, philosophe.
Stepniak (Kravtchinski), Sergueï, écrivain et révolutionnaire.
Sterne, Laurence.
Stirner, Max.
Stoliaroff, Ivan, activiste, paysan.
Stoliarova, Natalia, secrétaire d'Ehrenbourg.
Stolypine, Arkadi, homme politique.
Strakhov, Nikolaï, critique.
Stravinski, Igor, compositeur.
Streliany, Anatoli, économiste et essayiste.
Strindberg, Auguste.
Strougatski, Arkadi et Boris, auteurs de science-fiction.
Struve, Gleb, historien de la littérature, émigré aux USA.
Struve, Nikita, slavisant français, éditeur.
Struve, Piotr, homme et penseur politique.
Superfin, Gavriil, dissident, archiviste, émigré en Allemagne.
Sviatopolk-Mirski, prince Dimitri, critique littéraire, émigré, rentré en URSS, mort au goulag.
Svechnikov, A., peintre.
Svetov, Félix, écrivain.
Swift, Jonathan.
Szamuely, Tibor, historien britannique d'origine hongroise.

Tabidzé, Titsian, poète géorgien.
Tailhade, Laurent.
Taneev, Sergueï, compositeur et pianiste.
Tarkovski, Andreï, cinéaste.
Tatichtchev, Nikolaï, publiciste émigré.
Tchaadaev, Piotr, philosophe.
Tchaïkovskaïa, Olga, publiciste.
Tchaïkovski, Modeste, librettiste.
Tchaïkovski, Piotr, compositeur.
Tchakovski, Alexandre, écrivain.
Tchalidzé, Valéri, publiciste et éditeur, émigré.
Tchekhov, Anton.
Tcherkaski, prince, homme politique.
Tchemitchenko, Youri, publiciste.
Tchernouchenko, Mikhaïl, poète russo-ukrainien.
Tchernychevski Nikolaï, prosateur et révolutionnaire.
Tchertkov, Vladimir, éditeur de Tolstoï.
Tchimichkian, Vardan, traducteur français.
Tchinguiz-Khan (Gengis-Khan), empereur mongol.
Tchitchérine, Guéorgui, leader bolchevik et musicologue.
Tchitchibabine, Boris, poète.
Tchornovil, Viatcheslav, dissident ukrainien.
Tchossitch, Dobritsa (Cosié, Dobrica), romancier serbe, homme politique.
Tchoudakov, Alexandre, historien de la littérature.
Tchoudakova, Marietta, historienne de la littérature.
Tchoukovskaïa, Lydia, écrivain, dissidente, fille du suivant.
Tchoukovski, Korneï, poète.
Teffi (Lokhvitskaïa), Nadejda, romancière, émigrée.
Terechtchenko, A., ethnographe.
Tertullien.
Tertz, Abram, voir : Siniavski, Andreï.

Thirion, André.
Thomas d'Aquin, saint.
Tikhon, patriarche.
Tillich, Paul.
Tioutchev, Fiodor, poète et diplomate.
Tocqueville, Alexis de.
Todorov, Tsvetan, historien français de la littérature, d'origine bulgare.
Tolstoï, Alexeï Konstantinovitch, poète.
Tolstoï, Alexeï Nikolaevitch, prosateur et dramaturge.
Tolstoï, Léon.
Tolstoï, Tatiana, écrivain.
Tourguéniev, Ivan.
Tourkine, Andreï, poète.
Trifonov, Youri, écrivain.
Trotski, Léon (Bronstein, Lev).
Troubetskoy, Evguéni, homme politique et philosophe, 193, 195, 200, 211, 256, 326-333.
Troubetskoy, Nikolaï, linguiste et publiciste, émigré.
Troubetskoy, Sergueï, philosophe recteur de l'université de Moscou.
Troyat, Henri, écrivain français d'origine russe.
Tsiolkovski, Constantin, mathématicien et penseur-rêveur.
Tsvetaeva, Marina, poète, émigrée, rentrée en URSS, morte par suicide.
Tucker, Robert, historien américain.
Tvardovski, Alexandre, poète et éditeur.
Tynianov, Youri, romancier et théoricien de la littérature.
Tzara, Tristan.

Updike, John.
Ustinov, Peter, dramaturge, émigré.

Vakhtang, roi de Géorgie.
Van Heijennoort, Jean (dit « Van »).
Varchavski, Vladimir, écrivain de l'émigration.
Vassiliev, Boris, écrivain.
Vassiltchikov, prince, économiste.
Vaxberg, Arkadi, journaliste et juriste.
Veil, Simone.
Venclova, Thomas, poète lituanien, slavisant américain.
Veresaev (Smidovitch), Vikenti, médecin et historien de la littérature.
Vernadsky, George, historien émigré aux USA.
Vertinski, Arkady, chanteur de l'émigration.
Veselovski Alexandre, philologue et historien de la littérature.
Vesioly, Artème (Koltchkourov, Nikolaï), écrivain.
Viallaneix, Paul, spécialiste français de Michelet.
Vidal-Naquet, Pierre, historien et essayiste.
Vildé, Boris, compositeur, émigré en France.
Vivier, Robert, traducteur belge.
Vinogradov, Igor, critique.
Vipper, R., historien.
Virgile.
Vitale, Serena, slavisante italienne.
Vladimov, Guéorgui, écrivain, émigré.
« Vlady », fils de Victor Serge.
Voguë, Eugène-Melchior de.
Voïnovitch, Vladimir, écrivain, émigré.
Volguine, M., historien émigré.
Volkoff, Vladimir, écrivain français d'origine russe.

Volkogonov, Dimitri, général soviétique et historien.
Volkov, Oleg, écrivain.
Volochine, Maximilian, poète.Volski, Nikolaï (pseudonyme : N. Valentinov), historien émigré.
Voltaire.
Volynski, Akim, critique.
Voznesenski, Andreï, poète.
Vvedenski, Mgr Alexandre, évêque rallié au régime soviétique.
Vychinski, Andreï, juriste bolchevik.
Vyssotski, Vladimir, poète et chanteur.

Walensa, Lech, homme politique polonais.
Walicki, Andrzej, historien polonais.
Watteau, Antoine, peintre.
Weber, Max.
Weidlé, Wladimir, essayiste et romancier émigré en France,.
Weisbein, Nicolas, slavisant français.
Weiss, Louise.
Wells, Herbert.
Welter, Gustave, historien allemand.
Wiesel, Elie, écrivain juif de langue française.
Wilson, Edmund, critique et écrivain américain.
Wadimir Kirillovitch, grand duc.
Woolf, Virginia.
Wormser-Migot, Olga, écrivain français.
Wrangel, baron, général et homme politique.

Yachtchenko, Alexandre, critique.
Yachvili, Paolo, poète géorgien.
Yakir, Ion, général soviétique fusillé.
Yakir, Piotr, dissident, fils du précédent.
Yakhontov, Victor, général de l'émigration, rentré en URSS.
Yakountchikova, Maria, peintre.
Yampolski, Boris, écrivain.
Yanaev, Guennadi, homme politique.
Yankilevski, V., peintre.
Yanov, Alexandre, journaliste et publiciste, émigré.
Yazov, général.
Yourcenar, Marguerite.
Yourski Sergueï, comédien.

Zabieline, Igor, historien.
Zabieline, Ivan, ethnographe.
Zaïtsev, Boris, écrivain, émigré.
Zalyuine, Sergueï, écrivain.
Zamiatine, Evguéni, écrivain émigré.
Zaslavskaïa, Tatiana, économiste.
Zdanievitch, Ilia (dit « Iliazd »).
Zelinski, Vladimir, dissident.
Zenkovski, V., philosophe.
Zinoviev, Alexandre.
Zola, Émile.
Zolotousski, Igor.
Zweig, Stefan.

10e PARTIE

RUSSIE LOCALE OU RUSSIE UNIVERSELLE ?

CHAPITRE 37
ROZANOV, UN ÉGOTISTE RUSSE

Retour à la table des matières

Ailleurs qu'en Russie un écrivain comme Vassili Rozanov n'aurait jamais vu le jour. Vladimir Soloviov, dans la virulente polémique qui l'opposa à Rozanov en 1893-1894, l'appela « le petit Judas » de la pensée russe, allusion méchante à Porphyre Golovliov, le héros sournois, mielleux et terrifiant de Saltykov-Chtchédrine. Rozanov était antiuniversaliste, antiprogressiste, antieuropéen. Mais le classer dans la famille d'esprit « slavophile » à côté de Strakhov, qui fut son maître et son protecteur, et dont il laissa un magistral portrait, ou de Léontiev, qu'il admirait avec des réserves, est trop peu dire. Rozanov se contredit si souvent qu'un tel « classement » idéologique n'a guère de sens. La polémique de 1894 est à cet égard éclairante : Soloviov s'insurgea contre l'apologie de l'intolérance par Rozanov dans un article intitulé « La liberté et la foi » (« Svoboda i vera »). Soloviov refusait que l'orthodoxie fût réduite à l'intolérance et l'obscurantisme. Il refusait le repliement entêté sur soi que prêchait déjà Rozanov. Mais ce qu'il ne voyait pas, c'est que toute l'argumentation de Rozanov reposait non sur les critères de justice ou de vérité mais sur celui de plaisir. La tolérance ne donne aucun plaisir... Et sur le terrain de l'égotisme, Rozanov était imbattable.

Peut-être l'enfance malheureuse du jeune Vassili, fils d'une veuve réduite à la misère, explique-t-elle en partie la suite. Son mariage avec Pauline Souslova, ancienne maîtresse de Dostoïevski et prototype des « femmes infernales » du romancier, ne fut pas heureux. Par dépit, Souslova refusa de lui accorder le divorce après que Rozanov eut trouvé le bonheur auprès de Varvara Pétrovna, une jeune femme « pauvre et honnête », qui lui donna cinq filles et un fils. La carrière

d'enseignant de Rozanov fut, elle aussi, malheureuse, tant que Strakhov n'obtint pas de le faire nommer en 1892 à Saint-Pétersbourg dans l'administration du Contrôle d'État. Plébéien, antiaristocrate et monarchiste, tâcheron retiré dans un emploi sans éclat, Vassili Rozanov n'eût été qu'un assez médiocre philosophe, auteur d'un *opus* invendable *Sur l'entendement* (1886), d'un essai paradoxal et brillant sur la *Légende du grand inquisiteur de F.M. Dostoïevski* (1891), d'un autre intitulé *l'Interprétation esthétique de l'Histoire* (1892) et de la *Place du christianisme dans l'Histoire* (1890). Gollerbach a bien montré, dans sa monographie de 1922, que l'idée centrale du jeune philosophe et essayiste est l'idée de « potentialité » : il y a plus de « potentiel » que d'« actuel » dans le monde, et le grand problème est celui de la croissance.

Cependant, c'est la rencontre avec Souvorine et la collaboration à *Temps nouveau* qui transforma cet obscur pédagogue provincial en un brillant essayiste et infatigable journaliste. Sa carrière journalistique débute en 1893 et va s'intensifiant fiévreusement : s'épanchant impudiquement, cabotinant en public, traitant de tous les sujets selon le caprice et l'humeur de la minute, Rozanov deviendra un journaliste-pigiste présent partout. Son entrée dans *le Monde de l'art,* puis dans *Questions de vie,* sous le parrainage de Merejkovski, fait de lui une tête d'affiche de la « Nouvelle conscience religieuse ». Pertsov publie de lui, en 1902, deux recueils intitulés respectivement *Nature et Histoire* et *Religion et Culture.* En 1903 paraît sa *Question familiale en Russie,* et en 1904, *Dans le monde de l'imprécis et de l'indécis* : premiers grands textes où s'exprime son culte du sexe. En 1906, paraît *Autour des murs de l'église* et on réédite *la Légende du grand inquisiteur de F.M. Dostoïevski.* En 1909, son livre sur *l'Église russe* a un grand succès ; en 1910, c'est le tour du recueil plus politique *Quand les chefs ont déguerpi,* une somme de réflexions décapantes sur la première révolution russe. Puis ce sont en 1911 *la Face sombre* : *la métaphysique du christianisme,* suivie des *Hommes du monde lunaire* et, en 1912, du *Sens implicite de notre monarchie.* Plusieurs de ces livres furent interdits par la censure ecclésiastique. C'est que ce deuxième Rozanov fait tout pour créer le scandale : sa thèse favorite est la sainteté du sexe et de l'acte sexuel, célébré dans l'Ancien Testament, honni par les chrétiens « lunaires » et ascétiques. Rozanov propose que les premières nuits des jeunes époux aient lieu dans les églises, dans l'autel même... Dans plusieurs recueils, il rassemble avec jubilation les réactions outrées de ses contradicteurs et construit de véritables livres polémiques où s'échangent paradoxes et protestations.

L'affaire Beilis, en 1911, donne l'occasion à Rozanov de faire redoubler le vacarme de scandale autour de lui. Dans quatre ouvrages dont le principal est *le Rapport olfactif et tactile des juifs envers le sang* (1914), il donne corps à l'accusation de crime rituel dont Beilis fut pourtant innocenté par la cour d'assises de Kiev. Tous les symptômes de l'antisémitisme raciste, viscéral, s'étalent dans ce livre : les juifs sont des hôtes clandestins de la société aryenne, ils ont leurs secrets et leurs complots, ils ont leur « presse kasher », etc. La Société de pensée philosophico-religieuse de Saint-Pétersbourg, dans une séance spéciale, vota

l'exclusion de Rozanov (mais Alexandre Blok s'y refusa). Plus tard, en 1919, il confiait à A. Izmaïlov avoir donné secrètement instruction de détruire tous ses livres hostiles aux juifs et écrits au moment du procès Beilis. Rozanov constatait l'avènement des temps apocalyptiques et, une fois de plus, son amour pour les juifs prenait le dessus, et il incriminait le « sous-sol de haine » des malheureux chrétiens. Ce qui n'empêcha pas un des apologètes de Rozanov, Spasovski, de reprendre à son compte, peu de temps après la mort de Rozanov, ses thèses les plus démentes sur la « fange juive ».

Pourtant ni le premier Rozanov, celui des essais philosophiques, ni le deuxième, celui des fiévreuses provocations journalistiques, de la religion du phallus et de l'antisémitisme délirant, n'auraient mérité de survivre. À survécu et survivra longtemps un troisième Rozanov, l'inventeur d'un genre littéraire nouveau en qui lui-même voyait la fin même de la littérature : l'auteur des deux « paniers » de *Feuilles tombées* (1913 et 1915), d'*Esseulement* (1912 et 1916) et de l'*Apocalypse de notre temps* (1918). C'est ce troisième et inimitable Rozanov dont nous allons tenter le portrait. Ce « troisième Rozanov » va de la gloire à la déchéance, du scandale et de l'humiliation au retour au Christ et à la pénitence. Il mourut quasiment de faim, en janvier 1919. « Je suis las, je maudis tout. Il n'y a que ce pou infernal que j'aime. Je veux vivre, vivre, vivre et pourrir, pourrir, pourrir avec lui seul, en sanglotant sur cette damnée pouillerie. Oh, je suis las. Je gèle. J'ai peur. Il me reste un seau et demi de patates [...] Seigneur, que faire ? J'ai perdu même la foi en Dieu : et je l'ai perdue précisément d'avoir trop peiné, et de cet excès d'humiliation et de chagrin au bout de mon existence. » (Lettre à P.B. Struve, archives Gleb Struve.)

Dans cette trilogie, qui fut publiée à compte d'auteur et à trois ou quatre cents exemplaires, Rozanov innove radicalement et, même aujourd'hui, où nous sommes habitués aux « déconstructions » de toutes sortes, aux collages et aux « mobiles » littéraires, Rozanov apparaît d'une éclatante nouveauté.

Énumérons les principales données de cette nouveauté : l'absence complète de fable, la prédominance absolue du ton, le sentiment d'intimité domestique et presque d'impudeur du texte littéraire, le soin à noter les circonstances de chaque bribe, la coexistence des contraires dans les thèses soutenues, bref une poétique fondée sur le pur *caprice* individuel et le culte du fragment. Centon de comptes rendus de journaux, journal intime, livre de recettes, lettres reçues, composent une sorte *d'herbier* de la parole humaine entendue, bougonnée, proférée, inachevée...

Victor Chklovski analyse la nouveauté de cette forme littéraire dans *le Sujet comme phénomène de style* (1921). Rozanov lui-même était très conscient de son originalité littéraire. Chklovski démontre que le genre de *Feuilles tombées* (dont les deux « paniers » forment avec *Esseulement* une trilogie) est né du jour où Rozanov a cessé de porter à droite et à gauche ses articles réactionnaires et progressistes (écrits *concurremment*), et a inauguré ce genre nouveau, paradoxal,

où les humeurs contraires cohabitent dans la même forme littéraire. Ni duplicité de cabotin, ni dialectique hégélienne, le « rozanovisme » est une union des contraires *sui generis.*

Sur cette forme littéraire, qu'on pourrait appeler « souterraine », par référence à l'homme du souterrain de Dostoïevski, Rozanov ne tarit pas de précisions. Alternent envers la littérature les déclarations de haine et d'amour. La vraie littérature doit être intime et chaude comme « mon pantalon » : une seconde peau, qui protège et qui camoufle ! Elle est tendre, passive, obéissante au corps, entièrement « domestique » : telle est la littérature rozanovienne. Mais il y a l'autre, celle qui est distance de l'auteur à lui-même, de l'auteur au lecteur, de la pensée « générée » à la pensée « démontrée » : celle-là est synonyme de mort, elle ne hante que « les bords de la vie », elle a une âme de laquais (au service d'autre chose), et même Tolstoï est accusé d'avoir trop voulu construire.

Rozanov se voudrait un écrivain « d'avant Gutenberg » : il hait la prostitution du livre vendu, ou prêté dans les bibliothèques publiques. Il veut des livres chers, rares, chastes, intimes « comme la semence humaine ». Il ne s'inquiète pas de la difficulté de les publier : sera-ce en trente tomes ou plus ? Il organise soigneusement son livre en fonction du seul critère de la fidélité aux humeurs.

Autres humeurs, autres livres. Il déclare donc que le ton d'*Esseulement* ne lui « parle plus, il s'est envolé », les idées s'usant comme des gants (autre image de la « seconde peau »). *Feuilles tombées* est composé de deux *paniers.* Le mot même renvoie à l'idée de cueillette et à celle d'économie domestique. Quels sont les paradoxes de cette forme rozanovienne ?

Elle porte le sentiment de « présence » de l'auteur à un degré nouveau, jamais expérimenté : la localisation de chaque pensée, les sautes de ton, les redites et les contradictions « habillent » la pensée. De même la famille, la vie courante, l'État sont habillés d'habits anciens, intimes, inséparables de leur essence même. Le révolutionnaire, lui, veut déshabiller-dénoncer (jeu de mot sur le russe *razoblačit'*).

Elle nie le lecteur en tant que destinataire d'un effort didactique, émotionnel, ou de distraction. « Je n'ai jamais pu me représenter le lecteur », dit Rozanov. D'ailleurs, il a une aversion totale pour le miroir, c'est-à-dire l'image : image de soi, image des autres ou du lecteur (« Dieu me préserve de me regarder dans le miroir ! »), aversion qui s'étend au littérateur en général, à celui qui se satisfait d'images, de descriptions, ou de fables (il n'y en a pas chez Rozanov, c'est un « roman sans fable », déclare Chklovski).

Bref, Rozanov nie farouchement le rapport sujet-objet. Il n'y a pas d'extérieur. La forme littéraire qu'il invente est volontairement éparpillée : ne fait-il pas l'éloge de la distraction ? (« L'homme distrait, c'est le véritable homme concentré. Mais pas sur ce qu'on attend ou souhaite, sur autre chose, sur soi... ») Cet éparpillement

a parfois été baptisé « naturalisme » idéologique, parce que tout y est subordonné à la sensation immédiate. Non seulement Rozanov refuse les « Caïns », les lutteurs, les prêcheurs, mais volontairement il s'humilie, il se cantonne à l'étage inférieur du « vivre ». Écrire, c'est déféquer... Cela doit recommencer sans cesse, c'est l'autre bout de la vie.

On pourrait certainement psychanalyser ce rapport ultra-possessif au mot, à la littérature. Ironiquement, Rozanov affirme que la désintégration de la littérature aura été son « emploi ».

Le seul thème récurrent de Rozanov, c'est le sexe. Apologie du sexe, du coït, du phallus. Haine d'un christianisme aphallique, d'un Christ qui ne parle et console que les malades et les impuissants. Amour-haine envers le judaïsme, avec son culte vétérotestamentaire de la fertilité et de la procréation. Réhabilitation du sperme, de la semence humide (« Je n'ai eu que des péchés humides »).

Rozanov ne se lasse pas de célébrer le sexe, tant le phallus que la prostitution sacrée de la femme (il remarque qu'aux temps antiques la femme *s'offrait* à l'étranger, il note avec soin tous les cas identiques aujourd'hui). Il célèbre la circoncision que pratiquent les juifs (Claudel aussi, dans *Emmaüs*). Il invite le christianisme à devenir « phallique », il aime les popes orthodoxes parce qu'ils sont prolifiques... Il introduit des notations sur sa propre famille, sa propre descendance, sa rencontre avec sa seconde femme. Le sexe est la force et le noyau de tout. Le grand péché est l'affaiblissement du lien sexuel, la désacralisation du coït humain.

La célébration de la petite maison de sa seconde femme (*mamotchka*) et de sa belle-mère (*babouchka*) revêt une coloration cosmique : le sens même du Cosmos lui est revenu à la vue de ce foyer « humble et digne ».

Mais cette obnubilante célébration du sexe s'accompagne d'une expérience plus générale qui est l'« organicité » de la vie (*organičnost'*) : la vie n'est pas une chaîne d'événements séparés qu'on peut réorienter à sa guise, mais un *organisme* entier. L'organe vivant a sa propre finalité, imperméable à nos « je veux ». La célébration du sexe et de la vie (« Nous n'avons pas besoin d'une grande littérature, mais d'une grande, belle et utile vie ») s'accompagne d'une sorte d'antihistoricisme fondamental. Et avant tout d'une aversion pour l'histoire russe, incapable de se lover dans la chaleur organique des choses et des êtres. Nos nuits sont trop longues, nous n'avons ni soleil ni passé, déclare Rozanov, et cela explique peut-être notre nihilisme — qui vient de notre absence de contenu. L'histoire russe est donc perçue comme un phénomène de *stérilité.* La Révolution russe (assimilée au voyoutisme) est expliquée par l'exclusion du Russe chassé de l'activité réelle de son pays (par le juif, nous y reviendrons).

Le *ratio* de l'Histoire, c'est-à-dire toute vue progressiste, libérale ou révolutionnaire, de l'Histoire, est récusé avec véhémence comme un pur artifice. Rozanov a une image pour exprimer ce dégoût des grands projets historiques : la Russie de Pierre le Grand, de Tolstoï, des radicaux, c'est une Russie gelée, froide, propre, « bien balayée », c'est-à-dire protestante, c'est-à-dire allemande : la Russie des Stundistes (la Stunde est une version russe du baptisme). « La Russie avec le balai et sans icônes, ce n'est plus la Russie, c'est la Stunde... »

La Russie de Rozanov, la vraie, est une Russie sale, chaude comme une bête (comme un ventre), obscène et sans contenu — Partant, sans besoin de liberté. Rozanov a d'ailleurs des expressions similaires pour dire cette Russie « informe » et pour célébrer l'« inachèvement » des organes génitaux, seule partie « indéfinie » du corps (sauf dans l'acte)...

Le refus de l'Histoire, la haine des agents de l'Histoire (révolutionnaires) vont de pair avec le culte de la famille royale, de la continuité biologique d'une nation incarnée par la famille dynastique. Pour gouverner, il faut être « au chaud » — au chaud de la famille régnante. Rozanov ne conçoit de gouvernement que *fort,* d'histoire qu'arrêtée, de nation qu'« enceinte », c'est-à-dire occupée à l'œuvre de sa propre reproduction. Le temps n'est accepté que « biologique », éternellement prégnant. Rozanov récuse tous critères moraux (il n'y en a d'autres que « ça m'intéresse » et « j'en ai envie »), comme tous projets rationnels dans le temps : à ses yeux les attitudes politiques sont des réponses pathologiques aux maux personnels : « J'ai moi-même changé de convictions comme on change de gants. Et je me suis beaucoup plus intéressé à mes 'caoutchoucs' (est-ce qu'ils tiendront le coup ?) qu'à mes convictions (ou celle des autres). »

Le révolutionnaire, tel qu'il le voit, est un imposteur qui aspire à supplanter le monarque (il est présomptueux, arrogant, susceptible, c'est « Jéliabov Ier » !) sans donner au pays la plénitude charnelle de la continuité que donne la dynastie.

Et, en dépit de tout ce qui le lie par ailleurs à l'auteur du *Journal d'un écrivain*, il n'a que quolibets pour Dostoïevski, le poète des « ruptures » et des familles « déclassées ».

Face aux vicissitudes est affirmée la pérennité de la vie domestique aller aux champignons est plus important que n'importe quelle adhésion politique... Ranger ses monnaies, c'est « passer le temps », en voyant défiler les monarques...

Le culte rozanovien du biologique et de la semence ne bute que sur un seul obstacle, mais partout présent : la mort, la mort qui vainc toute raison, toute mathématique, et pour qui « deux et deux font zéro ».

Sa haine de la mort lui fait récuser le maigre espoir spiritualiste de la résurrection, et plus encore de l'immortalité de l'âme : « Je veux arriver dans l'au-

delà avec mon mouchoir. » Cette formulation paradoxale indique le primat absolu de la vie « humide », avec ses humeurs, ses laideurs, ses « rhumes ». La mort, l'héritage, la mémoire sont honnis : « Tourgéniev a-t-il besoin d'une bibliographie là-dessous ? Br-r-r ! »

À l'égard du temps, Rozanov a des exigences de propriétaire, de *barine* même. Le temps, c'est la vie immanente par et grâce à la *race.* Refus absolu d'une vie qui contiendrait la mort. Ce refus prend des formes très individuelles, souvent très émouvantes. C'est *mamotchka,* sa femme, qui a rempli et éclairci le sens de sa vie. La maladie incurable qui frappe « m'amie » suscita ses plus violents refus de la mort. Vivre, c'est voler du temps à Dieu (au Dieu-Éternité, qui est la mort). « Il me semble parfois qu'avec les hommes j'irais sans cesse marauder auprès de Dieu, soit des pommes d'or, soit du bonheur, pour diminuer la douleur, atténuer l'effroi de cette mortelle condition, le fait que tout prend fin, que rien n'est éternel. » Comme l'écrit joliment Czapski, cette « maraude » auprès de Dieu exprime le mieux le besoin rozanovien de « posséder » les choses et le temps.

« Le sol de notre temps est empoisonné », susurre Rozanov. Au cœur du livre, cette hantise : la dégénérescence et la stérilité. Prophète d'une nouvelle religion phallique, Rozanov a peur qu'il ne soit trop tard : l'énergie, la semence même de la race est usée. Le faux « progrès » est au prix de la mort de la race : *morituri te salutant !*

Ambiguïté paradoxale du « racisme » de Rozanov. Il jalouse les juifs, leur inlassable fertilité, il se les représente comme les succubes de Dieu, d'un Dieu infatigablement ensemenceur. Mais il les hait également, comme les agents de la dégénérescence russe, de la destruction de la famille russe (ils « tiennent » les pharmacies). Ainsi aboutit-on au schéma classique de tout antisémitisme : le cauchemar de l'invasion par l'intérieur. Le juif, c'est l'araignée, les Russes sont les mouches. Le juif partout barre la route du Russe. Il semble subir, mais il est *l'agent,* le *prédicat* de l'histoire.

Rozanov plaide pour un monde contrasté : un monde dur, sans compassion, plein de répulsions complémentaires, et où les intimités, les différences et les dégoûts sont assumés. Ce monde volontairement dur séparera le juif du Russe. Mais, simultanément, Rozanov plaide pour une Russie et un christianisme plus judaïques, et il récuse les « hommes de fonte ».

Il y a chez lui une sorte de « fantastique » racial où le juif-tarentule joue le rôle principal. Les comparaisons animales sont d'ailleurs significativement ambiguës : le monde animal donne l'exemple de la meilleure fécondation, et, en même temps, inspire le dégoût. L'image du « ver », de la « lente », revient souvent. Ainsi que l'image de l'ordure, de l'homme-ordure. Panégyriste du sexe, donc de la race, Rozanov se doit d'expliquer les ratés par un double phénomène d'invasion (le juif) et de suppuration (la civilisation du XIXe siècle). Mais là encore joue cette

ambiguïté fondamentale : la fascination-haine pour le juif, pour l'envahisseur, sa phobie philosémite, si j'ose dire. Son refus paroxystique est entaché de connivence. Cependant, nous ne sentons aucune dualité pathologique chez Rozanov : les contraires se succèdent ou s'enchaînent dans la liberté absolue de *l'arbitraire.* Refus des grandes perspectives, et des généralisations, « fétichisme des détails » : « Les vétilles sont mes dieux. » L'Histoire est toujours sentie comme une « dévoreuse ». Mais lui-même semble ne pas tellement souffrir.

Rozanov n'a pas écrit des « fragments » que l'on pourrait remettre en ordre. Il n'a pas d'« ordre ». Son ordre est le style. L'effet principal est l'immédiateté. Cela est dû à l'impression d'inachevé, de bavardage, de présence spontanée d'un locuteur un peu comparable à l'« homme du souterrain » (réflexions sur soi, diminutifs péjoratifs, rageurs, sournois, effets avortés d'emphase, double registre de la notation « officielle » et de l'accompagnement « officieux » et circonstanciel, en italique, qui, ici et là, prend le pas sur le texte en romain). Le fait même de commenter un texte *princeps* qui lui-même a le ton et l'inachevé du bavardage donne une sorte de double intimité à l'écriture : c'est un palimpseste des humeurs qui nous est offert. Plusieurs voix se recouvrent ou s'entremêlent : des centaines de Rozanov s'entrecroisent.

Les vulgarismes, nombreux, abaissent le ton et « apprivoisent » les grands problèmes. Il n'est pas question de Spencer, Darwin et Bockle, la trinité les positivistes anglais, mais de Spencérichko, Darwinichko et Bocklichko. La mise au pas du Russe par le juif devient : ...« et la bonne petite liberté russe se mit à frétiller de la queue ». Une foule d'expressions non seulement familières mais quasi familiales nous donnent l'impression de pénétrer dans le petit jargon à usage interne qu'invente chaque cellule familiale : « cracher dans toutes les omoplates ». On a remarqué l'abondance des guillemets : elles annulent tout le sérieux de la communication, elles renforcent le caractère « oral » de l'écriture rozanovienne, et confèrent à tout ce qui est dit, pensé, ou bougonné la plénitude éphémère de l'instant.

Les célèbres paradoxes de Rozanov visent en définitive à la « domestication » des plus troublantes questions générales ou métaphysiques. L'influence dostoïevskienne est évidente (c'est le « discours » philosophique de Svidrigaïlov...). Le secret de presque toutes ces formules, c'est le rapprochement paradoxal de notions hétérogènes, toujours au profit du plus commun : les champignons et Klioutchevski, le fer à repasser et Dieu le Père, Napoléon et la bonne Nadia, etc.

« Toute notre histoire fait un tantinet masure. » L'atténuation du paradoxe par le « petit mot » vulgaire « tantinet » ne fait qu'accentuer le relief d'une telle affirmation-paradoxe.

Bien sûr, ces paradoxes infirment la prétention de Rozanov à n'écrire que pour soi : le paradoxe n'est valable que pour un interlocuteur qu'il bafoue ou affole. Rozanov est un archicabotin de l'écriture, il est l'histrion de la littérature.

La « poétique » de Rozanov consiste essentiellement à parler littérature ou religion en recourant à un style qui est culinaire, olfactif, enfantin, mais jamais littéraire ou religieux. Sa langue même est une sorte d'inceste langagier où s'apparient des séries linguistiques qui ne devraient avoir aucun contact, parlant de métaphysique ou de littérature en termes *d'appétit...* Peut-être, peut-on définir Rozanov comme un *sensualiste* du langage, qui recompose le monde et l'homme à partir d'effets purement sensuels des mots. Le sel des insolences de Rozanov nous est donné par pincées successives, dans un jeu du style parlé et de la présentation typographique, toujours à l'improviste. « Oui, certes, ils sont braves, mais toujours sur le flanc [les Russes, en règle générale]. »

Victor Chklovski a écrit que Rozanov avait créé un genre nouveau, apparenté au roman parodique à la Sterne. Avec Rozanov, l'axe de la littérature se déplace vers le carnet intime et le livre de cuisine. Les extraits de formes anciennes traditionnelles (citations, articles) ne servent que de faire-valoir à cette forme nouvelle.

Leskov et Dostoïevski l'ont, stylistiquement, influencé. Nietzsche également, par ses aphorismes paradoxaux et son rejet du christianisme des « faibles ». Il a fasciné et exaspéré toute la génération symboliste de Blok et de Biely.

Radicalement irrecevable par la littérature réaliste, le modèle rozanovien sert de référence aux rebelles d'aujourd'hui. En un sens, tout Siniavski sort de Vassili Vassiliévitch. Rozanov s'est livré à une violente et ubuesque purgation de la pensée russe. Mais si, dans l'histrionisme exacerbé de sa prose immédiate, il a atteint à l'universel, c'est sans doute parce que ce saltimbanque du mot se débat désespérément avec la mort. Ses humeurs et contorsions, ses contradictions, son besoin pathétique d'un éternel « proche » sont des réponses à la mort qu'il ressentait déjà dans la solitude, qu'il affectionnait, ainsi que dans le paradoxe de l'altérité et de la subjectivité : ce qui est *je* pour moi est déjà *il* pour l'autre. Cette souffrance pathétique a trouvé une voix, un style, un ton absolument inimitables, et qui sonnaient la fin même de la littérature « grand genre ». De lui-même, Rozanov disait : « Je ne suis que convulsion, misère et désordre ». Le poète de l'intimité débouchait sur la déchirure de l'être. « Sombre déchirure, noire déchirure. Qu'est-ce que c'est ? Personne ne le sait. » (Feuilles *tombées,* premier panier.)

10e PARTIE

RUSSIE LOCALE OU RUSSIE UNIVERSELLE ?

CHAPITRE 38

UN JUIF RUSSE SLAVOPHILE

Retour à la table des matières

Toute une polémique stérile s'est établie récemment dans l'émigration russe, reprise dans la métropole soviétique, sur les écrivains « russophones ». Cette nouvelle étiquette est apparue insidieusement en marge du débat sur « russophobie » et « russophilie ». À la fin des années 70 on se met à parler des écrivains russophones non russes : Aïtmatov, Bykov, Okoudjava. Mais rapidement l'expression prend une tonalité péjorative. Il ne s'agit plus de désigner les écrivains non-russes de la « russité » (l'Africain Augustin ne devint-il pas un écrivain latin ?), mais de dénoncer l'étranger sous les habits russes. La revue émigrée *Viétchié* (en Allemagne) s'en fait une spécialité, avec son pamphlétiste attitré, Nazarov. Depuis quelque temps elle est relayée par les publications nationalistes de Moscou, en particulier *Litératournaïa Rossia.* Dans la revue *Moskva* un certain Sorokine dénonce le poète russophone Brodsky, une fausse valeur dans des habits d'emprunt... Cette polémique reprend en quelque sorte une autre polémique du début du siècle, et au centre de laquelle se trouvait l'écrivain Vassili Rozanov.

Il y a un paradoxe frappant dans l'échange entre l'historien de la culture russe Mikhaïl Guerchenzone et l'écrivain russe Vassili Rozanov, extraordinaire échange épistolaire entre un Juif et un Russe qui a été édité récemment par *Le Messager orthodoxe* à Paris. En l'occurrence, le défenseur de la culture russe est le Juif, merveilleux connaisseur de la poésie russe de Pouchkine, de la pensée slavophile et, on peut même dire, en un certain temps, avocat de la pensée slavophile. En face il y a un écrivain qui était peut-être un de ceux qui sont allés le plus loin dans la

découverte des possibilités expressives du russe, un russolâtre, mais un russolâtre des tripes, de plus un détestateur du juif fasciné par le juif. La philosophie de Vassili Rozanov ne se laisse pas raconter, elle est dispersée dans des morceaux qui sont des pamphlets de bas étage et dans des fragments aphoristiques dont tout l'éclat réside précisément dans leur fragmentation.

Rozanov dit, en somme, qu'il y a dans le juif un élément contagieux, un élément « collant », comme il dit dans les *Feuilles tombées*, qui, lorsqu'il embrasse une cause, ne peut que l'amener à sa perdition, lorsqu'il touche à une langue, ne peut l'amener qu'à sa dégénérescence. Et pourtant Rozanov, jaloux du Juif, souhaiterait que le Russe devînt un Juif et devînt le ciment de l'Europe. Dans la correspondance publiée, Guerchenzone, juif russe, veut obtenir des articles du judéophobe Rozanov, parce qu'il l'admire comme un de ceux qui écrivent le meilleur russe de cette époque. Il lui demande, par exemple, un portrait de l'éditeur juif du *Messager du nord,* Akim Volynski. Le texte reçu l'enchante, mais il est obligé de lui demander d'enlever trois ou quatre phrases, ce sont trois ou quatre phrases qui portent sur le côté « collant », « stérile » de Volynski, c'est-à-dire où l'on retrouve ce qu'on peut appeler, la pathologie personnelle de Vassili Rozanov dès lors qu'il parle des juifs. Guerchenzone lui rétorque : vous avez peur du juif, vous pensez que le juif va perdre l'ethnie russe et les lettres russes, mais vous avez tort. La participation juive à la culture russe est numériquement très faible elle ne fait courir aucun risque de désagrégation.

> « Je pense — même en adoptant votre propre point de vue — que la participation des juifs à la littérature russe ne fait pas courir le moindre risque à la vie autonome du peuple russe. C'est même risible d'y penser. D'ailleurs la littérature elle-même représente peu de choses dans le puissant travail millénaire de l'esprit national ; quel effet nocif pourraient donc avoir les écrivains juifs, à supposer même qu'ils soient nocifs en eux-mêmes ? »

Entre Rozanov et Guerchenzone la polémique est limitée mais aiguë car elle porte sur la définition de l'esprit national russe. Rozanov le défend par amour biologique, parce qu'il est russe. Guerchenzone le défend par amour intellectuel, pour les qualités universelles qu'il y voit : poésie, bonté, pureté spirituelles.

Pour l'un le « chaudron » russe ne peut être que russe. Pour l'autre il y a dans le grand « chaudron » russe une petite composante juive. C'est l'éternel débat entre le « local » et l'« universel ». Le paradoxe de ce débat c'est que Guechenzone le Juif aime la nation russe parce qu'il y reconnaît beaucoup de vérité universelle. C'est ce « parce que » qui est inadmissible à Rozanov.

C'est d'ailleurs ce que Rozanov reproche au juif Volynski — Volynski, selon lui, connaît admirablement Dostoïevski, mais il est trop *correct* et trop *mou*. Rozanov en arrive même au paradoxe de reprocher au juif Volynski de ne pas savoir reconnaître la grande « marée juive » qui a déferlé sur la littérature russe,

c'est-à-dire une *ubris* prophétique, vétérotestamentaire, « youpine » — écrit-il même ! Le mysticisme de Gogol et de Dostoïevski est venu de Palestine, il a la force juive... Mais le « Kulturträger » petit-bourgeois, « correct » et « berlinisé », Volynski est incapable de le comprendre jusqu'au bout... Sous entendu le juif « berlinois », occidentalisé a perdu le grand souffle prophétique juif. C'est la grande littérature russe qui a repris le flambeau judaïque...

Rozanov le premier a posé la question des écrivains russes « non-russes ». Leur langue est correcte mais « stérile ». Ils aiment la « simplicité russe », comme Volynski et Guerchenzone aiment Leskov, mais ils ne sont pas vraiment montés dans la « charrette russe », ils n'ont pas vraiment tourné en délire dans la « roue russe ». Alors Chestov ou Guerchenzone sont-ils des penseurs russes avec un « coefficient juif » ? Peut-on définir une sorte de « russité » d'emprunt, philologique, amoureuse des formes, qui serait le propre de néophytes tout juste entrés dans le temple ? Incontestablement quelques non-Russes ont joué un grand rôle dans la philologie russe. Mikhelson, l'auteur d'un remarquable dictionnaire phraséologique, le Danois Dahl, le Juif Guerchenzone. Mais n'est-ce pas le propre de toute grande culture de s'agréger des serviteurs venus d'ailleurs ?

La culture russe est vraiment devenue elle-même à partir du moment où elle est devenue universelle, animée par la quête incessante d'un primat éthique. La présence d'un peuple baignant dans une religion populaire et vivant de sa vie autochtone a été l'élément décisif pour la formation de cette littérature. Nulle part ailleurs en Europe le problème du schisme douloureux entre le « peuple » et « l'intellectuel » ne s'est autant posé. C'est d'ailleurs le seul soubassement commun à Tolstoï et à Dostoïevski : tous deux font référence à un corps mystique et social, le peuple russe. C'était peut-être un moment, et rien qu'un moment, de la vie culturelle russe. Mais ce moment a subjugué l'Europe.

Guerchenzone a été un grand historien du mouvement slavophile. Chestov, juif lui aussi, a introduit dans la pensée russe un élément douloureux et inconsolable qui vient sans doute de la psyché juive. Après eux la littérature russe a reçu l'apport d'une pléiade de merveilleux poètes d'origine juive, mais qui se sont éloignés de leur origine, du « chaos hébreux » comme dit, Mandelstam. C'est-à-dire qu'ils ont refusé l'ambigüité, le « bruit », la cacophonie d'une double culture. Cela ne voulait pas dire qu'ils n'incorporaient pas une part juive en eux-mêmes. Pasternak s'en délivre dans les chapitres du *Docteur Jivago* consacrés à Gordon et Doudorov.

Il faut encore rappeler qu'il y eut un grand moment d'œcuménisme dans la vie culturelle russe, juste avant la révolution, pendant ce qu'il est convenu d'appeler le « siècle d'argent ». Non seulement la culture russe accueillait naturellement, avec gratitude l'apport juif — en témoignage un esprit comme celui de Viatcheslav Ivanov — mais encore elle estimait avoir une dette envers la jeune renaissance poétique juive, comme en témoigne l'*Anthologie juive* publiée par Guerchenzone

en 1915, et où les traducteurs des jeunes poètes juifs Bialik, Czernychowski ou Kagan s'appellent Valeri Brioussov, Baltrušajtis (Lituanien), Viatcheslav Ivanov, ou Vladislav Khodassevitch (Polonais d'origine). Celui-ci écrit à propos de Bialik : « Le juif et le chrétien le liront avec une émotion particulière. Chacun y lira ce qu'il voudra y lire, mais le bon juif et le bon chrétien y liront aussi quelque chose de commun ».

Arrivons-en pour conclure à un exemple qu'a très bien développé Shimon Markish dans son livre sur Vasili Grossman. Grossman est-il un grand, très grand, moyen écrivain ? Je ne veux pas entrer dans ce problème, j'ai été très bouleversé en lisant son livre, de toute façon. Il écrit une langue russe qui est assez puissante pour pouvoir bouleverser, et une langue russe visiblement inspirée par Anton Tchekhov. Shimon Markish écrit qu'à un moment donné Vassili Grossman, s'il n'était pas juif, s'il ne se sentait pas juif, s'est découvert juif parce qu'il a découvert non pas le sang qui coulait dans ses veines, mais le sang qui coulait hors des veines des juifs, hors des veines de ceux qui allaient devenir « son peuple ». Et effectivement, il y a là quelques-unes des pages les plus brûlantes dans ce livre, écrites en russe, par un écrivain *russe,* à mes yeux, quoique d'origine juive, sur le problème fondamental du Génocide au XXe siècle, de la création d'une usine à destruction humaine, dans les régimes totalitaires. Le livre de Grossman entre dans un corpus d'apocalypses totalitaires qui nous est donné précisément par la langue russe. C'est en russe que vous avez aujourd'hui les livres les plus grands sur la destruction de l'homme au XXe siècle. Et l'un d'eux est écrit par ce « juif de destin » qu'était Grossman...

10e PARTIE

RUSSIE LOCALE OU RUSSIE UNIVERSELLE ?

CHAPITRE 39

UN EUROPÉEN RUSSE : VIATCHESLAV IVANOV

Retour à la table des matières

Le 11 février 1944. Rome est encore occupée par les Allemands. Le 3 mars il y aura un bombardement allié. Âgé de 78 ans Viatcheslav Ivanov, saisi à nouveau par l'inspiration poétique, tient en vers un *Journal romain.* Le « sage de la Roche Tarpéienne », comme le baptisait Zénaïde Hippius dans un article de 1938, vit à présent sur l'Aventin, car il a dû quitter au début de 1940 la pittoresque maison accrochée au flanc Est du Capitole, et sise sur la Via Sacra encore non dégagée. Le Duce avait donné l'ordre de démolir ces masures médiévales, et il avait eu raison : là où vivait lvanov, l'antique Via Sacra faisait un coude. On en retrouva le tracé. Les vers qui ouvrent le Journal romain évoquent cette demeure de rêve du « sage de la Roche Tarpéienne ».

> *Murmurant jardinet, et, par delà,*
> *Tes reliques nues, ô Rome !*

Le sage quitta sans murmure son paradis transitoire. Qui était ce sage, auréolé d'une couronne chenue et bouclée ?

Il est plus facile de dire ce qu'il n'était pas. Il n'était pas un émigré russe, bien qu'il ait quitté à jamais le territoire de l'empire russe le 28 août 1924. Il condamne les jeux violents de la Révolution, comme le montre un petit poème inédit détenu par les archives romaines du poète, « La roulette de la Révolution ». Mais il ne

participe pas à la vie politique de l'émigration. Il ne rêve pas de rentrer mourir en Russie. C'est à Rome qu'il veut mourir, et qu'il mourra le 16 juillet 1949.

Il n'est pas un *intelligent* russe comme fut son père, décrit dans le poème « Prime enfance » : il a renié l'athéisme, la foi au progrès, le rêve utopique de l'intelligentsia russe. Est-il pour autant rentré dans le giron de l'orthodoxie, comme Boris Zaïtsev, ou Merejkovski ? Non, puisqu'en 1926, le jour de la saint Venceslas, à Saint-Pierre de Rome, il a fait acte d'allégeance à l'Église catholique. Comme Petcherine, devenu rédemptoriste en 1840, et plus encore comme Vladimir Soloviev, qui reconnut la primauté de Pierre en 1886, il n'est pas bien dans la seule russité. Rome le rendra heureux.

Sa sagesse est une sagesse conquise, acquise, la sagesse de celui qui est mal à l'aise là où tout est tracé.

L'écrivain russe, surtout depuis Gogol, se pense toujours plus qu'un écrivain : un prophète, un martyr, un moine. La civilisation russe iconoclaste n'est à l'aise que dans le mot. Elle est adoratrice du mot. Mais, pense Ivanov, elle n'est pas heureuse, précisément parce qu'elle accomplit une mission autre, et qui l'épuise. Ivanov aurait voulu un retour au « gai métier », au « gai savoir » nietzschéen, au gai artisanat.

La Russie avait, selon lui, hérité Byzance et les Grecs, sans passer par les Latins, alors que la gaîté grecque était allée chez les Latins. Entre la gaîté latine apollinienne, et la passion barbare, dionysiaque, l'austère Russie byzantine ne trouve pas sa place. Elle est une fille de Scythie qui retourne sans fin en Hellade en quête de sagesse, de forme et de mesure, tel Anacharsis.

Il manque à la Russie la conscience de la *polis*, se sentir citoyen de la ville. Mais il lui manque aussi l'individualisme barbare, l'individualisme déchaîné. Dès 1902, dans son recueil *Etoiles nochères* Ivanov amorce son thème central : nous, Russes, sommes des Lotophages, des mangeurs d'oubli. Et ces mangeurs d'oubli défient l'Occident recru de mémoire :

En nous est sise une soif
De liberté, inconnue en vous.

Mais Ivanov n'est pas non plus un détestateur de soi-même, comme la Russie en a beaucoup fabriqué, dont le Petcherine que j'ai déjà mentionné. Il se veut même slavophile, mais slavophile de l'Esprit Saint. La Russie est sainte parce qu'elle est une foi, une foi en une Russie à venir. Hors cette foi et ce Second Avènement, elle est lourde de péchés, comme un pin est lourd de poix. Nous croyons en elle parce qu'elle n'existe pas encore, tout comme l'Église du Christ, tout comme le Royaume de Dieu.

Ivanov est un mystique de la Russie inexistante, et il est l'apôtre inlassable de la mémoire, de la confession des péchés, comme Khomiakov, le père de la pensée slavophile russe. Il est bon de le rappeler aujourd'hui, quand la Russie est, une fois de plus, tentée par l'oubli.

Il prêchait donc une Russie totale, religieuse, unie dans un paraclet mystique, réconciliée avec les Juifs, qui nous ont appris ce que les Grecs ignoraient : la lutte avec l'ange, c'est-à-dire le combat avec Dieu, la créatrice tension entre Dieu et sa créature, entre nécessité et liberté.

Mais aussi réconciliée avec Rome, avec Pierre, avec Rome et ses « reliques nues ». Réconciliée en amont et en aval de sa foi orthodoxe, échappant à la privatisation du religieux — dont il avait horreur — et à la sécularisation qui, disait-il en 1917, n'amènerait que de monstrueuses destructions et ne laisserait qu'un petit tas de cendres... Nous y sommes. Le tas de cendres est là. La Terreur du Futur, que diagnostiquait Ivanov avant la Révolution, va-t-elle revenir ? Cette Terror Futuri, qu'il voyait dans le chef d'œuvre de Biely, *Petersbourg* ?

Ce que dit l'œuvre de Viatcheslav Ivanov, dans ses poèmes les plus splendidement érudits comme dans les plus désarmants de simplicité, c'est qu'il faut retrouver le sentiment de sa place juste. Ne pas céder à la Terror Futuri, ne pas écouter les prêcheurs d'un vandalisme inouï à venir. Et sur ce point il n'a pas, comme tout le reste du symbolisme russe, péché par apocalyptisme irresponsable, par masochisme déréglé. Blok, Biely, et les hommes issus de 1905, appelaient sur eux les Vandales, la désolation publique et privée, le grand soir de la dépossession. Et comme un sortilège a toujours quelque effet, ils furent exaucés au-delà de l'imaginable. Ivanov n'appelle pas le désastre. Mais il veut l'intégrer dans l'aujourd'hui. Intégrer et maîtriser Dionysos, domestiquer le dérèglement indispensable à la vie.

La Russie est certes expressément vulnérable : « Dionysos en Russie est dangereux ! Il devient aisément une force de perdition, une frénésie exclusivement destructrice ! »

Mais la Russie a un atout majeur. Comme Tourguéniev, Pouchkine, Mandelstam, Khlebnikov ou Pasternak, si variés qu'ils soient, Ivanov, lui aussi accorde à la langue russe des pouvoirs exorbitants : elle est la seule langue vivante à avoir préservé quelque chose en ses profondeurs de la mystique tension et dualité du monde antique. En elles sont unis et enfouis Apollon et Dionysos. En elles sont les charmes du chuchotement de la chênaie sacrée, la saveur transparente des grappes de mots, la force des ceps...

Ivanov est peut-être le poète de la Renaissance, la Renaissance que la Russie n'a pas eue. Il est peut-être le Russe européen que la Russie rêve de hisser sur son

pavois : Pouchkine, obstinément méconnu, Dostoïevski, obstinément mésinterprété, Pasternak obstinément banalisé...

Versilov, le père de *l'Adolescent,* confesse à son fils qu'il a aimé les cimetières de l'Europe. Ivanov est moins ironique ; dionysien transfiguré en Romain chrétien, il lutte pour l'humanisme, tout en sachant que l'humanisme est mort. Comme dans l'*Iliade* on lutte pour récupérer le corps du héros. « Nous menons le combat pour le corps du héros déjà inanimé, pour qu'on ne nous le vole pas, pour que les hordes ensauvagées de possédés ne le livrent pas à la profanation ».

Sauver le corps mort de l'humanisme et le rapporter dans l'enceinte sacrée du christianisme, tel est, me semble-t-il, son dernier mot, son dernier mot de « cigale enseignante », comme il se désignait humoristiquement.

Scriabine est cher à Ivanov, il lui a consacré deux articles et dédié plusieurs poèmes, parce que Scriabine allait chercher le corps du héros hors les murs et le rapportait *intra muros,* c'est-à-dire dans l'art, parce qu'il rassemble le dispersé, sacralise le profane, et métamorphose l'auditeur en participant, le public — vous, nous — en l'antique chœur.

11e PARTIE

SORTIE D'EUROPE

CHAPITRE 40

LE *TEMPS DU MAL* DE DOBRITSA TCHOSSITCH

Retour à la table des matières

Le retard avec lequel la Serbie nous offre cet immense roman sur les formes qu'y a prises la confrontation entre communisme et fascisme, dans une « porcherie » humaine où les « tribus yougoslaves » donnaient à la confrontation manichéenne un redoublement paroxystique, est un retard explicable : engourdie par le titisme, rongée par une guerre civile larvée qui va sans doute renaître, la Serbie n'avait pas encore osé se regarder vraiment dans le miroir des massacres de la dernière guerre et de l'avènement du communisme. Dobritsa Tchossitch n'en est pas à son premier essai, il écrivit *Partages* sur les débuts du titisme, puis le *Temps de la mort* sur la première guerre mondiale, avant d'écrire les trois parties du *Temps du mal* [1] sur la Serbie d'avant guerre, le coup d'État du 27 mars 1941 contre le Régent Paul après la signature par son gouvernement du Pacte tripartite avec Hitler et Mussolini, et sur le déluge démentiel de feu et de férocité que fut l'invasion allemande en réponse au coup d'État et à la dénonciation du Pacte [2]. *Partages, le Temps de la mort* et le *Temps du mal* sont reliés par les personnages, le village de Prerovo, où sont les racines de la famille Katitch. Mais le *Temps du mal* est une épopée tragique qui se referme sur elle-même comme une tragédie antique.

---

[1] Sur ce sujet, lire Branko Miljug : *La révolution yougoslave,* L'Âge d'Homme, 1982.

[2] Dobritsa Tchossitch : *Le temps du mal,* tome I : *Le pécheur. L'hérétique.* Tome II : *Le croyant.* Traduit du serbo-croate par Slobodan Despot. L'Âge d'Homme, 1990.

Par ce roman proprement gigantesque, Tchossitch s'est lancé dans une confession qui est à ranger à côté des grandes confessions communistes, celles de Malaparte et Abellio, Huxley, Gheorghiu, Grossman ou Soljenitsyne. Comme Abellio ou Grossman, Tchossitch recherche avec son puissant phare cette ligne incertaine de démarcation où les deux totalitarismes se rencontrent, et, comme Gheorghiu, il la trouve entre autres dans les officines de torture : les bourreaux se refilent les corps sanguinolents des hérétiques. Le communisme stalinien est la « structure absolue » qui tente de s'emparer de l'âme de l'Europe et en particulier d'une Serbie qui a pourtant passionnément souhaité devenir Europe, mais le fait à l'heure où l'Europe descend dans une « fosse de Babel » qui va bientôt puer l'urine, le crachat et le sang des suppliciés. Tchossitch entre par la grande porte dans la famille des renégats de la religion politique absolue, qui ont tenté de nous expliquer la souffrance d'absolu qui s'est emparée du Vieux Monde.

À ceux qui seraient las ou peu désireux de lire ces énormes témoignages épiques nés des contorsions de notre siècle, sous cette torture de l'absolu et de ses ersatz, il faut dire et redire que l'apparent effondrement du communisme aujourd'hui n'a pas mis fin à la force nihiliste qui s'est naguère emparée de l'Europe à la fin de son règne civilisateur, que cette fièvre suicidaire n'est pas disparue de nos gènes, qu'elle somnole sans doute comme un virus, et qu'il ne faut pas fermer les yeux sur ce que fut l'ère des « rêveurs assassins de rêveurs ». De plus la Serbie, au centre de la Yougoslavie, reste un des points les plus souffrants de l'Europe, un des points de refus du changement et un de ceux par qui viendra peut-être, encore une fois, la prochaine crise d'auto-torture.

Entre le bagne du « Jardin Doré » où croupissent les Serbes prisonniers pendant la première guerre mondiale, exécutant des fonctions de chevaux ou devenus esclaves de commandantes lubriques, et l'officine de la Gestapo à Belgrade en 1941, où se succèdent quatre tortionnaires sur le corps et l'âme de Petar : l'Indifférent, l'Hypersensible, le Dégoûté et le Souriant, il y a comme point d'ancrage une belle et grande maison bourgeoise de Belgrade, celle de la famille européanisée des Katitch, avec l'ancêtre républicain qui refuse toutes les compromissions, le fils Ivan et le gendre Bogdan communistes hérétiques qui s'entre-dénoncent, le petit-fils Vladimir jeune communiste fanatique qui les dénonce tous deux, et crache sur son père dans l'officine du chef de la police. Dans cette grande maison, Ivan Katitch, le héros intellectuel du roman s'enferme dans le noir, aux dernières pages du livre, en attendant les tueurs, il s'enferme parce que tout est mort autour de lui : morts ses anciens camarades qui l'ont soumis au « bagne rouge », bagne dans le bagne, et persécution la plus raffinée jamais inventée par l'homme ; mort fusillé comme otage son père le vieux républicain libéral et européen qui dans une dramatique confrontation n'est pas arrivé à persuader le Régent Paul que mieux valait sacrifier la Yougoslavie plutôt que signer avec Hitler, mort son beau-frère, qu'il a converti au bolchevisme, dont il a subi le boycott en tant que renégat, et dont nous suivons, voyeurs haletants, la sinistre traque entre Gestapo et police du Komintern, lorsque Dragan, à son tour, a

douté du Parti ; mort enfin Petar, le chef du réseau kagébiste, l'amant de Milena, le traqueur de Bogdan, dans des tortures inouïes aux mains de la Gestapo...

Une odeur forte et sauvage de montagne serbe nous parvient dans les interstices de ce roman-passion où la souffrance est le seul « modérateur » de l'histoire, une senteur de pommeraie antique, un vrombissement secret de la nature au pays de la Morava et sur ce plateau de Ziatobor où pavanent et se cachent tour à tour « tchetniks », collabos, partisans fanatiques, tortionnaires de vingt ans mais où survit l'extraordinaire vieil oncle Milun, patriarche de l'ancienne Serbie rurale et taciturne témoin du déferlement de la haine. Car c'est la haine qui emplit les poumons de cette humanité déchirée, une haine inventrice, une haine qui se justifie par toutes les religions et toutes les histoires nationales, une haine où les Abels cachent des Caïns, une haine qui se déchaîne sous le regard froid des Pantocrators, l'ancien, le chrétien, qu'on voit aux absides des temples, et le nouveau, le « père des peuples », qu'invoquent les bourreaux du Parti et les janissaires fanatisés du maquis communiste.

Les ramifications du roman vont loin hors de la Serbie, dans Paris de l'immédiat avant-guerre, et dans Moscou du Komintern, où des bureaucrates impavides décident de la lente extermination des meilleurs communistes de l'Europe, parqués dans un sinistre hôtel pénitentiaire de triage appelé « Lux », antichambre des caves de la Loubianka ou des palais gouvernementaux. Mais le pouls du roman, l'épicentre du *temps du mal*, c'est vraiment une Serbie rêche, qui crible le visage du vent aigre de sa « kochava », une Serbie folle où, comme dans l'Apocalypse, « tous sont contre tous », une Serbie hallucinée où le fleuve Histoire est sorti de ses méandres à tout jamais, où le chant du merle éclate avec la stridence d'une balle, une Serbie qui a la robe de bure grise de la vieille femme énigmatique qui répond dans le train à Milena : « Je suis celle qui a tout perdu ».

Tout fors l'honneur, comme le voudrait le Caton serbe, l'ancêtre Katitch ? Non, car les bourreaux sont jeunes et indifférents à cette notion, et dans le seul choix qui subsiste, entre le Mal et le Pire, tous choisissent aveuglément le Pire. Tout sauf la souffrance ? C'est en effet ce que suggère faiblement le narrateur, c'est même le seul îlot de pureté qui surnage ici et là, dans la merde des cellules spéciales, dans les officines d'estrapade, dans les amours impossibles, celles de Nadia pour l'officier allemand qui va la torturer, celles de Petar, le tchékiste cynique qui se rachète par une mort stoïque aux mains de la Gestapo, et Milena, l'héritière superbe d'une nation forte et belle. Milena recevra de Petar ce message d'outre-tombe : « Merci pour une souffrance qui a élevé mon bonheur plus haut que le bonheur ». La petite maison dans la montagne où ils s'enferment pour leurs amours, comme le Jivago et la Lara de Pasternak à Varykino, est certainement ce que Denis de Rougemont aurait analysé comme le dernier refuge de « l'amour en Occident », la dernière épreuve de Tristan et Yseult. Et c'est bien Petar, le tchékiste discipliné, l'amant superbe, le cynique indomptable qui est l'âme de ce maelström : il est le « croyant », il se sait l'obéissant inquisiteur de la dernière des grandes

sectes chrétiennes, il est le « croyant » athée, de cette race de surhommes fabriquée par le 19e siècle, et montée sur le pavois de l'histoire au 20e. Dans les deux premiers tomes sa figure reste énigmatique, au troisième elle reçoit un violent éclairage, et, lorsqu'il demande comme une grâce à ses bourreaux qui l'admirent la faveur d'être crucifié, nous comprenons enfin le drame de ce condottiere du stalinisme : il s'est littéralement identifié au Christ.

Et nous comprenons aussi enfin la raison de toutes ces allusions dans le cours des discussions aux « grands Russes », qui peuvent nous donner tout, sauf la liberté, et en particulier Dostoïevski, dont le Grand Pécheur a projeté son ombre sur le siècle suivant, le nôtre : Tchossitch a voulu nous donner, comme Dostoïevski, une Imitation du Christ, une Imitation hérétique, blasphématoire, catastrophique, une Imitation de « possédés », dont les stigmates marquent encore notre histoire européenne, postcommuniste, postchrétienne, comme l'on voudra, mais encore toute pantelante de ce blasphème.

Chroniqueur d'un combat perdu contre le Mal, d'une nation qui n'accepte pas le réel, d'un être humain qui a un pervers besoin de falsification, Dobritsa Tchossitch, qui s'est lui-même enchâssé dans son roman, comme un petit donateur dans un grand retable médiéval, fait citer par un de ses héros ce « vers démentiel » du grand poète serbe Niegoch : « Que soit ce qui être ne peut ! », à quoi répond la méditation de son hérésiarque exténué par l'Histoire, Ivan : « À la fin de tout est le verbe ». Parodie de l'évangile de Jean, retour à Dieu d'un croyant athée…

11e PARTIE

SORTIE D'EUROPE

CHAPITRE 41

L'ÉNIGME GORKI

Itinéraire en embardées

Retour à la table des matières

De Pouchkine à Tolstoï, de Tolstoï à Gorki les biographies d'écrivains russes par Henri Troyat jalonnent l'œuvre de ce romancier de charme. Elles se lisent d'une traite ; l'homme et l'œuvre s'y déroulent en un ruban sans heurts d'étapes psychologiques. Mais la rigueur oblige à dire que leur valeur décroît, hélas, régulièrement. Quel extraordinaire champ d'investigation offrait la vie du « pétrel des tempêtes », hissé au niveau d'une gloire européenne dès 1903, ami de Lénine, dénonciateur de la nouvelle « dictature de MM. Lénine et Trotsky » dans ses *Pensées Intempestives* de 1917 et 1918, protecteur des écrivains dans le Petersbourg affamé de 1920, émigré à Berlin puis à Sorrente, prince prolétaire au train de vie fastueux, entouré par des épouses qui se retrouvaient parfois toutes autour de lui, rappelé triomphalement en Russie soviétique en 1928, pour son soixantième anniversaire, commensal de Staline, grand prêtre de la liturgie stalinienne, chantre du Guépéou et des camps de redressement par le travail, mort en 1936, empoisonné, sans doute par un agent de Yagoda — le maître des basses œuvres staliniennes, à son tour liquidé en 1937 !... Gorki a une ampleur shakespearienne, et le secret de celui que Zamiatine a baptisé « l'hérétique soviétique » reste quasi entier : le révolté romantique, le dénonciateur forcené des philistins bourgeois et de l'obscurantisme de masse, le chantre de la liberté et des « Lumières », l'étonnant « hérétique » de 1917 dont Lénine finit par interdire le journal — comment se fait-il que dix ans plus tard il répond au chant de sirène de Staline (et Boukharine), qu'il accepte l'habit, la tâche de grand prêtre du socialisme

et de la collectivisation, que lors du premier grand procès stalinien (celui du « Parti Industriel ») il orchestre le crescendo de l'hallali contre les accusés par deux articles sinistrement menaçants et patelins (« Quand l'ennemi ne se rend pas, on l'écrase ») ?

Il nous manque encore le ou les grands livres qu'appelle le mystère Gorki. Les Œuvres complètes soviétiques sont expurgées (ni les *Pensées intempestives,* ni les réflexions *Sur le paysan russe,* ni bien des articles n'y figurent) ; les archives sont longtemps restées sous le boisseau. « Déjà s'amorçait en lui l'étrange virage qui allait changer le révolté en conformiste. Cette métamorphose, qui stupéfia certains de ses proches, ne fut pas le résultat d'une brusque révélation idéologique, mais la conséquence d'une série de menues résignations. À force de s'insurger vainement contre la tyrannie bolchévique, il s'était persuadé de l'inanité de la lutte ». Cette explication avancée par Henri Troyat pour la soumission de Gorki après l'interdiction de *La Vie Nouvelle* en 1918 paraît un peu courte.

Un épisode absent du livre de Troyat est la violente campagne que menèrent les « écrivains prolétariens » contre le retour de « l'habile ennemi masqué » en 1928. Les plus virulents furent les écrivains sibériens, dénonçant « l'avocat de l'individualisme bourgeois et de la clique des compagnons de route ». N'oublions pas que Staline apparaissait alors comme le grand conciliateur. Gorki joua-t-il un rôle décisif pour le persuader de lancer la grande offensive contre la paysannerie (réservoir d'asiatisme et d'obscurantisme selon Gorki), comme l'ont soutenu certains chercheurs, en particulier Mihaïl Agourski ?

Toujours est-il que le grand hérétique rallié, malgré sa triomphale tournée de 1928, ne se hâtait pas de se rapatrier définitivement. La question n'était toujours pas tranchée en 1931. Rentré à Sorrente, Gorki recevait d'extravagantes propositions de palais moscovites et même de s'installer dans le Temple du Sauveur au bord de la Moskova. À son secrétaire Krioutchkov, un agent de la Tchéka placé auprès de lui qui plus tard sera sur le banc des accusés au « procès du bloc des droitiers et des trotskistes antisoviétiques », et « avoua » avoir préparé le meurtre de Gorki), celui-ci écrivait : « je vous prie instamment : remettez la question de mon installation dans un palais jusqu'à mon arrivée » (Inutile de dire que les aveux de Krioutchkhov devant le tribunal que présidait Vychinski ne valait pas plus que ceux de Boukharine, Rykov, Rakovski ou Yagoda lui-même : la lumière est encore à faire sur cet extravagant épisode de faussaires en justice...)

Une autre absence regrettable dans cette biographie de Gorki est l'« expédition littéraire » qu'il dirigea en 1934 : une brigade littéraire se rendit sur le titanesque chantier du Canal de la Mer Blanche à la Volga où travaillaient des dizaines de milliers de bagnards soviétiques. Le livre qui en résulta, intitulé *Le Canal Staline, histoire d'un chantier,* parut en 1934 sous la direction de Gorki et d'Averbakh — le leader des « écrivains prolétariens » qui, en 1928, avait lancé la campagne anti-Gorki... (Staline réconciliait tout le monde). « Chez nous, il n'y a pas de bagnards.

Il y a des ennemis de classe que nous empêchons de saboter notre œuvre mais que nous n'estimons pas définitivement perdus », écrivait l'humaniste Gorki, en faisant l'éloge du Guépéou. Toute la philosophie du livre repose sur l'idée que le voleur ou le criminel est « socialement proche » et que c'est lui qui va encadrer le véritable ennemi : le prisonnier politique... Ainsi s'achevait l'itinéraire mystérieux, incompréhensible, tragique même de l'auteur de la fameuse trilogie autobiographique, du créateur de l'inoubliable portrait de la Grand-mère, toute lumineuse de bonté, que Troyat évoque justement au début de son livre. « Il me semblait qu'avant de la connaître j'avais dormi, enfoui dans les ténèbres. Son amour désintéressé pour le monde m'enrichit, me gorgeant de vigueur pour une vie difficile ».

Une étrange casuistique : le « traître » selon Gorki

Le traître dont je veux parler tout d'abord est un traître presque parfait et pourtant incapable de traitrise. C'est un pauvre hère de la société, un boutiquier sans boutique, un intellectuel sans idées, un homme quelconque ; il ne brille en rien, il n'a pas déménagé avec armes et panache dans le camp adverse comme le Grand Condé, il n'échange pas de magnifiques bordées d'injures et d'arguments théologiques avec son ex-suzerain, comme le prince Kourbski après qu'il eut fui le Terrible chez les Polonais ; non, non, ce traître-là, est un minus, un minable, un pou, un dégradé, un velléitaire, un cul-terreux, dont toute la philosophie se résume à sa vache et son cochon ; non seulement il ne change pas de camp, n'emporte aucun secret d'État dans sa besace, n'insulte pas le pouvoir, mais il ne se sait même pas traître, il ne comprendra jamais qu'il est renégat de nature, il moisit dans son trou de vermisseau et n'imagine pas l'infamie qui va lui tomber dessus. Et pourtant il est la figure parfaite du traître parce que le meilleur des traîtres est celui qui ne se dévoilera jamais, le traître capable de « dormir » toute sa vie de traître, le traître jamais actif mais toujours potentiel, bref « l'ennemi de classe », la « taupe » à vie...

La casuistique bolchevique a considérablement enrichi notre image du traître. D'innombrables romans ou récits nous ont décrit cet « ennemi caché », ce traître potentiel partout infiltré, qui contamine tout son entourage par sa mesquinerie et son égoïsme « zoologique » ; parfois il prend l'allure dérisoire d'un « traître malgré lui » comme le Mietchik de Fadeev dans la Débâcle (1929) ou le Volodia d'Ehrenbourg dans Le Second jour (1932) ; mais le plus souvent il reste au niveau « zoologique », ne tient pas le journal de sa trahison, n'élabore aucune duplicité. Il est traître objectivement et sans le savoir.

« Le traître — c'est un phénomène caractéristique, repoussant de l'État de classes, tant et si bien qu'il n'est rien ni personne à qui le comparer. Je pense que même le pou typhique s'offusquerait d'une telle comparaison ». Cette définition revient à Maxime Gorki, le grand humaniste qui une fois rentré en URSS et sacré par Staline grand maître et étalon de la littérature soviétique, trouva d'étonnantes formules pour renouveler l'humanisme. Telle celle-ci, célèbre : « Quand l'ennemi

ne se rend pas, on l'anéantit ». Or il ne s'agissait pas de l'ennemi sur le champ de bataille, mais de l'ennemi de classe, des « citoyens mécaniques », des « égoïstes zoologiques » embusqués dans la vie de tous les jours. Et de fait Gorki avait raison : cet ennemi-là on se mit à l'anéantir à grande échelle, à bras raccourcis.

Gorki avait en horreur l'inculture, la cupidité, la brutalité du peuple russe et surtout du paysan russe. Cela le conduisit dès 1917 à condamner l'entreprise léninienne, parce qu'elle s'appuyait sur cette inculture :

> « Vladimir Lénine introduit le régime socialiste en Russie selon la méthode de Netchaïev : 'à toute vapeur à travers le marais'. Lénine, Trotski et tous ceux qui comme eux courent à leur perte dans les eaux stagnantes de la réalité russe sont visiblement convaincus, à l'instar de Netchaïev, que 'le moyen le plus facile pour séduire un Russe est le droit au déshonneur', et, froidement, ils déshonorent la classe ouvrière en la contraignant à des tueries sanglantes, en favorisant les pogroms, les arrestations d'innocents. (...) Se prenant pour les Napoléon du socialisme, les léniniens font feu des quatre fers et parachèvent la destruction de la Russie ; le peuple russe expiera cela dans des lacs de sang ».

Cette philippique parut dans la *Vie nouvelle* le 23 novembre 1917. Loin d'être isolée dans l'œuvre journalistique de Gorki à cette époque, elle donne le ton de toutes ses « Pensées intempestives », c'est-à-dire des éditoriaux qu'il publia jusqu'à l'interdiction de sa revue, en juillet 1918. Ces « Pensées intempestives » et toute la polémique d'alors entre Gorki et *la Pravda* n'ont évidemment pas place dans les *Œuvres complètes* de Gorki en URSS, et, même en France, elles furent caviardées pendant une longue période, qui va des « Écrits de révolution » publiés en 1922 par André Pierre jusqu'à leur redécouverte en 1975. En somme par fidélité à son passé d'humaniste et de dénonciateur des brutalités de la vie russe, Gorki tenait tête à Lénine. Il ne s'alignait pas. Bientôt il réémigra, à Berlin d'abord, puis à Sorrente.

En 1927 eut lieu à l'Académie Communiste (bientôt liquidée) un débat sur l'œuvre de Gorki. Ce fut le 22 octobre, y prirent part P.S. Kogan, L. Averbakh, D. Gorbov, V. Pereverzev, et V. Fritche. Gorki était toujours à Sorrente et venait de publier le premier tome de sa fresque monumentale, *La vie de Klim Samguine.* Les orateurs déplorèrent « l'isolement » de Gorki, et émirent des doutes quant à sa qualité d'« écrivain populaire ». Gorbatchev définit Gorki comme un « artiste d'extrême gauche de la démocratie bourgeoise qui a parfois été un écrivain prolétaire ». Pereverzev conclut que tous les principaux héros de Gorki avaient la même qualité : tous étaient infectés par le milieu petit-bourgeois. En réaction à ce milieu, déclara Pereverzev, Gorki a toujours cherché son « homme fort » soit parmi les exclus, soit parmi les capitalistes, ou dans l'intelligentsia, ou encore dans la classe ouvrière avec *la Mère.* Mais cette dernière tentative avait échoué faute de bien connaître le milieu ouvrier et Gorki était resté un « idéologue de la force individuelle ». L'analyse était assez juste...

Tel était le Gorki de 1927 aux yeux de la critique marxiste soviétique de l'époque. Néanmoins une campagne se dessinait pour l'« appel » à l'exilé Gorki et Fritche ne croyait sans doute pas si bien dire en définissant Gorki, comme un romantique de l'« homme fort ». Cet homme fort était déjà en place et allait convaincre Gorki de revenir, puis le sacrer grand modèle et pontife d'une littérature soviétique réunifiée sous la bannière du « réalisme socialiste ». Rapp, Vapp, et autres organisations prolétariennes, allaient être dissoutes ; plus tard bon nombre de leurs chefs disparaîtraient dans les purges. Gorki, de son côté, attaquait « l'hermétisme » et l'esprit partisan des Écrivains prolétariens que Staline allait mettre au pas. Avait-il compris l'orientation du nouveau maître de la Russie soviétiste ? Les concepts proprement marxistes étaient sur le point d'être condamnés pour sociologisme vulgaire et Gorki écrivait benoitement :

> « Personnellement je ne suis pas intéressé par le débat des critiques pour savoir si je suis un ‘écrivain prolétarien’ ou pas... Le terme ‘prolétarien’, à mon avis, ne correspond pas tout à fait à la situation réelle des masses laborieuses en URSS ».

Le retour et l'intronisation de Gorki eurent lieu au Grand Théâtre de Moscou en septembre 1932, précédés par une brève autocritique sur ses erreurs de 1917 et une série d'articles retentissants groupés dans un petit livre : « Soyons sur nos gardes ». Gorki était devenu... stalinien.

Le leitmotiv de « Soyons sur nos gardes » c'est la vigilance et la haine... car le traître veille.

« Un ennemi épargné à l'intérieur de l'Union des Soviets, c'est un ennemi indéfectible et un allié de l'ennemi extérieur. C'est un saboteur conscient, un traître, un calomniateur, un espion, c'est un homme qui représente mensongèrement la réalité soviétique, comme en ont fait l'aveu les mencheviks. L'ennemi qu'on n'a pas achevé, c'est un individualiste bourgeois de plus, c'est un homme qui place les misérables intérêts de son « moi » plus haut que le grandiose labeur de la classe ouvrière occupée à créer une histoire nouvelle et à rénover l'homme ».

Gorki reçut alors de nombreuses lettres de lecteurs. Plusieurs s'indignaient, lui rappelaient son passé, et même le traitaient de « traître à la patrie, aveuglé par les honneurs impériaux, assourdi par les applaudissements, mené par le bout du nez ». Gorki, froidement, classe et recense ses détracteurs ; ce sont eux les traîtres, les ennemis de l'intérieur, les « citoyens automatiques », entrés dans la patrie du socialisme par automatisme (on a oublié de les anéantir).

« Aujourd'hui ces ‘citoyens automatiques’ sont irrités, non pas d'une irritation à fleur de peau comme autrefois, quand beaucoup d'entre eux se croyaient des populistes et des révolutionnaires — aujourd'hui leur irritation est enracinée plus

profond, dans le saint des saints de leur âme petite-bourgeoise, elle y a provoqué un processus d'aigreur et de moisissure... ».

Voici donc démasqué le faux-révolutionnaire ! Hier révolté contre l'ancien régime par irritation superficielle, aujourd'hui mis à nu dans son être profond de petit bourgeois. Vous m'accusez de ne pas savoir voir les mauvais côtés de l'URSS, dit Gorki :

« C'est faux, messieurs, je vois dans l'Union des Soviets des choses mauvaises. Vous, par exemple ! »

Pourrissant, moisissant, aigri, le « traître malgré lui » dissout tout, il est un parasite, il se nourrit du suc des autres. « Vous êtes des individualistes pour vous mêmes, mais l'histoire a besoin d'individus forts et géniaux pour créer des formes nouvelles de vie... » Suivez mon regard !

Dans son discours au Premier Congrès de l'Union des Écrivains, le 17 août 1934, Gorki dénonçait avec virulence la « guidolâtrie » de la bourgeoisie européenne aux abois. « Chez nous, où se crée la réalité socialiste, de tels abcès sont, bien sûr, impensables. Mais chez nous subsistent encore comme vestiges de l'esprit petit-bourgeois des verrues incapables de comprendre l'essentielle distinction entre la « guidolâtrie » et la vraie direction. Pourtant la distinction est évidente : la vraie direction, par une haute estimation de l'énergie des hommes, montre le chemin des résultats les meilleurs au moindre coût, tandis que le « guidisme » est une tendance individualiste du petit bourgeois de se hisser plus haut que son voisin... » Messieurs les verrues du socialisme, il y a « guide » et « guide » et vous n'y comprenez rien...

Gorki s'approche ici dangereusement du gouffre stalinien : tel qui était un dirigeant de fer prolétarien deviendra demain un « guide petit-bourgeois », dont toute la biographie retouchée et repensée n'était qu'un chemin vers la trahison. Traîtres — Zinoviev, Kamenev, Boukharine, Rykov et aussi Babel, Meyerhold et Pilniak, qui fut toujours espion japonais... Le traître, c'est celui qui suit sa propre conviction, celui qui est révolutionnaire par conviction personnelle, c'est-à-dire par individualisme petit-bourgeois. Il est mené à l'échafaud en grande pompe par les « purs » staliniens, par ceux qui ont péché, louvoyé, trahi et dont la malléabilité est acquise, gagée sur leur dossier secret. Je n'aime pas les maigres, dit le Jules César de Shakespeare. Je n'aime pas les purs, dit le Guide suprême, j'en ferai des impurs, j'en ferai des traîtres...

« À la Vérité on doit tout, même le mensonge » dit un héros de Vladimir Volkoff, le « traître » stalinien Boris Berhardt, devant une salle d'audience frémissante de haine et de dégoût, à laquelle lui-même s'offre en victime expiatoire par amour du Maître. Le mot de Berhardt a-t-il été pensé par Gorki ? Par quel tortueux cheminement l'avocat romantique de l'humanisme, de la liberté, l'ennemi

juré de la censure et de l'asservissement est-il devenu le laquais de Staline ? Par quel sulfureux processus ce prêtre de la liberté russe est-il devenu un prêtre-traître, un « trêtre », pour reprendre le titre d'un surprenant roman de Volkoff ? C'est-à-dire un amalgame confondant de romantisme révolutionnaire et de larbinisme stalinien ? Par quel miracle funeste s'est-il dichotomisé lui-même en un imprécateur des maux capitalistes et un thuriféraire des ignominies staliniennes, puisque c'est lui qui dirigea et inspira l'expédition des écrivains sur le chantier du canal Belomorkanal, où crevaient des milliers de bagnards ?

Le Canal Staline parut en 1934 sous la rédaction de Gorki, Averbakh et Firine. « Ce livre raconte comme on a soigné et guéri des malades sociaux ; comment des ennemis du prolétariat ont été rééduqués en compagnons d'armes de celui-ci ». Gorki a des prosopopées magnifiques. « Le prolétariat dictateur a une fois de plus reçu le droit indiscutable de proclamer : je ne me bats pas pour tuer, comme fait la bourgeoisie, mais pour appeler à une nouvelle vie l'humanité laborieuse ; je ne tue que lorsqu'il n'y a pas moyen d'extirper de l'homme son atavique besoin de se nourrir de la chair et du sang des hommes ».

Les « kanalo-armeïtsy » ou soldats du canal travaillent par moins quarante sans habit ouatés, tant ils débordent d'enthousiasme. Et ce qui passionne le plus Gorki, c'est la rééducation, par le travail, des anarchistes et des « romantiques de l'individualisme » que sont les « transgresseurs du droit ». « Leur dépit contre les hommes se mue en combat contre la pierre, le marais, le fleuve ».

En contemplant les bagnards subpolaires, Gorki songerait-il toujours à « l'homme fort », rêverait-il toujours de canaliser vers la « construction de Dieu » l'énergie mal orientée des marginaux, des exclus, des Thomas Gordeev et des révoltés d'Okourov... Peut-être... Peut-être le rêve est-il inchangé, imperméable à l'histoire, à la plainte, à la gigantesque souffrance ?

Gorki a-t-il trahi, s'est-il trahi lui-même ? Fut-il conscient de sa trahison ? Y a-t-il encore trahison dans un monde où tout est opératoire, où tout sert « la ligne générale », où seule l'allégeance au Bienfaiteur doit inspirer les hommes ? La trahison perd son poids spécifique de traîtrise, elle n'a plus rien de subjectif, elle est la part de péché originel que le Bienfaiteur laisse subsister en chaque unité humaine. La trahison, devenue objective, n'est plus ourdie par le traître, elle lui est inoculée comme un vaccin. La dose sera mortelle ou pas, selon qu'en décidera le médecin-opérateur pour l'édification du peuple. « À la Vérité on doit tout, même le mensonge... » Heureuse âme duplice d'antan qui pouvait longuement, secrètement, savoureusement trahit... Gorki, entré dans la grande machinerie opératoire, n'était peut-être plus capable de « trahir ». Peut-être « ça » trahissait pour et par lui... Peut-être avait-il rejoint le troupeau des êtres manipulés par le grand Bienfaiteur ? Et dans ce monde de poux typhiques un seul homme assumait toute l'humanité, y compris l'art machiavélien de la trahison politique. Les « traîtres malgré eux » se bousculaient à la confession absurde de leurs ignominies imaginaires. Le grand

Bienfaiteur seul ourdissait savamment la trame de l'histoire. Le 1er décembre 1934 il armait la main qui abattit Kirov. Un peu plus tard, un an et demi plus tard, il armait une autre main...

Gorki mourut le 18 juin 1936 « à la suite d'un complot de traîtres, espions et saboteurs trotskistes de droite », comme il est écrit dans un manuel paru sous Staline. Staline monta la garde autour du cercueil. À quoi pensa-t-il ? À quel traître ? Ceux dont la guérison subpolaire enthousiasmait Gorki, à celui que Gorki était devenu par rapport à l'ancien Gorki ? à celui que Gorki aurait pu devenir un an plus tard face au procureur Vychinski ?

11e PARTIE

SORTIE D'EUROPE

CHAPITRE 42

GORKI STALINIEN

Retour à la table des matières

Il y a l'écrivain issu du peuple, le romantique, le chantre de l'énergie, le romancier didactique de *La mère* (1906), le créateur des figures émouvantes de marginaux, de révoltés, au premier rang desquels Foma Gordeev (1899). Il y a le conteur de la trilogie autobiographique de 1913-1916 portée à l'écran par Donskoï en 1937.

Il y a le marxiste hérétique, bolchevik à certains moments, gnostiques à d'autres, l'enthousiaste adepte de la « construction de Dieu », des théories de Bogdanov, mises en fiction dans *Confession* (*Ispoved'*), en 1908.

Il y a le peintre des cruautés de la vie russe, des mesquineries, des violences cachées, de la barbarie hypocrite de la vie des profondeurs russes (le cycle de *La ville d'Okurov* (1909), *La vie de Matveï Kojemiakine* (1911)).

Il y a l'immense gloire du Gorki élu à l'Académie en 1902, rayé par Nicolas II, ce qui provoqua la démission de Tchekhov. C'est cette gloire d'écrivain-exilé, d'écrivain du peuple martyrisé qui explique les rapports de Gorki avec les bolcheviks : il est une gloire que l'on cherche à attirer, dont l'apport est une aubaine. Ce grand seigneur-prolétaire-bolchevik-hérétique aura en 1917 une attitude originale : attaque frontale contre Lénine, Trotski et tous ceux qui « déshonorent la révolution ». Lénine supporte, longtemps. La publication de Gorki n'est interdite qu'en juillet 1918. Mais Gorki ne proteste guère. Étrange jeu de fascination-répulsion entre le maître du pays et le maître des esprits.

En 1924 Gorki saluera la mémoire de Lénine, en lui attribuant une haine pour la *laideur du malheur* qui est plutôt une formule qui sied à Gorki lui-même.

> « À mes yeux, ce qu'il y avait en lui d'exceptionnellement grand, c'était précisément ce sentiment d'hostilité implacable, inextinguible envers les souffrances humaines, son ardente conviction que les malheurs ne sont pas le fondement indispensable de l'existence, mais une laideur que les hommes doivent et peuvent balayer loin d'eux. Ce trait fondamental de son caractère, je le qualifierai d'optimisme militant, et ce trait n'a rien de russe. »

Ce Gorki, mi-hérétique, mi-adulé, ne peut s'interpréter sans lire ses *Notes sur le paysan russe.* Étonnant acte d'accusation qui fait comprendre qu'au cœur de Gorki, il y a la peur de la barbarie russe, la hantise que ne se déchaîne l'âme asiatique du Russe, l'appréhension que le *barrage* ne soit trop frêle.

En 1917, Gorki est contre Lénine parce qu'il voit en lui un dangereux manipulateur de la barbarie russe.

En 1928, flatté par Staline, Gorki rentre pour une tournée triomphale car le barrage est là : c'est Staline. Prudent, Gorki ne quittera pourtant définitivement Sorrente qu'en 1933. Il intronise la nouvelle Union des Écrivains en 1934. Il apparaît un servant du stalinisme dans ses étonnants articles de 30 et 31 : « Quand l'ennemi ne se rend pas, on l'écrase ! »

Approuve-t-il l'écrasement de la paysannerie ? En est-il même l'inspirateur ?

Le gnostique, l'adorateur de l'énergie n'a pas changé. De 1899 à 1931 ce noyau reste. Mais le contexte le veut ainsi : Gorki a joué un rôle de bourreau.

En 1916 Leonid Andreev parlait des « deux âmes de Maxime Gorki ». Tout le mal, pour lui, vient de l'Orient. Il est le dénégateur forcené d'un « *Ex oriente lux* ». Il n'a pas un mot en faveur du peuple russe. Entre l'âme obscure de l'Orient et l'âme de l'Occident — pas de troisième âme. Le Nestor russe de la chronique, tous ces contemplatifs, ces âmes de moujiks bons, ces slavophiles éperdument amoureux du peuple sont ce qu'il y a de pire en Russie...

Il n'y avait pas de plus grand antinationaliste, de plus déclaré « fanatique » des Lumières, et cela conduisit Gorki à des pages réellement sombres de son destin. La pièce *Somov et les autres* en est une. Les sarcasmes dont le couvre au passage Alexandre Zinoviev dans ses *Hauteurs béantes* s'adressent au Gorki haineux qu'il nous faut maintenant tenter de comprendre : « L'intelligent dit qu'il fallait prendre en compte la transformation de la haine en mensonge, que, vraisemblablement, cela aussi était inscrit dans les gènes. »

« L'histoire remplit très bien le travail de vidangeur », écrit Gorki dans un article du début 1931, « Au sujet du suicide ». Il faut le dire, l'histoire s'était mise à ce travail de vidange avec un zèle spectaculaire depuis novembre 1930. C'est l'époque de la campagne hystérique contre les koulaks, les saboteurs, les embusqués, les déserteurs, les traîtres...

Le 11 novembre 1930 l'éditorial de la Pravda déclare : « Aux nouveaux assauts des agents de l'ennemi de classe, et aux embusqués nous répondrons par une dénonciation impitoyable des opportunistes tant de droite que de gauche » [1]. Le lendemain le poète Bezymenski hausse le ton dans un poème au titre parlant : « Coup pour coup » :

« Notre ultimatum
Est sévère et têtu !
Que chaque camarade
Se hâte d'y répondre
Celui qui sur ce sujet
Aujourd'hui se tait –
Demain trahira ! »

Le 11 novembre on en arrive à la publication des « conclusions de l'accusation dans l'affaire de l'organisation contre-révolutionnaire de l'Union des organisations d'ingénieurs », c'est-à-dire au procès du soi-disant « Parti industriel » ou « *Prompartia* », représenté au banc des accusés par Ramzine, Kalinnikov, Laritchev, Tcharovski, Fedotov, Kupriïanov ou Sytnik, tous accusés en vertu de l'article 58 paragraphes 3, 4 et 6 du Code pénal de la RSFSR.

Le 15 du même mois le ton monte encore, si faire se peut : la *Pravda* dénonce la collusion entre l'ennemi intérieur (« *Prompartia* ») et l'ennemi extérieur (« les prédateurs impérialistes qui préparent une attaque contre le pays du socialisme en construction »).

C'est alors, au seuil de la grande campagne contre les saboteurs, nuiseurs et prédateurs que Gorki intervient publiquement et lance son célèbre article : « Quand l'ennemi ne se rend pas, on l'anéantit ! » L'ennemi dont il est question, c'est l'« ennemi intérieur », bien sûr, encore que plus tard, le 23 février 1942, Staline ait repris la formule en l'appliquant aux envahisseurs nazis. Voici comment Gorki définit cet ennemi, auquel il a donné le nom de « citoyen mécanique » :

> « Œuvrant depuis treize ans à l'édification de son État avec l'aide d'un petit nombre de spécialistes honnêtes, sincèrement dévoués, mais qui sont mêlés à

[1] On consultera outre la *Pravda* de l'époque les ouvrages suivants : *Udar po kontrrevoljucii* (*Un coup porté à la contre-révolution*), Moscou-Leningrad, 1930 ; *Process prompartii* (*Le procès du parti industriel*), Moscou, 1931.

un grand nombre de traîtres repoussants qui compromettent hideusement leurs collègues et la science elle-même, travaillant dans une atmosphère de haine sécrétée par la bourgeoisie mondiale, au milieu du sifflement de serpent des « citoyens mécaniques » qui relèvent malignement les moindres erreurs, manquements, vices — œuvrant dans un environnement dont lui-même ne soupçonne ni la pesanteur ni l'horreur, dans des conditions véritablement infernales [le prolétariat] a su développer une tension véritablement stupéfiante d'authentique et miraculeuse énergie révolutionnaire. »

Lointain écho du Gorki de la « construction de Dieu » et de *Confession,* la mention du « miracle » de l'énergie populaire est jumelée à une dénonciation de l'ennemi du moment : le spécialiste-traître et le « citoyen mécanique ». Il s'agit des ingénieurs-saboteurs, dont le procès va s'ouvrir. Gorki, de Sorrente, orchestre le procès en sorcellerie et frappe des accusés avant même que leur procès n'ait débuté.

Ceci, c'est le prologue, la campagne va prendre son élan, la rumeur des « protestations » indignées va croître dans la presse de jour en jour. Avec un crescendo époustouflant, l'hystérie et la surenchère injurieuse grandissent. Le 17, on met à jour le « complot des impérialistes et des saboteurs ». Le 20, est publiée l'autocritique de Nikolaï Boukharine qui demande un châtiment impitoyable, « par le glaive de la dictature du prolétariat ». Le 22, toute l'URSS est saisie d'une « indignation de rage ». Le 23, viennent « au secours de l'Union Soviétique » de prestigieuses voix étrangères, celles de Stefan Zweig, de Romain Rolland. Le 25, le poète Bezymenski proclame en vers menaçants : « le jugement commence ». Le 27, un « raz de marée de manifestations » déferle sur le pays, et commence la publication des minutes des audiences. Ce sont d'abord les aveux de Ramzine. Il explique en détail la collusion des ingénieurs-saboteurs avec Poincaré-la-guerre. Il dévoile les noms du « groupe des cinq » qui devait gouverner le pays après la prise du pouvoir par les ingénieurs.

Le 25, Gorki a publié un nouvel article, qui est un appel « Aux ouvriers et paysans » du monde entier. Il se joint à l'active dénonciation que menait alors Staline contre la « guerre-abattoir » des impérialistes : « La guerre rapporte aux capitalistes — ils font commerce d'armes et s'engraissent sur le sang des ouvriers. » Mais il ne s'en tient pas là et, une fois de plus, il se joint à l'hallali contre les « ingénieurs-saboteurs ».

« Ces gens-là, qui sont des spécialistes-techniciens, des laquais savants, des capitalistes chassés de Russie, ont été démasqués et ont avoué une série impressionnante des crimes les plus répugnants contre les ouvriers. Abusant de leur savoir et de la confiance du pouvoir soviétique, ils ont saboté par tous les moyens l'œuvre d'édification par les ouvriers d'un État d'hommes égaux. »

Gorki passe en revue les chefs d'accusation : collusion clandestine entre le « Parti industriel » et les émigrés-capitalistes (la rencontre à Paris entre Ramzine et Riabouchinski fait preuve) ; actes de sabotages non seulement actifs mais encore passifs, tels que la dilapidation des moyens ; la création artificielle d'une famine au pays des Soviets (Gorki se réfère au procès du professeur Riazanov qui a eu lieu deux mois avant celui des ingénieurs-saboteurs). On peut dire que ce second article de Gorki clôt la première étape de la campagne que la presse soviétique a déchaînée contre les « nuiseurs ».

À partir du 27 novembre vont se succéder les aveux des accusés. Ils durent trois jours, jusqu'au 30. Le 30 le titre de la *Pravda* est « Nuiseurs, espions, prévaricateurs et agents français préparaient le gouvernement de la terreur blanche ».

Le 1er décembre est publié comme pièce à conviction un article du capitaliste émigré Riabouchinski paru à Paris dans la revue *Vozrojdenie,* et l'éditorial proclame avec une ironie menaçante :

> « Allo, allo ! Écoutez, ouvriers ! Le patron Riabouchinski vous parle. Le patron Ramzine et Cie, le copain de Poincaré-la-guerre démontre à tous les impérialistes de la terre l'utilité d'une croisade sanglante contre l'URSS. »

Le 2, ce sont des appels à la peine de mort : « Au poteau, les salopards ! »

Le 5 le poète Demian Bedny publie un long poème : « Pas de pitié ! » et le 7 le verdict tombe sans surprise : la peine de mort pour les principaux accusés !

Il faut maintenant remettre en branle l'orchestration de cette campagne. Un nouveau raz de marée d'indignation monte du peuple. Variations sur le thème : « les travailleurs de l'Union Soviétique approuvent unanimement le verdict du Tribunal suprême et la décision du Comité central exécutif de l'URSS. Le « Parti industriel » est anéanti, le combat contre l'intervention étrangère en préparation continue ». Les coryphées du peuple ont pour tâche d'expliquer l'événement. C'est d'abord Demian Bedny, qui publie deux « poèmes-documents ». Le premier, une lettre des ouvriers soviétiques à l'ancien patron Riabuchinski (« Ces messieurs veulent nous reconquérir ! Mais nous préférons périr ! »), le second est une charge contre les « autonuiseurs ».

Gorki intervient juste après. Voici son troisième grand article : « Aux humanistes ! » C'est la réponse soviétique aux « défenseurs des droits de l'homme ». L'article argumente à peu près comme suit :

— Gorki ironise sur certains soi-disant « humanistes » étrangers qui s'indignent qu'on ait fusillé 48 criminels qui avaient organisé la famine au pays des Soviets (il s'agit du professeur Riazanov et de ses « complices »). Il leur répond : « Je suis

absolument convaincu que parmi les droits de l'homme il n'y a pas le droit au crime, et surtout au crime envers le peuple ouvrier. »

— Gorki fait la différence entre les critiques de bonne foi et ceux de mauvaise foi. Romain Rolland et Upton Sinclair sont, dit-il, « des hommes que je respecte », mais Heinrich Mann et Albert Einstein sont des gens « avec qui un quelconque rapprochement est impossible ».

— Gorki contre-attaque : vous étiez sourd aux plaintes du peuple russe quand Nicolas-le-boucher organisait la terreur de masse. Vous lui avez octroyé de l'argent par vos banques : « Dans l'univers entier les humanistes et défenseurs des « droits de l'homme » ne s'intéressent, on ne sait pourquoi, qu'à un seul point, celui où est située l'Union des Soviets socialistes. »

Que dire de cet article ? En bon propagandiste, Gorki pratique l'amalgame, rend Einstein et Sinclair solidaires des banquiers du début du siècle et surtout il se livre à une opération insidieuse pour noircir cette appellation même d'« humanistes », le mot prenant des connotations de double jeu, malignité envers la patrie des ouvriers, indifférence aux vrais malheureux. En fait Gorki se joint carrément à la chasse aux sorcières qui se déchaîne dans l'URSS de Staline : « Parmi la masse des ouvriers de l'Union des Soviets agissent des traîtres, des falsificateurs, des espions à la solde des anciens maîtres qui voudraient restaurer leurs droits de propriétaires — il ne faut pas s'étonner que le pouvoir ouvrier et paysan écrase ses ennemis comme des poux. » Gorki introduit un « bestiaire » du mépris et de la haine sur lequel nous reviendrons. Enfin Gorki réfute ceux qui prétendent qu'en URSS s'exerce la « dictature d'un seul homme ». Sa réponse est une lointaine reprise des thèmes de la « construction de Dieu » : « Il est évident que la dictature en question, c'est l'énergie concentrée de la masse de plusieurs millions d'ouvriers et de paysans. »

Gorki fait plus que se joindre au concert des accusateurs, il orchestre ce concert. Depuis l'étranger il donne le poids de son autorité aux condamnations des « ingénieurs-saboteurs » et à la mise à mort du professeur Riazanov. Ses trois articles jalonnent le crescendo d'hystérie qu'organise la *Pravda.*

Cette série d'articles s'inscrit au demeurant tout naturellement dans une série plus vaste d'articles des années 1929 à 1931, qui ont été rassemblés dans le recueil *Soyons sur nos gardes !* [1]

Ce sont « Au sujet du petit-bourgeois » de 1929, « Il faut expliquer la vie courante et y démasquer la politique qui s'y cache » de 1930, « Au sujet des traîtres » de 1930, « Au sujet des malins » de 1930, « Le ver solitaire » de 1930,

[1] M. Gorkij, *Budem na straže* (*Soyons sur nos gardes !*), Moscou, 1931. Nous avons lu toute la *Pravda* de l'année 1930 pour appréhender les articles de Gorkij dans leur contexte.

« Au sujet du cynisme » de 1931. Tous ces articles visent l'intellectuel petit-bourgeois « embusqué dans la vie courante ». Il est étonnant de voir croître le lexique des termes de mépris et des comparaisons zoologiques auxquels recourt Gorki dans ces articles. En voici un relevé non exhaustif : demi-êtres humains, renégats, judas, parasites, vers solitaires, cyniques, « traîtres mesquins mais repoussants », dégénérés, saboteurs, homosexuels, eunuques, monstres, lyricohystériques, petits-bourgeois, rapaces, prédateurs. Parmi les comparaisons zoologiques les plus fréquentes sont le ver solitaire et la mouche :

> « Quand je parle du solitaire, j'ai en vue des jeunes gens chez qui le ver unique cause tournis et langueur. Je ne suis pas médecin, mais je m'estime suffisamment expert en esprit petit-bourgeois, et je sais que c'est là le parasite dans l'organisme de notre État et je sais que les petits anneaux pernicieux de ce parasite non seulement sont fort nombreux, mais font preuve d'une tendance à l'adaptation et à la reproduction. Il y a à cela quelques conditions favorables. »

Une fois encore nous voyons Gorki reprendre le leitmotiv de son œuvre des années 1900-1909, mais dans un contexte où chaque métaphore peut devenir un chef d'accusation supplémentaire. Ici le plus remarquable, c'est l'argumentation imparable, stalinienne, que les traîtres les plus pernicieux sont ceux contre qui il n'y a pas de preuves, ceux qui sont cachés, latents, les petits anneaux insignifiants du long ténia lové dans la société...

La seconde image est celle de la mouche :

> « L'ennemi qui résiste encore, c'est l'homme qui, telle la mouche dans la toile de l'araignée, s'est englué dans le filet spécieux de la vieille théorie du pouvoir légitime de quelques élus sur tous les autres. »

L'exemple de cet « ennemi qui résiste encore et qu'il faut achever », c'est le menchevik :

> « Saboteur conscient, traître, calomniateur et délateur, c'est l'homme qui dénature consciemment la réalité soviétique, ainsi que les mencheviks ont été contraints à l'avouer. » [1]

Ce vermisseau à détruire, c'est le « scélérat » camouflé, planqué, dont toute la philosophie de la vie se résume à « je veux bouffer ». Gorki semble halluciné par sa propre vision d'une humanité « zoologique » où chacun lutte pour son petit moi. Cette lutte est sans issue dans le régime des classes où chacun veut dévorer l'autre afin de ne pas être soi-même dévoré :

---

[1] Cité d'après M. Gorkij, *Publicističeskie stat'i (Articles publicistes),* Moscou, 1931 (article « Ob antisemitizme » / De l'antisémitisme). Étrangement, cet article ne figure pas dans le recueil *Budem na straže* cité. Son prologue est un long pamphlet sur l'essence et les qualités du « scélérat » (negodjaj).

« Dans notre réalité les scélérats rapetissent, ils se métamorphosent de fauves en insectes. Mais cela ne signifie pas qu'ils deviennent inoffensifs : le moustique transmet à l'homme la malaria, le pou transmet le typhus, les mouches peuvent transmettre les microbes des charognes. »

Dans la pièce de Gorki, Somov et les autres, nous verrons la mouche à l'œuvre. Yaropegov déclare à Somov :

« — Nicolas, tu as des mouches dans ta chambre à coucher ?
— Oui.
— Écoute mon conseil : tue les mouches avec ta brosse à cheveux ! »

Dans cette pièce écrite en 1930, comme une illustration dramatique du procès du « Parti industriel », mais qui ne fut pas jouée du vivant de Gorki, — il semble qu'il ait lui-même interrompu les répétitions —, nous avons un extraordinaire document de stalinisme littéraire.

Gorki s'est-il rendu compte que sa haine du bourgeois intellectuel, habillée en pamphlet sordidement servile, allait au-delà des limites que lui-même fixait à son nouveau zèle de thuriféraire ? Ou bien la pièce déplut-elle en haut lieu, jugée faible, ou, qui sait, insuffisamment efficace ? Toujours est-il qu'elle ne parut que posthumément, en 1941, et qu'elle ne fut jouée qu'en 1953, l'année de la mort de Staline [1]. Certes la pièce est, comme d'ailleurs beaucoup d'autres, d'une faiblesse insigne. Mais elle mérite notre attention pour deux raisons : c'est la principale œuvre de Gorki sur un thème soviétique. Ses romans, ses autres pièces portent sur la période pré-révolutionnaire et ne se hasardent pas à peindre la société nouvelle. Et c'est la variante « artistique » des articles de Gorki consacrés au thème des saboteurs.

Le thème central de la pièce nous est donné par l'échange de répliques entre un vieil ouvrier morose, Drozdov, et un jeune « *partorg* », Terentiev :

« — Il y a du sable dans le rouage.
— Les vieux ouvriers l'ont tous remarqué. »

D'où vient le sable dans le mécanisme de la société nouvelle ? Il vient des traîtres embusqués dans cette société. *Somov et les autres* est une illustration dramaturgique des procès staliniens de 1930.

---

[1] *Somov i drugie* (*Somov et les autres*) a été très peu « étudiée ». Juzovskij en parle dans son *Maksim Gor'kij i ego dramaturgija* (*Maksim Gorki et sa dramaturgie*), Moscou, 1959. Dans *Polnoe sobranie sočinenij* (*Œuvres complètes*) en parution, au tome 17, les annotations concernant la pièce sont de M.A. Sokolova.

L'action a lieu dans un milieu d'ingénieurs-spécialistes. Somov est un ingénieur « joyeux ». Il travaille sous le contrôle du « *partorg* » Terentiev. Sa mère est restée une ci-devant convaincue, dont les efforts d'adaptation sont réduits au minimum. Quand la bonne annonce : « Voici le spéculateur », madame Somov-mère corrige l'effrontée : « pas spéculateur, mais entrepreneur privé » ! Le leitmotiv de cette dame, c'est : « La vie s'écroule, tout s'écroule ! » En revanche l'épouse de Somov se révolte contre son mari ; sous l'influence d'un ami révolutionnaire, elle pressent en lui le tyran méprisant qu'il peut devenir. Elle a des mots de procureur soviétique :

> « — Il me semble que tu es un hypocrite à deux âmes et que toi, et ce repoussant vieillard, et Izotov avec ses longs cheveux, et le bossu, vous êtes tous des êtres à deux faces !
> — Moi ? Eh bien, oui ! Comment faire autrement ? Je suis de la race des vainqueurs. »

Ainsi Somov est un *Uebermensch* primitif, un nietzschéen bon marché, un contempteur des ouvriers et des natures serviles. Voici à quoi se résume sa philosophie :

> « Les têtes n'ont pas de valeur particulière si elles servent à encaisser les coups de gens sauvages, n'est-ce pas ? Il ne faut pas oublier, comprenez-vous, que la direction du progrès économique de notre pays est entre nos mains à nous. L'état-major général de la culture, ce n'est pas au Kremlin qu'il siège, c'est chez nous, messieurs, dans notre milieu qu'il doit être organisé ! L'histoire est pour nous ! »

Telles sont les proclamations faites en privé par les ingénieurs-saboteurs. Quant au programme de sabotage, il n'est que chuchoté : il consiste à « immobiliser le capital ». Là Gorki ne fait que reprendre des chefs d'accusation du procès.

Somov sait mettre en scène son propre rôle dans la société soviétique. Il gourmande un collègue qui n'est pas assez optimiste :

> « Dimitri Pavlovitch, vous n'y êtes pas vraiment !... Vous affichez trop votre pessimisme, alors que vous devez faire montre d'optimisme, vous montrer un bon camarade qui a foi dans les chimères.... »

Lidia, l'épouse de Somov commence à y voir clair dans ce « double jeu », et se confie à son amie, l'institutrice Arsenieva. En fait Lidia a commencé sa véritable éducation révolutionnaire, elle s'enthousiasme pour de jeunes et ardents activistes du Komsomol, elle s'occupe des « pionniers », de la « liquidation de l'analphabétisme » (*likbez*). Somov, lui, n'a que mépris pour ces « pauvres en esprit ». Lidia est peu à peu métamorphosée par le contact avec les « hommes

nouveaux » qui édifient « une vie nouvelle ». Les autres deviennent pour elles « incompréhensibles ».

Un des vieux ouvriers a flairé le sabotage à l'usine que dirige Somov. Il en fait le constat calmement en bourrant sa pipe, avec l'assurance d'un authentique stalinien. Pourtant Kryjov n'est pas au parti. Arsenieva non plus ne veut pas être au parti : n'oublions pas que ce « parti » a encore besoin d'être purgé... et qu'il va l'être ! Voici l'explication de Kryjov :

> « — À quoi bon ? Je n'en ai pas besoin, je suis un prolétaire de naissance. D'avant Octobre, d'avant Lénine. Même que je ne voulais pas comprendre ce qu'est le Parti. Je me disais : c'est bon pour la jeunesse qui a envie de discuter. Mon boulot à moi réclame toutes mes forces. Siéger, ça n'est pas mon fort ; je ne suis pas un lettré. Il y a trois-quatre ans, on a voulu faire de moi un héros du travail, mais je ne veux pas de grades-distinctions, j'ai demandé qu'on me laisse tranquille.
> — Tu as eu tort ! Le collectif sait ce qu'il fait, il a besoin d'un héros ! »

Or, Kryjov a détecté la fraude à l'usine, il a flairé « différents petits trucs pas clairs » :

> « L'histoire, frères-camarades, la voilà en deux mots. Notre usine a vu arriver une brigade de... comment dire, réformateurs, reconstructeurs, etc. bon, ils se mettent au boulot [...]. Eh bien, je vous le dis tout net : après leur intervention la gueuse d'acier qui mettait quatre heures à venir de la forge jusqu'à moi — on s'est arrangé pour qu'elle en mette sept. Et le reste à l'avenant. J'ai tout noté ! »

Le directeur de l'usine n'a même pas voulu entendre Kryjov. Au journal mural il s'est fait traiter de chicaneur, d'intrigant. Il a dû quitter l'usine, il s'est mis à boire ; Drozdov le rencontre par hasard à la gare, l'écoute, lui prête foi, lit ses notes :

> « — Eh bien voilà, frères-camarades, je vous le dis sans ambages : là-bas les choses sont louches, l'affaire est sabotée ! J'ai un p'tit cahier où j'ai tout calculé, les heures et tout le retard...
> — On peut voir ton cahier ?
> — L'est écrit pour être regardé... Tu sauras y lire, au moins ? Moi, j'suis pas le poète Demian... »

Le sain humour prolétarien qui imprègne toute cette scène où l'ouvrier authentique met à nu le mécanisme du sabotage est un échantillon merveilleux de la « poésie stalinienne » que Gorki contribue éminemment, hélas, à élaborer et à canoniser. Le « balai » stalinien (qui trouvera en 1939 son symbole dans le balai des « opritchniks » d'Ivan le Terrible) va entrer en action :

« — Dis voir, chez vous, y a des saboteurs, hein ? Ça fait pas mal de gens pas de chez nous, qui tournent là autour...
— On balaiera tout ça... »

Naturellement c'est la Tchéka qui balaiera. Ou plutôt le Guépéou, qui intervient *in fine.*

Il est aisé de repérer dans la pièce de Gorki tous les mots d'ordre politiques de l'automne 1930. Les ingénieurs organisent la famine comme le professeur Riazanov, mais, s'ils sont surpris dans leurs conciliabules criminels, ils se reprennent, et mettent tout sur le dos du koulak :

« Le moujik, c'est lui qui mange tout. Il en veut à la ville. Alors il bouffe le beurre, les œufs, la viande, il bouffe tout. C'est qu'il nous nargue, le salaud ! »

On sait que le procès de Chakhty avait préludé aux grands procès de 1930. Gorki y fait allusion dans une réplique de Lidia à Bogomolov. Cet ingénieur se plaint d'être mal récompensé par le pouvoir soviétique :

« — Tous, vous ne savez que bavarder ! Nous, nous travaillons. Nous bossons, et notre rétribution, c'est quoi ? C'est le procès de Chakhty par exemple...
— Oui, mais Yaropegov dit qu'en l'occurrence les ingénieurs avaient polissonné... »

Par ce détour anodin de la conversation, Gorki met l'aveu dans la bouche même des ingénieurs. Il va même plus loin en instillant le mot « fascisme ». En témoigne cet échange entre Somov et sa femme :

« — Le pouvoir c'est pas pour les serruriers, les peintres et les tisserands ; ce sont les savants et les ingénieurs qui doivent le prendre. La vie exige non des serruriers, mais des héros.
— C'est du fascisme.
— Qui t'a dit ça ? C'est du socialisme d'État... »

Un épisode à l'usine évoque la campagne anti-koulak et les réactions qu'elle suscite :

« — On a blessé le *rabkor* *
— Oui, c'est la mode. Ça se voit tout de suite. Ceux qui prennent le *rabkor* pour un ennemi ou un mouchard, tu peux être sûr que ce ne sont pas des nôtres... »

* Correspondant ouvrier.

Aux ingénieurs-saboteurs et aux ouvriers prolétaires Gorki ajoute une galerie d'êtres plus ou moins grotesques. Lisogonov, l'ancien industriel, le « laissé pour compte » ; il se met à genoux et implore : « Mes chéris travaillez ! Achetez ! Fournissez ! Comme je vous en serai reconnaissant » Semiokov, un petit-maître qui a changé son nom pour faire plus joli... Troekurov, un ancien professeur de chant qui prêche une philosophie obscurantiste à base de vague spiritualité, et qui « drogue » la jeunesse de faux idéalisme : « Je le dis à la jeunesse : les mots ne comptent pas ! Le sens est dans la mélodie, dans la musique de l'âme, dans l'ancien refrain cher à notre cœur... et immortel. »Yuzovski, le critique soviétique, dira de lui :

> « Si Somov s'acharne à liquider les usines, Troekurov remplit la même fonction en liquidant les âmes humaines. Il restaure les vestiges individualistes dans la conscience de ceux où ils allaient s'effacer, grâce à l'édification socialiste et à la construction collectiviste des masses. » [1]

Entre les ingénieurs-comploteurs et ces déchets humains il y a le personnage de Yaropegov, un ingénieur, lui aussi, beau-frère de Somov, « plein de talent, amusant, ivrogne, un peu bouffon, effronté, coureur », comme le définit Lidia (dans la liste des *dramatis pesonae* il est dit de lui :

« Lidia le définit parfaitement »).

Yaropegov est « joyeux », mais « alarmé par quelque chose ». Il est partisan des « hommes nouveaux », et se gausse de ses collègues (qui lui reprochent son manque de sens collégial), mais il est sincère quand il dit à la bonne : « Ma petite, rééduque-moi ! » Il se réjouit des succès de l'industrie soviétique, alors que ses collègues s'en affligent secrètement. Et c'est sans doute pour cela qu'il a failli être écrasé par une mystérieuse auto. Il n'est pas « sûr » du point de vue des ingénieurs-saboteurs, et sa disparition eût fait leur affaire.

Somov ne l'aime pas et ironise : « Tu te lubrifies à la graisse de tes petites plaisanteries, sans doute tu voudrais que la trivialité de la vie glisse sur ta peau sans nuire à ton âme. »

Le schéma des forces qui s'opposent dans *Somov et les autres* rappelle le schéma des conflits dépeints par Gorki dans son œuvre antérieure, au début du siècle, par exemple les pièces *Les estivants* de 1904, ou les *Barbares* de 1906. Le thème des ingénieurs y figurait déjà avec l'ingénieur petit-bourgeois du type du Souslov des *Estivants,* indifférent à la mort de deux ouvriers, et dont la philosophie, c'est que l'homme relève de la zoologie. Ou encore, dans les *Barbares,* l'ingénieur des voies ferrées qui tente de lutter contre l'obscurantisme

---

[1] Iosif Juzovskij, *op. cit.*

environnant, mais en vain. Un personnage de la première pièce proclame douloureusement : « Nous sommes des estivants dans notre propre pays. Nous ne faisons rien, nous bavardons de façon répugnante. » Yaropegov est une sorte d'« estivant » au pays des Soviets, incapable de se décider à lutter soit contre les saboteurs, soit contre les « hommes nouveaux ». Il n'est plus que le fantôme grimaçant de cet ancien type gorkien du « bâtisseur ».

Dans les *Barbares,* comme dans toute l'œuvre de Gorki, en particulier le cycle d'*Okourov*, les hideurs de la vie russe affleurent. « Les gens n'ont pas des têtes, mais des gueules ». Ce qui est extraordinaire c'est de voir cette philosophie gorkienne, se mettre au service de la politique de Staline.

Autre vestige de schémas antérieurs, la pureté de la femme qui a épousé un monstre « zoologique », mais se débat contre son emprise. Dans les *Barbares*, c'est la femme de l'avocat marron Basov qui s'insurge contre l'hypocrisie régnante, comme la femme de Somov contre le « double jeu » de son mari. Dans *Les enfants du soleil,* c'est la timide Liza, la sœur du savant Protasov.

Ces épouses ou sœurs ont la nostalgie d'un autre type de compagnon.

> « — Depuis longtemps, je cherche un homme devant qui m'incliner, à côté de qui marcher... C'est un rêve sans doute, mais je continuerai de chercher cet homme...
> — Pour t'incliner devant lui ?
> — Et pour marcher à ses côtés... N'y a-t-il pas sur cette terre des hommes-prêtres, des hommes-héros pour qui la vie soit une œuvre grandiose ? »

La femme de Somov, dans un contexte tout stalinien d'ingénieurs faussaires et comploteurs, les démasque tous par son seul flair féminin : « Vous autres, ingénieurs, vous œuvrez et vous vous trompez, toute votre activité n'est qu'une suite d'erreurs... »

Elle s'insurge contre le rôle de poupée qui lui est assigné, elle ne supporte plus les sordides agapes clandestines de ces messieurs.

Somov et les autres, c'est en un sens, la continuation du thème des « estivants » et des « barbares ». Mais cette fois-ci le lutteur Gorki fait chorus avec le pouvoir en place. Les anciens thèmes se sont coulés servilement dans les nouveaux mots d'ordre et Gorki est devenu le « publicitaire » des premiers grands procès staliniens. Le simplisme, le schématisme désolant de la pièce sont peut-être le châtiment même de Gorki. Et sans doute lui-même a-t-il eu un sursaut puisqu'il semble que ce soit lui qui ait voulu interrompre la mise à la scène de Somov.

L'épilogue de *Somov* est encore plus désolant. Les agents du Guépéou font irruption sur scène. Ils arrêtent non seulement les ingénieurs-saboteurs, mais également Troekurov, « le professeur de musique ».

La musique n'est plus nécessaire, la « complexité » n'est plus à l'ordre du jour. L'épilogue de *Somov* vaut-il pour Gorki lui-même ? Le vendeur d'illusion, le charlatan et sophiste qui vend de la « musique », est démasqué en même temps que les comploteurs patentés. Ses pitreries sont incongrues (« J'apprends à maîtriser les voix, à voiler, à violoner... »). Dans la Cité platonicienne point de place pour l'artiste ?

11e PARTIE

SORTIE D'EUROPE

CHAPITRE 43

« ENFANTS DE L'ARBATE »

Retour à la table des matières

Il y a deux aspects à l'apparition d'Anatoli Rybakov sur la scène littéraire soviétique, apparition répercutée chez nous à son de trompes par la publication et, plus récemment, *Sable lourd* et *les Enfants de l'Arbate la Peur*. Rybakov est un auteur de bonne facture mais de peu d'envergure, sa narration est souvent plate, linéaire, malgré l'effort « polyphonique » pour tenir en parallèles les fils de plusieurs destins. Mais Rybakov est aussi un phénomène de la « perestroïka », c'est-à-dire que la publication de ses *Enfants de l'Arbate* en 1987, a été un événement majeur, longuement débattu dans diverses tables rondes et plus encore dans les lettres de lecteurs qui enrichissent la presse soviétique depuis le second dégel. Son mérite fut de lever certains tabous historiques. Mais attention, rien ne montre mieux la répétition de l'histoire en URSS que le destin de ce roman.

Écrit en 1966, il devait être publié par la revue *Novy Mir* à l'époque, il est un fruit du premier dégel, le dégel « khrouchtchévien », même s'il fut écrit un peu après le limogeage de Nikita Khrouchtchev. C'est avec *la Faculté de l'inutile* de Dombrovski, avec le *Premier cercle* de Soljenitsyne ou encore *Vie et Destin* de Vassili Grossman qu'il faut le comparer, et alors il prend sa vraie mesure, beaucoup plus modeste que ce qu'a bien voulu dire une campagne de publicité extraordinaire montée autour de cet astre de la « perestroïka », tiré des placards du premier « dégel »...

Publié en URSS pendant l'ère aujourd'hui désignée rituellement comme « le temps de la stagnation », en 1979, *Sable lourd,* en revanche, est un récit qui met du temps à s'ébranler, mais qui acquiert vers la fin une grandeur et un éclat tragique presque insoutenables. Il s'agit du destin d'une famille juive qui sera exterminée par les Allemands, avec tout le ghetto, le narrateur est un des deux survivants de la tribu du sage et pieux cordonnier Rakhlenko. Et ce narrateur bavarde, change de ton, oublie, revient en arrière, bref, il a un peu trop les défauts d'un narrateur qui veut nous faire croire à la véracité de son récit ; la formule n'est pas neuve, elle est même un peu éculée... La fille du cordonnier a fait un mariage étonnant, un mariage d'amour avec le beau Jacob, venu droit de Bâle, où il est devenu un bon jeune Helvète, et s'apprête à faire un doctorat, mais l'envie lui a pris de voir sa famille juive d'Ukraine. Commence alors une belle histoire d'amour, commentée avec humour par le fils survivant. Jacob et Rachel vivront un temps à Bâle, puis reviendront au pays, Jacob entre dans une entreprise de chaussures, devient un bon Soviétique, mais conserve son petit passeport suisse. Il est accusé avec quelques autres, au début des années trente, de « sabotage » : les accusateurs sont des ignares, qui ne comprennent rien à la chaussure... L'affaire du procès est lancée par un articulet intitulé « Des intrus et des accapareurs à la fabrique de chaussure ». Il faut entreprendre la quête d'un avocat, il faut lutter contre l'intrusion subite du tragique dans des vies jusque là si épanouies ; l'épisode s'achèvera sans trop de dégâts, les attaches « suisses » de Jacob ont bien été mentionnées, mais ne l'ont finalement pas trop compromis, c'est un signal d'alarme dans le destin de cette tribu familiale qui croît et embellit selon le commandement du Très Haut. Chemin faisant, voici toute l'histoire d'une génération soviétique, les engouements, bientôt condamnés, pour la poésie d'Essenine, pour le Norvégien Hamsun, dont les nazis plus tard utiliseront le ralliement à leur cause dans des tracts jetés au-dessus des lignes soviétiques... Les noces d'or des parents, fêtées en 1940 sont l'occasion d'une ultime réjouissance, le monde est encore en place, les commandements anciens sont encore plus ou moins obéis, le grand-père est toujours le chef de communauté, tout se tient encore. Puis c'est la brusque montée du « schéol », l'invasion, le ghetto, les exécutions même pas sommaires. La mort devient plus vraie que la vie. Le grand-père, puis la grand-mère, saisis par le devoir de vengeance envers les chiens enragés qui exterminent, que ce soient les juifs ralliés du Judenrat ou leurs maîtres SS, organisent un vol d'armes, puis une insurrection. Bien sûr condamnée à échouer, mais qui les fera mourir debout. La narration se colore alors d'une violence apocalyptique, les pas lourds de Jacob dans le sable de la vengeance sont les pas d'un homme condamné, mais qui sait où aller. Ce n'est pas pour rien que sous l'égide de Grand-père il est entré dans l'ancestrale lignée des cordonniers, qui chaussent l'humanité. Il faut maintenant marcher dans le sable de l'horreur. Certaines pages de la fin de *Sable lourd* sont atroces, elles vous prennent le cœur comme un fétu inutile.

Sable lourd est évidemment autobiographique, Rybakov se délivre de l'histoire de sa propre famille ; inventer de telles horreurs ne se fait pas, serait un péché ; et même si l'on regrette parfois la forme « romancée » adoptée, c'est une œuvre qui

ne laisse pas indifférent. *Les Enfants de l'Arbate* ont plus d'ambition, et le sujet, par cercles concentriques, se resserre peu à peu autour d'un noyau ; les prémisses de la terreur stalinienne. Cette terreur est tissée patiemment par le maître du pays, dont Rybakov, après pas mal d'autres, tente de faire un portrait psychologique, de surprendre le murmure intérieur, le cheminement : toute l'histoire russe lui sert de banc d'essai, Pierre a su cabrer la Russie, Boris Godounov a su déjouer la sottise du peuple et exploiter sa crédulité... « Sois dur et rusé » conseille Boris mourant à son fils, et l'ancien séminariste Djougachvili devenu Staline, s'identifie dans sa rêverie diurne à Grichka Otrepiev, le novice défroqué qui bientôt marche sur Moscou à la tête d'une immense armée. Cependant le « Faux Dimitri » n'a pas su rester au pouvoir, or c'est cela l'essentiel. « Un aventurier, un romantique, pas un politique ! Il avait toutes les qualités, la détermination, l'ambition, la bravoure, la témérité, l'ambition de vaincre, mais il était parfaitement incapable d'exploiter la victoire, d'en cueillir les fruits. Parvenir au faîte du pouvoir et ne pas s'y maintenir est le destin des ratés de la politique, car garder le pouvoir est plus ardu que l'acquérir. Le Faux Dimitri ne l'a pas gardé. Ce qui ne serait pas arrivé si, après son couronnement à Moscou, il avait fait fût-ce le dixième de ce qu'avait commis Ivan le Terrible, dont il se prétendait le fils ».

L'histoire, comme une rêverie, se déroule sur l'écran du monologue intérieur du Maître absolu, mais il l'écrit aussi, puisqu'il rédige un nouveau manuel, et convoque à Yalta, pour l'y aider, celui qu'il songe à supprimer, parce qu'il est l'étoile montante du Parti, Kirov. Kirov s'ennuie auprès de Staline, et sent qu'il déplaît au Maître, qu'on va lui enlever l'administration de « sa » ville, Leningrad, devenu son fief. Inexorablement tout est en marche dans un mécanisme retors, conçu dans les méandres du cerveau de Staline : faire assassiner Kirov et en profiter pour déclencher une terreur sans précédent. Les scènes où Staline donne son ordre sans le formuler expressément sont d'ambition shakespearienne, mais pas d'exécution shakespearienne. En contrepoint de ces scènes « centrales », nous suivons le destin, inexorable aussi, de Sacha Pankratov, un jeune komsomol modèle, qui va être peu à peu entraîné dans le maelström de la terreur conçue quelque part dans les salles basses du Kremlin. Pour une épigramme innocente le voici accusé à son Institut, temporairement blanchi, puis réaccusé, luttant pied à pied, faisant intervenir son oncle, qui est un des plus puissants managers communistes de l'époque : comment comprendrait-il que l'ère de la culpabilité argumentée est achevée, qu'il s'agit de loger une écharde dans le dossier de chaque puissant du jour, et qu'il est devenu « l'écharde » dans le dossier de son oncle, précisément ? Les purs ne comprennent pas, les impurs comprennent très vite les mécanismes ; carriéristes et médiocres aux dents longues forment le fer de lance de cette nouvelle révolution, la stalinienne, celle de la terreur. On n'en est à l'abri nulle part, et quand leur venin vous effleure, il est déjà trop tard : délateurs, naïfs, faibles, tous sont pris comme des mouches. Restent ceux qui sont déjà extraits de la vie normale, protégés par l'exil, dans des lointains lieux de détention ou de proscription. Mais là-bas aussi, Sacha comprendra qu'il n'est pas à l'abri, qu'il y a toujours pire, et qu'il faut se courber. Les « enfants de l'Arbate », ce sont les jeunes

gens nés dans le rêve de la Révolution, entrés joyeux dans une société où ils pensaient faire triompher un idéal de rigueur, d'enthousiasme collectif, de volontarisme historique. Ils sont les petits scouts d'une nouvelle religion, mais la nouvelle religion exige d'eux d'étranges renoncements, elle met en place d'insidieux mécanismes de soumission, elle fait monter dans l'échelle sociale des êtres souples, insensibles, mais qui ont parfaitement compris la règle non-écrite de la vigilance révolutionnaire : tout individu qui croit juger par lui-même est un ennemi de classe à débusquer. Les *Enfants de l'Arbate* se lisent d'une traite, la formule d'écriture est efficace : passer sans cesse des scènes où se décident les destins du pays dans le for intérieur du tyran, ou des grandes scènes d'allégeance collective comme une réunion du Comité Central, aux coulisses policières où se manigancent les longues ruses et au cercle animé des jeunes gens qui font leurs écoles de cynisme — il y a là un carrousel de l'histoire qui est bien mené, et qui séduit.

Rien de vraiment exceptionnel n'émerge pourtant de cette ronde qui nous conduit au 1er décembre 1934, où le pays apprend qu'« un meurtrier soudoyé par les ennemis de la classe ouvrière », « non identifié », vient d'assassiner Kirov : l'heure de la grande terreur a sonné, les « enfants de l'Arbate » vont devoir se courber sous le plus puissant cyclone que l'histoire ait jamais soufflé sur un pays... On s'amourache en attendant, on lit des vers, on va au restaurant, une jeunesse dorée côtoie les futures victimes et le sait de mieux en mieux. Rybakov a bien réussi cette coupe dans la société stalinienne à la veille du déchaînement de la Terreur.

Ce qui manque, c'est l'interrogation philosophique, peut-être même l'inquiétude philosophique, ou encore un engagement de type spirituel : cette « fête » stalinienne sur fond de peur, que signifiait-elle ? Comment a-t-elle pu s'emparer des vies de tant d'hommes, par quels mécanismes ont été écrasés des sentiments d'honneur, de compassion ou de charité dont l'humanité avait mis quelques siècles à élaborer les prémisses ? Suffit-il de nous faire entendre le grommellement intérieur d'un tyran qui pense que la Russie est faite pour la poigne forte ? Où étaient passées la compassion russe, la sainteté russe, et même la simple fraternité, si perceptibles pour les étrangers ? Et même l'histoire gagne-t-elle à cette nouvelle version semi-fictionnelle ? Ce dont la Russie d'aujourd'hui a besoin, c'est d'un retour aux normes de la vérité : la confrontation des témoignages, la publication des documents, la polyphonie de voix vivantes réelles. Les *enfants de l'Arbate* sont le fruit tardif d'un dégel qui a eu lieu il y a trente ans. L'heure est à une tâche plus ardue : la réhabilitation de l'homme ancien.

11e PARTIE

SORTIE D'EUROPE

CHAPITRE 44

ENCORE STALINE...

Retour à la table des matières

Le mirage lié au pouvoir absolu continue d'exercer sa puissance sur les citoyens relativement apaisés que nous sommes. Sans doute est-ce la raison pour laquelle les biographies ou études sur Staline continuent à paraître avec une imperturbable régularité. Le maître-livre en ce domaine, pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons reste un ouvrage ancien et en partie dépassé, ne serait-ce que parce qu'il date de 1935, quand le Guide n'était pas encore à mi-course de son règne, c'est le *Staline* de Boris Souvarine [1]. Puis il y eut le *Staline* de Deutscher le trotskiste, celui de Conquest, spécialiste de l'année 37, celui de Tucker, très riche en découvertes psychologiques, celui d'Alex de Jonge, peu connu en France, et qui est une biographie à sensation, mais fort bien faite, celui de Jean Ellenstein, qui date de 1984, sans compter le livre de Roy Medvedev sur le stalinisme, ni les très nombreuses études du tyran que l'on voit dans des romans, que ce soit *le Premier cercle* de Soljenitsyne ou bien *La Faculté de l'inutile* de Youri Dombrovski. Chacun cherche à percer le secret de Staline et souvent aussi celui de son propre stalinisme. Car si nous avons tous un Comité central qui fonctionne dans notre tête, comme a dit André Glücksmann, nous avons tous un petit problème à régler vis-à-vis du stalinisme.

[1] Boris Souvarine. *Staline. Aperçu historique du bolchevisme,* Champ libre. Paris 1977.

Le livre du général Volkogonov [1] vaut autant pour ce qu'il dit que pour le moment où il le dit. Ce livre est avant tout un moment de la perestroïka, il va plus loin que Medvedev, il est plus systématique que lui, l'auteur a eu accès à des documents nouveaux, mais il se ressent profondément dans son style, ses formulations prudentes, déjà démodées aujourd'hui, du moment du dégel gorbatchévien où ce général devenu historien amateur s'est lancée dans une monumentale biographie du plus étonnant despote de l'histoire. Volkogonov a eu accès à des archives du Comité central, du KGB, auxquelles le commun des historiens n'a pas accès. Mais il n'en ressort pas de découvertes extraordinaires, ne serait-ce que par ce que le Despote ne laissait pas traîner de correspondance intime, ou de journal secret. Il se fit porter vers la fin de sa vie le *Journal* que Nicolas II avait tenu pendant trente-trois ans de sa vie, curieux sans doute de comparer son existence à celle du dernier tsar, mais le *Journal* de Nicolas II est un journal familial, il relate les canards que le souverain a descendus tel ou tel jour, les maladies des enfants, mais ne dit rien sur la gestion de l'empire. Soljenitsyne aussi a lu ce *Journal,* que les bolcheviks avaient publié dans les années 20, et il a tenté de cerner la psychologie de Nicolas par ce témoignage. En fait un souverain était éduqué dans l'idée qu'il ne devait rien noter qui relevât de l'État. Staline sur ce point était un souverain sourcilleux. Ses décisions sont laconiques, ses réponses aux journalistes dans les quelques interviews célèbres qu'il donna le sont aussi. Une collection de monosyllabes qui avaient souvent valeur de condamnation à mort pour des milliers de gens. Spartiate, Staline l'était à tous points de vue : il ne dépensait pas un rouble, ses salaires de députés s'amoncelaient dans un coffre-fort, et il ne collectionna strictement rien d'autre que le pouvoir et les victimes...

La biographie de Volkogonov, qui porte le titre de « Triomphe et tragédie, J. Staline, un portrait politique », apporte quand même pas mal de documents nouveaux. La traduction française les a malheureusement fortement émondées. D'abord publié en revue, le livre du général-historien parut en livre en 1989, quatre tomes de 250 à 500 pages. Le traducteur a donc coupé tout au long du texte, rendant souvent le récit moins clair, laissant de côté une multitude d'inflexions de l'original. Volkogonov est lui-même timoré, malgré sa dénonciation de Staline, à laquelle il se livre avec des précautions et repentirs évidents. Pourquoi couper dans la traduction l'ordre de Molotov d'envoyer au Goulag 2 500 invalides, c'est un document nouveau déniché par le général, et il vaudrait la peine de le porter à la connaissance du public français. Ou encore, je pioche parmi d'innombrables exemples, pourquoi dans le chapitre sur la personnalité et la carrière de Béria, un des plus intéressants, indiquer la brochure de 1935 où Béria s'en prend à Enoukidzé comme à un falsificateur de l'histoire (il s'agit de refaire l'histoire du Parti en Géorgie, et d'attribuer tous les hauts faits à Koba, alias Staline), et ne pas traduire la phrase importante sur les débuts de l'avancement de Béria, qui se firent grâce aux relations entre sa femme... et Enoukidzé. Le lecteur français en perd le

[1] Dimitri Volkogonov. *Staline, triomphe et tragédie.* Traduit du russe par Yvan Mignot. Flammarion, Paris 1990.

fil, qui est que Béria gagna en partie la confiance du Maître par le fait qu'il avait un passé douteux, qu'il avait été lié aux « moussavatistes » pendant la guerre civile, or Staline avait une nette prédilection pour les acolytes qui avaient des taches dans leur passé, par exemple le procureur Vychinski avait été menchevik, et n'en exécuta que mieux les basses et hautes œuvres du régime. Avec ce « crochet » secret, le despote tenait en lisière ses aides-bourreaux.

Volkogonov est encore pusillanime dans la dénonciation du stalinisme. Il cite Stakhanov de façon très élogieuse, et on a depuis publié en URSS des documents qui prouvent que le père du « stakhanovisme » effectuait ses prouesses par des tricheries organisées par le KGB. Mais le général rédigea son livre à une époque où le premier secrétaire se rendait encore au congrès annuel des « stakhanovistes »... Volkogonov recourt à des circonlocutions pour parler des massacres de Katyn, qui n'ont été reconnus que plus tard par M. Gorbatchev, lors de la venue du général Jaruzelski à Moscou. On découvrit alors, par le plus grand des hasards, des documents des « troupes spéciales de transport » qui avaient assuré les massacres de Katyn et d'autres. Et la lugubre statistique ainsi mise à jour correspondait, à quelques dizaines, à celle que les Polonais avaient réussi à élaborer. Dans l'ouvrage de M. Volkogonov l'épisode est présent par une simple note du traducteur indiquant que les Soviétiques ont, depuis, reconnu le massacre de Katyn. C'est dire qu'il ne s'agit nullement d'un ouvrage définitif et sûr, mais plutôt de l'état de la question en URSS en milieu de perestroïka.

Reste que le problème Staline est toujours fascinant. Volkogonov a feuilleté la bibliothèque du Tyran, et nous en donne quelques échantillons. En marge des *Pensées* de Napoléon, Djougachvili souligna la phrase : suivante : « C'est le soir de Lodi que je me convainquis que j'étais un homme extraordinaire et me pénétrai de l'ambition de réaliser de grandes choses qui jusqu'alors m'apparaissaient pure fantaisie ». Il est passionnant de suivre à travers les mémoires des autres et les bribes laissées par Staline, ce moment crucial où le Géorgien taciturne, qui ne savait pas quoi répondre dans les questionnaires du Parti à la rubrique quelle est votre classe professionnelle ; qui trimait dur sur les classiques du marxisme pour en retenir un petit B.A.-ba, qui jalousait les « écrivains » et les beaux parleurs du Parti, lesquels étaient nombreux, se prit à penser qu'il était destiné à les dépasser tous, et à devenir le coryphée de l'humanité. À vrai dire, il y a là un mystère qui a retenu l'attention de tous les écrivains qui ont tenté de faire un portrait de Staline. Volkogonov montre bien que Trotski a lui-même fait le lit de Staline. « Non seulement Trotski n'avait pas su mesurer la volonté et l'esprit retors de Staline, mais par ses attaques, ses discussions, ses polémiques sans fin, il finit par renforcer malgré lui l'autorité de Staline, qui dès lors apparut le seul gardien de l'unité du Parti ».

Trotski, le « surdoué » révolutionnaire, celui qui émergea en pleine lumière aux meetings du premier Soviet des ouvriers de 190, qui galvanisait, et terrassait par le verbe, en fait aida Staline à s'imposer au plus haut niveau, comme le dit

Volkogonov. Il y avait des choses qui les liaient, Trotski était persuadé qu'il serait le successeur naturel de Lénine, mais il avait les mains liées par la solidarité de parti dans le cynisme des répressions, celle des socialistes russes, celles des marins de Cronstadt. Trotski le constructeur de l'armée rouge et l'inventeur de la guerre moderne, admiré à ce titre par le bouillant Dominique de Roux, qui, à l'Herne, publia naguère ses « Écrits de guerre », s'avéra incapable de faire un coup d'État contre Staline, il négligea même de venir aux obsèques de Lénine, il était sur la défensive et contre-attaquait à ses mises en causes de chaque instant par une parade dérisoire d'écrits. L'opposition vaincue, c'était le Parti qui mourait, écrit un biographe de Trotski, et c'est bien ce que sentirent des milliers de militants, mais, en fait, c'était le Parti qui changeait, et cela est bien montré par Volkogonov. Car il a sur les trotskistes qui font l'histoire de leur héros le mérite de dire qu'il s'agissait d'un « esclavage intérieur ».

Du deuxième Trotski, celui qui émeut par sa longue errance de proscrit chassé de partout, adoré par des compagnons de lutte plus jeunes, le fondateur de la Quatrième Internationale qui sentait qu'il « était minuit dans le siècle », Volkogonov nous donne aussi une certaine image qui recoupe les biographies existantes de Trotski. Celle de Smolenski, publiée en 1921 à Berlin, est constellée de remarques par le maître du Kremlin. Les passages soulignés sont de ce genre : « Trotski est caustique et intolérant », ou encore « Trotski est avide de pouvoir ». La brochure de Trotski lui-même « Terrorisme et communisme » est elle aussi criblée de coups de crayon, Staline y puisant son arsenal d'arguments contre Trotski. On entre peu à peu dans la psychologie de « pion » de Staline : il distribue des éloges et des critiques de surveillant mesquin, garant des qualités de bon révolutionnaire de chacun, traitant rageusement l'un de vaniteux, l'autre de superficiel. Un des aspects étonnants du livre de Volkogonov c'est de voir comme Staline était fasciné par l'émigration russe en général. On savait l'attrait qu'avait eu sur lui la pièce de Mikhaïl Boulgakov « Les jours des Tourbine », qui est tirée du roman à demi interdit, *La Garde blanche* » (à demi, parce qu'on n'en publia que la moitié), mais on découvre ici qu'il s'abonne à toutes les revues de l'émigration, les bourgeoises comme les socialistes. Le *Messager socialiste,* qui fut d'ailleurs la revue émigrée qui eut la plus grande longévité, avait en lui un abonné fidèle.

Sa mère disait à la fin de sa vie « Comme il est dommage que tu ne sois pas devenu prêtre ! » et on a souvent relevé tout ce qui est resté chez le dictateur de son éducation au petit séminaire, le goût pour les formules liturgiques, le sacramentel, la célèbre adresse à ses concitoyens « Frères et sœurs ! » le 3 juillet 1941, lorsqu'il sortit du stress où l'avait mis l'attaque allemande à laquelle il n'avait pas cru, et ne voulut pas croire jusqu'à la dernière minute. Ceci est un aspect que Volkogonov ne développe guère, bien qu'il relève le style religieux de ses discours ; on ne voit pas assez la politique antireligieuse active de Staline ; en revanche on voit son mépris pour les tâcherons de l'antireligion : lâcher les bourreaux de tout poil puis les agonir d'injures et les faire tomber dans la trappe était son procédé favori.

Comme tous les communistes, Volkogonov s'intéresse aux purges surtout lorsqu'elles démolissent le Parti. À certains égards son livre prend un aspect rétro, et rappelle les brochures de David Rousset, quand il fallait lutter pied à pied pour démontrer que, de tout le Politburo de 1924, il ne resta bientôt plus que Staline à n'avoir pas été liquidé. La cause est entendue depuis longtemps, mais elle a encore besoin d'être démontrée à certains en URSS.

Volkogonov a fait son propre compte des victimes de Staline entre 1929 et 1953, et il aboutit à une fourchette entre 19,5 et 22 millions de victimes, « festin de violence le plus terrible et le plus monstrueux qu'un dictateur ait jamais organisé au cours de l'histoire ». Le portrait du chef vieillissant est peut-être plus réussi que celui du jeune révolutionnaire taciturne Les fêtes du 70e anniversaire, qui virent arriver à Moscou des trains de cadeaux de France et d'ailleurs, sont remarquablement décrites. On remit à Staline ses décorations de la guerre, qu'il n'avait toujours pas voulu recevoir. « Vous gâtez le vieux, mais ça ne lui redonne pas la santé », dit-il à Chvernik. Au même moment les ministres se bousculaient auprès de Béria pour avoir droit à un petit goulag qui alimenterait leur ministère en force vive...

Sortons-nous de la lecture de Volkogonov mieux armés pour comprendre l'extraordinaire système esclavagiste qui s'instaura à la prise de pouvoir par le groupe bolchevique ? Oui et non. Oui, il est passionnant de lire le récit du Congrès des Vainqueurs, où il y eut quand même 303 voix contre l'élection de Staline au poste de secrétaire général, malgré la flagornerie de Boukharine et de tous les anciens opposants : trois centaines de bolcheviks qui n'admettaient pas la dérive définitive vers le despotisme personnel ! On réduisit ce nombre à trois, et le tour était joué, mais Staline savait, et tua un très grand nombre des délégués. Non, dans la mesure où, sur beaucoup d'autres points, vaut mieux relire Souvarine, et ses formules classiques à la Suétone, que la prose assez fleurie du général-historien. Un biographe comme De Jonge montre mieux à quel point l'alliance avec Hitler ne fut pas un hasard, ni, comme le voudrait Volkogonov, le résultat de la fourberie des puissances occidentales. Radek déclara à un professeur nazi en visite en 1934 : « Sur les visages des jeunes allemands en chemise brune, je vois le même dévouement et la même inspiration qui illumine les candidats officiers de l'Armée rouge ». L'idée était que l'alliance avec les nazis anéantirait les socialistes et ferait ensuite tomber l'Allemagne dans le giron communiste. Ce qui se produisit plus tard, après une guerre mondiale, et pour un tiers seulement de l'Allemagne. Un résultat que la politique de M. Gorbatchev a enfin effacé. Curieusement l'éditeur n'a pas donné la conclusion de Volkogonov, le texte français s'achève sur la mort du Tyran, le texte russe sur des conclusions morales. La grande Révolution d'Octobre, dit Volkogonov voulait la liberté, et Staline la confisqua. Il sépara politique et morale. Disons qu'il reste au général Volkogonov à faire une seconde recherche sur la Grande Révolution d'Octobre ; visiblement il se trompe de mois, il voulait parler de celle de Février...

11e PARTIE

SORTIE D'EUROPE

CHAPITRE 45

DANS LA MAIN DE STALINE...

Retour à la table des matières

Elle avait quinze ans lorsque, chez son père, le bolchevik Larine, qui était un « économiste inventeur », Anna rencontra pour la première fois le séduisant Nikolaï Boukharine. Elle en tomba aussitôt amoureuse. Plus tard, dans un isolateur du Guépéou, un instructeur-bourreau voudra lui faire avouer que leur mariage avait été non-consommé, que leur fils était d'un autre que Boukharine, et autres insinuations insultantes. L'idée du KGB était qu'elle avait « couvert » par ce faux mariage l'établissement d'une liaison clandestine entre une organisation de jeunesse contre-révolutionnaire et le célèbre « opposant ». En fait leur histoire avait été celle d'un grand amour, mais le tragique l'avait très vite interrompue.

Les Mémoires de la veuve de Boukharine [1] sont un document émouvant, touffu, où l'on voit comment se délita le Parti des bolcheviks face au Guide qui les tenait dans sa main : les femmes de victimes parquées dans les camps, par leurs haines mutuelles, leurs malédictions exécutent fidèlement le plan du grand Policier : aboutir à l'autodestruction de la famille bolchevique. Nikolaï Boukharine apparaît comme une âme tendre, comme un amoureux de la nature, et aussi un grand amateur de chasse, comme un admirateur de l'écrivain norvégien Hamsun. Mais ce portrait n'est pas tout à fait convaincant, ou plutôt un autre portrait s'esquisse, en lisant Larina, un portrait qui n'est pas voulu par elle, celui d'un Boukharine manipulé comme une marionnette entre les mains de Staline : elle rapporte la fameuse conversation entre Boukharine et Kamenev au cours d'un

[1] Anna Larina Boukharina. *Boukharine ma passion.* Traduit du russe par Véronique Garros. Gallimard 1990.

plénum de juillet 1928, qui fut captée par le Guépéou, publiée à l'étranger par le *Messager Socialiste,* sur une fuite organisée par la KGB afin de faire apparaître Boukharine sous les traits de l'ennemi-traître, et de forger des « preuves » pour plus tard. Boukharine comme les autres anciens compagnons de Lénine, se retrouva dans la paume du dictateur, tenu par la peur d'être chassé du Parti. Au fond ils étaient membres d'une bande qui avait pris inopinément le pouvoir, le Parti était tout leur horizon, cependant qu'ils habitaient les anciens domaines de princes russes et chassaient comme des boyards au temps d'Ivan IV...

C'est évidemment le procès de Nicolas Boukharine qui domine le livre, l'auteur en apprend les détails au camp, où elle se trouve déjà avec d'autres épouses de « traîtres », telle la femme de Yakir, dont elle fait un beau portrait. Une scène étonnante de ces Mémoires est la convocation chez Béria après l'exécution de Boukharine. Larina est amenée de la prison où elle a dû piocher les excréments gelés, et elle trouve, au lieu de Ejov, liquidé, le Géorgien Béria, qui lui fait des compliments sur sa beauté... Un des épisodes sur lequel Larina s'étend le plus est celui de la « Lettre d'un vieux bolchevik », qui fut publiée dans le *Bulletin Socialiste* après le court séjour de Rykov et de Boukharine à Paris en 1936, pour le Congrès antifasciste (Staline les avait envoyés, sans doute avec l'idée secrète qu'ils feraient défection). Cette « Lettre » fit alors couler beaucoup d'encre, beaucoup croyaient qu'elle était de Boukharine mais bien plus tard, en 1965, Boris Nikolaevski, un des rédacteurs mencheviks du *Messager socialiste* déclara en avoir été l'auteur. Une des missions officielles de Boukharine et Rykov à Paris était d'acheter, sur instruction de Staline, les archives de Karl Marx par l'intermédiaire de Nikolaevski ; ils eurent donc avec Nikolaevski des entretiens clandestins, où Boukharine avait épanché son âme. Larina écrit : « L'examen des principales thèses de la 'Lettre' m'oblige à considérer Dan et Nikolaevski comme des personnages ayant consciemment aidé Staline à resserrer le nœud coulant autour du cou de Boukharine et de Rykov. » À la lecture de ce long chapitre, on voit combien la logique bolchevique peut imprégner les esprits, et empêcher une vue claire de la lutte politique. Dan et Nikolaevski luttaient, eux, contre la dictature bolchevique, précisément contre cette sorte de captivité générale des esprits, qui n'osaient crier à la dictature de peur d'être honnis comme « anti-révolutionnaires ». D'ailleurs, Boukharine avait sans doute une affection réelle pour Staline ; il ne connaissait pas à fond le Géorgien, et le Géorgien, qui l'avait sans doute envoyé à Paris pour qu'il trahisse et y reste, ne connaissait pas non plus à fond celui qu'on surnommait le « cristal du Parti » : le « cristal » revint et le « cristal » tendit comme un mouton le cou au nœud coulant... Tout cet épisode, tout comme la présentation qu'en fait Anna Larina-Boukharine, nous montre l'incroyable exiguïté où s'étaient enfermés ceux qui rêvaient de changer l'homme selon la méthode bolchevique : pour eux toute lutte pour la vérité était vouée à l'échec, il ne restait plus qu'à laisser agir l'Histoire. Et elle agit, la lecture des minutes du procès de Boukharine, récemment rééditées, est le complément indispensable à celui des Mémoires de sa veuve. C'est un document effarant...

11e PARTIE

SORTIE D'EUROPE

CHAPITRE 46

D'UN TROTSKI L'AUTRE...

Retour à la table des matières

Cinquante ans nous séparent du coup de piolet commandité par Staline et qui mit fin à la sanglante rivalité entre les diadoques de Lénine : dans la villa de Coyoacan, Calle Viena, Jacson Mornard, alias Ramon Mercanter, le 28 mai 1940, enfonce de sept centimètres dans le crâne de Trotski, alias Bronstein, le piolet qu'il a apporté roulé dans un imperméable.

Le livre qu'Alain Dugrand [1] a consacré aux années mexicaines et à l'assassinat de Trotski est un livre émouvant, illustré de documents photographiques magnifiques, pathétiques ; la petite colonie autour du maître déchu, les rapports avec Rivera, le peintre ami et communiste, le roman entre le Vieux et la compagne de Rivera, le « contre-procès » de Trotski organisé à Mexico par ses amis américains, et présidé par le philosophe Dewey, pour le disculper des charges délirantes portées contre lui aux procès de Moscou, les deux dernières années passées dans une réclusion volontaire pour échapper aux tueurs du Géorgien, les promenades avec Natalie Sedova, sa compagne de toujours, dans le petit jardin tropical, « entourés de fantômes aux fronts troués », parmi lesquels deux fils et une fille, les campagnes de haine orchestrées jusqu'à Mexico par les communistes staliniens, l'assaut raté contre la villa le 24 mai 1940 : tout a un enchaînement de tragédie à l'antique. C'est la venue et l'affection subite pour André Breton qui étonne le plus dans cette fin du vieux bolchevik traqué par un de ses « frères ». La poésie allait-elle réussir là où la dialectique, la raison révolutionnaire et des millions d'enthousiasmes trahis avaient échoué ? Sur le bateau qui le ramène en

[1] Alain Dugrand. Trotsky *Mexico 1937-1940.* Postface de Pierre Broué, Ed. Payot. Paris 1988.

France Breton lui écrit : « Bien souvent je me suis demandé ce qu'il adviendrait si, par impossible, je me trouvais en face d'un des hommes sur lequel j'ai été amené à moduler ma pensée et ma sensibilité. Disons par exemple, Rimbaud ou Lautréamont. Je me sentais tout à coup étrangement privé de moyens, en proie à une sorte de besoin pervers de me dissimuler. C'est ce que j'appelle pour moi-même, en souvenir du roi Lear, mon complexe de Cordélia. Ne vous moquez pas, c'est tout à fait foncier, organique, j'ai tout lieu de croire indéracinable. Vous êtes précisément un de ces hommes, peut-être aussi (je ne suis pas sûr à cause de Freud) le seul vivant ».

Cette extraordinaire déclaration éclaire non seulement les rapports de Breton et Trotski, mais ceux de beaucoup d'hommes à travers le monde envers le Vieux : il est un de ceux qui « changent le monde », il est un pair des grands poètes, de Rimbaud et de Lautréamont. Aussi ni son échec, ni les ambiguïtés dramatiques de son passage au pouvoir, ni la faiblesse inhérente à sa foi bolchevique vis-à-vis du grand « thermidorien » (comme l'expression inventée par Trotski paraît insuffisante, pâle même !) : rien ne peut lui enlever son aura et le livre d'Alain Dugrand, qui confesse pourtant que Trotski n'est pas son héros, nous le fait comprendre avec beaucoup de sensibilité.

Les livres des anciens compagnons de Trotski ne manquent pas et plusieurs ont été réédités ces derniers temps : celui de l'avocat de Trotski, Gérard Rosenthal [1], date de 1975. Il connaît bien l'extraordinaire « machine à tuer » que Staline avait mise en place, puisque, lui aussi surréaliste, il a aidé Trotski à lutter pendant treize ans, et demande, dans la nouvelle préface, qu'une commission honnête tente en URSS, tant qu'il est encore temps, d'enquêter sur « un lugubre et terrifiant exploit qui constitue dans le crime une performance exemplaire ». La description des procès de 37 est en effet effrayante, dans le chapitre que lui consacre Rosenthal. Parmi bien des traits révélateurs du personnage, celui-ci : Trotski va être expulsé de Norvège, de la Norvège socialiste, mais où les commandos de Quisling agissent déjà presque ouvertement, il reçoit le ministre de la Justice et celui-ci voit un livre d'Ibsen ouvert sur la table. « Ibsen, dit le ministre, on peut l'interpréter de bien des façons. — De quelque façon qu'on l'interprète, il sera toujours contre vous. Souvenez-vous du bourgmestre Stockman. Le triste personnage d'*Un ennemi du peuple* est une canaille sordide. — Vous pensez que c'est moi, dit le ministre. — En mettant les choses au mieux, votre gouvernement a tous les défauts d'un gouvernement bourgeois sans en avoir les qualités. »

Maurice Nadeau, lui aussi un ancien, à double titre, du trotskisme et du surréalisme, réédite le livre de Pierre Naville [2] *Trotski vivant* qui regroupe des chapitres de souvenirs et des préfaces aux traductions françaises de Trotski. Beau témoignage par un jeune enthousiaste que désespéra un jour une remarque d'Eldé

---

[1] Gérard Rosenthal. *Avocat de Trotski.* Lafond Parid 1988.
[2] Pierre Naville. *Trotsky vivant.* Maurice Nadeau éd. Paris 1988.

(L.D ; Léon Davidovitch) sur les dix pour cent de « philistinisme » petit bourgeois qu'il y avait en lui. Mais le Maître consola le jeune philistin : « cela se corrige... »

Autre réédition enfin, chez Maurice Nadau également, celle des *Mémoires* du secrétaire de Trotski de 1932 à 1940, « Van », Jean van Heijennoort [1], autre livre vivant, riche en détails sur la vie du grand proscrit ; devenu mathématicien, bouleversé par la révélation de l'ampleur du « goulag », le jeune secrétaire, maintenant un savant connu, abandonna toute foi bolchevique. Dans un appendice il corrige les fautes de plusieurs livres sur Trotski, s'en prenant en particulier au témoignage de Malraux dans un entretien avec Vilar (*Magazine littéraire* Juillet 1971).

Un film d'Alain Dugrand et Patrick Le Gall, passé sur FR3, a récemment tenté une synthèse de l'œuvre et de la vie de Trotski, en recourant à un montage de documents anciens et nouveaux : films d'archives, actualités des années trente, et interviews des témoins survivants. Pierre Broué a été le conseiller historique des réalisateurs. Ce film permet de voir et entendre quelques uns des auteurs que l'on peut lire sur Trotski : Rosenthal et Naville, le peintre Vlady, fils de Victor Serge, dont les propos sonores et rabelaisiens égayent étrangement les pages tragiques du Mexique, Maurice Nadeau, David Rousset, massif et sûr, Jean-Jacques Marie, un universitaire trotskiste, et puis Marcel Body, l'auteur d'*Un piano en bois de Carélie* [2], typo limougeot entraîné, par le hasard de son affectation militaire à la Mission militaire française de Petrograd, dans la grande aventure révolutionnaire (il est mort depuis).

Le film n'évite pas l'hagiographie, il contourne des points délicats comme la responsabilité de Trotski dans l'écrasement des « frères » de Cronstadt (décision de tout le Politburo), et sa division en deux parties accentue les difficultés propres à toute biographie de Trotski : Trotski-1 c'est le « surdoué » révolutionnaire, celui qui émerge en pleine lumière aux meetings du premier Soviet des ouvriers de 1905, qui galvanise, et terrasse par le verbe. Un verbe que tous n'aimaient pas, rappelons-le ; ainsi Pierre Pascal [3], dont il n'est pas question dans le film, et c'est dommage, mais que décrit Naville dans son livre, ne supportait pas l'art oratoire de Trotski, artificiel selon lui. Trotski le constructeur de l'armée rouge et l'inventeur de la guerre moderne, admiré pour sa stratégie révolutionnaire, son train blindé, ses *Écrits de guerre* que publia Dominique de Roux à l'Herne, par admiration... Trotski l'auteur du « Manifeste de l'Internationale », le coresponsable de

---

[1] Jean van Heijenoort. *Sept ans auprès de Léon Trotsky*. Maurice Nadeau éd. Paris 1988.

[2] Marcel Body, *Un piano en bouleau de Carélie*, Paris 1981. Les Éditions Allia ont publié l'an dernier, de Marcel Body, un texte très intéressant : Les groupes communistes français de Russie 1918-1921.

[3] Rappelons que Pascal a publié son *Journal de Russie* en quatre tomes, aux Éditions L'Âge d'Homme à Lausanne, de 1975 à 1982. Et qu'un petit texte de Souvarine, paru posthumément comporte un beau portrait de Pascal. Boris Souvarine : Souvenirs, Panaït Istrati, Isaac Babel, *Pierre* Pascal. Ed. Lebovici, Paris, 1985.

l'élimination des socialistes russes, ignominieusement accusés au procès de 1921, procès qui laissait encore des remords à Pascal à la veille de sa mort. Trotski qui tolère mal le tutoiement, qui a des problèmes de voisinage avec Staline au Kremlin... Trotski à qui beaucoup reprochent de ne pas avoir fait un coup d'État à la mort de Lénine, un Trotski déjà sur la défensive et qui contre-attaque à ses mises en causes de chaque instant par une parade incessante d'écrits. L'opposition vaincue, c'est le Parti qui meurt nous dit Broué, et c'est bien ce que sentirent des milliers de militants ; les Pascal, les Souvarine, les Body, pour ne prendre que le petit groupe des bolcheviks français de Moscou, mais les conclusions qu'on en tire sont variées. Trotski restera empêtré dans sa logique jusqu'à la fin, lorsqu'il approuvera l'invasion de la Finlande par Staline.

Et puis il y a Trotski-2 : la longue errance du proscrit chassé de partout, adoré par des compagnons de lutte plus jeunes, orateur toujours brillant, que nous voyons à un meeting, le séducteur entouré de dévouement, le chasseur passionné, le chef indomptable qui fonde la Quatrième Internationale dans un contexte historique tragique, quand « il est minuit dans le siècle ». Et puis il y a les lieux d'une longue traque : Prinkipo, Saint-Palais, Barbizon, Domène près de Grenoble, la Norvège, le Mexique et la maison blanche de Cayoacan : avec cette main rouge qui planait sur l'Europe et qui le poursuivait en Amérique... Le film s'achève ironiquement sur la remise de l'Ordre du Drapeau rouge à l'assassin, Ramon Mercanter, après sa libération des prisons du Mexique, c'était à Moscou, en 1960...

Perpétuer le mythe n'est pas, bien sûr, le but premier de Pierre Broué dans le livre de plus de mille pages qu'il consacre à Trotski et qui est l'événement principal. Broué est historien mais aussi militant, il a écumé les archives, celles de la Hoover Institution à Stanford (Californie), où se trouvent les précieuses archives de Nikolaevski, celles de Harvard où les papiers de Trotski viennent d'être rendus accessibles, et le peu qu'il a pu avoir en URSS. Ce livre est riche de citations, d'éclairages en partie nouveaux, et seul un spécialiste chevronné pourrait en dire toute la nouveauté et toutes les faiblesses. N'étant pas ce spécialiste, nous contenterons de quelques réflexions inspirées par un livre moins brillant mais sans doute plus sûr que la biographie classique de Deutscher. Le gros du livre est consacré à la lutte politique des années vingt. L'enfance, la formation ne sont au fond guère étudiées, des citations de *Ma vie* sont l'essentiel des sources sur les débuts de Trotski. Même la Russie de 1905 n'est évoquée que rapidement, et sans rien de l'énorme accompagnement culturel, littéraire, émotif dont bénéficia la « première révolution ». Les jugements sur le cours général de l'histoire russe, avec Stolypine-le-pendeur restent manichéens, et en tout état de cause, bien plus schématiques que ce qu'on peut d'ores et déjà lire en Russie.

Mais avec 1917, le pouvoir, la lutte intestine, voici que le livre prend sa véritable ampleur. Une note de l'auteur sur « l'ombre de pitié » qu'aurait eue Trotski pour les enfants du tsar assassiné fait sourire plutôt qu'elle ne convainc. Mais le créateur de l'Armée rouge apparaît en plein relief : « Ce sont des pêcheurs,

des bergers, des pauvres qui ont porté l'idée du christianisme, qui l'a emporté sur le monde païen. Nous aussi, c'est avec ces éléments que nous commençons. »

Sur Cronstadt — qui ne courrait dans un livre sur Trotski voir ce qui est dit de l'épisode ? — nous restons sur notre faim et même dans un certain brouillard. Broué fait une tentative pas très claire pour mouiller les révoltés avec quelques agitateurs blancs. Il nous montre en tout cas le paradoxe de cette répression juste à la veille de la NEP. « Pourquoi dans ces conditions les bolcheviks n'ont-ils pas insisté pour négocier ? » Le seul partisan de l'attentisme était... Staline.

Les raisons pour lesquelles Lénine maintint l'équilibre entre Trotski, mondialement connu, et Staline l'obscur ne sont pas non plus évidentes. Les exils des militants de l'Opposition en 1928, l'activité de Trotski à Alma-Ata sont des épisodes particulièrement intéressants, et puis, parmi les points obscurs signalés par Broué, il y a la lettre de Trotski au bureau politique, secrètement envoyée en 1933, et l'hésitation à condamner Staline pour le meurtre de Kirov. « Cassandre devant Hitler » est un chapitre des plus inspirés du livre, avec la « fantastique campagne » menée par le publiciste, et l'isolement dramatique de l'homme engagé dans ce combat.

Broué donne à plusieurs moments des évaluations de l'œuvre écrite de Trotski, mais il ne dit rien de *Littérature et révolution,* un livre qui a pourtant façonné la manière condescendante dont, en URSS, on a traité dans les années vingt les fameux « compagnons de route ». Le chapitre sur Pilniak, celui sur Andreï Biely sont écrits finement, mais avec un ton de mépris tout à fait sensible, et d'autant plus choquant que ces propos viennent d'un homme encore au pouvoir.

Une somme sur Trotski ? Peut-être, mais l'éclairage reste trop subordonné au « héros » étudié, même si Broué se donne l'élégance d'écorner le mythe ici ou là. Trop trotskisant pour être le livre que nous attendons sur Trotski, et qui viendra peut-être un jour de Russie...

Au fond le problème central de Trotski reste quand même son échec, et l'aura tragique qui en découle. Le jugement de Souvarine dans son *Staline* (écrit en 1935) ne reste-t-il pas le jugement le plus perçant, le plus lucide ? Souvarine voit dans le Trotski des années vingt qui se laisse étrangler par Staline une « tactique de suicide » et le compare à Robespierre « s'aliénant sans nécessité, par de vagues et sourdes menaces tous ceux qu'il devrait rassurer, conquérir ou neutraliser ». Bref un homme qui se réfère sans cesse à « Thermidor » mais n'en tire aucune leçon, « un Babeuf ayant conservé sa tête » [1], mais pas pour longtemps.

La réédition récente d'un opuscule d'Ante Ciliga vient apporter un petit contrepoids au point de vue trotskiste sur Cronstadt. De l'auteur de *Dix ans au pays*

---

[1] Boris Souvarine *Staline Aperçu historique du bolchevisme,* réed. Champ Libre, 1977.

du mensonge déconcertant [1] on vient de rééditer un opuscule, où Ciliga polémique contre Trotski et son article « Beaucoup de bruit pour rien ». L'article de Ciliga a paru dans *La Révolution prolétarienne* en septembre 1938, juste après les grands procès. L'auteur pose une question incontournable aujourd'hui encore : « Serait-il possible de déshonorer et de supprimer aujourd'hui les chefs d'Octobre sans la moindre protestation dans le pays, si ces chefs n'avaient eux-mêmes, à coups de canons, obligé de se taire les marins de Cronstadt et les ouvriers de la Russie entière ? [2] »

Tous ces livres qui portent sur Trotski venus sur nos rayons pour la cinquantenaire de l'assassinat doivent nous amener à poser la question : pourquoi n'y a-t-il sur Trotski que des livres de trotskistes ? Quand sera écrit l'ouvrage qui insérera Trotski dans un contexte plus vaste, et pas exclusivement révolutionnaire, bolchevique ou trotskiste ? En Russie l'heure d'une réévaluation du rôle de Trotski a évidemment sonné.

N'oublions pas qu'un des plus grands écrivains socialistes russes, Korolenko, protesta dès 1919 contre la violence instaurée par le nouveau pouvoir. Cette protestation nous la trouvons dans les six lettres de Korolenko à Lounatcharski, alors Commissaire du peuple à l'Instruction publique. Qu'on en juge par cet extrait, qui nous servira de conclusion : Korolenko proteste avec force contre les condamnations à mort : ce n'est pas ce pour quoi nous avions combattu, dit-il. Pas non plus pour un « internat monastique », ni pour un « socialisme de caserne ». « Ne me dites pas que la révolution a ses lois. Il y a eu, bien sûr, des explosions de passions révolutionnaires de foule qui ont ensanglanté les rues, même au XIXe siècle. Mais c'étaient des explosions de fureur spontanée et non pas systématisée. (...) Il m'est amer de penser que vous aussi, Anatole Vassilievitch, au lieu d'en appeler à la tempérance, de rappeler ce qu'est la justice, et qu'il faut traiter avec ménagement et parcimonie la vie humaine qui est devenue si bon marché aujourd'hui, vous vous êtes, semble-t-il, solidarisé avec les « fusillades administratives ». De tout mon cœur je souhaite que vous retrouviez dans votre cœur l'écho de ce qui nous unissait dans les questions capitales, lorsque nous estimions tous les deux que la marche vers le socialisme doit trouver appui sur les meilleurs côtés de l'homme, exigeant courage dans la lutte et humanité même envers l'adversaire. »

Korolenko, pour Trotski, était un pauvre naïf ; mais ce qui sonne aujourd'hui en Russie, c'est l'heure de Korolenko, ce n'est pas celle de Trotski. Tant mieux.

---

[1] Réédition aux Ed. Champ Libre en 1977.

[2] Ante Ciliga. *L'insurrection de Cronstadt et la destinée de la révolution russe.* Édition Allia, 1983. La maison Allia a publié un certain nombre de petits livres très intéressants sur l'histoire du mouvement bolchevique. En particulier Pierre Pascal : *Pages d'amitié 1921-1928*, paru en 1987, qui est surtout consacré à Nicolas Lazarevitch, mais comporte aussi des pages sur l'anarchiste italien Ghezzi.

11e PARTIE

SORTIE D'EUROPE

CHAPITRE 47

L'IMMONDE ET LA BEAUTÉ

Retour à la table des matières

« Vivrons-nous jamais de nouveau comme des hommes ? L'obscurité de notre tombe, notre mort vivante aura-t-elle jamais une fin ? ». La bagnarde soviétique qui prononce ces mots en 1940 au camp subpolaire de Yertsovo n'a sans doute jamais revu la terre des hommes. Celui qui rapporte ces mots, Gustave Herling, l'a revue, et témoigne. Son livre, d'une stupéfiante beauté, malgré le matériau effroyable qui le compose, est un dialogue de la jeunesse et de la mort. L'auteur, jeté au cachot, soumis à un terrifiant processus d'« instruction » judiciaire, envoyé à Yertsovo parce qu'il était polonais et que la Russie bolchevique, en 1939, était l'alliée de Hitler, fut libéré et parvint à s'enrôler dans l'armée Anders deux ans plus tard, et pour la même raison : sa nationalité polonaise. Entre temps avait eu lieu l'attaque surprise de Hitler contre l'URSS et Staline avait négocié un accord avec le gouvernement polonais de Londres.

Encore un livre sur le Goulag ? [1] Après Chalamov et Soljenitsyne, après Evguenia Guinzbourg et Boukovski ? À quoi bon ? Eh bien, il faut savoir deux choses. D'abord, de tous les livres sur l'univers concentrationnaire soviétique, celui-ci est un des premiers : écrit en 49-50, publié en anglais en 51, il nous parvient avec un retard de trente-cinq ans qui laisse rêveur sur la censure stalinienne qui a longtemps sévi dans nos maisons d'édition françaises. Ensuite ce retard même met en relief la force et la beauté du livre. C'est un livre sans pathos

[1] Gustave Herling. *Un monde à part*. Préface de Jorge Semprun, Denoël, 1985.

d'une éclatante et secrète beauté. La beauté qui émane mystérieusement de cette effroyable chronique vient de l'attention que l'auteur — qui avait vingt ans — accorda aux êtres torturés qu'il côtoya et aussi de la pureté de son témoignage. Il a beau nous montrer impitoyablement le baraquement des mourants (« la morgue »), l'avilissement, la mise en esclavage, la dégradation et le viol, l'assassinat d'un ancien tortionnaire, le suicide par le feu d'un jeune « missionnaire communiste », le cheminement comique et lugubre d'innombrables aveugles qui, frappés de cécité nocturne due à la malnutrition, avancent sur les sentes de neige avec leurs mains qui voltigent devant eux, ou bien encore le dépècement d'un cabot qui s'est aventuré dans les latrines — Herling semble, même lorsque l'épuisement l'amène lui aussi à la « morgue », et qu'il observe par la fente de ses paupières les cadavres de la nuit qu'on évacue au matin, préserver une sorte de rayonnement mystérieux de l'âme. Sans doute parce qu'au lieu de subir la dégradation lente et le gel de l'âme, il a su, grâce à sa jeunesse, dialoguer avec la mort, l'accepter, vouloir la devancer. Il y avait peu de suicides dans les camps de la mort, mais Herling et son « frère » Kostylev, un adolescent qui a prononcé des vœux de communisme et qui se suicide par un seau d'eau bouillante, ont su regarder la mort en face dans un monde où l'homme était à ce point déchiqueté qu'il n'avait pas la force d'envisager un avenir supérieur à l'heure qui venait.

La mise en pièce de la personnalité est atrocement décrite : « Les courroies d'entraînement qui relient le passé au présent s'échappent de leur roue et s'effondrent mollement au fond du cerveau ».

L'instructeur est tantôt attentif, presque fraternel, tantôt une brute incroyable. Les indicateurs de pression dans le cerveau du malheureux ainsi mis à la question sautent de zéro au maximum pour retomber à zéro, « comme pris de folie ». Alors l'être humain pantelant comprend enfin qu'il ne s'agit nullement de lui faire « avouer » un crime, que sa « faute » n'a rien à voir dans ce qui lui arrive, mais qu'il s'agit de façonner en lui un autre être où, après l'effondrement des mécanismes psychiques normaux, après la destruction de toute causalité psychique, de tout ordonnancement normal du temps (passé, présent, futur), lentement va se reconstruire un autre être, malléable entre les mains du bourreau, et les courroies de transmission du cerveau vont se remettre à tourner, mais à l'envers, « transmettant non pas le passé au présent, mais le présent au passé ».

Le livre de Herling est le livre d'un être jeune et ardent ; il a failli être broyé, il a connu ce flasque affaissement du cerveau, le supplice de l'isolateur et celui de la promiscuité de tous les instants. Il a connu la torture par la faim, qu'il décrit admirablement, « horrible sensation qui finit par se transformer en une sorte d'abstraction, dans les cauchemars alimentés par une fièvre perpétuelle de l'esprit », tandis que le corps se déchiquète et enfle démesurément. Au moment où il aurait dû crever, Herling et ses quelques compagnons polonais apprirent l'accord Staline-Sikorski et exigèrent d'en bénéficier en entamant, au cachot, une grève de la faim. Ce sursaut les sauva. En deux ans de cet enfer Herling lia des amitiés, eut

des « frères » pour qui il était prêt à mourir, pardonna à ceux de ses amis que la faim transformait en chacal. Il a connu l'état à demi-somnambulique des êtres extirpés hors du temps humain. Un jour, sous le plus épais secret, une détenue lui prête un vieux bouquin dépenaillé : les *Souvenirs de la maison des morts* de Dostoïevski. Il y retrouve si bien sa propre déchéance, sa propre exclusion hors du temps, que ce livre le met en fièvre. Durant deux mois il le lit et relit en cachette, buvant à cette « source empoisonnée » qui lui renvoie son reflet et se fortifiant de l'idée de fuir par le suicide. « Je ne savais pas alors qu'un état psychologique de pleine conscience est plus dangereux, quand on est dans l'esclavage, que la faim et la mort physique ».

Le beau et serein livre de ce rescapé de la mort subpolaire est à ranger à côté des autres grandioses et effroyables livres des martyrs de notre siècle. Mais il n'appartient pas à la catégorie des livres que l'on *range* tranquillement dans la bibliothèque. Il appartient aux grands témoignages que la littérature a fournis sur les fabriques d'inhumain de notre siècle. En le refermant nous avons le cœur qui cogne furieusement, même si nous avons déjà lu des centaines d'autres témoignages. Une question lancinante se pose : quel doit être *l'usage* de ce livre ? L'ignorer parce qu'il fait mal ? Le classer à la rubrique « Goulag » et l'y laisser ? En rendre la lecture obligatoire dans les classes ?

Voici un témoignage sur l'immonde qui sécrète de la beauté. Rares sont les victimes de la torture ou de la faim qui peuvent témoigner avec tant de précision et de force. Ce livre doit être lu et il aidera à comprendre les suppliciés de partout qui restent sans voix. Ceux du goulag qui sont à jamais engloutis. Ceux des autres camps de la mort ou les simples victimes de la faim qui errent en ce moment sur des terres pétrifiées entre des armées qui s'exterminent. Gustave Herling ne fait pas de phrases. Mais son livre témoigne pour eux tous. Page 169 il écrit : « Si Dieu existe, qu'il punisse sans merci ni pitié ceux qui détruisent les autres en les affamant ».

11e PARTIE

SORTIE D'EUROPE

CHAPITRE 48

LES SURRÉALISTES ET L'U.R.S.S.

Histoire d'une déclaration *

Retour à la table des matières

La déclaration que nous publions est à verser au dossier des rapports épineux entre les surréalistes, la théorie de Lénine et la pratique des Soviets. On ne peut comprendre ce document sans le rapporter à l'engagement politique de Breton et de ses amis entre 1928 et 1934, et l'on ne peut comprendre les péripéties de cet engagement sans les situer dans le cadre des analyses politiques du Komintern et de la stratégie de Staline.

Au cours de l'été 1928, le VIe congrès du Komintern enregistra un double virage qui s'amorçait dès 1927. En U.R.S.S. d'une part, le plan quinquennal se substitue à la N.E.P., et la collectivisation massive de l'agriculture succède à la coopération avec le secteur privé. Par une simple analogie, on en déduira qu'à l'étranger également, les communistes doivent cesser de coopérer avec les « Sociaux-démocrates ». D'autre part, réagissant contre les échecs (en Chine, en Grande-Bretagne, en Pologne) d'une politique étrangère conciliatrice, les théoriciens font une cure d'intransigeance, et tombent dans une logorrhée gauchiste qui durera jusqu'au triomphe d'Hitler : ils annoncent la fin de la stabilisation du capitalisme, la crise économique, se préparent à l'ultime offensive, et dénoncent comme « sociaux-fascistes » les sociaux-démocrates, « ennemis les plus dangereux du communisme ».

* Article écrit en collaboration avec Jean-Charles Gateau.

Il est douteux que Staline ait nourri des illusions sur les possibilités de révolution en Europe. Ce durcissement doctrinaire servait surtout sa politique intérieure. S'il fut néfaste, puisqu'il contribua au succès de l'hitlérisme, ce durcissement demeura insincère et ambigu, acceptant ici ou là, et singulièrement en France, des assouplissements tactiques qui le démentaient. Staline tenait alors la France pour la puissance militaire la mieux armée et la plus réactionnaire du continent ; il craignait qu'elle devînt le foyer d'une croisade antibolchevique. Il y encourageait donc le pacifisme, fût-il prôné par des sociaux-démocrates « à l'esprit religieux », comme l'auteur de *Gandhi* ou celui de *Jésus.* L'action de Willi Muenzeberg, kominternien qui administra le mouvement Amsterdam-Pleyel et fonda l'Organisation des Écrivains pour la défense de la culture, illustre assez les dérogations admises à la règle « classe contre classe ». Confuse chez les uns, consciente chez les autres, la duplicité de la politique du Komintern, oscillant entre la rigidité dogmatique et les accommodements pragmatiques, durera jusqu'au VIIe congrès, qui définira une ligne nouvelle : mobiliser et coaliser toutes les forces contre le fascisme, sans s'inquiéter de leurs antécédents ni de leurs tares.

Cette duplicité fonde les fourvoiements des surréalistes. Intellectuels issus de la petite bourgeoisie et séduits par le communisme, ils en adoptent la ligne la plus gauchiste et la plus intransigeante (la plus transparente et la moins sinueuse). Ils envisagent allègrement une conflagration européenne *pour peu* qu'elle débouche sur la lutte finale. Leur myopie tient dans ce *pour peu que.* À grand renfort de références et de surenchères, il s'acharnent avec un zèle suspect à prouver qu'ils sont dans la droite doctrine, celle de la violence révolutionnaire opposée à la violence impérialiste, et stigmatisent comme une imposture le pacifisme des figures de la social-démocratie et de la deuxième internationale, dite d'Amsterdam, (qui avait, après la rupture de 1920, regroupé les syndicats réformistes d'Occident). Le crédit qu'on accorde aux amis de Barbusse les stupéfie : faut-il que l'on s'abuse à Moscou pour entériner le traitement de faveur que le P.C. français réserve à ces notables libéraux ! Breton et ses amis ne comprennent pas que Staline a deux fers sur le feu. Cette inconscience explique l'emphase avec laquelle ils brandissent leurs épures de catéchumènes, la naïveté avec laquelle ils manipulent le pavé de l'ours en prenant pour argent comptant les simulacres de la rigueur. À l'échelle internationale, ils ne sont qu'un groupuscule utilisable, et non les vestales du Léninisme.

Sous cet éclairage général, les témoignages et l'anecdote peuvent apporter des lumières de détail sur la genèse et les allusions du texte que nous publions. Retenons d'abord la lettre de Breton à Tzara que Sanouillet eut la bonne fortune de pouvoir publier dans son *Dada à Paris* (p. 458). Écrivant à Tzara le 19 juillet 1932, c'est-à-dire le lendemain, Breton lui faisait part de la démarche de Romoff et de sa réponse : (Romoff) « *demande à publier une déclaration surréaliste dans le numéro du Premier août (de la Literatournaya Gazeta) sur la guerre, puis plus tard un compte-rendu régulier de notre activité* (?). *J'ai rédigé cela hier soir avec*

Thirion dans le sens du tract « La Mobilisation », en plus explicite encore si possible ».

Ce Romoff était un personnage bien connu des surréalistes. Pendant tout le début des années 20, il avait tenté de créer à Paris une sorte de tête de pont artistique de la Russie soviétique à Paris, et avait frayé avec toute l'avant-garde littéraire avant comme après la formation du groupe surréaliste. N'était-il pas « témoin » au « procès » Barrès organisé par Dada le 13 mai 1921 ? Qu'on nous permette d'évoquer brièvement le personnage.

Né en 1883, à Kamenets-Podolsk, en Ukraine occidentale, Romoff était fils d'un médecin, et, fidèle à la tradition de l'intelligentsia russe, milita dans le mouvement révolutionnaire. Assez du moins pour passer en 1905 quelques semaines en prison. Relâché, il part pour Paris, s'inscrit en Sorbonne, mais n'achève aucune licence. Il est typo, puis éditeur, car il fonde une petite maison d'édition. En 1917 il adhère au Parti Socialiste, en 18 il fonde *La Forge,* revue que patronnent Barbusse et Rolland. En 1920 il crée une *Union des Artistes russes* prosoviétique, et l'année suivante, avec le poète Alexandre Kusikov, une revue en langue russe *Udar* (*Le Coup*), où il proclame le désir de « se solidariser avec la Russie nouvelle ». *Udar* paraît de février 22 à août 23. Il dirige également, avec Ilia Zdanievitch, une troupe théâtrale appelée « Cerez ». Il joue même un rôle de modeste mécène auprès de plusieurs artistes comme Terechkovitch. Romoff disposait sans doute de fonds soviétiques car il faisait partie de l'antenne parisienne du Narkompros (Commissariat Populaire à l'Instruction) dont le chef était Malkin.

Romoff joue, dans le Paris de l'époque, un rôle important de promoteur des rapports culturels entre la France et la « Russie nouvelle ». C'est lui qui à l'automne 22 organise un grand banquet en l'honneur de Maïakovski, venu à Paris pour la première fois. Il lui fait rencontrer Picasso, Léger, Delaunay, Larionov, Gontcharova [1].

C'est lui encore qui prépare la venue à Paris du théâtre moscovite « Kamerny », ainsi qu'une exposition de maquettes de ce théâtre.

Tout naturellement il est, en juin 1924, l'administrateur de « La nouvelle amitié franco-russe », société que président Herriot et de Monzie. Dans l'hebdomadaire de la société, *Amitié nouvelle,* Romoff assurait la rubrique artistique et littéraire. Enfin, en avril 1925, il fonde un quotidien en langue russe : *Paryjski Vestnik* (*Le Messager parisien*). Dès 1925, il demande à rentrer en URSS, faveur qui n'était pas accordée à tous, et pour laquelle il dut rédiger de longs curriculum vitae.

Il s'installe à Moscou en 1928 avec sa femme et ses deux filles ; il est chargé de la rubrique étrangère à la *Literaturnaja Gazeta* et lance deux enquêtes sur les

---

[1]

écrivains français et la Russie soviétique, l'une en 1928, l'autre en 1932, à propos du problème de la guerre. C'est à cette deuxième enquête que répond Breton dans le texte que nous publions. (Crevel et Cocteau répondent également). On relève sous son nom quelques articles sur Guillaume Apollinaire, Duhamel, Drieu La Rochelle, Delteil, le prosateur russe Leonov. Nous avons peu de renseignements sur la fin de la période soviétique de Romoff qui semble avoir passé des années trente très à l'écart. Nous n'avons pas pu établir la date de sa mort avec certitude (Romoff ne figure dans aucune encyclopédie soviétique). Il publie un article intitulé *De Dada au Surréalisme* (*Messager de la Littérature étrangère,* 1929, III) ainsi qu'une préface pour la traduction russe de *Voyage au bout de la nuit* (1924). Puis son nom disparaît.

C'est donc en réponse à l'enquête dirigée par Romoff que Breton envoya, en la contresignant au nom du groupe en vertu des pouvoirs en blanc qu'il détenait, la déclaration que nous publions. Le 29 juillet la *Literaturnaja Gazeta* publia sous la rubrique « Amis de l'URSS » — ennemis de la guerre », des déclarations de Rolland, Barbusse, Heinrich Mann, Marguerite. Celle de Breton n'y figurait pas.

Revenons maintenant un peu en arrière : le 27 mai 1932, Barbusse et Romain Rolland avaient publié, dans *L'Humanité* et dans *Monde,* un manifeste pacifiste. Ils s'y faisaient les promoteurs d'un Congrès international contre la guerre, prévu pour le premier août en un lieu à déterminer. Thirion, dans son *Révolutionnaires sans révolution* (p. 259) se rappelle la suite : « *Je trouvai à l'apéritif du soir un Breton des grandes décisions, épaulé par Éluard et Crevel. 'Il faut aller à Amsterdam, me dit Breton. Nous adhérons à ce congrès et tu iras défendre le point de vue que nous définirons dans un tract'.* (...) *Le tract fut en grande partie rédigé par Crevel, auquel j'avais remis le N° II de la revue* L'Internationale communiste *dont il est fait de larges citations. Il fut mis au point dans une réunion des signataires ».*

En juin 1932 donc, les surréalistes diffusent leur tract « *la mobilisation contre la guerre n'est pas la paix* » dont le texte ici présenté n'est, de l'aveu même de Breton, qu'une version durcie. À Lausanne s'ouvrent des marchandages qui conduiront à supprimer les réparations dues aux Alliés pour une Allemagne en pleine crise. À moins qu'il n'ait confondu Lausanne et Locarno, c'est à ces négociations que Breton se réfère quand il parle des « systèmes de Versailles et de Lausanne », car le traité de Lausanne de 1923 qui remaniait les frontières turques n'a rien à faire dans cette galère. *Monde* ignore sereinement le tract surréaliste qui vient de paraître. Il partage ses colonnes entre les historiettes de ses « correspondants ouvriers » (ce qui plaisait à Moscou), le battage publicitaire pour le congrès, et les appels à soutenir financièrement une revue « dont la détresse prouve l'indépendance ». Entre l'adhésion de la « Ligue de Bonté » et celle du « cercle des coopérateurs de Belleville », l'hebdomadaire enregistre celle de l'A.E.A.R. (Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires), qui s'était constituée le 17 mars 1932 à l'instigation du P.C.F., et qui, animée par Paul Vaillant-Couturier, se démarquait des barbussiens, mais écartait ou filtrait les

surréalistes ; Aragon y joue un rôle marquant, et dirigera sa revue, *Commune.* Par parenthèse : à juste titre, Breton rappelle dans notre texte que les surréalistes avaient bâti dès octobre 1930 un projet d'A.A.E.R. qui avait tourné court. Thirion reproduit le brouillon du manifeste (*op. cit*., p. 291).

On se souvient qu'Aragon avait arraché au Congrès de Kharkov, en novembre 1930, une condamnation de *Monde.* À son tour, le 15 juin 1932, B. Jasienski dénonce dans les *Cahiers du Bolchevisme,* organe très officiel du P.C.F., les relents bourgeois que répand l'hebdomadaire de Barbusse : pas un sou pour les souscriptions de *Monde.* Toujours le principe des deux fers au feu : le Parti met en garde contre la débilité, voire la nocivité, du journal, mais ne décourage pas un Congrès qui l'intéresse à plus d'un titre. Il n'est donc pas surprenant que Breton, comme naguère Aragon, fasse ici appel à Moscou pour court-circuiter le P.C. français, obstinément barbussophile : puisque l'A.E.A.R. écarte les surréalistes, que l'I.E.R., émanation du Congrès de Kharkov, les mandate au congrès !

Ce congrès, Barbusse souhaitait le tenir à Genève, près de la résidence de Romain Rolland et des organismes internationaux ; mais, devant une campagne hostile de la presse locale, il hésite et diffère d'en fixer date et lieu. Finalement le congrès réunira, du 27 au 29 août, 2 200 délégués pleins d'éloquence et de bonne volonté dans la halle du salon de l'auto d'Amsterdam. Les surréalistes ne s'y manifesteront pas (faute d'argent pour le voyage, dit Thirion) et seuls dix trotskystes provoqueront un incident et refuseront de voter le manifeste final. Alors que les surréalistes dénonçaient le Congrès comme social-démocrate, les sociaux-démocrates boudent le Congrès parce qu'ils y voient trop la griffe d'un Komintern qui les accable d'injures. Dans *Quinze ans de combat,* Romain Rolland accusera la Seconde Internationale et son secrétaire Friedrich Adler d'avoir saboté la rencontre. *Le Populaire* aura le mot de la fin, féroce : « Deux mille personnes, c'est beaucoup pour un congrès, c'est bien peu pour un meeting ».

Annexe :

Texte de Breton écrit pour la Literatournaïa Gazeta à la demande de Romoff

Nous ne sommes pas de ces esprits religieux qui voient en la guerre une catastrophe destinée à faire de l'humanité une mare de sang et une ruine affreuse. Incapables de nous la figurer autrement que comme la généralisation fatale de ce que sont la famine, la terreur blanche et autres fléaux inhérents à la paix impérialiste, nous n'avons garde d'oublier qu'elle a été et qu'elle doit être le *régisseur* tout puissant, *l'accélérateur* vigoureux de la lutte de classes et le facteur décisif de la révolution prolétarienne, pour peu que de guerre impérialiste elle soit transformée en guerre civile.

Aussi saluerions-nous une guerre dirigée contre les systèmes de Versailles et de Lausanne, contre l'impérialisme français dominant en Europe, comme le prélude d'une nouvelle série de révolutions. Tous nos efforts tendraient en ce cas à ce que le prolétariat, très probablement abusé quelque temps par les mensonges de la grande presse, effectue en temps voulu le rétablissement nécessaire et tire des événements, en s'inspirant de l'exemple du prolétariat russe en 1917, la seule conclusion morale qui s'impose.

Il ne saurait donc pour nous, à aucun degré, s'agir de nous prononcer en faveur du pacifisme, qui tend à nous faire homologuer la paix bourgeoise, prendre notre parti des brigandages coloniaux, défendre les positions conquises lors de la dernière guerre, et qui, de toute manière, entretient l'illusion déplorable que la condamnation de la guerre est de quelque efficacité, que le boycottage de la guerre est susceptible d'une réalisation concrète quelconque.

Il n'est pas de *paix* possible en régime capitaliste : parler de paix dans les conditions actuelles, absolument différentes de celles d'avril 1917, c'est tenir un langage abstrait et condamnable, par suite de la préparation très concrète des puissances impérialistes à la guerre, et d'abord à la guerre contre l'U.R.S.S. *Agressée ou non* l'U.R.S.S., seule nation qui puisse parler de la paix sans hypocrisie, peut être amenée, d'un jour à l'autre, à faire la guerre pour défendre les conquêtes socialistes. À quelque place que nous soyons, — puisque aussi bien les communistes doivent partir pour n'importe quelle guerre, même réactionnaire, — nous aiderons de tous nos moyens et de toutes nos forces les ouvriers, les paysans russes et leur Armée Rouge à battre les armées et les gouvernements de nos bourgeoisies.

Dans quelques jours s'ouvrira un « Congrès de tous les Partis contre la Guerre ». De la même manière que nous croirions devoir partir pour une guerre impérialiste, nous devons participer à un congrès où se débattra la question de la Paix et de la Guerre, quels qu'en soient les directives et les organisateurs. En l'occurrence il n'est que trop évident qu'Henri Barbusse et Romain Rolland cherchent à qualifier à nouveau devant les masses, en leur faisant prononcer quelques phrases creuses et abstraites sur la condamnation de la guerre, sur le boycottage de la guerre, les Vandervelde, Adler, Renaudel, Breitscheid et consorts qui ont si honteusement trahi le prolétariat en 1914 et qui, depuis, se sont acharnés à vouloir sauver le capitalisme, à briser la lutte de classe et les révolutions. Pas d'union sacrée du prolétariat révolutionnaire avec les chefs traîtres de l'internationale socialiste et de la Fédération syndicale d'Amsterdam ! Nous voulons, certes, que se réalise le front unique des ouvriers socialistes et des ouvriers communistes mais, pour nous, ce front unique ne pourra être réalisé que lorsqu'auront été démasqués les imposteurs du genre Barbusse, Vandervelde, etc., etc. Nous lisons dans notre presse révolutionnaire : « Pas un sou pour *Monde* » ; nous applaudissons à ce mot d'ordre, mais nous attendons qu'on mette le directeur de *Monde* à la place d'infamie qui lui revient de droit.

En ce qui nous concerne, nous voudrions à Genève faire valoir les points de vue que nous venons d'exposer [1], dire avec nos camarades communistes que l'on n'improvise pas la lutte contre la guerre impérialiste, surtout dans un Congrès, que les moyens de cette lutte sont les moyens de la lutte des classes, à commencer par l'organisation du prolétariat dans ses Partis communistes, le travail dans l'armée, la marine, les usines, etc. Mais du fait que dans les circonstances actuelles, notre participation ne peut être que celle d'individus isolés, qui ne pourront pas intervenir comme délégués réguliers d'une organisation révolutionnaire, en l'espèce de l'A.E.A.R. dont nous avons été les premiers à préconiser la formation en France et dont la plupart d'entre nous sont arbitrairement écartés, nous ne nous dissimulons pas que notre voix a toutes les chances d'être étouffée sous le tonnerre des lamentations pacifistes ou par le silence des compromis. C'est pourquoi nous faisons appel à l'Internationale des Écrivains Révolutionnaires pour être mandatés à ce congrès par sa section française, où nous comprenons mal que nous ne puissions figurer au même titre que « les sept surréalistes (?) qui, dit notre camarade Vaillant-Couturier, sont déjà accueillis dans la section littéraire » et, à plus forte raison, que « l'idéaliste attiré par la puissance de rayonnement du marxisme (!!) qui figure dans la section philosophique ».

Vive la lutte révolutionnaire du prolétariat contre la guerre impérialiste ! Vive l'alliance de la Révolution russe victorieuse et des ouvriers français contre l'impérialisme occidental !

Paris, le 18 juillet 1932.

André Breton. Roger Caillois. René Crevel. René Char. Paul Éluard. T.M. Monnerot. Benjamin Péret. Gui Rosey. Yves Tanguy. André Thirion. Pierre Yoyotte.

---

[1] Maïakovski rendit compte de ces rencontres dans une série d'articles publiés en décembre 1922 par les *Izvestia.*

11e PARTIE

SORTIE D'EUROPE

CHAPITRE 49

L'EUROPE DE LA MÉTAPHYSIQUE ET DE LA POMME DE TERRE

Retour à la table des matières

Plus que jamais, avec les révolutions dans les pays ex-communistes européens se pose la question : Qu'est-ce que l'Europe ? On se rappelle que Milan Kundera, dans un article retentissant avait déclaré que l'Europe centrale, la sienne, qui va de Varsovie à Prague et Budapest, était la vraie Europe, tandis que l'Occident avait trahi cette idée européenne par perte de l'unité, c'est-à-dire des valeurs suprêmes pour lesquelles on meurt, et par perte de la culture au sens précisément de valeur. Cette perte expliquait, selon Kundera, que l'Europe acceptât l'existence d'« un Occident kidnappé », kidnappé par la puissance russe.

La question n'a fait que gagner en acuité depuis que le dégagement soviétique conjugué à la résistance extraordinaire de la culture a déclenché dans les pays dits de l'est des révolutions politiques foudroyantes qui ont jeté à bas des régimes que, Kundera avait raison, nous nous étions habitués à considérer comme établis pour toujours ; du moins ceux d'entre nous, nombreux, qui minimisaient l'importance des voix de résistance qu'étaient les voix de la dissidence. Un essai extraordinairement vivifiant d'un philosophe qui a abandonné ici le langage de la spéculation abstraite dans lequel il excelle, *L'archipel de la conscience européenne* [1], par Alexis Philonenko, me semble une invitation à revenir sur les thèses de Milan Kundera. Le livre de Philonenko nous révèle toute la richesse

[1] Alexis Philonenko. *L'archipel de la conscience européenne.* Le Collège de Philosophie, Grasset. Paris, 1990.

d'intérêts d'un philosophe qui a fait la guerre en Algérie, et y a réfléchi, d'un kantien qui s'intéresse aux différents sports et sait ce que signifie un entraînement soutenu, d'un esprit encyclopédique qui réfléchit aussi bien sur l'introduction réussie de la culture de la pomme de terre en Europe que sur la signification du passage de la musique rare et élitiste, qui nécessitait un orchestre et une vie aristocratique à l'avènement d'un « communisme musical » où chacun peut convoquer les morts en mettant une cassette dans sa platine, et où la « néo-musique », vue à travers un concert des Beatles conjure la précarité du corps par une sorte de possession du corps par le corps. En somme Philonenko convoque devant lui tout ce qui a pu ou pourrait encore faire l'unité de cet archipel européen. Le latin a perdu la partie avec la Réforme, l'agriculture, dont il parle avec émotion, et qui faisait l'unité d'un sentiment d'intégration à un sol par le travail de plusieurs générations de paysans s'est mécanisée et l'Europe agricole a vécu. La conscience du progrès ? Le livre de Brunschwicg *Les progrès de la conscience occidentale* a paru à la veille de la seconde guerre mondiale et de l'holocauste, qui reste fiché en nous et exige de nous un devoir absolu de mémoire, mais de mémoire du néant...

En fait deux voix majeures semblent disputer dans le livre de Philonenko. Il y a le kantien, celui qui fait l'éloge de la liberté de conclure, d'arriver à des conclusions peut-être limitées, mais sûres. Ce penseur-là relève les prémices du mépris raciste, opposé à l'universalisme kantien, dans la description que fait Buffon du Groenlandais : à l'avance, c'est déjà un « Untermensch ». Dans le chapitre consacré aux quatre chevaux de l'Apocalypse que sont la guerre, la débilité d'esprit, le meurtre et la famine, Philonenko nous montre l'Européen aux prises avec ces quatre composantes de l'homme : l'écriture, la prohibition de l'inceste, la guerre et le meurtre. L'homme doit répondre à ces défis, l'Europe est le continent de la métaphysique et de la pomme de terre (qui a levé l'hypothèque de la faim). Et vis-à-vis de la non-Europe cette Europe est destructrice, comme le fut déjà, et combien, Rome en Afrique du Nord. *Delenda est Carthago* est à prendre littéralement... L'Européen tel que le voit ce premier Philonenko, le kantien et le fichtéen, est un questionneur pour qui la philosophie doit être catégorique, doit avoir la force de conclure. Fin n'est pas conclusion. Entendement n'est pas raison. Trop de philosophies se sont levées qui abandonnent l'idée de certitude, qui mesurent au lieu de raisonner, qui persuadent au lieu de convaincre.

Mais Philonenko est aussi l'admirateur d'un philosophe russe, ou plutôt juif russe, Léon Chestov, qui fut l'adversaire acharnée de la raison, qui mit à nu le déracinement même, et qui dévalorisa tous les objets. Chestov est un philosophe de l'attente, non de la conclusion. On peut même lui dénier le nom de philosophe. Son maître livre est une méditation sur le combat des âmes contre les idées, chez Saint Augustin ou chez Dostoïevski [1]. Philonenko ne pose pas la question « pourquoi les Russes ont-ils donné un si opiniâtre philosophe de la négation ? Est-ce parce que l'athéisme a chez eux, au XIXe siècle, pris figure de religion substitutive ?

[1] Léon Chestov. *Sur la balance de Job.* Traduction de Boris de Schloezer. Paris 1973.

Philonenko note justement l'engouement qu'eut la Russie pour Schopenhauer, en particulier Tolstoï, qui en discutait longuement avec son ami le poète Fet, lequel traduisait *le Monde comme volonté et comme représentation.* Naturellement Chestov s'est aussi attaqué à Tolstoï, comme à un esprit qui cachait un profond désespoir sous une quête forcené des « conclusions ».

Le petit dialogue entre deux personnages qui clôt l'essai de Philonenko me rappelle celui du poète Viatcheslav Ivanov et de l'historien Gerschenzone dans un hôpital de Moscou en 1919. « Les idées principales n'ont pas varié depuis les Grecs », dit l'un. « Allons boire les eaux du Léthé », dit l'autre. Entre le retour à la loi morale de Kant et un existentialisme négateur le dialogue continue. « Qui veut oublier des idées est rattrapé par elles », dit pour finir l'*alter ego* du philosophe. L'Europe russe, qui avait tant versé dans la pensée utopique redevient européenne en ce sens qu'elle reprend ce débat entre les philosophes de la conclusion et ceux de l'attente. Boire le Léthé, oublier le questionnement de la pensée humaine, rêver de *tabula rasa* n'a mené qu'au carnage et à la ruine. Aujourd'hui l'Est de l'Europe veut rentrer dans l'Archipel du questionnement. La « néo-musique » intoxique la Russie et inquiète les esprits austères comme Valentin Raspoutine. La loi morale revient en force dans les esquisses de sauvetage politique, le Léthé a fait la preuve de sa nocivité.

Philonenko évoque dans son essai une de ses grands-mères, comtesse, qui jouait dans des concerts privés à Poltava. C'était encore l'époque de la « musique rare », celle où seuls les privilégiés pouvaient écouter de la musique, alors que nous appuyons aujourd'hui sur un bouton pour écouter le Requiem de Mozart autant que nous le désirons. La comtesse commençait toujours par la « Lettre à Élise » de Beethoven, précisément pour faire la nique à ceux qui y voyaient un morceau facile. La musique était alors la rareté qu'est aujourd'hui le silence... Emmanuel Kant, dans sa ville de Koenigsberg, n'écouta d'autre musique que celle du kiosque à musique des dimanches. La grand-mère de Philonenko me fait penser à Mme Hanska et à Balzac, dont il est aussi question dans cet essai pour sa haine des paysans. Le manant d'Ukraine avait-il accédé à cette « Europe agricole » qui fit un moment l'unité du continent selon notre auteur ? En tout cas voici un aspect européen de la Russie et de l'Ukraine qui a été si radicalement détruit, que l'URSS d'aujourd'hui se demande si elle ne ressuscitera jamais l'enracinement au terroir qui fut aussi l'Europe. De la métaphysique et de la pomme de terre, ces deux composantes de l'Archipel européen, la Russie de 1990 n'a encore qu'une esquisse des deux. Quant à nous...

12e PARTIE

TOTALITARISME ET DISSIDENCE

CHAPITRE 50

DISSIDENTS OU PROPHÈTES ?

Retour à la table des matières

Récemment, Vladimir Boukovski déclara — « Nous, les dissidents, nous incarnions la norme ; et lui, le pouvoir soviétique, il incarnait la déviance ». Si le prophète est celui qui rappelle l'impérative *norme* lorsque tous ou presque l'ont oubliée, alors oui, certains dissidents soviétiques ont été des prophètes !

Et qu'on se rappelle les circonstances : les longs séjours en « isolateurs » où l'on ne survit que par l'activité incessante de la pensée, de la mémoire, ou de la prière, les traitements par neuroleptiques dans des hôpitaux-prisons où des médecins avaient oublié le serment d'Hippocrate et étaient devenus bourreaux, le supplice des « enveloppements » des cuisses dans des linges mouillés qui, en séchant compriment les chairs, ou encore, pour les grévistes de la faim l'alimentation de force par les narines. Or les très jeunes gens qui firent ainsi « dissidence » ne faisaient que gâcher leur propre vie : on n'était pas venu les arrêter nuitamment comme dans les années trente lors de la Grande Terreur, ils auraient pu rester dans le vaste groupe de ceux qui grommellent en privé et se taisent en public... Les psychiatres de l'Institut Serbski, d'ailleurs, étaient peut-être réellement incapables de les comprendre et diagnostiquaient l'âme en paix : schizophrénie, hypertrophie de la personnalité ! « Ma mère, dit Boukovski, n'était guère différente de tous ceux qui avaient connu, durant des décennies, la terreur soviétique, et s'étaient forgé une résignation salvatrice ».

Les survivants de la Terreur étaient incapables de se dresser seuls, et de clamer l'absurdité et l'injustice d'un régime habitué depuis longtemps à générer cette passivité résignée de ses sujets. Le dissident a eu la nausée de soi-même. Mais pourquoi ? L'héroïsme de Boukovski, d'Amalrik, du psychiatre rebelle Feinberg, de la jeune poétesse Natalie Gorbanevskaïa consista à se dresser sans la moindre chance de succès et dans un acte parfaitement isolé. Leur acte ne prenait sens que comme témoignage que la norme de la Loi est impérissable, et indépendante du tyran. Comme Antigone, ils avaient « raison » en mettant apparemment tous les torts de leur côté. Et leur obstination a eu raison de la « réalité », qui était du côté des fonctionnaires, des psychiatres, des policiers, des gardes-chiourme. Le plus étonnant est que les « droit-commun » les plus endurcis les ont reconnus comme des héros... et les ont protégés alors qu'ils auraient pu les annihiler en vertu de la loi du plus fort qui sévit dans tout système carcéral.

Tentant d'expliquer l'apparition d'un homme comme Sakharov dans la société soviétique, Soljenitsyne écrivit dans *Le Chêne et le veau* : « Ils avaient tout prévu, sauf une chose — le miracle, le phénomène irrationnel dont on ne peut prévoir les causes, ni les prédire, ni les contrarier. C'est un miracle de ce genre que constitua dans l'État soviétique l'apparition d'Andrei Sakharov, dans la foule vénale, et sans principe de l'intelligentsia technicienne, et qui plus est, dans un de ses repaires les plus secrets, où les avantages matériels pleuvaient ».

Le prophète abandonne les règles habituelles de l'utilitarisme humain, il est une « mauvaise tête », et il dit les choses que nul ne veut entendre. C'est ce qu'a fait une poignée de dissidents soviétiques dans un pays qui prétendait avoir la clé scientifique de la bonne organisation de la société humaine sur terre. Grâce à eux, au bon moment, le mot de vérité fut dit. Ce mot était simple, comme toujours, c'était le mot de la conscience : ne plus mentir, ne plus se joindre à la meute, être soi parce qu'on est sous un regard venu d'ailleurs.

Il y a et il y aura de nombreuses explications à l'écroulement du totalitarisme en Russie. Ce despotisme était affaibli ; il était en quête de respectabilité ; il avait soif de reconnaissance extérieure. Il crut, comme beaucoup d'empires finissants, qu'il saurait se réformer et « tenir le coup ». Mais une raison de sa chute ne saurait être oubliée, ni sous-estimée : une poignée de dissidents l'a nargué, lui a crié en pleine face qu'il n'était qu'un vulgaire despote, a revendiqué les droits de l'homme et la loi naturelle. Et cette poignée de réfractaires, de mauvais coucheurs, de résistants l'a emporté. Une cuillérée de vérité a changé un tonneau de mensonges...

12e PARTIE

TOTALITARISME ET DISSIDENCE

CHAPITRE 51

MÉMOIRE DE L'INHUMAIN

Retour à la table des matières

« Goulag » : le mot naquit en 1934 lorsque les camps de travail correctif passèrent du contrôle du commissariat des peuples à la Justice à celui du NKVD et que fut créée la direction des camps de travail correctif, en abrégé goulag ; il est devenu universel en 1973 avec le début de la parution de l'« enquête artistique » d'Alexandre Soljenitsyne sur le système pénitentiaire engendré par la révolution russe : *Arkhipelag Goulag.* Outre la rime insolite, perdue en traduction, le titre de Soljenitsyne suggère deux choses : la naissance d'une civilisation nouvelle, totalitaire et concentrationnaire (la civilisation européenne est née dans l'archipel grec) et aussi la dissémination générale du système esclavagiste nouveau : nous naviguons entre les îles du Goulag.

Tabous et réticences

Le sujet est difficile à aborder pour qui est étranger à l'expérience concentrationnaire, que nous connaissons par David Rousset, Léon Poliakov, Olga Wurmser, Jules Margolin, Alexandre Soljenitsyne, Varlam Chalamov ou encore Jean Pasqualini, pour ce qui est du goulag chinois. Les survivants eux-mêmes éprouvent la paralysie d'une censure intérieure, phénomène étudié par le psychiatre Bruno Bettelheim, lui-même ancien déporté. Ses articles sur ce sujet ont été rassemblés dans *Surviving and Other Essays* ; Bettelheim y donne une définition du prisonnier des camps qui semble universellement valable pour le monde concentrationnaire : ignorant tout des raisons et de la durée de sa mise à l'écart, il est en « situation extrême », brisé en tant qu'individu, systématiquement amené à un comportement de régression infantile, lié à ses bourreaux par une soumission

qui lui a fait perdre son moi. Bettelheim ajoute que le camp jouait deux autres rôles dans le système totalitaire nazi : il était générateur de terreur pour le reste de la société, et il servait de laboratoire à la Gestapo pour expérimenter les meilleurs moyens de briser l'être humain. Le premier, Bettelheim a décrit la résistance du rescapé des camps à l'analyse et même au simple récit de son expérience : la pulsion de mort qui s'était mise à l'œuvre dans l'esclave du camp poursuit le survivant (le film de Liliana Cavani, *Portier de nuit*, illustre la permanence du lien formé entre la victime et le bourreau en ces temps de paroxysme). La « déréalisation » du monde extérieur au camp, du monde « normal », a, pour beaucoup de survivants, été définitive : « Il n'y a pas de semaine où je ne rêve du camp », a déclaré Siniavsky ; Sarah Kofman, philosophe française dont le père, rabbin, périt à Auschwitz, ajoute en annexe à son livre *Comment s'en sortir* (sur les apories platoniciennes) le récit totalement inattendu d'un cauchemar provoqué par une lecture, « com mar fui née » (je suis née dans le malheur) ; cette formule d'une héroïne française médiévale fait ressurgir le cauchemar de la mort du père, de la fuite avec la mère, en février 1943, dans Paris occupé. On pourrait dire, en paraphrasant ce cauchemar de Sarah Kofman, que l'holocauste, le camp, le goulag sont également marginalisés, inclassables, « intraitables ».

Une autre réticence relève d'une censure plus générale : pourquoi rouvrir la plaie « intraitable » quand le malheur a été colmaté, ou camouflé ? Implicitement, ce projet encourt la colère de ceux qui veulent vivre « en temps normal ». L'État totalitaire a réussi à transformer pour longtemps les camps en sujet tabou. Nous ne ferons pas ici l'historique de la censure que l'État soviétique a réussi à élever autour de ses camps. D'abord célébrés, puis passés sous le plus épais silence (à l'époque de leur gigantesque omniprésence), puis timidement dénoncés par Khrouchtchev, qui en ouvrit largement les portes (Soljenitsyne écrit : « Il y avait chez lui un trait chrétien qui échappait à sa conscience »), avant que Brejnev ne censure à nouveau toute information à leur sujet, les camps soviétiques ont été *niés* par toute l'intelligentsia progressiste française au fameux procès Kravtchenko contre les *Lettres françaises* en 1949. Étienne Fajon écrivait le 26 janvier 1949 : « La grande bourgeoisie française décadente (...) réceptionne le répugnant pantin fabriqué à Washington avec la même docilité qu'une cargaison de chewing-gum ou de corned-beef. » La marchandise ainsi désignée, c'était la vérité sur les camps...

Persiste autour de l'évocation des camps, dans la mesure où nous avons conscience qu'il s'agit d'usines systématiques de déshumanisation, une sorte de barrage de type religieux. Les camps relèvent du *numen*, de la crainte religieuse : pour lever ce tabou, on aura tendance à les remettre dans la chaîne indéfinie du mal terrestre. Elie Wiesel raconte dans *Paroles d'étranger* sa colère et sa honte en face du monument soviétique élevé à Kiev sur l'emplacement des sinistres exécutions de Babi-Yar, monument d'où le mot « juif » était absent : « De quel droit les privez-vous de leur identité ? Ils ont vécu comme juifs, travaillé comme juifs, rêvé comme juifs et c'est en tant que juifs qu'ils subirent la peur, la torture et la mort. De quel droit les jetez-vous maintenant dans l'anonymat ? Au nom de quoi les

mutilez-vous dans leur être ? » Dans le même ordre d'idée, on reste stupéfait que le Conseil d'État de la Pologne populaire ait conféré aux victimes d'Auschwitz une décoration militaire, pour « être mort en luttant contre le génocide hitlérien »... Une décoration, aux morts d'Auschwitz ?

Une autre manière de lever le tabou sur le sujet est de l'inclure dans un vaste processus de déshumanisation à l'œuvre dans les sociétés industrielles et urbaines avancées. L'être des martyrs des camps se dilue alors dans un processus général que l'on pourrait désigner du nom de « kafkaïsation ». II y a du vrai dans cette analyse, et il est effectivement troublant que l'agent d'assurances pragois Franz Kafka ait si bien décrit et diagnostiqué la dépersonnalisation de l'homme dans le système totalitaire. George Steiner a parfaitement décrit cette prémonition dans un article de *Language and Silence* : « L'essentiel, c'est que Kafka était possédé par une prémonition, qu'il voyait, jusque dans le détail, l'horreur qui se préparait. *Le Procès* expose le modèle classique de l'État terroriste. Il préfigure le sadisme furtif, l'hystérie avec laquelle le totalitarisme s'insinue dans la vie sexuelle et privée, l'ennui sans visage des tueurs. Depuis que Kafka a écrit, le coup nocturne a retenti à d'innombrables portes et le nom de ceux qui ont été tirés dehors 'comme un chien' est légion. » À l'évidence, toutefois, nous faisons dire à Kafka après coup ce qu'il n'a pas dit. Car fantasme et mise en œuvre sont radicalement différents : l'un nourrit, l'autre dessèche l'imaginaire. Au camp, il n'y a plus de place pour Kafka.

Tout le champ semble frappé de paralysies, d'excès, de tétanies variées, au point qu'on peut parler aujourd'hui d'une pathologie de la censure des camps. Saül Friedländder aborde le sujet dans *Reflets du nazisme*. Un numéro de la revue *Esprit*, consacré à la « mémoire d'Auschwitz », en traite aussi. Dans un article incisif — « Un Eichman de papier » — l'historien Pierre Vidal-Naquet fait une convaincante analyse du « Phénomène Faurisson », c'est-à-dire de l'apparition des tenants de la thèse selon laquelle le camp d'extermination n'a jamais existé, et le « Zyklon B » n'a jamais équipé les douches d'Auschwitz : ceux-ci, révisant à la lumière des « sources » disponibles ce qu'on peut savoir des camps nazis, s'en prennent aux « mythologistes de l'extermination ». Le problème dépasse celui de la simple et odieuse imposture nous touchons ici à une sorte de délire pathologique.

Faut-il, pour lutter contre le phénomène Faurisson, des musées du camp, des cartes postales du four crématoire ? Elie Wiesel a dit le malaise qu'a provoqué en lui son « pèlerinage au pays de la nuit » devenu lieu touristique »... À l'inverse, il existe une pathologie de la dénonciation à laquelle George Steiner semble succomber quand il parle de la prédisposition de la langue allemande à se laisser infecter par la bestialité : « La langue allemande n'était pas innocente des horreurs du nazisme. » C'est toujours G. Steiner qui, dans son très provoquant roman sur la capture d'un Hitler qui aurait survécu après un faux suicide, par un commando juif dans la jungle brésilienne, met dans la bouche de l'ex-Führer, le plus révoltant des paradoxes : « Choisir une race. La préserver pure et sans taches. Placer devant ses yeux une terre promise. Purger cette terre de ses habitants ou bien les asservir : le

IIIe Reich a tout appris du peuple élu ! » La même idée se trouve chez l'écrivain français Pierre Gripari (*Critique et autocritique,* Lausanne, 1981).

Tous ces tabous, toutes ces pathologies du sens nous guettent. Car il s'agit de penser l'innommable, l'impensable. Il faut vaincre et la pitié et la haine. Steiner, au début de son roman, a d'ailleurs une page splendide sur l'obstacle de la pitié dans la recherche des responsabilités, mais, s'il y a « crime contre l'humanité » (notion juridique inventée à Nuremberg), le coupable ne doit-il pas être inéluctablement l'humanité ? Ceux qui ont surmonté ces obstacles et vaincu l'incommunicabilité du sujet y sont parvenus, selon nous, grâce à un projet sotériologique, une nouvelle pensée religieuse d'après Auschwitz et d'après la Kolyma. Toutes les autres cautérisations sont partielles. Autrement dit, les grands interprètes du phénomène concentrationnaire sont à leur manière des *théologiens d'après Auschwitz.*

L'imaginaire de la dissolution

Il existe aujourd'hui un grand et magnifique *corpus* de textes en langue russe sur l'homme dans le camp, l'homme vivant sous et dans la terreur. Pendant longtemps, aucun des nombreux romans ou poèmes qui ont abordé le thème redouté des camps de concentration n'a paru convaincant, moins en tout cas que les enquêtes de Davis Rousset ou les analyses psychanalysantes comme celles de Bruno Bettelheim. Ce long retrait de la fiction par rapport au réel trahit une certaine incapacité de la littérature d'imagination à réagir au phénomène concentrationnaire. Encore devra-t-on noter ceci : pour les camps nazis, on a pu élever des mémorials dont l'efficacité tient à la nudité des nombres, immense dénombrement des noms des victimes. Rien de tel encore pour « l'archipel du Goulag ». En revanche, la production littéraire générée dans les lettres russes par le phénomène concentrationnaire me semble de premier ordre et considérablement plus importante, plus universellement expressive que dans aucune autre littérature.

Avant le camp, la prison a engendré une immense littérature. Non seulement une littérature documentaire dont je ne citerai que ces grands textes : *Les Souvenirs de la maison morte* de Dostoïevski (1863), qui fut lui-même un bagnard, l'enquête du docteur Anton Tchekhov sur le bagne de Sakhaline (1894) et le vaste roman carcéral du comte Léon Tolstoï, *Résurrection* (1899). Mais aussi une littérature de l'imaginaire carcéral. Je renvoie à l'excellent ouvrage de Victor Brombert, *The Romantic Prison* (Princeton, 1978), où est étudié le thème de la prison dans la littérature française (Stendhal, Hugo, Nerval, Baudelaire...) : « La prison hante notre civilisation, écrit Brombert. Objet de peur, elle est aussi sujet de rêverie poétique. Le désir de prison existe. L'image de l'emmurement est essentiellement ambivalente dans la tradition occidentale ». L'imaginaire occidental rêve d'une prison élevée (comme celle de *La Chartreuse de Parme*), où l'emmurement signifie l'affranchissement. La rêverie cellulaire est liée à la défaite apparente et à la victoire secrète. Elle est romantique et chrétienne. La prison-cave du château de

Chillon est devenue, grâce à Byron, l'archétype de cette prison où le moi s'élève et se sanctifie :

> *Chillon ! Thy prison is a holy place,*
> *And thy sad floor an altar...*

à quoi fait écho le poète russe Joukovski lorsque son héros, enfin libéré, murmure : « Et vers toi, prison, s'éleva mon soupir ! »

Le poète romantique non seulement célèbre volontiers le prisonnier, mais encore identifie son propre processus créateur au processus « cellulaire », Brombert, dans son dernier chapitre, esquisse un imaginaire du camp. C'est un imaginaire diffus, *insaisissable,* comme a dit Jean Cayrol dans son texte *Pour un romanesque lazaréen.* Ce n'est plus une cristallisation du moi, c'est un délabrement, une confusion maléfique du moi. Au sombre castel du Spielberg de Pellico a succédé la morne et l'informe étalement des baraques et de la zone... Imaginaire de la prison, imaginaire du camp ont des fonctions diamétralement opposées. En un sens, l'un exacerbe, l'autre dissout ces données fondamentales de l'homme : la nature, la religion, autrui. La littérature « concentrationnaire » russe d'aujourd'hui se nourrit de ces deux imaginaires...

« *Anus mundi* » *et utopie réalisée*

L'expression *anus mundi* se trouve dans le journal du Dr Kremer à Auschwitz, cité par Poliakov dans *Bréviaire de la haine* (un texte autour duquel R. Faurisson a bâti certaines de ses « déductions »).

« 5.IX.1942. J'ai assisté cet après-midi à une action spéciale appliquée à des détenues de camps féminins, les pires que j'ai jamais vus. Le docteur Thilo avait raison ce matin en me disant que nous nous trouvons dans l'anus du monde. » Le camp nazi a été conçu comme un « anus du monde », une poubelle ou une fosse d'aisances de l'humanité. Il établit une barrière avec les impurs, barrière génétique (en stérilisant), barrière totale par l'extermination. Il procède à la mise en esclavage, puis à la suppression de l'autre que les fantasmes représentent comme l'impur et le diabolique : systématique fabrication d'un agent satanique qui doit catalyser toutes les tendances antisociales s'opposant au pouvoir total ; fabrication fantasmatique d'un *destructeur* qu'il faut détruire. Cette construction d'un pôle impur emporte toutes les strates de la culture : la mémoire, l'histoire, les rapports sociaux et affectifs. Deux composantes sont à l'œuvre dans ce mécanisme, la haine et la sacralisation négative. Le camp soviétique semble avoir hésité entre la version *anus mundi,* d'une part, la version utopique, d'autre part. Car le camp a d'abord été une vitrine du régime, pièce maîtresse de son ambition : régénérer l'humanité. Et, bien qu'au bagne de l'ancien monastère de l'île Solovki sur la mer Blanche il y ait des détenus « remplissant momentanément la fonction de cheval » (en abréviation vridlo), on y plante aussi des arbres exotiques aux confins mêmes du cercle

polaire, précisément pour montrer que les Solovki « transforment le monde et construisent une vie nouvelle ». Les *Lettres d'un communiste* du bolchevik chrétien Pierre Pascal décrivent une exemplaire visite aux Solovki en 1921. En 1929, c'est au tour de Maxime Gorki de célébrer l'« école préparatoire » du camp ; en 1934, il chantera l'« école de travail » du chantier de Belomorkanal, où s'épuisent et crèvent des dizaines de milliers de bagnards. Le camp est une école d'enthousiasme, mais « l'année, le mois, le jour ne sont plus très loin où les camps correctifs ne seront plus nécessaires où tous se fondront en un unique mouvement pour la construction du socialisme »... Ce qui arriva, en fait, c'est le jour où l'on cessa de célébrer les camps : d'utopie réalisée, ils étaient devenus *anus mundi* et d'immenses convois y déversèrent sans bruit les victimes des purges.

Le camp nazi a eu, lui aussi son aspect didactique et moralisateur, quoique à un moindre degré. La comparaison entre les deux fabriques d'inhumain reste jusqu'à aujourd'hui gênante. « C'est monstrueux, mais différemment », écrit Olga Wurmser. D'un côté, l'élimination systématique d'un peuple, avec vieillards et bébés. De l'autre, la déportation systématique de classes ou de groupes sociaux, la dispersion des familles, l'éducation des enfants dans la haine de leurs parents. Le camp stalinien n'a pas connu le Zyklon B, mais il a fabriqué beaucoup plus de morts au total. Les deux systèmes sont étroitement liés dans leurs mécanismes totalitaires : le camp, négativement sacralisé, omniprésent et « omni-tu », est le moteur de la terreur exercée hors du camp. Sa présence latente est fondamentale dans ce que les détenus russes ont appelé la « grande zone » (le reste du pays), pour engourdir les sujets de l'État totalitaire. En présentant les *Mémoires* de Margarete Buber-Neumann, communiste allemande, qui passa du camp soviétique (près de Karaganda) au camp nazi de Ravensbrück (après avoir été livrée par les agents du N.K.V.D. aux SS sur le pont de Brest-Litovk), Albert Béguin écrit, en 1949 : « Si la vie des camps semble montrer qu'il y a dans le peuple russe un fonds d'humanité, plus intact que dans le peuple allemand, la comparaison des deux systèmes policiers suggère, à l'inverse, que le régime soviétique a plus complètement que l'hitlérien évacué les survivances chrétiennes. » De fait, les observateurs sont pris d'un certain vertige en face des nombreux cas de livraisons de détenus d'un système à l'autre. De nombreux Russes connurent le chemin inverse : Soljenitsyne évoque, dans *Une journée d'Ivan Denissovitch* (1962), Senka Klevchine, un zek venu droit de Buchenwald. Et ce Senka déclenche la rêverie politique de Jorge Semprun (l'auteur du *Grand Voyage*) dans son livre *Quel beau dimanche !* Soljenitsyne écrit : « Senka (qu'est-ce qu'il en a vu, celui-là !) ne parle presque jamais. Il n'entend pas et ne se mêle pas aux conversations. Si bien qu'on ne sait pas grand-chose sur lui, sinon qu'il a été à Buchenwald. » Semprun ajoute : « Ils n'étaient pas sur une planète étrangère, les Russes, à Buchenwald, ils étaient comme chez eux ».

L'essentiel a été dit par Hannah Arendt, dès 1951, dans son livre *le Système totalitaire* : les camps de concentration et d'extermination des régimes totalitaires servent de laboratoires où la croyance fondamentale du totalitarisme — *tout est*

possible — se trouve vérifiée. Arendt analyse les composantes de cette entreprise de domination totale et de dégradation de l'homme. On les retrouvera, sous une forme plus concrète, dans toute la littérature russe sur les camps. Ce qui pourrait nous arrêter à cette étape de la réflexion, ce sont les témoignages vivants d'hommes comme Semprun qui, survivants du camp nazi, anciens communistes, ont eu à découvrir peu à peu, avec réticences et repentirs, ce qu'énonce si magistralement Hannah Arendt : la nature commune des deux systèmes. Cette douloureuse découverte nourrit l'énergie et la verve sombre de *Quel beau dimanche !* — « Je pensais que Staline détruisait l'innocence possible de notre mémoire » — et amène des pensées de douleur comme celle-ci : « J'ai pensé que le véritable mausolée de la révolution se trouvait dans le Grand Nord, à Kolyma. On pourrait creuser des galeries au milieu des charniers — des chantiers — du socialisme. On défilerait devant les milliers de cadavres nus, imputrescibles des déportés pris dans le gel de la mort éternelle. » Dégradation par la soumission au pouvoir des truands, problème crucial de l'élimination des mouchards, et toute une commune ethnographie de la « tribu zek » (ceux qu'à Dachau on baptisait « musulmans » sont appelés « crevards » à Kolyma...) Daix, Semprun et beaucoup d'autres se découvrent avec douleur une communauté de souvenirs avec le zek soviétique. Cette découverte, liée à la révélation soljénitsynienne est une « vérité dérangeante, désagréable et pratiquement inadmissible par les intellectuels de gauche » (les autres n'intéressent pas Semprun « dans ce contexte précis »). Beaucoup d'autres avant eux ont parcouru ce chemin, sans parler de ceux qui furent directement remis aux SS par Staline. Il convient ici de rappeler le cas de l'écrivain polonais Tadeusz Borowski, survivant des camps allemands, devenu un chantre du régime « populaire » polonais et qui se suicida en 1951. L'auteur du *Monde de pierre,* constat lapidaire et cynique d'un nouveau monde cannibale, ne réussit à supporter ni sa survie, ni sa nouvelle allégeance. Celui qui avait écrit le récit *Messieurs-dames au gaz s'il vous plaît !* ouvrit le robinet du gaz le 1er juillet 1951. La cautérisation avait échoué...

À la difficulté de comprendre Auschwitz s'ajoute en effet celle de surmonter l'utopie. La domination totale exige l'élimination totale de la spontanéité humaine. René Girard, on le sait, considère que toute l'histoire humaine est prisonnière du mythe de la victime sacrificielle, d'abord sacrifiée puis déifiée. Or, si le processus « victimaire » revient en force au XXe siècle, il reste moins enfoui dans le mythe : le christianisme a commencé à l'interrompre — en le dévoilant. Mieux on comprend ce processus, plus il faut de violence pour ressusciter le mythe et pour « refermer la communauté humaine sur elle-même ». Le bouc émissaire, à notre époque « rationnelle », devient une foule massive : « Toutes les idéologies virulentes, écrit R. Girard, qui se sont succédé et combattues tout au long du XXe siècle, sont toujours fondées sur une espèce de rationalisation monstrueuse, en dernière analyse inefficace, des mécanismes victimaires [...]. La création de la cité parfaite, l'accès au paradis terrestre nous sont toujours représentés comme subordonnés à l'élimination préalable ou à la conversion forcenée des coupables ».

Le totalitarisme n'est pas un pouvoir personnel. Il agit au nom de la science, de l'histoire ou de la nature. Il doit cacher totalement le caractère rigoureusement arbitraire du choix de la victime, déterminé « scientifiquement ». Désignées, les victimes roulent dans les wagons-cercueils vers *l'anus mundi.* En un sens, le totalitarisme abolit tout tragique : il délite, dégrade, annihile, mais sans ostentation. Pas de bourreau pour montrer la tête au peuple.

Le sociologue soviétique dissident Alexandre Zinoviev met en scène dans son œuvre satirico-fantastique un monde totalitaire où il n'est nul besoin de goulag : dans le *ratorium* de la société « communautariste », les fins dernières du goulag scientifique sont achevées sans que la contrainte — au sens ancien — ait à s'exercer ; dans ce monde sans véritable altérité, où tous sont dégradés et exposés constamment au regard de tous, l'homme divers est rassemblé dans un grand tout social, une sorte de gigantesque baraquement socialiste où la surveillance est collective. L'archipel s'est à ce point densifié qu'il est devenu continent : la société est d'un seul tenant, telle que la rêve l'utopie. La pensée paradoxale de Zinoviev universalise le baraquement, la société de déchets. Et, surtout, elle montre que le principe de plaisir y est à l'œuvre...

L'éclipse de Dieu

Après Auschwitz, il a fallu repenser les théologies, la juive comme la chrétienne. On connaît le succès de la formule de Martin Buber : l'« éclipse de Dieu ». Après la Kolyma, il a fallu repenser le socialisme, l'idée de « progrès » et même l'idée d'« homme ». La littérature sur l'*anus mundi* n'est vaste qu'en superficie. Elle est, en réalité, réduite. L'irréalité du camp de destruction est telle que non seulement les futures victimes n'y ont pas cru, mais qu'après coup les survivants ont désiré de toutes leurs forces ne plus y croire : « Cette répugnance du sens commun à croire le monstrueux, le dirigeant totalitaire ne cesse de l'encourager » (Hannah Arendt). L'« incommunicable » est encouragé par la falsification systématique opérée par le totalitarisme ; et, de toute façon, l'homme normal, frappé de stupeur, se laisse abattre « comme un lapin » (Soljenitsyne). On sait le paradoxal « procès » que fit rétrospectivement Bruno Bettelheim à la famille d'Anne Franck, qui ne fit rien pour conjurer le danger, car elle refusait quasi religieusement de voir ce danger. Le compte rendu par Hannah Arendt du procès Eichmann fit lui aussi scandale. Semprun à son tour soupçonne Bettelheim de ne pas se pardonner d'avoir survécu : une auto-accusation que Borowski avait formulée avec force dès 1946. Survivre, c'est s'autolacérer...

Pour penser Auschwitz ou la Kolyma, on peut soit tenter de les réinsérer dans une chaîne explicative ancienne, soit tenter désespérément une reformulation de Dieu. Il me semble que Schwarz-Bart, dans son beau livre *Le Dernier des justes,* appartient à la première (la plus nombreuse) famille des esprits post-auschwitziens. Il trouve en effet la solution en replaçant Auschwitz, dans une longue série d'épreuves, dans un cycle du salut par l'épreuve. Le « dernier des justes », Ernie

Lévy, candidat volontaire à la douche au Zyklon B, emmène les enfants vers le paradis : « Nous entrerons ensemble au royaume, tout à l'heure nous y entrerons la main dans la main et, là-bas, nous attend un festin de mets succulents... » La sublimation s'opère par la douleur canalisée dans la longue épreuve d'Israël : « Et loué. Auschwitz. Soit » Auschwitz parfait mystérieusement le trajet terrestre d'Israël « qui depuis deux mille ans n'avait pas d'épée » et « les lettres s'envolent » comme celles de la Torah qui enveloppait le rabbi supplicié par les Romains.

Mais il y a l'autre réaction, celle de ceux qui refusent pathétiquement qu'Auschwitz soit un mal de plus dans la série du mal. La catastrophe qu'il faut relier à la présence divine dépasse, cette fois, le franchissement de la mer Rouge ou les deux destructions du Temple... Il y a de quoi sombrer dans la folie.

Elie Wiesel, dans son œuvre romanesque, fait un usage nouveau de la folie. Le théologien Emil Fackenheim montre que « la Voix d'Auschwitz » commande aux Juifs croyants ou incroyants de ne pas désespérer et de ne pas s'évader de leur destinée, faute de quoi ils donneraient — à titre posthume — raison à Hitler. Wiesel, lui, a donné une description magistrale de la « nuit » des âmes soumises au camp : « Dans un ultime moment de lucidité, il me sembla que nous étions des âmes maudites errant dans le monde-du-néant, des âmes condamnées à errer à travers les espaces jusqu'à la fin des générations, à la recherche de leur rédemption, en quête de l'oubli, sans espoir de le trouver. » Mieux que tous, il a dit le refus d'un Dieu qui tolère Auschwitz, mais il a aussi, à côté du silence, désigné une voie de salut : le rire. Il faut inventer un nouveau bouffon pour faire reculer le mal. « Chut, juifs ! Ne priez pas si haut ! Dieu pourrait vous entendre. Et il saurait qu'il y a encore quelques juifs qui survivent en Europe ! »

Les camps du XXe siècle sont une nouvelle question à Dieu. L'argument ancien — « rien n'a changé » — ne saurait suffire... Comment échapper ici à la question de la « mort de Dieu » qui a précédé, au XIXe siècle, les grands chantiers totalitaires ? Les plus hautes expressions de la ruine du rationalisme : Kierkegaard, Nietzsche, Dostoïevski viennent à l'esprit. C'est Nietzsche qui a formulé la « mort de Dieu » avec le plus de force, dans l'épisode du fou qui cherchait Dieu : « Je cherche Dieu ! Je cherche Dieu ! Mais comme il y avait là beaucoup de ceux qui ne croient pas en Dieu, son cri provoqua un grand rire. S'est-il perdu comme un enfant ? dit l'un : Se cache-t-il ? A-t-il peur de nous ? S'est-il embarqué ? A-t-il émigré ? Ainsi criaient-ils et riaient-ils pêle-mêle. Le fou bondit au milieu d'eux et les transperça du regard. — Où est allé Dieu ? s'écria-t-il, je vais vous le dire. Nous l'avons tué, [...] vous et moi » (*Le Gai Savoir*). Cette méditation est liée à la réflexion de Nietzsche sur le nihilisme européen et sur l'effondrement de l'illusion chrétienne. Chez son « maître », Dostoïevski, la « mort de Dieu » est liée au terrorisme, et à cette secrète contagion de la maladie du terrorisme dont est marquée l'œuvre du romancier à partir de *Crime et Châtiment*. La « décomposition » de Dieu est au cœur des intuitions de Dostoïevski, qui, dans son Journal d'un écrivain, rapporte le fait divers d'un garçon qui tirait sur une hostie. Et

de là se développe sa vision prophétique de l'établissement du pouvoir totalitaire et d'une contrainte nouvelle et totale, qui s'établirait au nom de l'égalité, sous l'action d'un type d'intellectuel faible et beau parleur : « Chose étrange, tous les bourreaux qu'il m'a été donné de voir donnaient l'impression d'individus intelligents, beaux parleurs, doués d'un amour-propre excessif. » Mort de Dieu, affaiblissement d'autrui, mise en esclavage au nom de la liberté : Dostoïevski a tendu à notre époque de bien étranges miroirs. Il a pressenti que la « mort de Dieu » libérait un processus généralisé de terreur qui donnerait la domination totale à un certain type de fanatique, existant en germe dans chaque individu « intelligent ».

Le miroir de Dostoïevski réfléchissait le *désir* d'une société totalitaire désir d'asservissement, désir de s'anéantir au profit du factice : c'est la grande découverte du « souterrain ». Hannah Arendt a mis en évidence la dévalorisation du réel en situation totalitaire. Mais, tandis qu'Aliocha Karamazov disait à son frère Ivan : « Peut-on vivre avec tant d'enfer au cœur et dans la tête ? », le problème qui domine l'après-Auschwitz, c'est qu'on est passé de l'idée du « tout est possible » à sa réalisation. En fait, ce passage à l'acte n'est possible que si l'idée utopique d'une Cité unique saisit un groupe de fanatiques qui érige ensuite sa « société secrète au grand jour ». Cette envie de l'unité sociale totale et ce portrait du bourreau sentimental font la profondeur des visions de Dostoïevski le dialogue entre Verkhovenski et Stavroguine contient déjà tout : la terreur, la fascination de la terreur, le besoin d'un chef de gang divinisé (que Claude Lefort baptisera l'Égocrate, pour le différencier de tous les despotes précédents). Une autre préscience de Dostoïevski est la liaison de cette « déréalisation » du réel avec le désir de mort qu'incarne Kirilov dans *Les Démons* — et que le mathématicien-philosophe Igor Chafarevitch voit à l'œuvre dans toute l'histoire du socialisme : « Chacun appartient à tous et tous appartiennent à chacun ».

L'avant-Auschwitz peut nous éclairer. Mais que nous dit l'après Auschwitz ? Le « pardon mutuel » demandé par les évêques polonais aux chrétiens d'Allemagne est-il suffisant ? Les visites de chefs d'État à Auschwitz (et celle de Jean-Paul II) sont-elles des réponses ? Où est le monument aux morts de la Kolyma ? Le christianisme tente de se repenser comme une « dissidence » par rapport à la société. Israël se veut une réponse à la « voix prescriptive » d'Auschwitz. À intervalles réguliers paraissent des « anti-utopies » : Zamiatine écrivit la sienne (*Nous autres*) très vite après la révolution d'octobre 1917 ; et de là sortirent Orwell, Huxley et aujourd'hui le Russe Alexandre Zinoviev, qui semble parachever ce que Zamiatine commença. Mais ces tentatives de dérision ont en définitive peu d'audience. Le propre de la leçon anti-utopienne est qu'elle est sans cesse à recommencer puisque l'utopie reste l'espérance motrice de l'histoire. Peu d'hommes parviennent à penser qu'ils sont en « après-utopie » : « Ce qu'il faut, c'est que de temps en temps vous vous rappeliez que vous vous trouvez dans une société future ! » (Alexandre Zinoviev).

Telle n'est pas la solution d'Elie Wiesel à l'« éclipse de Dieu ». En exergue à *La Ville de la chance*, il cite Dostoïevski : « J'ai un projet : devenir fou... » Les héros de Wiesel, inlassablement, nous demandent, demandent aux autres de quel droit nous ne sommes pas fous : « Les autres ! fit Moishe en frappant du poing sur la table. Les autres ! De quel droit ne sont-ils pas fous ? Par les temps que nous vivons, les hommes honnêtes n'ont qu'une chose à faire : devenir fou ! Cracher sur la logique, l'intelligence, la sacro-sainte raison ! Voilà ce qu'il faut faire, voilà le moyen de rester humain, de garder son intégrité ! » Mais Wiesel sauve paradoxalement, *in extremis*, l'homme, comme Dieu a sauvé paradoxalement, *in extremis*, « celui qui rira », c'est-à-dire Isaac. Dieu aime les fous. Mort et folie sont deux libérations. Mais la mort volontaire est étrangement rare au camp (le suicide est un luxe d'avant-goulag). Reste la folie. Une folie qui soutiendra son homme durant toute la survie ! La réconciliation par la folie, voilà en somme ce que signifie le rire dément d'Elie Wiesel, et la prière de son personnage Pedro :

> « Oh, Dieu ! Donnez-moi la force de pécher contre vous, de m'opposer à votre volonté ! Donnez-moi la force de vous renier, de vous emprisonner, de vous ridiculiser — voilà ma prière à moi Elle me plaît, dis-je. C'est la prière d'un fou que la tienne ! »
>
> (*La Ville de la chance*)

Dans *La Nuit*, Wiesel a donné une expression inoubliable à *ce refus de Dieu* (adressé à Dieu, et donc tout différent de la « mort de Dieu »). Le jour du Yom-Kippur, les détenus juifs débattent âprement de la question : faut-il jeûner ? Question dérisoire puisque le détenu, systématiquement affamé, ne peut ressentir le jeûne comme dans la vie d'avant. Le héros de *la Nuit* décide, lui, qu'il n'a plus de raison pour jeûner, car il n'accepte plus le silence de Dieu. Et il avale son brouet avec le sentiment de commettre le seul acte de rébellion qui lui reste possible.

Ne peut-on, toutefois, sortant des limites de sens que Wiesel assigne à son propre texte, être tenté de voir, dans le Dieu bafoué, emprisonné et ridiculisé que Wiesel appelle de ses vœux, une nouvelle version du Dieu chrétien aux outrages, une version collective où l'humanité prend, par millions, le relais du Nazaréen ?

Face au goulag

La littérature russe « dissidente » nous apporte à son tour un immense et remarquable corpus de textes sur l'homme avant, dans et après le camp, corpus plus vaste et plus varié que celui qui est relatif au camp nazi. À cela, plusieurs raisons. D'abord, le camp soviétique brasse en permanence d'immenses couches de la société. Ensuite, il s'est affaibli à l'époque du « dégel » : il a « miraculeusement » relâché des millions de survivants. Cet affaiblissement a favorisé la confession. Enfin s'annonça sous Khrouchtchev la reconnaissance du mal concentrationnaire. Ainsi furent réunies quelques conditions qui s'ajoutèrent à

une donnée de fond : l'héritage d'une littérature classique russe fondée sur un exigeant primat éthique.

« L'âme et les barbelés »

Deux générations d'écrivains du goulag se succèdent et se distinguent nettement. Les survivants des camps staliniens, Alexandre Soljenitsyne (incarcéré de 1945 à 1955), Evguenia Guinzbourg (de 1937 à 1955), Iouri Dombrovski (plus de vingt ans au total), Varlam. Chalamov (plus de vingt-cinq ans) sont des rescapés des années staliniennes. André Amalrik, André Siniavski, Vladimir Boukovski, Edouard Kouznetsov ont connu le camp après le « dégel » : un camp moins dur et une prison parfois plus raffinée. Ils sont entrés en prison avec, à l'esprit, l'expérience de leurs aînés — lue ou imaginée. Siniavski avait, dans le détail, décrit son arrestation à venir dans ses *Récits fantastiques*. Pour cette seconde génération, le goulag est un fait de « culture », acquis avant même l'expérience existentielle. Les premiers sont plus préoccupés du « cri essentiel » au nom des victimes ; les seconds, de la défense et de la reconstruction de leur moi. Pour les premiers, l'expérience essentielle est le camp, la survie au camp. Les seconds ont eu une longue expérience carcérale : la prison prime le camp, et leurs textes, souvent, relèvent de l'imaginaire carcéral selon Brombert. Ainsi Vladimir Boukovski, occupé à lutter seul contre l'« isolateur », construit mentalement un immense château fort avec « escaliers en colimaçon, tourelles et passages ». Dans le livre étonnant et tonique de Boukovski, dont le titre, *Et le vent reprend ses tours*, vient de l'Ecclésiaste, il y a toute une réflexion sur le peu de « contenu » de l'être humain en situation extrême, et cette grande leçon l'apparente à la littérature carcérale « classique » : « Il faut apprendre à ne rien voir autour de soi, à ne pas penser à sa maison, à ne pas attendre la liberté. Il faut faire en sorte que cette vie se déroule à côté de vous, parallèlement, comme si elle ne vous concernait pas ».

Nous ne saurions faire un historique complet de cette littérature d'après goulag. D'autant qu'il faudrait y ajouter des textes de première importance qui ne décrivent le goulag que par son reflet dans la société. Ces textes ne sont pas les moindres. Ce sont le *Requiem* d'Anna Akhmatova, *Sophia Petrovna* de Lydia Tchoukovskaïa, l'extraordinaire dialogue de ces deux femmes dans les *Entretiens avec Anna Akhmatova* de Lydia Tchoukovskaïa, ou encore les *Mémoires de* Nadejda Mandelstam. Il n'est pas inutile de relever que ces grands témoignages sur la peur et la survie à la peur viennent des femmes. L'humus du totalitarisme, c'est la peur et le domaine de la peur, c'est la « grande zone », tout ce qui n'est pas (encore) goulag. Au goulag même ou bien l'homme chute définitivement, ou bien il s'affranchit définitivement de la peur. Les femmes à qui le régime a pris leurs maris, fils ou frères, ont plus fortement éprouvé la peur, mais y ont mieux résisté. « En 1938, un homme m'a déclaré : Vous êtes une femme courageuse. Vous n'avez peur de rien. — Qu'est-ce que vous racontez là ? lui ai-je répondu, je ne cesse d'avoir peur. Il était impossible de ne pas avoir peur. On vous arrêtait et, avant de vous supprimer, on vous obligeait à en trahir d'autres ». Et A. Akhmatova ajoute :

« La peur reste dans le sang, comme une maladie », et elle médite sur la rétractation de Jeanne d'Arc à son troisième interrogatoire. « Par peur du feu », déclara Jeanne. La peur de cesser d'être soi-même, la peur de la peur — voilà le ciment de l'entreprise. L'arrestation viendra comme un soulagement.

Enfin arrêté, le sujet du pouvoir totalitaire, après un long périple carcéral, entrera dans la « nation zek ». *L'Archipel du goulag* de Soljenitsyne est une tentative d'embrasser toute l'existence de cette « nation zek ». La machine goulagienne désire faire de l'homme un être malléable à volonté : de la viande (symboliquement le fourgon cellulaire qui traverse la dernière page du *Premier Cercle* porte, en toutes langues, l'inscription, Miaso, Flesh, Meat, Viande). Soljenitsyne dresse un immense tableau de la naissance, de la croissance, de l'épanouissement juridique et géographique du goulag. Il procède comme un anthropologue qui voudrait dresser un relevé de toute une civilisation cachée ou submergée. Car l'histoire du goulag, c'est aussi celle d'une énorme entreprise de dissimulation. La métaphore de *l'archipel* irrigue toute l'œuvre, depuis Eos aux doigts de roses jusqu'aux interminables convois (les « transferts »), l'établissement des voies « commerciales », des carrefours, des ports de départ et d'arrivée de cette civilisation de l'esclavage.

L'Archipel du goulag est un livre hors pair parce qu'il combine l'ampleur épique, la violence de la dérision, l'immensité de l'information et de sa classification avec des éléments personnels : fragments de souvenirs, aveux des faiblesses, dialogue avec son petit héros Ivan Denissovitch (le « Virgile » de Soljenitsyne, en quelque sorte). La virulence, la verve, la colère de l'auteur se combinent également avec un immense chœur de voix : voix des 227 témoins qui ont « collaboré » à *L'Archipel* et voix des suppliciés dont l'auteur se sent chargé. Tout au long de cette œuvre immense, un souffle s'acharne au détail : car sur la planète goulag tout est dénuement et tout détail doit être dit. Après sa rencontre avec Soljenitsyne, Akhmatova confia : « C'est un phare [...]. Nous avions oublié que de pareilles gens existent. Ses yeux sont comme des pierres précieuses. *Il pèse ses mots* ». Le « pèsement » des mots, une nouvelle économie du dire et de l'écrire sont inséparables de cette reprise en main de l'histoire humaine. L'immensité du cheminement de cette enquête ne doit pas nous entraîner vers le pathétique : les mots sont pesés, et fermes. Le survivant est passé par le silence. Au cœur du livre, il y a la quatrième partie : « L'âme et les barbelés ». « Bien sûr, comparés à la prison, nos camps sont nocifs, vénéneux. Bien sûr, ce n'est pas pour le bien de nos âmes que l'on a hyper-trophié l'archipel. Cependant, n'y aurait-il vraiment aucun espoir de préserver son intégrité dans les camps ? Plus encore : l'élévation de l'âme y serait-elle vraiment impossible ? »

Le zek a la conscience pure ; il ne se suicide pas, au plus il se mutile (« le calcul est simple : sacrifier une partie pour sauver le tout ») Il doit, dès le premier instant, suivre les grandes règles du goulag, telles qu'Ivan Denissovitch les a instinctivement élaborées : survivre (en rendant des petits services aux plus

« riches »), accomplir sa tâche (le fameux mur d'Ivan Denissovitch) et *rester intègre* (ne pas moucharder, ne pas quémander, ne pas « lécher les fonds d'écuelle ») : « Tes yeux reflètent une conscience aussi pure que l'eau d'un lac de montagne. Et tes yeux, purifiés par la souffrance, décèlent infailliblement la moindre opacité dans le regard d'autrui ». En somme, pour Soljenitsyne, ce sont la pureté et la liberté qui trouvent refuge au camp, en régime totalitaire. Tout son *Premier Cercle* est bâti sur cet oxymoron : asservissement des « libres » de la « grande zone » et affranchissement des bagnards de la « petite zone ». Rien du rituel oppressant de la grande zone, rien du lent étouffement idéologique ne nous atteint plus. Bref, le *camp* peut devenir en pays totalitaire un refuge socratique. « L'échine courbée, presque brisée, j'ai pu tirer de mes années de prison la connaissance suivante : comment l'homme devient bon ou méchant ». Le camp, lieu de *concentration* sociale inouïe, est un révélateur meilleur que la guerre. Tout au long de son livre, Soljenitsyne mène la lutte contre une autre école, celle de Chalamov, pour qui le camp est inéluctablement l'apprentissage de la dépravation. Dans des gémissements de prophète, Soljenitsyne concède : « De quelle gale ne se recouvre pas l'âme des détenus quand on les excite systématiquement les uns contre les autres ! » Mais c'est pour ajouter : « De même que, dans la nature, l'oxydation ne va pas sans un gain d'électrons (quand un atome s'oxyde, un autre est réduit), de même dans les camps (et partout dans la vie), dépravation et élévation vont côte à côte ».

Du côté de Soljenitsyne se range Evguenia Guinzbourg. Son livre admirable, *Un itinéraire abrupt,* nous fait accomplir une ascension spirituelle. De l'isolateur où elle passe deux ans et ne survit qu'en se récitant des vers, au camp où elle a connu le pire, un pénitencier de femmes où l'on tue et viole par simple jeu (« ces humanoïdes vivent d'une vie fantastique, dans laquelle les limites du jour et de la nuit sont effacées »), cette femme admirable en arrive, elle aussi, à une élévation quasi mystique. Elle vient de bondir hors de la baraque livrée à une débauche fétide et monstrueuse : « Au-dessus de moi s'étendait un immense ciel noir piqué de grosses étoiles à l'éclat vif. Je ne pleurais pas. Je priais. Passionnément, désespérément. Seigneur, que j'aie la fièvre et perde conscience, que vienne l'oubli, que vienne la mort ! » Peu à peu, nous assistons à une stupéfiante résurrection du paysage, du cosmos, des étoiles. Grâce à sa rencontre d'un détenu qui est un saint, le Dr Walter, elle se retrouve au « paradis » : « Je sens naître en moi un sentiment de réconciliation, d'acceptation ». Un soir d'été, face à la baie de Nagaïevo, le docteur et elle s'écrient : « Mais c'est beau comme la baie de Naples... ».

L'humain en suspens

Face à ces « ascensions » gît la dégradation. Auteur d'une centaine de récits très connus, qui décrivent l'horreur dans un style pouchkinien — « On jouait chez Naroumov, lieutenant de la garde » de Pouchkine devient « On jouait aux cartes chez le palefrenier Naoumov », le salon est devenu une baraque, les joueurs sont des truands, l'enjeu est la vie d'un « cave » pris au hasard —, Varlam Chalamov

oppose à la cathédrale soljénitsynienne ces terribles instantanés, d'une unité de temps et de lieu idéalement classique, et dont la succession recrée l'univers même de la *concentration* humaine : un univers dont la logique est radicalement différente de la « comédie humaine » ordinaire — avec ses seigneurs truands, ses médecins-bourreaux, ses « normeurs » qui se font assassiner de nuit, ses crevards recroquevillés sur l'ordure qu'ils viennent de dénicher. Les bains, par exemple, sont ici une catastrophe à quoi le zek s'oppose de toutes ses forces, car il perdra sa dernière harde personnelle. Le délai d'une journée a une perspective eschatologique et nul ne sait ce qu'est un avenir de plus d'une semaine. Tout se ratatine d'abord, puis tout gèle dans l'homme : « Le gel, ce même gel qui transformait un crachat en glaçon au vol, arrivait jusqu'à l'âme humaine ».

Les fables courtes de Chalamov transposent « la marquise sortit à cinq heures » dans un univers de survie et de déchets humains. La honte existe aussi au goulag, mais transmuée par les lois de la dégradation : ce sera le repas supplémentaire accordé qui donnera la force de se suicider ; ou encore un ancien pasteur devenu fou qui a réussi à garder sur lui la photo de sa fille, mais celle-ci lui signifie officiellement qu'elle le renie : une main amie jettera au feu le document afin que le malheureux puisse continuer à chérir la photo. « Le plus horrible, écrit Chalamov, c'est lorsque l'homme commence à sentir que les bas-fonds sont installés dans sa propre vie, et pour toujours, quand il emprunte ses repères moraux à son expérience du camp, quand la morale des truands s'applique à sa vie […] est-il resté un homme ou pas ? »

Le récit « La Première Dent » où le narrateur, un « bleu », crache sa première dent sous les coups pour avoir voulu protéger un « cave », propose trois dénouements : dans le premier, le narrateur a appris la « loi » du camp ; dans le deuxième, son offenseur vient, plus tard, faire la paix avec lui, par crainte d'une vengeance ; dans le troisième enfin, c'est un fantôme qui passe quelques mois après : « Le géant jeune avait disparu. Il y avait à sa place un vieillard aux cheveux blancs qui boitait et qui crachait le sang. Il ne me reconnut même pas et, quand je lui pris la main et l'appelai par son nom, il s'arracha à moi et poursuivit son chemin. » Aucune des variantes n'est satisfaisante, mais, conclut le narrateur, « on écrit et on peut oublier ». Ce triple dénouement démontre simplement qu'au camp tout devient vrai à une vitesse désarmante.

Chalamov montre avec une remarquable économie de moyens littéraires tout ce qui se détache de l'homme, ainsi que la *gerçure* définitive qui s'installe dans l'esprit, dans l'imaginaire même. C'est le matériau humain qui gèle, qui se fendille et s'avilit dans un processus en trappes successives qui s'ouvrent sous le lecteur. Chalamov ignore tout de l'« élévation » de l'âme au camp. Il dit l'homme-déchet, l'homme débité comme du bois, *l'homme sans autrui,* seul face aux loups humains. Le monde chalamovien est aux mains d'un enfant cruel, il a perdu tout sens, toute humanité, mais il lui reste quelques couleurs violentes, comme aux paysages polaires.

Siniavski, dans une préface à Chalamov, se demande : peut-on, doit-on le lire jusqu'au bout ? « Oui, mais comment vivre alors, sans avoir lu jusqu'au bout ? Comme un traître ? » Beaucoup d'autres survivants sont gênés face à Chalamov, l'accusent d'outrance pathologique, le soupçonnent de commencer avec l'horreur. Mais la pureté de ces concrétions de fables sur l'homme dégradé est le meilleur gage d'authenticité de Chalamov : il a donné une seconde naissance à la « nouvelle » en lui conférant un « suspense » que jamais elle n'avait connu : où s'arrête la déshumanisation de l'humanoïde ? Où commence *l'humain mort* ? Le « suspense » de la nouvelle, c'est ici la vie *en suspens,* au sens le plus direct et le plus radical.

Art et désagrégation

Il faudrait encore analyser ici des témoignages comme celui de Martchenko sur les automutilations, langage ultime de la communication en système de totale surdité sociale. La littérature russe nous offre des textes capitaux sur l'imaginaire de l'homme déporté, torturé, soumis à l'arbitraire de l'irréalité concentrationnaire : chez Edouard Kouznetsov, chez André Siniavski ou dans le roman de Iouri Dombrovski, *La Faculté de l'inutile.* Comprimé dans l'étau totalitaire, que devient l'imaginaire humain ? Dans son *Journal*, E. Kouznetsov livre une réponse : « Le vécu recouvre l'imaginé. Le rêve s'introduit dans le rêve. La mémoire déboussolée se gratte l'occiput en bégayant. Et cela ne vient pas tellement du temps écoulé : tout ce qui existe de l'autre côté des miradors est d'une autre planète [...]. Mais je me surprends, parfois, en flagrant délit de tentatives subtilement schizophréniques : le camp et tout ce qui en procède seraient l'unique réalité, le reste n'ayant valeur que de mirage, un mirage consécutif à l'action hallucinante de la soupe à l'eau. Ou bien je m'avise soudain qu'en cette fameuse veille du Nouvel An de 1971 où je fus emmené au supplice, j'ai été réellement fusillé. Mais troué de balles comme passoire dans le monde réel, je continuerais de fonctionner mécaniquement dans une dimension illusoire, fruit de mes prières instantes au moment de la salve ». En lisant ces lignes, Jorge Semprun reconnut ce « rêve d'être le rêve d'un mort ». Il l'avait vécu au camp allemand.

C'est aussi de l'« intoxication cadavérique » que parle Dombrovski : car le zek corrompt à sa façon son gardien et le monde extérieur entier : « Ces cadavres sont des zombies d'une ruse diabolique : ils feignent d'être vivants et ils puent la mort ». Dans l'étau des interrogatoires « au convoyeur » — c'est-à-dire ininterrompus : pendant nuits et jours d'affilée, avec des instructeurs qui se succèdent selon le système du « convoyeur » —, l'homme torturé voit monter à lui une mer abyssale d'où sort un énorme crabe, symbole de la vie à tout prix, de la vie irraisonnée, aléatoire, venue du fond des humeurs océanes. La trahison désagrège l'homme, le souffle de mort délétère détruit enquêteurs et gardiens. Mais le crabe vital s'agite encore dans l'étau de l'imaginaire : au fond de l'homme.

C'est encore l'imaginaire du camp qu'évoque Siniavski dans *Une voix dans le chœur* : réduit à l'enclos du camp, l'être humain entre en expansion imaginaire ; plus limitée est sa part de cosmos, plus présent se fait le cosmos dans son entier. Ainsi le protopope Avvakum, chef des schismatiques Vieux-Croyants au XIXe siècle, jeté dans un trou de glace à Poustozersk avant d'être brûlé vif, sentait, en sa fosse, l'espace s'ouvrir et venir à lui, comme dans la perspective inversée des icônes où rien ne fuit à l'horizon, mais tout converge. La vie au camp (un camp « brejnévien », qui ne tue pas) semble au zek Siniavski une vie « sur l'écran », une vie en perpétuelle représentation ou, dira-t-il même, en situation d'art : éternel fond musical des radios, incessante surveillance des hommes et ce travail constant de l'imaginaire, pour, à partir de pépites de paysage et d'espace, reconstituer tout l'espace, tout le cosmos. La nature dialoguée du langage, l'intercommunication syncopée, qui passe par le juron, l'obscénité, l'anecdote, les boitements du langage populaire, sont aussi des caractéristiques de ce lieu où tout s'exacerbe, se met en scène. Pour Siniavski, le camp est le *topo littéraire essentiel* d'aujourd'hui. Il s'est substitué à la famille, au voyage, au théâtre. Il est l'humanité exhibée, mise en situation d'art et de mort : d'art, parce que de mort...

Un rêve d'européanisation de la culture avait parcouru les années 1920. Pasternak ou Ossip Mandelstam en sont, chacune d'une façon très originale, des exemples. Ce dont nous parlent les grands poètes russes de cette époque de l'« Assyrie », comme a dit Nadejda Mandelstam, c'est avant tout de la mémoire et de la perte de la mémoire. Du sens et de la perte du sens.

Dans la mémoire mendiante
Voici que je sens des meurtrissures
Pleine d'une eau cuivrée –
Je tâtonne à leur poursuite
Me haïssant, sans guide aucun,
À la fois l'aveugle et son guide.

Ce poème de Mandelstam, écrit entre deux arrestations, à Voronèje, en janvier 1937, nous dit la perte du son et du sens. Après une Europe qui regorgeait de sons et sens, voici l'Europe aveuglée, qui titube. Après Kolyma, comment retrouver autrui, les sons, le sens ? Que signifie, après Auschwitz et Kolyma, la noble construction philosophique d'un poète symboliste comme Viatcheslav Ivanov ? Que signifie le « tu es » par lequel le poète-philosophe entendait, en 1907, surmonter la « crise de l'individualisme » ?

Chalamov, Dombrovski nous administrent la preuve que le « tu es » n'a plus de sens. Soljenitsyne, Evguenia Guinzbourg veulent reconstruire, un « tu es » sur de tout autres bases, sur l'indicible fraternité des camps, qui n'a rien de commun avec celle des esthètes de 1907. Dombrovski écrit : « Sous-estimeriez-vous la personne humaine ? La croiriez-vous incapable de se plonger elle-même dans la gadoue ? De devenir aussi grotesque que le chien qui a une boîte de conserves attachée à sa

queue ? L'homme est capable de tout. Et voici le plus odieux : l'écorce de culture des tours de phrases, les prétentions, l'érudition, l'air faraud, nous conservons tout cela. Ne sommes-nous pas le sel de la Terre ? » À cette dérision impitoyable, Soljenitsyne répond avec conviction : « Ton âme, naguère desséchée, est irriguée par la souffrance. Si tu ne peux encore aimer le prochain comme l'enseigne le christianisme, du moins apprends-tu à aimer tes proches. »

En deçà ou au-delà ?

Beaucoup d'entre nous continuent à penser, à écrire et à vivre dans l'en deçà d'Auschwitz ou de Kolyma. Y a-t-il aujourd'hui un point de passage obligé par Chalamov ? Peut-on récuser les Pangloss progressistes qui continuent de penser selon la catégorie d'un futur radieux et normatif ? Ou doit-on se laisser paralyser par l'« éclipse de Dieu », s'emmurer dans l'innommable et l'incommunicable ?

Nous l'avons vu, la réponse des survivants est différenciée. Et surtout elle apporte une leçon de force et d'énergie. En regardant Soljenitsyne à la télévision, le 11 avril 1975, Semprun se dit : « Il y avait l'énorme, la truculente vérité d'Alexandre Soljenitsyne ». L'énormité, la truculence, le rire purificateur sont des constantes de l'œuvre soljénitsynienne. Tout est à *recréer.* Les valeurs anciennes sont mortes.

Le destin d'un écrivain soviétique, Vassili Grossman, est exemplaire. Grossman n'a pas été au camp. Il était un écrivain soviétique « normal », engagé et bon communiste. Ce n'est pas sa propre souffrance qui a « irrigué son âme ». Grossman, juif d'origine mais qui se sent avant tout *soviétique,* vivant « dans la légère brume du mythe officiel », et célébrant « la fornication du travail », dans le goût de la littérature *productiviste* stalinienne, nous intéresse à double titre. D'abord par sa « conversion » à Auschwitz : solidaire des gazés d'Auschwitz, Grossman est de ceux pour qui l'holocauste est un *point de passage obligé,* et même le principal point de passage obligé du XXe siècle. Ensuite, parce que Grossman se sentit intérieurement contraint de prolonger sa conversion et de relier Treblinka (sur quoi il écrivit un livre) à la Kolyma, c'est-à-dire de penser, seul, dans une clandestinité extrêmement risquée, le problème clé de la relation entre les deux grands univers concentrationnaires.

C'est en enquêtant sur le génocide juif à Treblinka et à Auschwitz que Grossman fut saisi par les prodromes de sa conversion. Avec Ehrenbourg, il écrivit un *Livre noir* sur le génocide juif, mais l'ouvrage, déjà composé, fut interdit par Staline : le peuple juif ne devait pas se « distinguer ». Bientôt l'antisémitisme d'État, sous l'étiquette de l'« anti-cosmopolitisme », allait faire rage, déporter et fusiller, limoger et terroriser. Grossman travaille alors à un grand roman « tolstoïen » sur la guerre, *Pour une juste cause,* au centre duquel il situe une famille de Stalingrad. Le roman parut en 1952, et fut l'objet d'un tir concentré de la critique, bien qu'il restât grosso modo « dans la ligne ». C'est alors que Grossman

conçut une deuxième partie, qu'il intitula *Vie et destin* : elle sera confisquée par le KGB et ne verra miraculeusement le jour qu'en 1980, à l'étranger, vingt ans après son achèvement, longtemps après la mort de son auteur.

Vie et destin embrasse, dans une certaine lourdeur romanesque, des centaines de « destins ». Du ghetto où elle a été enfermée, en Ukraine occupée, une mère juive écrit à son fils une ultime lettre, annonçant qu'elle va être massacrée : « Sais-tu, Vitia, ce que j'ai ressenti derrière les barbelés ? Je croyais que ce serait de l'horreur. Mais figure-toi, dans ce parc à bestiaux, je me sentis soulagée. Ne crois pas que j'aie une âme servile. Non, non. Autour de moi il n'y avait plus que des *hommes d'un même destin...* » Une jeune femme adopte et console un garçonnet pendant le transfert à Auschwitz et le berce de sa douceur jusque sous la douche mortelle : « Le bruissement des pas cessa, il n'y avait plus que des mots incompréhensibles, des plaintes, des cris étouffés. Le langage ne servait plus à rien, l'action perdait tout sens, l'action est dirigée vers l'avenir, et dans la chambre à gaz il n'y avait plus d'avenir ». Grossman décrit un camp soviétique, fait des portraits d'Hitler et de Staline, nous entraîne dans un « îlot de liberté » au sein de l'enfer de Stalingrad : un îlot de résistance russe où les hommes sont redevenus libres. Le savant juif Strum, dans l'attente de son arrestation imminente, va voir son vieux maître Tchapyjine, qui a refusé de travailler sur la fission de l'atome et qui lui expose sa philosophie : le vivant grandit dans l'univers aux dépens de l'inerte, la liberté l'emporte sur l'esclavage. La réponse de Strum est celle de Grossman : « Est-ce que l'homme ne changera pas ce monde en un camp de concentration galactique ? »

Grossman, avant Soljenitsyne, avait déjà jeté sur le papier cette encyclopédie vivante du camp avec ses classes de truands, de « chiennes », de « caves », de « crevards ». Déjà, il savait comment on se suicide à Magadan : « Dans les marais de la Kolyma, on cesse de manger et pendant quelques jours on boit de l'eau, on meurt d'œdème, d'hydrocéphalie, les gens appellent cela *boire l'eau* ». Le cœur du livre est l'interrogatoire du vieux communiste Mostovskoï par un SS, l'*Obersturmbannführer* Liess. Liess parle au nom du mal, mais il démontre à Mostovskoï leur solidarité : « Oui, nous sommes vos ennemis mortels.

Mais notre victoire est aussi votre victoire. Vous comprenez ça ? Et si c'est vous qui vainquez, et nous qui mourons, nous vivrons dans votre victoire ». Il démontre à son interlocuteur que Staline et Hitler ont été l'un pour l'autre des « miroirs chirurgicaux », les massacres de l'un inspirant l'autre. « Nous sommes une forme de la même unité : l'État-parti ». Mostovskoï sent s'ouvrir sous lui un « gouffre » : les échanges de victimes, la rivalité dans les massacres de leurs propres partisans entre Hitler et Staline. Liess a raison... Grossman fait le portrait d'un de ces fanatiques communistes qui étaient des « purs » (comme les terroristes du début du siècle) mais qui sont devenus des bourreaux. « Ils haïssaient au nom de l'amour ». La leçon est à la fois terrible et très modeste. Il faut, pense Grossman, enlever sa majuscule au Bien, il faut s'en remettre à l'humble « bonté

folle », qui œuvre au compte-goutte et à l'aveuglette. L'autre, la Bonté, a fait trop de mal...

Les lecteurs de ce livre, fortuitement échappé à l'anéantissement, seront sans doute assommés par la monumentalité du diagnostic et peut-être émus par la naïveté de cette philosophie du salut. Il faut surtout en saluer le courage, confronté à l'expérience de la terreur au XXe siècle. Une expérience face à quoi il n'est le plus souvent que deux solutions : l'ignorance ou le débridement fantastique. Songeons à l'écrivain polonais Kosinski, auteur de *L'Oiseau bariolé* (en anglais), à l'écrivain russe émigré Alechkovski, auteur de *Rouka, récit d'un bourreau*. Une veine de sadisme et de démence peut être exploitée avec excès, voire impudeur. Mieux vaut en revenir à la concision, à la densité d'*Une journée d'Ivan Denissovitch.* C'est dans la grisaille, la mécanicité de cette journée ordonnée par le grand ordre concentrationnaire que Soljenitsyne a su le mieux mettre à nu cet être nouveau, adapté au topo, du camp, mais qui reste obstinément humain, Ivan Denissovitch : « À cinq heures du matin, comme tous les matins, on sonna le réveil, à coups de marteau contre le rail devant la baraque de l'administration... » Cette simple phrase anodine sonna le branle-bas de l'immense littérature russe qui a tenté de nous dire ce que fut le camp.

En deçà ou au-delà... Quelle part de nous-mêmes devons-nous donner à cette réflexion ? Faut-il avec Alexandre Zinoviev annoncer que tout l'espace humain est déjà totalitaire, que le goulag n'est nullement nécessaire parce que l'ordre totalitaire est là et même à l'Ouest ? Faut-il, comme le metteur en scène polonais Grotowski, enfiler des vêtements de déportés aux acteurs qui jouent les pièces raffinées du début du siècle ? Faut-il pousser ses fantasmes jusqu'à l'écœurement comme Alechkovski ? Faut-il faire sien le silence de Mandelstam, le rire d'Elie Wiesel ?

Soljenitsyne et Grossman, qui ont écrit leurs grandes œuvres respectives dans la totale ignorance de ce que faisait l'autre, qui sont séparés par presque tout, l'un « zek », l'autre « écrivain soviétique », l'un juif, l'autre orthodoxe proche des Vieux Croyants, ont des points de rencontre superbes et étonnants. Tous deux ont cherché si la notion de « peuple » pouvait servir de planche de salut. Tous deux ont vu que non : l'individu est ici plus solide que le peuple. Ou plutôt le seul « peuple » véritable se cimente dans une commune mort : peuple d'Auschwitz, peuple de la Kolyma. Tous deux ont un « mea culpa » à faire entendre : nous nous sommes tus, nous n'avons pas su deviner le Mal sous l'utopie, nous avons été pris dans ses rets. Tous deux mettent en cause l'obligation de servir une mauvaise patrie, version moderne du tyrannicide antique et médiéval. Grossman ne voit d'issue que dans la renaissance d'une « bonté folle », individuelle, dérisoire... Soljenitsyne appelle au martyre individuel, au « décourbement » de l'âme. Au fond, ce qui les unit, ce sont les racines bibliques, c'est l'héritage biblique. En cela ils rejoignent Elie Wiesel qui, lui, ne cesse de repenser le livre de Job. Et seuls peut-être, en effet, les grands prophètes d'Israël peuvent aider à penser cette *déportation* de l'homme hors de l'humain qu'est l'expérience concentrationnaire.

L'expérience de la vérité

Et pourtant l'imprévisible a eu lieu : Moscou a édité *Vie et Destin* de Vassili Grossman et *l'Archipel du goulag* d'Alexandre Soljenitsyne. La comparaison entre les deux totalitarismes, naguère encore sacrilège, est devenue courante. Un « festival » du film totalitaire a été organisé en juillet 1989 à la Maison centrale du cinéma, en marge du festival de Moscou. On y a présenté côte à côte des films hitlériens, mussoliniens et staliniens. Ainsi, la vérité frayait à nouveau son chemin, même dans des pays où elle semblait à jamais figée dans un dogme manichéen et une langue de bois désespérante. La littérature témoin de l'inhumain aurait-elle gagné la partie ? Serait-elle enfin parvenue à introduire le doute dans les massifs de l'idéologie ?

En quelques mois, l'U.R.S.S. à vécu une période de dégel rapide des mentalités, de fonte des dogmes et d'enivrement de la vérité. Ailleurs, chez nous, le simple concept de vérité historique est mis en doute, quand il ne paraît pas carrément rétrograde. En Russie on croit dur comme fer qu'il existe une vérité historique, qu'elle a été longuement confisquée, qu'on a mutilé et torturé ceux qui luttaient pour exprimer cette vérité, et que son processus de restauration est en route. Des massifs de vérité sont à redécouvrir. La vérité ? Elle se traduit, par exemple, par une analyse sans hypocrisie des accords secrets signés entre Staline et Hitler en août 1939. Ce sont d'abord les pays baltes qui ont évoqué cette question : leurs parlements ont exigé que toute lumière fût faite sur ces accords, et surtout qu'ils fussent déclarés nuls et non avenus. Après avoir été diffusé dans les pays baltes, le texte des accords fut publié à Moscou ; un morceau majeur de la fiction historique soviétique s'écroula. La vérité revint aussi sur les massacres de Katyn que l'U.R.S.S., par la voix de son procureur Vychinski, mit au compte des Allemands lors du procès des criminels nazis de Nuremberg. Aujourd'hui se réfère au grand témoin polonais. Joseph Czapski, et son livre, *Terre inhumaine,* sera sans doute bientôt édité. La vérité revient encore sur le massacre de la famille impériale à Ekaterinenbourg : là aussi, le mensonge était devenu pestilentiel, et la conscience exigeait l'exhumation de la vérité.

Ce retour à la vérité s'est effectué en deux temps. D'abord avec la publication de la plupart des grands témoignages littéraires sur le Goulag, son industrie de soumission et de mort, ainsi que sur le règne de la peur dans la « grande zone », c'est-à-dire le reste du pays. Ainsi furent publiés *Vie et Destin* de Vassili Grossman, *La Faculté de l'inutile* de Youri Dombrovski, les *Mémoires* d'Evguenia Guinzbourg, le poème « Requiem » d'Anna Akhmatova, les récits de Lydia Tchoukovskaïa, et bien d'autres textes. Le terme normal de cette tragique « mise en lumière » a été la publication de *L'Archipel du goulag.* Le « retour » de Soljenitsyne s'est fait en plusieurs étapes. La petite revue religieuse ronéotée Vybor (*Le Choix*) lui consacra son numéro de fin d'année 1988 et publia la « Lettre aux dirigeants de l'Union soviétique », un texte de 1973. En décembre 1988 et

février 1989 des écrivains et critiques, comme Igor Vinogradov et Igor Zolotousski, ou des essayistes économistes, comme Anatole Streliany réclamèrent son retour lors de meetings mémorables. En janvier 1989, une petite revue devenue le fer de lance de la « glasnost », *Le XXe Siècle et la* paix, publia le manifeste de Soljenitsyne « Vivre hors du mensonge », avec une courte présentation d'Igor Vinogradov soulignant que l'appel de Soljenitsyne à résister au mal et au mensonge, lancé dans les années 1970, restait plus que jamais valable dans les années 1980. « Ce furent des années pesantes, quand le mensonge, le mal et la violence, qui n'avaient reculé que d'un demi-pas à l'époque dite du dégel khrouchtchévien, revinrent à l'assaut du pays, le courbant, l'étouffant, le traînant avec soi vers l'abîme de la décadence et de la pourriture, et il ne restait plus rien des espoirs qui avaient failli naître en 1956, espoirs de renouveau et de triomphe de l'esprit civique sur l'esprit de mort. » En juin 1989, enfin, un pas nouveau fut franchi : le feu vert fut donné à la publication intégrale de toutes les œuvres d'Alexandre Soljenitsyne. Le pouvoir soviétique acceptait l'exigence formulée par l'écrivain dans sa lettre à la rédaction de la petite revue *Vybor* : que l'on commence par la publication de *L'Archipel du goulag.* Le « petit veau » avait vaincu le « grand chêne »...

Les hebdomadaires et revues soviétiques ont publié un grand nombre d'autres témoignages sur les camps et la terreur policière. L'ouvrage de l'historien Robert Conquest sur *La Grande Terreur* est couramment cité, a fait l'objet de publications partielles et doit paraître en livre : Un journaliste de grand renom, Arkadi Vaxberg, enquête même sur la responsabilité d'anciens juges ou magistrats instructeurs et se permet, dans un numéro de juin de la *Literatournaïa Gazeta,* d'interviewer un magistrat instructeur qui avait « enquêté » dans l'affaire des écrivains juifs, parmi lesquels le grand poète yiddish Peretz Markish, arrêtés en 1948 et fusillés trois ans plus tard. L'ancien bourreau ne se rappelle rien ; ses réponses ressemblent à s'y méprendre à celles du général SS interviewé par Claude Lanzmann dans le film *Shoah.* Vaxberg a quand même appris au cours de son enquête que Markish n'avait rien avoué pendant les trois ans passés à la Loubianka, ce qui représente beaucoup de courage.

La question de la responsabilité dans la terreur et les massacres, et celle de l'acquiescement de presque tous à ce système ne cessent de se poser avec une insistance de cauchemar. On peut même dire que cette question « à qui la faute ? » empoisonnera longtemps encore le climat moral russe. Elle se retrouve dans le débat autour de l'antisémitisme, dans les problèmes nationaux, et alimente un énorme courrier des lecteurs. De son côté, l'Association du mémorial recueille des fonds tant pour élever un monument à la mémoire des victimes de la terreur que pour tenter d'ouvrir les archives et de dresser un constat qui pourrait être similaire à celui qui est dressé par l'Institut de l'holocauste à Jérusalem. Le poète Andreï Voznessenski a proposé l'érection d'un monument où, à chaque seconde, un mécanisme électronique ferait jaillir en lettres lumineuses le nom d'une victime : en une année, on aurait à peine fait le tour de cette sinistre nomenclature...

De nouveaux témoignages littéraires sont apparus, dont le principal est celui d'Oleg Volkov. L'homme, avec sa barbe magnifique de patriarche, sa sérénité et son expérience de toutes les « générations » de camps, dont celui des îles Solovki, exerce une impression formidable sur ceux qui l'écoutent, y compris les téléspectateurs occidentaux. Des films sont tournés, comme le documentaire *Pouvoir solovkien* de Marina Goldovskaïa, en partie sur les lieux-mêmes de cet ancien camp, et avec les conseils de Dimitri Likhatchev qui y fut lui-même détenu à la fin des années 1920. À Magadan même, qui fut cependant si longtemps synonyme d'entrée dans l'enfer glacial du dernier cercle du Goulag, on a inauguré un musée local où sont exposées les œuvres de peintres qui passèrent par les différents camps de la région et participèrent aux activités culturelles patronnées par le chef de cet empire subpolaire. La revue *L'Extrême Nord* (*Na severe dal'nem*) raconte ainsi l'histoire extraordinaire du peintre Choukhaïev, un merveilleux styliste, auteur de somptueuses illustrations pour livres éditées dans les années 1920 à Paris, qui rentra au pays en 1936, fut arrêté en 1937, retrouva par hasard sa femme dans un camp de transit, survécut grâce aux dessins qu'il fit pour la scène du théâtre de Magadan (un vrai théâtre de serfs, dans la tradition russe du XVIIIe siècle), et dont les esquisses, maintenant exposées au nouveau musée de Magadan, ont été retrouvées par hasard...

À l'été de 1989 est paru un livre intitulé *Plus jamais !* (*Zarok*), qui reprend le thème de la terreur et des camps en versant au dossier de nouveaux textes littéraires. Le plus extraordinaire est celui du poète Nikolaï Zabolotski, dont les biographies mentionnaient encore récemment de façon laconique : « En 1938 [il] fut illégalement arrêté, [il] travailla comme bâtisseur et dessinateur en Extrême-Orient, dans l'Altaï et à Karaganda. » En fait, Zabolotski, arrêté pour son poème « Le Triomphe de l'agriculture », fut torturé, devint victime d'hallucinations et fut momentanément sauvé par son envoi à l'hôpital psychiatrique dépendant de la prison. La description presque notariale qu'il fait des tortures et des hallucinations, ainsi que de ses compagnons de folie, est absolument terrifiante par son laconisme. Procès-verbal clinique d'une descente aux enfers, cette brève *Histoire de ma détention* décrit la peur panique de la chambrée (prévue pour douze hommes, elle en contient cent), lorsque, chaque soir, la cour de la Loubianka retentit des cris des suppliciés et qu'un camion spécialement mis en marche dans cette cour ne parvient pas à étouffer les hurlements. Le long transfert pendant deux mois à travers toute la Sibérie est lui aussi un cauchemar. « Petit à petit, la vie se transforma en une existence purement physiologique, privée de tout intérêt spirituel, où les soucis de l'homme se réduisaient à celui de ne pas mourir de froid, de faim ou de soif, et de ne pas être abattu comme un chien pestiféré. » Autre témoignage terrible et laconique, celui de Gueorgui Jjenov, qui rapporte un seul épisode de sa vie de bagnard soviétique, lorsque, devenu un « crevard » et travaillant aux bains, il apprend qu'un colis est arrivé pour lui au camp voisin. Le chef est d'accord pour qu'il aille le chercher (dans les immensités glacées du Kamtchatka personne ne songerait à « fuir ») ; il part, mais, épuisé, ne parcourt qu'un seul des dix

kilomètres et décide de rentrer. Deux jours plus tard, ce même chef revient aux bains, et le « crevard » joue son va-tout en lui demandant de l'emmener au « km 17 » où l'attend le paquet, et l'espoir de survie. Ce même homme, qui a traîné derrière son cheval et achevé à coups de fouet le meilleur compagnon du narrateur, s'éveille un instant à la pitié et l'emmène. Le colis a voyagé pendant deux ans, et les produits, méconnaissables, ne forment plus qu'une sorte de pâte savonneuse. Le détenu la fait alors remettre aux gardes en demandant qu'on ne lui en donne, pendant trois jours, que d'infimes portions, afin que son estomac puisse assimiler cette nouvelle nourriture. Il découvre au fond du paquet l'inventaire des produits glissé par sa mère, avec ces mots : « À ta santé mon fils ! Préserve-toi bien ! » Un troisième récit, déjà connu depuis deux ans, est dû à Boulat Okoudjava et s'intitule *La Fille de mon rêve.* Le film autrichien du même nom était un film « trophée », c'est-à-dire saisi par les Soviétiques après la guerre, un des rares films qui étaient projetés en U.R.S.S. en 1947-1948. Il enivrait toute la population par la vie luxueuse qui lui était montrée et lui donnait ainsi à rêver. Cette fois, le narrateur est un étudiant de vingt ans à l'université de Tbilissi. Il tire le diable par la queue, mais est heureux dans l'ensemble. Seule blessure secrète : sa mère est au camp (son père a été fusillé). Et voici qu'un télégramme lui annonce, en 1947, son retour. Il va plusieurs fois à la gare, en quête de l'étrange train 501, qui doit ramener des détenus de Karaganda. La voici, hâlée, jeune encore. Elle ne répond à aucune question, accepte d'aller voir le film autrichien qui enchante tant le jeune homme, mais ne le regarde même pas. Son regard est toujours ailleurs ; un seul être semble trouver avec elle une langue commune, c'est le voisin du jeune Boulat, un certain Meladze, âgé, corpulent, taciturne. Lui aussi, on le devine, vient de « là-bas », et c'est lui qui explique au fils : « Quand l'être humain ne veut pas dire un mot de trop, il parle lentement, en prenant son temps, tu comprends ? Il a besoin de temps. Il est vacciné... » C'est de ce vaccin contre la vie au camp qu'il est discrètement question dans ce récit sur la difficulté du retour à la liberté. Le recueil s'achève parmi quelques récits de Chalamov. Parmi eux, *Oraison funèbre,* qui égrène en quelques lignes les vies et souffrances de compagnons disparus, s'achève par ce cri de haine : « Et moi, je voudrais être un simple débris, un débris humain, vous comprenez, sans bras sans jambes. Alors je trouverais la force de leur cracher en pleine gueule pour tout ce qu'ils ont fait de nous. »

Témoignage et dénégation

Si le temps du témoignage est venu en Russie, si tout ce qui avait été écrit dans la clandestinité, confié au samizdat ou édité en Occident y est maintenant à peu près édité et accessible, une autre étape s'impose maintenant, celle de l'interprétation. La divulgation de l'extraordinaire amas de terreur, de torture, de déréliction humaine sur lequel est bâtie l'U.R.S.S. pose une question à la Russie, que l'Allemagne n'a pas eu à résoudre, bien que quelques esprits, comme Dietrich Bonhoefer, aient su penser que, « face à de terribles alternatives, il fallait vouloir la défaite de son propre peuple ». En effet, l'horreur nazie a croulé avec le régime, la brisure a été nette, même si la nouvelle Allemagne a dû intégrer, par la force des

choses, un grand nombre d'esprits qui étaient accoutumés à la manière de penser national-socialiste. En U.R.S.S., il n'y a pas eu de cassure, mais un premier dégel sous Khrouchtchev, suivi d'une nouvelle période de glaciation, qui, si elle n'annula pas tous les effets de cette courte période de libéralisation, insensibilisa à nouveau le plus grand nombre des gens. Enfin, avec « la révolution d'en haut », qui a été déclenchée par Mikhaïl Gorbatchev, on est parvenu à une totale liberté de dénonciation du stalinisme. Cette dénonciation va très loin, et fouille dans presque tous les recoins d'ombre de cette période majeure de l'histoire du pays. Mais, parmi ceux qui ont renvoyé leur carte au parti, on ne trouve pas que ceux qui sont écœurés par la révélation du crime. Il y a aussi les nostalgiques de la grandeur et de la pureté stalinienne. Et ceux-là sont également présents dans l'intelligentsia. À plusieurs reprises, et encore tout dernièrement dans sa première interview à une publication soviétique, Alexandre Zinoviev a fait l'éloge de cette période de « splendeur » dont le bilan est, dit-il, globalement positif. Pour des esprits simples et moins simples, le stalinisme, avec le recul de la légende, acquiert l'attrait d'une période de profonde signification historique. Le pays a été saisi d'un vaste haut-le-corps à la révélation de l'immense crime et de l'immense échec. Inévitablement s'ensuivent les syndromes de la haine de soi : pulsions suicidaires, animosité envers l'étranger, ou désir de destruction. Si le problème peut apparaître moins grave pour la partie non russe de l'empire, laquelle peut rejeter la culpabilité sur la Russie, la Russie, elle, est en proie aux convulsions provoquées par ce dégoût de soi, et risque de s'y adonner avec une violence insoupçonnée.

Aussi les témoignages favorables au stalinisme ne manquent-ils pas dans les lettres de lecteurs. Certains penseurs « de droite » s'essaient à canaliser le mal vers les « communistes » essentiellement non russes, comme le fait Vladimir Solooukhine, ou, plus simplement, vers les juifs, comme le font certains publicistes du mouvement Pamiat (la Mémoire). Mais, même sans aller à ces extrêmes, un écrivain d'une parfaite pureté morale comme Valentin Raspoutine reflète bien, dans ses écrits des trois dernières années, l'évolution anxieuse d'un esprit attaché à son pays, converti aux valeurs religieuses et spirituelles, mais qui n'admet pas que l'auto-dénonciation aille si loin. Dans une lettre ouverte à la *Pravda* de janvier 1989, un groupe d'écrivains « russophiles », composé de Valentin Raspoutine, Victor Astafiev, Vassili Belov, Piotr Proskurine et Sergueï Bondartchouk, s'exprimait ainsi : « L'affranchissement de la conscience, la démocratisation, la transparence, qui s'en réjouira plus que des écrivains ? De toute notre âme, nous soutenons ce processus fécond, qui aujourd'hui définit la vie de notre société. Cependant, il ne nous est pas possible de taire l'angoisse, que nous éprouvons aussi, de ne pas voir l'écume qui souille la crête de cette puissante vague. » Les écrivains susnommés s'en prennent ainsi à l'hebdomadaire *Ogoniok,* accusé de dénigrement systématique, mais, d'une façon plus générale, ils déplorent l'excès des attaques contre le passé du peuple, et contre Cholokhov en particulier. Dans l'hebdomadaire *Ogoniok,* précisément, la rubrique consacrée aux lettres des lecteurs apporte régulièrement, et sous une forme beaucoup plus crue, la même réaction négative à la dénonciation du passé, et il faut à la critique Tatiana Ivanova

beaucoup d'énergie pour faire front et affirmer, contre vents et marées, que ce thème de la terreur et des souffrances endurées ne sera jamais clos tant qu'il y aura des témoignages nouveaux.

Dans le témoignage posthume si frappant du poète Zabolotski, il y a un moment très caractéristique, où le narrateur ose s'ouvrir à un compagnon de l'idée qui le traverse : leurs bourreaux ne peuvent pas être des « leurs », ce sont des « fascistes » infiltrés dans le parti. « L'effroi dans les yeux, il m'avoua qu'il pensait la même chose, mais qu'il n'osait pas même articuler l'idée. Et, en effet, quel autre moyen avions-nous pour expliquer les horreurs auxquelles nous étions confrontés, nous autres Soviétiques élevés dans l'esprit de fidélité au socialisme ? Ce n'est que maintenant, dix-huit ans après, que la vie m'a montré en quoi nous avions raison et en quoi nous avions tort. »Tel est bien le problème qui a ruiné l'U.R.S.S. : une déchirante révision des fondements-mêmes du régime soviétique, né d'un coup de force d'une fraction de la social-démocratie qui, sous l'égide de Lénine, avait érigé en dogme la violence. C'est donc du côté des racines idéologiques de la violence vertueuse qu'on doit chercher la source du dérèglement. La publication de *Tout passe,* de Vassili Grossman, a été la première grande tentative de lever l'ultime tabou. « Lénine n'est pas candidat au prix de Vertu de l'Académie, écrivait sarcastiquement Georges Sorel dans un supplément à ses *Réflexions sur la violence*, il est justiciable seulement de l'histoire russe. » Or précisément toute l'histoire russe de ce siècle, une histoire que beaucoup résument comme un immense échec ayant entraîné l'éradication systématique de l'homme ancien, avec sa composante de pitié et d'altruisme, s'est faite juge de l'action et de la pensée du fondateur. C'est l'envoûtement maléfique de la violence, c'est la déshumanisation de portions entières de la société qui sont maintenant vus comme la racine du mal. Au chapitre XXI de *Tout passe,* on trouve la toute première analyse du mal de l'intolérance qui était en Lénine même : « Lénine donnant l'ordre de perquisitionner chez Plekhanov mourant, c'est un de ces traits de caractère que n'ont pas relevé ses biographes, et qui indique bien sa totale intolérance, son refus de toute démocratie politique [...]. L'intolérance de Lénine, son activité constamment ordonnée vers le but qu'il s'était assigné, son mépris de la liberté, sa férocité envers les hommes qui ne pensaient pas comme lui, sa capacité de rayer de la face de la terre, sans trembler, non seulement des forteresses, mais encore des cantons, des districts, des provinces qui se seraient permis de contester la justesse de ses thèses, tous ces traits n'ont pas surgi chez Lénine après Octobre, ils existaient chez le petit Volodia Oulianov, ils avaient des racines profondes. » Maintenant que de telles phrases ont été publiées la porte est ouverte aux réflexions sur la liaison organique entre humanisme et déshumanisation, entre socialisme et frénésie de l'unité, ce que Berdiaeff, avec son goût des formules, baptisa « un nouveau Moyen Âge ». Un nouveau Moyen Âge armé d'une « terreur étatique » comme on n'en avait jamais vu et qui, selon Grossman, a « étuvé » le genre humain et fait germer exclusivement les semences du mal caché dans l'homme.

Nommer l'innommable ?

D'autre part, en Occident, l'histoire de notre propre compréhension du nazisme est loin d'être achevée. Le film de Claude Lanzmann, *Shoah,* constitue un chapitre important de cette histoire, tant par les résistances psychologiques à la révélation du mal qu'on y voit décrites que par les résistances au film qui se sont manifestées. Et le canevas de cette œuvre faite de douze heures de témoignages parfois insoutenables n'est pas lui-même totalement innocent : dans son traitement de l'antisémitisme ordinaire dans un village polonais, ne cède-t-il pas à une certaine facilité, oubliant l'autre génocide, l'extraordinaire génocide culturel commis par les Allemands, avec l'aide initiale des Soviétiques, contre la Pologne ? Un autre film, celui de Marcel Ophuls, qui fait suite au procès de Klaus Barbie, pose lui aussi le problème de la résistance à l'aveu du mal absolu qu'a été Auschwitz : l'éventail des refus plus ou moins nuancés, camouflés ou déguisés, du crime du génocide juif forme la trame de ce film dont le titre, *Hôtel Terminus,* si symbolique, a été fourni par l'histoire même. Il désigne en effet l'hôtel réquisitionné par la Gestapo de Lyon, et qui était une officine de la « solution finale », de ce *terminus* de l'humanité que représenta le génocide. Le procès de Barbie, les comptes rendus qui en furent donnés, les chroniques brûlantes d'Elie Wiesel assis face au bourreau tranquille qui bientôt refusa même d'assister au procès, le spectacle délirant de son avocat Me Vergès, tout cela a également contribué à une théâtralisation du génocide. La banalisation du massacre sous nos yeux de téléspectateurs et la « spécularisation du génocide », selon la formule de Pierre Vidal-Naquet dans ses *Assassins de la mémoire,* posent le problème de la parole face à ces trous d'inhumanité que furent Auschwitz et la Kolyma. Faut-il en parler et, dans notre monde de communication massive et désertifiante, les exposer à devenir des objets de consommation médiatique, donc soumis aux aléas que suppose cette consommation ? Faut-il faire silence et courir le risque de laisser le champ libre au soupçon révisionniste jumelé à la nostalgie de la frénésie unificatrice ? L'affaire du carmel d'Auschwitz, qui défraye la chronique depuis l'été de 1989, est un exemple de l'impasse où nous sommes. Quoi de plus fondamentalement naturel, à première vue, que de vouloir sublimer ce lieu d'ignominie qu'est Auschwitz en voulant en faire un lieu de prière perpétuelle ? Mais, sans doute trop peu discret, ce carmel a suscité la colère de survivants juifs et de beaucoup d'autres, qui estiment insoutenable que même une prière soit dite sur ce lieu de supplice : « Le lieu de l'abomination, selon Jérémie, ne porte même plus un nom », écrit Paul Viallaneix dans l'hebdomadaire *Réforme,* cependant que d'autres se demandent : « Comment retrouver le silence d'Auschwitz ? » ou croient voir dans l'installation du carmel « le retour du mépris ».

Ainsi, le dossier du témoignage sur l'inhumain s'enrichit, se contredit, se rouvre et se rouvrira certainement à chaque génération. En constatant néanmoins l'évolution surprenante et encourageante de la Russie, qui aujourd'hui renie le totalitarisme et dénonce les crimes commis au nom du socialisme, on se prend à

penser que le temps de l'humain est revenu, accompagné de ses composantes humbles mais nécessaires : la tolérance, la mémoire, la compassion. Il est vrai qu'au même moment, en Chine, d'extraordinaires revirements « théâtralisaient » sous nos yeux le jeu inégal et mortel qui mettait aux prises un pouvoir aveugle et sourd et une jeunesse idéaliste. Le massacre est une donnée permanente de l'histoire humaine. Le massacre « ordinaire », si l'on ose dire. Plus pernicieux est le danger du fascisme ordinaire, comme disait le cinéaste soviétique Mikhaïl Romm, et un récent film autrichien, *Adieu à Berlin,* nous en a fourni une illustration saisissante. Néanmoins, il est si rare que de vastes portions de vérité reviennent à la conscience des hommes qu'aujourd'hui, malgré toutes les incertitudes qui pèsent sur cette embellie, on peut dire que l'inhumain a régressé dans ce monde pour la première fois depuis longtemps.

À nos yeux, deux artistes ont apporté leur réponse, modeste et bouleversante, à cette difficulté fondamentale : que dire de l'indicible ? Le premier est un Russe, il s'appelle Sviechnikov, et certains de ses dessins à la plume ont fait l'objet d'une exposition au musée de Grenoble : étranges miniatures à la Callot, où des êtres déshumanisés tournent en rond dans un puits... L'autre est Anton Zoran Musič. Né en Slovénie en 1909, dans ce qui était alors encore l'empire austro-hongrois, il fut arrêté par la Gestapo à Venise en 1944, et déporté à Dachau. Interné à l'hôpital du camp, au milieu des moribonds, et moribond lui-même, il réussit à se procurer du papier à la fabrique du camp et à dessiner en cachette. Ses dessins sont au musée de Bâle, le Centre Pompidou les a exposés en 1988. Dans l'obscur recoin de baraque, d'un léger trait de lavis, Musič jugeait et sauvait les hommes-objets qui l'entouraient, ces hommes-déchets qu'aucun autre embaumeur ne viendrait sauver de la destruction. Les bandelettes du mort, c'était cette fois le crayon illicite et clandestin, ce crayon léger, retenu, qui se souvenait de la terrible leçon de Goya. « De loin, écrit Musič, ils m'apparaissaient comme des plaques de neige blanche, des reflets d'argent sur les montagnes, ou encore pareils à tout vol de mouettes blanches posées sur la lagune, face au fond noir de la tempête au large. Quelle tragique élégance dans ces corps fragiles ! Des détails si précis : ces mains, ces doigts minces, les pieds, les bouches entrouvertes dans la tentative extrême de happer encore un peu d'air. Et les os recouverts d'une peau blanche, à peine un peu bleuie. Et la hantise de ne point trahir ces formes amoindries, de parvenir à les restituer aussi précieuses que je les voyais, réduites à l'essentiel. » Hommes-objets, ces débris d'humain que domine un immense kapo, qui probablement les décompte, sont pour nous l'image même de l'inhumain. En 1971, Musič revint pour la première fois à ce sujet, avec les sanguines de la terrible série « Nous ne sommes pas les derniers » : corps nus à peine esquissés, têtes énormes où éclate un cri silencieux, insoutenable, le cri inaudible d'Auschwitz...

12e PARTIE

TOTALITARISME ET DISSIDENCE

CHAPITRE 52

L'ARBRE DU BIEN ET DU MAL DE VARLAM CHALAMOV

Retour à la table des matières

« Le mélèze, c'est un arbre très sérieux. C'est l'arbre de la connaissance du bien et du mal, et non pas le pommier, ni le bouleau, et non pas l'arbre qui était au jardin du paradis avant qu'Ève et Adam en soient chassés. Le mélèze, c'est l'arbre de la Kolyma, l'arbre des camps de concentration. » On connaissait déjà les extraordinaires *Récits de la Kolyma,* parvenus en désordre à l'Occident, regroupés en trois tomes grâce aux soins de Michel Heller, et qui sont, à côté de *l'Archipel du Goulag* d'Alexandre Soljenitsyne, le plus grand monument littéraire élevé à la mémoire des victimes des camps soviétiques et sans doute le plus grand, le plus saisissant poème narratif sur « l'homme concentrationnaire ». Le génie de Varlam Chalamov a été de trouver la forme littéraire brève, syncopée qui permettait de rendre compte de la condition extrême de l'homme-déchet, de l'homme rebut, de l'homme-tronc, tel qu'il se retrouve au camp de la mort, de la famine et du froid. « Les récits de Chalamov ressemblent à des troncs, à des rondins débités sur un chantier d'abattage. Chaque tronçon constitue un récit », écrit André Siniavski. Mais on peut aller plus loin : chaque débris d'homme est lui-même un tronçon. La discontinuité est le produit le plus terrifiant du camp. Le mortier de la culture, celui de l'histoire, celui de la mémoire individuelle, celui même de la durée physiologique d'un être disparaissent dans la condition concentrationnaire. L'âme gèle plus vite que le crachat dans l'air glacé...

Pourtant il y avait un mystère de ces *Récits* : quelque chose leur conférait une force secrète, par delà leur nudité et concision classique. Ici et là des vestiges de cet humus humain appelé culture, des bribes de Rome et de Grèce, de lancinants échos d'un monde qui avait été chrétien, qui s'était ému *d'Anna Karénine,* qui avait frémi des despotismes classiques, qui avait connu « la prose étrange, presque impalpable, comme prête à s'envoler dans le cosmos » de Marcel Proust... Tout cela n'était plus que des miettes dont l'indéfinissable relent de nourriture ne faisait qu'augmenter le vertige, dans les minutes, insupportables plus que tout, du retour sur soi. L'homme au camp doit arracher de soi tout souvenir, toute odeur, toute émotion esthétique. Et pourtant, les récits étaient comme autant de rameaux de mélèze, envoyés du pays des morts au pays des vivants. Ce simple rameau expédié par la poste à un destinataire de Moscou, dans le tout dernier des *Récits de la Kolyma,* (un des douze qui ont été rajoutés par cette édition en un volume, peut-être définitive, du chef d'œuvre de Chalarnov.) « Dans l'appartement moscovite, le mélèze respirait pour rappeler aux gens leur devoir d'homme, pour qu'ils n'oublient pas les millions de cadavres, les millions d'hommes ayant péri à Kolyma. Une odeur faible et entêtante, c'était la voix des morts. (...) Les gens de Moscou allaient toucher de leur propre main cette branche dure, austère et rugueuse, ils allaient contempler ses aiguilles d'un vert aveuglant — sa renaissance, sa résurrection — et ils trouveraient dans son odeur non pas le souvenir du passé, mais le souffle de la vie. »

Parmi tant de témoignages sur les camps, l'œuvre de Chalamov est la seule à accomplir ce prodige : aller jusqu'au bout de la décomposition de l'homme et de cet homme humilié au-delà de toute humiliation recréer des paillettes d'humain capables, nous entraîner dans cette hibernation de l'histoire. J'avoue que personnellement, grand admirateur de ces concrétions de désespoir que sont les récits de Chalamov, je m'étais souvent posé la question : mais enfin qui est l'homme qui a réussi ce prodige de survivre au tourment de vingt-cinq ans de camp, survivre au « gel de l'âme » et mobiliser la force d'inventer ces petites unités de prose qui sont comme autant glaçons poétiques ? Et certes, nous savions qui était Chalamov, nous avions lu ses recueils de vers (pas très bons), son « autocritique » de 1972, misérablement extorquée à un vieil homme qui voulait vieillir et mourir en paix. Soljenitsyne nous avait dit dans *l'Archipel du Goulag* qu'il avait proposé à Chalamov d'écrire avec lui cette encyclopédie de la condition « concentrationnaire » — fondée sur un tout autre principe constructif et narratif. Or voici qu'en plus de cette réédition des *Récits de la Kolyma,* nous recevons aujourd'hui un autre texte de Chalamov, une sorte d'autobiographie, qui présente tous les traits de la hâte et de l'inachèvement, mais qui est un texte passionnant, où, enfin, se dévoile partiellement l'énigme de la personnalité de cet homme. *La*

Quatrième Vologda [1] restera à jamais comme le livre d'accompagnement du chef d'œuvre des *Récits de la Kolyma* [2].

Le père de Varlam Chalamov était un prêtre orthodoxe. Le portrait qu'en fait son fils est puissant et inoubliable. Lui-même fils de pope, issu d'une famille de Zyrianes, il apparaît un peu comme un chamane, ayant hérité peut-être le *numen* du sorcier, en plus de l'autorité du prêtre. C'était un prêtre assez progressiste, croyant authentique, encore que son fils se pose des questions à ce sujet, disons plutôt scientiste. Sa carrière nous paraît étonnante seulement dans la mesure où nous avons oublié à quel point la Russie d'avant 1913 était entreprenante et mobile : le père Chalamov partit évangéliser, en mission pour l'Église officielle orthodoxe, dans les îles Aléoutiennes, il connaissait parfaitement l'anglais et lisait l'allemand et le français. Sa bibliothèque se limitait toutefois aux recueils de la maison d'édition de Gorki, au roman *Petersbourg,* d'André Biely, et à un ou deux ouvrages de théologie moderne, en particulier *la Colonne et le Fondement de la Vérité* de Paul Florenski. Le portrait de cet homme tyrannique, vaniteux, violent, qui voudrait que ses fils soient tous des chasseurs, qui vote pour les Socialistes Révolutionnaires aux élections de 1917, qui perd son fils préféré à l'Armée rouge, qui est publiquement renié par un autre fils, lâche et carriériste, qui réduit en esclavage domestique sa femme, devenue une vieille femme obèse et cardiaque, usée par la vie, qui est chassée de son logis pour le bénéfice d'un satrape local, et qui finit aveugle, trayant tous les jours trois chèvres qui ne lui rapportent plus rien, et dont le lait gicle maladroitement par terre — ce portrait est un grand et inoubliable portrait. En le découvrant, on a l'impression de comprendre un peu mieux l'étonnante dérive de la Russie vers le totalitarisme : ce clerc progressiste, ce pope qui est honni par les « Cent Noirs » locaux pour son hostilité absolue à l'antisémitisme, croit que le clergé séculier russe, longtemps méprisé, va enfin connaître avec le nouveau régime un essor qui lui revient et va jouer le rôle principal dans l'éducation de la nouvelle société. Il se sent proche du schisme de « l'Église nouvelle » conduit par le brillant évêque Vvedenski, avec qui Lounatcharski eut de célèbres « disputes publiques » durant les premières années de la révolution. Mais il lui faudra découvrir que les « Cent Noirs » d'autrefois se reconvertissent mieux que lui au nouveau régime. Et, bien plus tard, Staline réhabilitera l'Église traditionnelle, et mettra fin de force au schisme des chrétiens russes qui avaient cru pouvoir concilier révolution et christianisme...

Dans un des plus beaux *Récits de la Kolyma,* Chalamov a laissé un portrait poignant de son père, sans dire qu'il s'agissait de son père : le récit « La Croix ». « Le prêtre aveugle traversait la cour en tâtant du pied la planche étroite semblable à une passerelle de navire posée à terre. (...) Dans son éternelle obscurité il se

---

[1] Varlam Chalamov *La Quatrième Vologda Récit autobiographique*. Traduit du russe par Catherine Fournier. La Découverte/Fayard Paris 1986.

[2] Varlam Chalarnov *Récits de Kolyma* (*Quai de l'Enfer, La Nuit, L'Homme transi, La Résurrection du Mélèze*) traduit du russe par Catherine Fournier, préface d'Andreï Siniavski, postface de Nicolas Miletitch. La Découverte/Fayard Paris 1986.

trompait souvent pendant la traite et le fin jet de lait tombait à côté du seau sans bruit... S'il se trompait souvent, ce n'était pas uniquement du fait qu'il était aveugle. Ses pensées le gênaient tout autant et, tout en pressant régulièrement d'une main tiède les pis froids d'une chèvre, il oubliait souvent ce qu'il était et ce qu'il faisait, songeant à sa famille. » Le vieillard est maintenant aveugle, les chèvres sont soumises à impôt et rapportent moins qu'elles ne coûtent, la vieille épouse est presque impotente. Un jour, il n'y a plus rien à donner à manger aux chèvres. « Le prêtre aveugle était assis, renversé contre le dossier du fauteuil, et il se taisait. Mais il n'y avait aucun désarroi sur son visage — Donne-moi la croix, dit-il en tendant ses deux mains et en remuant les doigts. » La vieille popesse retire alors à grand peine de l'unique coffre la croix pectorale en or qu'il arborait pour les services solennels à la cathédrale de Vologda. « Les magasins de Torgsin où l'on vendait des produits alimentaires contre de l'or ouvraient à dix heures du matin. » Il y a une grandeur shakespearienne dans ce vieux Lear de paroisse russe qui, dépouillé par les paysans, chassé de chez lui, aveugle, lève la hache sur ce qu'il possède plus sacré...

Varlam était le plus jeune fils, mais pas le préféré : il n'était pas chasseur, il avait le vertige, il se sentait partout à l'étroit : « De toute façon, écrit-il dans la *Quatrième Vologda,* je me sentais à l'étroit. À l'étroit sur la malle où j'ai dormi bien des années dans mon enfance, à l'école comme dans ma ville natale. À l'étroit encore à l'Université de Moscou. À l'étroit toujours dans la cellule d'isolement de la prison de Boutyrki. J'avais sans cesse l'impression de ne pas avoir fait quelque chose, de ne pas avoir eu le temps de faire ce que j'aurais dû faire. De n'avoir rien fait pour l'immortalité, comme Don Carlos et ses vingt ans, chez Schiller. J'étais en retard dans la vie, non pour toucher ma part du gâteau, mais pour prendre part à la fabrication de la pâte, à ce levain ivre. Même dans ma famille, tout finit par une débâcle : j'ai payé de vingt-deux ans d'emprisonnement le conflit entre les intérêts de la famille et ceux de l'État. L'État piétinait toutes les familles, il les pulvérisait. On aurait pu en recoller quelques morceaux si mes proches s'étaient appuyés sur la famille au lieu de recourir à l'aide de l'État. Malheureusement, en toutes circonstances, le choix se faisait en faveur de l'État, bien que cela n'eut jamais sauvé personne. »

On a l'impression que ce diagnostic amer porte sur toute la vie russe. Le jeune Varlam cessa de croire en Dieu ; il voulut faire tout l'inverse de son père, et « il s'est tout à coup révélé que la hotte du Père Noël était vide »... En lisant ces pages brûlantes de regret et de dépit, on sent à quel point, par ce père clérical et aveuglé, progressiste et naïf, Chalamov est fils de la vie russe, du rêve avorté de l'intelligentsia russe si intimement mêlé à la religion russe, au millénarisme russe. Dostoïevski et Leontiev avaient chacun prédit la catastrophe qui menaçait cette rêverie russe, mais Dostoïevski et Leontiev n'étaient pas les auteurs de l'intelligentsia russe, et pas non plus d'un pope progressiste, ami des réfugiés politiques de Vologda. « Mon père fut incapable de comprendre cette chose primordiale qui advint au pays, qu'aucun futurologue de l'intelligentsia russe

n'aurait pu prédire, bien qu'elle eût pourtant été annoncée et pressentie... Un aveugle a du mal à atteindre toute vérité, quelle qu'elle soit. » Les annotateurs de l'édition russe de ce texte ont été gênés par certaines assertions de Chalamov sur « l'Église vivante » de Vvedenski ; ils ont corrigé Chalamov lorsque celui-ci affirme qu'en définitive Nicolas I a repris le programme des « décembristes » après les avoir pendus. Il y a en effet des généralisations contestables dans ces réflexions à l'emporte pièce, mais quelle énergie de pensée ! Le « décembrisme sans décembristes », tel lui semble être la fatalité de la Russie, c'est-à-dire la destruction de tous les héros et la confiscation de leur idéal.

Chalamov a réussi à faire magnifiquement revivre ce père vaniteux et tragique, sa mère soumise et victime, ses frères aux destins contrastés. La Vologda qu'il décrit, cette « quatrième Vologda » après l'historique, la territoriale et celle de la relégation, c'est la sienne ; et les yeux du petit garçon qui regardait les trompettes des anges sur les fameuses fresques que Roubliov a peintes à la voûte de la « cathédrale froide » étaient des yeux plus qu'avides, légèrement fous. D'Ivan le Terrible, qui renonça à en faire une capitale parce qu'une brique se détacha de la voûte et lui tomba sur le pied, aux innombrables proscrits qui représentaient le rêve occidental et socialiste de la Russie — Vologda est maintenant devenue la Vologda de Chalamov, sa Vologda, la quatrième, celle d'un vieux pope aveugle qui répond à un de ses fils qui lui demande pourquoi il dort tant : « Petit sot, répondit le prêtre, *c'est que dans le sommeil —j'y vois* » « et jusqu'à sa mort, le fils ne put oublier ces mots. »

Le rameau de mélèze que nous adresse d'outre-tombe Varlam Chalamov est vraiment un rameau sacré, un rameau de mémoire vive arrachée au royaume des morts, un rameau de victoire venu d'un des plus grands abîmes de l'Histoire. À présent nous connaissons mieux son auteur, il s'est présenté avec la fragilité de tout homme avec le viatique de culture, d'affection et de révolte qu'il y a en tout homme. Et cet homme est un grand poète, si, comme il le dit, la poésie, c'est « le feu qui jaillit lorsqu'on rencontre les roches les plus dures et les plus profondes. »

12e PARTIE

TOTALITARISME ET DISSIDENCE

CHAPITRE 53

UN « NOBLE REPENTANT » AU GOULAG

Retour à la table des matières

« Face à l'extrême » [1] est un livre émouvant que Tsvetan Todorov vient de publier et qui nous remet en face de ce qui est la plus indiscutable des « marques » du XXe siècle, le camp de concentration, ou, si l'on préfère, le totalitarisme, puisqu'il n'y a pas de totalitarisme sans système d'exclusion. Or voici que nous vient de Russie encore un livre écrit « face à l'extrême », les Mémoires d'Oleg Volkov intitulés en russe « Immersion dans les ténèbres » et que voici dans une excellente traduction française sous le titre de *Ténèbres* [2]. Certes les russisants en connaissaient l'existence depuis trois ans, les soviétiques ont vu paraître l'an dernier l'édition de ce livre chez eux, et la série à grand tirage de la revue « Roman-Gazeta » en a publié des extraits en juin 90, avec une préface de Marlen Koralov. *Ténèbres* fait découvrir encore d'autres aspects du monde concentrationnaire, d'autres facettes de la Russie de toujours, et, au centre, un être extraordinaire : Oleg Volkov.

Les téléspectateurs romands ont pu voir l'an dernier le visage de prophète russe d'Oleg Volkov, avec sa barbe de moujik russe, la bienveillance de ses yeux transparents, son haut front interrogateur. Volkov représente la quintessence de *l'intelligentsia* russe, il fut projeté dans les ténèbres des camps pendant plus d'un quart de siècle, et il préserva cette pureté, cette foi évangélique qui ruissellent à travers les pages sombres ou goguenardes de son livre passionnant, touchant, noble

---

[1] Tsvetan Todorov. *Face à l'extrême*, Ed. du Seuil, Paris 1991.
[2] Oleg Volkov. *Les ténèbres*. J.C. Lattès, Paris 1991, traduit du russe par Michel Niqueux.

au sens plein de ce mot. Non, tout n'était pas dit sur les ténèbres du camp, comme il est dommage que Tsvétan Todorov n'ait pas pu le lire, mais au fond il aurait été conforté dans la conclusion qu'il a retirée de sa grande enquête commencée en face des ruines du ghetto juif à Varsovie, et poursuivie à travers toute la littérature sur les camps nazis ou communistes, de Margarete Buber-Neuman à Varlam Chalarnov. Car Todorov s'étonne que la moralité ne soit pas morte au camp, que des actes de pure relation interpersonnelle aient eu lieu dans ce monde qui voulait transformer l'homme en grain de sable malléable et transvasable à merci. Or partout, et jusqu'à la dernière seconde avant l'entrée dans ces usines de mort (que nient des insensés tenaces, jusqu'en Suisse romande), ou dans les cités de mort établies sur la *merzlota* éternelle, il y avait des gestes de bonté, de charité, d'attention à autrui, et c'est même là que Todorov pense que nous devrions aller rechercher une morale. Naturellement cela avait déjà été dit par Soljenitsyne, c'était même l'architecture secrète, le cœur de tout son *Archipel du goulag,* mais la démarche de Todorov est autre, elle vient après coup, elle interroge en anthropologue les survivants et les témoignages. Même à Dachau il y avait de superbes couchers du soleil, c'est-à-dire des mourants, des hommes en situation extrême, qui pouvaient encore regarder un soleil se coucher...

Oleg Volkov, dans ses innombrables camps a su trouver la splendeur de l'homme et la splendeur de la nature. Son goulag est un morceau de la création divine, les hommes qu'il regarde font toujours partie du dessein de Dieu. Dès 1928 il connut le bagne des îles Solovki dans la mer du Nord, et il fait du vieux monastère-bagne une description saisissante. Les bagnards côtoyaient d'anciens moines, les évêques déportés disaient des messes clandestines, les hommes fouillés, battus, chassés d'un endroit à l'autre tombaient et étaient relevés à coup de bottes, les bouches sanguinolaient, on perdait le sens du temps et l'on « remplissait les fonctions de cheval » — mais « le soleil de minuit estompé par de délicats nuages était suspendu dans le ciel nacré, des mouettes grises survolaient en silence les rochers, on entendait le doux ressac de la mer... » Libéré des travaux communs, il est attaché à la ferme du camp, et peut même s'adonner parfois à sa passion, la chasse. Ce sont alors d'étonnantes haltes dans la déréliction du monde, des haltes de poésie enivrante, où la nature reprend doucement l'homme et le rebaptise dans ses effluves.

Trois idées fondamentales structurent le livre d'Oleg Volkov. D'abord une immense pitié pour le moujik russe. En véritable « intellectuel » russe, membre de la chevalerie de l'altruisme qu'était l'intelligentsia russe, né dans une famille de petite noblesse, d'un père industriel, Volkov déifie le paysan russe et pleure comme un barde antique les terribles déportations de Staline à la fin des années vingt et au début des années trente, ce génocide de la paysannerie russe, dont la Russie d'aujourd'hui ne se remet toujours pas, et qui non seulement l'apitoie profondément, car il a vu des hordes de familles paysannes, avec vieillards et nouveaux-nés, que l'on établissait dans le désert de neige de la Sibérie du Nord, entourés de chiens-loups et de miradors, sans baraque ni abri, — à eux de tout

rebâtir, le pays leur faisait ce cadeau d'une seconde chance... Lui est un opposant, mais que sont ces malheureux ? Volkov n'est pas loin, comme le « noble repentant » des années 70 du siècle dernier, de se sentir indirectement coupable.

La deuxième idée force du livre est le martyre du clergé russe. Nous le voyons enfin ce malheureux clergé que l'on a décimé, abattu, vilipendé, traîné de bagne en bagne ou soumis à d'humiliantes mascarades : le voici dans les camps des années vingt, et il irradie le courage, la bonté. Un des détenus des îles Solovki, Mgr Hilarion déclare un soir à Volkov : « Il faut croire que l'église résistera. Sans cette foi, on ne peut vivre. Même s'il ne reste que des braises minuscules, à peine lumineuses, elles ranimeront un jour tout. Sans le Christ les gens vont se dévorer mutuellement. » Et un vieux moujik déporté déclare : « À présent, mon cher monsieur, l'espoir n'est plus qu'en Dieu, il n'y a rien de bon à attendre des hommes, ils s'ensauvagent à vue d'œil. » Dans le jeu de la délation générale, de la remise du pouvoir à la lie de population, des perquisitions, des déportations, des incendies criminels et des tueries nocturnes meurt tout un peuple, un peuple pur, saint presque. « Des myriades de cierges de l'église orthodoxe, il ne restait allumées que quelques bougies. Le moindre souffle pouvait les éteindre. » La rencontre du noble Volkov et du koulak déporté, tous deux bagnards a lieu dans une église désertée, par une nuit de ténèbres...

Le livre de Volkov émeut par les haltes quasiment mystiques qu'il ménage, et qui correspondent à une vraie technique de la survie « face à l'extrême », une technique de survie qui consiste à « se débrancher », à oublier la torture, à s'immerger dans le cosmique, à écouter le divin. Car il y a encore du divin, il y a toujours du divin, nous dit Volkov.

La troisième dimension du livre est la réflexion sur les destinées de la Russie. Comment un pays peut-il résister à tant de ruptures, à une telle folie autodestructrice ? Les réflexions sur le présent interviennent ici et là. « Le présent nous dégoûte et nous ne croyons pas que la vie puisse reprendre un bon chemin. Il n'y a personne pour l'indiquer, nous avons seulement accumulé une expérience négative, nous savons seulement ce qui est mauvais. Tout a été calomnié et défiguré : la religion, la foi, la tolérance, la démocratie, les traditions, les idéaux et les quêtes spirituelles, la liberté, la fraternité... »

Lorsqu'après plus de cinq ans, des courtes périodes de libération et de retour à la vie, puis de nouveau le baluchon, l'isolateur, les interrogatoires nocturnes à la file, les cachots pleins de merde, et la nuit dans l'âme Volkov retrouve Moscou, il lui semble que les hommes ont changé, qu'ils ont oublié ce que c'est que d'être un homme indépendant, fier, pensant. Il a traversé d'incroyables souffrances avec une force physique qui l'a sauvé, son charme personnel lui a fait rencontrer partout des êtres qui l'ont aidé, des femmes qui l'ont soigné et sauvé. L'intellectuel qu'il est se récitait des poèmes de Tioutchev, et en a mis un en exergue : « Je me suis levé tard, et en chemin la nuit de Rome m'a surpris. »

C'est la nuit d'un empire et d'une idéologie qui ont surpris Volkov. Est-il un dinosaure, un noble repentant transplanté du 19e dans le noir 20e siècle ? Se rappellera-t-il toute sa vie la femme qu'il ramena avec le cadavre de son mari dans un village de la taïga, par une de ces nuits de grande gelée qui « sont impitoyables pour les faibles » ? La femme avait cru pouvoir emmener dans sa brouette son mari à l'hôpital distant de dix kilomètres. Elle était une déportée, seule, dans l'immensité blanche et la déréliction humaine. Volkov ramena la brouette avec deux corps sans vie qui regardaient la nuit cruellement étoilée.

Oleg Volkov est un homme pieux, mais il a horreur du chauvinisme orthodoxe, des déviations nationalistes ou antisémites. Il est un rescapé des ténèbres, mais il a vu dans cette nuit-là beaucoup de bonté et beaucoup de charité, il a profité de chaque « permission » que lui accordait le pouvoir soviétique, pour reprendre racine et vie : en Sibérie, en Géorgie, dont il fait un portrait fraternel. Avec le père Arkhip, en relégation en Sibérie du nord, il vécut de grandes « fêtes cynégétiques »... Enfin il est rentré au pays, un pays libéré de la terreur, mais pas de la cuirasse d'hypocrisie et de mesquinerie, qu'il décrit si bien.

La leçon des camps, nous dit Todorov, est qu'il y a tragiquement peu de justes. Les camps exigent une générosité bien au-delà des codes moraux qui nous gouvernent en temps normal : petite charité, petits efforts, petites contributions à droite comme à gauche... Mais qui en ce monde ouvre sa porte toute grande, comme faisait le moujik russe ? Le livre de Volkov n'est pas un livre de Juste, mais il nous fait côtoyer des Justes. Ces Justes sur qui repose l'univers, comme dit un proverbe russe...

12e PARTIE

TOTALITARISME ET DISSIDENCE

CHAPITRE 54

LE PHÉNOMÈNE ZINOVIEV

Retour à la table des matières

Dans le dernier ouvrage d'Alexandre Zinoviev, dont le titre reprend le refrain d'une célèbre chanson du temps de Staline, *L'envol de nos jeunes années,* le dirigeant politique d'un régiment découvre « une des principales lois de la dialectique : la loi de la transformation d'une chose en son contraire ». L'étrange est que cette « loi », qui fait partie du bé-a-ba pseudo scientifique de l'idéologie soviétique semble véritablement opératoire dans l'œuvre monumentale et paradoxale de ce logicien marxiste devenu d'abord un des plus contradictoires démolisseurs de l'image de la « Soviétie », puis, par l'effet de cette « loi », un des plus subtils chantres du régime communiste.

L'œuvre littéraire de Zinoviev a été écrite en très peu de temps : c'est en 1972 qu'il commença, à Moscou, ses *Hauteurs béantes,* parues en 1976, et qui lui apportèrent la célébrité alors même qu'il n'avait pas encore émigré. Depuis cet ouvrage, Zinoviev a composé, selon un système de courroie sans fin, des milliers de pages qui s'organisent en « livres » mais n'en forment pas moins un seul et unique texte, inépuisable et inachevable, qu'on pourrait intituler « le mauvais infini de l'homo sovieticus ». La structure même des *Hauteurs béantes,* avec leur répétitivité hallucinante, leur système de reflets d'une réalité dans une autre (hommes et rats, haut et bas de l'échelle sociale, mécontents et satisfaits), la systématique subversion du discours « sérieux » par l'obscénité et le grotesque en sont le premier et meilleur exemple. On y trouve également le procédé du lardage de la prose par des vers de pacotille, fabriqués à la chaîne selon le principe de la

« častuška » russe (chanson satirique à thème urbain qui provoque à une sorte d'invention poétique bouffonne et quasi inépuisable). Répétitivité hallucinante, kitch poétique, subversion par le paradoxe et l'obscénité créent un discours de texture absolument originale, propre à Zinoviev et qui doit plus à la non-littérature (catéchisme idéologique, « journaux muraux », graffiti de latrines, propos de « désaoûloir » — cette institution propre à la société soviétique où se retrouvent chaque matin tous les ivrognes raflés par la police municipale sur la voie publique) qu'à la littérature proprement dite — le seul auteur russe auquel fasse penser Zinoviev est Saltykov-Chtchedrine, qui n'a pas exercé d'influence directe sur lui, lui-même cite paradoxalement... Lermontov, l'auteur d'*Un héros de notre temps,* dont il n'est proche que psychologiquement, par un certain cynisme provocant.

Aux *Hauteurs béantes* se sont ajoutées en rafales *l'Avenir radieux* (1978), les *Notes d'un veilleur de nuit* (1979), puis les deux tomes de *La maison jaune* (1980), puis *Le communisme comme réalité* (1981), *Homo sovieticus* (1972), *L'envol de nos jeunes années* (1984), sans compter les recueils d'articles, interviews et discours de toutes sortes rassemblés dans *Nous et l'Occident* (1981) et *Sans illusions* (1983). À quoi il convient d'ajouter un recueil poétique. *Ma patrie — Mort exil* (1982) [1]. Cette œuvre gigantesque a l'étrange particularité d'être en quelque sorte un composé d'isomères. La même composition atomique se retrouve dans une suite de petits corps isoèdres, quasi à l'infini. Aussi la lecture de ce texte homogène et unique du *corpus* zinovievien peut-elle partir de n'importe quel « chapitre » : faute d'intrigue et de mobilité de la fable, les notions de commencement et de fin sont à peu près éliminées. Cette matière littéraire se veut dans un rapport d'isomorphie à la matière sociale décrite par Zinoviev, l'unique objet de son œuvre et de la « connaissance » selon lui : la société soviétique avec son infinité de « collectifs » ou cellules minimales de la collectivité. Cette cellule sociale a, selon Zinoviev, remplacé tous les rapports humains antérieurs : familles, classes, hiérarchies scientifiques ou militaires. Non seulement il ne se lasse pas de décrire ce « collectif » de base, mais il affirme que cette nouvelle division sociale — horizontale, égalitaire grâce à la tyrannie exercée par la « médiocrité », réductrice de tout individualisme — représente la société de l'avenir de l'« Humanité ». C'est peut-être dans *La maison jaune* que la tyrannie collective du groupe a été décrite de la façon la plus saisissante. C'est une tyrannie fondée sur la veulerie, la lâcheté, l'envie, l'application exclusive des forces de chacun à la réduction des autres au même esclavage commun. Elle s'exerce dans des « jacassemblées » où règne le « baratin » le plus ennuyeux du monde, et se poursuit dans des « beuveries » où vainqueurs et vaincus noient ensemble l'inexistant « événement ». Une énorme part de l'énergie de Zinoviev est investie dans le triomphe de ce « collectif » et la mise en dérision du « dissident ». Car celui qui tant soit peu se distingue du « collectif » est affublé de sobriquets moqueurs, s'auto-dissout et se porte candidat au four crématoire, où l'attend une gigantesque « queue » et le remplissage des innombrables papiers de la

[1] Tous les ouvrages cités ont paru aux Éditions L'Âge d'Homme, à Lausanne.

bureaucratie (*Hauteurs béantes*), ou encore il est déclaré fou, et passe devant des commissions de psychiatres (*L'Antichambre du paradis*). Zinoviev mène tout au long de son œuvre une polémique masquée avec Soljenitsyne et tous les dissidents qui croient à l'exploit individuel : La Matriona de Soljenitsyne se transforme dans sa *Maison jaune* en une « Matrionabrutie » dont la « position philosophique » est le « matrionalisme roublard » avec, pour chaque problème, « réponse définitive et convaincante à vous laisser sur le carreau ». Quant au quidam du « collectif », il pratique au plus haut degré la « pionçologie » et ne se réveille que pour la curée contre le dissident. Alors nul besoin des incitations du KGB ! Bien au contraire, c'est le KGB qui régularise et atténue la violence spontanée du « collectif » contre le « dissident » !

Considérée fragmentairement, l'œuvre de Zinoviev, avec son verbe intarissable, peut sembler un instrument de lutte dans la tradition des grands satiriques. Mais considérée dans son ensemble elle semble frappée d'une singulière ambiguïté. La toute première concerne l'acte de dissidence. « Résistance et lucidité » caractériseraient cette œuvre, selon le seul exégète qu'elle ait trouvé à ce jour, le pasteur lausannois Claude Schwab. En fait on peut douter de l'un comme de l'autre. Dans ses interviews Zinoviev se défend d'être excessivement pessimiste, il préconise l'acte de courage. Mais dans son œuvre il intègre l'acte de dissidence dans une statistique des réfractaires, qui ne change rien au règne du collectif, règne présenté comme un état de société qui assouvit les plus profonds besoins humains et se propage tout à fait inexorablement. On débouche en fait sur une véritable aporie philosophique : le résistant, s'il est lucide, ne résiste pas. Par ailleurs une autre caractéristique générale de l'œuvre zinovievienne est l'idolâtrie de la sociologie. Jamais cette idolâtrie n'avait été poussée si loin. Non seulement l'histoire est quasiment niée (« Il n'existe que des illusions d'explication historique »), mais la possibilité d'une science sociologique absolue est le fondement même de la vision du monde chez Zinoviev. Les règles de la reproduction stable de la société sont des « lois » absolues. Avec une gigantesque équipe de scientifiques Zinoviev se fait fort de calculer toutes les variantes concevables du comportement d'une société. Ce laboratoire sociologique aux dimensions de la société elle-même semble être la véritable finalité du rêve zinovievien : méta-société de sociologues qui calculeraient toutes les variantes de la gesticulatoire sociale. « Il faut calculer toutes les variantes possibles pour le remplissage des papiers et les apporter toutes d'un coup. Cela fera environ dix millions de variantes. Une bagatelle ! » déclare le Bavard de *Hauteurs béantes.*

Mais à quel guichet Zinoviev présente-t-il la « bagatelle » de son œuvre démultipliée à l'infini ? Pour qui est-elle écrite ? Quel est son destinataire ? Là encore la loi de la transformation en son contraire joue de façon surprenante. La *réception* — pays par pays — de l'œuvre de ce logicien marxiste arrivé à une forme hétérodoxe de fiction littéraire serait un sujet d'études passionnant. En France l'impact de Zinoviev a été considérable. Malgré leur hypertrophie, ses textes ont stupéfié par leur efficacité destructrice ; ils ont, dans un premier temps,

puissamment contribué à la ruine de l'image de la société soviétique entreprise par *l'Archipel du Goulag* et les autres textes résistants. En Russie, en Pologne (où il existait des traductions clandestines dès 1978) la verve acide de Zinoviev, sa connaissance intime d'une certaine couche dirigeante de la société socialiste (essentiellement les Instituts de recherches idéologiques) font les délices d'intellectuels frondeurs. Les pays anglo-saxons semblent avoir moins succombé à ce que j'appellerais l'hallucination zinovievienne. En fait le Zinoviev en exil n'écrit peut-être que pour un Zinoviev resté en Soviétie. D'une œuvre à l'autre la nostalgie du collectif « communautariste » grandit paradoxalement... Tout en affirmant qu'il a été « antistaliniste » de 1939 à 1953, Zinoviev, dans son dernier livre, expose sa « conversion » au stalinisme : en fait, dès 1956, il aurait compris que le stalinisme ne devait rien à Staline, que c'était une prise de pouvoir « par le bas », que les bienfaits de la « mobilité sociale » l'avaient emporté de loin sur les soi-disant méfaits du goulag. « Staline représentait le dynamisme de la vie », a déclaré Zinoviev (*Encounter*, avril 1984). L'interview où se trouve cette citation met d'ailleurs presque impudiquement à nu le paradoxe central de Zinoviev : la transformation du dénigreur en laudateur, sous couvert d'objectivité. Zinoviev y affirme l'universalité des « lois » de la société communiste et la « normalité » de cette société. « Je suis politiquement indifférent. Je pourrais travailler pour les autorités soviétiques et je pourrais également travailler pour vous. (...) Je ne veux pas plus détruire le système soviétique que le vôtre ». Parmi les autres paradoxes de Zinoviev citons « l'exploitation » des Russes par les non-Russes dans le cadre de l'URSS (il rejoint ainsi étrangement les ultra-nationalistes) et ses allusions au gang allogène et particulièrement juif qui dirigerait un pays... par ailleurs fort antisémite !

Société d'esclaves, mais promise à un « millenium », la société « communautariste » soviétique telle que nous la décrit Zinoviev relève à la fois du bestiaire (le ratorium est isomorphe au « sovietorium », si l'on ose dire) et de l'ordinateur (tout y est calculable). Par rapport aux anti-utopistes tels que Zamiatine et Orwell, le monde zinovievien est beaucoup plus terre-à-terre, proche des sociétés animales (sur la couverture d'un de ses livres il a dessiné deux rats qui s'entre-étranglent) —, son « homo sovieticus » est envieux, bavard, obscène, vil et mufle, mais « sincère en tout ». Et jamais l'ambiguë répulsion-attirance pour le giron de la société totalitaire n'a été poussée si loin.

Il y a, croyons-nous, un énorme soubassement de souffrance derrière ces paradoxes et ces « apories » de Zinoviev. Ce satiriste féroce (qui est aussi un caricaturiste de talent) sent subsister en lui-même l'« homo sovieticus ». Pétri de marxisme et de scientisme soviétique, il rêve douloureusement d'une science absolue, « computérisée », de la société. Au communisme il a substitué le « communautarisme » qui est, en résumé, la jungle des rats. Lui-même n'arrive à se penser que sous deux incarnations opposées : le savant-logicien qui connaît des « lois » de cette jungle et le dissident condamné d'avance, bon pour le traitement psychiatrique. Dans le contact avec l'Occident le scientiste-sociologue se heurte

douloureusement à une réalité ondoyante, infiniment plus riche que ses schémas, et il ne cesse de dénoncer les « charlatans ». Dans la description de l'URSS, il réduit la société à un conglomérat de gangs, et l'homme à un mufle envieux, comme si toute spiritualité était, là-bas, morte. Prisonnier de son cauchemar, isolé dans son omniscience indémontrable, halluciné par ses visions d'un bestiaire humain sans rai de lumière, Zinoviev représente sans doute une des plus extraordinaires expressions de l'enfermement de l'homme dans un système totalitaire. D'ailleurs un recueil « poétique » de Zinoviev, qui est un curieux assemblage de rengaines et de rythmes vulgaires et populaires, s'achève par un rituel « pleur russe » :

Une question me poursuit à toute heure
Qui sommes-nous ? Qu'apportons-nous au monde ?
La réponse est : nous sommes déserteurs.

Ivan le Terrible invectivait son féal Kourbski, passé aux Polonais. Le pouvoir soviétique n'a pas eu à invectiver Zinoviev, il l'a privé du cocon « communautariste ». Et il en est né ce long hurlement d'auto-dénonciation qu'est l'œuvre de Zinoviev, avec ce terrible avertissement, qui semble une copie blasphématoire de l'épigraphe que Tolstoï emprunta au Deutéronome pour Anna Karénine : « Jugez-nous car vous serez jugés par nous » (*Homo sovieticus*).

Terre brûlée d'Alexandre Zinoviev

La boulimie d'écriture d'Alexandre Zinoviev s'explique peut-être par un singulier envoûtement : il contemple la société soviétique comme Kirilov sa balle en caoutchouc. Cette société, il la voit comme une sorte de *mauvais infini,* de bande dessinée sans fin où dans les « bulles » qui défilent avec une lancinante répétition, on entend tantôt les slogans inépuisables sur l'avenir radieux, tantôt les obscénités des homunculus du souterrain. On songe au Kirilov de Dostoïevski, pour qui « toute cette planète n'est que mensonge et repose sur le mensonge et la dérision » et « les lois mêmes de cette planète ne sont que mensonge et vaudeville diabolique ».

La Maison Jaune [1] est un nouvel et interminable « vaudeville diabolique » d'Alexandre Zinoviev. Il n'y a naturellement ni fable, ni intrigue. C'est toujours le même cheminement sinistre vers l'arrestation et le néant. On retrouve l'étonnante construction zinovievienne à *répétition* : défilent le Manuscrit, les Voix (d'un outre-tombe grotesque), les cauchemardesques dialogues à la Dracula de Staline, Lénine et Félix-de-Fer (Dzerjinski, l'ex saint-patron de la Loubianka). Les éléments auto-biographiques que l'on peut rassembler sont, plus encore que dans *Hauteurs béantes*, fragmentés, broyés et primitivisés dans cette B.D. de l'univers soviétique. Une page pourtant accroche : un fragment « des Voix » où l'ancien

[1] Alexandre Zinoviev : *La Maison Jaune.* Tomes I et II. Traduit du russe par Anne Coldefy-Faucard et Wladimir Berlowitch — L'Âge d'Homme. Lausanne 1982.

pilote de chasse décrit (depuis l'outre-tombe) ses missions suicidaires « C'est énorme ! Exceptionnel ! En principe on était descendu dans les dix premiers vols. J'ai eu de la veine. J'ai même eu le temps de m'amuser avec les bonnes femmes. Et de boire mon content. — Et comment es-tu mort ? — Je ne sais pas. Brusquement je n'ai plus été là. Mon dernier raid. J'ai commencé à piquer, j'ai visé. Et tout d'un coup je n'ai plus été là ».

Ces « Voix » d'un ailleurs troublant font comme des trouées de sens dans l'insupportable, l'écœurante jacasserie idéologico-obscène du ruban de parole zinovievien. Ici et là des scènes de guignol « empruntées », si l'on ose dire, à la Grande Terreur qu'a décrite Robert Conquest, mais qui est ici empaillée dans le musée Grévin de l'idéologie.

Le héros, un CSS (chercheur subalterne scientifique) est le héros habituel de Zinoviev : un intellectuel qui travaille à l'institut de logique (puis de sociologie) de la « Maison jaune » : ainsi appelle-t-on en russe les « petites maisons de Charenton », mais ici il s'agit du bâtiment des Instituts de Sciences Humaines de l'Académie des Sciences. « Elle se trouve presque au centre de Moscou, à côté d'une mare toute ronde, remplie d'urine, et dont l'emplacement était jadis occupé par l'église du Sauveur, sans valeur architecturale » (On reconnaît la Maison des Savants, toute verte, non loin de la piscine des Soviets). La Maison Jaune est peuplée de nullités, de bonnes femmes lubriques, de malins bien planqués. Entre le Maître qui le trahira, l'Accusateur qui sera manipulé, la doctoresse qui le lutine, notre CSS, qui ressemble à l'Anton d'*Avenir Radieux*, n'a qu'un défaut : ne pas maîtriser assez la pionçologie (ne pas se mettre en avant, sous-exploiter son talent, « faire semblant d'être idiot de nature »). Les promotions, mutations, interminables réunions forment la trame du tome I, cependant que le tome II est basé sur l'envoi d'une brigade de chercheurs à la campagne pour l'arrachage des patates. La brigade loge dans la grange d'une virago de village, Matrionabrutie, dont la grange, couverte de graffitis est un lupanar assailli par les rats. La marche inexorable du CSS vers l'arrestation, à la suite d'une affaire-bidon de terrorisme montée par les « Organes », s'étire tout au long d'une /Propédeutique », d'une « Apologie de la raison impure » puis d'une « Apologie de la déraison pratique ».

La dérision la plus vitriolique règne sur ce livre et Zinoviev y règle leur compte à tous ceux qui préservent un rameau d'espoir. Et en tout premier lieu à Soljenitsyne, le « Père-la-Justice » de *Hauteurs béantes* (dans la nouvelle édition de ce livre, illustrée de dessins de l'auteur, on le voit hurler à mort, dans une hure de gibbon, la dextre armée de la croix orthodoxe, devant une galerie de portraits simiesques de Brejnev). Matrionabrutie est évidemment l'envers exact de la Matriona de Soljenitsyne. Elle n'est pas la vieille paysanne sobre, ascétique, généreuse, dont l'oreille reconnaît d'emblée une chanson de Glinka, le « Juste sans qui il n'y aurait pas de village » : c'est une matrone délurée, avide, lubrique, qui fait gueuler sa radio, et a très bien pigé les lois du « ratorium ». « Le C.S.S. définit la position philosophique de Matrionabrutie comme étant le matrionalisme roublard,

conception qu'il situait entre le marxisme et l'enseignement des démocrates russes révolutionnaires ». Derrière Matriona, Zinoviev s'en prend à toute idée qu'il puisse subsister un vestige de nation russe, de christianisme russe. Les dissidents ? « Ils font dans le business, pas dans le sacrifice désintéressé ». Les victoires d'Alexandre Nevski ? « Les Allemands se sont effondrés sous la glace, et depuis, on hurle d'enthousiasme » ! Le Cavalier de Bronze ? « Pierre le Grand fut aussi un beau salaud, débauché, syphilitique et tyran » (Boris Pilniak a écrit une nouvelle sur ce thème). Bref Zinoviev liquide l'histoire russe au lance-flamme. Sans s'épargner lui-même puisque le thème de son récit *Homo Sovieticus,* transposé dans un Occident anonyme, une sorte de centrale d'espionnage américain infiltrée par le KGB, c'est précisément que le Soviétique, où qu'il soit, recrée son ratorium. « Nous sommes soviétiques, toujours, en tout et partout, écrit-il dans la *Maison Jaune.* Jusque dans l'antisoviétisme. Telles sont du moins les formes et les lois de notre comportement ». Et d'ajouter : « Les relations entre les personnalités de l'émigration y seraient même plus soviétiques que chez nous, où quelques freins subsistent, qu'on ne trouve plus en Occident ».

On a déjà comparé (Michel Heller) *Homo Sovieticus* au *Montage* de Volkoff. Mais si l'un et l'autre écrivain russe, venus d'horizons et de formations si polairement opposés, se rencontrent pour décrire un monde entièrement, diaboliquement piégé, il faut se hâter d'ajouter que pour Volkoff il s'agit d'un jeu gnostique, d'une esquive avec le diable et qu'en somme la foi au diable est déjà en soi libératrice. Il n'y a, hélas, aucun diable chez Zinoviev, aucune séparation, aucune fissure. Ou plutôt une l'écriture de Zinoviev lui-même. Une écriture dangereuse s'il en est.

En lui remettant le prix Alexis de Tocqueville le 1er juillet 1982, Simone Veil a déclaré à l'adresse d'Alexandre Zinoviev :

> « J'ose dire que l'arrêt de votre carrière, au moment où vous accumuliez les titres aux brillants honneurs, a été un coup favorable du sort, dont la pensée européenne a grandement bénéficié. Il a déclenché dans votre esprit un gigantesque remue-ménage et une réflexion d'ensemble sur le système qui vous entourait » [1].

Et Simone Veil, frappée par la lecture des *Hauteurs béantes* salue « l'ami de la liberté et le penseur » chez l'analyste satirique de cet « état stable d'anticivilisation qui s'est nommé lui-même socialisme », après avoir rompu « ces digues qui s'appellent le droit, la morale, la religion, la propriété ». Il y a là deux problèmes de fond : l'analyse de cet « état stable d'anticivilisation » est peut-être juste *grosso modo,* mais ne prend pas en compte toutes les manifestations de la civilisation et de la spiritualité russes que nous voyons néanmoins germer sans répit là-bas, sous le bricolage idéologique et la pénurie du « socialisme avancé ». L'autre problème,

[1] L'allocution de Simone Veil est reproduite dans le n° 20 de la revue *Commentaire.*

le plus grave sans doute, est celui des armes à employer. Celles de Zinoviev — son extraordinaire puissance verbale, sa fantastique machine à dérision — sont des armes paradoxales et périlleuses.

(1984)

Zinoviev entre kitch et cri

La peinture douloureuse d'Alexandre Zinoviev peut nous aider à comprendre le philosophe satiriste des *Hauteurs béantes.* L'agression brutale de ces formes déchiquetées, de ces baudruches monstrueuses qui occultent l'horizon des mégapoles inquiétantes, toutes ces adhérences ambiguës entre le fantastique et la dérision, entre l'animal et le social, sont des agressions subtiles et atroces, comparables à l'agression du producteur d'écriture opaque qu'est Zinoviev.

Je dis écriture opaque parce que Zinoviev bouche avec acharnement toutes les vannes de liberté qui relient l'homme au ciel, à la nature, au divin. Le monde social de l'énorme « pénitenkhoze » que crée son étrange fiction est un monde atrocement homogène, sans intériorité, sans la moindre translucidité. De même, son écriture à lancinante répétitivité, avec sa structure de « vis sans fin » et ses vitrines *kitch* de scatologie ou d'ivrognes, est une écriture qui remplit tout l'espace, déborde même, et s'acharne à abolir toute respiration. Le texte doit être absolument plein et la mâchoire de ce texte se ferme lentement, comme un étau, sur nous. De *Hauteurs béantes* à *Homo sovieticus* fonctionne le même principe d'extension cancéreuse du social, d'occultation des moindres fissures par cette matière sociale en expansion : le « penitenkhoze » de Zinoviev.

En regardant ces formes disloquées, ces hommes-statues, ces grouillements de chenilles, toute cette stupéfiante prédation naïve et brutale dans l'œuvre peinte de Zinoviev, comment ne pas reconnaître la texture fantastique de son œuvre de « fiction » ? D'ailleurs ces rats qui s'entr'étranglent sont sur la couverture du *Communisme en tant que réalité,* et ils nous entraînent dans le « ratorium » de *Hauteurs béantes* où la grise et impitoyable tyrannie des médiocres fonctionne mieux que la meilleure police politique.

Ces rats qui avancent sur un lépreux mur de brique à la rencontre d'un cri béant, c'est la lente invasion du monde par ce « communautarisme » que Zinoviev dénonce et voit par les yeux de l'effroi.

Mais nous reconnaissons aussi le crucifié dérisoire de *Va au Golgotha* (1985) dans ce crâne sur la croix, cerné par les mains qui se tordent pour happer, pour démembrer, pour se souder à lui, Zinoviev retrouvant presque ici l'effigie dérisoire des détracteurs du Christ aux siècles de persécution, qui représentaient la crucifixion d'un âne. C'est que l'utopie le hante, mais une utopie de dérision et de dégénérescence.

Caricaturiste de génie, le professeur de logique Zinoviev croquait ses collègues pendant les réunions. Ses caricatures romanesques ont, elles, la férocité d'un verre qui, en grossissant, éradique tout sens. Le défilement interminable des slogans parlés par des hommes ritualisés a le dessin grossier et fascinant d'une bande dessinée idéologique.

Le rituel politique d'« Ibansk », la cité des hommes-slogans, est figuré ici par la « jacassemblée », où des poupons humains agitent leurs énormes menottes pour l'applaudissement rituel sous les saintes effigies : un buste en plâtre du Fondateur, un portrait *kitsch* du Guide et les yeux de têtard d'un orateur de service.

D'autres que Zinoviev ont exploité le gisement énorme de pompiérisme offert par l'empire bureaucratique et vieillissant de Brejnev (Komar et Melamide). Mais ici le *kitch* se déverse dans « le cloaque impersonnel et puant », intitulé « Nous ». Un « Nous » aveugle, plus effrayant que celui d'Evgueni Zamiatine dans son roman anti-utopique *Nous* de 1921.

Zinoviev-peintre pose ses oiseaux de malheurs sur des sols vitrifiés d'après l'apocalypse. Surréaliste, Zinoviev ? Peut-être, mais son bric-à-brac insolite vient du paradis artificiel soviétique : les énormes statues de plâtre du Fondateur, les icônes politiques, les meetings rituels. C'est dans un parc idéologique lunaire que hurlent à la lune oiseaux et bestioles zinoviens ou qu'ils conchient le buste sacré de l'Inspirateur.

Une évolution semble s'être manifestée dans l'œuvre graphique de Zinoviev. En URSS il pratiquait davantage le dessin, la gouache, l'aquarelle, et la dominante était la caricature. En exil sont apparues les peintures à l'huile, maladroites au début, puis singulièrement affirmées : la caricature y cède le pas à la dislocation tragique, à l'inquiétante prédation, au fantastique du pullulement. Or, dans le même temps, l'œuvre de Zinoviev, dévêtant une part de son fantastique, prétendait à plus de scientificité, devenait un hybride de discours sociologique et de bande dessinée fantastico-politique. Un certain délestage de fantastique avait lieu. Mais, chassé de l'écriture, le fantastique venait grever ces huiles délirantes, où tout hurle, picore ou grouille. « Le futur est déjà là » dit l'effrayant slogan des *Hauteurs béantes.* Et cela veut dire que tout le texte de l'humain est du déjà-là, qu'il ne reste plus la moindre fente de liberté. Mais la peinture de Zinoviev, comme un lourd lest de panique, trahit et peut-être rééquilibre son créateur : la souffrance n'est-elle pas gage d'avenir ? « Rends-moi le monde atroce et beau », murmure une voix.

Le dromadaire Zinoviev

Dans l'armoire à pharmacie de chacun il est bon d'avoir un élixir à dégriser. Pour nous dégriser de la perestroïka il nous suffit d'avoir notre coin Zinoviev, et d'ouvrir l'armoire aux purgatifs de cet étonnant misanthrope. Trois livres de plus viennent de sortir de la plume stakhanoviste de ce philosophe-logicien-sociologue-

politologue-caricaturiste qui joue les « Cassandre du XXe siècle » dans un recoin de notre univers médiatique. Ces trois livres sont *Vivre* [1], ou les aventures d'un robot cul-de-jatte, *Katastroïka* [2], une nouvelle bande dessinée zinovienne sur le ver solitaire du communalisme à l'époque du logos perestroïkiste, et surtout *Les confession d'un homme en trop* [3], des mémoires en cinq cents pages qui sont la reprise de tous les thèmes zinoviens selon un schéma plus ou moins biographique, mais qui obéit à la même logique du mauvais infini que tous les autres ouvrages : une moulinette éternelle dont la seule issue est le Désespoir.

« Je voudrais crier : Bonnes gens ! Ayez peur de ceux qui vous séduisent car les séducteurs trompent toujours ! Mais qui m'écoutera si le monde est mûr pour la séduction ? » Ces derniers mots des Mémoires de Zinoviev font penser aux ultimes tours de vis de l'étau dans les *Hauteurs béantes* : nos membres sont déjà broyés dans l'énorme moulinette zinovienne, et cette larme de compassion versée sur le vitriol qui nous a déjà été servi comme viatique devient catharsis dérisoire du livre. L'horizon de Zinoviev, cette fois-ci, s'est élargi à, ou plutôt a rejoint l'Ecclésiaste ; toutefois des différents temps que connaît l'Ecclésiaste, Zinoviev n'en connaît que deux, qu'il réunit en un : celui de rire et celui de hurler. Rire et hurler, c'est ce que font les héros de *Vivre,* dernière partie d'une quadrilogie intitulée *La tentation.* À travers la fable aux redites infini », émerge un monde de monstres et de mutants d'autant mieux intégrés que « les monstres sont des communistes naturels ». La société de demain sera, est déjà une société de monstres, monstres fabriqués par des tchernobyls artisanaux, et des générations de contraceptifs, les mutants envahissent la société, et dans l'Humanité future servent de caste servile, ou de bétail humanoïde qui occupe les cases de l'édifice socio-biotechnique : ruche, ou ratorium où sont réglés tous les grands problèmes qui naguère tourmentaient les hommes à commencer par la mort. On meurt instantanément sur décision du Centre, et sans que personne en soit averti...

Katastroïka est évidemment une variante zinovienne sur la perestroïka : au pays de Partgrad, dans un bourg soviétique puant et grotesque se déroule la comédie de la perestroïka avec création d'une entreprise privée modèle, un consortium de WC publics, et distribution de préservatifs qui se mettent à circuler comme des devises, « au même titre que les dollars, les marks et la Bible » ; on crée une revue pour dénoncer les défauts de Partgrad : le « Bourbier de Partgrad », qui devient bientôt « Dans le cul de Partgrad ». Tout se termine par un dépliant de l'Intourist qui vante les mérites de Partgrad pour les étrangers qui accourent (« Des popes bien nourris et instruits vous expliqueront que même, au Vatican, vous ne trouverez pas une liberté religieuse comme à Partgrad ? ») cependant que le chef

---

[1] Alexandre Zinoviev. *Vivre, la confession d'un robot.* Traduit du russe par Bernard Kreise. Ed. de Fallois et L'Âge d'Homme, 1989.

[2] Alexandre Zinoviev. *Katastroïka. Histoire de la Perestroïka à Partgrad.* Traduit du russe par Wladimir Berelowitch. L'Âge d'Homme, Lausanne, 1990.

[3] Alexandre Zinoviev. *Les confessions d'un homme en trop.* Traduit du russe par Galia Ackerman et Pierre Lorrain. Olivier Orban. 1990.

de la Ville voit tout s'expliquer en rêve : la ville devient un énorme cul rose, les slogans deviennent tous « Le cul prime la tête », et par le trou noir se déverse en Occident toute la merde accumulée à Partgrad pendant la période soviétique... « Les occidentaux avalent cette merde tout en glorifiant la perestroïka et ses inspirateurs ».

Une pendule arrêtée dit l'heure juste deux fois par jour, alors que presque toutes les pendules qui marchent disent une heure inexacte. En ce sens la pendule arrêtée de Zinoviev dit peut-être l'heure juste. Mais ce qu'elle nous dit surtout, c'est la souffrance indicible de son auteur. Les *confessions d'un homme en trop* nous aident considérablement à relire cette œuvre étrange, qui nous fascine et qui nous irrite depuis sa première apparition, inoubliable. Ce que retiendra par dessus tout le lecteur de cette plongée dans l'univers centripète zinovien, c'est la formidable énergie du moi de cet homme. Il appartient à la race des moujiks russes autodidactes, inventeurs, butés, résistants jusqu'à la trame, têtus jusqu'à la folie. Issu d'une famille paysanne, ayant monté dans l'échelle sociale grâce à la mobilité sociale stalinienne (les purges rendaient toute la société labile), il s'est forgé un surmoi de fer et d'acier, dont le slogan est « Je suis mon propre État ». Et cet individualiste féroce, avec des intonations stoïciennes très fortes, est devenu paradoxalement le chantre du « communautarisme », c'est-à-dire d'une sorte de propension de l'homme à s'agréger en systèmes esclavagistes qui font son bonheur, et dans lesquelles il voit la base du communisme qui a triomphé à l'Est, et est en train de grignoter l'Ouest. Le grand Inquisiteur de Dostoïevski ne disait rien d'autre, mais il le disait en trente pages, Zinoviev le dit en trente mille et en toute une vie... À peu près toute la pensée de Zinoviev s'organise en paires de paradoxes : individualiste forcené-partisan du communalisme, antistalinien chantre du stalinisme, dénonciateur du soviétisme-thuriféraire du collectivisme. Zinoviev s'est forgé une matrice biographique dont ses Mémoires ne nous permettent absolument de dire si elle correspond à la Vérité ou pas (mais la question a-t-elle un sens ?), cette matrice est le complexe du terroriste qui n'a jamais pratiqué la terreur. Il revient constamment sur son passé de terroriste : lorsqu'il était lycéen, il aurait eu le projet, avec un copain, de tuer Staline, il fut appréhendé, s'échappa, se reconstruisit une biographie, et toute sa vie n'est que la suite de cet attentat rêvé. « Ma vie entière peut se résumer en une protestation farouche contre le courant de l'histoire ». Comme cette révolte est restée imaginaire, depuis, il arpente sans concession le phénomène, c'est-à-dire ce conflit avec le communisme qui l'a amené à être un des plus systématiques thuriféraires du communisme. Les pages brûlantes consacrées à l'enfance, à l'adolescence, à une extraordinaire lutte pour la survie, dans des conditions de misère noire et enthousiaste, sont vraiment en elles-mêmes un étonnant document d'amour-haine pour Staline et la splendeur misérable de l'histoire stalinienne. Nous avons certes de la peine à croire ce que dit l'auteur « À dix-sept ans je devins un renégat politique recherché dans tout le pays par les tout-puissants organes de répression ». Il échappe au danger, s'engage comme soldat, devient aviateur, assimile en deux jours ce que les autres avaient fini par retenir en plusieurs semaines, mène une vie de beuveries qu'il contrôle à la

perfection, et, sitôt la guerre terminée, se plonge dans l'étude des mécanismes grandioses de la vie nouvelle collectiviste. John Stuart Mill est son philosophe, Tchernychevski son écrivain préféré, encore qu'il s'identifie aussi à l'« homme de trop » du poète romantique Lermontov : il est un Pétchorine stalinien et un utilitariste stoïcien... Nous recevons, chemin faisant, des indications sur les trois mariages de Zinoviev, sur sa carrière brillante mais toujours guettée par les envieux, sur son goût passionné pour les joutes dialectiques, les beuveries entre amis, les « journaux muraux » soviétiques dont il fut un grand pourvoyeur en prose et en caricatures. Antistalinien sous Staline, il devient prostalinien sous Kroukrou, et voit nettement que ses pires ennemis ne sont pas les ex-staliniens, mais au contraire les nouveaux « libéraux », dont il fera un portrait au vitriol dans les *Hauteurs béantes.* Ce n'est pas un des moindres intérêts de ce livre que de nous révéler de nombreuses « clés » des portraits satiriques de l'œuvre ultérieure, ainsi que quelques circonstances de leur rédaction.

Hanté par l'idée du Livre unique, Zinoviev veut « construire un système unique qui engloberait tout le contenu de la logique en commençant par la théorie générale des signes pour finir par la méthodologie des sciences ». En sociologie il voudra construire une théorie des ensembles humains aspirant à toujours plus de vie commune. En politique il décrira une évolution millénariste vers le communisme par une entropie qui englobe aussi bien l'Occident que l'Est. Molière se moquait des médecins qui expliquaient l'opium par sa vertu dormitive. On peut aussi se moquer de Zinoviev qui explique le communisme par le « communalisme ». Mais en fait, sous ce truisme molièresque, se cache le don d'un observateur de la comédie humaine qui a très bien compris que l'homme est une redondance de suffisance et de hargne. L'univers zinovien est un ratorium qui évolue vers un post-Tchernobyl de mutants dégénérés et heureux. Avec les *Hauteurs béantes* Zinoviev trouva le remède à ses propres hantises paranoïdes : c'était le roman sociologique. À ceux qui ont, à la parution de ce texte extraordinaire, parlé d'un second Swift, il répond : « Je ne suis pas un deuxième Swift, je suis un premier Zinoviev ».

Zinoviev n'épargne pas grand monde autour de lui. Il est, il se sait le seul à avoir compris le système communiste, et donc l'histoire du monde. Mais le monde, lui, continue d'écouter des dissidents, qui sont des « dingues », des soviétologues, qui sont des stipendiés ; il est même l'objet de tentatives d'enlèvements ou d'emprisonnement. En transférant son « État » d'Est en ouest, il n'a rien gagné : il a trouvé les places prises par les centaines de milliers d'émigrés soviétiques qui l'avaient précédé, carriéristes ordinaires qui vendaient leur marchandise, par d'ex-amis qui l'avaient plagié, tel le sculpteur Ernst Nieizviestny. Il se sait rester une exception, un hapax absolu, et ce encore bien plus en Occident qu'en Orient, pour la même raison qui explique l'absence de dromadaires dans les régions riches en eau. Le dromadaire Zinoviev est fait pour le désert collectiviste qu'il dénonce et célèbre à la fois, il lui est lié par un sentiment organique d'appartenance, mais aux hommes des pays riches en eau il lance ce défi : le désert est votre avenir ; car

l'Occident est en retard sur l'Orient en manière de « communalisme », mais le temps viendra où en Bavière on fera la queue pour les saucisses, en Italie pour les spaghettis, en France pour le pinard, en Amérique pour une mauvaise bagnole, et où tout cela sera présenté comme le sommet du progrès...

Reste à expliquer comment il se fait que Zinoviev, le philosophe du communautarisme, le sociologue du ratorium et des mutants, l'historien du Néant infini n'est pas écouté en Occident, n'est pas restitué à son peuple, n'est pas l'Auguste Comte de l'Humanie en perdition. Zinoviev nous fournit la réponse : « un ouragan de désinformation d'un type nouveau s'est déversé sur l'humanité ». La grande nouveauté, la plus atrocement pernicieuse, c'est qu'on s'est mis à utiliser la vérité pour faire du mensonge. « Jamais dans l'histoire de l'humanité une si énorme somme de vérités n'a servi de matériel pour un si gigantesque mensonge ». Des armées gigantesques de professionnels du mensonge fabriquent une nouvelle sorte de mensonge qui ressemble plus à la vérité que la vérité. Face à cette apocalypse de la désinformation par la vérité, « l'appareil de propagande de Staline et de Brejnev semble en comparaison un jeu de faussaires amateurs ». Alors, n'est-ce pas, il ne nous reste plus qu'à faire comme le héros de Hauteurs béantes, à prendre notre urne funéraire sous le bras, et à entrer dans le crématorium de l'Histoire où nous attendent les mutants, les robots, les culs-de-jatte, et tous les autres anges de la parousie zinovienne.

12e PARTIE

TOTALITARISME ET DISSIDENCE

CHAPITRE 55

UN STARETS LAIC : ANDREI SAKHAROV

Retour à la table des matières

De lui Soljenitsyne avait dit qu'il possédait « un amour de l'homme merveilleusement salutaire chez nous ». Humaniste et homme d'honneur dans un monde totalitaire qui faisait fi des notions d'honneur Andreï Sakharov représentait en Russie la permanence de l'appel de l'universel dans un pays où le renfermement sur soi est une perpétuelle tentation. Néanmoins Sakharov avait des traits de caractère bien russes et qui, selon nous, l'apparentent à des traditions spirituelles proprement russe, en particulier celle du starets. Car il était peut-être avant tout un starets laïc...

La polémique fraternelle qui mit aux prises Sakharov et Soljenitsyne est une des plus belles et profondes pages de l'histoire récente russe. Mais commençons par l'hommage que lui rend l'auteur du *Chêne et le Veau.* Le totalitarisme conçu par Lénine, et poursuivi par Staline, déclare Soljenitsyne avait tout prévu, sauf une chose : « le miracle, le phénomène irrationnel, dont on ne peut prévoir les causes, ni les prédire, ni les contrarier. C'est un miracle de ce genre que constitua dans l'État soviétique l'apparition d'Andreï Sakharov, dans la foule corrompue, vénale et sans principes de l'intelligentsia technicienne et qui plus est, dans un de ses repères les plus importants, les plus secrets, où les avantages matériels pleuvaient : près de la bombe à hydrogène. Eût-il émergé en un point plus obscur, on se serait hâté de l'étrangler. »

Les deux hommes se sont envoyé des messages d'amitié fraternelle très émouvants, Soljenitsyne à Sakharov le 23 octobre 1973, à la suite d'une agression contre le savant : « Que peut-on opposer à la libre parole d'un homme libre ? Il n'y a pas d'argument. Les fusées ne sont pas applicables. Les barreaux portent préjudice à la réputation. Reste l'assassin à gages. Si jamais on vous portait ce coup, et que moi j'étais encore en vie, je vous assure que je consacrerais le restant de mes facultés d'écrivain et de ma vie à faire en sorte que les assassins perdent au lieu de gagner. » En 1974 ce fut Sakharov à Soljenitsyne, au moment où on s'apprêtait à le proscrire : « Le droit qu'a l'écrivain d'écrire ce que lui commandent sa conscience et les devoirs de l'artiste constitue l'un des droits fondamentaux d'une société civilisée. Ce droit ne saurait être limité par les frontières nationales. »

Dieu merci, il n'y eut pas d'assassin à gages, mais il y eut la proscription de l'un et la captivité de l'autre à Gorki. Dans *Un exil partagé* Elena Bonner a raconté l'extraordinaire mesquinerie du geôlier qui infligea à Sakharov et à sa femme des épreuves grotesques ou odieuses. Ce qui valut à Sakharov cet acharnement, c'est bien sûr que l'establishment soviétique des privilégiés ne lui pardonnait pas d'être un privilégié « traître ». Qu'il ait pu abandonner la cage dorée pour la défense des humiliés et des offensés était son vrai crime. Or non seulement il avait tout abandonné, mais encore son action en faveur des victimes isolées de l'arbitraire, ses voyages à l'autre bout du pays pendant toutes les années 70 pour attendre dans le froid et sous les quolibets des agents du KGB à la porte d'un tribunal où l'on jugeait un obscur dissident faisaient penser au fol en Christ d'autrefois ; lequel provenait souvent de la classe privilégiée, mais endossait l'habit du bouffon de Dieu. Sakharov était le bouffon de la justice soviétique.

Lorsqu'en décembre 1986 le maître du pays lui téléphona à Gorki et lui demanda de revenir à Moscou, ce fut non seulement une spectaculaire reconnaissance que l'honneur et le salut de la Russie étaient avec cet homme isolé et couvert de quolibets par une décennie et plus de calomnie haineuse, mais c'était aussi la reconnaissance d'un fait majeur : c'était le protestataire isolé qui avait raison envers et contre tous ! Il n'y avait pas d'autre moyen pour sauver le pays, si seulement la chose était encore possible, que de reprendre au compte de l'État le diagnostic de Sakharov et de Soljenitsyne.

Car il y a une part importante de leurs diagnostics respectifs qui était et est commune : la condamnation du régime policier, celle de l'enrégimentement idéologique, de l'absurde et aveugle culte du progrès industriel sans aucune considération pour l'homme. Aujourd'hui quand s'écroule de façon spectaculaire le monde totalitaire, on découvre que ces voix dissidentes et isolées avaient totalement raison : le totalitarisme était contre nature. Mais dire cela du fin fond de l'emprise totalitaire et quand l'Occident libre prenait, lui aussi, le totalitarisme soviétique pour une donnée permanente et inébranlable du monde c'était faire un acte de folie intellectuelle bien singulier.

Naturellement la polémique Soljenitsyne-Sakharov, qui se précise dans le premier essai de Soljenitsyne dans *Des voix sous les décombres,* opposa les deux hommes. Sakharov est universaliste, il croit les idées justes ou erronées, et pas russes ou non-russes. Il garde une tendresse pour l'idée socialiste, bien que dès 1968 il en appelle à la réforme économique et au marché. Il lutte autant pour le monde que pour son propre pays ; autant pour le désarmement général que pour la démilitarisation sociale et idéologique de la Russie, autant pour une « hygiène mondiale » que pour un assainissement de la Russie. Il y a même des traits d'utopie qui persistent en lui : ne serait-ce que sa proposition d'une taxe de 20 pour cent sur le revenu global des pays riches en faveur du développement des pays pauvres : on est loin du compte à tous égards, et il est improbable que cela soit jamais réalisé...

Mais il y a autre chose : cet homme doux et obstiné, qu'on avait maltraité dans des hôpitaux où les médecins obéissaient plus aux bourreaux qu'à Hippocrate, devint ces trois dernières années un véritable esprit politique, et il aurait pu devenir un homme d'État, un recours pour la Russie. Il sut dire au pouvoir de M. Gorbatchev à la fois les mots de conciliation et ceux de mise en garde qui convenaient. Il fut proposé à la candidature à la députation en un très grand nombre de circonscriptions électorales du pays, ce qui prouve son impact politique ; ses interventions au Congrès des députés et au Soviet suprême ont toujours tenté de pousser plus loin l'affranchissement du pays par rapport au joug ancien de l'idéologie et de la bureaucratie.

Un juste usage de la science était son idéal, moins « progressiste » qu'il n'y paraissait au premier abord, et que ne le craignait son opposant Soljenitsyne. Le juste usage de la collaboration internationale était sa réponse aux maux nationaux ; et par exemple il appelait de ses vœux une exploitation économique de l'URSS, en particulier du Nord-Est si cher à Soljenitsyne, par le recours à une collaboration internationale. Le juste usage de la liberté, en particulier le droit à l'émigration, la libre circulation des hommes, droit si peu naturel en Russie, était la « troisième baleine » sur quoi reposait selon lui un monde normal.

Le vrai déclenchement de la politique de réforme morale en Russie avait commencé par le coup de téléphone de Gorbatchev à Sakharov, qui exigea la libération de tous les prisonniers politiques ; mais il était loin d'oublier qu'on pouvait le tromper ; que l'appareil de répression était au chômage, mais pas dissous. Une de ses dernières interventions fut pour le diplomate suédois Wallenberg, disparu en 1945, et qu'on dit toujours détenu quelque part en Russie. Un seul otage, un seul prisonnier pouvait toujours le jeter sur les routes dans des recherches harassantes et obstinées. Le 12 novembre 1989 un représentant des mineurs en grève de Vorkouta appela l'académicien à son domicile. Nous avons le compte rendu de cet échange téléphonique. Sakharov se dit prêt à venir un jour à Vorkouta, car là, disait-il, se jouait le *sens commun* de notre vie soviétique « Je ne peux pas venir immédiatement. Aujourd'hui chaque jour est extraordinairement important à Moscou, et je ne peux pas m'en arracher, mais si j'ai la possibilité de

venir à Vorkouta, je viendrai. Pour moi Vorkouta est un des centres de notre combat. »

Andreï Sakharov avait su réconcilier une partie de la Russie avec elle-même. Or cette réconciliation de la Russie avec soi est aujourd'hui le problème principal. Il était un « occidentaliste », mais un occidentaliste sans intolérance pour les nationalistes intègres ; il était un agnostique, mais un agnostique très proche du spiritualisme le plus religieux. Il était un avocat du progrès scientifique, mais jamais séparé du progrès moral. Dans son trois-pièces de Gorki, assailli, moqué, isolé, puis arrêté par les infirmiers bourreaux lorsqu'il commença la grève de la faim, il avait reconstitué Iasnaïa Poliana ; un Iasnaïa Poliana plébéien, un Iasnaïa Poliana du XXe siècle plus vilipendé que Tolstoï ne l'avait jamais été. Pourtant ils étaient de la même race — celle des insoumis et des hérétiques...

Cet homme doux mais inflexible, au regard pur, au dos voûté par la fatigue de la vie avait non seulement repris dès sa libération de l'« exil » de Gorki sa vie de militant des droits de l'homme, mais il avait endossé le rôle nouveau de chef de l'opposition. Il avait acquis une vraie carrure d'homme d'État, il aurait pu devenir le recours ultime dont la Russie aura peut-être bientôt besoin. Lorsqu'on le voyait à la tribune du Congrès des députés, aux prises avec un Mikhaïl Gorbatchev qui avait du mal à le supporter, qui le coupait grossièrement, comme d'autres intervenants également, on se disait que cet homme admirable, sans usage de grands mots, faisait tout ce qu'il était possible pour l'éducation politique de son pays. Le Congrès pouvait le huer parce qu'il mettait en cause l'armée soviétique dans son action passée en Afghanistan, mais il poursuivait, imperturbable.

Peu après la mort de Sakharov, plusieurs de ses propositions ont été adoptées, comme celle de mettre fin au monopole du parti communiste que garantissait la Constitution soviétique. Il bataillait jour après jour car il savait que les jours que la Russie vivait des jours absolument décisifs. Ou bien la Russie surmontera la guerre civile qui couve, le désaccord entre les « occidentalistes » et les « slavophiles ». Ou bien ceux-ci, par excès de douleur devant la dénonciation du passé, se jettent dans une alliance contre nature avec les importants vestiges bureaucratiques du Parti. La Russie vit encore aujourd'hui à plusieurs étages, à plusieurs niveaux intellectuels et moraux, économiques et sociaux. Il peut en résulter de très graves craquements car un pays ne peut pas vivre des distorsions aussi graves. Sakharov se retenait d'attaquer, il tâchait de convaincre et il luttait à sa place, inlassablement.

L'écrivain Gueorgui Vladimov, l'auteur de l'extraordinaire fable *le Chien Rouslan*, où, par la médiation d'un chien de garde qui ne comprend pas la suppression du camp où il servait, est montré la profonde trace que laisse le totalitarisme dans l'homme, écrivit en 1981 à l'intention de Sakharov, qui venait d'être envoyé à Gorki : « J'ai eu le bonheur de le connaître voici déjà presque dix ans : je n'ai pas rencontré de personne plus forte et plus humaine ; je voudrais formuler le vœu que la liberté dont nous sommes dignes par naissance — et lui

plus que quiconque — lui soit rendue non par une grâce fortuite de ses persécuteurs, mais par un revirement inattendu et puissant de l'histoire, face auquel ils se trouveront démunis. »

Le revirement a eu lieu, les ennemis et geôliers de Sakharov sont démunis, désemparés, mais non pas inactifs. Le totalitarisme dont Sakharov dénonçait seul la totale barbarie, le caractère non-naturel (et il le faisait à une époque où combien d'observateurs et d'hommes politiques occidentaux le prenaient pour un fait définitivement acquis, incontournable à tel point que l'invasion de la Tchécoslovaquie, aujourd'hui déclarée condamnée unaniment à Moscou, était baptisé, hélas, par un de nos ministres « une erreur de parcours ») est effectivement en train de s'écrouler bruyamment et bientôt il n'en restera rien dans les pays envahis par l'Armée rouge à la fin de la seconde guerre mondiale, mais en Russie elle-même les résistances de toutes sortes sont fortes, la partie n'est pas gagnée, et surtout le pays est une croisée des chemins où il peut refuser lui-même les médications qu'on lui propose. Les conduites suicidaires ne sont pas plus à exclure pour les peuples que pour les individus. Il est dramatique que la silhouette voûtée, le sourire bon, et la ténacité sans panache de Dimitri Sakharov nous quittent en ce moment précis. Je dis « nous », parce que son œuvre valait pour le monde comme pour son pays. Il était de ces prophètes appelés dissidents qui ont prévu l'imprévisible et provoqué l'infime craquelure qui a engendré l'avalanche...

12e PARTIE

TOTALITARISME ET DISSIDENCE

CHAPITRE 56

QU'EST-CE QUE LES « DROITS DE L'HOMME » ?

Retour à la table des matières

Les droits de l'homme ne se conçoivent que par rapport à d'autres « droits », en particulier ceux de l'État. Si l'on ne reconnaît pas vraiment l'autonomie de chaque homme, les droits qu'on lui concèdera seront de façade. L'autonomie de chaque homme a évidemment des sens différents pour chacun de nous. Pour le croyant chrétien, c'est la liberté conférée par Dieu à chaque créature faite « à son image ». Même sans être chrétien on peut convenir, avec Jan Patočka, qu'il s'agit du « soin de l'âme », et que l'Europe a tout particulièrement développé au cours de son histoire ce « soin de l'âme ». On peut aussi admettre qu'il s'agit de la part inconnue de développement intellectuel et spirituel qu'il y a en chaque être humain et qui fait qu'il est appelé par sa condition humaine à un avenir qu'il ignore.

« Les hommes naissent libres et égaux », la formule énonce un droit de l'homme, et non pas une constatation ou une loi de la nature, et ce droit, comme tout droit n'a de sens que reconnu par la communauté des autres hommes. À la naissance l'homme a besoin de protection et d'éducation : sa liberté est toute en devenir, l'égalité va aller diminuant au fur et à mesure que se marqueront les talents, mais nul ne connaît d'avance ce devenir, et les droits de l'homme sont la reconnaissance d'une qualité fondamentale qui subsume liberté et égalité : la dignité. Il y a une dignité à respecter en chaque homme. Aucun homme n'est la somme de ses actes, contrairement à ce qui a pu être soutenu par de fausses théories de la liberté. Aucune finalité étatique ou religieuse ou autre ne doit

annuler la reconnaissance de cette dignité. Il est probable que cette dignité ne doive pas être absolument séparée de celle des animaux et de la nature, c'est-à-dire de toute la « création ». On constate une certaine solidarité avec les autres règnes de la nature, mais la dignité de l'homme est quand même autre : absolue du point de vue moral.

Le totalitarisme du XXe siècle a annulé cette dignité au nom de finalités qui ont pu être la race ou l'utopie sociale. Le camp de travail a annulé cette dignité et plongé des êtres non seulement dans la souffrance, mais dans l'indignité de la déchéance. Le résistant solitaire au totalitarisme a rénové notre conception des droits de l'homme. Non seulement il nous a confirmé la vérité d'Antigone, à savoir que l'homme seul peut avoir raison contre la loi, c'est-à-dire la majorité, mais encore qu'à certains moments ce David minuscule pouvait désarçonner l'État, c'est-à-dire les serviteurs de l'État. La voix prescriptive de la conscience a été le moteur d'un Vladimir Boukovski ou d'un Jan Palach. En l'occurrence c'était une voix prescriptive qui n'était pas fondée dans une foi religieuse : donc elle correspondait parfaitement à l'appel kantien des « droits de l'homme ».

Nous avons appris de la dissidence et de militants comme ceux d'Amnisty International que les droits de l'homme sont une valeur que l'on doit défendre pied à pied et à échelle microscopique : les « petits pas » obstinés ont été la leçon des dernières vingt années : secourir un prisonnier, exiger inlassablement de connaître où a disparu un prisonnier argentin, ou encore établir une correspondance avec les détenus repérés, interpeller les psychiatres-bourreaux sans se lasser : voilà des tâches fondamentales. Il faut pour cela une armée de militants des droits de l'homme. Ce n'est pas une église, ni une croix rouge, c'est une armée de questionneurs.

Car il faut convenir que les droits ne sont jamais acquis, malgré tout l'arsenal juridique ou constitutionnel. Une caractéristique du XXe siècle, c'est aussi que presque tous les régimes autoritaires ou totalitaires ont inscrit à leur fronton les devises démocratiques ; seulement leur démo n'exerce pas ses droits de contestation. Il n'a que le droit d'unanimité. Comment assurer les droits de l'homme sans le droit à la contestation et même à la provocation ? Au risque d'une certaine outrance, il faut un droit à l'interpellation de toutes les autorités. Il faut des « dissidents », quelque nom qu'on leur donne, le peuple juif les appelait prophètes.

Les droits de l'homme se posent de façon cruciale dans la délimitation des droits des parents sur leurs enfants : les parents n'ont pas tous les droits, mais ils ont le droit de transmettre le sens de leur propre vie. La Cité qui enlève leurs enfants aux parents pour les éduquer est une Cité inique. La famille est fondamentale dans les droits de l'homme, car elle est « naturelle ».

Il faut détacher la notion de droits de l'homme du concept de « Lumières ». Si quelque chose a été démonté, c'est que la raison pouvait déraisonner, c'est que

l'utopie d'une société rationnelle avait fait long feu, et causé des ravages non pansés à ce jour. Nous sommes des rescapés de cette utopie. Il faut admettre des différences, des traditions autres, des cultures hétérogènes, mais il ne faut pas abandonner les « droits de l'homme » : l'appel à l'autonomie de la personne en chaque petit d'homme est ce qui constitue l'homme sous toutes les latitudes, et sur ce point nous avons tous le devoir moral catégorique d'intervenir dans les affaires des autres : c'est un universalisme limité, mais qui doit être obstiné. L'opprimé doit toujours bénéficier des droits de l'homme, même s'il proclame une philosophie intolérante, mais s'il devient oppresseur, il doit être à son tour soumis à la question des droits de l'homme. Il n'y a pas de droit d'héritage sur les droits de l'homme : la remise en question perpétuelle est ici de rigueur.

13e PARTIE

SOLJENITSYNE, TOUJOURS LUI

CHAPITRE 57

PORTRAIT EN PIED

> « Soljenitsyne est le premier des romanciers russes modernes. Ses ouvrages en particulier *Août 14* sont un alliage sans précédent d'épique, de catharsis tragique et de didactisme. »
>
> Roman Jakobson [1]

Retour à la table des matières

Que le plus célèbre des « formalistes » russes ait rendu un tel hommage au grand prosateur que certains relèguent un peu vite dans la rubrique d'une littérature passéiste remet les choses à leur juste place. On peut avoir des réticences à l'égard de Soljenitsyne — mal supporter son anamnèse linguistique vers les sources de la langue avant son européanisation, répugner à l'ampleur de ses chantiers d'écriture dont le dernier est grand que l'espérance de vie de son créateur et que le souffle du lecteur moyen d'aujourd'hui, ou encore résister à la croisade russe que ce grand pamphléiste a lancé dans un étonnant corps à corps avec le matériau historique — nul ne peut néanmoins nier que l'écrivain et l'homme Soljenitsyne dominent de très haut l'horizon des lettres russes depuis maintenant un quart de siècle. Cela tient principalement à ce que Soljenitsyne a ressuscité le grand magistère éthique et spirituel de la littérature face au pouvoir. Son duel avec le pouvoir soviétique — qui a tenu en haleine l'opinion mondiale de 1968 à 1974, date de sa proscription, évoquait celui de Léon Tolstoï et du pouvoir tsariste de son temps. Si la littérature russe a fasciné l'Occident, c'est à cause de ce ministère moral qu'elle a pris en charge. De nombreux détracteurs de Soljenitsyne se moquent aujourd'hui de son « prophétisme », de son « khomeynisme » et, comme Andreï Siniavski à Propos de

[1] Alexander Solzhenitsyn, *Critical Essays and Documentary Materials* — Ed. par Dunlop, Hough et Klimoff — Mac Millan, London, 1975.

Gogol, voient dans le messianisme de l'écrivain russe une véritable pathologie. Pourtant la lettre publique au IVe Congrès des Écrivains en 1968 ou encore la lettre de Carême au patriarche Pimène en 1972 sont de splendides morceaux oratoires, où soufflent la douleur, l'indignation, l'impatience de restaurer le primat éthique dans la vie russe. Que l'homme Soljenitsyne ait des côtés irritants — sa méticulosité, son opiniâtreté, sa haine des distractions — voire même des côtés à demi-ridicules — un goût de la harangue, une fatuité masculine qui jette une ombre sur les scènes érotiques dans son œuvre — ne change rien à l'abrupte présence, que les écrans de télévision ont confirmée après son œuvre elle-même : une conviction énorme, une ironie affûtée, une verve démesurée, une fièvre créatrice constamment canalisée par une énergie sans défaut. De plus cet homme est un « self made man » entièrement né dans l'univers soviétique, c'est-à-dire dans la religion athée du progrès et de la révolution, entièrement pétri par l'histoire de cet empire à la fois millénariste et retardataire : sa révolte est une révolte autonome, qui a germé dans la prison soviétique grâce aux rencontres que le régime lui-même, dans la coercition, lui a permis de faire. Rien à voir avec l'esthétisme et les sortilèges de la mémoire tels qu'ils fonctionnent pour Bounine ou pour Nabokov. La reconquête de la mémoire russe qu'a entreprise Soljenitsyne est volontariste, fondée sur un gigantesque labeur d'historien et c'est l'homme soviétique, pétri de privations, d'hallucinations et desséché par l'idéologie qui, en lui et par lui, tente une récupération — *in extremis* de ce qui dans l'expérience historique russe pourrait, encore aujourd'hui, donner des surgeons de vie authentique. Comme Tolstoï, et comme Dostoïevski, Soljenitsyne est un véritable Européen — car il a recouvré pour lui, et ressuscité pour les autres, les valeurs archétypiquement européennes de la quête individuelle de la vérité, de l'identification platonicienne du vrai au beau et au bien ainsi que du dialogue ouvert des esprits d'élite tel que nous le montre son œuvre la plus « platonicienne », *Le Premier Cercle* ; mais cet Européen refuse d'emprunter un autre cheminement que celui de son propre pays, suivant en cela l'exemple de ses grands prédécesseurs. D'où résulte l'étonnante fascination-répulsion qu'éprouve l'Occident à l'égard de ce « Dante des temps modernes » (Philippe Sollers) qui nous propose une issue hors de l'enfer totalitaire du siècle et une rééducation du « serf-arbitre » de l'homme soumis.

« L'événement » éclata avec le numéro de décembre 1962 de la revue *Novy Mir* que dirigeait le poète Alexandre Tvardovski : un récit sobre, presque détaché, de la journée d'un « zek », ou bagnard soviétique, Ivan Denissovitch. Un immense tabou s'écroulait : les « camps » existaient bien, ils concentraient sur leur territoire infime tout l'éventail de la société soviétique, on y vivait, on y discutait, on y souffrait, on y espérait. L'œil paternel de l'auteur suivait dans tous les détails l'existence quotidienne de cet Ivan Denissovitch courageux, débrouillard, et qui arrive petit à petit au bout d'une peine pour « trahison de la patrie » et d'espionnage. « Quelle mission ? Choukhov n'était pas assez futé pour en trouver une. Ni non plus l'officier du contre-espionnage. Alors c'était resté comme ça : une mission ». Choukhov est dans un camp du Nord-Kazakhstan, et l'on est en 1951. Il mange, il

construit un mur par un froid de loup, il monnaye quelques menus services auprès de détenus plus riches que lui, parce qu'ils reçoivent des colis. Il aide un ancien officier de marine, il écoute sans le comprendre un vieillard sec, X-123, qui exècre l'esthétisme du cinéaste Eisenstein, il obtient du « brigadier » une écuelle de « rab » et il s'endort en prêtant l'oreille aux propos d'un baptiste, Aliocha, qui est son voisin de châlit et lui enseigne la prière. « En liberté les ronces achèveraient d'étouffer le peu de foi qui vous reste, dit Aliocha. Réjouissez-vous d'être en prison ! Ici au moins vous avez le temps de penser à votre âme ! »

La poétique de ce récit est celle de l'immersion dans le détail. Non par goût maniaque du réalisme, mais parce que l'existence dans le cosmos raréfié du camp de concentration dépend des plus infimes détails : ne pas perdre sa cuiller d'étain, ne pas trouer sa botte de feutre en la séchant au feu, obtenir une louche supplémentaire de brouet. Deux scènes capitales, fascinantes polarisent notre attention et élèvent deux actes simples de la vie à une dignité quasi sacramentelle : la scène du déjeuner des détenus et la scène du mur. La scène du repas, tendue et presque dramatique, imprégnée de dignité pour les uns et d'humiliation pour les autres, fait apparaître clairement une sorte de sacrement de la faim. L'économie de soi, des forces vitales, des aliments vitaux est un des thèmes majeurs de l'ouvrage. Un thème lui-même illustré dans l'art de la narration où tout semble soumis à la même préoccupation de stricte économie, de parcimonie des effets et de dignité du langage dans le jargon même. Autre fondement de l'existence humaine, le travail, ou plutôt le profond instinct de création en l'homme, occupe la seconde place. On a souvent reproché à Soljenitsyne cet hymne au travail que représente l'édification du mur par la brigade de Choukhov, sous un froid polaire, quand le mortier prend avant même que la brique soit posée.

> « Choukhov lève un peu la tête. C'est vrai que le soleil se couche tout rouge, dans un brouillard comme qui dirait pâlot. On était bien en train pourtant. On ne peut pas mieux. À présent que le cinquième lit est commencé, il faut le finir. Histoire de le niveler. Les porteurs, on dirait du cheval fourbu. Le commandant est gris cendre. Faut dire que, s'il n'a pas quarante ans, il n'en est guère loin. Le thermomètre, sûr qu'il dégringole ». (Traduction de Jean Cathala)

Dans le laconisme des termes de métiers et des interjections du travail partagé perce un lyrisme, un lyrisme pudique et timide qui organise les phrases en bref versets, qui traduit la secrète exaltation de l'homme vainqueur de son esclavage par le miracle de la création, du labeur miraculeux, quasiment salvateur. À ses détracteurs, qui prétendaient qu'une telle exaltation ne pouvait exister dans les camps, Soljenitsyne a répondu dans un passage de *l'Archipel du Goulag.* (III, 9).

> « Telle est la nature de l'homme qu'il lui arrive parfois d'exécuter un travail pourtant maudit, amer, avec une sorte de frénésie fringante, incompréhensible. Étranges instants que j'ai moi-même vécus, et comme maçon, autrement je n'en aurais pas parlé dans ma nouvelle et comme fondeur, et comme charpentier, et

> même à casser avec ardeur de la vieille fonte à coups de masse. Ne peut-on alors permettre à cet Ivan Denissovitch de ne pas ressentir toujours un sentiment d'accablement du fait de ce travail inéluctable, de ne pas toujours le prendre en haine ? »

De structure parfaitement classique — unité de lieu, unité de temps, unité d'action la nouvelle qui rendit Soljenitsyne célèbre dans le monde entier contient des germes de presque tous ses grands thèmes : le dévoilement de l'homme dans l'univers restreint du camp, la dignité du travailleur surmontant son statut d'esclave, la douceur du caractère russe, une sorte de lumière sans éclat qu'irradie son petit héros, solennellement désigné par son prénom et son patronymique : Ivan Denissovitch et non CH 854, c'est-à-dire la personne humaine contre le numéro matricule.

Une journée d'Ivan Denissovitch n'était qu'un fragment de ce qu'avait déjà écrit l'ancien zek Soljenitsyne, installé en qualité de professeur de physique dans un village de la province de Riazan, qu'il immortalisera dans une autre nouvelle, *la Ferme de Matriona.* Cette seconde nouvelle, elle aussi publiée par Tvardovski a donné naissance à toute la « prose du village » d'inspiration éthique et néo-chrétienne. L'intrigue proprement dite y apparaît, alors qu'elle est inexistante dans *Une journée* : la rapacité de son beau-frère Thaddée est cause de l'effroyable accident où périt Matriona, une vieille paysanne dévouée, à l'accent chantant, qui aime les romances de Glinka sans en connaître l'auteur, et au contact de qui l'auteur-narrateur recouvre la paix intérieure. Soljenitsyne s'était à moitié mis en scène dans cette nouvelle, comme Tourguéniev dans *Les Carnets d'un chasseur.* C'est d'ailleurs également à Tourguéniev, celui des *Poèmes en prose* que font penser les « Miettes en prose », avec leur lyrisme en sourdine, leur ardeur de convalescent de la vie. Un lac, un pommier en fleur ou un vieux seau évoquent avec justesse la beauté captive de la terre russe ou les souffrances dont la terre est imbibée. C'est l'époque où Soljenitsyne, enfourchant sa bicyclette avec sa première femme, découvre la Russie centrale et va jusque dans le midi à la recherche du moment élevé en mémoire de la victoire d'un grand prince moscovite sur la Horde d'Or. Résurgence d'un réalisme poétique où la prose frémit, sans hausser le ton, des mille blessures portées à la terre russe.

> « De tous temps il y a eu des hommes avides, souvent il y en a eu de méchants. Mais la cloche du soir retentissait, ruisselant sur le village, sur les champs, sur les bois : elle rappelait qu'il faut laisser là les petites affaires terrestres, qu'il faut donner une heure et un peu de ses pensées... à l'éternel ». (*Zacharie l'Escarcelle*)

Une journée d'Ivan Denissovitch fut à tous égards un événement capital. Événement dans l'histoire sociale et morale de l'URSS. Pour la première fois la littérature frayait le chemin de la vérité. Avec, bien entendu, l'autorisation suprême, que Tvardovski était allé quêter en Crimée auprès du Premier Secrétaire,

Nikita Khrouchtchev. Cette nouvelle — bientôt rééditée à grand tirage dans la série populaire du « Roman-gazeta » — était la suite logique du 22e Congrès du P.C.U.S. Elle déclencha un véritable mouvement d'opinion. De partout on écrivait à son auteur, qui composa une anthologie des lecteurs d'Ivan Denissovitch, publiée en 1969 à l'étranger [1] : « Il s'est échappé alors comme un immense cri collectif », écrit Soljenitsyne dans son prologue, cependant qu'une des lettres gémit : « Je vois, j'entends la foule de ces hommes transformés en véritable bétail affamé, gelé... Écrivez encore, écrivez la vérité, même si on ne vous publie pas pour le moment ». (*Cahier de l'Herne,* 1971, p. 215).

Événement également dans la vie de l'auteur, d'un jour à l'autre propulsé sur le devant de la scène soviétique et mondiale. Soljenitsyne n'a pas écrit de biographie et affiche même son mépris pour le genre « mou » et haïssable des Mémoires. Néanmoins *L'Archipel du Goulag* et *Le Chêne et le veau,* sans être des autobiographies, nous livrent un très grand nombre de détails et de confessions sur la part cachée de sa vie, avant 1962. Par ailleurs nombreux ont été les biographes qui, à partir de ces textes et d'autres témoignages ont tenté de reconstituer la biographie de l'homme : essentiellement deux ouvrages, celui de Burg et Feifer (en 1972) et celui de Michael Scammel (1984), qui représente à ce jour la plus énorme somme de renseignements disponible. Chacun des biographes a fini par perdre la confiance de Soljenitsyne et a dû terminer sa tâche sous sa réprobation. C'est qu'en effet, quoique extrêmement concentré sur lui-même, Soljenitsyne est un *classique* pour qui le moi en tant que tel est haïssable et la biographie doit être exclusivement au service de *l'œuvre.* Néanmoins et « pour le bien de la cause » Soljenitsyne nous a révélé par bribe sa vie antérieure à 1962. L'ancien étudiant de Rostov mobilisé en 1941 fit la guerre jusqu'en Prusse Orientale (où son père avait lui aussi fait la première guerre mondiale), fut arrêté en 1945 pour une expression imprudente découverte dans sa correspondance par la Sûreté militaire, connus l'univers du Goulag dans ses variantes plus ou moins dures jusqu'en 1953, puis la relégation dans un aoul perdu du Kazakhstan où il faillit mourir d'un cancer. La véritable formation de l'écrivain se fit au Goulag, en particulier à la « charachka » de Marfino, une « prison-laboratoire » décrite dans *Le Premier Cercle,* où il rencontre une multitude d'esprits variés et enrichissants. C'est au Goulag qu'il découvre l'envers de la révolution avec les récits d'un vétéran bagnard, le socialiste Fastenko, ou encore la fragilité des démocraties baltes abandonnées de tous avec l'Estonien Suzy : il y rencontre des marxistes comme Kopelev, des « slavophiles » comme Panine [2], des émigrés rentrés au bercail, qui lui font découvrir la richesse

---

[1] *Posev*, 1969, n° 5 — Frankfurt-am-Main. Cette anthologie, traduite en français, fait partie du dossier du *Cahier Soljenitsyne* de l'Herne ([1971], paru sous la direction de M. Aucouturier et G. Nivat.

[2] Lev Kopelev – un germaniste notoire – et Dimitri Panine – un ingénieur travaillaient tous deux à Marfino et formaient avec Soljenitsyne un trio d'amis, immortalisé dans le roman de Soljenitsyne et fixé sur une célèbre photographie baptisée « Vingt ans après ». Kopelev vit actuellement en Allemagne, Panine est décédé ; chacun d'eux a publié des mémoires sur la fameuse « charachka », et il est très instructif de les comparer au Premier Cercle. Ce sont les

culturelle et spirituelle de la Russie exilée. Avide de tout saisir, encore marqué par son éducation communiste mais déjà enrichi par ses « prisons », Soljenitsyne avait, dès le camp, entrepris la rédaction d'un long poème intitulé « Le chemin » et dont il ne reste qu'un fragment — mémorisé grâce à un « chapelet » — intitulé « Les Nuits prussiennes ». Mais c'est surtout en relégation, dans l'aoul de Kok Terek (décrit dans *Le Pavillon des cancéreux*) que Soljenitsyne est devenu écrivain : écrivain clandestin mais d'emblée adonné à d'immenses chantiers d'écriture. *Ivan Denissovitch,* malgré sa perfection « classique » n'était en réalité qu'une « chute » d'un chantier beaucoup plus grand : exprimer, manifester, dévoiler l'immense chancre du Goulag sous l'apparat pompeux et liturgique de la Révolution. Le second grand chantier auquel il vient de mettre fin en 1991, bien qu'il soit à jamais inachevé est logiquement antérieur au premier. L'auteur, dans son langage chiffré destiné à berner d'éventuels perquisiteurs l'appelait « R 17 », c'est-à-dire l'exploration des sources, des souterrains et de la face cachée de la révolution russe de 1917.

À Riazan, lorsque l'anonyme professeur de physique est subitement rendu célèbre par la publication d'*Une journée,* le chantier de « R 17 » est déjà ouvert (depuis 1937, les grandes purges, le jeune Soljenitsyne s'est juré d'y voir clair), mais c'est au chantier de l'« Archipel » que sont consacrées les forces essentielles. Soljenitsyne tâtonne à la recherche du genre qui lui permettra d'exprimer la vie des bagnards de la Révolution, de devenir l'ethnographe et le « poète » de la face « zek » de l'humanité [1]. Il a fait l'essai de la « pièce à lire », car c'est ainsi que l'on peut désigner *Le cerf et la putain,* une pièce peu jouable où les remarques d'auteur qui tentent de nous imposer une *vision* détaillée du camp jouent un rôle essentiel. Il a fait l'essai du poème à la Tvardovski, de la nouvelle brève. Mais il ne s'est vraiment trouvé que dans un genre beaucoup plus vaste, plus indéfinissable et qu'il baptisera « roman polyphonique ». *Le Premier Cercle* est cette œuvre, son premier grand chef d'œuvre.

Le Premier Cercle est une sorte de dialogue platonicien entre des esprits tenus captifs dans une prison, mais libérés des soucis du monde par leur captivité même. Cette œuvre aérienne, où semble souffler l'esprit libérateur de la philosophie antique (stoïcienne en particulier) est une des plus harmonieuses de Soljenitsyne, où la richesse de la symbolique — en particulier la symbolique médiévale, celle du Graal caché et des chevaliers du Graal — donne à l'écriture, à la verve et à l'ironie soljénitsynienne son plus harmonieux déploiement.

Carnets de Sologdine par Panine (trad. française Flammarion 1975) et Notre-Dame-de-la- Pitié (Utoli moja pecali), publié en russe par Kopelev (Ann Arbor, 1981). On trouvera la photo des « trois mousquetaires » dans le remarquable album de photos sur Soljenitsyne paru au Seuil en 1974.

[1] Rappelons que « zek » est une abréviation pour le mot russe « zaklioutchonny » qui veut dire « détenu ». Un des premiers grands reportages sur le Goulag, celui de Jules Margolin, s'intitulait : Voyage au pays du *Z/Ka* (Traduction française, 1946).

« Je ne me sens pas à l'aise s'il y a trop d'espace dans une œuvre » a déclaré Soljenitsyne. D'où la concentration de l'action en des points nodaux, des « nœuds » au sens quasi mathématique du terme. Innokenty Volodine descend en enfer parce que, dans le monde des « libres », en fait asservis à la tyrannie stalinienne, il étouffe. Le « chronotope » (selon Bakhtine [1]) du roman est la métamorphose du temps-espace libre en temps-espace carcéral. Et les trois jours de cette « chute » en enfer correspondent aux trois jours qui séparent le Vendredi Saint de Pâques. En trois jours Volodine « l'Innocent » rejoint précipitamment, et sans en être conscient, l'« arche » des nouveaux « Décembristes », c'est-à-dire des nouveaux révolutionnaires et chevaliers de la Russie. Cette arche est le véritable « chronotope » de l'œuvre, c'est-à-dire un lieu de détention où l'espace est infiniment réduit, où le temps est démesurément étiré de par la longueur des peines à purger, mais de ce fait même affranchi des contingences du quotidien et comme « pneumatisé », spiritualisé. Cette arche des bagnards avec ses petites intrigues, ses délateurs, ses amourettes, ses fidélités est transmuée, sous la pression extraordinaire de ce « chronotope » de la prison, en un « haut lieu » de la pensée humaine où se débattent les problèmes moraux et où s'affrontent les conceptions opposées de Roubine — le socialiste — et de Sologdine — le preux, l'individualiste forcené, cependant que le peuple, comme dans une tragédie antique, assiste et compatit en la personne du gardien aveugle Spiridon. Consulté par Nerjine — héros central en quête de la vérité, qui se sent tiraillé entre son ami de gauche et son ami de droite — Spiridon le balayeur a une réponse à tout.

> « Est-ce qu'on peut y arriver à voir clair et trancher qui a raison, qui a tort ? Qui peut nous le dire ? — Moi, pardi ! répondit Spiridon soudain rassuré, avec autant d'empressement que si on lui demandait le nom du surveillant. Moi, je m'en vais te le dire : le chien-loup a raison, l'ogre non !
> — Tu dis ? Tu dis, tu dis ? fit Nerjine suffoqué par la simplicité et la vigueur de la solution. »

La solution de Spiridon n'est nullement une énigme, mais l'affirmation de la conscience humaine : l'homme ne peut pas obéir aux lois zoologiques. Ce primat éthique imprègne toute l'œuvre, tout Soljenitsyne et toute la grande littérature classique dont il est nourri : c'est la clef de voûte du *Premier Cercle,* c'est le noyau de la triade platonicienne : le Bien.

Le Vrai est également l'objet constant de la quête, mais c'est plutôt Innokenti, le diplomate au service de la tyrannie, qui, inlassablement, s'enquiert du vrai. Dans l'édition corrigée de 1978, cette quête le guide jusque chez « l'oncle de Tver » où il découvre la face cachée et sanglante de la Révolution. Mais l'oncle a renoncé à toute position sociale : ce détenteur de la vérité, comme un vrai cynique, se cache dans une tanière.

---

[1] Cf. Mikhaïl Bakhtine — Esthétique et théorie du roman trad. française. Gallimard, 1978.

Le Beau, enfin insuffle vie aux quêtes parallèles de Nerjine et d'Innokenti. C'est lui que découvre Nerjine, sous la conduite du peintre-détenu Kondrachov, dans la représentation indirecte, très platonicienne, du château du Graal :

> « Le cavalier ne regardait pas l'abîme aux pieds de son cheval. Ahuri, stupéfait, il regardait, très loin devant nous, tout ce haut de ciel embrasé d'une gloire orange et or qui émanait du soleil ou d'on ne sait quelle source plus pure encore, au-delà du château ».

Innokenti, lui, prend sa décision salvatrice après une marche dans l'espace russe, vers une église dominant largement un vaste panorama circulaire, face à l'espace russe, symbole de liberté.

Espace circulaire où souffle le vent, haute église de Saint Nicétas à Moscou, château du Graal : la symbolique du *Premier Cercle* est toute ascendante, aspirée par l'espace. L'arche de la prison communique secrètement avec ces belvédères de l'esprit, cependant que le Tyran, tapi dans une salle voûtée et basse où il veille la nuit, se livre, lui, à un enfermement volontaire. C'est la Russie d'Essenine qui a fourni à Soljenitsyne cette symbolique de l'espace, de la terre russe comme une aire à battre et jusqu'au visage d'Innokenti retournant à la mère-patrie, comme Essenine après son séjour en Europe, et murmurant amèrement, comme poète :

Ah, mère-patrie ! comme me voilà ridicule.
Sur les joues hâves passe une rougeur sèche
La langue de mes compatriotes m'est étrangère.
Dans mon pays me voici comme un étranger.

(« Russie soviétique »)

L'intrigue même du roman est éminemment symbolique, puisqu'il s'agit de déchiffrer la voix d'Innokenti, captée par la police et soumise au laboratoire secret de la charachka. Situation et choix fondamentaux : la voix humaine triturée, le mot de compassion servant de délation : les bagnards-physiciens doivent-ils collaborer à l'œuvre, du Tyran ? Cette thématique des rapports de la Science et du Tyran est au cœur de l'œuvre et elle a inspiré différemment les différentes versions du roman. Dans la version « édulcorée », la première publiée, les paroles soumises aux savants sont des paroles de pitié pour un homme qui va être arrêté injustement. Dans la version définitive, qui, selon l'auteur, restaure le texte initial, ce sont des paroles de trahison : Volodine veut mettre en garde des Américains contre la trahison des Rosenberg, lui-même trahissant ainsi le pays qu'il sert. Cette seconde version, parue en 1978, durcit le problème, et le rapproche du problème médiéval du tyrannicide : une mauvaise patrie, comme un mauvais maître, ne doivent pas être servis... L'évolution même du texte montre ainsi l'évolution de l'auteur et le raidissement, en exil, de son hostilité morale aux maîtres de son pays [1]. Néanmoins

[1] Cf. G. Nivat. « Les différents cercles soljénitsyniens » *Le Débat.* Paris, février 1981.

l'œuvre reste à ce jour la plus enjouée et la plus libératrice, dans le *corpus* de Soljenitsyne. Œuvre libératrice où les esclaves sont affranchis et les puissants asservis, véritable « retournement » stoïcien qui fait penser à Marc-Aurèle. Jamais Soljenitsyne ne retrouvera cette formidable détente spirituelle, ni ne créera d'œuvre plus « européenne ».

Le Pavillon des Cancéreux fut le deuxième grand projet de la relégation, mais sa rédaction ne fut entamée qu'après 1963, après l'entrée dans la vie publique. C'est l'œuvre qui suscita le plus critique et le plus tendu des débats à l'intérieur des sphères du pouvoir. C'est le refus de la publier, malgré des prises de positions favorables de grands écrivains soviétiques comme Kavérine, qui décida l'auteur à se rebeller ouvertement. Le « Compte-rendu sténographique de la séance élargie du Bureau du Cercle des prosateurs de la Section de Moscou de l'Union de la RSFSR » en date du 16 novembre 1966 est, à ce titre, un document tout à fait extraordinaire. Mais le pouvoir craignait que le lecteur n'assimilât le cancer — qui rassemble dans le pavillon 13 de l'Hôpital de Tachkent un échantillonnage de toute la société soviétique y compris *l'alter ego* de l'auteur, le « gueulard » et « râleur » ex-zek Oleg Kostoglotov — au pouvoir soviétique lui-même ; le *Pavillon* fut refusé.

Plus qu'un roman, il s'agit d'une nouvelle en deux parties. Soljenitsyne recourt au monologue intérieur, à l'échange épistolaire, au dialogue. Le « chronotope » est ici la chambrée d'hôpital avec le temps comprimé et incertain de la maladie et de l'attente du diagnostic. C'est l'œuvre de Soljenitsyne la plus populaire, la plus « grand public ». La précision des détails médicaux, la variété des malades, la reconstruction des biographies de chacun à partir des observations des autres, le heurt entre l'ancien zek et le dignitaire du parti Roussanov, dont la peur face aux retours des zeks se déploie en une extraordinaire scène de cauchemar à la Macbeth, l'idylle amorcée entre Oleg et une infirmière, celle plus éthérée entre Oleg une femme médecin célibataire, le silence douloureux des humbles frappés par la maladie, la morgue offensée des anciens puissants, l'inquiétude métaphysique d'un bourlingueur soviétique, ex-camionneur et ex-garde-chiourme — tout concourt à faire du *Pavillon des Cancéreux* un épitomé de la société soviétique au moment du « dégel ». Le style est moins rugueux et moins imaginatif que dans le reste de l'œuvre. Un lyrisme doux, une ironie allégée soutiennent la narration. Un éros de convalescent parcourt le récit. Oleg, renvoyé de l'hôpital, se rend au zoo de Tachkent et découvre la cage vide du Macaque Rhésus, avec un avis écrit à la hâte et qui annonce « Le singe qui vivait là est devenu aveugle par suite de la cruauté insensée d'un visiteur. Un méchant homme a jeté du tabac dans les yeux du macaque rhésus ». C'est la « morale » de la nouvelle, une morale naïve, mais qui donne « envie de se mettre à glapir, à hurler, à ameuter tout le parc, comme si on avait soi-même du tabac plein les yeux ».

Un instant Soljenitsyne fut presque couronné écrivain soviétique officiel. Son nom fut officiellement proposé pour le Prix Lénine de Littérature. Il écrivit sur

commande la nouvelle *Pour le bien de la cause,* sur les problèmes de la sincérité à l'école. Sans doute, malgré la cabale des envieux, fût-il devenu écrivain consacré, si Khrouchtchev était resté au pouvoir. En 1966 parut dans la *Literatournaïa Gazeta* le dernier article qu'il ait publié officiellement en URSS, un article consacré aux problèmes de la langue et qui est un vigoureux plaidoyer pour un retour à une langue populaire, décrassée des « européanismes », enrichie de proverbes, de tournures syntaxiques elliptiques comme en fournit la langue des dictons, de phrases sans verbe où le mouvement, l'action sont intensément concentrés dans une préposition, un adverbe de mouvement ou encore un substantif verbal, comme seul le russe sait en fabriquer. « On n'a pas l'habitude de blanchir la soupe au choux avec du goudron » : le titre même de l'article est un dicton quasi intraduisible !

La bataille de l'écrivain solitaire avec le pouvoir soviétique était engagée. Elle allait faire rage jusqu'à la seconde arrestation de Soljenitsyne en février 1974 ; elle allait tenir en haleine le monde fasciné et désemparer un pouvoir pourtant expéditif par ailleurs, mais désarçonné par la révolte individuelle de ce « dissident » pas comme les autres, doué d'un étonnant don pour la tactique militaire. Au demeurant la chronique de ce duel entre Soljenitsyne et le pouvoir nous est donnée dans un livre étonnant, un des meilleurs de Soljenitsyne, et qui respire la fièvre même du combat de guérilla : *Le chêne et le veau,* titre venu d'un autre proverbe russe. Écrit sur les traces mêmes des événements, ce livre qui ne relève d'aucun genre, est à la fois chronique militaire, pamphlet, confession ardente et même prière. Les « compléments » s'y additionnent dans la hâte du combat avec des cris de victoire et des sursauts de rage. Ainsi au début du « premier complément », celui de novembre 1967 :

> « Voyez un peu, à l'expérience, quelle pâte gluante que les mémoires tant qu'on n'a pas passé l'arme à gauche, on n'en a jamais fini ! Car il advient tout le temps de nouveaux événements — d'où la nécessité de compléments. Me maudissant moi-même pour cette fastidieuse minutie, je gaspille le temps du lecteur et le mien. Mais je ne trouve rien à comparer à mon état actuel : le *soulagement de s'être exprimé.* Car il faut s'être courbé pendant près d'un demi-siècle, s'être tu, et encore, et sans fin — et puis s'être redressé, avoir rugi — pour sentir enfin l'univers apaisé, harmonieux, envahir à nouveau la poitrine. Désormais, plus de doutes, plus de fièvre, plus de remords — la pure lumière de la joie ! »

Pendant les accalmies, Soljenitsyne travaille à présent à son second chantier, celui de « R-17 », une immense fresque en plusieurs « nœuds » qui doit rendre compte du cataclysme de 1917. Depuis longtemps sont écrits des chapitres sur l'écrasement de la IIe Armée Russe, dès août 1914, par le général Hindenburg. C'est presque le destin qui prescrit à Soljenitsyne de consacrer ses forces à la bataille des « nuits prussiennes » : son père a combattu là, avant de périr lui-même en 1918 (six mois avant la naissance de son fils et pas à la guerre mais dans un stupide accident de chasse), lui-même a combattu en Prusse en 1945, c'est là qu'il a

été arrêté. Or le chef malheureux de la IIe Armée qui fut quasi anéantie dans les marais, c'était Samsonov. D'étranges superpositions se font dans l'esprit de l'écrivain : ce général pieux, honnête, mais insuffisant s'identifie peu à peu à Tvardovski, général des lettres soviétiques, homme honnête, prêt au sacrifice, mais qui ne comprend pas que son allégeance au Parti l'asservit. Samsonov c'est l'Ancien Régime, offert en victime expiatoire. Tvardovski c'est le dignitaire communiste malgré lui, soumis et récalcitrant, et, pour finir, lui aussi sacrifié... L'ironie se conjugue à la tendresse dans le magistral portrait que Soljenitsyne a fait de Tvardovski, un portrait qui fut contesté maladroitement par Lakchine [1], l'ancien bras droit du rédacteur-en-chef. L'humour et le tragique composent la figure de ce « moujik en chef » qui fascinait l'auteur par lui « découvert ». « J'aimais assez sa racine paysanne, écrit Soljenitsyne » ; et les embardées de son ingénuité poétique, mal défendue par ses habitudes de grand seigneur ; et cette singulière dignité naturelle qui se manifestait chez lui devant l'ennemi, parfois même haut placé (dans le face à face, tandis qu'au téléphone, le plus souvent, il perdait contenance), et qui le mettait à l'abri des situations ridicules ou humiliantes. Mais mon passé et le sien divergeaient par trop ».

Cette « divergence », Soljenitsyne la précise à la fin du chap. IV : « Rédacteur soviétique et prosateur russe, nous ne pouvions plus marcher au coude à coude car, brutalement et sans retour, c'étaient nos littératures qui bifurquaient ». Samsonov revit dans le même temps, à travers une multitude de documents sur la guerre, que Soljenitsyne rassemble à l'aide d'amis : ce général pieux et brave, mais inadapté à la guerre éclair de Hindenburg semble exercer une sorte de royauté morale, mais aveugle. Son front large et borné semble « un agneau de sept pouds ». Quand la catastrophe est évidente il passe en revue, dans une splendide et lente scène d'adieux, les troupes prises dans le mortel étau. Soljenitsyne écrit la scène juste au moment où Tvardovski, limogé quitte, la rédaction de *Novy Mir,* et fait le tour, lentement, royalement, blessé à mort, de la maison d'où il a pendant seize années régenté la littérature soviétique. Aux adieux de Samsonov se surimposent ceux de Tvardovski. Deux héros condamnés. L'un qui va se suicider dans l'impénétrable forêt prussienne, telle une bête blessée au fond du hallier. L'autre que le cancer va achever peu après la « défaite ». « L'analogie de ces scènes, mais, en même temps aussi, l'analogie frappante des caractères me sauta aux yeux ! Même type psychologique et national ; intérieurement même envergure, même pureté — et même impuissance dans les faits ! »

Le style du *Chêne et le Veau,* tout en élan, énergie, anacoluthe en fait un grand moment littéraire, rigoureusement inclassable, un peu comme *Passé et méditations* d'Alexandre Herzen. Les métaphores militaires y surabondent. Ce ne sont qu'empoignades, ruses, sorties à l'improviste. Avec de grandes percées de lumière, des gémissements de lutteur (« Le bruit de ces combats s'apaisera-t-il un jour ? Ah,

---

[1] Cf. Vladimir Lakchine, *Réponse à Soljenitsyne,* Paris, Albin Michel, 1977. L'original a paru en russe dans la revue *Dvadcatyj vek*, à Londres, la même année.

partir pour des années dans un coin perdu, parmi les champs, les bois, les chevaux — et puis écrire un roman, sans hâte ! ») et des fragments de cantique (« Ô donne moi, Seigneur, de ne pas me briser en frappant ! De ne pas choir de Ta main ! ») Ce livre haletant est peut-être le chef d'œuvre de Soljenitsyne, quoiqu'il ne l'ait pas inclus dans ses *Œuvres* complètes qui paraissent depuis 1978, composées à Cavendish, dans sa retraite américaine (« un coin perdu » comme il en rêvait en 1973, mais la hâte le pourchasse toujours...) et éditées à Paris aux éditions YMCA-Press. Il est vrai que jusqu'à aujourd'hui Soljenitsyne ne cesse de rajouter des compléments à sa chronique. *À travers les relents,* est un cri de souffrance que lui a arraché la trahison de son ancien grand ami, « Koka » Vitkievitch, manipulé par le KGB [1]. Les *Invisibles* [2] sont un complément publié dans *Novy Mir* en 1991, et qui donne les portraits de tous ceux qui l'ont aidé en Russie, et à l'étranger aussi, dans sa lutte conspiratrice contre le régime.

C'est pendant ce combat, en différentes cachettes, que Soljenitsyne écrivit son livre-brûlot, qu'il considérait à juste titre comme l'arme absolue, à la confection de laquelle il devait sacrifier tout le reste : il s'agit des sept « livres » de *l'Archipel du Goulag.* C'est bien l'œuvre la plus gigantesque qu'il ait écrite et elle mit fin au « thème du camp ». Dès 1958 Soljenitsyne avait conçu le projet d'une immense histoire du fait concentrationnaire en Russie soviétique. Il reprit le projet en 1964 et l'acheva en 1968, après des périodes de travail solitaire et frénétique (jusqu'à 16 heures de rédaction par jour, pendant des mois). En 1968 le manuscrit de 1 500 pages, réduit à trois films photographiques, passa à travers les embûches de la douane soviétique. La bombe était prête à être larguée. *L'opus magnum* n'était plus à la merci du K.G.B.

Qu'est-ce que *l'Archipel du Goulag* ? C'est à la fois une histoire, une géographie, un manuel ethnographique sur le camp de concentration soviétique, sa genèse, son extension, ses populations, son habitat, ses mœurs, son langage, ses turpitudes et ses lumières — et une confession, une descente aux enfers, un pamphlet grandiose et secoué par une verve déchaînée contre l'utopie socialiste, une polémique en sourdine avec Varlam Chalamov, l'auteur solitaire *Récits de la Kolyma.* C'est l'œuvre colossale d'un homme qui se veut témoin au sens biblique du terme, et c'est en même temps une gigantesque œuvre collective où ont convergé les dépositions de plus de deux cents « co-auteurs » qui se sont confiés à Soljenitsyne. Le ciment de ce livre est l'ironie : une ironie vengeresse, inspirée, propédeutique et même véritablement maïeutique puisqu'elle s'adresse à l'homme esclave de l'idéologie, dont le jugement est déjà obscurci par une schématique haine de classe. C'est une véritable encyclopédie de la violence et de la soumission en régime totalitaire. La métaphore de l'« archipel » enserre toute l'œuvre, la

---

[1] *Skvoz' čad,* Paris, YMCA-Press, 1979 — Sur Nikolaï Vitkievitch on consultera les Mémoires de la première femme de Soljenitsyne, Natalie Rechetovskaïa (mais avec précaution, puisqu'ils ont été édités par les soins du KGB !) et la biographie écrite par Michael Scammel *(Solzhenitsyn A biography,* Norton, New-York, 1984).

[2] *Les Invisibles,* traduit du russe par Anne Kichilov, Paris. 1992.

vivifie : l'archipel c'est à la fois le chapelet des îles du bagne, partout présentes, jusqu'en plein Moscou, mais c'est aussi la référence à la culture grecque, à l'archipel des îles grecques baigné par la Mer Égée, c'est-à-dire au berceau de la civilisation humaine. Mais c'est de ce nouvel « archipel » que va renaître la civilisation, c'est là que renaissent les valeurs, se découvrent les hommes d'honneur (comme dans *Le Premier Cercle*), mais aussi se dévoilent les justes et les saints, ceux qui *justifient,* au sens paulinien, notre époque de mensonge et de violence.

« Frontières de l'homme ! On a beau s'étonner, on ne les atteindra jamais ! »

C'est ici que nous voyons le mieux l'existentialisme implicite de Soljenitsyne : l'homme se crée, se fait ou se défait, l'homme se déchiffre pour lui-même et pour les autres dans la situation extrême du camp. La faiblesse de l'homme, sa surdité aux autres ou au contraire sa plénitude dans la misère, c'est au camp qu'elles se créent. Dans ses premiers balbutiements du dramaturge (*Le banquet des vainqueurs, Les captifs, La République du travail* — rassemblés dans le tome VIII des *Œuvres*) Soljenitsyne nous montrait la comédie humaine, on assistait à une sorte de *Volpone* dans sa version « concentrationnaire » grotesque. Mais dans *l'Archipel* la comédie est intimement mêlée au pathétique et surtout à l'émergence de la sainteté. L'immense déportation humaine avec ses caravanes, ses ports de transit, ses entrepôts, son cabotage d'île comporte sa comédie humaine, ses bûchers, ses supplices, mais aussi ses saints comme la jeune fille punie par un brigadier et qui semble brûler dans la nuit comme une Jeanne d'Arc ou encore l'émouvant poète Ingal, disciple de Tynianov, insoumis de toujours et qui a le courage d'écrire au camp. « J'ai erré, trébuchant, dans la vie, je me suis cherché... Il fait une vive lumière dans la chambrée, pourtant je n'ai jamais vu ténèbres plus noires. Mais c'est seulement ici que j'ai trouvé et moi-même et mon destin, et pas dans les livres cette fois-ci » (*Archipel*, II Fayard, 1974, p. 142). Au livre IV, intitulé « L'âme et les barbelés », Soljenitsyne s'interroge sur l'alchimie des âmes dans les tourments de l'Archipel et les compare à ceux des bagnes antérieurs. Le bagnard de Dostoïevski se sentait à jamais coupé du monde par une faute. Le zek de Soljenitsyne sait que la « petite zone » est l'aboutissement naturel de la « grande », que tous risquent de tomber dans la trappe et que les barbelés sont une barrière artificielle.

> « Le premier ciel de notre prison était lourd de gros nuages tourbillonnants, il crachait des colonnes de fumée, c'était le ciel de Pompéi, le ciel du Jugement Dernier, car ce n'était pas un autre qui avait été arrêté, mais « moi ». Le centre du monde. Cependant l'ultime ciel de notre passion était insondable et haut, insondable et serein, d'un bleu tirant sur le blanc ».
>
> (*Ib*. p. 450)

C'est « la grande bifurcation de la vie ». L'homme va se choisir lui-même saint ou salaud. Soljenitsyne évoque alors toute la littérature carcérale qui l'a précédé, celle de Pellico ou de Dostoïevski, il évoque la spiritualité verticale, intériorisée,

que donne la prison, où le silence contraint à approfondir le *moi.* Il ajoute : « Bien sûr, comparés à la prison, nos camps sont nocifs, vénéneux ». Le monde horizontal de la promiscuité et de la survie à la frontière de la faim délite les âmes. Pourtant Soljenitsyne nous montre à l'œuvre un processus d'élévation et de sanctification de l'âme : sage lenteur, appréciation d'autrui, indifférence stoïque aux échecs, refus de la survie à tout prix, irrigation de toute l'âme par la souffrance. Dans ces pages brûlantes du feu de la confession, Soljenitsyne a véritablement recréé une éthique pour notre temps, une éthique mi-stoïcienne, mi-kantienne.

« Sur la paille pourrie de la prison, j'ai ressenti pour la première fois le bien remuer en moi. Peu à peu j'ai découvert que la ligne de partage entre le bien et le mal ne sépare ni les États ni les classes ni les partis, mais qu'elle traverse le cœur de chaque homme et de toute l'humanité. Cette ligne est mobile, elle oscille en nous avec les années. Dans un cœur envahi par le mal, elle préserve un bastion du bien. Dans le meilleur des cœurs — un coin d'où le mal n'a pas été extirpé ».

L'Archipel du Goulag est à placer dans la remarquable « littérature du camp » qu'a produite la Russie à l'époque du « dégel » : les sobres et effroyables récits de Chalamov, les deux livres traversés de lumière d'Evguenia Guinzbourg, les *Mémoires* de Vladimir Boukovski, les *Souvenirs d'un condamné à mort* d'Edouard Kouznetsov et tant d'autres livres plus simples, mais non moins émouvants, comme ceux de Martchenko, ou plus sophistiqués, mais non moins véridiques, comme *Une voix dans le chœur* de Siniavski. C'est la littérature russe qui a produit le plus riche *corpus* de textes sur ce phénomène majeur du XXe siècle : la déportation massive de l'homme. Comme, naturellement, cette littérature a retrouvé les grandes voix des périodes antérieures de l'exil humain, en particulier celles des prophètes Israël durant la déportation babylonienne. Chacun de ces livres est un livre unique, qui pénètre le lecteur jusqu'au tréfonds, ceux de Chalamov et de Guinzbourg en particulier. Mais Soljenitsyne, sans conteste, a su étendre son inspiration à la totalité de ce royaume de la déportation, a su greffer sa réflexion sur l'immense héritage de la culture humaine consacrée à la souffrance, à la prison et à l'exil, a su conjuguer l'historien, l'ethnographe, le mémorialiste, l'imprécateur et le prophète et, comme Ésaïe, nous faire véritablement descendre dans le royaume du schéol...

L'effort d'écriture que représentent les sept livres de *l'Archipel du Goulag,* un ouvrage que son créateur, pour des raisons de sécurité, n'a jamais réuni sur sa table de travail, jamais pu relire dans son ensemble, est véritablement un exploit. Ce massif grandiose d'écriture aurait pu couronner l'œuvre de Soljenitsyne. Il aurait pu s'en tenir là. Sa place, la première, était assurée dans les lettres russes. Cependant l'homme s'impatientait d'en terminer avec ce rocher afin de s'attaquer au second : celui de *La Roue Rouge*, ou encore « R-17 ». Troisième rocher enfin : sa lutte contre le pouvoir soviétique. Cette lutte est marquée par des actes d'écriture comme *La lettre aux dirigeants* (1974) ou les trois grands articles de *Des voix sous les décombres* (1974). Deux tomes des *Œuvres* rassemblent les grands textes

philosophiques (comme le *Discours du Nobel*), politiques (*La lettre aux dirigeants*) ou polémiques et, en 1991, est venue s'y ajouter la brochure « Comment réaménager notre Russie ». Ce qui frappe dans cette œuvre polémique, c'est que le style y est encore plus hardi, novateur, chargé d'énergie que dans la fiction. C'est là peut-être que Soljenitsyne fait les plus audacieuses avancées de langue. Hardiesse, fièvre du combat, mais aussi — peu à peu — limitation des exigences, élaboration d'un réalisme politique qui aboutit à une position originale, incomprise de beaucoup : pas d'exigence d'une révolution en URSS, mais un aménagement vivable de ce qui existe, renonciation de l'idéologie à son statut étatique mais maintien du pouvoir soviétique, retrait de la Russie sur son territoire propre, mais, puisque la tradition démocratique est si faible, aménagement du pouvoir autoritaire. Et plus récemment, démocratie oui, mais tempérée par une décentralisation poussée, et des organes représentatifs des « anciens ». C'est une position paradoxale, presque un *oxymoron* politique, c'est-à-dire une conjonction d'énergie et de retenue, d'exigence extrême et de modération volontaire, bref une sorte de « modération violente » qui, selon nous, explique et organise aussi bien la pensée politique que la pensée historienne ou le style de Soljenitsyne. La « douceur violente » de la nature russe telle que la ressent le peintre Kondrachov dans *Le premier cercle,* la flamme ardente des cœurs russes simples et dépouillés — voilà la formule secrète de l'écrivain, son art poétique, comme son art politique. Le malentendu entre lui et ses compagnons d'exil vient souvent de là : alignés sur des positions occidentales, imaginant parfois de façon surréaliste une démocratie russe, les « pluralistes » ressentent avec dépit l'originalité des positions « extrêmes-modérées » de Soljenitsyne, son élaboration d'une attitude russe et spirituelle toujours liée au réalisme politique. Cependant Soljenitsyne n'est au meilleur de sa forme de polémiste que dans le feu immédiat du combat. Son style s'alourdit et sa pensée se rétrécit lorsqu'il polémique à distance, à long intervalle. Ainsi dans le pamphlet *Nos pluralistes* (1988), où, après six années d'isolement, il prend connaissance de tout ce que les émigrés dits « démocratiques » ont écrit contre lui (Siniavski, Schraguine, Pomerants, Etkind, Mihaïlo Mihaïlov, etc.), la contre-attaque retardée se fait pesante, parfois injuste, disproportionnée ; le style — excessivement alambiqué — n'est plus le vecteur ailé de l'indignation. L'exil n'est peut-être pas le bon lieu de polémique ; il raréfie la pensée, l'isole, la déforme. Philosophiquement parlant la conception que défend Soljenitsyne d'une *vérité une* est faible. La vérité une s'obtient dans le creuset du doute et la concurrence des recherches. La vérité scientifique ou politique n'est pas révélée. Quant à la vérité de la foi, elle est d'un autre ordre. Il est, hélas, désagréable de constater chez le lutteur inspiré de tant de chefs d'œuvre l'alourdissement de la pensée polémique, l'élagage des concepts et la surcharge stylistique de ce dernier pamphlet. *La gaie indignation* semble pour un instant avoir déserté celui dont la verve gouailleuse et la conviction d'airain nous avait enchantés...

Cependant l'œuvre polémique n'est qu'accessoire. Depuis son exil, en 1974, Soljenitsyne est presque uniquement absorbé par l'élaboration de son « récit en segments de durée », *La Roue rouge,* consacré à la révolution russe, divisé en

« actes » dont chacun est divisé en « nœuds ». L'ampleur de regard, l'immensité d'écriture se conjuguent dans cette singulière entreprise avec le grossissement des scènes, l'observation rapportée et fouillée de moments « nodaux ». Plus que jamais halluciné par le réel, impatient de descendre dans le for caché de chacun de ses personnages, Soljenitsyne se livre à une enquête et reconstitution historiennes qui, de tome en tome, prend le dessus sur la création des personnages.

Les « nœuds » de la *Roue rouge* sont, nous dit leur auteur, des « prélèvements d'échantillons dans le temps afin de suivre le cheminement de la Russie vers la révolution. Seule l'unité de lieu des romans précédents est sacrifiée. Soljenitsyne justifie d'ailleurs cet abandon par le processus d'expansion de la démagogie révolutionnaire. *Mars 17* restaurera l'unité de lieu (à Petrograd), parce que les événements se sont alors concentrés en une ville. L'écriture et le regard romanesque sont, dans la *Roue rouge* « polyphoniques ». L'auteur refuse le support d'un seul héros qui servirait de fil conducteur — encore qu'il y en ait un, le colonel Vorotyntsev [1], un « Jeune turc » de l'armée tsariste, écœuré par le laisser-aller des États Majors, en quête d'une solution historique pour la Russie — république ou monarchie — protagoniste de l'action dans la première partie d'*Août 14*, où il prend le commandement informel d'un petit groupe de rescapés errant dans la forêt prussienne auxquels il fait passer la ligne allemande qui tient la IIe armée russe dans son étau). La « polyphonie », telle que la conçoit Soljenitsyne, permet d'entrer dans les vues de plusieurs personnages et de présenter l'éventail des idées et points de vue de l'époque. Mais la polyphonie c'est aussi une variété voulue, typographiquement soulignée, des styles de l'auteur : longs chapitres introspectifs *où* tout est perçu par la médiation d'un personnage, chapitres lyriques où de courts versets traduisent l'émotion, chapitres didactiques conjuguant un patchwork de citations et un commentaire d'auteur souvent ironique, parfois tendre, parfois violent, chapitres-collages où sont assemblés des citations de la presse, des slogans, des publicités du moment, chapitres-écran enfin où l'auteur tente de se limiter aux perceptions visuelles comme s'il devenait caméra et promenait son regard sur un amas de corps après la bataille ou une scène de rue à Petrograd pendant des troubles ouvriers (procédé qui correspond à une ambition avortée, celle de devenir scénariste de films) [2].

---

[1] On trouve au chap. 55 d'*Août 14* une brève allusion à la biographie ultérieure de Vorotyntsev. Le colonel confie à un jeune homme, pendant la débâcle de la IIe Armée qu'un chinois lui a prédit en Mandchourie qu'il ne mourrait qu'à soixante-neuf ans, mais du fait d'une guerre. « Pour un militaire d'active, n'est-ce pas une heureuse prédiction ? — C'est formidable, et ça fera quelle année ? — J'ose à peine le dire, en 1945 ».

[2] Soljenitsyne a écrit un « scénario » intitulé *Les tanks connaissent la vérité* (trad. Fayard, 1982) qu'il a inclus dans le tome VIII de ses œuvres, avec quatre pièces de théâtre et un autre scénario de film, *le Fainéant* qui lui avait été commandé par Mosfilm. Aucun de ses deux scénarios n'a été porté à l'écran. *Les tanks connaissent la vérité* est consacré à la révolte des zeks en 1952-54, d'abord à Ekibastouz, puis à Kenguir. Comme pour les pièces de théâtre, le défaut de ce scénario est d'être beaucoup trop fouillé : Soljenitsyne ignore le dépouillement et la symbolique dramatiques. Il veut tout dire et tout montrer. Ce sont des « scénarios à lire », mais pas à jouer...

L'ambition première de *la Roue rouge* est de faire œuvre d'historien. « Le matériau de l'histoire ce ne sont pas des opinions mais des sources, déclare la jeune femme monarchiste, Andozerskaïa, qui enseigne l'histoire du Moyen-Âge aux Cours Supérieurs féminins. Quant aux conclusions, elles se forgeront d'elles-mêmes, fût-ce contre nous » (Fayard, 1983, p. 812). C'est de sa propre entreprise que parle ici Soljenitsyne. Ses héros sont les perdants dans ce long écrasement sous la roue rouge qui dévale l'histoire. Il a lu tout Lénine, des centaines de biographies et d'autobiographies, des milliers de pages de comptes-rendus parlementaires ou de journaux de l'époque. Pour lui c'est ce matériau, ce sont ces sources qui doivent parler, « fût-ce contre nous ». Bien sûr il a élagué, choisi, rassemblé et cela ne se fait pas sans intervention du « moi ». Mais d'une part il est un « classique » et s'efface devant le matériau, sauf lorsque c'est au dessus de ses forces : Lénine ou Chliapnikov, quoique bolcheviks, lui ont inspiré du respect, et il a tâché de son mieux de les faire parler. (Ce qui ne veut pas dire qu'il ait réussi. Son Lénine est fiévreux, impatient, rageur alors que, selon Boris Souvarine par exemple, il était froid et décidé). D'autre part Soljenitsyne récuse les historiens, coupables de trop de complaisances idéologiques, et affirme que « l'écrivain est mieux que l'historien pour rétablir la vérité ».

Ce sont donc les vouloirs individuels qui, dans un jeu de forces et contre-forces, tissent l'histoire. Sur ce point Soljenitsyne récuse avec véhémence tant les vues de Tolstoï (pas de « grands hommes ») que celles du marxisme. L'histoire n'est pas le résultat des forces économiques, la vie de la personne n'est pas déterminée par son milieu matériel. Soljenitsyne sonde les volontés exprimées des acteurs de l'histoire et rien n'appelle autant ses sarcasmes (car il en a !) que les acteurs démagogues, indolents ou hypocrites. Dans *Août 14* l'action militaire joue un rôle de premier plan et on y trouve quelques unes des pages les plus brûlantes, les plus lyriques de Soljenitsyne : précisément parce que dans l'action militaire la duplicité crève les yeux, la couardise se lit sur le visage. Parmi les héros préférés de Soljenitsyne, il y a les « commandants-nés », en qui la *volonté* est portée à une extrême incandescence. Le *moment militaire,* où le temps se condense jusqu'à l'explosion est, pour Soljenitsyne, le temps le plus riche, celui où l'homme, entièrement tendu, devient vraiment soi-même. « Être prêt à y rester, à ne pas battre en retraite, à faire de ce combat le grand combat de sa vie, le dernier, celui qui clôt toute une carrière militaire, c'est là un sentiment naturel pour un commandant-né ». À la tension mortelle du moment militaire, que l'auteur relie toujours au cosmos (la nuit, la terre, la fragilité du vivant) s'oppose le temps étiré de l'atermoiement, de l'incompétence : les portraits-charges de Soljenitsyne sont impitoyables, il grossit chaque indice de la peur ou de l'incompréhension. Or la première partie d'*Août 14* se concentre sur une défaite effroyable que porte sur ses épaules — telle une croix — un personnage lent, pieux, noble, mais qui ne comprend plus la situation : Samsonov dont l'image s'est surimposée à celle de Tvardovski. D'où le tragique propre à cette première partie, où le porteur du destin russe est un *preux aveuglé.* Samsonov représente la Russie à l'agonie, un roi aveugle, un héros à qui la raison a été retirée. D'ailleurs l'inadéquation entre le

pouvoir et la lucidité —partout constatée par l'auteur — marque tragiquement *la Roue rouge* : « Pourquoi faut-il que comprendre se situe toujours une couche au-dessous de pouvoir ? »

À ce bloc militaire du premier « nœud », Soljenitsyne a rajouté un bloc d'« extraits des nœuds précédents », c'est-à-dire une seconde partie qui compose un énorme flash back concentré sur l'assassinat du premier-ministre Stolypine, en présence du tsar lui-même, au Grand Théâtre du Kiev, le 11 septembre 1911. Le lien entre les deux parties est moins causal (l'assassinat d'un premier ministre courageux, lucide, réformateur modéré, fidèle au monarque, responsable de la grande réforme agraire destinée à créer une paysannerie de propriétaires indépendants) que symbolique : au suicide du général Samsonov après la catastrophe militaire correspond l'assassinat du réformateur avant la catastrophe. L'un subit, l'autre crée, bouscule, réforme. Mais tous ceux se rejoignent dans l'échec. « Une perception permanente et tendue de la Russie tout entière — comme si tout entière il la portait dans sa poitrine » : tel est Stolypine. « Il n'avait voulu que le bien et tout avait mal tourné » : tel est Samsonov. Lourdeurs du corps, légèreté de l'esprit. Sainteté des projets, dégradation des volontés embourbées dans le réel. On dirait que c'est une poétique de la lourdeur et de la légèreté qui ordonne cet immense livre, au halètement si puissant, avec des stations nocturnes et poétiques si fortes. Légèreté criminelle de Bogrov, le dandy juif qui assassine Stolypine par goût de la virtuosité : il agit seul, bernant toute l'Okhrana tsariste, véritable virtuose de cirque grimpant au mat lisse d'un immense chapiteau. Lourdeur du fléau qui bat frénétiquement les hommes sur *l'aire à battre* de la guerre. Mais aussi légèreté enivrante des veilles de combat, lourdeur des peurs, des cadavres, des trahisons camouflées : Avec un sens profondément tolstoïen de la sainteté de la terre, Soljenitsyne aménage dans la texture même du sombre combat des sanctuaires de repos : ainsi l'enterrement du colonel Kabanov, au cœur de la forêt innocente, immaculée, paradisiaque, dans le « grand apaisement d'août », sous la hauteur radieuse et la tiède caresse du soleil levant, dans « la région de lumière et de paix » de la liturgie orthodoxe.

Cette symbolique de la pesanteur et de la légèreté, ces haltes-sanctuaires se conjuguent avec l'immense entreprise didactique : refaire le cheminement des dix jours d'un désastre militaire, évoquer la carrière de Stolypine, suivre à travers un immense monologue ce que pouvait être la pensée du monarque — un faible bien intentionné —, montrer le suicidaire et constant duel du pouvoir et de la « société ». Dans *Novembre 16* l'entreprise didactique l'emporte déjà sur l'entreprise romanesque. C'est surtout le duel pouvoir-société qui hante l'auteur (assez influencé en cela par l'œuvre de l'historien anglais George Katkov, petit fils du publiciste russe [1] : les « cadets » sont la bête noire de Soljenitsyne précisément

[1] Cf. George Katkov. *Russia 1917. The February Revolution*, Longmans, London, 1967. Soljenitsyne a fait traduire ce livre en russe dans une série historique qu'il édite lui-même. Beaucoup des thèmes soulevés par ce livre (en particulier le complot de Goutchkov, les rapports entre Lénine et Helphand, alias Parvus) se retrouvent dans *La Roue Rouge.*

parce que c'est eux qui attisent le plus cette stérile et criminelle querelle (Milioukov, soufflant à la Douma le soupçon de haute trahison sur la tsarine, est bardé de flèches sarcastiques par le romancier), l'Octobriste Goutchkov fomente par patriotisme un renversement du tsar incapable, les bolcheviks « de l'intérieur » comme Chliapnikov — le futur leader de l'Opposition ouvrière — préparent une grève dans les industries d'armement... Le duel est stérile avec les Cadets (libéraux radicalisants), mais il peut connaître une trêve avec les patriotes comme Goutchkov et il s'explique par une sorte d'ascétisme religieux chez Chliapnikov. L'analyse spectrale de la nébuleuse politique russe en 1916 serait magistrale — n'était la hargne insurmontable contre les libéraux du type de Milioukov. Soljenitsyne n'ignore pas la vie économique. Des pans importants de l'œuvre sont même consacrés à l'essor de l'entreprise en Russie : entreprises industrielles modèles dans le midi du pays (à Rostov-sur-le-Don et à Kharkov), projets hardis de coopératives rurales d'achat (dans la province de Kostroma) et au cœur des deux démonstrations un type d'homme cher au cœur du romancier-historien : l'ex-révolutionnaire reconverti au réel. L'ingénieur Obodovski, ancien révolutionnaire deux fois condamné, évadé, et qui vient de rentrer en Russie à la faveur de l'amnistie de 1913, est le type même de ces « bouillonnants » qu'aime Soljenitsyne, dès lors que leur énergie est canalisée vers le labeur utile : « Je veux pétrir la vie russe de mes propres mains ! Dussé-je ne dormir que quatre heures par jour ! » Le « dur labeur guerrier » emplit une moitié de l'œuvre, le « pétrissement » de la vie russe emplit l'autre, nous apportant le tableau nouveau mais exact d'une Russie industrielle naissante, que Blok appelait « la Nouvelle Amérique ».

Malgré des longueurs (surtout les dialogues des salons politiques) l'ampleur de cette coupe dans la société russe de 1914-1917 est fascinante. En dépit de ceux qui n'y ont vu que partialité et étroitesse, on peut dire que la richesse du matériau n'a pas été laminée par une intention réductrice. Chercher dans les querelles le point exact de retrait où les hommes russes s'ajusteront « comme deux dalles polies », voilà l'intention : alors l'ingénieur juif bien pensant et l'ex-proscrit se retrouvent pour l'œuvre commune, alors le colonel et l'ingénieur rêvent ensemble d'un fabuleux essor de la Sibérie... Cette idée de *retrait*, ou d'ascèse (politique, économique, morale) semble bien — tant à travers les articles de *Voix sous les décombres* que dans le massif d'écriture qu'est la *Roue rouge* être le commun dénominateur de l'œuvre de Soljenitsyne. Il n'est aucun domaine qui échappe à cet idéal du retrait : la langue (s'extraire des emprunts excessifs aux langues occidentales), le paysage (le paysage russe est largement espacé, mais « emmagasine la vie » en prévision des privations rigoureuses), la politique enfin (que chacun fasse un pas en retrait, et la commune finalité de la vie russe apparaîtra). De ce *recul* modéré, la vie russe, le génie russe retireront un immense bénéfice.

Comme on le voit, on touche ici aux ambiguïtés inéluctables d'une telle œuvre : moins épopée que récit historien animé par la passionnée recherche de la vérité russe grâce à ce *retrait*, à cette auto-restriction, l'œuvre est à la fois didactique et

apologétique. Dans la logique de cette finalité secrète et de cette poétique même, le deuxième « nœud » est construit (et s'achève) sur le sacrement de pénitence : la confession des péchés non seulement est la concrétisation la plus profonde de ce *retrait*, de ce renoncement aux attraits de l'expansion mais c'est également une lessive sacramentelle de l'âme. C'est par hasard que Zénaïde entre dans l'église d'Outkino, mais ce hasard n'est que la réalisation du secret désir de pénitence. On retrouve alors, dans ce splendide épilogue provisoire de la *Rouge rouge* la dialectique de la pesanteur et de la légèreté qui anime toute la vision historienne de Soljenitsyne. « Mes iniquités s'élèvent au-dessus de ma tête, comme un pesant fardeau, elles se sont sur moi appesanties ». On retrouve dans les péchés de Zénaïde cette innocence dans le mal qui caractérisait — à un tout autre niveau — Samsonov. « Comme elle est fragile, l'écorce terrestre ! Partout sous chaque pas, elle s'éboule ! Impossible de courir sans s'effondrer ! » (Fayard, 1985, p. 1020). Zénaïde court et vainc cette fragilité parce qu'elle s'est délestée elle-même : l'étole du prêtre se pose alors sur elle pour l'absolution...

Ni passéiste, comme on l'a trop dit, ni même absorbé exclusivement par le passé comme son entreprise d'historien le voudrait, Soljenitsyne est parvenu à pétrir un monument littéraire si original que chaque phrase, même détachée, en est reconnaissable. L'écrivain soviétique qu'il a été, à l'étape « khrouchtchévienne » de son œuvre, l'écrivain dissident, le polémiste virulent, l'infatigable chercheur historique se retrouvent tous dans presque chacune de ses œuvres. Tout est marqué au sceau de cette « ascèse russe » qu'il recherche tant, jusque dans son écriture, avant tout dans son écriture. La fréquentation assidue du lexicographe Dahl, l'admiration déclarée pour Zamiatine et Remizov, deux ornementalistes très proches du folklore russe, et pour Marina Tsvetaïeva, l'infatigable « épuiseuse » du lexique russe, elle aussi proche de l'inspiration poétique populaire, pratiquant l'ellipse et l'anacoluthe, et aboutissant à une simplicité complexe, proche de celle de la prose de Soljenitsyne. Car la syntaxe de Soljenitsyne est violemment elliptique, anacoluthique, pratique des raccourcis venus de la syntaxe populaire, et il « épuise », lui aussi, systématiquement la mine langagière du russe, n'hésitant pas devant des jaillissements continus de néologismes archaïsants. Il y a là à la fois un énorme foisonnement de la langue (qui irrite certains lecteurs russes) et en même temps un *retrait,* une cure de déseuropéanisation de la langue — surtout du point de vue syntaxique.

En définitive c'est à un véritable *jeûne* qu'invite l'œuvre de Soljenitsyne, un *jeûne* qui rendra sens à la vie humaine, qui aidera les hommes à comprendre « ce qui fait vivre les hommes » (selon le titre du récit de Tolstoï qui traîne sur une table dans le pavillon des cancéreux), un *jeûne* que Diomka, un des « enfants » du pavillon 13 a bien du mal à comprendre. « Eh bien, mon petit Diomka, de temps à autre on a besoin de s'alléger — Et pourquoi diable s'alléger ? (Les allègements, Diomka ne connaissait que ça). — Il faut s'alléger pour avoir plus de lumière » (Fayard, 1982, p. 112). Politique, esthétique et même écriture du *jeûne.* Certes l'œuvre de Soljenitsyne affiche une prédilection paradoxale pour l'immense, non le

monumental — qui lui fait horreur — mais la fidélité à chaque infime détail, à chaque « maillon » du regard, de l'émotion, de la langue. Cette économie du *jeûne* exige d'interminables plages de texte. Mais la finalité de ces grands massifs est quand même l'allègement dont la vieille et humble Stéphanie parle à Diomka.

Allégée de la syntaxe européenne (allemande et française) la langue retrouve le puissant métaphorisme paysan qui illumine la poésie d'Essenine. Allégée des gloses modernes, l'homme retrouve sa propre « récapitulation », les songes redeviennent des présages, à côté du couloir chaotique de la vie court le couloir de la « récapitulation » *sub specie mortis* — comme si l'homme achevé marchait de conserve avec l'homme inachevé, chacun percevant l'autre, mais sans se voir. Reconquête de l'honneur, de la sainteté et du sens qui passe toujours par ce bénéfique allègement. Par certains côtés c'est une clarté stoïcienne qui semble illuminer cette œuvre, mais baignée de sens chrétien. Au vain kaléidoscope des incohérences s'opposent les rencontres chiffrées des vivants et des morts, parfois trop difficiles à décrypter mais toujours détentrices de sens. Si le programme « russe » de Soljenitsyne — tout entier résumé par ce jeûne pénitentiel — a pris valeur pour le reste des hommes, c'est qu'il y a dans cet appel à contre-courant une grandeur et une valeur que beaucoup sentent obscurément. La résistance que rencontre cet appel — souvent excessive et maligne (mais en faire la chronique serait tout un livre) — vient précisément du malaise éprouvé par ceux qui condamnent l'horizon étroitement russe de cette œuvre, mais perçoivent son impact universel. Parce qu'il refuse l'alignement culturel sur l'Occident ce Russe proscrit enrichit l'Occident d'une voix russe, et retrouve l'exploit des lettres russes du grand siècle : l'intégration dans l'Europe par le refus et la dissidence, la restitution du sens moral à l'insurrection de l'écriture.

13e PARTIE

SOLJENITSYNE, TOUJOURS LUI

CHAPITRE 58

SOLJENITSYNE ET LA RUSSIE DAUJOURD'HUI

Retour à la table des matières

L'année 1990 entrera dans l'histoire de notre littérature comme « l'année Soljenitsyne ». Ainsi s'exprimait le rédacteur en chef de la grande revue *Novy Mir*, aujourd'hui revenue à sa tradition libérale des années 60, l'écrivain Sergueï Zalyguine. Cela veut dire tout d'abord que les publications périodiques russes sont littéralement envahies par la prose de l'écrivain exilé (et qui le reste jusqu'à ce jour). Tout ce que nous avions découvert et lu au fil de vingt années consécutives, depuis la parution d'*Une journée d'Ivan Denissovitch* jusqu'à celle d'*Octobre 16* dans la traduction française, et jusqu'aux trois gros tomes de *Mars 17* et aux deux *d'Avril 17* pour ce qui est de la grande édition en langue russe qui paraît à Paris, — tout cela s'abat sur le lecteur soviétique en quelques mois. *Novy Mir* donne *l'Archipel du Goulag* et maintenant *Le Premier cercle*, la revue *Amitié des peuples* donne une partie de Mars, mais aussi mon propre petit ouvrage, paru naguère au Seuil, Soljenitsyne paru cet été dans la revue *Amitié des peuples.* La revue des nationalistes *Notre contemporain* donne une autre partie de *Mars 17,* la revue provinciale *Kouban,* connue pour des positions assez extrêmes dans le domaine « patriotique », a publié un *vade-mecum* sur l'œuvre et la vie de Soljenitsyne, rédigé par le jeune écrivain Palamartchouk. La grande maison d'édition « Khoudojestvennaïa Literatoura » (autrement dit « Les Belles Lettres », autrefois « Goslitizdat ») publie à d'énormes tirages *le Premier Cercle* et d'autres romans. On attend encore *le Chêne et le Veau,* qui est annoncé par la revue *Novy Mir,* mais que Soljenitsyne lui-même a voulu retarder, car c'est un livre polémique, et qu'il voulait que la Russie prît connaissance d'abord de son œuvre de création, ensuite

de son œuvre de réflexion. Au journal télévisé, dans les nombreuses polémiques qui font actuellement rage, le nom de Soljenitsyne est invoqué très souvent, les journalistes de Vremia, le journal de 21 heures, puisent dans son œuvre aphorismes et réflexions sur les destins de la Russie ; son effigie se rencontre très souvent, la grosse tête caricaturée par l'Américain Lewine ornait récemment l'hebdomadaire *Literatournaïa Gazeta.* En juin 90 j'ai participé dans la grande salle de la Maison des Gens de Lettres, à Moscou, au premier colloque organisé en Russie sur l'œuvre de Soljenitsyne, organisé par l'association des écrivains « de gauche », dite « Avril ». Le thème général était « Soljenitsyne et nous », c'est-à-dire que peut et doit nous apporter Soljenitsyne aujourd'hui, en cet instant de crise où tous les débats s'affolent et où le pays précipite le pas ? La grande salle de l'Union des Écrivains n'était pas remplie, à vrai dire, signe peut-être des temps : tout s'accélère, ce qui, il y a deux ans, était tabou et faisait l'objet de réunions quasi-conspiratives, ce qui, commencé il y a un an et demi par la timide publication du manifeste de Soljenitsyne « Vivre hors du mensonge » dans la petite revue du Mouvement soviétique pour la Paix, ce qui à l'automne 88 pouvait encore faire peur au Politburo, lequel, par son préposé à l'idéologie, Vadim Medvedev, avait fait caviarder à l'imprimerie même l'annonce de la publication de *l'Archipel,* tout cela avait-il déjà parcouru le spectre de l'histoire, ou bien fallait-il se rendre à l'évidence que ce jour-là les Moscovites avaient la tête ailleurs, l'urgence des problèmes économiques primant tout ? Car le jour d'ouverture de la première conférence sur Soljenitsyne jamais tenue en URSS était aussi et surtout le jour de l'introduction du système du passeport intérieur pour faire ses achats à Moscou. La « passeportisation des acheteurs » éclipsa donc ce jour-là le débat « Soljenitsyne et nous »... Néanmoins le colloque fut très intéressant, en particulier l'exposé d'un jeune critique venu de la province, Vassili Potapov, qui, à partir de la grande description de la révolte des « quarante jours de la révolte de Kenguir, dans *l'Archipel,* traita du « glaive et de la main », c'est-à-dire de la position de Soljenitsyne par rapport à la violence. Natalia Ivanova fit un exposé presque complémentaire sur « Soljenitsyne et l'empire » : Soljenitsyne était de tous côtés scruté avec inquiétude quant à ce qu'il pouvait dire sur la violence qui couve en URSS aujourd'hui...

Que s'est-il donc passé ? La liberté de la presse comme la liberté d'expression ont déferlé sur la Russie et semblent aujourd'hui impossible à réfréner. Plus de limite, plus de tabous, en dépit de la loi sur les offenses à la fonction présidentielle que M. Gorbatchev a fait voter. Il faut avoir entendu, à une émission de télévision de grande écoute, le jour de l'anniversaire de Lénine, le 24 février 1990, le face-à-face de l'écrivain Vladimir Solooukhine avec un historien du Parti pour se rendre compte de la déchirure des tabous. Que pouvait répondre cet historien de service face à l'écrivain bedonnant, malicieux et assuré de lui qui annonçait d'emblée les couleurs en déclarant : « Lénine est la plus grande catastrophe de notre histoire » ? Or, non seulement les tabous ont craqué, non seulement la parole libre est devenue une nouvelle constante de la vie publique, et les différenciations politiques sont apparues avec virulence, mais encore la classe ouvrière, que l'on croyait muette a

parlé par les visages rugueux et déterminés de leaders improvisés des grèves du Donbass et de celles de Vorkouta ; c'est eux qui ont réclamé, avant Sakharov, l'abolition de l'article 6 de la Constitution.

Récemment, dans la *Literatournaïa Gazeta* un ancien dissident religieux, Felix Svietov évoquait une discussion avec l'auteur Youri Dombrovski, mort en 1986, auteur d'un témoignage romanesque sur la terreur intériorisée de l'époque stalinienne, *La Faculté de l'inutile*. Cette « Faculté de l'inutile », c'était le Droit ; l'URSS stalinienne n'en avait pas besoin, ou plutôt elle élabora une fausse façade de droit qui était pire encore que l'arbitraire classique du tyran, puisqu'elle enfermait dans une simulation générale tous les acteurs du « show totalitaire ». Dombrovski soutenait à Svietov : « Il suffira d'annoncer la liberté à la radio » pour que demain la Russie soit libre ! » C'était aller vite en besogne, mais au fond Dombrovski n'a pas eu rétrospectivement tellement tort : la liberté concédée d'en haut a été prise d'en bas avec une énergie, une détermination dont peu de gens croyaient le peuple russe capable. Parmi ceux qui avaient prophétisé ce possible et même nécessaire renversement des choses, il y avait Soljenitsyne.

Peut-on recevoir « la liberté par la radio » d'un seul coup ? Évidemment non. Il a fallu deux étapes. La première, invisible, ou presque, a été la dissidence. Sans les voix étouffées des dissidents, qui disaient leur total refus d'entrer dans un ordre anormal, contraire aux lois naturelles qu'aimait tant le 18e siècle, la société russe aurait-elle été ébranlée ? Je ne le crois pas. À bien des égards les dissidents, ou encore les défenseurs des droits de l'homme, ont tracé le programme du retour à l'homme naturel qui s'est produit en Russie, qui continue de se produire aujourd'hui dans tous les domaines, y compris le domaine du droit à la propriété privée. Ils étaient les prophètes qui entendaient et voyaient ce que leur société n'entendait et ne voyait pas encore, ils étaient, selon le Bergson des *Deux Sources de la morale et de la religion,* les « créateurs moraux » qui, du sein de la société close totalitaire, traçaient les contours prophétiques d'une société ouverte, ouverte sur l'humanité.

Ce n'est donc pas « par la radio » que les Russes ont entendu dire qu'ils étaient libres : des voix prophétiques avaient bien auparavant déjà annoncé ce qui paraissait absolument irréalisable au sein de cette société close, une des plus hermétiquement closes que l'histoire ait jamais connue. Mais il est vrai aussi que le pouvoir a déclenché lui-même un processus lent et timide d'ouverture, qu'il croyait maîtriser : l'Afghanistan, dont aujourd'hui les récits terrifiants d'Ermakov font connaître la terrible usure des âmes qu'il provoqua dans l'armée soviétique, puis ensuite la catastrophe non-celable de Tchernobyl furent les détonateurs. Dès 1987 les conseillers du pouvoir ont dit et publié en deux ou trois ans des constats de catastrophe économique, sociale, morale, démographique et sanitaire, qui dépassent de loin tout ce que vingt ans durant les « prophètes de malheurs » de la dissidence avaient dit, tout isolés et moqués qu'ils fussent, enfermés dans les camisoles chimiques des Instituts psychiatriques de Sniéjinski. Svietov a certes

raison de rappeler aux lecteurs de la *Literatournaïa Gazeta* l'oubli actuel, relatif, où sont tenus les dissidents et de diagnostiquer qu'une libéralisation sans mise à l'honneur des dissidents, qui l'ont prophétisée dans le désert brejnévien, ne saurait être complète, ne saurait non plus être morale. « Le problème de la dissidence, l'histoire de ce qu'on a appelé le mouvement démocratique, lequel s'est opposé pendant deux décennies et demie à la monstrueuse pression de la machine de l'État socialiste, lequel a donné ses héros et ses martyrs, ses provocateurs et ses victimes brisées, ses repentis aussi, cette résistance, qui est unique dans notre vie, attend encore ses historiens. Pour moi, c'est chose évidente que seuls les prisonniers de conscience pouvaient devenir la base morale authentique de la perestroïka ». La « base morale » dont parle Sviétov existe bel et bien. Certes le pouvoir a obligé certains prisonniers, il a deux ans et demi, à solliciter leur grâce, ce qui était une mesure humiliante et contraire à la morale, mais depuis, quel chemin parcouru ! Sakharov traité avec mépris par Gorbatchev à la session d'été 1990 du Soviet suprême, fut enterré en décembre avec un cortège comme on n'en avait peut-être pas vu depuis les funérailles de Dostoïevski en 1881, et son programme littéralement repris par le chef du Kremlin deux mois après sa disparition... Et Dombrovski, Grossman, Evguenia Guinsbourg, Youli Daniel, Vladimir Boukovski, Vladimir Maximov dont les œuvres déferlent depuis un an sur la Russie ! Alexandre Guinzbourg, l'auteur du Livre Blanc sur le procès Daniel-Siniavski, le responsable du fonds Soljenitsyne d'aide aux prisonniers politiques interviewé par la *Literatournaia Gazeta* sur une double page ! Anatoli Martchenko cité, édité, honoré, alors que sa mort au camp, en décembre 1988, marqua tragiquement les débuts de la perestroïka (et, très probablement, décida le maître du Kremlin à téléphoner au relégué de Gorki).

Et puis surtout Soljenitsyne ! Je cite encore Svietov : « En ce sens-là, comme en tous les autres, le plus intéressant reste le phénomène Soljenitsyne. Il ne fait pas de doute qu'il y a là une tentative pour broyer son œuvre dans la moulinette habituelle, pour banaliser même son *Archipel du Goulag* en le présentant comme « une œuvre à caractère historique », comme la chronique d'événements relevant d'un lointain passé, et le simple fait de sa publication comme une preuve de la *nouvelle pensée.* Et pour, dans le dos de *l'Archipel,* cacher les hôpitaux psychiatriques du KGB qui subsistent encore, les « zones », les prisonniers politiques encore détenus en vertu des articles 64 et 70, les organes de répression encore florissants comme s'ils avaient maintenant les « mains propres »... Mais *l'Archipel* n'est pas une œuvre que l'on peut lâcher sur le marché en escomptant en tirer un profit, c'est notre commun destin, c'est la condamnation du régime ».

« Nous avons raté le XXe siècle », dit Soljenitsyne dans sa brochure tirée à 28 millions d'exemplaires en URSS, nous connaissons une catastrophe morale, industrielle, atomique, génétique... Condamnation : tel est bien le sens profond de l'œuvre de Soljenitsyne ; et cette condamnation est d'autant plus efficace et profonde qu'elle ne s'est pas exprimée tout de suite, qu'elle a eu une naissance et un cheminement difficiles dans la conscience de l'écrivain lui-même, que depuis le

petit héros têtu, honnête, travailleur, humble, mais, à sa façon, inflexible qu'est Ivan Denissovitch en passant par le héros Oleg Kostoglotov du *Pavillon des cancéreux*, « zek » cabochard, rancunier, et qui revient si difficilement à la vie après la jungle du camp, jusqu'aux héros de *l'Archipel*, la petite « Jeanne d'Arc » suppliciée par un kapo tyrannique, ou le touchant poète Boris Gammerov exténué à mort par la surveillante-chef tortionnaire Matronina avec son inoubliable « mantelet rouge » — cette condamnation grandit, prend la force d'un jugement adulte, marque d'abord de vengeance, puis d'ironie triomphante et, pour finir, d'humilité face aux saints du camp... Sans ce long cheminement existentiel, *l'Archipel* serait effectivement « récupérable », mais il ne l'est pas, précisément parce qu'il enseigne un cheminement de révolte et qu'il aboutit, par les voies du cri, de l'aveu, de la colère et de la repentance, à cette force mûre et maîtrisée du jugement, à laquelle Tolstoï lui-même n'était pas arrivé dans *Résurrection,* où il lutte contre un autre système carcéral, combien plus limité pourtant ! Rappelons-nous ces grands moments de déréliction dans *l'Archipel* « Nos yeux grands ouverts regardent vers le plafond noir, vers le ciel noir. Seigneur ! Seigneur ! Sous les obus et sous les bombes, je te demandais de me conserver en vie. Et maintenant je te le demande : envoie-moi la mort ! »

C'est d'abord et avant tout en raison de ce cheminement existentiel que Soljenitsyne est vitalement nécessaire à la Russie d'aujourd'hui : de la révolte au mépris, de l'ironie mordante à la condamnation et de la condamnation à la découverte des véridiques valeurs, ce chemin existentiel est nécessaire au jeune Russe d'aujourd'hui et il le parcourt en compagnie de Soljenitsyne. La seconde raison est que la dénonciation fantastique du passé à laquelle nous assistons en ce moment en Russie doit s'accompagner d'un acte de contrition et d'une absolution — faute de quoi le pays est menacé par le désespoir et par des conduites suicidaires. Ces conduites suicidaires, on les voit dans l'évolution rapide de la délinquance, de la narcomanie, dans les confessions, bouleversantes parfois, de coupables qui ne trouvent pas le chemin de l'absolution.

Un témoignage poignant de cette « fatigue mortelle » a été l'article de l'écrivain Victor Konetski, qui est aussi un capitaine au long cours. Je le cite : « Un état d'âme aussi effroyable, notre pays n'en a jamais connu. On le compare avec l'année 1905, avec 1917... Mais moi je dis : nous nous trouvons dans une situation extrême, et ce qui nous arrive survient pour la première fois dans l'histoire du monde. Peut-être nous sommes dans un état comparable à celui de l'Allemagne de 1932. Nous ne pouvons prendre appui sur aucune expérience antérieure ». Konetski voit l'éboulement fracassant du marxisme, et il annonce qu'il se retire du Parti. Il voit le triomphe des nationalismes, et il annonce la guerre civile, pas seulement celle qui se déroule déjà dans le sud du pays et qui a fait déjà pas mal de morts et surtout 600 000 réfugiés dont personne ne veut, qui survivent dans des hangars et qui sont un ferment de révoltes futures, mais encore et surtout en République de Russie elle-même : « Nous ne sommes plus que haine », écrit-il, sans avoir forcément raison.

Dans l'écroulement des valeurs qui restaient plus ou moins attachées à l'idée de révolution et de transformation de l'homme en « homme nouveau », il est tout à fait clair que s'est établi en Russie proprement dite un vide spirituel particulièrement dangereux. Partout ailleurs le nationalisme a pris la relève, il fait vivre spirituellement et politiquement des nations comme les Géorgiens ou les Lituaniens ; le problème pour ces nations est l'adaptation du rêve nationaliste aux réalités (les Géorgiens doivent apprendre la tolérance envers leurs propres minorités comme les Abkhazes, les Estoniens doivent apprendre à composer avec la minorité russe), mais en Russie, il faut au contraire digérer la fin d'un empire, l'explicite procès qui est aujourd'hui fait de tous les côtés à un pays qui n'a aucune expérience de la décolonisation, où de plus, l'empire s'est formé par inclusion de pays périphériques plus riches que la métropole et dont le niveau de vie a toujours été supérieur à celui de la Russie Centrale, relativement déshéritée. Au procès que la périphérie fait au centre s'ajoute le procès que les Russes se font à eux-mêmes, c'est-à-dire le violent accès d'autoaccusation qui déferle sous des formes variées et qui correspond à la mise à nu du vaste crime que la nation a commis sur elle-même sous l'aspect d'un semi-génocide.

La Russie se retrouve en quelque façon semblable à la famille des Atrides, et elle s'entre-déchire, dévorée par le remords. La tradition orthodoxe ne saurait en effet suffire à expliquer l'importance de l'omniprésent thème du « repentir », que l'on a vu occuper les écrans (depuis le film d'Abouladzé, qui porte ce titre même), les débats de TV, les récits publiés dans les revues. Ce « repentir » correspond à un obsédant sentiment de culpabilité qui s'exprime soit par une véritable auto-lacération, soit par des attitudes hargneuses ou xénophobes, voire antisémites. Ici encore la présence morale de Soljenitsyne, et des autres dissidents, peut jouer un immense rôle bénéfique, car ils prouvent qu'il y a eu une « résistance » russe, et parce qu'eux-mêmes ont surmonté ce complexe d'auto-lacération. Or Soljenitsyne est parvenu lentement à une attitude religieuse, proche moins de celle de l'Église officielle orthodoxe que de celle des Vieux Croyants, pour qui il a une vénération particulière en tant que victimes des persécutions officielles depuis le 18e siècle et il admire également les baptistes, qui ont pris racine avec force dans la classe ouvrière russe. L'œuvre toute entière de Soljenitsyne représente une quête de l'absolution pour les péchés de la Russie, une lente montée vers la lumière du pardon, et aussi un retour aux symboles religieux qui, aujourd'hui sont à peu près tout ce qui survit dans la débâcle idéologique.

La troisième raison de la fascination qu'exerce en ce moment Soljenitsyne, c'est que son roman *La Roue rouge* qui paraît en même temps que ses œuvres antérieures apparaît à beaucoup comme d'une stupéfiante actualité, les débats à la Douma (ainsi appelait-on le Parlement entre 1905 et 1917), débats dont il a rempli des chapitres entiers de ce roman, sont pris comme une préfiguration des interminables débats du Congrès des Députés du peuple, du Soviet Suprême, du

Soviet de RSFSR qui se déroule depuis plus d'un an devant le téléspectateur soviétique.

Il n'y a pas que les chansonniers qui brocardent ces débats, en demandant ironiquement, comme je l'ai entendu à Moscou, au cabaret de la Chauve-souris récemment ressuscité, à quel amendement on en sera en 2010... La Russie tout entière suit à la deuxième chaîne ces débats où l'on a vu naître la liberté de parole, qui n'était au début que chichement concédée, et confinée dans certains sujets, mais qui a balayé en un an tout le pays et tous les sujets. Mais inéluctablement est née l'angoisse devant le hiatus entre les débats et les réalités qui stagnent : où va ce torrent de paroles ? Je ne m'attendais pas à trouver un intérêt aussi vif pour ce roman, qu'en Occident nous avons tendance à classer « historique » et à reléguer sur l'étagère des bons livres pour lesquels il faut du temps, c'est-à-dire des vacances estivales. Or c'est leur histoire actuelle, ce sont leurs discordes, leurs interrogations que les Soviétiques déchiffrent à l'évidence aujourd'hui dans ce roman-document, qui fournit non pas une clé (plus avance dans le temps le roman de Soljenitsyne, moins évidente est son interprétation), mais le tableau clinique d'une course effrénée vers l'inconnu, dont les participants ne savaient pas eux-mêmes où ils allaient. Ce sont les chapitres en petits caractères, ceux qu'en somme l'auteur lui-même autorise son lecteur à sauter (comme on faisait dans les anciens manuels d'histoire) qui passionnent le plus, car ils donnent d'amples citations des comptes rendus officiels des débats parlementaires de l'époque. Dans *Octobre 16* tout tourne autour de la capacité ou non du pays à s'extraire de l'incurie, à chasser les vieux dignitaires irresponsables, à favoriser un rapprochement de la société et du pouvoir, jusque là récusé tant par son incompétence que par la hargne dont il est poursuivi par la société. Et les personnages centraux que choisit Soljenitsyne sont le monarchiste constitutionnel Chipov, un être plein de noblesse, mais incapable de toute vraie lutte politique, et récusé par l'histoire, ce sont l'« Octobriste » Goutchkov (du nom du Manifeste d'octobre 1905 qui octroya à la Russie un régime semi-parlementaire), un homme plein d'énergie, qui a horreur des préjugés, qui ne croit que dans la publicité du débat (*glasnost* est le mot russe qui désigne cette publicité) et qui, un moment, fut l'allié de Stolypine. Stolypine, dont l'étoile monte constamment et rétrospectivement en Russie actuelle, était un « centriste » qui tentait ce dont la Russie a besoin aujourd'hui : renouer le fil avec une économie de marché, en particulier en mettant fin à la vieille commune rurale, le fameux « mir », si cher aux slavophiles de tout poil. (Notons au passage que ce point capital interdit de classer sans nuance Soljenitsyne parmi les Slavophiles). Le rêve de Goutchkov d'une réconciliation entre société et pouvoir, d'un parlement qui, par un comportement équilibré, « exercerait une profonde influence éducatrice sur la société russe », est vraiment très proche de celui de beaucoup d'hommes aujourd'hui en Russie. Tous les problèmes de l'époque, « le pouvoir prisonnier de ses serviteurs », la « misère et la perte de l'honneur dans l'armée » sont des sujets à l'ordre du jour. Lorsque le roman de Soljenitsyne parut en Occident, certains virent dans le magistral portrait de Stolypine la preuve de son côté réactionnaire, ne voulant retenir de Stolypine que sa lutte contre le terrorisme, et le sobriquet injuste

de « cravate de Stolypine » donné en raison des pendaisons décidées par les tribunaux militaires d'exception de l'époque. Récemment a été réédité l'ouvrage d'un journaliste et historien français de l'époque, Pierre Polejaïeff. L'ouvrage parut en 1912, il est préfacé par Patrick de Laubier, qui l'a réintitulé *L'Expérience de Stolypine ou la Perestroïka assassinée*, et souligne au moins deux grands parallèles : celui de la réforme des instances législatives et celui de la réforme agraire. En URSS même ce parallèle fut fait par plusieurs analystes, en particulier par l'essayiste Seliounine. Tout cela n'est pas pour chercher du côté de Stolypine la clé de la situation actuelle (l'assassinat de Stolypine au Grand Théâtre de Kiev, en présence de l'empereur, en 1911, — assassinat qui est au centre de la seconde partie d'*Août 14* — serait alors la sinistre prémonition que nous recevrions de l'histoire), mais pour souligner combien le parallèle avec la crise de 1905 et la décennie qui suivit semble aujourd'hui instructif aux Russes anxieux de chercher des points d'appui. Dans la mesure où le monde romanesque de Soljenitsyne apporte des solutions, ce sont celles de l'action à petits pas, de l'application au concret : une Russie de coopératives, de mutuelles, d'entreprises de taille moyenne, de libre parole et de libre entreprise, une démocratie dominée par la « maturité morale ».

« L'aiguille aimantée de l'idée morale dont le point d'origine est la conscience religieuse » sert de boussole à certains des personnages qu'accompagne visiblement la sympathie de l'auteur, mais gardons nous de penser qu'il nous présente un tableau moralisateur : Chipov, un de ses préférés, essuie un cuisant échec, Goutchkov n'est pas ménagé, le bolchevik Chliapnikov, qui périra dans les grandes purges staliniennes, hors du roman, est un de ses favoris, sans doute parce qu'il a gardé le goût de la belle ouvrage, qui lui vient de ses parents Vieux Croyants...

Dans le tableau actuel de la « guerre civile » littéraire et publicistique qui fait rage en Russie, on peut tenter d'introduire une classification en fonction du retour dans le passé qu'effectuent les différents courants de pensée pour retrouver leurs « marques ». Certains libéraux pensent qu'on revient aux années 60, c'est-à-dire à une réforme du régime qui fut commencée par le premier « dégel », symbolisé par la politique et la personnalité (aujourd'hui objet de nombreuses publications) de Nikita Khrouchtchev. Comme le dit Alla Latynina, pour ceux-là on revient au « credo du XXe Congrès » : anti-stalinisme, foi au socialisme, et aux idéaux révolutionnaires. Un des plus acharnés à combattre Soljenitsyne, parce qu'il a, selon lui, attenté au souvenir sacré de Tvardovski, est précisément un libéral « khrouchtchévien », Vladimir Lakchine, mais on trouve aussi Roy Medvedev dans les rangs assez parsemé de cette aile. D'autres voient plutôt un retour aux années 20, ou plutôt à la NEP de Lénine, à une sorte de coexistence idéologique, de définitif retour au marché, mais un type de marché tant des idées que des marchandises, où un pouvoir socialiste garderait la haute main : c'est un peu la position de l'essayiste Koriakine. Plus loin viennent ceux qui remontent aux partis des troisième et quatrième Doumas : les « Cadets », en somme des libéraux, les

« centristes » à la Goutchkov, les monarchistes tempérés à la Chipov, les anarchistes, sans parler de l'odieuse Alliance de Saint-Michel, qui favorisait les pogromes. Le retour le plus marqué est celui des intellectuels vers la philosophie idéaliste et religieuse russe du début du siècle et vers les positions naguère honnies par Lénine du célèbre recueil les *Jalons,* paru en 1909, et où l'on trouvait Nicolas Berdiaev, Serge Boulgakov, Piotr Struve, des juristes et des philosophes, dont la plupart venaient du marxisme et allaient soit vers l'idéalisme philosophique soit vers l'engagement chrétien, comme Boulgakov, qui deviendra prêtre orthodoxe.

Tous ces cheminements vers des positions politiques, philosophiques et religieuses, les personnages de Soljenitsyne les ont déjà faits, et leur auteur avec ses personnages. Cela aussi explique la popularité de *la Roue rouge* et du *Premier Cercle* ; ils sont un guide dans le paysage compliqué de la Russie d'avant la « catastrophe », et d'avant l'avènement des simplifications réductrices. Le recueil *les Jalons,* qui dénonçait avant tout la « démolâtrie » de l'intelligentsia russe du 19e siècle, fournit sinon une clé, du moins un point de départ à la réflexion : trop de « vérité-justice » a tué en nous la « vérité absolue », proclamaient Berdiaev et Boulgakov, et ils récusaient le positivisme scientiste de l'époque. Une scène du *Premier Cercle* nous emmène avec Innokenti Volodine chez son oncle de Tver, un ci-devant qui a autrefois, en janvier 18, manifesté en faveur de la Constituante, dissoute par la force des baïonnettes des marins rouges, sur ordre de Lénine. « Notre défilé n'avait rien de gai, on se taisait, pas de chants. Nous comprenions bien, ou plutôt nous ne comprenions pas la gravité de cette journée. Nous ne savions pas que ce serait l'unique journée que vivrait l'unique parlement russe, après cinq siècles, et en attendant un autre siècle. Qui se souciait de ce parlement, d'ailleurs ? Combien étions nous, venus de toute la Russie ? »

Les ex-dissidents interviennent chacun à sa façon dans le débat soviétique : Maximov défend une vue nationaliste inquiète. Zinoviev, dans la lignée de ses paradoxes, défend le caractère populaire du stalinisme, et nie l'évolution démocratique du pays, poursuivant sa vision d'une sorte de zoo soviétique comme dans la fable d'Orwell *Animal Farm.* Le premier intervient dans la perestroïka, l'autre s'en moque avec une cruelle dérision dans sa *Katastroïka.* Siniavski, lui fait scandale par des prises de positions plus provocatrices que politiques. Boukovski, quoique publié là-bas, dans un livre cinglant, annonce que les mêmes causes donneront les mêmes effets. La Russie avait deux hommes providentiels, l'un est mort, Sakharov, l'autre, depuis sa forteresse de Cavendish vient de lancer le brûlot de sa brochure « Comment réorganiser la Russie ».

Dans un article de mars dernier, le critique Tchouprinine désigne le dialogue que menèrent ces deux hommes entre eux au début des années 70 comme le modèle de la polémique constructive, respectueuse que devraient mener les deux ailes de la Russie, celle qui, pour en revenir aux catégories de Bergson, relève de la conception plus close, plus nationale, et celle qui relève de la conception plus ouverte, plus « mondialiste ». Est-ce à dire que dans la polémique entre les deux

hommes s'opposaient partiellement « l'ouvert » et le « fermé » ? La prédication soljenitsyrienne du *renoncement* à l'empire, du *retrait* sur les parties apparemment « ingrates » du pays, loin de la Méditerranée, et loin de l'opulente Europe propose une ascèse nationale qui a aussi valeur universelle, c'est-à-dire qui est aussi orientée vers ce que Bergson appelait *l'ouvert,* mais il s'agit d'un ouvert de type spiritualiste et non social et politique, à sa façon universaliste.

Bien entendu Soljenistyne a ses adversaires résolus en Russie, mais jusqu'à présent ils sont peu nombreux et une sorte de consensus sacré se maintient encore autour de son œuvre. Un de ses adversaires est le brillant historien et critique littéraire Benedikt Sarnov, qui a mainte fois écrit contre le culte de Soljenitsyne, allant jusqu'à dire, en guise de boutade, que ce culte était aussi mauvais que le culte de Staline, d'autres ont parlé d'une « soljénitsynisation » du pays, ayant en vue une sorte de pouvoir orthodoxe fort. Mais tout cela est contraire à la réalité des réflexions de Soljenitsyne lui-même. En particulier il n'a aucune confiance dans l'orthodoxie telle qu'elle est aujourd'hui au niveau de ses hiérarques. En vérité la seule grande objection qui a été faite à Soljenitsyne est venue d'un homme qui a pour lui une révérence extrême, l'écrivain Viatcheslav Kondratiev, lequel a objecté que Soljenitsyne avait une foi trop grande dans le peuple, que son diagnostic n'était pas assez sévère, et qu'il n'y avait plus de peuple du tout. Il est possible qu'en son cœur Soljenitsyne soit d'accord, mais il ne le dira pas ; il appartient à la lignée des « prophètes conditionnels » : il prédit la catastrophe, sauf le cas où le peuple se ressaisira. Quant au « culte de Soljenitsyne », Zalyguine y a déjà répondu : « En principe le culte d'un grand écrivain n'est pas une si mauvaise chose... »

Le débat actuel en Russie compote de nombreux dangers. L'un est le dolorisme : à trop penser que la Russie au XXe siècle, par son attitude suicidaire (c'est-à-dire pour s'être livrée à Lénine et au totalitarisme intolérant de la Cause), a en quelque sorte sauvé le reste du monde, on risque de chercher refuge dans les sophismes messianiques assez retors ; la Russie aurait en somme fait le sacrifice de soixante et dix ans de son existence nationale pour démontrer au monde le désastre de la voie communiste violente qui la tentait, et qui tentait aussi les autres ; ce dolorisme est passif et néfaste. Un autre danger est la disparition presque totale de la notion d'homme naturel. On ne peut revenir à *l'homme naturel,* celui des philosophes du 18e siècle, parce qu'il a sombré dans l'utopie politique du socialisme ; on ne peut y revenir qu'en passant par les *catacombes,* en interrogeant Kafka et Freud, tous deux abondamment publiés, en scrutant les « anti-utopistes », d'ailleurs très prisés, tant Andreï Platonov et Eugène Zamiatine que Huxley et Orwell.

La Russie d'aujourd'hui cherche désespérément les moyens de retourner à une culture, une spiritualité *d'avant la violence,* d'où sa passion pour la première émigration russe, pour la culture du début du siècle, pour des esprits évangéliques, chargés de toute la douceur de l'ancienne Russie, comme l'écrivain Boris Zaïtsev, dont se succèdent les rééditions... Mais cette quête désespérée ne peut pas vraiment

faire l'impasse d'une réflexion approfondie sur la violence, et son empire au XXe siècle. On sait maintenant que Chostakovitch porta toute sa vie sur son cœur, comme le « Mémorial » que Blaise Pascal portait cousu dans son habit, l'article de la Pravda de 1935 « De la cacophonie au lieu de musique ». Et en effet c'est peut-être là le vrai « Mémorial » de l'homme totalitaire, de l'homme « idéologisé » comme dit Fazil Iskander : toujours se rappeler l'humiliation intime subie afin de ne pas l'assimiler, ne pas en faire sa seconde nature. Le « feu » dont brûle ce sujet du totalitarisme, c'est sa propre déchéance. Il faudrait désidéologiser l'homme soviétique, dit l'humoriste sombre qu'est Iskander. Mais la chose n'est pas si facile, et là réside un autre danger : l'intolérance à dose massive. Elle transparaît dans le camp des nationalistes chauvins, qui s'expriment dans les revues *Jeune garde,* et *Notre Contemporain,* dans l'hebdomadaire *Culture soviétique.* Leur Brunnehilde, comme on l'appelle, est Tatiana Glouchkova. Je ne parle pas ici des débordements verbaux ou autres de « Pamiat », un groupuscule sur lequel il est difficile de se faire une idée (vingt mille dans toute la Russie ?), mais qui ne compte guère dans le débat d'idées. En revanche les écrivains et publicistes nationalistes se font entendre et leur manifeste a été en mars 90 la fameuse « Lettre des 74 ». Un défaut majeur de leur argumentation est la notion de propriété exclusive qu'ils appliquent à la culture ou à la langue russe, réduisant par là l'universalisme que cette langue et cette culture avaient acquis déjà au 19e siècle. À trop vouloir réagir contre le « pidjin-Russian » soviétique, ils limitent le russe sur ses aîtres propres, au sens racial, géographique, culturel. Naturellement la tentative est vouée à l'échec : le russe est devenu, qu'il le veuille ou non, la langue de culture d'une foule de nations non-russes. Pouchkine, lui, dans son « Monument » s'enorgueillissait que sa mémoire survivrait chez le Kalmouk ou le Finnois. Aujourd'hui la part peut-être la plus vivante des lettres russes est due à ces écrivains bilingues qui sont venus des marches de l'empire et qui se sont d'abord auto-traduits, puis ont adopté le russe comme langue de création : le Bielorusse Bykov, le Kirguize Aïtmatov, le Kazakhe Souleïmenov, le Géorgien Okoudjava, le Moldave Droutsé, l'Abkhaze Iskander, et bien d'autres encore. Ce refus du pluri-nationalisme de l'aire culturelle russe est aussi absurde que si un Romain de l'époque constantinienne avait prétendu limiter le latin aux natifs du Latium... L'abcès s'est un moment fixé sur la ville de Leningrad, où les libéraux ont pris le contrôle de l'Union des écrivains locale, en la personne d'écrivains comme Gordine, un remarquable historien des idées du 19e siècle russe, ou encore Kouchner, un des poètes les plus subtils en langue russe aujourd'hui. Tous deux, et quelques autres, sont russes de langue, de culture, d'esprit mais ont dans leur passeport la mention de la « nationalité » juive... L'abolition de la distinction entre « citoyenneté » et « nationalité », c'est-à-dire du point 5 des formulaires d'identité, est réclamée par beaucoup mais, dans l'inextricable complexité des problèmes nationaux d'aujourd'hui, on voit mal comment le gouvernement pourrait s'y atteler. Les grands écrivains « nationalistes », comme Valentin Raspoutine, ont des comportements hésitants, tiraillés qu'ils sont entre des alliances forcément hybrides, et un idéal national dont ils sentent bien qu'il ne peut pas être entaché d'exclusion. Raspoutine mit sa signature sous la lettre des 74, mais s'en distancia plus tard en déclarant que la

nation ne devait pas être poussée vers la discorde, mais entraînée vers le haut par les voies spirituelles, ce qui lui attira la réprimande de Tatiana Glouchkova. Ici encore, dans ce problème de la nation, de sa définition, de ses limites, problème qui ne fait que commencer, car on ne saurait régler le problème de l'empire, avec son inextricable mélange de peuples, sans une vision nouvelle de ce qu'est une nation, une aire culturelle, une aire linguistique, et même une *œcumèné* spirituelle, Soljenitsyne jouera un rôle pour apporter des solutions plus spirituelles que politiques.

Le problème, c'est bien sûr qu'on ne fait appel aux hommes providentiels qu'en certaines circonstances tragiques. En temps normal, nul n'a besoin d'eux. On peut comparer Soljenitsyne au prophète Jonas qui, sur l'injonction de Dieu, avait proclamé sa parole aux impies de Ninive. Or Dieu eut pitié des Niniviens à cause de Jonas, mais Jonas fut pris de dépit car il leur avait annoncé que Dieu ne se raviserait pas, et il se retira au désert dans une hutte. Par sa brochure Soljenitsyne a prouvé qu'il n'était pas Jonas sous sa hutte... Il serait déjà très utile d'avoir été le prophète écouté mais rejeté. Mais je crois personnellement que le pays a encore grand besoin de son Jonas... Au chapitre 30 du *Pavillon des cancéreux* il rapporte une vieille légende russe, le mythe de Kitovras, un monstre qui ne pouvait marcher qu'en ligne droite. Le roi Salomon le fit prendre par ruse, le fit enchaîner, puis emmener tailler des pierres « Mais Kitovras n'allait qu'en ligne droite et lorsqu'on lui fit traverser Jérusalem, on dut abattre des maisons devant lui pour lui frayer un chemin. Or il y avait sur son passage une maisonnette qui appartenait à une veuve. La veuve se mit à supplier Kitovras de ne pas démolir sa masure, et elle le fléchit ; Kitovras se tordit, se fit tout petit, se cassa une côte, mais il laissa la maison intacte. Il dit alors : « une parole dure appelle la colère, mais une parole douce peut briser un os ». Il faudra que la Russie se brise plus d'un os pour laisser intacte la petite maisonnette de la veuve. Mais Kitovras n'est pas mort, et nous croyons qu'il saura se casser la côte, avec l'aide de Soljenitsyne.

C'est en 1966 qu'avait paru le dernier article que Soljenitsyne avait écrit spécialement pour une publication soviétique. Une longue parenthèse vient de se refermer puisque, à la fin de septembre 1990, la *Komsomolskaïa Pravda* et la *Literatournaïa Gazeta* (en tout 28 millions de tirage) ont publié le texte auquel nous avons déjà fait allusion, le texte qu'on attendait : les conseils et réflexions de Soljenitsyne pour son pays. Remarquons qu'une fois de plus Soljenitsyne ne s'est pas laissé dicter par les médias le moment de son intervention : il l'a décidé lui-même. Comme tous les grands stratèges, il sait attendre son moment...

Accusé de se taire, le voici accusé de parler, Bernard-Henri Lévy, dans les pages de *Libération,* en France, lui dit « adieu » sur le ton du dépit. Mais peu lui chaut : ses concitoyens ont reconnu Soljenitsyne à un ton inimitable, celui du prophète indépendant. Le grand texte qu'il vient de fournir à la Russie est à mon avis *le tout premier texte vraiment postcommuniste,* le premier texte à ne plus se

situer par rapport à la Révolution de 17, par rapport au socialisme triomphant ou honteux, selon les moments, un texte qui propose un avenir, qui tente d'exorciser le passé définitivement. Et cela a une grande vertu curative en soi.

La brochure est d'abord et avant tout un texte inspiré, d'écrivain, et pas un simple manifeste politique. On y retrouve l'élan, la « furia » propre à son style : une division en courtes inspirations, une phrase elliptique, chargée d'énergie par les anacoluthes et la syntaxe concentrée, les doublets d'adjectifs venus de la chanson populaire, les emprunts au proverbe russe. On y retrouve le don d'ironie féroce, rapide, définitive, par exemple dans les sobriquets données à Lénine et à Brejnev : Ilitch I et Ilitch II. Les deux dirigeants avaient en effet le même patronyme, mais cette dynastisation des deux leaders dit mieux qu'une longue démonstration que le léninisme a bel et bien engendré le brejnévisme...

Comme toujours le texte de Soljenitsyne se situe ailleurs que dans nos débats habituels, et par conséquent il est considéré avec suspicion. Par exemple on va répétant que c'est un grognon nationaliste et chauvin. Or la première des thèses de cet opuscule, la plus importante, c'est qu'il faut que la Russie se délivre de son empire. Il faut trancher : ou bien l'empire et la mort spirituelle de la Russie, ou bien le salut charnel et spirituel sans l'empire. Il faut s'alléger des douze républiques non-slaves. « En se séparant de ces douze républiques, par ce sacrifice apparent, la Russie, bien au contraire, s'affranchira elle-même pour un développement intérieur qui est bien plus précieux, enfin elle appliquera son attention et son zèle à elle-même. D'ailleurs dans le mélange actuel, quel espoir avons nous de préserver, développer la culture russe ? Tout va s'entremêlant, s'entre-moulant » L'ironie soliénitsynienne s'attaque donc à tous les mythes de la Russie « *unéindivisible* », qui se passe très bien de la Pologne et de la Finlande, qui se passera très bien des pays baltes, des républiques transcaucasiennes, des républiques asiatiques, et de la Moldavie, si elle préfère la Roumanie. À rien ne servent les antiennes impériales, le psittacisme idéologique, ce qu'il faut c'est « prendre conscience de notre peuple dans l'abîme de sa maladie épuisante ».

Soljenitsyne n'avait donc pas repris la parole depuis des années, et l'on supputait si cela valait approbation ou réprobation de la « perestroïka ». Bien sûr ni l'un ni l'autre ! Le changement, comment ne le reconnaîtrait-il pas ? N'est-ce pas lui qui a fait s'ébranler l'avalanche qui aujourd'hui emporte tout ? Mais rien ou presque n'a été encore fait pour épurer, purifier le pays : pas seulement l'éloignement des collaborateurs d'un ancien régime criminel, mais un acte de contrition pour cette souffrance colossale imposée à la Russie, et pour cet échec non moins colossal : « *Nous avons perdu le vingtième siècle* ». L'épisode communiste est comme balayé par cette simple formule, qui résume en une phrase ce que les intellectuels de la perestroïka ont développé à longueur d'articles et d'émissions de TV.

En 1973 Soljenitsyne avait publié sa *Lettre aux dirigeants de l'URSS,* aujourd'hui plus un seul dirigeant ne tient dans sa main tous les destins russes, et Soljenitsyne s'adresse à ses frères, c'est-à-dire à tous les enfants de la *Rouss*, de la grande Kiévie du Moyen Âge, qui a donné naissance à ces trois familles sœurs : la Grande Russie, la Petite Russie, ou Ukraine, et la Blanche Russie, ou Biélorussie. Soljenitsyne s'est heurté en Amérique du Nord au nationalisme ukrainien, mais il espère que les sentiments fraternels l'emporteront, il argumente : tant de familles mixtes, tant de liens insécables ! Mais il implore aussi : « *Frères ! Nous n'avons pas besoin de ce cruel partage ! C'est un obscurcissement de l'esprit dû aux années communistes. Ensemble nous avons traversé les souffrances du temps soviétique, ensemble nous avons chu dans cette fosse, ensemble nous nous hisserons dehors* ». Quiconque connaît un peu le problème de l'Ukraine sait combien en effet il sera difficile de séparer Kiev de la Russie. Le nationalisme vient surtout de la partie occidentale. Pour l'avoir dit, Soljenitsyne se fait malmener par le nationalisme ukrainien. Pourtant il ajoute : « *Bien sûr, si le peuple ukrainien souhaitait vraiment se séparer, personne n'oserait l'en empêcher par la force* ». Comme De Gaulle chez nous, en grand et véritable nationaliste, Soljenitsyne dit ce qu'aucun dirigeant politique n'a encore dit : la Russie doit se séparer de son empire, et même être prête à perdre l'Ukraine...

Il y a le programme moral, civique, politique, économique et surtout politique. Là aussi on continue à le soupçonner de monarchisme (ce qui n'est d'ailleurs pas en soi un péché), ou de théocratisme (ce qui serait effectivement plus redoutable), alors que le grand événement, c'est sa conversion à la démocratie : les années de *perestroïka,* ont convaincu Soljenitsyne que la démocratie était quand même faisable en Russie, alors qu'en 1973 il pensait que le mieux, le plus réaliste était un régime autoritaire qui concéderait les libertés de conscience essentielles. « *Dans le courant de notre époque, nous devrons indubitablement choisir la démocratie* ». Voici donc que Soljenitsyne propose à ses concitoyens une démocratie lente, sage, décentralisée à l'extrême, athénienne et helvétique à la fois, mais, dans un premier temps soutenue par une présidence forte, élue au suffrage direct universel. Concession majeure, la seule, à Gorbatchev, à condition qu'il se fasse vraiment élire au suffrage universel, ce qui ne sera le cas que pour Eltsine.

Pour cette « *démocratie des petits espaces* » qui a sa préférence, et qui est même son rêve, Soljenitsyne se livre à une esquisse de construction politique intéressante, mais peu convaincante. Il conseille une structure à quatre degrés de parlements locaux, cantonaux, provinciaux, nationaux, un relèvement de l'âge pour être électeur et éligible, une deuxième Chambre des Métiers qui aurait parfois droit de *veto* : bref il propose une démocratie locale, indirecte aux échelons supérieurs, avec une tendance au gouvernement des sages, des anciens. Personnellement je pense que cette partie des réflexions du maître du Vermont est plutôt illusoire, mais son inspiration est forte, salubre et prophétique : sans une profonde mutation de l'espace russe, sans l'avènement de cette « démocratie des

petits espaces », en effet, la Russie a peu de chances de se relever. Simplement c'est un programme pour toute une génération...

Rien n'est asséné ici comme une prescription de médecin, le ton est conciliant. Car l'essentiel c'est non l'ordre du politique, mais l'ordre du moral : l'épuration morale favorisera la création d'un citoyen indépendant. Sans lui il n'y aura rien de solide, déjà Stolypine, disait que sans ce *citoyen autonome* rien ne pourrait être construit. Il nous faut, dit Soljenitsyne, créer un citoyen russe qui, au fond n'a jamais existé tout à fait. Il faut pour cela que revive la base, le petit échelon, créer une vie économique, une vie politique, une vie culturelle et morale des « petits espaces ». Restaurer les « zemstvos » de la fin du 19e siècle, la plus grande des réformes d'Alexandre II, celle du *self-government,* s'inspirer des petits cantons fondateurs suisses : et pourquoi pas des *Landsgemeinde,* comme à Appenzell, qui a tant frappé Soljenitsyne lors de sa visite de 1975. Paradoxe que cette vision « suisse » de la grande Russie aux grands espaces ! Et tout Soljenitsyne, toute sa force tient en effet dans ce paradoxe. Il veut maîtriser l'espace comme il veut maîtriser l'afflux de capital étranger ou limiter les achats de terres. Dieu sait si en Russie actuelle il y a des naïfs qui croient qu'un capitalisme sauvage, sans garde-fou, sera la panacée : Soljenitsyne les met en garde.

Il faut retrouver, dit-il, « le souci du peuple », et cela n'est possible qu'à la petite échelle. Si l'on veut il y a ici la trace de toute une utopie soljénitsynienne. Mais cette utopie nourrit des réflexions et suggestions très actuelles : l'auteur propose la lente mise en marche d'une démocratie qui ranimerait peu à peu la Russie provinciale, Russie provinciale qui a prospéré autrefois, diversité provinciale qui fait la richesse de l'Europe.

Car Soljenitsyne est plus « européen » qu'il n'est souvent pensé de lui. Il est européen par ce souci de recréer en Russie une diversité qu'elle a connue au Moyen-Âge, et que connaît l'Europe occidentale, malgré son unification. Le nationaliste qu'il est exige le renoncement définitif à l'Empire afin de mieux guérir la Russie du centralisme, l'« autoritariste » qu'il est demande une « helvétisation » de l'immense espace russe afin de créer un citoyen vraiment indépendant, le chrétien actif qu'il est n'accorde aucun rôle officiel à l'Église dans l'aménagement politique de la Russie, et déplore au passage la léthargie spirituelle et politique de la hiérarchie d'aujourd'hui...

Beaucoup de commentateurs soviétiques ont été émus de voir Soljenitsyne utiliser le « nous » pour parler des problèmes de la Russie. Après la proscription, des tomes d'injures déversées par la propagande soviétique, et tant d'années de vie à l'étranger, on ne s'attendait pas à le voir si douloureusement entrer dans la mêlée actuelle. C'est bien sûr mal le connaître, tout le monde aurait compris une juste sévérité de l'extérieur, mais Soljenitsyne n'a été en Occident qu'un visiteur, un proscrit. Dans cet Occident, il a travaillé à son grand œuvre qui est la résurrection

de la mémoire de son pays. Il est resté solidaire, et il rentrera au pays, quoi qu'il advienne.

Soljenitsyne pose beaucoup de problèmes qui nous concernant également, nous l'Europe occidentale ; par exemple l'indifférentisme philosophique, l'érosion de la mémoire, l'indifférence morale et l'absentéisme politique. Il est de ceux qui n'ont pas perdu l'espoir tenace de ranimer une civilisation chrétienne, pas par le moyen d'une politique chrétienne, ou d'un parti chrétien mais par l'induction de valeurs, le retour à un sens de la vie fondé en quelque sorte sur un *droit naturel* d'origine chrétienne.

Autolimitation, purification, retour à un sens de la création divine — voilà des concepts moraux qui établissent une fois de plus la primauté du moral sur le politique. Soljenitsyne emprunte à un ministre du 18e siècle, Piotr Chouvalov, la formule : « *Il faut épargner, préserver le peuple* ». Il s'agit de mettre fin à l'expérimentation sur le dos du peuple : décoloniser, désidéologiser, restituer la terre à dose limitée, développer l'initiative privée locale, la vie politique locale. Pour qui connaît bien son œuvre, on retrouve des chapitres de *la Roue rouge,* l'utopie du village de Blagodariov, le bon soldat paysan, compagnon d'héroïsme du colonel Vorotyntsev. Soljenitsyne propose d'en finir définitivement avec la conception « asiatique » de la Russie, celle de la *main forte* qui serait obligatoire comme dans l'Empire du Milieu. Il veut faire mentir tous les spécialistes occidentaux plus ou moins hostiles à la Russie, et ils sont légion depuis Michelet, qui voient dans son histoire toujours plus de concentration, toujours plus de police, toujours plus de contrainte.

Une hantise de Soljenitsyne, c'est que la Russie ne répète 1917, c'est-à-dire la cacophonie des partis, l'impuissance du pouvoir, et la fuite en avant. Le *bruit* actuel, comme celui que fait l'Occident, lui semble excessif, et il rejoint sur ce point l'écrivain Valentin Raspoutine : « Après *notre longue ignorance et surdité, la soif est chose toute naturelle. Soif d'apprendre toujours plus la vérité, ce qui s'est vraiment passé avec nous. Mais certains commencent à s'en apercevoir, d'autres s'en apercevront bientôt : le torrent contemporain démesuré de l'information excessive et atomisée dépèce notre âme, et on en vient au point où il convient de s'autolimiter par rapport à elle* ».

L'autorestriction dans le « bruit », comme dans l'économique, dans le politique… Toute l'œuvre de Soljenitsyne est une sorte d'autorestriction : stylistique, fabulatrice, morale. La grandeur de son œuvre tient à cette autorestriction créatrice qui a donné le chef d'œuvre *d'Une journée d'Ivan Denissovitch.* Parvenu à cette étape de son histoire, après les génocides de l'expérimentation sociale volontariste, dans le vrombissement féroce de ce « bruit » médiatique qui nous assiège, Soljenitsyne pense que le temps est venu de réfléchir à une autorestriction dans le domaine du bruit idéologique et publicitaire, du bruit de notre civilisation. Il ne propose aucune mesure contraignante, mais il

pense qu'on doit, d'une façon ou de l'autre, baisser l'intensité de cette marée parasitaire. La Russie est actuellement submergée par un bruit gigantesque, où se love le risque de surdité, et celui d'une réaction violente : l'historien et moraliste du Vermont, armé de la sagesse puisée dans le travail sur l'histoire de la Russie avant 17, emporté par sa vision intérieure, veut dire son mot au moment où l'édifice communiste croule à jamais, mais peut encore, selon lui, tout écraser sous lui. Son angoisse maîtrisée, tempérée par la foi en un droit naturel d'origine divine, propose une utopie sage, qui n'est pas un programme pour fonder un parti et mener une politique, mais une remise en route de l'homme naturel. Et ca n'intéresse pas que la Russie, cela intéresse toute l'Europe. Cette voix forte, européenne, qui monte d'une Russie en état de paralysie morale et de « smog » politique et social, est une grande voix aussi pour nous.

Quand on y réfléchit, on voit qu'il y a dans notre histoire récente deux hommes très éloignés, mais qui ont joué des rôles parallèles ; Jean-Paul II et Soljenitsyne ; tous deux ont été des démolisseurs du communisme totalitaire qu'ils connaissaient de l'intérieur ; tous deux ont refusé, et refusent, les valeurs hédonistes de l'Occident, tous deux sont admirés par l'Occident, et dans le même temps soumis au soupçon. Le soupçon est qu'ils veulent faire faire machine arrière à l'histoire, la ramener sur des voies moralistes et autoritaires. Tous deux ont pourtant admis le principe premier de la liberté des consciences, seulement ils veulent tous deux vigoureusement peser dans les choix de nos générations. Arrêtons là le parallèle, curieusement les deux hommes ne se sont jamais rencontrés, et n'ont pas réagi l'un à l'autre... En ce qui concerne Soljenitsyne, nous croyons pouvoir dire que deux types d'avenir l'attendent. Si la démocratie russe se développe sans trop de heurts, si la convalescence n'est pas trop longue et trop dure, l'heure de Soljenitsyne aura passé, il restera dans l'histoire comme une Antigone des temps modernes, qui a dit non ! avec une force d'âme extraordinaire. Mais si le chaos l'emporte, si des heures dramatiques reviennent, si le procès moral et presque ontologique que la Russie se fait à elle-même, à son passé, à ses crimes produit des soubresauts que nous souhaitons ne pas voir, alors il sera heureux que la Russie ait un homme du dernier recours, un têtu révolté qui incarne à sa façon, peu compréhensible pour l'Occident une certaine continuité de la spiritualité russe depuis Nil de la Sora, l'apôtre d'une église « franciscaine » au 16e siècle, et le grand Avvakum, chef des schismatiques de la Vieille Foi, au 17e siècle. Car après la disparition de Sakharov, la Russie, qu'on le veuille ou non, n'a pas d'autre recours en réserve. Comme ledit Boris Mojaev, il est « le recours des recours ».

13e PARTIE

SOLJENITSYNE, TOUJOURS LUI

CHAPITRE 59

LA « ROUE ROUGE », UNE ANTI-ÉPOPÉE

Retour à la table des matières

Ainsi voici achevé le roman-épopée de *La Roue rouge* (en russe, bien sûr, pas en traduction). Les 1 200 pages d'*Avril 17* s'ajoutent aux « nœuds » déjà publiés du premier « acte ». Mais ce second acte ne sera pas achevé, non plus que les trois autres jadis conçus par l'auteur. Lui-même a annoncé qu'il renonçait à ce chantier, trop vaste pour un créateur trop âgé. À la fin d'*Avril 17* il fournit un résumé des quatre « actes » mort-nés qu'il n'écrira pas.

La Roue rouge est ainsi sans doute le premier massif d'écriture romanesque comportant, malgré son gigantisme, un projet non accompli qui le leste, comme un énorme bloc sous-marin invisible. Ce projet, qui allait jusqu'en 1945, c'est le destin de la Russie captive. Panteleïmon Romanov, auquel Boris Mojaev compare Soljenitsyne, avait lui aussi tenté une immense « embrassée » d'histoire. Soljenitsyne admet son relatif échec : il l'explique par l'ampleur de la matière, l'âge de l'auteur, et surtout il se justifie en avançant que « après Avril la situation change plutôt quantitativement que qualitativement ». Autrement dit la Révolution de Février contient déjà sa défaite, « le coup de force d'Octobre se dessine dès avril comme inéluctable. »

Ainsi pouvons-nous déjà tenter d'analyser la structure, le sens, l'évolution de cette *Roue rouge* gigantesque dont la giration est lancée, et se poursuit, plus folle que jamais, encore aujourd'hui. Les 6 246 pages de la *Roue* sont divisées en « segments mesurés », qui forment quatre « nœuds » dans la courbe mathématique

de ce « récit », sans compter les 134 pages du résumé des nœuds conçus et qui ne seront pas écrits. L'idée si insolite de ce résumé indique bien l'intention majeure de ce massif d'écriture « historienne » : elle est didactique et historiosophique. Un roman, comme a dit Tolstoï, ne se résume pas. Un roman est une rêverie sur et dans le temps. Un roman t'entraîne dans un autre temps, que tu empruntes, quittant le tien, et ce temps nouveau, temps romanesque de la lecture, emporte le lecteur, fait battre son pouls différemment.

Soljenitsyne a ici une autre visée. Il veut archiver l'histoire moquée, maltraitée, censurée. Il entreprend un immense archivage du temps historique. Il essaie, certes, de le recréer, et en cela il est romancier. Mais l'archivage prime sur la rêverie. Celle-ci intervient en des points névralgiques du texte, mais elle ne le dirige pas. Comme les personnages « inventés » ne l'orientent pas, mais tout est peuplé par la chronique historique, les protagonistes réels, empruntés aux journaux, aux Mémoires, aux confidences recueillies. Lire Soljenitsyne est une épreuve qui prend du temps. Pour nous ce fut une épreuve dans le temps réel, qui dura trente ans depuis 1962 jusqu'à 1992 où nous refermons le dernier « nœud ». Une épreuve qui nous a changé comme elle a changé la Russie et le monde. Cette interconnexion entre histoire présente, auteur, lecteur, et histoire passée embrassée par l'écrivain est tout à fait unique. Il faudrait écrire un « En lisant Soljenitsyne », mais ce serait l'histoire de ces trente dernières années. Auteur, lecteur, Russie, et le monde aussi ont changé et précisément cet auteur est un des moteurs essentiels de ce changement.

Le philosophe Alain a écrit l'histoire de quelques unes de ses lectures et relectures : Stendhal, Dickens, Balzac... On relit un livre par nostalgie du temps qu'on a vécu avec lui, de la structure temporelle rêvée où il vous a entraîné. Alain aimait l'harmonie préétablie par l'écriture entre les grandes bâtisses dickensiennes et les personnages de Dickens. « J'ai toujours lu et relu Dickens sans aucune fatigue. J'avais le sentiment de m'instruire de ce qui importe. Depuis que j'ai appris à trouver mes idées dans les romans, j'ai pris bien au sérieux Dickens, qui, dressé, me paraît correspondre par ses étages à la structure humaine. C'est le seul à mes yeux qui, au lieu de me proposer des idées qu'il a inventées, me propose les miennes et les marque de chaos et de création. Je ne puis m'empêcher de le voir platonicien par ses voyages montants et descendants, par une couleur de purgatoire (le Magasin d'Antiquités) et par une adhérence remarquable des maisons aux personnages ».

Ce passage qui ouvre « En lisant Dickens » me sert de fil directeur. Gogol fait merveilleusement correspondre ses étages à la « structure humaine », Tolstoï me propose mes idées en les marquant de « chaos et de création ». Soljenitsyne voudrait être « platonicien », et l'est à sa manière dans *Le premier cercle, le Pavillon*, et même *l'Archipel.* C'est bien une « couleur de purgatoire » qu'ont ses textes, assombris dans les descentes en Enfer, éclairés par les ascensions secrètes de l'Âme. Cela vaut pour la *Roue,* mais en partie seulement. La *Roue* dévale,

entraîne, et on n'y revient pas en arrière. On ne rebrousse pas chemin pour retrouver Blagadariov dans son enfance ou Vorotyntsev pendant ses fiançailles. Parce que là n'est pas l'essentiel : il est dans l'avancée inéluctable d'une perdition, qui s'appelle « Histoire de Russie ».

Soljenitsyne a dit de son œuvre qu'elle se partageait en deux « rochers de Sisyphe ». L'un c'est dire la vérité sur le pays du mensonge, faire hurler le Goulag, faire découvrir au monde le brave petit Ivan Denissovitch, l'humble Matriona. Et là tout est « platonicien », tout est structuré de bas en haut selon une stricte poétique de la verticale, avec des visions de Lumière et d'Éternité dans ce bas monde de servitude volontaire et involontaire. Le « serf arbitre » semble triompher, mais ce n'est qu'apparence, phénomène, ombre sur le mur de la Caverne. C'est d'ailleurs ce qui distingue fortement la « dénonciation » soljénitsynienne de celle de Zinoviev et de celle de Chalamov. Chez Zinoviev tout est plat, l'horizontalité du camp triomphe. Dans le labyrinthe du ratorium des homuncules s'épuisent : il n'y a pas d'issue autre que le dérisoire crématorium d'où l'on sort avec sa propre urne sous son bras. Chez Chalamov, le grand Chalamov, le camp aspire comme un gouffre ; on tombe toujours plus bas. Une chausse trape d'abjection s'ouvre sous une chausse trape d'abjection, c'est une poétique de la chute sans fond. Chez Soljenitsyne, au contraire, prédomine l'élévation, la poétique de la Tour, de la Vision secrète. À quoi s'ajoute la dialectique du dialogue libre, où chacun tente de partager avec l'autre un espace de liberté. Cette communication secrète des âmes, orientée vers l'élévation, vainc la pesanteur de l'esclavage, puissamment aidée par l'ironie.

Le deuxième « rocher de Sisyphe » de Soljenitsyne c'est « R-17 », comme il désignait en langage chiffré son roman historique. C'est cette « embrassée » d'histoire qui veut dire quand, comment, pourquoi la Russie a déraillé de son histoire « naturelle ». C'est toute la poétique soljénitsynienne qui change. L'ancienne poétique ascendante est encore perceptible dans la première rédaction d'*Août 17*. Samsonov a beau « avoir perdu les mots nécessaires », il s'élève spirituellement. Sa défaite et son suicide font de lui « un Agneau de sept pouds ». Sur l'aire à battre d'un combat où la puissance de feu est extrême, c'est l'homme que bat le fléau de Dieu, ce sont les Élus que l'on trie. Mais la poétique de la verticale est tournée en dérision dans la grande scène de l'assassinat de Stolypine : ce terroriste qui, tel un acrobate, monte au mât central du cirque ne « s'élève pas », il entraîne la Russie dans le gouffre, il monte comme un insensé qui va chuter formidablement.

Dans les « nœuds » suivants il n'y a plus de vision organisatrice. *Octobre 16* ralentit à l'extrême le rythme narratif : le front est figé, le récit s'embourbe, et s'achève par une scène étrange : la confession à l'église de la pécheresse Zina, maîtresse de l'écrivain Kovyniov. Elle a préféré vivre sa passion, abandonnant son bébé malade. L'enfant est mort ; elle entre dans l'église au hasard, et se confesse. L'épisode est symbolique à plusieurs égards. Zina a péché non par intention, mais par omission. Seul le sacrement de pénitence peut alléger sa douleur. Ainsi en va-t-

il de la Russie. Mais il y a plus : le monde entier, dans la première « vision » de Soljenitsyne était sacral, imprégné de sainteté latente. À présent il est vide, abandonné à la déréliction et seuls subsistent l'îlot du temple, le refuge du sacré dans l'enceinte pas encore profanée de l'église. Le tome s'achève par une vision de Varsonofiev, qui est le « sage » du roman, auquel s'adressent les jeunes gens dans leur quête du vrai. « Il est vain de vouloir comprendre » dit le songe, cependant que le dépôt du divin est encore en l'homme (« En chacun est enfoui un sacrement plus grand que nous ne pensions. »)

On aboutit ainsi à une sorte d'aporie soljénitsynienne. « Il est vain de vouloir comprendre », et pourtant la visée unique de cette énorme enquête c'est « comprendre », ce n'est pas « marquer de chaos et de création ». Seconde aporie : ce « sacrement » au fond de chaque homme, et cette aridité grandissante qui dessèche les champs de l'homme et de son histoire : égoïsme, lâcheté, superficialité.

De Zina il est dit : « Elle ne rusa pas », mais elle pécha. De Samsonov il est dit : il voulut le bien et fit le mal... À partir de *Mars 17*, les hommes à la fois rusent et veulent le mal. Est-ce pour cela que toute structure verticale disparaît, que le récit se morcelle à l'infini, que le document dévore la fiction romanesque, que le puissant envol de l'ironie s'appesantit, que s'hypertrophie la « vision stéréoscopique ». Cette vision, nous la connaissons depuis *le Pavillon des cancéreux.* Dans la salle n° 13 chacun regarde chacun, et, des visions croisées, naît une étrange stéréoscopie, une sorte de vision humaine à multiples facettes, comme si de grosses mouches se regardaient à bout portant. Ils sont onze et chacun est vu par les dix autres. À présent le procédé est appliqué aux acteurs de 1917. Ils s'entreregardent, s'entrecommentent, s'entredénigrent : Gourko, Kornilov, le prince Lvov et Kerenski, Kamenev et Zinoviev, Goutchkov, Himmer-Soukhanov, Nakhamkine-Steklov, et aussi Lénine, Trotski, et des dizaines d'autres. Étrange juxtaposition de visions grossies, étrange perpétuel désaxement du récit historien... Il en résulte non pas un dialogue libre, mais un kaléidoscope morcelé, dénué de sens.

Le document historique, lui aussi, se désarticule, se désagrège, se fragmente à l'extrême, devient un collage en tous sens, désorienté, loufoque et monotone à la fois.

C'est l'heure de l'histoire où disparaissent les visages, apparaissent les « trognes ». Le temps « s'avilit », la rue est livrée aux « hordes », à la « chienlie ». Partout on « flatte les bandes ». La populace comprend à sa façon : « Tout est à nous », « Faut faire une Barthélémy ». Les consciences se dédoublent, les hommes mentent, les plus honnêtes « regardent derrière leur épaule ».

L'écrivain Kovyniov (qui représente dans le roman l'écrivain cosaque Krioukov, à qui Soljenitsyne — et d'autres — attribue *le Don paisible*) recueille « fragments et ordures » de la réalité dans ses Carnets. Tout est pulvérisé, les

digues ont cédé, comme dans le poème de Pouchkine *le Cavalier d'Airain.* Tout est submergé de boue depuis quarante jours. Mais ce n'est pas la prière des morts pour le quarantième jour que nous entendons. Il n'y a plus de repos, même pour les morts. Rien qu'une boue qui nous emporte, et qui charrie un monde en débris.

L'ancien point de vision central a disparu. L'auteur savait où il allait au départ ; à l'arrivée lui-même semble emporté par le flot. La « thèse » historiosophique glisse entre les doigts, s'enlise, disparaît. Il ne reste que des explications partielles et mécaniques.

La première, c'est celle de la « débandade ». On la trouve sous mille variations. C'est le « pourrissement », le « guignol », « tout est balayé ! », « tout est souillé de crachats ». En un instant tout a subi une désastreuse substitution de sens. Visages, mots, âmes ont changé ! En quarante jours tout a déteint, s'est disloqué. Chez Gogol on n'a pas le temps de se retourner, et déjà le ver a tué le fruit, la mort a figé les âmes. Ici, en un instant, les formes d'hier sont disloquées et emportées, la vermine a tout ébréché, rongé, moulu de l'intérieur. Presque tous les personnages varient sur ce thème : Milioukov et Goutchkov, le prince Dolgoroukov, l'écrivain Kovyniov, l'ingénieur Obodovski. Le mot « sauterelles », qui revient à 500 pages de distance, suggère une plaie d'Égypte... Les visages « sont tordus par la haine et l'avidité », partout le brigand perce sous l'honnête homme.

Plekhanov a des réflexions sur ce thème : « Avec les ans on change tellement que non seulement on ne se reconnaît pas, on ne reconnaît pas les vieilles photos de soi, mais on ne reconnaît plus ses propres opinions notées dans un carnet. » La Russie, si elle parlait, ne dirait rien d'autre...

Avocat infatigable de la mémoire, Soljenitsyne constate sa fragilité monstrueuse, diabolique.

La femme dans le *Premier Cercle* aidait l'homme à rester soi-même. Dans le *Pavillon* elle est autant une aide qu'un obstacle au destin de l'homme. Dans la *Roue* elle l'encombre. L'amiral Koltchak comme le colonel Vorotyntsev, sont tous deux pris dans les filets de femmes maniérées, mesquines, et qui ne leur donnent pas leur liberté, exigeant un « enthousiasme perpétuel ». Écoutons Vorotyntsev débattre intérieurement de ce problème : « Il approchait du G.Q.G. Seigneur, que de forces elle me suce ! Cette dévoreuse, qui le croirait si je le disais, inflige à mon âme un désarroi pas moins amer que la déroute russe ».

Les chevaliers sont ainsi trahis, mais cela n'explique pas tout. L'arrière pourrit l'avant du front, se « révolutionnarise » à seule fin d'éviter d'aller au front. Goutchkov, ministre de la guerre, lutte en vain, bientôt remplacé par le prestidigitateur Kerenski. En consultant (par désœuvrement) les archives du G.Q.G., Vorotyntsev constate que l'incurie des généraux est cause de beaucoup de sang de soldat versé en vain. Il se remémore, dans une très belle page, un épisode

sur la rivière Vzour. « Eh bien, tout ce sang, nous le piétinons nous-mêmes à présent ? Nous le lâchons sous les sabots des cochons ? »

Un problème qu'il est difficile d'aborder en traduction est celui du lexique de la *Roue rouge.* Il frappe par d'extraordinaires injections d'énergie et de bizarreries lexicales. On connaît l'amour de l'écrivain pour le grand dictionnaire de Dahl, et on sait qu'il a publié à Moscou un *Dictionnaire russe d'élargissement de la langue,* qui semble dérivé du « Dahl ». Ces injections, qui créent de véritables embardées langagières, magnétisent le texte et l'entraînent loin du réalisme documentaire vers une sorte de « mystère » médiéval. C'est peut-être l'élément le plus unificateur du livre, bien que parfois il ait un air dérisoire du fait que ces injections d'énergie langagière ne correspondent pas à une arrivée d'énergie active dans la trame de l'histoire.

Plus tard les exégètes analyseront chacun des portraits historiques que donne Soljenitsyne, en les comparant aux sources. Mais dès à présent quelques réflexions s'imposent. Milioukov, le leader « Cadet » est moins haïssable, moins caricaturé que dans *Août 14*. Il apparaît même ici et là sous un jour stoïque, bien qu'il continue, comme la plupart des acteurs politiques, de pécher par amour du « mot historique », par cabotinage sur les « tréteaux de l'Histoire ». Lorsqu'après sa « Note » aux Alliés il semble avoir vaincu les défaitistes, il murmure en français ce mot : « J'ai trop vaincu ». Il imagine l'historien futur et le regard que celui-ci portera sur lui. Il a des poses à l'antique. Regardant la rue s'agiter (par la même fenêtre que le ministre Panine au XVIIIe siècle), il pense : l'Achéron bouillonne sous la fenêtre...

Trotski, dont Soljenitsyne donne un portrait d'autant plus intéressant que c'est un des rares portraits exécutés par un « non-trotskiste », a, lui aussi, des réflexions à la Napoléon : « Des siècles vous contemplent ! » C'est que tous tiennent un rôle, personne ne réagit spontanément à l'histoire. Le futur est entrevu comme un V^e^ acte de tragédie.

Choulguine, Kornilov (personnages historiques) et Vorotyntsev (porte-parole imaginé par l'auteur depuis ses tout premiers essais dramaturgiques au goulag) ont tous trois soif d'un Guide. Mais il n'y a pas de guide ! « Il n'y a pas un homme digne de la dictature » pense Choulguine — il s'agit d'un dictateur à la Romaine, bien sûr... « Pourtant, si encore aujourd'hui se présentait un pouvoir fort — peut-être parviendrait-il à sauver la Russie. Mais peut-être pas... »

Autrement dit les protagonistes savent qu'une volonté ferme sauverait la Russie, mais tous sont paralysés. Une paralysie qui fige les destins personnels, autant que le destin national. Vorotyntsev résume ce constat d'échec : « Mon Dieu, que se passe-t-il ! Tous ont la raison obscurcie ! »

Cependant dévale la roue de feu, la roue de désastre, la roue rouge... Il y a bien quelques résistants, une fraction du peuple. À la rhétorique des chefs s'opposent la sécheresse et la sagesse populaires. « Avec les soies du porc on ne fait pas des bouclettes ». « Une main ne saurait dénouer un nœud ». « Le pêcheur est pris à son filet ». C'est, dirons-nous, la première ligne de défense. Arsène Blagodariov symbolise ce peuple dans le premier nœud ; il accompagne le « preux » Vorotyntsev, mais souvent il connaît mieux le sens de la vie que l'officier d'État-Major. Dans *Avril 17,* c'est Frol Gorovoï à qui incombe ce rôle, un gars agile, vif, à la voix sonore. Il est délégué par son régiment au Soviet de Petrograd. Beaucoup de mots inconnus l'arrêtent dans les discours qu'il entend. Mais il les traduit sans tarder en langue claire et simple : « Démocratie — ça c'est leur nouvel ordre, comme maintenant, sans personne pour diriger, le prolétariat c'est celui qui travaille de ses mains, comme toi-même, premier tonnelier du canton ; un programme, c'est ce que le parti a dans la tête de faire. »

Ce philosophe-tonnelier a remplacé le Sologdin du *Premier cercle,* qui « traduisait » en russe tous les mots empruntés. Gorovoï écoute attentivement Goutchkov, et il ronchonne : « Tu ferais mieux de nous parler de l'avenir ». C'est le héros typique de Soljenitsyne : plébéien, actif, rien pour la montre, tout pour l'efficacité... Et quelque chose relie entre eux ces personnages que j'appellerais volontiers les « Socrate soljénitsynien socrate ». Laids comme Socrate, sages comme Socrate, efficaces comme.

Et inopinément, parmi ces « Socrate » — Lénine ! Olda le regarde quand il parle du haut du balcon de chez la danseuse Kchesinskaïa, un hôtel particulier réquisitionné par les bolcheviks. Voici qu'il bondit et « siffle entre ses doigts comme un bandit de grand chemin ». Olda ne l'aime pas, mais avec lui « au moins il passe un souffle d'air frais, authentique ». Ce n'est pas à Socrate qu'elle le compare, mais à Marat : « Marat était laid comme lui. » En voilà un qui ne ruse pas ! Un bandit, mais pas un tricheur...

C'est qu'Olda Andozerskaïa, l'héroïne de Soljenitsyne, jeune professeur d'histoire et monarchiste de conviction, a lu Taine, en particulier les pages de son *Histoire de la Révolution* où Taine explique le rôle nouveau de « la rue ». Dans *Avril 17* « la rue » est devenue le protagoniste de l'histoire, les scènes de rue occupent des centaines de pages. Au tout début Véra peut encore croire que la Révolution a fait de Petersbourg une grande agora, une « Athènes du Nord ». Mais rapidement les atomes sociaux se désagrègent, se reconstituent et ce sont eux qui vont faire l'histoire. Ce n'est plus Athènes, c'est le Paris des « septembriseurs ». Si le récit d'auteur se morcelle tant, c'est que l'histoire apparente est molécularisée. Dans la narration comme dans la rue, c'est « la débandade »...

Un curieux épisode apporte une note tout à fait exceptionnelle au récit, c'est celui de l'« ascension » de Vorotyntsev au-dessus de la foule. On l'a obligé à participer à un cortège du 1er mai. Il a honte de lui-même, et, tout à coup : « il

ressentit comme une libération de son propre corps ; cette misérable silhouette, ce n'était pas lui, lui il était suspendu en l'air quelque part plus haut, et il planait au-dessus de la rue ivre... »

Cette minuscule scène, qui pourrait sembler empruntée à Chagall, est une tentative de catharsis, de délivrance...

Il y a d'autres moments, peu visibles, de catharsis. L'amour de Sania et Xénia forme un îlot, une petite forteresse assiégée par la guerre. Ce moment de découverte mutuelle de l'amour, de désir de prolonger la vie dans un monde désarticulé est quelque chose de saint. (« On eût dit un frêle esquif »). Il y a aussi des moments de prière. Le tsar prie : « Seigneur, Seigneur ! qu'est-ce que Ta Providence a donc prévu pour notre pauvre Russie ? Mais que soit faite Ta volonté ! » Sania et Xénia prient également dans la chapelle de Notre-Dame-d'Ibérie, à l'entrée de la Place Rouge (bientôt démolie). « Unis-nous, Mère de Dieu, solidement et pour toujours. » Sonia amène Xénia chez l'Astrologue, qu'il avait déjà rencontré au début de la guerre. C'est alors un des tout rares moments où Soljenitsyne semble nouer entre eux des moments éloignés de son roman, où il semble vouloir instaurer un ordre mystique dans le chaos de l'abandon, et racheter tout le temps perdu. Le vieil homme dit aux jeunes gens : « Je me réjouis de vous voir réunis. Dieu veuille que les circonstances ne vous désunissent pas ! » Sonia lui parle de la situation du pays : « N'importe quoi peut arriver. Le futur immédiat est obscur. Et ce que nous avons sous les yeux est déplorable. Une débandade. Chacun dans sa propre direction ! » La réponse de Varsonofiev est que ni les meetings ne font l'histoire, ni les révolutions ne trouvent la vérité. D'ailleurs, elles ne la cherchent même pas... Le pays se débat dans une crise d'hystérie. Un miracle est toujours possible, mais « aussi loin que remonte la légende, elle nous dit que le miracle n'est jamais envoyé à celui qui ne va pas à sa rencontre. »

Il faut attendre la toute dernière page pour que quelque chose revienne de l'ancien lyrisme de Soljenitsyne. Vorotyntsev est un de ceux qui « vont à la rencontre du miracle ». Voici qu'il voit en songe son pays natal de Kostroma. « Si l'on prend un peu à gauche, vers le nord-est, et qu'on passe les forêts, et qu'on s'élève plus loin encore, on verra se déployer le pays de Smolensk. Puis celui de la Moscovie. Puis celui de Vladimir, et puis le nôtre, celui de Kostroma... »

Le nord-est est la direction qu'affectionne Soljenitsyne. C'est le chemin qui conduit la Russie dans ses aîtres, chez elle, loin des « Grecs ». C'est le chemin « des Grecs vers la Sibérie »... C'est l'inverse du chemin suivi par la Russie dans son rêve de Constantinople russe. Gogol, à la fin d'*Une terrible vengeance*, voyait l'horizon s'ouvrir vers le sud-est, vers les Carpathes, dans la direction de Rome. Le chemin de Soljenitsyne est *l'anti-chemin,* c'est celui que Dostoïevski avait découvert *in extremis* dans son tout dernier « Journal d'un écrivain ». « Ô pays chéri, mélancolique et appauvri, pays de Kostroma ! » Avec cette ultime page nous revoilà presque chez Matriona, dans ce pays de l'utopie soljénitsynienne, au pays

de l'ascèse russe et de l'harmonie russe, au cœur mystérieux du rêve russe. Mais une page peut-elle renverser le cours de 2 647 autres pages ? L'harmonie est ruinée. Le guignol règne sur une histoire de pantins. Et le Juste n'est plus. Ni le village, ni la ville, ni le monde ne reposent plus sur lui...

La *Roue rouge* nous dit la perte des vertus. Elles sont perdues, les quatre vertus médiévales sur quoi reposait le monde : la justice, la raison, la tempérance et le courage. Elle est perdu la *virtus* de Sénèque et de Marc Aurèle, *l'arèté* d'Aristote. La vie bonne reposait autrefois sur le carré des vertus, et la Russie ancienne et paysanne, sans le savoir, était toujours édifiée sur ce carré. Mais l'équilibre entre excès et privation est ruiné. Il n'y a plus *l'isotès,* l'équité, aristotélien. Soljenitsyne n'est pas en quête du temps perdu, mais en quête de cette *virtus* perdue. Et l'immense roue de la *Roue rouge,* en un certain sens, tourne à vide : la vertu n'est pas retrouvée, *l'équité* n'est pas restaurée. L'histoire de ce livre est en soi tragique, car cet échec lui est fondamental. Le référent a détruit le texte ; le chaos de l'histoire a entraîné avec lui le chaos de la narration. Le roman de Soljenitsyne a toujours voulu être autre chose qu'un roman, il s'est voulu quête du sens, sotériologie. Ici il est mort, mort de cette tentative grandiose. Mais cette mort même et cet échec même ont quelque chose de grandiose et de fascinant pour le lecteur. « Je dévore mes pensées », écrivait Balzac à Mme Hanska. Les pensées ont ici dévoré Soljenitsyne. Mais ce « tombeau » romanesque est un monument à l'inquiétude humaine. Balzac, écrit Alain, « est consolé de ce qu'il raconte ». Soljenitsyne ne l'est pas. La *Roue rouge* est l'anti-épopée.

14e PARTIE

PROSES NON CONFORMISTES

CHAPITRE 60

LA DÉSIRADE D'ALEXANDRE GRINE

Retour à la table des matières

La Désirade est une petite île à l'est de la Guadeloupe. Fortin avancé des Antilles en direction du large, elle annonce au voyageur venu d'Europe l'apparition proche du Nouveau Monde. Aujourd'hui que les paquebots ont disparu, son nom est devenu obsolète. Qui peut bien désirer arriver en vue de la Désirade ? Du hublot des Boeing, à peine l'aperçoit-on.

Mais le navigateur d'avant-hier, celui des longues traversées somnolentes, comprenait pourquoi ses hardis devanciers du seizième siècle avait ainsi baptisé cette pellicule grise surgissant à l'horizon, comme une mince buée verte, très pâle, sur l'eau. Au début de notre siècle, il fut pourtant toute une génération de poètes du paquebot, de drogués du long voyage qui, eux, ne désiraient jamais voir la fin de leur croisière. L'un d'eux, Louis Chadourne, mort jeune homme en 1923 après avoir publié deux recueils de poèmes et quatre romans d'aventure, qu'aimait Valéry Larbaud, écrivit dans *Le pot au noir* « La Désirade ! Les navigateurs de jadis t'ont baptisée d'un beau nom, île tant attendue. Mais nous, aujourd'hui, nous rêvions d'un désir qui n'atteint pas sa fin, d'un navire qui jamais ne trouve d'escale, d'un voyage sans terme. Ô Désirade, que nous te désirions peu lorsque sur la mer s'inclinèrent tes pentes couvertes de mancenilliers ! »

Qu'Alexandre Grine ait choisi de mettre en exergue à son *Écuyère des mers* ce fragment du poème du voyage qu'est *Le Pot au noir* de Louis Chadourne devrait nous permettre de corriger une idée trop reçue qui veut que Grine soit un lointain amoureux et un imitateur fidèle, une sorte de « version russe » de la remarquable

pléiade des auteurs-aventuriers du voyage que la langue anglaise enfanta à la fin du 19e siècle et au début du 20e siècle : les Edgar Allen Poe et les Stevenson, les Conrad et les Kipling, les F. Cooper et les Jack London. Le monde allait devenir « fini » et il ne restait plus que quelques taches blanches de *terrae incognitae* sur les atlas. Aux explorateurs allaient succéder les dandies du voyage. À ceux qui aspiraient au but, ceux qui en méprisaient jusqu'à l'idée. Grine, à qui la vie n'offrit qu'un seul voyage, à Alexandrie, appartenait à cette deuxième génération. Partir, oui ; arriver, jamais ! « Ô Désirade, que nous te désirions peu lorsque sur la mer s'inclinèrent tes pentes couvertes de mancenilliers ». Pierre Mac Orlan, Valery Larbaud, Louis Chadourne étaient le côté français de cette littérature du voyage.

Pour qui a lu ces livres désinvoltes et ludiques que sont *Le maître du navire, L'inquiète adolescence* ou *Le pot au noir*, il ne fait guère de doute que Grine aimait Louis Chadourne, qu'il a trouvé chez cet auteur juvénile et poète et le sens aigu de la fatalité, et la peinture contrastée des caractères burinés par l'aventure et la secrète ivresse des ciels tropicaux. Les ports, Grine en avait découvert la fièvre secrète, les trafics clandestins, les mélanges de race et de langue, les relents tragiques d'inaccompli lorsqu'à l'âge de seize ans, ayant traversé du nord au sud l'immense Russie, il était venu quérir fortune à Odessa. De son vrai nom Grinewski, il était le fils d'un insurgé polonais déporté à Viatka après le soulèvement antirusse de 1863. Viatka, bourgade administrative perdue dans les impénétrables forêts au nord de Kazan, ancienne lointaine possession de la république marchande de Novgorod-le-Grand, était une ville assez sinistre qui, en tout cas, n'a laissé de trace dans les lettres russes que par l'horreur que lui ont vouée Herzen, qui y fut exilé en 1835 (et y rencontra les proscrits polonais du premier soulèvement, celui de 1830) et Saltykov-Chtchédrine qui y fut envoyé commencer sa carrière administrative pour mieux le punir de ses idées libérales (et qui baptisa les huit années qu'il y passa sa « captivité viatkienne »). Les forêts que décrit Herzen dans ses Mémoires étaient immenses et semblaient interminables au voyageur. C'est donc dans cette bourgade administrative, et dans la famille de ce proscrit politique polonais qui avait pris femme sur place et vivotait d'un médiocre emploi de commis que grandit le jeune Alexandre Grinewski dont le nom, russifié, devint Grinevskij avant d'être écourté pour devenir le pseudonyme de consonance anglo-saxonne sous lequel nous le connaissons aujourd'hui : Alexandre Grine (entendez Green ...). De 1896 à 1898, fuyant Viatka — avec l'accord de son père qui, semble-t-il, l'aida toujours du mieux qu'il put — Grine est mousse sur un bateau qui fait du cabotage en mer Noire. Il est engagé une seule fois à bord d'un cargo qui va en Égypte, puis il travaille dans une pêcherie à Bakou, sur la mer Caspienne. De 1898 à 1902 il est à nouveau dans l'intérieur des terres, bûcheron, chercheur d'or, flotteur de bois dans l'Oural, ou marinier sur la Volga. En 1902 Grine déserte de l'armée où il s'est engagé, il prend une fausse identité et milite au parti S-R, le parti des « Socialistes-Révolutionnaires », l'héritier des grandes traditions du populisme et du terrorisme russes, En 1903 il est arrêté, à Sébastopol, condamné pour fausse identité et activités clandestines. Mais les évènements de 1905 précipitent l'évolution de la Russie. Le jeune S-R est amnistié en 1905, avec

des milliers d'autres. L'année suivante il est derechef arrêté, déporté en Sibérie où il est assigné à résidence, mais s'enfuit — c'était assez aisé et le phénomène est courant. Il rentre à Petersbourg avec d'autres faux papiers fournis par le parti S-R ; il a une compagne, une jeune révolutionnaire rencontrée trois ans plus tôt, Vera Ivanovna. Ce n'est qu'en 1910 que la fausse identité de Grine sera à nouveau découverte ; entre temps le jeune homme a commencé d'écrire et semble s'être dépris de l'action politique. Il est exilé dans la province d'Arkhangelsk et s'installe dans le vieux bourg nordique de Pinega. Il y épouse sa compagne, et se consacre totalement à l'écriture : « La vie de Gnor » et de nombreux récits datent de cette époque. En 1912 Grine et sa femme rentrent à Petersbourg, les récits de Grine sur les terroristes, les expropriateurs ont beaucoup de succès. Mais Grine, qui mène une vie fort agitée, devient de plus en plus irritable. Survient la guerre ; Grine n'est pas mobilisé. En 1916 il sera exilé en Finlande pour propos subversifs. De Finlande il rentre en 1918. L'année suivante, mobilisé dans l'Armée Rouge, il contracte le typhus, et rentre une fois de plus à Petersbourg, malade, seul, misanthrope plus que jamais. C'est alors qu'il se voit attribuer une pièce dans ce curieux phalanstère d'écrivains qu'est alors l'ancienne « maison Elisseïev » rebaptisée Maison des Arts. Grine y côtoie Biely, Chklovski, Olga Forch qui deviendra le chroniqueur de cette « nef folle ». L'ancien S-R, le romantique de la liberté qu'est Grine semble plus que jamais aigri par le réel. Tous ceux qui le mentionnent dans leurs souvenirs à l'époque de la Maison des Arts de Petrograd, décrivent un Grine anxieux et taciturne, qui vit à l'écart, sans se plaindre, dans le froid glacial de la grande bâtisse. C'est l'époque où Zamiatine, un voisin de Grine, écrit sa lugubre utopie *Nous* et publie dans l'almanach de la *Maison des Arts* son célèbre : « J'ai peur ! » ainsi qu'un récit, Mamaï, où l'on peut lire :

> « *Dans cette ville étrange, inconnue, appelée Petrograd, les passagers erraient, désemparés. Ça rappelait un peu et si peu Petersbourg, d'où ils avaient embarqué pour ailleurs, voici un an — et pour où ? Dieu le sait. Reviendraient-ils jamais ?* »

La pourriture commençait à ronger l'avenir. Un dessin du peintre Doboujinski ornait ce premier et unique numéro de la revue : dans un paysage urbain fantastique, sur la façade aveugle d'un gratte-ciel de mégapole futuriste est projetée l'ombre d'une monstrueuse tarentule...

C'est dans cette atmosphère angoissante où l'espoir révolutionnaire, la famine, le froid, l'inquiétude pour l'avenir s'exprimaient dans l'étrange tarentule de Doboujinski projetée en ombre chinoise sur la Ville, que le père de la science-fiction, Herbert Wells vint, en bon socialisant, rendre visite aux Soviets. Il y eu un banquet à la Maison des Arts. Chacun célébrait à l'envi le célèbre utopiste anglais venu constater *de visu* l'édification de l'avenir. Seul Grine détonna. L'écrivain Mikhaïl Sloninski décrit ainsi son intervention : « Très caractéristique fut la brève intervention de Grine au banquet des gens de lettres en l'honneur de Wells, venu chez nous en 1920... La morgue de Grine était plus accusée que jamais. Il célébra

l'écrivain Wells en rappelant le thème d'un de ses récits. Un homme jeté sur une île déserte y fait la découverte d'un œuf pondu par un oiseau inconnu. Il le fait incuber au soleil, puis il élève l'être étrange qui vient au monde. Mais cette créature inconnue et qu'il a adoptée, tente de le tuer et lui-même ne doit son salut qu'à la fuite ». Rappeler ainsi publiquement au nouveau compagnon de route que la révolution pouvait accoucher d'un monstre, rappeler à l'auteur de la *Machine à explorer le temps* que la philosophie progressiste n'aboutirait sans doute qu'à créer des ignobles « Eloïs » et des sinistres « Morlocks » ne manquait pas d'insolence. Mais cela devrait-il nous étonner, venant de l'auteur de cette singulière nouvelle : « L'attrapeur de rat » ? Située dans les locaux labyrinthiques et glacés de la Maison des Arts elle-même, l'action nous fait découvrir un banquet clandestin de jouisseurs qui sont conduits par le grand Affranchisseur-en-chef... Grine eut beaucoup de succès pendant la N.E.P. La revue *Terre Vierge* publia son roman *le Monde étincelant.* En 1924 il s'installe en Crimée, d'abord à Féodossia, puis à Stary Krym, où il acquiert une maisonnette rudimentaire, blanchie à la chaux. *L'Écuyère des vagues* (littéralement « Celle qui court sur les vagues ») paraît en 1928. En 1930 c'est *le Chemin de nulle part.* Grine commence la rédaction d'une autobiographie, qu'il laissera largement inachevée.

En 1930 voici comment Grine est défini dans l'Encyclopédie littéraire, que fait alors paraître l'Académie communiste : « Épigone talentueux de Hoffman d'un côté, d'Edgar Poe et des auteurs anglo-saxons de romans fantastiques et d'aventure de l'autre, Grine occupe dans la littérature bourgeoise contemporaine une place à part de romantique et d'auteur fantastique. Il commença d'être publié en 1906, dans les *Nouvelles de la Bourse.* Depuis 1906 et jusqu'à 1925, il a publié plus de 350 œuvres. Grine n'appartient à aucun regroupement littéraire ». Cette notice dédaigneuse dit bien ce qu'était Grine dans les dernières années de sa vie : un auteur à succès, mais en sursis, parce que « bourgeois », et se tenant à l'écart des maîtres de l'heure. Bourgeois, Grine ? C'est évidemment une plaisanterie... L'ancien S-R, le révolté ombrageux, le bohème lucide, le rêveur misanthrope n'avait rien de « bourgeois ». Simplement il poursuivait son rêve solitaire et les événements de l'histoire n'avaient en rien modifié sa façon de voir. Simplement l'auteur de « l'Attrapeur de rat » était devenu encore un peu plus désillusionné, si faire se pouvait.

C'est en 1956 que Grine a vraiment ressuscité, bien que, grâce à sa prématurée, il n'ait jamais connu de complète disgrâce. Mais lors du « dégel », quand la sincérité et la fraîcheur devinrent des devises littéraires à l'ordre du jour, Grine revint. Ce fut grâce à quelques hommes. L'écrivain Paoustovski, un chantre d'Odessa, qui fit de la figure de Grine le héros d'un de ses romans, et qui préface a le premier recueil des récits de Grine rendu à la jeunesse soviétique. Le jeune critique Marc Chtcheglov, paralysé, mort en 1956, mais dont les quelques articles publiés dans la revue *Novy Mir* pendant le « dégel », eurent un très grand impact, en particulier celui sur Essenine et celui sur Grine. Chtcheglov célébrait l'éternelle adolescence, et même, si c'était mêlé de marxisme rénové et de juvénilisme « à la

komsomol », le talent, la sincérité et le destin tragique de Chtcheglov firent beaucoup pour Grine à qui il consacra un article intitulé « Les vaisseaux d'Alexandre Grine ». Outre Paoustovski et Chtcheglov, il y eut encore Rossels, un traducteur, et Sandler, un journaliste, tous deux enthousiastes de Grine et ne perdant pas une occasion de préfacer un nouveau recueil ou de publier un inédit dans une revue. La revue *Prométhée,* en particulier, s'y prêtait bien.

Ainsi Grine est-il depuis 1956 un classique de la jeunesse soviétique. Ou du moins un certain Grine, celui de *Voiles écarlates* (1922), de *Monde étincelant* (1922), de *Celle qui court sur les vagues* (1928) et de *Chemin de nulle part* (1929). Une part immense de cette œuvre reste enfouie dans les revues et journaux des années dix.

« Les navires à Liss » sont une brève nouvelle qui peut servir d'introduction au monde de Grine. Grine qui a fort peu bourlingué sur les mers, s'est inventé un monde à lui, une « désirade » à lui, que les commentateurs ont baptisé « Grinelandia ». Liss est une des villes de Grinelandia, terre imaginaire, mais au contours précis, qui va de Liss à Zoubarcane en passant par Poket, San-Riol et surtout Guel-Gou l'inoubliable ville du carnaval où se déroule l'action de *l'Écuyère des vagues* et où l'on peut reconnaître partiellement Féodossia. Cités méridionales dévalant dans la mer, rochers blancs, côtes sauvages, deltas somptueux, tripots bruyants, monde coloré de capitaines, de pirates, de passeurs : il y a dans ce monde de Grine une épaisseur à mi-chemin entre rêve et réel. Des hommes y souffrent, d'autres y poursuivent une chimère, qui prend parfois la figure d'une jeune fille mutine et audacieuse. De ténébreux escrocs, des factions oligarchiques, des contrebandiers au grand cœur composent une humanité qui peut faire sourire. Mais Grine a répondu d'avance à tous ses détracteurs. Il se proclame démodé... Il se veut ridicule ; ce n'est pas le ridicule qui fait peur à ce loup de mer chevaleresque d'un archipel qui n'existe pas sur les cartes en vente...

« Il y a des gens qui font penser aux tabatières démodées de jadis. Quand on prend dans ses mains un tel objet pour le regarder, on se sent entraîné dans une méditation féconde. Cet objet représente une génération, et nous lui sommes étrangers. On place la tabatière parmi d'autres bibelots de même genre, et on la montre aux invités, mais il arrive rarement que son possesseur l'utilise comme un objet d'usage courant. Pourquoi ? Les siècles l'en empêcheraient-ils ? ou bien serait-ce que les formes créées par une autre époque, et si fallacieusement semblables, par leur géométrie, à celles d'aujourd'hui, sont en leur essence à ce point différentes qu'à les voir sans cesse, à être en perpétuel contact avec elles, on risquerait de s'enfoncer imperceptiblement dans le passé ! Est-ce le sentiment de cette disconvenance profonde qui nous traverse ? C'est difficile à dire. Cependant certaines gens, disions-nous, font penser à quelque objet suranné de la vie d'autrefois, et ces gens-là sont, dans le fond de leur âme, aussi étrangers au mode de vie environnant que peut l'être la tabatière déjà citée au spéculateur de l'hôtel de Lisbonne. Une fois pour toutes, dans l'enfance peut-être, ou bien alors à un de ces

tournants de la vie où le caractère, encore en formation, est à peu près semblable à un liquide saturé d'une solution minérale : qu'on le remue légèrement et tout devient cristaux, surgis en un éclair, tout se fige irrévocablement... à un de ces tournants de la vie, dis-je, sous le coup d'une impression fortuite ou pour quelque autre cause, l'âme se dépose dans son moule définitif. Les exigences d'une telle âme sont naïves et poétiques : elle aspire à cette intégrité, cette perfection, ce charme que possède l'habituel et qui donne aux rêves tant de limpidité et tant de naturel, libres qu'ils sont des tracasseries de l'instant. Cet homme-là préférera des chevaux à un wagon, une chandelle à la poire électrique, la tresse vaporeuse de la jeune fille à ses coiffures plus savantes, sentant le musc et le brûlé ; au chrysanthème il préférera la rose, et au bateau à vapeur, gentil comme un joujou, le voilier plus maladroit, avec son envol énorme de voiles blanches, comme, au-dessus d'une lourde mâchoire deux yeux bleus et un front pur. La vie intérieure de cet homme sera évidemment, renfermée sur elle-même, tandis que sa vie extérieure ne sera que mutuelle répulsion entre le monde et lui ».

Personnellement, je n'aime pas tout ce qu'a écrit Grine. Sa « féérie » des *Voiles écarlates,* son texte le plus réimprimé, ne me paraît pas échapper à la mièvrerie. L'attente de la pauvre Assol, dans le paysage austère d'une Scandinavie de rêve ne m'émeut pas, ou plus. Davenant, le héros condamné du *Chemin de nulle part,* est, à mon goût, trop marqué par le destin. Les fables de Grine sont souvent trop complexes, ses symboles sont parfois trop simplistes. Mais *l'Écuyère des vagues* me semble échapper à tous ces défauts, grâce à une extraordinaire poétique du surnaturel et de la fête.

Si écrire, c'est tracer dans la mémoire du lecteur une mystérieuse émotion indélébile, qui subsistera quand l'intrigue de la fable sera oubliée, quand jusqu'au nom de l'héroïne sera effacé, je dirai que Grine, par ce texte, est vraiment de ceux qui laissent en nous un je ne sais quoi d'inaltérable. Longtemps après qu'on aura oublié le nom de Harvey, les péripéties du destin ténébreux de Gayse ou l'équipage de l'Écuyère des vagues, on gardera un souvenir de cette ville de rêve, de cette cascade de lumière, de ce brouhaha de carnaval qu'est Guel-Gou, avec la statue tutélaire de « celle qui court sur les vagues »... faut-il voir ici en surimpression quelque antique cité criméenne, le carnaval de Nice, la fièvre de Rio, les comptoirs britanniques des Indes Occidentales ou la magique Orsenna de Julien Gracq ? Ces enfilades de lumière, cette cohue de la foule, ce jeu vénitien de travesti, ce tohu-bohu portuaire — c'est précisément la « désirade » d'Alexandre Grine. Magie méditerranéenne et volupté hollandaise s'y conjuguent. Est-ce Salem en Nouvelle Angleterre ou peut-être Trinité d'Espagne ? C'est tout le désir violent des ports de notre imagination, c'est la forte, l'aiguë sensation d'arpenter une ville encore inconnue, mais déjà aimée. La « désirade » de Grine c'est un port de départ, ce n'est jamais un port d'arrivée, même quand tous les personnages font semblant d'accoster au bonheur ordinaire, comme dans l'épilogue de *l'Écuyère.*

Pour le reste, il y a l'honneur. C'est lui qui départage les pirates, les négociants, les loups de mer, les armateurs, les innombrables aventuriers de Grine. L'honneur est son seul critère, avec la beauté chevaleresque. Et la beauté tout court. Si Grine cite, ici et là, Fragonard et Watteau, c'est parce que le monde élégant et sensuel du 18e siècle, qu'il a retrouvé à travers les ornements du « Monde de l'Art » russe, celui de Nouvel (dont il donne malicieusement le nom à un personnage de hasard) et de Diaghilev, celui de Somov et de Benois. Les personnages de Watteau embarquent pour Cythère et ne se soucient pas de retour. Voilà qui plaît à ce songeur de Grine.

Grine est devenu la part d'évasion autorisée à la jeunesse soviétique. Un jour peut-être nous parviendront ses carnets, ses journaux intimes et alors ce rêveur impénitent et hautain nous deviendra plus proche. Mais en attendant — tant que nous sommes jeunes — embarquons-nous sur ses navires... Un admirateur de Grine, Iouri Olecha, dont le roman pour enfants *Les trois gros* doit beaucoup au monde grinien nous a laissé un beau — et presque unique portrait de ce misanthrope à la Ibsen.

« On a sous-estimé Grine. On l'a remisé chez les symbolistes, alors que ce qu'il écrivait était marqué par la foi en la force et la volonté de l'homme. Et s'il perçait de l'irritation dans ses récits — et nul doute qu'il en est ainsi ! — la raison en est dans sa déception de constater que les hommes ne sont pas aussi féériquement puissants qu'il se les imaginait ». Olecha, lui aussi polonais, lui aussi un amoureux d'Odessa, lui aussi un nostalgique de la jeunesse nourrissait à l'égard du rêveur Grine une certaine jalousie. Car Olecha voyait trop bien la ruine de son propre rêve et il en a fait le célèbre récit *L'Envie* (la même année que *l'Écuyère des flots*), cependant que Grine l'incorruptible était, semble-t-il, immunisé contre ce sentiment corrosif. C'est à Olecha que nous devons cette description de la pièce monacale où vécut et mourut Grine, à Stary Krym, près de Féodossia, en Crimée.

> Je n'y ai pas été, dans son logis. Je ne le connais que par ouï-dire. C'était une pièce blanchie à la chaux et sans rien d'autre qu'un lit et une table. Si, il y avait encore un troisième objet. Sur un mur, celui que voyait de son lit l'occupant de la chambre, était fixé un morceau de navire. Figurez-vous qu'il avait orné sa chambre d'une de ces statues de bois qui parfois soutiennent le mât de beaupré. Naturellement, ce n'était qu'un fragment, rien que la tête (la statue tout entière aurait occupé toute la chambre, sans doute toute la maison, et peut-être un bout du jardin), mais cela suffisait : là où peut-être d'autres accrochent une photo, cet homme avait fixé un fragment de la mer ».

Cette tête de bois rongée par les embruns, le lecteur la reconnaîtra sans peine : n'est-ce pas Fresy Grand, la figure de proue de *l'Écuyère des Vagues*, celle qui court sur les vagues et dans nos rêves, cette mystérieuse Fresy dont la traduction dans la vie est la petite et émouvante Daisy ?

Eh bien, laissons Grine agir sur nous, sans lui marchander la part honteuse de jeunesse ou d'enfance qui se réfugie quelque part en nous. Avec cette toute petite angoisse des départs, prenons la passerelle et montons à bord de son « Écuyère des vagues ».

14e PARTIE

PROSES NON CONFORMISTES

CHAPITRE 61

VICTOR CHKLOVSKI

Retour à la table des matières

La 19e lettre de Zoo ou *Lettres qui ne sont pas d'amour* est barrée par une croix rouge parce que, « bien que ce soit la meilleure de tout le livre, il ne faut pas la lire ». Ce procédé insolite illustre à merveille ce qu'était Victor Chklovski : un provocateur, qui non seulement inventa le « formalisme » russe, et s'ingénia à « dénuder » les procédés que leurs auteurs camouflent par la « motivation », mais encore joignit brillamment la pratique à la théorie. *Zoo*, écrit en 1923, est un reportage sur le Berlin russe de l'époque et un feu d'artifice de formules sur les grands écrivains avant-gardistes d'alors, mais cet essai est ludiquement embrigadé dans un « roman épistolaire », lui-même dé-canonisé malicieusement puisque la correspondante de l'auteur de la « Troisième Héloïse » interdit à son soupirant de lui parler d'amour dans ses lettres. Ce faux roman par lettres avec ses détours de thèmes et sa singulière fièvre d'écriture syncopée — c'est tout, et le meilleur, de Chklovski : un protée malicieux, un prestidigitateur de la forme littéraire qui démonte et remonte son mécano en un instant. Laurence Sterne, que Chklovski a adulé, ne laissait-il pas au lecteur de *Tristram Shandy* une page blanche en cours de narration, pour qu'il y dessinât le profil de sa maîtresse du moment ?

Longue et fructueuse fut l'existence de Chklovski, dont la première étude sur la « résurrection du mot » date de 1914, et dont le dernier ouvrage, une version entièrement refondue de sa « Théorie de la prose », a paru à l'automne 1984, quelques semaines avant sa mort. Le mois même de sa mort, en décembre, la revue « Question de littérature » publiait des fragments d'une correspondance à trois

entre les pionniers du formalisme : Chklovski, Eichenbaum et Tynianov. Car depuis deux décennies Chklovski, rentré en grâce, avait droit à de nombreuses rééditions et multipliait les publications : sans cesse reprenant avec la forme littéraire ce dialogue pétillant et quelque peu superficiel, à certains égards « giralducien », qu'il menait depuis sept décennies avec lui-même ! Car ce « formaliste » qui a même été un « factualiste » de la chose littéraire, un « reporter » maniaque d'extériorité (en particulier dans son *Voyage sentimental,* dont le titre n'a de sentimental que la référence à Sterne) est en fait, et en dépit de la carrure, et de l'érudition pachydermique, un jouisseur plein de brio et très solipsiste.

L'unité de cette œuvre de reporter, de théoricien, de critique, de scénariste, de romancier sur l'art (son très joli *Récit sur le peintre Fedotov,* un maître de la première moitié du XIXe siècle, rivalise en stylisation élégante avec Tynianov, et fut publié « pour les enfants »), c'est un style omniprésent : petites touches lyriques d'écriture qui dans leur profusion syncopée apportent et emportent d'un même élan la précision et le relief. Même lorsqu'il dut se renier, dans ses chroniques plus faibles de l'après-formalisme, Chklovski resta le maître de ce style pétillant, syncopé, allergique à toute longue démonstration, et qui est la variante « critique » de la respiration « en escalier » du vers maïakovskien.

Les formalistes sont nés de leur enthousiaste observation des poètes futuristes. C'est le « zoo » de Khlebnikov qui sert d'épigraphe au *zoo* de Chklovski. Mais Chklovski butina autant les littératures non-russes que la russe. « Comment fut fait le *Don Quichotte* » est un morceau de bravoure qui vaut le « Comment est fait *le Manteau* de Gogol » d'Eichenbaum. Boccace ou Fielding, Dickens ou Sterne sont les textes avec quoi ce jongleur opère le plus volontiers — qu'il s'agisse de dénuder les procédés, de les enfiler, de les « étrangifier », ou de démonter le roman à énigme avec *Petite Dorrit.*

Chklovski partagea le péché formaliste, qui fut de tant autonomiser l'art qu'il en perdit son prophétisme. L'art ne prophétisait que lui-même, il jouait ses propres conventions, il était l'ordinateur jouant aux échecs avec soi-même. Dans sa si belle analyse de Vassili Rozanov, Chklovski sent bien que cette « mort de la littérature », dont Rozanov est le héraut comme le praticien, est un événement capital. Mais a-t-il vraiment poussé en ses dernières conclusions ce mouvement destructeur, cet « abrutissement » des formes, cette insolite « privatisation » de la littérature dont Rozanov est le pionnier ?

Pas tout à fait. L'ancien Social-Révolutionnaire qui a rapporté dans son *Voyage sentimental* le matériau brut de la guerre civile, qui, à la fin de *Zoo*, supplie le TSIK de le laisser rentrer en URSS, resta toujours fidèle à un certain panache. L'homme que lui rend Nadejda Mandelstam, juge sévère, dans ses *Mémoires,* nous prouve qu'aux temps les plus sinistres Chklovski et sa femme narguaient le danger et tenaient maison ouverte aux pestiférés mis en quarantaine par Staline. Mais si le

chevaleresque, subsista, l'aiguillon de la pensée s'émoussa. De l'avant-garde qui donna au formalisme son matériau de choix, du montage cinématographique qui enchantait les trois pionniers (et Chklovski écrivit plusieurs films), il eût fallu passer à un niveau supérieur d'historicité du mot humain en danger d'extinction et ce sursaut était exclu. Au demeurant, en Russie stalinienne, il était mortel comme le montre le cas Mandelstam.

Dans cette œuvre immense et toujours éparpillée, volage même en quelque sorte, ses détachent les travaux sur Tolstoï qui, avec les gros sabots du convaincu, « étrangifie » le réel, s'insurge contre les usures du regard et de la pensée, aiguise pour mieux enrégimenter : c'est chez lui que Chklovski exploite sa plus grande carrière à ciel ouvert de « procédés littéraires ». C'est à lui qu'il consacre un livre remarquable sur « Matériau et le Style de Guerre et Paix », prenant le grand dénigreur en flagrant délit de manipulation des archives. Et plus tard, après le « dégel », Tolstoï sans fin revient dans les livres incantatoires et un peu informes qui se succèdent, avec même une grosse biographie dans la fameuse série « Vie des Hommes célèbres ». Hélas, comme la lame chklovskienne est émoussée dans ce livre de 1963 ! C'est que, là aussi sans doute, au-delà du formidable arsenal de procédés, du sursaut imprimé aux choses, il fallait aller jusqu'à ce grand autodafé de soi et de l'art où était allé Tolstoï. Mais le magicien Chklovski s'attarde aux jongleries préparatoires...

Tout est collision dans l'étroit échiquier où le cheval-art ne saurait jamais marcher droit. Certes. Mais il a manqué à la pensée de Chklovski ce principe de collision qu'il mettait à nu chez les autres. Homme universel dont la vie et l'œuvre sont un continuel télescopage d'idées et de lectures, Chklovski avait choisi la « marche du cheval » avec ses étroites contraintes. Il n'a pas eu la liberté de manœuvre de son ami « Roma », Roman Jakobson. Dans le trot chklovskien saccadé, souvent sautillant et parfois irritant, il y a une juvénilité qui n'a pas mûri, qui a accepté des silences, des « blancs » dans la réflexion. Même lorsqu'il parle du cinéma avec la critique littéraire italienne Serena Vitale (« la vraie parole cinématographique n'a pas encore été inventée »), Chklovski semble s'arrêter sur un seuil. Le vieil homme a su, dans ses tout derniers livres (*La corde de l'arc,* 1970 ; *L'énergie de l'erreur,* 1981) reparler du « sujet » et de la « fable » (dont il établit la distinction en 1924), des mécanismes fondamentaux de toute fiction et jeter un long regard rétrospectif sur son propre regard. Un regard qui était toujours jeune et ludique. Mais le siècle avait vieilli, l'avant-garde était loin derrière.

Le kaléidoscope de Victor Chklovski, sa désinvolture raffinée exerceront longtemps encore leur charme ; mais qui adhère sérieusement aujourd'hui au « formalisme » chklovskien ? « L'art est fondamentalement ironique et destructeur », écrivit-il dans le *Voyage sentimental* en 1922. Mais la réalité l'est aussi.

14e PARTIE

PROSES NON CONFORMISTES

CHAPITRE 62

ISAAC BABEL LE « FURIEUX »

Retour à la table des matières

« La façon dont nous portons la liberté, c'est horrible » note dans son journal, en 1920, un soldat de la première Armée Montée Rouge qui combat sur le front polonais. Il est juif, et il s'appelle Isaac Babel. Il combat sous les ordres d'un chef célèbre, Boudionny, il porte le fameux bonnet pointu marqué par l'étoile rouge à cinq pointes qui symbolisent les cinq continents. Un livre le rendra célèbre du jour au lendemain en 1926, *Cavalerie rouge.* Aujourd'hui nous parvient le matériau d'où est sorti le texte de *Cavalerie rouge,* ce surprenant journal de 1920.

Son auteur le perdit en Ukraine ; ainsi le manuscrit échappa à la perquisition qui accompagna l'arrestation de Babel, et son exécution, en 1939. Une bonne âme anonyme l'envoya à la veuve de Babel, Antonina Pirojkova, en 1955. Il fallut le déchiffrer attentivement, car il était, à dessein sans doute, presque illisible. Antonina Pirojkova le déchiffra et en donna en 1965 de petits extraits dans les notes d'une publication d'inédits de Babel. À l'époque il était encore impensable de le publier tel quel, car il était trop sacrilège. Sacrilège, ce texte l'est parce qu'il nous fait découvrir un autre Babel que celui que nous connaissions, un Babel plus juif, et moins révolutionnaire qu'il n'a voulu se peindre dans *Cavalerie rouge* [1]. Certes on y retrouve la cruauté brute qui rendit la vision de Babel si célèbre, avec les cadavres nus qui gonflent sur les prés verts, les femmes violées sous les vergers plantureux de l'Ukraine, les autels des églises dévastés, et les glapissements des juives des chtetels qui redoutent le retour des cosaques. Mais Babel a des doutes que n'a pas son narrateur. « Pourquoi ce cafard sans fin ? écrit-il. Parce que je suis

[1] Isaac Babel. Journal *de* 1920. Traduit du russe par Wladimir Berelowitch. Préface de Zsuzsa Hetényi. Éditions Balland.

loin de ma maison, parce que nous détruisons, parce que nous passons comme un tourbillon, comme un torrent de lave, détestés de tous, la vie vole en éclats, j'assiste à un grand requiem interminable ». Les Polonais massacrent les juifs de ces chtetels, mais les rouges ne font pas mieux, ils sabrent des prisonniers désarmés, ils violent et ils pillent, et ils s'en prennent aussi aux juifs, qui les ont attendus comme le messie. « Babel leur dit qu'ils auront la liberté sous les soviets, 'qu'en Russie il se passe des choses merveilleuses', mais il note pour son journal secret : 'Vous l'aurez, votre Eldorado, tout sera bouleversé, vous serez tous tourneboulés, pour combien de fois encore, et ils me font pitié' ».

Toute l'extraordinaire violence de *Cavalerie rouge* est bien ici, avec sa poétique de la concision, mais sans encore ce mixage hypnotisant de cynisme et de lyrisme qui subjugue et inquiète le lecteur. Babel l'écrivain, l'intellectuel besicleux, note ici tout ce qu'il devra plus tard exploiter, il est écrivain avant tout, mais il est aussi un soldat fourbu, qui partage le calvaire des hommes et des chevaux, qui sent l'étau de la défaite se refermer sur eux tous, qui rêve de dormir, qui se fait voler ses rênes pendant qu'il somnole une petite heure. « Toutes les brigades avancent, des nuages de poussière contre lesquels il n'y a pas de salut, on suffoque de façon terrible, tout autour le vacarme des oiseaux, le mouvement, je pars avec mon escadron dans les champs, nous avons perdu Cheko, alors commence le plus terrible, voyage interminable, au trot, je m'épuise, l'escadron veut dépasser les convois, nous les dépassons, j'ai peur de rester à la traîne, le cheval avance comme une plume, par inertie, tout est en mouvement, les brigades, l'artillerie, on n'a laissé pour couvrir nos arrières qu'un régiment par brigade, ils doivent rejoindre la division quand il fera noir ».

Partout les cris, la grossièreté, les femmes violées, la concupiscence des soldats. Nous retrouvons ici les protagonistes de *Cavalerie rouge*, le cosaque Prichtchepa par exemple, ici lubrique, mais qui, dans le récit qui porte son nom, exerce dans son village natal une vengeance effroyable qui fait penser aux Erynnies antiques. « Je voyage avec Prichtchepa, une nouvelle connaissance, il a un caftan, un capuchon blanc, c'est un communiste analphabète (...) il joue les jolis cœurs ». Prichtchepa joli cœur ! Dans *Cavalerie rouge* en un récit de vingt lignes, il nous glace le cœur. Prichtchepa arrive dans son village, où ses parents ont été massacrés, il fait le tour du village pour repérer les maisons où il y a des meubles de ses parents. Le massacre une fois consommé, il s'enferme dans sa maison natale entièrement ravagée. « La troisième nuit le village aperçut de la fumée au dessus de l'isba de Prichtchepa. Roussi par les flammes, dépenaillé et titubant, le cosaque fit sortir la vache de l'étable, lui plongea son revolver dans la gorge, et tira ».

Une poussière d'apocalypse monte de ces confins entre Ukraine, Russie et Pologne, où l'on se bat avec la même férocité que pendant la guerre de Trente ans, où l'on pille et viole comme les soudards mercenaires d'autrefois, où nul n'échappe à son destin, lequel est inscrit dans son ascendance nationale. C'est aussi la dernière guerre qui se fera à cheval, il n'y a pas encore de blindés, et le cheval tient

la place d'une femme aimée dans l'imaginaire des brutes tendres que décrit Babel. On est ici, comme l'écrit Babel, entre l'Orient lourd et poisseux, mélange de Byzance et de ghetto, et l'Occident germanique buveur de bière. Il y a les rabbins, les popes et les curés, mais on souille les Thoras aussi bien qu'on défonce les églises ou qu'on arrache les iconostases, le monde est hors de ses gonds...

Ce qui étonne, c'est que Babel entre ici et là dans des synagogues, celles du moins qui n'ont pas encore été incendiées. « Ce sont de petites maisons anciennes, trapues, vert et bleu, celle qui est hassidique n'a aucune architecture intérieure. Je vais dans la synagogue hassidique. Vendredi. Quelles silhouettes mutilées, quels visages exténués, tout est ressuscité pour moi (...) Probablement se concentrent ici les juifs les plus répugnants de Doubno. Je prie, ou plus exactement je prie presque ». Je prie presque, l'aveu est quasiment stupéfiant venant de ce révolutionnaire qui endossera le personnage cruel de Lioutov dans *Cavalerie rouge.* Voici un Babel que nous n'attendions pas, mais qui fait problème, car enfin il voit l'injustice qu'il apporte avec la Révolution. Il voit l'immense champ de brutalité et de honte qui s'ouvre, et pourtant il va servir une vision bolchevique, dure. À Guédali, l'inoubliable vieux boutiquier juif de Jitomir qui aime la Révolution, il dira, dans *Cavalerie rouge* : « Tu ne sais pas ce que tu aimes, Guédali, je vais te tirer dessus, et tu sauras alors ce que tu aimes, et je ne peux pas ne pas tirer, parce que je suis la Révolution ».

Les mots illisibles, non déchiffrés du *Journal de 1920* ajoutent encore au sentiment d'immédiateté qui nous prend en découvrant ce document réchappé du néant. Ce Babel qui festoie pendant la peste de la guerre, qui meurt d'épuisement sur son cheval, qui pille la bibliothèque d'un prêtre polonais, qui ressent si fort « la sorte de malheur juif indicible, habituel et brûlant » qui monte du *chtetel* pillé et sinistre, il est là, devant nous, ripaillant ou frissonnant... On étudiera plus tard ce *Journal* pour mieux comprendre la naissance du poème de la cruauté tendre qu'est *Cavalerie rouge,* mais déjà nous pouvons dire qu'il nous livre un aperçu étonnant sur l'intériorité de Babel, sur ce qu'il a dû cacher et même tuer en lui, sur ce la ponction qu'il a faite dans le réel pour construire les poèmes cruels de son livre. On se prend à rêver que l'histoire livre un jour d'autres carnets intimes de Babel, d'autres éclairs sur cet homme, sur ce que fut son martyre aux mains des bourreaux. Mais nous savons que l'époque apprenait à tous qu'il ne fallait plus tenir de journaux intimes. Le révolutionnaire n'avait plus d'intériorité, plus de pensées secrètes, plus de prières ou de « presque prières » à confier au papier. Parce qu'il est une des plus grandes et des plus tragiques expressions de cet incendie que fut la révolution, parce qu'il est un des derniers témoins de la guerre à cheval (mais les premières attaques aériennes sont soigneusement notées par lui), parce qu'il dit la misère et l'indifférence du monde aussi bien que l'Ecclésiaste, tout ce qui touche à Babel nous est précieux. Ce journal entrouvre le mystère de la collaboration entre l'art et le malheur.

14e PARTIE

PROSES NON CONFORMISTES

CHAPITRE 63

LE FUNAMBULE TERTZ-SINIAVSKI

Retour à la table des matières

Andreï Siniavski a emprunté à un voleur juif du folklore odessite son pseudonyme d'Abram Tertz. Les tours d'illusionniste du voleur à la tire, l'esbroufe, la marginalité ont passé de la vie dans l'art en cette œuvre qui défie toute définition, tout classement quel qu'il soit, et qui porte la marque de sa double paternité : le critique Siniavski, et le « voleur » Tertz. Dans ses dernières interviews Siniavski, parle d'ailleurs de ce dédoublement — ou de cette duplicité — comme s'il parlait de deux personnages hétérogènes et extérieurs à lui. Siniavski est une sorte de professeur doux et barbu, à l'œil myope, expert en icônes, en littérature slavonne, et en modernisme russe. De 1951 à 1965 il a été chercheur à la Section de littérature russe de l'Institut de Littérature mondiale à Moscou. Il a écrit dans une *Histoire de la littérature russe soviétique* des articles sur Gorki, Bagritski, Khlebnikov. Il a donné pour l'édition de Pasternak dans la Bibliothèque du Poète une belle préface importante pour comprendre Pasternak, mais aussi Siniavski. Tous ces textes ont été retirés de la circulation en URSS. Son maître à l'Université de Moscou a été le spécialiste de Maïakovski, V.D. Douvakine, et deux ouvrages de sa période « soviétique », tous deux écrits avec un coauteur, portent la marque de son engouement pour Maïakovski et l'avant-garde. Ce sont un petit *Picasso* (1960) écrit avec l'historien d'art Igor Golomstock, et *la Poésie des premières années de la révolution* (1904), livre auquel a collaboré A. Menchoutine. Le critique littéraire Siniavski a également publié de nombreux comptes rendus dans la revue *Novy Mir* entre 1959 et 1965. Depuis 1974, le professeur Siniavski a émigré et il enseigne à la Sorbonne. Terz, lui, est un

provocateur-né, un grand profanateur. Il louche constamment sur les coulisses, il se dérobe dans la nuit furtivement. Ce personnage littéraire, ce double que s'est construit Siniavski est consubstantiel à sa destinée et à son écriture d'auteur. Comme Maïakovski s'était construit un « auto-personnage » criant à tue-tête, prophète de lui-même, profanant toutes les religions et tous les héritages — personnage qu'il mena jusqu'au bout dans ses vers et dans sa vie, jusqu'au suicide intégralement — ainsi Siniavski s'est construit un porte-voix littéraire qui s'est glissé dans les moindres interstices de son écriture, et qui est son écriture même : le marginal, le « juif » persécuté, le voleur au cœur généreux. On pourrait presque dire qu'il ressuscite le mythologème du noble brigand. Ce double de Tertz est à la fois une expression du « strabisme » siniavskien, qui voit tout à la fois selon la perspective classique et selon la réfraction fantastique, mais aussi un avatar du poète romantique, passé au travers de la version provocatrice de Maïakovski. Avec Siniavski cette hyperbolisation littéraire du moi est passée dans la prose, ou plutôt la prose devient une sorte de gigantesque excroissance du moi. D'un moi enfant de la « nuit stalinienne » qui lui a inspiré ses premiers récits fantastiques — ceux qui passèrent indûment la frontière soviétique et parurent à Paris à partir de 1959 sous le pseudonyme d'Abram Tertz — comme son dernier « roman » *Bonne nuit* (1984). Pourtant Siniavski dénonce pourtant sans relâche l'hypertrophie du personnage de l'Écrivain dans la tradition russe, et sa « soif de servir ». Dans son livre-à-l'envers sur Gogol (il part de la mort et de l'épilogue pour remonter aux débuts et au prologue), Siniavski traite longuement du « cas Gogol » qui « rêvait d'un livre dont la lecture eût fait resplendir le monde de perfection et instauré sur une terre rénovée, une humanité éternelle libérée du péché ». Et, après ce diagnostic de la maladie russe du Grand Dessein, il précise : « Nous sommes faits du même bois », « dès l'enfance nous sentons s'infiltrer cette soif de servir », et « nous nous mettons en tête de devenir écrivain sous le choc de cette scène démente de carte postale : Gogol jetant au feu ses *Âmes Mortes* »... Et, bien sûr, le jeune idéaliste « komsomol » Siniavski a brûlé de ce feu du sacrifice. Ses premiers héros sont des thaumaturges malgré eux, en particulier le jeune Guide involontaire de la ville grotesque de *Lioubimov.* Et l'écrivain *bifrons* Siniavski-Tertz n'a-t-il pas lui-même ardemment recherché également, pour son propre compte, le sacrifice total en narguant jusqu'à l'inconscience le Pouvoir et ses limiers, en forçant avec ivresse la note hyperbolique de ses premières fables fantastiques jusqu'à ce jour du 8 septembre 1965 où enfin arrêté, puis jugé (les 10, 11, 12 février 1966) pour « crime littéraire » et « diversion stylistique antisoviétique », il vit la réalité imiter très exactement la fiction qu'il avait inventée... Ce furent alors le camp, la rencontre de la voix isolée de l'Auteur avec le chœur polyphonique des « zeks », des « droits communs », des nationalités et des folklores pénitentiaires de toutes sortes. C'était le Sacrifice à la Cause, dont toute la littérature russe, de Gogol à Tolstoï et à l'austère Gladkov de *Ciment,* avait passionnément rêvé. Seulement, dans le cas de Siniavski la Cause était non à l'extérieur, non au service de l'Orthodoxie, du Peuple, du Royaume de Dieu ou du Communisme achevé — mais endogène : c'était l'écrivain lui-même dans sa fonction écrivante.

S'il n'y a pas de frontière entre Siniavski homme et écrivain, il y en a encore moins à l'intérieur du texte de son œuvre. Il s'étonne dans *Une voix dans le chœur* de l'ennui des lettres de Tchékhov. Réserver son âme d'écrivain à des textes canoniques au détriment des utilitaires est absolument étranger à Siniavski. Sa révolte contre la Cause extérieure à l'œuvre fait de chaque rameau d'écriture un rameau de cette Cause bien plus sublime, la seule qui mérite sacrifice, l'art lui-même, c'est-à-dire l'expression de soi. Siniavski a certes recouru, dans ses premières œuvres, à des genres spécifiques empruntés à la tradition gogolienne ou saltykovienne, mais, dès le camp, dans les trois livres majeurs qu'il y écrivit et adressa à sa femme sous forme de lettres, c'est-à-dire *Une voix dans le chœur, Promenades avec Pouchkine* et *Dans l'ombre de Gogol* (tous trois publiés après qu'il eut émigré à Paris en août 1973, un an après sa libération) le genre devient très estompé, le statut du texte, en tant que respiration quasi immédiate de l'auteur déposée sur la « vitre » du papier, devient la composante majeure du texte lui-même. Le livre est poumon de l'écriture, manifestation de l'écriture dans son processus de naissance. En quelque sorte exhibition de l'intimité de l'écrivain. Ce n'est pas fortuitement que Siniavski, une fois professeur à la Sorbonne, a écrit un livre sur Rozanov (Les « *feuilles tombées* » *de V. V. Rozanov* — 1982). Car Rozanov, qui célébrait la mort de la littérature cinquante ans avant que cette expression ne fît fureur en France — s'était découvert écrivain en inventant l'exhibition de l'intimité : un « anti-genre » où le fragment devient la règle, l'anacoluthe la trope la plus fréquente, où le caprice et l'humeur changeante mettent à nu (ou semblent mettre à nu) l'intériorité même de l'homme écrivant. « Si ma vie était perdue et ma carte perdante, je migrerais vers le bout de papier, vers cette image même de l'île déserte où l'on peut tenter de reprendre pied ». L'image du livre-fleuve et celle du livre-arbre baignent *Une voix dans le* chœur : « un livre qui pousserait comme un arbre, enserrant l'espace de sa masse indivise de feuillage et d'air — de même que les poumons ont la forme d'un arbre renversé ».

Dans sa méditation sur Gogol, Siniavski insiste sur l'appréhension, chez Gogol, de l'espace même de la prose, de sa « géographie », comme il dit. Au commencement était la poésie ; la prose doit se construire contre la poésie, ce qu'elle fait par des digressions, des déplacements d'accents, des violences de langage. La prose fait outrancièrement du sur-place, pour démontrer qu'elle est prose ; elle doit « se dérouiller les jambes » avant de prendre son élan. Le paysage, dans toute prose, et dans celle de Gogol plus encore, y sert d'*ars poetica* : « L'auteur y parle moins de la réalité que de sa propre manière de l'aborder et de la représenter. Le paysage est ici une carte de style et, comme sur chaque carte, les symboles de localisation y sont plus marquants que le relief naturel (…) Le paysage, c'est un ordre de réquisition lancé à la langue » (217).

Une idée que l'on retrouvera tout au long de l'œuvre de Siniavski « Le livre est un piège, un labyrinthe à travers lequel vous entraîne le sujet, jusqu'à ce qu'on soit immergé des pieds à la tête dans l'élément du livre et que l'on devienne son prisonnier et son confident » (*Une voix*, 80). Cette définition, écrite par l'écrivain

en captivité est à prendre *stricto sensu.* Prisonnier d'une Cause qu'il récuse, l'écrivain, à son tour, « captive », « incarcère » le lecteur. Il y a double captivité et, par la « géographie de la prose », l'écrivain-*zek* s'évade dans la ramure, dans le cosmos, dans les poumons de la culture et littérature russes. Comme l'archiprêtre Avvakum, captif dans sa fosse de glace à Poustozersk, ouvrait tout grand le cosmos par la prière, ainsi le prisonnier-prosateur, en ouvrant le « piège » de l'écriture, crée un second réel.

Ce « second réel » — qui est l'art Siniavski en a pris le scintillement et la définition chez Pasternak, dans les poésies du début (*Ma sœur la vie*) comme dans les remarquables méditations du *Docteur Jivago* sur l'art. L'art n'emprunte au réel que le plus humble : le quotidien, les ustensiles de l'habitude, un fouillis de petits faits, et il construit un second univers. Ce « second univers », Siniavski le montre aussi bien chez Pouchkine ou Gogol, ou Mandelstam que dans le parler imagé des *zeks* ou les chants et complaintes tchétchènes. « Et si on se créait son propre langage et qu'on y habite comme le singe dans la forêt ? » (*Une voix,* 203). Toute création de langage est un rêve à la douanier Rousseau. Au camp, parmi les *zeks,* Siniavski rêvait la vie et l'art, comme Rousseau rêvait des panthères ou des sauvagesses endormies...

Siniavski a souvent dit que le *camp* était le *topo* littéraire qu'imposait le 20e siècle. Et effectivement plusieurs de ses textes s'inscrivent dans cette grande littérature de l'inhumain « concentrationnaire », engendrée en Russie depuis la levée du grand tabou. Il faut remarquer ici que Siniavski a prévu sa propre arrestation dès son premier récit fantastique « Messieurs la cour », et qu'il a aussi été le premier écrivain russe qui ait osé, après la chute du stalinisme, envoyer clandestinement ses textes à l'Occident. Le *délit de littérature* est donc fondamental dans son œuvre. Cependant aucun livre ne saurait être plus diamétralement opposé à *l'Archipel du Goulag* qu'une *Une voix dans le chœur.* L'« enquête artistique » de Soljenitsyne est bâtie comme une cathédrale ; elle a sa flèche, qui est la sainteté au camp. *Une voix dans le chœur* semble autant horizontal et polyphonique que *l'Archipel* est vertical et en plain-chant. La voix de l'écrivain se perd et se retrouve dans le chœur scintillant des *zeks*, avec leur parler scintillant de trouvailles, leurs sentences saugrenues et profondes, leurs naïves obscénités. « Je vis comme au cinéma. Et c'est ma vie, dirait-on, qui me regarde en riant sur l'écran » (*Une voix*, 32). C'est-à-dire que s'opère une légère ivresse, un imperceptible « détachement » qui, d'ailleurs, évoque pour l'auteur l'ascèse monastique. Dans l'espace restreint du camp, ramenée à la « portion congrue », au « minimum » cosmique, « l'âme, privée de forêt et de champ, rétablit le paysage à partir de ses propres réserves, qui sont inépuisables. C'est sur ce principe que vivaient les moines. Distribue tes biens — n'est-ce pas une façon de jeter du lest ? » (*Une voix*, 33). Ainsi l'esthétisme de Siniavski, qui, au premier abord, le différencie tant des autres grands témoins de cet *inhumain* des camps, en réalité confine parfois à la méditation mystique. Dans *Pensées à l'improviste,* un petit livre de « feuilles tombées », publié en 1966, pendant la détention de Siniavski,

l'auteur remarque le paradoxe de l'attitude chrétienne : « Les sentiments authentiquement chrétiens sont opposés à notre nature, anormaux, paradoxaux. On te bat, et tu te réjouis. Tu es heureux des malheurs qui s'abattent à la suite ». Ce paradoxe est devenu chez l'auteur Tertz une sorte de seconde nature irritante. « Il est bon, quand tu es en retard, de ralentir un peu le pas... ».

Siniavski *ralentit le pas,* quand tous se hâtent, et, de ce fait, il a le don suprême d'exaspérer, de choquer, et même de mettre en fureur. Peut-être y trouve-t-il d'ailleurs un *malin* plaisir. L'écrivain est un juif, répète-t-il à la suite de Marina Tsvetaeva. Il est un fuyard, un hors-la-loi. Dans ses deux grands articles programmatiques, le premier qui parut dans la revue polonaise *Kultura* en 1959, *Qu'est-ce que le réalisme socialiste ?,* et le second qui fut publié en 1974 dans le premier numéro de la revue *Kontinent* (dont il se retira dès le n° 5), *le Processus littéraire en Russie,* Siniavski définit d'un côté le vide de la littérature russe fondée sur l'absence et la nostalgie, et d'autre part la thèse que seul le fantastique la sauvera. Ses deux œuvres majeures de l'exil : *André la Poisse* (*Krochka Tsorès*) et *Bonne nuit* relèvent toutes deux de ce fantastique vécu en quoi il voit l'essence même de la « nuit stalinienne » (et qu'il étudie à travers le cas de Mikhaïl Boulgakov).

La nouvelle *Krochka Tsorès* est une fantaisie « à la soviétique » dans les marges de Hoffman (le titre évoque le *Kleines Zaches* ou *Petit Zacharie* de E.T.A. Hoffman). Le héros, baptisé Siniavski, porte la poisse à ses cinq frères, qui tous périssent l'un après l'autre de son fait dans des contextes ubuesquement staliniens. Comme les cinq frères sont aussi les cinq doigts de la main de l'écrivain, il faut voir dans cette sotie bête et méchante une parabole du statut de « criminel » de l'écrivain. « Écrivain ? Barbouilleur de latrines, oui ! disait une voix à table à côté ». La Fée qui s'est penchée sur le berceau de ce « petit Zacharie » l'a délivré de son bégaiement, mais en a fait un porte-guignon (ainsi pourrait-on traduire le mot hébreu *tsores*) : tel est bien l'alternative essentielle de l'art selon Siniavski, ou bégayer ou devenir paria... et porter le guignon.

Bonne nuit, avec son titre enfantin, est peut-être le chef d'œuvre de Siniavski, en tout cas le texte où se réalise le mieux ce mélange de fantastique et de vécu, que lui-même a défini comme la voie du salut de la littérature russe après ses orgies de « réalisme » et de « service de la Cause ». C'est, comme *Dans l'ombre de Gogol*, un livre-à-l'envers où la fable remonte de l'épilogue au prologue. On y trouvera une sorte d'analyse de l'enfance stalinienne, avec sa magie maléfique.

De l'arrestation et du duo frénétiquement gogolien, « chanté » avec le juge instructeur, on remonte à la « maison de rendez-vous » du camp (où les zeks reçoivent une fois l'an leur femme, tandis que l'officier geôlier et voyeur regarde par le trou de serrure), puis on arrive au personnage central du *père* qui, même dans la solitude de la forêt, seul avec son fils, se croit branché mystérieusement sur les tables d'écoute du KGB, puis aux « liaisons dangereuses » de l'Université —

l'amitié avec un condisciple surdoué, mais lâche et qui se fait enrôler par les « organes » de sécurité et enfin à l'épisode le plus secret qui a lieu « dans le ventre de la baleine » : la manipulation de Siniavski lui-même par la police, qui voudrait qu'il séduise la fille d'un diplomate français, étudiante à Moscou. L'étrange involution du « roman » nous mène donc jusque dans le ventre du monstre, et jusqu'à un épisode central de la biographie de Siniavski, révélé par lui-même : prié de collaborer aux noirs desseins du KGB, le jeune étudiant stalinien trahit les « Organes » — c'est-à-dire son propre pays — et avertit la victime désignée. Ce *jeu avec le feu* définit aussi bien l'attitude vécue de Siniavski que l'acte d'écrire lui-même. Le « ventre de la baleine » est aussi bien l'écheveau des fils policiers de l'État totalitaire que l'entrelacs du fantastique et du vécu dans ce texte qui avoisine dangereusement la confession intime, le fantastique pathologique et la légende dorée (le narrateur voit l'âme d'Hélène lovée en son corps, pendant le rendez-vous amoureux organisé par le KGB — où il désobéira aux ordres — comme on voit les âmes des saints sur certaines fresques naïves de l'époque romane).

D'une netteté quasi surréelle dans certains descriptions, ce « roman » arboréen, ramifié a pour centre la promenade du fils et du père dans la forêt de Rameno. Ancien « Socialiste révolutionnaire » le père connut le camp, l'exil et, dans une scène hallucinatoire, le fils se rend compte que, même au cœur de la forêt, le père se croit télépathiquement surveillé, branché sur les tables d'écoute. Dans cette forêt où ils s'enfoncent, ils ne savent plus s'ils sont arbre ou homme. « Je devais au plus vite rentrer à Moscou, abandonnant mon père avec ses voix prophétiques, seul sans aucune aide, dans cette horrible déréliction » (*Bonne nuit,* 195). L'image du père égaré dans la forêt maléfique et magique devient celle de l'écrivain égaré dans son texte : « Le seul refuge est le texte. Ni trop dense, ni trop clair... Mais de chemin de retour, souviens-t-en bien, de chemin pour ressortir du texte, il n'y en aura pas ! Nous sommes dans la forêt » (*ibid*. 196).

C'est cette forêt de Rameno, à mille kilomètres de Moscou, qui se met en route, comme celle de Birman chez Shakespeare, et qui ordonne au fils d'écrire, d'entrer à son tour dans le labyrinthe végétal du texte. On comprend dans ce chapitre, qui sert au livre de clé de voûte, l'imbrication inextricable du vécu et du fantastique, du texte et de la vie chez un auteur comme Siniavski. En cela, comme dans la ramification extrême de sa prose il est bien un fils de Gogol, il écrit bien « à l'ombre de Gogol », de l'arbre-Gogol...

L'art (la « grotte des mains coupées » visitée dans les Pyrénées), la littérature se mêlent aux interrogatoires, aux obscénités du camp, aux « liaisons dangereuses » de la nuit stalinienne. Le livre est sans début, ni fin. Tel est son statut, statut de compagnon de la vie en presque incidence avec elle. Rêve utopique d'un livre-vie, comme Gogol l'avait rêvé. D'ailleurs, comme le fou de Gogol implore la troïka de l'emporter, Siniavski implore ce livre de le sauver, de l'emmener : « Reste comme tu es, répands-toi au-delà de ces murs, oublie-moi, patiente, laisse-moi me faire à

cette idée, reprendre souffle, sans l'effort, sans l'habitude harcelante de l'écriture, pitié ! (...) Au secours, emporte-moi avec toi, prends-moi, mon livre ! » (64-65).

Siniavski l'homme vit en marge de l'émigration russe actuelle comme de la culture occidentale. Isolé par la barrière des langues, il est proche sans le savoir de tous les héritiers du surréalisme pour qui l'écriture est un attentat. Isolé, par ses propres provocations, d'une émigration majoritairement orthodoxe et nationaliste, il se veut « libéral », mais il est surtout profanateur. Sa polémique avec Alexandre Soljenitsyne a pris avec le pamphlet de Soljenitsyne *Nos pluralistes,* et la réponse de Siniavski, une tournure très acerbe. On peut être tenté de ramener cette polémique à une simple variante de l'interminable polémique entre slavophiles et occidentalistes, partisans de l'autonomie culturelle russe ou de l'européanisme, de la foi religieuse et nationale ou des Lumières. Mais à vrai dire, rien ne résiste à un examen attentif : n'est-ce pas le mathématicien Soljenitsyne qui professe l'unicité de la vérité ? L'occidentaliste Siniavski qui célèbre la Russie des poutraisons capricieuses, des chansons-fleuves et des « anecdotes » ? (cet « occidentaliste » est plus intime avec le folklore russe que ce « slavophile » ; ce « slavophile » est plus rompu au raisonnement scientifique que cet « occidentaliste »). Même la foi religieuse ne les sépare pas. À vrai dire la frontière ici est plutôt existentielle : l'un proclame et met en pratique le primat éthique dans l'art, l'autre le primat esthétique. Siniavski est passé par le mirage de Maïakovski, et il lui en est resté à tout jamais un goût pour l'exhibition périlleuse à la façon du clown ou de l'acrobate, qu'il a décrits dès son tout premier récit « Au cirque ». À la culture russe a toujours manqué de son clown, son arlequin chargé du ministère sacré de la dérision. C'est ce ministère que semble aujourd'hui assumer Siniavski-Tertz. Dans la littérature russe, seul le « fol en Christ » avait jusqu'à présent assumé cc rôle de la dérision, mais ce n'était qu'un *personnage* tiré de la vie, et assigné à une place marginale dans la fiction russe. Rozanov, le maître de Siniavski, avait certes tenté de faire passer ce personnage dans l'auteur même ; Siniavski, lui, n'a pas repris vraiment ce rôle dans sa version « religieuse », mais, héritier du modernisme russe et européen (Picasso, auquel il a consacré une étude), il a endossé l'habit laïc de l'acrobate et du cabotin. Magie du langage avec ses voltiges et cabrioles « populaires », magie de l'histoire avec ses hallucinations collectives, magie de l'art qui « crée sur du vide ». Chestov en tirait des notes déchirantes ; Tertz préfère s'amuser de l'habit miroitant de l'artiste en portrait de saltimbanque...

14e PARTIE

PROSES NON CONFORMISTES

CHAPITRE 64

NIKOLAÏ CHMELIOV

Retour à la table des matières

La « Maison Pachkov » est, à Moscou, un noble et grandiose édifice néoclassique, avec une haute colonnade centrale faisant face aux murailles du Kremlin et deux frontons latéraux, une haute coupole dont la lanterne est ceinte de colonnes gémellées : construite en 1784 par l'architecte russe Bajenov pour le prince Pachkov, cette splendide et altière demeure souffrit de l'incendie de 1812, fut restaurée en 1817, et devint musée et bibliothèque en 1862 ; on y transporta le « musée Roumiantsev » qui portait le nom d'un chancelier d'État de Catherine et qui dépérissait à Petersbourg. En 1925 la bibliothèque fut rebaptisée du nom de Lénine, en 1928 on entreprit de la flanquer au nord d'un immense bâtiment en style plus ou moins mussolinien, et les travaux ne furent achevés qu'en 1958. Aujourd'hui c'est la Bibliothèque Lénine, une des plus grandes du monde.

Désigner la bibliothèque Lénine à l'ancienne du nom de « Maison Pachkov », c'est fronder gentiment, sauter par dessus deux siècles, s'installer dans les circonvolutions de la mémoire d'une ville, qui, si elle a grandi en cercles concentriques comme un vieux chêne, n'en a pas moins subi de durs outrages depuis les années trente de ce siècle, au nom d'un urbanisme révolutionnaire. Le héros de *la Maison Pachkov* est un monsieur un peu passéiste, un spécialiste du Moyen Âge chinois, un vieil habitué de cette bibliothèque où la préposée aux vestiaires, le policier de service, la grosse gardienne qui inspecte les laissez-passer le connaissent tous et lui font des sourires. Il déteste les passages souterrains obligatoires pour piétons qui ont fait du centre de Moscou une étrange taupinière, où se presse la cohue disparate de cette grande cité quotidiennement envahie par un peuple rural débarqué des trains et venu se ravitailler. Il a commencé par faire de longs détours pour éviter ces cheminements souterrains, mais bientôt « tous les

parcours le contraignaient à descendre et à remonter au moins deux fois, et souvent trois, quand il ne venait pas de chez lui. »

Alexandre Gort s'y est fait, en grommelant : « La vie est trop courte pour s'adapter sans cesse ». Pourtant cet intellectuel a dû s'adapter : ses jeunes années correspondent au stalinisme, ses années d'assistant à la première déstalinisation, ses années d'homme mûr à la période informe aujourd'hui baptisée « stagnation », et il arrive à mi-course, usé, au début des années quatre-vingt. Pourtant il a été heureux sous le stalinisme, il était jeune, on s'enivrait de mots, il a glissé le long des années suivantes, faisant une carrière honorable mais falote d'enseignant, aimé de sa dizaine d'étudiants, tirant le diable par la queue, et heureux de se réfugier chaque jour que fait le Bon Dieu sous l'abat-jour vert de sa table de travail à la « Maison Pachkov ». Il a traduit des poèmes, il a écrit un traité mi-historique, mi-philosophique sur le rôle de la bonté dans l'histoire, voulant montrer les « avantages » de la bonté. « L'idée de Gort revenait en gros à démontrer que la miséricorde constituait la politique la plus avantageuse, et ce, pour des raisons purement pratiques ». Il ne s'est pas aigri que son manuscrit ait été refusé.

Surtout il a eu un amour. Pas avec Tatiana, sa femme, qui est journaliste, qui lui a donné deux merveilleuses petites filles, avec qui il a encore des moments de bonheur vingt-cinq ans après l'avoir attirée à lui après une soirée d'étudiants. Non, c'est avec une autre femme, une femme étonnante, splendide, dans la chambre d'étudiante de qui il est entré comme un trapéziste, avec qui il a connu des îles de bonheur absolu, mais qui l'a trahi une fois pour un beau militaire, une seconde pour un fils d'architecte de la jeunesse dorée moscovite, et qui est revenue à lui fortuitement, après avoir goûté au désespoir, s'être enfermée en elle-même. Ce fut alors à lui de la quitter, mis en demeure silencieusement par sa femme, lorsqu'elle lui apprit qu'elle était enceinte de leur deuxième fille. Tout cela s'est fait discrètement, sans drame. C'est un peu le schéma *d'Eugène Onéguine* renversé, c'est aussi une banale histoire d'adultère, si l'on peut encore employer le mot. Mais l'essentiel est ailleurs, il est dans l'insignifiance de l'histoire, qui pourtant est belle : au fond l'essentiel, c'est ce passage de la Ligne, l'âge adulte. « Le plus important était cette frontière, mais à quel moment l'avait-il franchie ? Au moment où il avait commencé à comprendre que rien ne changerait plus en lui, ni autour de lui, et que la vie continuerait à couler selon le cours établi, avec les mêmes gens, qu'il ne fallait plus s'attendre à aucun changement et (...) que, bonne ou mauvaise, sa vie s'était organisée de façon définitive. »

Chmeliov sait mener cette petite musique poignante avec un art consommé. Son héros rencontre des dissidents lorsque sa femme s'amourache de plusieurs d'entre eux, mais il ne se laisse pas entraîner, il n'aime pas les revirements grégaires, il a trop étudié l'histoire et il sait qu'il n'y a rien de nouveau en ce bas monde. « Tout est dit et l'on arrive trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent » dit La Bruyère au début des *Caractères*. Gort, lui, sait « qu'il y a eu, par exemple, un empereur du nom de Ts'in Che Houang-ti qui a

ordonne qu'on enterre vivants tous les savants, qu'on détruise tous les livres de Confucius, pour transformer un peuple agité et indocile en une matière première malléable avec laquelle il espérait créer un homme nouveau, libre de tout passé, de toutes traditions. »

Gort, une fois, a découvert le ciel étoilé au-dessus de lui, et il a réfléchi, à sa façon à la loi morale de Kant ; il s'est demandé comment l'homme devait vivre pour ne pas gêner les autres et pour que personne ne le gêne. Un jour, vers la fin du repas funèbre dans la famille d'un de ses étudiants tué dans un accident, il a bu, il est sorti prendre l'air, des hooligans l'ont attaqué sauvagement, il a eu le visage, la poitrine, les tripes sauvagement enfoncées, des semaines d'hôpital. Les parents des voyous sont venus le voir, acheter son silence ; le juge, sans doute acheté par ces mêmes parents, ne s'intéressait qu'à l'alcool que Gort avait bu ce soir-là. Pourtant les délinquants ont finalement été condamnés. Gort a failli mourir, il a entrevu un monde d'ignominie, mais tout s'est bien fini. Rien de vraiment tragique n'arrive à Gort, mais toute sa vie, même cet amour de diamant qui l'illumine à trois reprises, cet amour stendhalien, a quelque chose d'amer.

Chmeliov est un économiste soviétique, il est venu sous les feux de la rampe avec la « perestroïka », par ses articles publiés dans la revue « Novy Mir », et qui ont fait sensation par les vérités amères qu'il assénait sur la réalité économique du pays : éradication totale de l'esprit d'entreprise, domination des médiocres et des envieux, suppression de l'amour du travail bien fait. Il écrivait par exemple : « Ce fut l'apparition massive de l'apathie et de l'indifférence, du vol, de l'irrespect envers le travail honnête, et, dans le même temps, une envie agressive à l'égard de ceux qui gagnent beaucoup, même si c'est honnêtement ; ce fut l'apparition de signes de dégradation presque physique d'une partie importante du peuple, en raison de l'ivrognerie et de l'oisiveté. »

Le diagnostic de Chmeliov économiste a soulevé des protestations vives. La nouvelle de Chmeliov écrivain pourra déplaire ; elle ne fait rien pour prendre les trains en marche, ni celui de la « perestroïka », ni celui de l'ex-dissidence, ni celui de l'occidentalisme. Et c'est ce qui enchante insensiblement à cette lecture : tout est là, toute l'histoire de l'URSS, de cet immense gâchis, de ce rêve vieux comme l'homme, de cette machine sociale, décrite en termes bien plus corrosifs, et dans une clé bien différente, par un sociologue lui aussi venu à la littérature, Alexandre Zinoviev. Mais l'essentiel n'est pas forcément là : il y a aussi cette ville, parcourue des milliers de fois par Gort, qui en est vraiment le fruit des entrailles, il y a cette cité des livres que recèle le vieux palais de Pachkov, il y a la sagesse amère des hommes. Et cette conclusion, que l'on n'est pas obligé de partager — « Chacun sait que Dieu ne se mêle jamais de rien : si l'on peut tirer une leçon du passé, c'est bien que, depuis longtemps, depuis le début peut-être, il nous a laissés libres d'organiser notre vie selon notre entendement... »

14e PARTIE

PROSES NON CONFORMISTES

CHAPITRE 65

GORENSTEIN OU L'ÉTOUFFEMENT

Retour à la table des matières

Friedrich Gorenstein est un écrivain dense, tragique, rebelle à toute mode. Il est de ce fait condamné à la solitude. Qui a lu *Psaume ou le Rachat* sait que son thème central est l'homme juif dans la mêlée des totalitarismes, l'homme juif anéanti par les hitlériens et soumis aux avanies des Russes, mais que rien n'est ni anecdotique, ni simplement réaliste dans son œuvre touffue, sans cieux pour respirer, et sans terre nourricière où reposer. L'allégorie du peuple élu et chassé, comme celle du Fils de l'homme qui ne sait où reposer sa tête, inspire toute son œuvre. « Car vous n'êtes pas encore entrés dans l'établissement et l'héritage que Yahvé ton Dieu te donne » dit le Deutéronome au héros de *La Place.*

La Place [1] est un gros roman touffu que Gorenstein écrivit au début des années 70 et qui raconte les années d'apprentissage d'un jeune homme à l'époque soviétique post-stalinienne, sous Khrouchtchev. *La place* c'est la place de dortoir chèrement gagnée, toujours remise en question, du personnage central au nom de qui se déroule le récit, Gocha. Son père fut général soviétique, liquidé en 39, au moment du pacte Staline-Hitler. Cette « place-couchette », c'est l'espace minimal que la société accorde à son paria dans le monde concentré, venimeux, zoologique du *socium* soviétique. Soljenitsyne l'avait déjà décrit, ce dortoir soviétique pour adultes, dans *le Premier Cercle,* mais il n'arrivait pas à la densité de Gorenstein. Comme en une gravure sur bois, un fouillis de traits laisse ressortir à l'œil attentif tout un monde balzacien, un monde vipérin, un monde qui vit, boit et copule quand

[1] Friedrich Gorenstein. *La place, roman politique tiré de la vie d'un jeune homme.* Traduit du russe par Anne Coldefy-Faucard. Ed. de Fallois et l'Âge d'Homme.

même dans la jungle du dortoir. Gocha se donne des plans à la Rastignac pour forcer le destin, et conquérir cette société soviétique. Bientôt le dégel et la réhabilitation de son père vont lui permettre de relever la tête, sans qu'il comprenne qu'il doit quand même ne pas trop la relever. « L'esclavage est la condition nécessaire de l'homme faible », a lu Gocha dans un opuscule dirigé contre Nietzsche, et il se sait un homme faible. Dans la bataille pour la place-couchette, mieux vaut ne pas trop crier victoire...

La fausse volupté qui s'empare de Gocha en apprenant qu'il est fils d'un général lui fait momentanément relâcher son habitude invétérée de mentir et de se cacher, il croit à la vérité féerique du renouveau, mais il fait erreur. Gocha entre en contact avec un groupe de râleurs qui voient dans les juifs toute source des malheurs de la Russie et il dresse la liste de tous ses ennemis, mais il laisse trop rancir ses haines. « Ma liste d'ennemis comportait un sérieux défaut, dont j'étais conscient : la présence d'un élément personnel, qui donnait à ce combat idéologico-politique une teinte trop prosaïque. » La grande bataille contre le stalinien du dortoir s'achève par des gnons très douloureux dans le dos. Gocha hésite entre le bordel de Tina pour civils et militaires aisés, et la conjuration de Chtchousev. L'heure est au bruit et à la fureur. Le rituel des conjurés, l'attirance du jeu l'emportent, et Gocha, dans une scène d'initiation, jure de combattre les suppôts de Staline, en lisant un long serment dactylographié sur papier pelure et en s'entaillant un doigt pour rougir un verre d'eau qu'il doit boire ensuite.

Tout ce rituel des « démons » de la petite ville non dostoïevskienne, mais khrouchtchévienne, débouche sur des événements dramatiques, le massacre du directeur d'une usine dans une sorte de pogrome à base économique, qui ressemble aux événements de Novotcherkask, que l'Occident ignora totalement pendant une vingtaine d'années. Le directeur massacré est un Juif, qui cache depuis longtemps son identité juive sous un nom russe. « Avant qu'il mourût, la foule se gaussa affreusement de lui, s'amusa à ses dépens comme l'eussent fait des gosses, comme seuls les pogromes russes frénétiques permettent de s'amuser. » On songe à Zola en lisant ces pages de meurtres joyeux...

Les combattants conjurés sont entraînés par les discours nationalistes de leur chef, qui font penser autant à la République des enfants dans les *Frères Karamazov* qu'au cercle des Démons de Verkhovenski-Netchaev : « *Mes chers petits garçons de Russie, nombre d'événements historiques de grande portée commencent misérablement et prosaïquement. La Russie n'a jamais connu de vie authentiquement nationale, ce qu'elle ne mérite pourtant pas moins que l'Angleterre. Et même lorsque Staline fut contraint de la sauver de la tribu des Kaganovitch et autres, il ne dit pas la vérité à notre peuple naïf et confiant, entourant d'un voile de brume — trotskisme, cosmopolitisme, et j'en passe — les décisions auxquelles il était forcé, et par lesquelles il comptait se maintenir en selle : le tyran était rusé, comme tous les tyrans étrangers en Russie.* » Les conjures, unis dans cet amour de la force et cette xénophobie à deux tranchants,

décident, dans la tradition des terroristes russes populistes, de condamner à mort le bourreau Molotov, dont la femme est juive, mais la tentative échoue lamentablement...

Gorenstein fait partie de ces étranges détestateurs de la Russie que la Russie a enfantés, et qui l'aiment autant qu'ils la haïssent. Rozanov le russe et l'orthodoxe en faisait partie, autant que Gorenstein le juif athée, hanté par le Deutéronome. Savoir ce qui attend la Russie, deviner si l'on aura encore besoin d'elle au XXIe siècle — tel est l'épilogue du livre. Malgré tout le chagrin qu'elle a apporté au monde, le monde sans elle serait méconnaissable. Une tyrannie modérée est la seule solution, et cette tyrannie modérée c'est le pouvoir soviétique. « Nous *devons nous mettre à genoux et prier pour que le pouvoir soviétique ne quitte pas la Russie* », dit un des personnages. À côté du héros assagi, dans la rue maussade de Petersbourg par une journée maussade de Noël, marche une ombre coiffée d'un bonnet à oreillettes, le Mécontentement Populaire. Jadis, à la fin du tsarisme, « *il avait cassé, ruiné, transformé, puis s'était tu, endormi, lassé, et était mort. Et voici qu'il renaissait de ses cendres en ce jour enténébré de Noël, à Leningrad.* »

Les prémonitions de Gorenstein sont inquiétantes ; si la moitié d'entre elles se sont réalisées, cela ne veut-il pas dire que l'autre moitié viendra inéluctablement ? et que l'intellectuel pendu entre ciel et terre, une corde au cou, les pieds sur un tabouret étroit, va bientôt voir foncer sur lui un sanglier furieux ? Réfugié à Berlin, au lieu le plus instable de la planète, Gorenstein a écrit une vingtaine d'œuvres encore non publiées. Mais pour lui rien n'a fondamentalement changé : il attend le sanglier fou...

L'espace de Friedrich Gorenstein est un espace étrangement plein ; il remplit toute la marge, visages effarés, verrues intempestives, cabats à provisions, cahutes en bois composent un espace sans ciel, où aucune lumière ne vient d'en haut. Ses gravures de mœurs soviétiques sont d'étranges scènes truculentes de la misère, de l'inexistant. La queue dans ce magasin puant où patiente la vieille Avdotia serpente dans un long corridor. Mais Avdotia est heureuse, elle vient d'avoir une aubaine, un bout de viande, elle supporte la puanteur, l'odeur de pieds, les gens installés pour toute une journée, la longue guerre commerciale que se livrent l'État soviétique et le peuple de même nom. Mais, dans la bousculade, elle se fait renverser par « un postérieur de komsomol, en béton armé », et son cabas disparaît, elle se retrouve à l'hôpital et ses rêves sont occupés par un énorme cabas. Il lui revient enfin, ce cabas, grâce au magasinier, vide, bien sûr, « mais l'étincelle divine n'et pas encore éteinte ».

Dans « Mère et fille », c'est une vieille dame soviétique qui profite de la visite d'un fonctionnaire pour se payer une sortie jusqu'à la rivière, et même une traversée en barque et une escapade sur l'autre rive. Vieille dame indigne de quatre-vingt-sept ans qui emprunte même un bâton de rouge, et se retrouve

peinturlurée, tombée à la renverse, ajoutant, comme dans un roman de Tourguéniev : « Les oies sauvages sont arrivées ».

Dans « La Rue des Aubes rouges » vit Ouliana avec sa fille ; et un peu plus loin il y a un ci-devant marchand, Mamontov, qui offre un jour des « caoutchoucs » à Tania, la petite fille, pour qu'elle ne patauge plus dans la boue de la rue des Aubes rouges. Dans l'appartement des Mamontov, tout est riche, cossu, galbé, tapissé, un miracle que la révolution ait laissé ce petit îlot sans le réduire en ruine, quoique entouré par la haine. Le mari d'Ouliana, le juif Mendel, revient, reprend sa femme et sa fille, leur interdit de voir Mamontov. Un soir, Ouliana et Mendel sont victimes de rôdeurs crapuleux : des condamnés de droit commun, relâchés à la suite de l'amnistie Vorochilov, les assassinent et la violent. Ouliana ne fera plus de tarte, la tarte d'Ouliana ne brûlera plus ! Tania ira en orphelinat, des parents adoptifs mesquins la prendront quelques mois à Vladivostok, puis la rendront à l'orphelinat où l'on dira : « Tiens, la Sainte Vierge de Koursk est de retour ». Au bout de la rue, emplumés de lumière paradisiaque, Ouliana et Mendel, l'attendront toute sa vie, comme deux fiancés de Chagall...

La lumière fuse d'en bas dans ces étranges gravures où surabonde le misérable, le trivial porté à une dignité d'icône. Le conte de « La mouche et la goutte de thé », qui ouvre le recueil, est le plus désarçonnant. Il s'agit d'un Homme qui a eu sa vie brisée par huit ans d'asservissement à une femme méchante et colérique. La vie de couple a coulé comme un fleuve d'injures et de géhenne, et le voici seul, face à un énorme reflux d'images bibliques, de rêves sur le combat pagano-chrétien. Les hallucinations le cernent, une bouilloire énorme trône sur la table et dans son cerveau. Un étrange psychiatre douteux, homosexuel, tente de le guérir par des attouchements, puis meurt lui-même en lui léguant sa canne à pommeau. Cette vision laiteuse et ambiguë me rappelle les dessins encombrés de Dado, où les objets dévident à l'infini leur encombrante interrogation onirique. Des abattoirs obnubilent son rêve de leurs carcasses de monstres préhistoriques, et l'Homme « écrit » une sculpture : « Du marbre rouge veiné de blanc. De la pierre avec de la peau et de la graisse. Du marbre de Carélie. Et les doigts sortant du cœur seront vivants, avec des jointures, des ongles, ils sont convulsivement serrés, ils serrent la plume dans un ultime effort, avec le reste de sang coulant dans les artères. Et en l'air, une missive invisible, non écrite, adressée à nous, tels que nous sommes, et tels que nous serons dans cent, dans deux cents ans ».

Étrange allégorie de l'écriture elle-même, monstre dalien d'une main écrivaine qui sort droit d'un viscère pantelant. Les mises en scène de l'humanité que nous donne Gorenstein, entre misérabilisme et mystique molle et sanguinolente, sont toujours dérangeantes, même quand la fable semble se résumer à une scène de genre venue de la chapelle soviétique.

14e PARTIE

PROSES NON CONFORMISTES

CHAPITRE 66

VALENTIN RASPOUTINE ET SA BLESSURE

Retour à la table des matières

Valentin Raspoutine, écrivain sibérien venu de l'Angara, est un homme timide, en perpétuelle quête de pureté morale, un écrivain et un homme avant tout autonome, quoique vulnérable, et impénétrable, une des figures les plus controversées de l'époque de la *perestroïka,* et cela bien malgré lui. Il a apporté dans les lettres soviétiques pendant les années soixante-dix un souffle de fraîcheur extraordinaire. On a l'habitude de le classer dans ce qu'on appelle « les écrivains du village » (derevenščiki), groupe d'écrivains formé au début de ces années soixante-dix, qui comprenait Viktor Astafiev, Vassili Biélov, Vladimir Solooukhine, et aussi Vassili Choukchine, mort en 1974. Mais cette appellation est fallacieuse, car elle réduit ces écrivains à un concept de littérature régionale, au mieux elle en fait des régionalistes poétiques comme l'étaient la George Sand de *François le Champi,* le Ramuz de *Derborence,* Sergueï Aksakov *d'Années d'enfance du petit-fils Bagrov* ; au pire des chroniqueurs d'une vie rurale aujourd'hui inexistante, des passéistes impénitents, le plus souvent taxés aujourd'hui de chauvinisme et d'antisémitisme.

Parmi tous ces écrivains Valentin Raspoutine a une voix inimitable, faite de régionalisme sibérien, d'universalisme prophétique et de secrète blessure du moi. Avant tout c'est un rêveur d'unité et d'autonomie de la personne, et, par un certain côté, il se rattache de façon surprenante à Jean-Jacques Rousseau, au Jean-Jacques de la rêverie du lac de Bienne. « Je ne sais si pareille chose se produit chez d'autres, mais moi je n'ai pas de sentiment d'unité inséparable avec moi-même », écrit Raspoutine dans un petit chef-d'œuvre appelé *Que dois-je dire de ta part à la corneille ?* « Je n'ai pas, comme il convient d'avoir, la perception interne que tout

coïncide en moi du début à la fin, que tout se soude bien en un tout dans les plus petits détails, et que rien ne fronce ni n'a de jeu. Constamment, en moi quelque chose fronce, et a du jeu ; c'est par exemple la tête qui a mal, et pas d'un simple mal de tête que l'on peut corriger avec un cachet, mais on dirait qu'elle souffre de ne pas être sur la tête qui convient... » Tout Raspoutine, dans son éternel sentiment douloureux du monde, dans sa gaucherie perpétuelle, dans l'indéfinissable attraction qu'exercent ses courts récits bâtis sur des broutilles, ses essais-lamentations sur l'unité en allée du monde russe, et même ses prises de position politiques, si peu politiques et si malhabiles, s'explique par cette « malchance » d'une difficulté à reconstituer l'unité essentielle, psychique et morale, de son propre moi. « Il en résulte une seconde anomalie : je n'arrive absolument pas à m'habituer à moi-même. (...) Il suffit que je m'enfonce dans ma méditation, ou encore que je m'oublie dans une agréable carence de pensée, et voilà qu'on dirait que je m'envole dans une sorte d'au-delà étranger qui se présente à moi, et d'où je n'ai nul désir de revenir. Cette absence de domiciliation en soi, cette sorte de sentiment orphelin surgissent assez souvent, involontairement je me mets à me surveiller, à me guetter moi-même afin d'être au poste, bien en soi, mais tout le malheur vient de ce que je ne sais pas quel parti prendre, ni décider où est mon véritable 'moi' : dans l'objet de mon patient espoir ? ou bien dans ma fuite toujours ratée et toujours recommencée ? »

C'est cette fragilité intrinsèque, cette difficulté de l'âme à se domicilier sur terre et dans les choses en quoi consiste le cœur secret de l'œuvre de Valentin Raspoutine. Si nous avons évoqué le Jean-Jacques de la rêverie du lac de Bienne, c'est parce que certaines pages de Raspoutine sont consacrées à des rêveries de réunification de l'être, et que cette unité ne se retrouve jamais que transitoirement, et dans des états qui ne sont pas les états rationnels. Faire silence en soi et autour de soi est une des constantes de la poétique de Valentin Raspoutine, qui est une poétique de la solitude, et s'il aime tant les grands fleuves de la Sibérie, les espaces généreux de la taïga, les vastes prés couverts de baies au sud du lac Baïkal, c'est parce que là, l'âme parvient à faire silence et s'arrache à cette douloureuse distraction. Le récit dont nous avons extrait ce passage appartient aux petits récits autobiographiques de l'auteur. C'est une minuscule tranche de vie de l'écrivain qui nous est rapportée : le voici d'abord en vacances au-delà du Baïkal, avec sa fille. Il a inventé un jeu qui consiste à enquêter sur les petits événements de la vie de la fillette, puis à lui dire que la corneille est venue les lui raconter. Mais ce dimanche soir, il s'obstine à vouloir partir pour rentrer travailler à Irkoutsk dès le lendemain matin. La fillette se renferme, le père part, et les incidents du parcours une panne de carburant du car, un retard du bac, etc., sont autant d'épisodes retardateurs qui nous font comprendre que la corneille pourrait maintenant s'en prendre au père, et non plus à la fillette. Le narrateur retrouve la paix dans le silence extraordinaire du Baïkal, mais il se dit alors qu'il y a des questions au-delà desquelles on ne doit pas aller. Et cette magnifique soirée d'automne, si bien appariée à son âme, lui fait découvrir que c'est par un tel soir d'automne qu'il aimerait mourir « à l'heure lumineuse où s'ouvrent les espaces ».

Un autre récit autobiographique, *les Leçons de français,* nous fait découvrir l'enfance dure, et le caractère ombrageux du petit garçon Valentin. Envoyé à l'école à Irkoutsk, loin du village natal, parce qu'il a été repéré pour ses dons intellectuels, le petit Olivier Twist sibérien est malheureux, et ne mange pas à sa faim. Il se mêle à une bande de mauvais garçons qui jouent à une sorte de jeu de marelle, pour de l'argent, dans une carrière cachée. Mais lui joue parce que le rouble qu'il gagne à chaque fois par son adresse lui permet de s'acheter du lait au marché. Un jour qu'il s'est fait rudement tabasser, l'institutrice de français apprend qu'il joue pour de l'argent, ce qui, normalement, provoque le renvoi de tout élève surpris. Mais elle ne le dénonce pas, et découvre avec étonnement la misère du garçonnet, et du milieu rural dont il est originaire. Elle tente par diverses ruses de le nourrir, mais ne parvient pas à vaincre la réserve ombrageuse du garçon. Elle invente alors de lui donner des leçons de français chez elle, mais il refuse de dîner avec elle, il évente même facilement son stratagème, lorsqu'elle lui envoie un paquet de vivres par la poste. Elle finit par lui demander de jouer avec elle à un jeu auquel elle jouait petite fille, et pour de l'argent. Le garçon apprend vite, et glane des piécettes, mais, surprise avec lui par le directeur, elle est mutée. Cette délicate intrigue entre un garçonnet timide et sauvage et une jeune femme de vingt-cinq ans est menée avec un tact remarquable, et fait de Raspoutine un maître de la psychologie adolescente.

Ce thème de la solitude de l'être humain, de son inaptitude à s'enraciner dans le quotidien, nous le retrouvons tout au long de l'œuvre de Raspoutine. Son premier grand succès artistique a été le récit *De l'argent pour Mari*e (1967). Marie tient le magasin du kolkhoze, et il est impossible de le faire sans donner à crédit, sans se laisser attendrir par la misère et les comédies des gens, et sans créer ainsi un « trou » dans la caisse. « Après Rosa, le magasin était resté fermé pendant quatre mois. Personne n'acceptait d'être vendeur. Même pour des allumettes, les gens devaient se rendre à plus de vingt kilomètres, à Alexandrovskoïé, et lorsqu'ils arrivaient là-bas, le magasin n'était pas toujours ouvert. Inutile de le dire, le village en avait plus qu'assez... Le conseil rural téléphonait sans cesse au centre d'approvisionnement, d'où on leur répondait : Cherchez vous-mêmes quelqu'un sur place. Mais les gens disaient : On en a assez de fournir le quota pour les prisons. Chacun avait peur ». Marie s'est laissée fléchir, contre les conseils de son mari, Kouzma. L'inspecteur vient et trouve ce « trou » ; Marie sera jugée et condamnée, si en cinq jours elle ne trouve pas mille roubles. La menace se referme sur Marie comme un nœud coulissant : dans une fable dont le thème est soviétique, mais dont la morale tragique est de tous les temps, Raspoutine nous montre, aussi bien que Tolstoï dans *le Faux Coupon,* la malédiction de l'argent, et l'égoïsme des hommes. Au Conseil du kolkhoze tout d'abord, où Kouzma est assis devant eux, « comme au tribunal ». Ensuite c'est la tournée des voisins, puis des notables du village, le vétérinaire et les autres. Presque tous refusent, certains prodiguent des bons conseils. « Le troisième jour prit fin aussi. À l'heure venue, il disparut sous terre, comme dans une tombe et de ce jour, il ne resta plus une miette. Il restait maintenant deux jours, trois jusqu'au retour de l'inspecteur ». Alors Kouzma part

en ville pour implorer son frère. Il neige au sortir du train, et Kouzma prend l'adresse chiffonnée qu'il a dans sa poche. Il arrive devant la porte du frère : « Voilà, il est arrivé. Prie, Marie ! Maintenant on va lui ouvrir. » Le symbolisme de Raspoutine est discret, mais puissant : cette porte, c'est celle du cœur, celle du paradis, celle dont parle le Christ dans les Évangiles.

Le deuxième grand récit de Raspoutine fut *le Dernier délai,* un récit sibérien à forte consonance tolstoïenne... C'est qu'il s'agit, comme si souvent chez Tolstoï, de décrire une mort, le long processus d'une mort et de tout ce qu'elle révèle, la mort en tant que « détecteur de mensonge », comme le dit l'exégète soviétique de Raspoutine, Svétlana Sémionova. Au centre, une vieille femme, qui a convoqué ses enfants, venus de la ville, et devenus des bourgeois soviétiques, pour sa mort. Anne est une vieille femme dépositaire des antiques secrets de sagesse. Elle ressemble à ces vieilles femmes de Soljenitsyne, comme Stepanida dans *le Pavillon des cancéreux,* ou encore Matriona, que l'auteur interroge non par goût du passé, mais parce qu'elles seules ont su préserver, dans leur dénuement, un peu de la sagesse chrétienne d'autrefois, même si elles-mêmes n'en sont pas pleinement conscientes... Voici par exemple les retrouvailles entre Anne et son fils : « Anne le dévisagea jusqu'à l'épuisement. Elle cherchait en lui son fils, celui qu'elle avait enfanté et élevé, le fruit de ses labeurs. Mais sitôt retrouvé, sitôt reperdu. Il ressemblait à son Ilia, et puis ce n'était plus du tout lui. Son garçon avait pris du poids, et puis il avait côtoyé tant de gens qu'elle, la mère, n'avait jamais connus ! Il lui était étranger. » Anne fait attendre sa mort, et les enfants perdent patience. Elle écoute la vie, et semble s'en pénétrer avant de partir. « Figée dans une attitude étrange, dénuée de chaleur humaine, elle donnait l'impression d'être pénétrée d'une faculté d'entendre et de retenir des choses inaccessibles aux autres ». Des trois morts que représenta jadis Tolstoï, celle d'une dame du monde, celle d'un moujik et celle d'un arbre (dans l'ordre croissant de sérénité et d'adéquation à la nature), c'est à la mort du moujik que fait penser celle d'Anne. « Malgré tout, la Mère ne se plaignait pas. Bonne ou mauvaise, cette vie lui avait appartenu, — c'était même la seule chose qui lui eût appartenu en propre. (...) Anne avait eu une vie simple, ne représentant en somme qu'une succession de répétitions : enfanter, travailler, dormir quelques heures avant de se replonger dans les mêmes tâches, — et sans jamais changer de décor, là-même où elle était venue au monde ».

Ce récit de Raspoutine est un de ceux où perce une consolation de type encore préchrétien, sans doute panthéiste, sans que l'auteur s'en doute. La vieille Anne médite sur toutes les particules de la vie, tout ce qui cohabite avec les humains, et il lui semble que le type de présence au monde que représente sa vie n'est pas du tout forcément le seul type d'existence. D'ailleurs elle a des moments où il lui semble nettement qu'elle a déjà vécu sa vie dans une vie antérieure. « Cette existence antérieure, l'avait-elle vécue sous les traits d'une apparence humaine, avait-elle marché, rampé ou volé ? Si l'on observe la naissance des volatiles, elle a lieu, en somme, deux fois : l'oiseau vient d'abord au monde enfermé dans sa coquille, puis il naît de nouveau en la brisant. » Étrangement la vieille Sibérienne

de Raspoutine semble donc retrouver la philosophie bouddhiste, suivant, en quelque sorte, le chemin qu'avait, avant elle, parcouru Léon Tolstoï.

Vis et n'oublie pas ! qui date de 1974, et fut couronné en 1977 par le prix d'État (ancien prix Staline), est une nouvelle tragique sur un déserteur qui revient se cacher près de son village sur l'Angara, dont la femme devine la présence clandestine, et qu'elle retourne voir dans la forêt. Nastiona, comme Marie, est cernée par la méchanceté des hommes, qui, à la dernière page du récit, la pourchassent dans la nuit sur l'Angara, dans les flots duquel elle va se précipiter volontairement. « L'Angara eut un remous, la barque vacilla, dans la faible lumière de la nuit des ronds se formèrent et s'étendirent. Mais l'Angara eut un sursaut plus fort, il défroissa la surface et referma les ronds, et il ne resta plus rien sur place, pas même un creux sur lequel aurait pu trébucher le courant ». Le sort de Gousskov, le déserteur, qui rôde autour du village où sont ses parents et sa femme, est symbolique de cet exil de l'homme raspoutinien, ou plutôt de sa difficulté à se domicilier sur cette terre, même quand toutes les choses les plus familières, et la quotidienneté, sont là, à portée de main. L'étuve, qui dans les villages russes et surtout sibériens est toujours un bâtiment de rondins bien séparé de l'isba, au fond du jardin, devient le lieu de rendez-vous de Nastiona et son mari, c'est là qu'elle lui laisse la nourriture pour ses visites nocturnes et secrètes. Raspoutine est le premier à évoquer le problème des déserteurs de la Seconde Guerre mondiale, qui se sont parfois cachés pendant des décennies, et cette situation lui permet de procéder à une sorte de déréalisation, et de liturgisation des composantes les plus simples de la vie. Les deux parias de la société que sont le déserteur condamné à se cacher jusqu'à la fin de ses jours, ou l'épouse condamnée à la pire des simulations et des solitudes, tous deux vivent la vie quotidienne comme un mauvais rêve. Toutes les mœurs paysannes de ce village de pêcheurs, décrites avec fidélité et précision, ont un sens métaphysique précis : ce sont les espèces d'une communion avec le monde, qui est refusée aux héros, et peut-être même à l'humanité entière depuis qu'elle est séparée d'avec elle-même. La dispute sourd entre ces deux exilés de la vie. « Tu en parles beaucoup du destin depuis quelque temps. Avant j'avais pas remarqué que tu t'en souciais tant que ça. — Tu ne devrais pas me le reprocher. Comment ne pas en parler, quand il est là, juste à côté, accroupi à mes pieds, qu'il ne me laisse pas faire un pas, qu'il me tient dans ses griffes, me fait faire ce qu'il veut. » (Chapitre 10). Cette présence du destin pelotonné au fond des êtres donne au récit une rigueur purement classique. La *nemesis* est à l'œuvre, et aucune fioriture du destin n'aura lieu, aucun rebondissement de la fable, tout s'enchaînera avec la force de la tragédie antique. Seule se dissipe « la brume du cœur ». Et s'instaure cette sorte d'attention forcenée au réel qui donne des pages surprenantes, presque chagalliennes, par exemple lorsque, en rôdant autour de la maison de ses parents, Gousskov aperçoit dans l'enclos, derrière un merisier une grosse vache tachetée, noir et blanc avec son veau. Ces sortes de maternités animales — il y en a plusieurs dans le récit — sont poignantes, parce qu'elles soulignent précisément la perte du rapport au monde chez les humains. Gousskov n'aura plus jamais à s'occuper des bêtes : « Cette perte n'était pas essentielle, comparée à d'autres, mais

il ne savait pourquoi, elle lui était particulièrement douloureuse et inexplicable, quelque chose en lui refusait de l'admettre ».

Le thème du souvenir, de la trace dans la mémoire est essentiel à tout le récit. Au despotisme idéologique qui régit les mémoires des hommes, qui fait s'évanouir à volonté les souvenirs, Raspoutine oppose le profond sillon du destin, ineffaçable ; le déserteur dont le souvenir se perd dans les sables, que les gens évitent de mentionner dans les conversations, qui n'a même plus de refuge dans les mémoires humaines, est l'image même d'un monde totalitaire où il ne fait pas bon se souvenir, où oublier est la condition de la survie. Dans sa remémoration de sa vie, Gousskov sait bien qu'il est devenu une cendre, moins encore, un souvenir de cendre.

Le livre le plus connu de Valentin Raspoutine — il en a été tiré un film par Elem Klimov — est *l'Adieu à Matiora* (1976). La disparition du village qui depuis trois cents ans est bâti sur une île au milieu du fleuve Angara, et qui est maintenant condamné à l'engloutissement du fait de la construction d'un barrage hydro-électrique, est à l'évidence un symbole. Il s'agit de « l'île des morts », comme dans le célèbre tableau de Boecklin qu'ont tant aimé les symbolistes russes, et dont le jeune Raspoutine a sans doute vu une reproduction. L'insertion mythique du récit est fondée sur la simplicité de l'allégorie, le langage incantatoire des vieilles gardiennes de l'île, la puissance du débat entre le vivant et le mort dans la civilisation moderne industrielle. Raspoutine semble ici proche de toutes les antiques civilisations fondées sur le culte des morts, c'est-à-dire, comme l'écrit Svetlana Sémionova, sur la *verticalité* de la mémoire humaine. Le refus de voir détruire les tombes par l'équipe de désinfection correspond à la défense d'une conception archaïque des ancêtres, plus présents que les vivants sur l'île. Les éléments réalistes ne manquent pas dans le récit, conduit de main de maître, et nous savons que Raspoutine n'a eu qu'à prendre l'histoire de son propre village natal sur l'Angara, englouti par un barrage. Mais l'allégorie commande tout : en noyant l'île de l'humanité, la civilisation de l'oubli prépare un monde différent, d'où les vieilles forces spirituelles du monde auront été chassées. L'antique rite funéraire semble ici s'appliquer non à une personne humaine mais à tout le village, et à toute une civilisation. De tous les « écrivains de la campagne », Raspoutine se distingue par le tragisme aigu de sa perception. Certes le monde rural que décrit Vassili Biélov dans *Harmonie,* qui se veut une encyclopédie du cosmos du village russe, est aussi décrit sur le mode du regret, mais sans ce poignant rituel d'engloutissement collectif des vivants et des morts, qui sont condamnés à une seconde mort. Viktor Astafiev, lui, nous a laissé dans le *Tsar-Poisson* une puissante allégorie où la lutte de l'homme et de la nature (qui reprend le symbole chrétien du « Christ-poisson » — ichtus) alterne avec des « cènes » communautaires dans l'humble *artèle* des pécheurs ; cette allégorie reconstruit le monde ancien fondé sur la solidarité de tous avec tous et de l'homme avec la nature. Ces trois auteurs, Biélov, Astafiev et Raspoutine ont en commun une puissante nostalgie de paradis perdu, mais seul Raspoutine a inclus cette nostalgie

dans une philosophie personnelle, que nous avons dégagée en début de cet article, une nostalgie vécue, existentielle de l'unité perdue du moi humain.

L'île a toujours été le *topo* préféré des utopistes. En choisissant ce *topo,* Raspoutine a voulu montrer que l'ancienne civilisation de l'harmonie était à son tour devenue une utopie, bouleversée et engloutie comme la ville mythique de Kitèje.

La tendance à l'allégorisme s'accentue dans le dernier grand récit publié de Raspoutine, *l'Incendie* (1985). Les flammes s'emparent des entrepôts d'un village neuf construit pour remplacer un autre village englouti, bourg déjà tout déglingué, sur la rive de l'Angara, qui n'est ni ville ni campagne, mais évoque plutôt un bivouac, « comme si ses habitants étaient des nomades qui s'étaient arrêtés un instant pour laisser passer le mauvais temps, et étaient restés coincés là ». La magistrale description du feu, un spectacle fascinant, que décrivit aussi Dostoïevski dans un chapitre des *Démons,* occupe presque tout le récit : c'est un véritable monstre vivant qui mugit, qui fait irruption, qui happe, qui dévore. « Des choses grésillaient comme sur une poêle, d'autres éclataient comme des obus. » (Chapitre 7). Mais le feu c'est aussi la révélation des caractères, des dévouements, et des bassesses, des pillages, des égoïsmes. Le héros, ou le narrateur, a compris que, depuis leur relogement dans ce bourg artificiel, les hommes avaient perdu ce qui les faisait vivre : « Au début, pourtant, même dans le nouveau village, ils ne vivaient pas de cette façon, les gens séparés, chacun pour soi, s'écartant de plus en plus d'une vie en commun qu'ordonnaient des lois et des coutumes qui ne dataient pas d'hier. » (Chapitre 9). Le feu révèle la fragilité de l'homme : il est si facile de se perdre. Tout le récit s'ordonne autour d'une dialectique de l'ordre et du désordre. Le désordre extérieur et cet ordre intérieur qu'il est si facile de perdre. « Il ne se souvenait pas par quoi avait commencé ce désaccord avec-lui-même. Il avait bien dû commencer par quelque chose, il avait bien dû y avoir un jour où son âme ne s'était pas contentée de protester, mais s'était révoltée, et avait refusé de comprendre. » (Chapitre 11). Ivan Pétrovitch a décidé de fuir, de quitter ce faux village natal. Mais l'incendie l'y trouve encore, et il se dévoue instinctivement, tout en revoyant défiler toute sa vie, et tout son désaccord secret avec lui-même.

« Que va-t-on faire, Afonia ? Tu sais ce qu'il faut faire maintenant ?

— On va vivre, répondit Afonia, le visage déformé par la souffrance que lui causaient ses blessures à vif, ou bien son âme tourmentée. Ce n'est pas chose facile que de vivre sur cette terre, mais il le faut. » Ainsi s'achève cette fable sur le mal de vivre qu'éprouvent l'auteur et ses personnages, et avec eux tout le monde contemporain.

Les polémiques, les prises de position publiques ont pris de plus en plus de place dans la vie de Valentin Raspoutine après la parution de l'*Incendie.* Tout se passe comme si le phénomène de *perestroïka,* c'est-à-dire la profonde mutation de la Russie et la tentative d'insuffler à la société soviétique des éléments de

capitalisme et d'américaniser les mœurs, avaient désarçonné l'écrivain. Peut-être est-ce parce qu'il ne sait plus très bien contre quoi lutter pour que revienne l'harmonie, dont son âme a soif. Le mal de vivre contemporain, surajouté à son très profond mal de vivre personnel, a déterminé toutes les positions politiques et écologiques de Raspoutine. Sa lutte contre les magnats soviétiques de l'industrialisation à outrance, son combat contre le projet de retournement des fleuves sibériens, sa défense du lac Baïkal contre les agressions industrielles, ou des vieilles villes historiques de la Russie sibérienne contre le bulldozer des urbanistes fous l'ont absorbé presque entièrement. Raspoutine a été sur tous les fronts pour tâcher d'endiguer le laisser-faire industriel, bien pire sous le régime planifié soviétique que sous les régimes capitalistes non planifiés. Mais la *perestroïka* a rendu l'ennemi insaisissable. Sur certains points Raspoutine a eu gain de cause, sur beaucoup d'autres le ravage continue. Parfois, en lisant les noms de signataires comme les soixante-quatorze écrivains qui en mars 1990 ont demandé l'attribution d'une plus grande part des moyens de publication aux éléments « nationaux » contre les éléments « russophones » mais étrangers, c'est-à-dire juifs, on a l'impression que Raspoutine est embarqué sur un mauvais bateau, où il se retrouve dans une paradoxale alliance avec ses ennemis d'hier, les bureaucrates du Parti. Mais l'écrivain s'en est expliqué, et comme excusé. Pour qui le connaît bien, il est clair que ses dernières positions, qui comportent des alliances avec certains des chauvins et d'anciens bolcheviks ne peuvent pas correspondre à des convictions de haine, si étrangères à l'homme et au poète Raspoutine, mais à une souffrance, à sa souffrance permanente, qui éprouve difficulté à se « domicilier » en ce monde. Le créateur et le pouvoir sont exclusifs l'un de l'autre, déclare-t-il tout en entrant, en juin 1990, au Conseil Présidentiel nouvellement formé par Mikhaïl Gorbatchev. Autrement dit, voici une souffrance de plus. « Je crois, je crois en la Patrie », répétait Raspoutine en 1988, comme une incantation contre lui-même et son mal de vivre... Partout l'on sent dans ses récents articles cette même souffrance : l'homme moderne ne lui plaît pas ; il réclame sans cesse, il ne veut rien donner. Il y a en Valentin Raspoutine du Jean-Jacques Rousseau, avons-nous dit ; rappelons-nous dans la *Lettre à d'Alembert* l'épisode de l'Irlandais qui ne voulait pas sortir de son lit, bien que la maison brûlât : « Que m'importe, répondait-il, je n'en suis que locataire ». Quand le feu enfin arrive à lui : « Aussitôt il s'élance, il court, il crie, il s'agite, il commence à comprendre qu'il faut quelquefois prendre intérêt à la maison qu'on habite, quoiqu'elle ne vous appartienne pas ». C'est au fond de ce nous crie cet Alceste russe, ce Tchatski d'Irkoutsk, Valentin Raspoutine. La puissance de son œuvre tient à sa faiblesse cachée : sans la blessure secrète, ni les appels à la mémoire ni les admonestations adressées à l'homme moderne mauvais locataire du monde n'auraient la force qu'ils ont chez lui. Écrivain russe, qui s'enchante de retrouver dans le grand nord le langage du *Dit de l'ost d'Igor,* Raspoutine est aussi un écrivain local, parce que seul le local permet l'enracinement dans l'universel. Son action politique, peu comprise par les intellectuels de gauche de Moscou, et carrément déformée dans les médias occidentaux, s'explique sans doute par un sens aigu du délabrement de l'homme d'aujourd'hui, et aussi par un retrait sur des aîtres locaux, ceux de Sibérie,

qui, selon Raspoutine, est devenue une « puissance littéraire ». Au fond, la Russie de Raspoutine est plus sibérienne qu'européenne. Là est le désaccord ; quant à l'énigme, ne vient-elle pas de la blessure secrète qu'on ne confie qu'à la corneille ?

14e PARTIE

PROSES NON CONFORMISTES

CHAPITRE 67

VLADIMOV ET OKOUDJAVA

Retour à la table des matières

« Ne faites pas attention, Maestro » dit une chanson douce-amère du « barde » géorgien, Boulat Okoudjava. « Ne faites pas attention, Maestro », reprend en sourdine un court et amer récit satirique de Gueorgui Vladimov [1]. Le Maestro d'Okoudjava est Mozart, persécuté par les puissants, les envieux, les mesquins. Celui de Vladimov est un écrivain soviétique dissident. Il a des œuvres officielles et d'autres éditées *là-bas,* à l'étranger. « Il fut un temps où notre parasite était très à la mode : on le publiait dans *Novy Mir,* on tournait des films d'après ses scénarios, et, dans ce même petit appartement, on entendait chanter d'une voix tonnante, qui charmait toute la cour, l'artiste Oubranski, aujourd'hui décédé ».

La cour de l'immeuble moscovite de l'écrivain ex-célèbre, devenu « parasite » par un tour de la roue de loterie que pousse la main du KGB, ne veut plus rien savoir de son ancien favori. Rien n'est pire que le voisinage d'un ancien *officiel* atteint par la peste. Le vide s'est donc fait autour du pestiféré... Le burlesque naît avec le débarquement dans l'appartement du narrateur, dont les fenêtres font face à celles de l'écrivain, d'une bande de lurons malotrus, armés de jumelles et en communication téléphonique avec un tiers gaillard qui fait anonymement le guet dans la rue. Le narrateur, qui achève une thèse sur les légendes tamoules, et ses deux vieux parents ont beau s'ébahir de l'incroyable sans-gêne des intrus, ils ne leur font pas moins de la place, cédant une pièce sur trois. Comme dans le *Maître et Marguerite* de Boulgakov, on a l'impression que se déroule une diablerie

[1] Guéorgui Vladimov : Ne faites pas attention, Maestro. Nouvelle traduite du russe par Claude Ligny. Seuil — Paris, 1986.

grossière et intempestive. Mais ces diables-là n'ont pas d'intention thérapeutique. Ils épient, ils font des plaisanteries grasses et des galipettes sur le divan du thésard délogé. Ils notent et enregistrent les visites, se plaignent de la mauvaise qualité des magnétophones du KGB, et semblent installés pour la vie, comme dans une pièce cauchemardesque d'Abe Kobo.

> « La vieille mère devient agressive. Elle veut « participer » à tout, en bonne citoyenne soviétique.
> — « Tu sais, Matveï, ce que j'ai décidé ? — Qu'est-ce que tu as décidé ?
> — Il faut que nous achetions des jumelles d'artillerie Zeiss. J'en ai vu au magasin de photos, à neuf cent six roubles.
> — Pour quoi faire ? Des jumelles, on en a.
> — De théâtre ? C'est de la m... Avec des jumelles d'artillerie, on a un grossissement de huit fois.
> — Et qu'est-ce qu'on en ferait, d'un grossissement de huit fois ?
> — Tu ne comprends pas ? Je veux participer à tout. À tout ! J'ai usé ma jeunesse aux samedis et dimanches communistes, je me suis passionnée pour la poésie du travail gratuit, mais il se trouve qu'il y a aussi un plaisir gratuit, mis à part, évidemment, le prix des jumelles —, c'est de regarder dans les appartements d'autrui, par les fenêtres d'autrui... »

L'ironie trompétante de la vieille dame outrée fait peur à son mari timoré. Celui-ci se dit que ces malotrus ne peuvent pas être du vrai KGB soviétique. Il confie en grand secret à son fils que ce sont sûrement des criminels qui préparent un casse. Tous deux vont donc dénoncer les imposteurs à la milice. La milice délègue deux jeunes et intrépides pandores. D'où s'ensuit une jolie scène de quiproquo...

C'est la vieille dame qui avait raison : le voyeurisme est la grande affaire des autorités.

> « — Et tout ça durera longtemps ?
> — Quoi ‘tout ça’ ?
> — Je voulais dire : vous avez l'intention de le tenir longtemps en état de siège ? Jusqu'à ce qu'il s'en aille probablement ?
> — Toute sa vie ».

Vladimov, comme tous les humoristes, est triste à en avoir la nausée. L'ex-écrivain officiel devenu parasite, c'est lui, bien sûr. Lui qui « tint » jusqu'en 1983, avant de demander à émigrer, écrivant à Andropov : « Je suis prêt à quitter la Russie. Y être contraint est pour nous une offense et une souffrance, car notre amour pour elle, nous l'avons prouvé, ne fût-ce que par la patience avec laquelle nous avons supporté la répression, les persécutions et les humiliations ». À cette phrase on devine que, dans son petit récit cruel, l'auteur est des deux côtés de la

rue, chez l'écrivain épié et chez les pauvres hères humiliés où la brigade de diables épieurs à élu domicile.

Vladimov a vraiment été un bon et sérieux écrivain soviétique, avec son roman *le Grand Filon,* paru en 1961, avec son récit sur les marins soviétiques, paru en 1969 sous le titre *Trois minutes de silence.* Et puis, tout à coup, ce fut le chef d'œuvre : *le Fidèle Rouslan,* un texte extraordinaire, où la condition de l'homme concentrationnaire — et de l'homme tout court — est vue par les yeux cruels, mais fidèles, des chiens de garde du camp. Ils sont restés sur place après la liquidation du camp, et ils se jettent sur le narrateur revenu sur les lieux. Vladimov émigra, bon dernier, dix ans après la grande vague. Il devint rédacteur en chef d'une revue émigrée publiée à Francfort par le N.T.S., c'est-à-dire le Front Travailliste russe, le seul parti antisoviétique subsistant dans les rangs de l'émigration, une organisation où il est difficile de distinguer la chimère de l'auto-intoxication, le dévouement à la Cause — de la soumission à un clan. À intervalles réguliers la presse soviétique publie des charges contre cet ennemi lilliputien, qu'elle semble redouter étrangement.

Mais à Munich Vladimov, s'est aussi fâché avec les patrons du N.T.S., découvrant que la liberté peut cacher intrigues sournoises et oppression indirecte... « Ne faites pas attention, Maestro ! » a-t-on envie de lancer à Gueorgui Vladimov. La liberté est aussi tissée de griefs. Alors, maestro, écoutez plutôt, une fois de plus, la « Chanson de Mozart », de votre ami Boulat Okoudjava resté là-bas...

Mozart sur un vilain violon qui joue,
Mozart qui joue, le violon qui chante
Mozart ne choisit pas une patrie
Mozart joue, Mozart joue toute une vie,
Et qu'importe si toujours le destin,
De passade en embuscade, va et vient.
Gardez espoir, s'il vous plaît, Maestro
N'enlevez pas de ce front cette main.

Nous dirons, arrivés au terminus,
Au destin : merci ! et même un peu plus,
Mais gardons-nous d'élever une stèle
Aux péchés de la patrie éternelle
Et qu'importe si toujours ce destin,
De passade en embuscade, va et vient.
Maestro, ne renoncez donc à rien !
N'enlevez pas de ce front cette main

Comme elles sont brèves les années de jeunesse,
Hop ! C'est parti comme fumée d'ivresse !
Chemise rouge et mocassins dorés

Perruque poudrée, dentelle au poignet.
Et qu'importe si toujours ce destin,
De passade en embuscade, va et vient.
Maestro, ne faites pas attention !
N'enlevez pas votre main de ce front

14e PARTIE

PROSES NON CONFORMISTES

CHAPITRE 68

MAXIMOV, UN TENDRE DUR

Retour à la table des matières

La coupe de la fureur [1], est la suite d'une autobiographie commencée avec *l'Adieu de nulle part,* qui date de 1977. On y retrouve ce double pathétique de l'auteur, Vlad Samsonov, mauvais garçon issu d'un humble milieu de cheminots, qui connaît l'« école de la vie » et se découvre en même temps qu'un talent littéraire, une fureur contre la vilenie imposée et contre sa propre tentation de se laisser compromettre. Cette fureur, parfois quasi biblique, de ses imprécations est l'énergie qui fonde et soulève le livre. Elle en est le ressort.

Mais pourquoi faut-il donc que Vladimir Maximov recoure obstinément à un double qui ne veut tromper personne ? Apparemment le seul résultat de cette « fiction », c'est de pouvoir parler de soi à la troisième personne, de pouvoir s'interpeller, se héler, s'injurier ou s'apitoyer sur soi. Maximov ne serait pas Maximov sans ce pathétique dédoublement de soi. On pourrait voir là soit un procédé de rhétorique, soit un dédoublement dû au délire éthylique, qui anime tant de ces pages. Il me semble que cette démarche emphatique corresponde à un obsédant besoin de lutter contre la mort. Il y a du *baroque* dans le mouvement créateur de Maximov, c'est-à-dire une ostentation théâtrale, une manifestation emphatique de soi qui correspond non à un exhibitionnisme, mais à une secrète terreur. Ce double, ce Vlad de glaise et d'ivresse qui refait la vie, les gestes, les beuveries, les orgies, les actes de faiblesse et ceux de courage de Vladimir Maximov, l'aide sans doute lui-même à vivre. Qu'en sera-t-il lorsque ce « golem » de mots l'aura rattrapé, lorsque le dédoublement sera achevé, parce que

[1] Vladimir Niaximov, *La Coupe de la fureur* traduit du russe par Alain Préchac. Ed. Fayard.

l'autobiographie sera « épuisée » et qu'il faudra créer sans l'aide de ce second « soi » ?

Le moins convaincant dans le livre c'est le procédé, heureusement assez rare, des allers et retours entre le passé soviétique et le passé plus récent — occidental : conversations chez quelque magnat de la presse allemande, orgie mondaine chez un millionnaire new-yorkais. L'auteur de *la Saga des rhinocéros,* cette féroce fable-pamphlet contre l'intelligentsia dorée de gauche, pointe ici l'oreille, mais le court-circuit ne s'établit pas vraiment entre les tourments d'une Russie remémorée et les débats d'outre-orgie dans quelques palais de millionnaire.

Pour l'essentiel *la Coupe de fureur* est une chronique de la vie de l'auteur, qui s'étend sur une vingtaine d'années, depuis ses débuts littéraires jusqu'à son départ en émigration, avec sa femme Tania. C'est la chronique d'une carrière d'écrivain soviétique, d'un « self-made man » qui attire bientôt l'attention, chaperonné par le pouvoir chaque fois qu'il semble au KGB que son talent violent et vivace peut être poussé du « bon côté », mais menacé et soumis au chantage chaque fois qu'il semble lui échapper. On verra défiler dans cette chronique bon nombre de ceux qui ont fait la dissidence, qui ont créé ce moment unique de la culture soviétique qu'a été la décennie 1964-74 (jusqu'à l'expulsion de Soljenitsyne et au départ imposé à Maximov). L'acteur et chansonnier Galitch, le metteur en scène Lioubimov, le poète et directeur de revue Tvardovski, le sculpteur Neizvestny sont là, vivants, singuliers, inattendus. Mais une figure se détache de cette galerie, une figure protectrice, ironique et profonde magnifiquement décrite, celle de l'écrivain Iouri Dombrovski. Dombrovski, homme de haute culture, trempé par l'épreuve de vingt ans de Kolyma, et auteur d'un grand chef-d'œuvre : la *Faculté de l'inutile.* C'est Dombrovski qui conseille à Vlad de cesser de hanter les couloirs du pouvoir littéraire à Moscou, et d'aller tenter sa chance au Caucase. « Entre, entre, petiot. Je le savais bien que tu finirais par te montrer. J'en ai vu pas mal, dans ma vie, des gars comme toi avec des yeux plus grands que le ventre. Quoi qu'on vous dise pour vous mettre en garde, vous n'avez rien de plus pressé que de vous passer la corde au cou ». C'est Dombrovski qui conseille à Maximov de renoncer à la poésie, et de créer une prose existentielle en puisant à grandes poignées dans sa propre vie aventureuse. Lorsque Vlad rentre du Caucase, c'est encore Dombrovski qui oriente son chemin. Au jeune homme qui a extrait de sa vie aventureuse un suc de fureur, le sage énigmatique, formé par l'archéologie et les camps de la mort, rétorque : « C'est bien, mais cela ne suffit pas encore pour faire de la vraie littérature. *Il y manque la compassion* (...) Plus le siècle est cruel, plus il faut de pitié ». Dombrovski parle avec un feu sombre de la compassion de Céline et de celle de Dostoïevski, et il pressent en son jeune interlocuteur un grand livre en train de mûrir. La leçon de Dombrovski à Vlad c'est qu'il faut arrêter le gaspillage de sa vie et, après avoir survécu par la compassion d'autrui, restituer le bien reçu sous les espèces d'un livre de compassion... Du gaspillage, il y en a dans la vie de Vlad ! Il y a la lancinante soûlographie de la vie quotidienne soviétique, qui ronge le corps et l'âme du peuple, les orgies sans cesse renouvelées, et surtout une sorte de

fiévreuse dévoration de l'âme par des chimères et des fureurs. « C'est ainsi que la fureur commence à bouillonner dans le cœur de l'homme pour finir par devenir partie intégrante de son âme, source de sa force, couleur de son œil, oreille de son cœur ».

L'appel à la compassion de Dombrovski sera néanmoins entendu par Vlad, sans pourtant le changer radicalement. Le voici petit à petit dissident, voici que les *Sept jours de la création* ont été publiés à l'Occident et c'est au tour de Dombrovski d'envier son cadet, qui a su aller jusqu'au bout : « Merci pour la leçon, petiot, il est temps que j'émerge, que je dépose une pierre sur leur tombeau, que je leur paie leur dû avec les arriérés, pour qu'ils se souviennent du prix que leur confrérie devra tôt ou tard payer. Je vais tout dire, tout déballer, et alors je n'aurai plus peur de mourir : j'aurai quelque chose à montrer à Dieu le Père. » Ainsi, poussé par l'exemple de Maximov, Dombrovski enverra à l'étranger, à la veille de sa mort sa *Faculté de l'inutile.*

Dans la coupe de fureur et d'imprécation de Maximov il y a beaucoup de destins croisés, de corps à corps avec le KGB, de saouleries désespérées, mais aussi une once de tendresse qui rachète tout. C'est un « amer océan » qui bouillonne chaotiquement dans ce livre, traversé par des « visages de Caïn ». Mais quelque part il y a de la tendresse. On le sent. On n'est pas sûr que l'auteur le sache.

14e PARTIE

PROSES NON CONFORMISTES

CHAPITRE 69

SACHA SOKOLOV

Retour à la table des matières

Sacha Sokolov est un des écrivains dits post-modernistes des lettres russes actuelles. Il est adulé par un certain public amoureux de rébus, de narration labyrinthique, de philologie ludique. Il joue donc avec son lecteur dans cette *École des idiots* [1], qui parut en émigration en 1976, aux éditions Ardis, où Nabokov était roi. Il y a deux ans, il est rentré à Moscou, tout en gardant prudemment son appartement au Canada, où il semble être revenu. Une critique moscovite fort connue, Alla Latynina, reprochait récemment aux émigrés russes de ne pas rentrer au pays. Mais rentrer n'est pas facile quand on s'est installé ailleurs, quand on a goûté à une autre vie, et peut-être faut-il en finir avec les ultimatums moraux que l'intelligentsia se lance à elle-même. Qui reproche à Kenneth White d'habiter en France, ou à Michel Butor d'enseigner en Suisse ?

Traduire une prose qui pratique le looping, la parataxe, le déraillement, la litanie absurde n'est pas chose facile, et il me semble que Françoise Monat s'en tire aussi bien que faire se peut. Une des conventions du genre postmoderne que pratique Sokolov, c'est de noyer le clin d'œil, ou la connotation, si vous voulez dans un lacis déroutant. D'ailleurs son narrateur, ou son narrateur dédoublé, se plaint souvent d'être empêché de se raconter, d'oublier comment il convient de commencer. On peut dire que « ça lui échappe continuellement ». Et du même coup à nous aussi... Le kitch, c'est le facteur « Porteur de vent », c'est le pays fantastique de l'Engoulevent, c'est le Ministère des Angoisses... La dérision, c'est le

[1] Sacha Sokolov. *L'école des idiots.* Roman traduit du russe par Françoise Monat Éditions Solin (Arles) et Zoé (Carouge).

thème évangélique, Jésus marchant sur les eaux, le menuisier sacré préparant la croix, le surveillant général de l'école des idiots en apôtre Paul, ou plutôt en légionnaire romain, Saül avant sa conversion... L'intrigue, si j'ose employer ce mot ringard, c'est l'amour du narrateur pour une copine, Vieta, fille inaccessible d'un académicien, elle-même rameau de lilas et embranchement de chemin de fer parce qu'ainsi le veut la langue russe (et ne le veut pas la française, quoi qu'on tente !)

Quelle était cette école spéciale, cette école d'idiots ? Je me permets ici une petite ponction de quelques lignes dans une des nombreuses gares de triage déglinguées de Sokolov, où les lignes s'embrouillent sur deux ou trois pages sans ponctuation ni débouché sémantique. « ... mais nous n'en croyons rien il ne va rien se passer de tel car Savl Petrovitch vous vous en doutez bien et les autres professeurs aussi nous ne deviendrons jamais ingénieurs en quoi que ce soit parce que nous sommes tous d'épouvantables idiots est-ce que ce n'est pas vrai est-ce que cette école n'est pas une école spéciale c'est-à-dire faite spécialement pour nous pourquoi nous racontez-vous ces histoires... »

On aura deviné que le signataire de ces lignes est incapable de répondre à la question malicieuse nichée dans ce fourre-tout qui peut, selon l'humeur, amuser ou mettre en boule. Gardons-nous de tomber dans le piège pour ne pas être nous-mêmes l'attardé de l'école des idiots ! Amusons-nous de ce lacis de nymphéas (mais dans celui de Claude Monnet, on voit plus clair au fur et à mesure qu'on recule), et apprécions la lévitation du Porteur de vent, le long et sourcilleux choix d'un pyjama ou encore les comptines japonaises. Et surtout tous ces papillons qui sont évidemment un hommage voltigeant au maître de Montreux, Vladimir Nabokov, grand chasseur de papillons, grand découvreur de nouveaux lépidoptères.

Déjà dans un texte remarquable, le grand Rozanov avait magistralement décrit un chahut de potaches, seulement ce chahut avait une valeur symbolique, c'était toute la Russie de 1905 qui était devenue l'école des idiots, qui crachait, invectivait, cognait, soufflait au plafond des boules de papier mâché. *L'École des idiots* de Sacha Sokolov est plutôt une récréation. L'heure des grandes secousses est passée, il est temps de chahuter à nouveau. Au diable, les grandes barbes prophétiques, celle du protopope Avvakum exorcisant la Russie, celle du prophète du goulag, Soljenitsyne... Le totalitarisme est représenté en dérision par le système des chaussons obligatoires, portés dans un petit sac cousu à la ceinture, que le directeur de l'école des idiots impose, un jour de grand putsch des écolâtres... Et mort aux forts en thèmes !

14e PARTIE

PROSES NON CONFORMISTES

CHAPITRE 70

REPORTAGE-VÉRITÉ : SVETLANA ALEXIEVITCH

Retour à la table des matières

Svétlana Alexievitch est une journaliste de Minsk qui, un jour, a commencé à enquêter sur la guerre en Afghanistan. Sa vie en a été changée, et elle a écrit deux des plus poignants témoignages sur les dix ans de guerre que les Russes ont faits dans l'enfer afghan. Mais ce témoignage va beaucoup plus loin encore, il porte sur toute la société soviétique. Une femme lui écrit, après avoir lu son premier livre, *La guerre n'est pas une affaire de femme* : « Je qualifie ma génération de génération d'exécutants. La guerre afghane a été l'apogée de notre tragédie. Vous avez touché le nerf qu'il fallait, parce que vous avez posé la question, à nous et à nos enfants : quelle sorte de gens sommes-nous ? Pourquoi peut-on faire de nous n'importe quoi ?... »

Au-delà même du terrible cloaque afghan, et de l'effroyable gâchis moral soviétique, ce livre-vérité nous pose des questions sur nous tous, sur l'homme-bête. Comme le dit un des interlocuteurs de la journaliste de Minsk, « il n'y a pas grand chose d'humain dans l'homme »...

Le titre russe du livre, paru dans la revue soviétique *Droujba narodov* en novembre 90, et pas encore paru en livre, est « Les garçons en zinc » [1], c'est-à-dire dans les cercueils de zinc qu'on renvoyait d'Afghanistan en Russie, et qu'on plaçait sans grand ménagement dans le corridor du petit logis des mères. Ces « enfants en zinc » sont des garçons d'une extrême jeunesse, et l'enquête de Svétlana

[1] Svétiana Alexievitch *Les cercueils de zinc.* Traduit du russe par Wladirnir Berelowitch. Christian Bourgois éditeur. 1991.

Alexievitch nous montre que souvent ils n'avaient pas encore d'épouses, et que cette guerre, où l'on cachait tout, y compris les morts, a été une guerre des mères : leur révolte et leur rage éclatent dans leurs imprécations, leurs silences, leurs effroyables cauchemars. Souvent elles ne se sentent bien qu'au cimetière, devenu leur refuge, le lieu de leur seule vie sociale, car c'est là qu'elles retrouvent les autres mères.

Le livre combine de façon poignante le témoignage sur la guerre et celui sur la survie à la guerre. C'est une enquête non sur une génération, mais sur un pays perdu. Un pays qui est gavé de patriotisme en carton-pâte, qui croit sincèrement qu'il a tout à apporter au monde, où les « enfants en zinc » sont désignés dans la propagande et les certificats officiels du nom de « combattants internationalistes », comme en Espagne, mais eux découvrent avec leurs yeux de vingt ans qu'ils sont haïs, vomis par tout un peuple, que même les fillettes qui courent avec une main arrachée pendante ont peur du médecin russe qui veut les secourir, que les vieux solennels juchés sur leurs ânes ont des grenades dans leurs turbans... Alors ces enfants devenus enragés se mettent comme tout le monde à tout descendre, vieux, ânes, chameaux, et même tout un enterrement afghan qui y passe. C'est qu'aux carrefours des montagnes, les soldats soviétiques découvrent les leurs réduits à l'état de tronc vivant, membres coupés et garrotés, pour qu'ils survivent jusqu'à ce qu'on les retrouve ; c'est que les sacs de plastique se remplissent de têtes, de membres, de sexes coupés par les mines, qui ont parfois l'aspect d'une belle orange dans l'oranger, et que l'antenne d'un véhicule a effleurée.

L'avilissement que décrit l'auteur est terrifiant : automutilations pour ne pas partir, prostitution des infirmières, sévices incroyables sur les « bleus » par les anciens, et tout un insensé business de la guerre : on vend les couvertures, les seringues de l'hôpital, les cartouches qui vous tueront demain (on les fait bouillir avant, pour qu'elles fonctionnent moins bien). Certes il y a aussi des actes d'héroïsme, cette femme qu'un soldat sauve de son corps, cette infirmière en permission qui rentre une semaine avant terme parce qu'elle ne songe qu'à ses deux collègues croulant sous le travail ; le bon devient meilleur, le mauvais devient pire, dit un survivant, mais il y a beaucoup de pire... Le soldat soviétique est le moins cher du monde, disent amèrement tous les survivants : mêmes éclisses inchangées, mêmes bandes pour panser pendant des mois, des modèles antédiluviens, et des rations périmées de la précédente guerre. La faim les tenaille tous, en un mois ils sont devenus autres, ils rapinent et ils tuent, ils vendent et ils se droguent, « il ne reste plus de nous que le nom », dit l'un d'entre eux. On prend du hasch pour avoir l'impression de devenir un gilet pare-balle, on se fait sa petite collection d'oreilles humaines. Parfois il reste si peu de choses du camarade qui a sauté sur la mine, qu'on remplie son uniforme de terre avant de fermer la caisse de zinc qui partira à Voronèje ou à Toula dans un wagon spécial appelé « tulipe noire ».

Il n'y a pas que la guerre, il y a l'incommunicabilité due à la guerre. Par les multiples recoupements de ses témoignages, Svétlana Alexievitch nous montre les

pestiférés de la guerre : les parents des morts et les survivants hallucinés, qui ne supportent pas la radio, ou que quelqu'un se tienne derrière eux, ou simplement la vue de l'herbe qui peut cacher une mine. On ne leur donne ni la prothèse promise, ni l'appartement qu'on a fait miroiter, ils n'ont que leur cauchemar de chaque nuit. Ce livre est un extraordinaire recueil de cauchemars... Ils se rêvent dans la caisse de zinc, posés devant leur maison, et on leur cloue la main qui tente de soulever le couvercle ; les mères rêvent que par la lucarne du cercueil elles voient un corps qu'on a substitué à leur enfant. Leurs femmes les quittent parce qu'ils rêvent en hurlant tous les matins, et font cramer les casseroles pour sentir l'odeur... Un peuple d'unijambistes se remet à peupler les fissures de la société soviétique, mais ceux-ci, contrairement à ceux de la Grande guerre patriotique, ne sont pas honorés, l'un d'eux reçoit de la fiancée la lettre qui lui dit : « Tu sais, les *afgantsy* ne sont plus à la mode maintenant », les *afgantsy* ce sont les petits gars qui combattent en Afghanistan et le destinataire a déjà les deux jambes amputées...

L'auteur va plus loin encore, elle a reçu des centaines de réactions, des menaces de mort, des téléphones anonymes et tout un panorama des traumatismes de la société soviétique se dessine à travers les citations qu'elle nous en donne. L'un lui dit que la guerre a été le même mensonge que toute notre vie soviétique, l'autre l'insulte pour oser agiter cette pourriture, un troisième encore lui dit : « nous y avons tant cru, ça a raté, mais pourquoi donc ? » Celui-ci lui dit : personne ne peut vous dire toute la vérité, seul le Désespéré absolu le peut. Le problème du mensonge domine tous les témoignages. Il y a la folle qui ne supporte plus la dénonciation des crimes, et ouvre sa fenêtre tous les soirs pour hurler « Vive Staline ! », il y a la veulerie de ceux qui, depuis la perestroïka, accusent les petits gars survivants : « Vous avez la bouche pleine de sang », leur crient-ils, et les *afgantsy* qui se rassemblent entre eux deviennent fous de rage. Heureusement que la douane à leur retour ne leur a pas laissé les grenades et les chargeurs qu'ils trimballaient. Car ils ont dû passer par la douane soviétique, qui leur a confisqué, outre les armes, des marchandises, leurs trophées, leurs rapines, pour les revendre elle-même au marché noir... Rares sont ceux qui comprennent que les *afgantsy* ne sont que le fruit de la société soviétique, et de l'œuvre impure que le pays leur a confiée... « Quand j'ai entendu pour la première fois la télévision expliquer que l'Afghanistan était une guerre honteuse, j'ai failli casser le poste. Ce jour-là, j'ai enterré mon mari pour la deuxième fois », dit une veuve.

Car les problèmes que soulève le livre de Svétlana Alexievitch sont infinis : comment se fait-il qu'il n'y ait pas eu d'objecteurs de conscience, que le mensonge ait pu pourrir ainsi une société entière ? Et n'est-ce pas une forme autre du mensonge qui continue dans le racisme anti*afgantsy* qu'elle décrit ? Nous n'étions jamais seuls, jamais en face de nous-mêmes, explique un homme, depuis le jardin d'enfant jusqu'à ce cloaque où l'on nous poussait. Un autre dit : seul Sakharov avait le droit de parler de cette guerre. On a l'impression, en sortant de ce livre effrayant, mais qu'il faut absolument lire si l'on veut connaître l'URSS d'aujourd'hui, que le brouillard reste entier, un pays entier ne sait comment réagir au miroir qu'il

commence à tendre vers son visage tuméfié. La guerre en Afghanistan a déjà fait naître des textes littéraires très forts, comme les « récits afghans » d'Ermakov ; le livre d'Alexievitch qui paraît aujourd'hui en traduction français ne relève pas des « belles lettres », il n'en est pas moins très fort. Il est une sorte de littérature-vérité. L'auteur ne conclut pas, comment le pourrait-elle ? Elle achève son livre sur une guirlande d'inscriptions relevées dans les cimetières sur les tombes des gars revenus dans le zinc des cercueils afghans... Naïves, grotesques, bouleversantes preuves d'une infinie douleur, d'un chaos moral qui fut celui de cette guerre, et qui, si l'on élargit le regard, est toujours celui de toute guerre vue avec les yeux des grands mutilés, avec les yeux de cet enfant afghan à qui l'infirmière tend un jouet, et qui le prend par les dents, le seul instrument de préhension qui lui reste...

14e PARTIE

PROSES NON CONFORMISTES

CHAPITRE 71

LA PEUR : MAKANINE

Retour à la table des matières

La littérature russe a souvent décrit la peur. Au début de ce siècle une grande peur s'empara d'une partie de la société ; la terreur rouge fascinait et créait des trous de peur. Léonid Andreïev, l'écrivain le plus expressionniste que la Russie ait produit décrivit cette terreur dans un beau récit linéaire intitulé *le Gouverneur* [1], et qui vient d'être réédité aux éditions « Le temps qu'il fait ». Le gouverneur a fait tirer sur les ouvriers et il attend la vengeance, il sera tué, lui et toute la ville le savent, et c'est cette sinistre attente collective de la mort d'un homme que décrit Andreïev, une sorte de guet funèbre.

Vladimir Makanine a repris à Léonid Andreïev un art expressionniste inquiétant, allégorie aux confins du cauchemar. Mais Kafka et Dostoïevski nourrissent aussi son talent de nouvelliste, de poète de l'inquiétant. Le mathématicien qu'il est a laissé des traces dans ces épures allégoriques. Makanine est déjà connu en français par une demi-douzaine de récits, en particulier *La perte* [2], étrange fable où l'on voit un toqué, fils de marchand ruiné, creuser un tunnel sous la rivière Oural au 17e siècle, avec une bande de fugitifs et d'aveugles qui s'entre-assassinent. « Les aveugles sont des gens qui vivent dans la perte », écrit-il, et cette perte existentielle de vie, de sens, qui file dans les interstices de la terre, semble le message récurrent de toute son œuvre. La perte continue d'engloutir du sens, le trou se creuse et il n'y aura pas de résurgence...

---

[1] Leonid Andreev. *Le Gouverneur,* traduit du russe par Serge Persky et Teodor de Wyzewa. Le Temps qu'il fait, collection Domaine public. Cognac.

[2] Vladimir Makanine. *La Perte,* traduit du russe par Richard Roy. Alinéa Aix en Provence.

Dans La *Brèche* [1] qui est peut-être son chef d'œuvre, et qui n'a été édité en russe qu'en 1992, Makanine poursuit le cauchemar de la perte du sens, mais ce cauchemar est à présent greffé sur la Moscou d'une post-perestroïka apocalyptique. Alexandre Kabakov, dans *le Non-retour*, nous avait déjà donné une fable glaciale sur un monde chaotique d'enfants assassins et de violeurs à visage d'automates. Le cauchemar de Makanine marie cette vision « kubrickienne » de la violence à la hantise de la perte et de l'infiltration dans la terre. Moscou abandonnée aux pillards et à la peur se vide de ses habitants, chacun creuse son trou, se barricade, ou installe un appareil à rayons mortels derrière sa porte. Sous Moscou, dans un sous-sol artificiellement éclairé, les intellectuels enfuis banquettent sans fin, et discutent de Dostoïevski. On pratique un sondage sur les chances de survie du monde réel, celui d'en haut. Mais chacun rend son billet sans le remplir, comme Ivan Karamazov rendait son billet au créateur en voyant les larmes d'enfants. À présent les larmes sont fleuve, et le tas des billets restitués atteint une hauteur d'homme. Il n'y a plus d'avenir du tout. Le sous-sol kafkaïen de ce banquet pendant la peste est relié au réel par une étroite brèche où le corps d'un homme passe juste en se vrillant dans la terre, en s'écorchant aux arêtes du rocher. La reptation du narrateur dans cette brèche qui l'engloutit comme un sexe féminin nous fait penser qu'il s'agit de l'antique Terre-Mère Humide du folklore païen russe, et que tout s'achève par une rentrée aveugle dans la matrice, et un étouffement du fils par la mère. La description de la peur est saisissante : peur panique de toute rencontre d'autrui dans les rues d'en haut, accumulation des humains en un compact boa constrictor qui évolue sur la place centrale pour échapper à la terreur de la ville abandonnée, et tourne en rond en piétinant tout sur son passage.

C'est bien d'une allégorie inquiétante de l'URSS actuelle qu'il s'agit, avec ces dévastateurs courants de haine et de rancune sociale qui parcourent les rues, avec ce sous-sol intellectuel qui banquette dans les entrailles de la terre sans contact avec le « réel », et avec cet angoissant abandon du terrain vague social. Le sphincter qui relie l'ancien monde végétant sous terre et le nouveau monde qui se pétrifie d'horreur va se rétrécissant. Le tronc de l'homme n'y passe déjà plus ; dans cette lèvre, ou cet anus chtonien, un être humain résigné rampe et râle. La brèche va se refermer et la nuit sera totale : dans son dernier cauchemar le narrateur tire d'un puits une kyrielle de cannes, et comprend qu'il s'agit des cannes d'aveugles qui vont être nécessaires à tous. Une metropolis dévastée, parcourue par les tueurs, et où cliquèteront les cannes d'une armée désorientée d'aveugles : Makanine n'est pas tendre avec soi, avec nous... Mais il est la voix la plus forte d'aujourd'hui.

---

[1] Vladimir Makanine. *La brèche,* roman traduit du russe par Christine Zeytounian-Beloüs. Belfond 1991.

14e PARTIE

PROSES NON CONFORMISTES

CHAPITRE 72

LA BRÛLURE D'AXIOMOV

Retour à la table des matières

L'itinéraire d'Axionov, depuis son début littéraire en 1960, s'est compliqué singulièrement *les Collègues* (1960), *Billet pour les étoiles* (1961), *À mi-chemin de la lune* (1965) étaient des récits pleins de fraîcheur et d'humour, qui mettaient en scène une jeunesse soviétique impertinente, légèrement frondeuse, foncièrement moderne — une jeunesse qui pratiquait le jazz comme un style d'opposition, lisait les Américains, prenait les « jets » soviétiques pour aller à un rendez-vous avec l'aventure. Les années 70 ont vu fondre les espoirs de la génération d'Axionov. La « jeune prose » petit à petit émigrait (Gladiline) on se rangeait. Axionov écrivait de plus en plus pour le tiroir, et ce qu'il publiait semblait insincère (*L'amour de l'électricité* en 1974, sur le terroriste Krassine) ou exagérément sophistiqué (*Recherche d'un genre*). Puis il y eut l'aventure de l'Almanach « Métropole », publié sans autorisation de la censure par Axionov et quelques amis, en 1979. Ce n'est pas la liberté politique que réclamait « Métropole », mais la liberté esthétique. « Métropole » se voulait une « hutte » de non-conformisme « au-dessus du meilleur métropolitain du monde ». L'influence américaine était forte, marquée par le patronage de John Updike. *Brûlure* fut écrit à Moscou, durant ces années incertaines entre émancipation et compromis, de 1969 à 1975. Axionov s'y révèle un créateur sophistiqué, presque maniériste : la structure de son récit est volontairement disloquée, parodique, loufoque. Les solos de saxo — transcrits en de grandes giclées de lyrisme — ponctuent le récit. Tout baigne dans une sorte de brouillage dû à l'éthylisme : le cérémonial moscovite, qui veut qu'on se réunisse toujours à trois pour une première bouteille, est célébré avec pompe. C'est toute

une Moscou soûlographique, éprise de jazz, flirtant avec les étrangers, surveillée par la police, qui est ici décrite avec une poésie aigrelette, un tantinet mélancolique, « la Moscou des années soixante ». Les flashs sur le monde extérieur donnent le ton de l'époque : on voit une manif anti-Vietnam à Oxford et une autre à Moscou, sur le même thème, dispersée par la police, car elle est spontanée. Un érotisme diffus rassemble la tribu des anticonformistes aksionoviens, avec, ici et là, de véritables « solos » érotiques qui font pendant aux « solos » de saxo. La poésie aussi joue son rôle d'excitant : un vers (très beau) de Mandelstam enfle la rêverie de trois copains qui, sur le rivage de Yalta, rêvent à l'Hellade. Le nom du poète est oublié, mais l'énergie de sa nostalgie est restée.

Moscou la nocturne, Moscou des fêtards, Moscou des perquisitions sert de cadre à ce grand happening à demi-onirique. Mais, de très loin, reviennent les souvenirs d'une ville sise à cinq mille kilomètres, Nagaïevo, port de la Kolyma, au bord de la Mer d'Okhotsk. Là un garçon de quinze ans retrouva sa mère, déportée devenue reléguée : ce garçon était Axionov, et sa mère l'auteur de l'inoubliable *Itinéraire abrupt* (traduit en français sous deux titres différents. *Le Vertige* pour le tome I, *le Ciel de la Kolyma* pour le tome II). Les pages les plus acides et les plus émouvantes de *la Brûlure* [1] évoquent cette rencontre. Eugénie Guinzbourg, la mère de Vassili Axionov, l'avait déjà racontée dans *le Ciel de la Kolyma* : « Un jeune garçon arrivé à Magadan, avec un recueil des poésies de Blok dans son sac à dos râpé »).

Voici ce que la mère dit de cette rencontre avec le fils :

« Ce premier entretien de Magadan devait répandre sa lumière sur nos rapports mutuels durant toutes les années qui suivirent. Il y eut des hauts et des bas. Le destin fit suivre à mon fils une route complexe et semée de tentations — tant par la popularité qu'il acquit auprès des lecteurs, que par les attaques d'une critique de circonstance, très éloignée de l'impartialité, et par l'irruption dans notre vie de personnages qui m'étaient organiquement étrangers. Mais chaque fois, dans les minutes difficiles je me rappelais cette source intacte et transparente : son âme ouverte devant moi durant sa première nuit de Kolyma ».

C'est effectivement un moment émouvant que de trouver dans *la Brûlure* ce même rendez-vous de deux âmes, vécu autrement, inséré dans la structure sophistiquée de ce livre où tout se dédouble, se détriple, où l'auteur a cinq auto-personnages, en qui il se démultiplie.

Une ironie chavirante efface les traces de l'émotion. La Russie, dit le narrateur, n'a pas la littérature « raffinée, épicée et salutaire » de l'Occident, où elle est servie « comme un plat d'argent chargé d'huîtres, sur fond d'algues brunes et parsemées de glace ».

---

[1] Vassili Axionov — *Une brûlure* — Roman traduit du russe par Lily Denis — Gallimard 1983.

« La Russie avec ses hivers de six mois, avec ses tsarisme, marxisme et stalinisme, est différente. Servez-nous de durs problèmes, bien masochistes, que nous puissions gratter d'un doigt las, épuisé, pas très propre, mais honnête. C'est de cela que nous avons besoin et ce n'est pas notre faute ».

Cette manière dérisoire de définir le vieux et éternel primat éthique dans la littérature russe trahit tout Axionov : il voudrait une littérature russe aussi raffinée que la française, aussi épicée que l'américaine. Lui-même a évolué vers un style syncopé, vers des compositions « brouillées », vers une certaine synesthésie des arts où le jazz joue un rôle moteur. Mais les « durs problèmes masochistes » ne s'évacuent pas si facilement. À Magadan son *alter ego* découvre une « fosse », c'est-à-dire une bouche de chauffage central. « Il se pencha et aperçut une colonie de gens collés aux tuyaux brûlants horizontaux ou verticaux, tels des coraux sous-marins ». Il découvre également, et pour la première fois, qu'il y a des gens pour qui la condamnation de ses parents n'est pas une honte, mais au contraire un mot de passe, un état joyeux et naturel. Dans le contrepoint surréaliste des séquences passent des scènes du passé : en 1917 en Suisse, l'émigré juif russe décide de rentrer, en 1937 l'arrestation de maman, aujourd'hui le retour du même bourreau obséquieux et même mondain... Les Trois sœurs de Tchekhov, la mythologie grecque, les vers de Mandelstam, les sculptures de Neizvestny, les conversations romaines, le « pater » de la fosse de Magadan : tout se fond, tout est aspiré dans le puissant appel d'une écriture débordante, baroque, très bien rendue par la traductrice, Lily Denis, — le réel tout entier, saisi et battu comme un jeu de cartes, se faufile en passant peureux sur le fond puissant d'une immense phrase musicale. Mais Axionov ne sera jamais ni Updike, ni Charles Bukovsky : *la brûlure* est là, bien russe, toujours à nu.

14e PARTIE

PROSES NON CONFORMISTES

CHAPITRE 73

LATYNINE, LE CHAMANE

Retour à la table des matières

Sortilèges, conjurations, incantations venues du paganisme russe revivent dans l'étrange roman magique de Leonide Latynine [1] comme si Stribog ou Velès, et tous les autres dieux païens russes, peuplaient encore Moscou et toute la terre russe. Car Latynine, qui vit à Moscou rue Malaïa Bronnaïa, est un authentique croyant païen. À force d'explorer l'olympe russe d'avant Vladimir Soleil Rouge, à force de questionner les jouets, les quenouilles, les outils décorés du folklore russe, il s'est persuadé que les vieux dieux subsistaient bel et bien sous l'habit chrétien que moines et guerriers ont imposé à la Russie. Avec lui, on a presque honte d'être chrétien, on se sent coresponsable de l'immense massacre de dieux, de forces naturelles, d'arbres vivants et d'âmes humaines enfermées dans les arbres que les tortionnaires chrétiens ont précipités dans le néant. La grande scène du baptême forcé des Novgorodiens est hallucinante, les dimensions, les vecteurs habituels de l'histoire sont inversés.

La datation se faisait en ancienne Russie depuis la création du monde, fixée en 5508 avant Jésus-Christ, la datation de Latynine est bien plus étonnante, elle tourne autour de 11000 avant notre ère, et l'on ne sait si l'on est aux siècles préchrétiens ou aux siècles post apocalyptiques. « En 11238 les Mongols avaient presque tout brûlé, sauf le monastère (...) Toute l'histoire russe était là, elle imprégnait les moindres recoins, et, telle une ombre, déposait son ombre sur les visages des nonnes. Le Monastère de Pokrov était pareil à la lie d'un breuvage... »

[1] Leonide Latynine. *Celui qui dort pendant la moisson.* Traduit du russe par Christine Zeytounian-Beloüs. Postface de Claude Frioux Flammarion.

Les mutations temporelles sont telles qu'on ne sait si l'on est dans une anti-utopie futuriste, avec ses sbires armés d'appareils à mesurer le pourcentage de métissage de chaque citoyen, au dixième près, avec sa métropole livrée à une sorte de garde de tonton-macoutes issus des forêts russes, et armés d'ordinateurs, ou si l'on est encore dans l'ancienne Russie des esprits des eaux et des bois, du dieu Velès et des prêtresses sacrées. Le héros central est issu d'un père ours, il s'appelle Emelia l'Ours, et il a hérité les forces sacrées de la Russie païenne, il participe aux accouplements sacrés d'une prêtresse qui reçoit douze mâles sur sa couche dans le temple, avant d'être brûlée sur un bûcher. Il aimera plus tard Djana dans une Moscou d'après l'apocalypse, livrée aux féroces « pourcenteurs », et divisée en quartiers hermétiques, doublée d'une mégapole souterraine ténébreuse, où l'on circule par le couloir du métro abandonné. Les pourcenteurs ont découvert en lui du sang alpha, dont il est l'unique porteur ; aussi il est déclaré étranger, et va être sacrifié ; il arpente une dernière fois Moscou déserte, et contemple les temples païens, en particulier celui de Koupala, qui est à la fois le Baptiste et le dieu des eaux (On se rappellera dans le film « Andreï Roublev », de Tarkovski, l'extraordinaire scène de l'immersion de tout un peuple nu dans le fleuve à la minuit)...

Science-fiction et incantation magique font chez Latynine un étrange ménage. La double foi de l'ancienne Russie, où le paganisme subsista longtemps sous le christianisme a servi de fond au grand roman de Melnikov-Petcherski *Dans les forêts,* qui date de 1875. On la retrouve dans les récits malicieux de Rémizov au début du 20e siècle, la voici qui réapparaît à la fin de ce siècle, étrangement tressée aux fantasmes et cauchemars de la perestroïka. « Tchour, préserve-nous du mal cruel ! Tchour, préserve-nous de mort à sept têtes ! Tchour, préserve-nous du froid et de la faim ! ». Les incantations, les infusions magiques, les meurtres rituels colorent ce texte d'une aura réellement inquiétante, parfois presque chamanique. Le « Livre d'Emelia », par quoi s'achève le texte, est une sorte de Genèse païenne, où tout revient au rien, où le monde s'enroule en une spirale qui se referme sur soi. « Tout vient de rien, et redevient rien : homme, bête, oiseau, herbe, dieu, terre, univers. » On se sent littéralement redevenir poussière avec Mevedko l'Ours, on remonte le temps vers les débuts absolus, vers la grande nomination du monde, objet par objet, astre par astre, dieu par dieu.

« Celui qui dort pendant la moisson », n'est-ce pas l'animal en l'homme, l'ours dans l'homme russe, le païen pendant le déferlement du christianisme conquérant et brutal ? Car la moisson a passé, et Emelian l'ours est toujours là. La révolution a passé, et le vieux fond paysan païen est toujours là, dormant dans un coin du tableau chrétien comme les moissonneurs affalés de l'été de Breughel. Le roman-incantation de Latynine s'achève par une sorte de calendrier cosmique inscrit sur un rouet de la Mezègne, dans le nord de la Russie, là où les esprits vivent encore aujourd'hui. Retour au cœur de la psyché russe, ce livre de peurs et de joies nous chuchote que la Russie est autre... Et ce livre de sortilèges et de silence est autre que tout ce que nous avions lu ces dernières années.

15e PARTIE

MIKHAIL BOULGAKOV, UN GUÉRISSEUR

CHAPITRE 74

« HOMO LUDENS »

Retour à la table des matières

Les aspects ludiques du roman de Bulgakov sautent aux yeux. Le jeu, activité du petit d'homme, l'enfant, est aussi l'activité principale, essentielle du maître des hommes, le diable. Le *jeu* distrait, brouille et venge. Le jeu brouille le sérieux, se moque de l'esclavage et de la peur, qui régissent les hommes, il introduit l'aléatoire là où la nécessité se voulait reine, la gratuité là où tout était calcul de profit, l'astuce là où tout est lourdeur et bassesse ; le jeu est méchant, comme les enfants peuvent être méchants. Le jeu libère. Je voudrais démontrer que c'est le *jeu* qui est l'élément essentiel et libérateur du roman de Bulgakov. D'emblée la scène de la tête tranchée par le tramway nous avertit : un jeu commence, qui est *jeu de massacre,* comme dans les foires. Un jeu qui condense toute la cruauté des hommes et qui arrache les « motivations » politiques, philosophiques ou religieuses dont les humains, quasi toujours, camouflent leur vilain jeu. Au *jeu de massacre,* c'est l'absence de camouflage, c'est la violence nue, la fureur naïve qui fait rire. La tête de Berlioz roule, décapité par le tramway. Bien d'autres têtes ont roulé dans l'histoire. Mais ici nous entrons dans un *grand jeu* comme celui de Daumal. Jeu et tragique sont en rapport étroit. Le ludisme, parce qu'il met à nu, a son petit côté terrifiant. Mais au fait qui est le joueur, qui est le « joué » dans *le Maître et Marguerite* ?

Il existe deux types de jeu, le jeu de compétition (*agon* selon la classification de Huyzinga) et le jeu de hasard (*alea*). *Agon* c'est le jeu d'échec, *alea* c'est le jeu de dé. Dans *le Maître et Marguerite* nous avons affaire aux deux. *Agon* et *alea* symbolisent à la fois la compétition sociale figurée dans le jeu et la « remise à zéro » de tous les compteurs, qui est le propre du jeu où chacun recouvre sa chance. Cependant les dés sont pipés, le damier n'est découvert qu'à moitié. Si nous regardons les trente deux chapitres du roman comme un demi-échiquier (qui a 64 cases), nous nous disons que nous ne voyons que la moitié du jeu. Le diable, Messire, qui préside à tous les jeux et même joue en personne aux échecs (nous reviendrons sur cette extraordinaire partie d'échecs) nous cacherait-il une moitié du jeu ? C'est bien l'impression que donne le roman : règles strictes, mélange d'aléatoire et de nécessité, brusquerie et cruauté du jeu (où les « coups » ne sont pas camouflés, comme dans la vie sociale), et en même temps le jeu ne nous est pas entièrement découvert. Messire en garde la moitié par devers lui...

Dans le jeu, on joue pour de l'argent, mais sans qu'il y ait acquisition vraie ; le déplacement a un aspect « gratuit », et lorsque Messire gagne « cent mille » on se demande ce que cela veut dire puisque Messire a tout à disposition... Les déplacements ludiques de biens ou de personnes sont très évidents dans la grande « fantaisie » boulgakovienne et avertissent le lecteur qu'il faut « lire » la société stalinienne comme un certain type de jeu cruel et pipé...

La tricherie joue un rôle de premier ordre. Quasiment tous les personnages de Moscou sont surpris en flagrant délit de *tricherie,* comme l'est Behemoth pendant la partie d'échecs avec Woland. Vassilissa est pincé en pleine tricherie. C'est qu'ici Messire voit le jeu de chacun et confond malignement — et parfois terrifiquement — chaque tricheur. Le rôle de Woland est double. D'une part il réintroduit l'aléatoire, c'est-à-dire la jeunesse et la fantaisie dans un monde qui se voudrait univers de causalité puisque le marxisme a prétention d'être une *science* sociale fondée sur d'inéluctables processus. Le jeu est le propre de l'enfant, de l'étape d'apprentissage de la vie : Woland et sa troupe rappellent à un monde pétrifié tristement adulte, morne et surtout qui a définitivement accepté le mensonge, que le jeu, avec la remise à zéro de tous les privilèges, est signe de liberté, d'affranchissement. D'autre part Woland réintroduit les lois du *fair-play* qui sont fondamentales pour le jeu-« agon ». Les tricheurs sont soumis aux électrochocs de la surprise, de la terreur, de la plus terrifiante humiliation.

On pourrait analyser le roman selon plusieurs règles de jeu. Par exemple selon la loi des disparitions. De très nombreux jeux sont fondés sur de brusques disparitions : à telle case du jeu de l'oie on tombe dans le puits, on retourne à la case départ, on est éliminé sans merci. Un damier surpeuplé, et qui se vide : voilà le champ ludique de Moscou sous le règne de Messire. De plus cette élimination ludique a plusieurs contextes sociopolitiques. Tout d'abord la « question du logement », qui est la grande constante commune à toute l'œuvre de Bulgakov et qui, inévitablement, a attiré l'attention de Messire :

« Les gens sont des gens, seulement la question du logement les a abîmés ».

Sur l'échiquier du « logement » on se bouscule, on se fait chasser ; le cruel jeu des chausse-trappes se poursuit. Mais l'échiquier fait également penser le lecteur au « jeu » politique stalinien, aux purges où les joueurs du jeu politique tombent dans le puits, disparaissent d'un coup, et irrémédiablement. Le jeu des transferts et disparitions constitue la trame même, *l'intrigue* du roman : hop, et on se retrouve à Yalta ! Hop, et on est embarqué *manu militari* pour la clinique de Stravinski ! C'est là que se retrouvent tous les « pions » qui ont été rejetés au cours du jeu. Le nom même de Stravinski fait référence d'abord à la fantaisie musicale de l'œuvre toute entière (comme Berlioz, qui renvoie à la « Symphonie fantastique ») mais également au thème des marionnettes chez l'auteur de *Petrouchka,* et de *Pulcinella,* de *l'Histoire du Soldat.* Quelque chose de la brutalité tendre des musiques foraines, avec les jeux de massacres, les énormes coups de pieds, et le jeu de carte du soldat avec le Diable est passé dans le texte de Bulgakov. Le soldat de Stravinski perd tout au jeu et n'échappe à l'emprise du diable précisément qu'à mesure de ce total dépouillement. C'est un peu la même chose ici, où le Maître, par le dépouillement, est seul à échapper à l'emprise de Woland.

C'est au chapitre 22 (« Aux chandelles ») que se situe la partie d'échiquier du diable, qui joue avec le chat, lorsque Marguerite est introduite.

> « Il y avait dans la pièce, juché sur un tabouret, devant un guéridon-échiquier un énorme chat qui tenait dans sa patte droite un cheval d'échecs ».

Marguerite prie Messire de poursuivre la partie, mais Woland déclare :

> « La partie est remise. Notre invitée vient d'arriver ».

La partie se joue avec un échiquier vivant. Les pions sont des Landsknechte avec hallebarde, le roi a une toge blanche, les « chevaux » piaffent pour de vrai...

> « Marguerite fut passionnément intéressée en découvrant que les figurines d'échec étaient vivantes ».

Le chat est en train de perdre ; mais il recourt pour se consoler à toutes sortes de contorsions, il adresse des grimaces à son « roi » et il utilise une ruse grossière pour détourner l'attention pendant que ce roi s'enfuit sur une autre case de l'échiquier, oubliant sa toque blanche. Woland, qui joue de mémoire, comme un Grossmeister authentique, entre en colère, sachant parfaitement que le roi devrait être en « g 2 ».

Cette partie jouée entre le Diable et son acolyte tricheur, avec un échiquier vivant, symbolise évidemment la comédie humaine. Woland garde mémoire de

tout, et joue sans risque de se laisser abuser. Il restaure les règles du jeu ; il est le garant de la bonne marche de la partie, il est le maître suzerain des règles du bon « agon ». Et la célèbre formule de la fin du roman : « Vse budet pravil'no : na etom postroen mir » (« Tout sera en règle : c'est le fondement du monde ») doit être comprise ainsi : le monde est un « jeu », les règles ne peuvent pas être transgressées, personne ne peut les changer. Elles peuvent sembler arbitraires, mais dans leur arbitraire même elles sont *justes.*

Je n'oserai nullement soutenir que *le Maître et Marguerite* est un roman échiquéen, ou encore une « folie échiquéenne », comme *la Défense Loujine* de Nabokov (1930) ou le film *la Fièvre des échecs* de Poudovkine (1925). Néanmoins l'échiquier, ou le damier, champ clos et arbitraire du jeu-combat, avec ses cases (kletočka) organise presque tout l'espace. Il est question des « cases » du tramway, des « carrés » fenêtres du *Dramlit,* des « carreaux » du pantalon de Korov'ev, qui fait partie de la suite du Diable. Enfin des « cases », ou molécules, de l'organisme humain, qui sont envahies une à une par la peur...

Le rapport entre *aléa* et *agon* est le véritable ressort du livre. Woland, le magicien, en introduisant le gratuit, l'aléatoire, le fabuleux a l'air d'opérer selon une méchanceté gratuite. En fait cette méchanceté n'a rien d'aléatoire. Elle restaure les bonnes règles d'*agon*, puisqu'elle confond les tricheurs au grand jeu de la compétition sociale...

Parmi tous les éléments de jeu identifiables, nous pouvons recenser, outre la partie d'échec qui a un rôle éminemment « moralisateur » :

— la partie de cartes, où l'humanité défile sous forme de figures de cartes (« Comme les cartes sont bizarrement battues ! Il y a du sang ! » déclare Woland).

— le jeu du passe-muraille avec les franchissements de murs par Marguerite ou par la suite diabolique.

— le jeu de boules avec la tête de Berlioz qui sert de « boule », jeu macabre mais qui amuse, tant il est bien « organisé », depuis l'huile répandue sur l'asphalte par Annouchka-la-Peste jusqu'au crâne-boule dans lequel Woland boit...

— les jeux de massacre : dans une baraque de foire on tire avec des boules de chiffons sur des têtes et il faut d'un coup en « descendre » le nombre maximum (« odnim mahom vseh ubivahom »)

— le jeu de « van'ka-vstan'ka » ou du poussah : le magot « descendu » se relève aussitôt, et le jeu se précipite dans un crescendo d'acharnement.

Tous ces jeux sont des jeux de foire et l'action ludique du roman nous donne l'impression que Moscou est métamorphosé en une série de stands de foire (parmi lesquels le stand du magicien-prestidigitateur : le théâtre des Variétés). Même les jeux de mots évoquent ces jeux de foire. Berlioz, pour expliquer le mythe de la résurrection, parle des figurines aztèques sculptées en pâte à pain et représentant le menaçant dieu Vitzli-Putzli, lequel est une variante calambouresque de « Van'ka-Vstan'ka ». Façon amusante et cavalière de ramener les mythes religieux à des figures de la foire : ça ressuscite sans fin, comme la figurine au socle rond lesté de plomb se relève inlassablement à chaque coup...

On reconnaît encore aisément le stand tirs des foires dans les spectaculaires virtuosités de Behemoth et de Korovev. (On pourrait également voir dans leurs dégainements ultra-rapides une parodie western américain).

Lors du bal chez Satan on identifie également des jeux mécaniques, comme en aimait le 18e siècle : ainsi les figurines qui dansent sur un miroir. Ici c'est la connivence entre le mécanique et le vivant, qui crée l'ambiguïté inquiétante du texte.

L'activité ludique du Diable et de sa suite n'a pas de fin. Elle est inépuisable, parce que le Diable et sa suite sont éternellement jeunes. Ils sont l'énergie, la cruauté, l'inventivité des enfants. Et ils révolutionnent un monde pétrifié qui ne *joue* plus, parce que c'est un monde mort bien qu'il se dise « révolutionnaire ».

Voici Andrei Fokitch qui se présente à l'appartement 50, et tombe sur le Diable.

« Alors vous ne voulez pas jouer avec moi une partie de dés ? Ou peut-être vous aimez quelques autres jeux ? Les dominos ? les cartes ?
— Je ne joue pas, répliqua, déjà fatigué, le garçon de café.

— C'est tout à fait mauvais, conclut le maître de maison. Eh bien, à votre guise ! Il a quelque chose de mauvais chez les hommes qui évitent le vin, le jeu, la compagnie des femmes charmantes et la discussion à table ».

Mal en prend effectivement au malheureux d'avoir refusé le jeu : il est éjecté de la plus rude des manières...

Il n'y a pas que les épisodes ludiques et l'atmosphère de foire avec ses prouesses spectaculaires, ses outrances simplificatrices, ses jeux de massacres et ses filous et tricheurs confondus. Tout le roman lui-même peut être vu comme un jouet, ou du moins une de ces boîtes optiques qui, en créant l'illusion, fascinent l'enfant. La construction en abyme du roman (avec le drame de Ieshua qui est englobé dans celui du Maître, avec les deux villes emboîtées l'une dans l'autre

comme des jouets-gigognes) est une construction spéculaire qui reprend l'immense miroir du bal chez Satan.

Par ailleurs la brigade diabolique, avec ses doubles, fait penser à une équipe échiquéenne groupée autour de son roi (Woland) qui s'est trouvé une reine (Marguerite) et où Fagot-Korovev ou encore Behemot-Hans virevoltent avec leurs doubles appellations comme autant de « fous » et de « chevaux ». La parodie d'hommage organisée autour de la « reine » est une fantaisie sur le thème chevaleresque des échecs (avec son autre face, sinistre et drôle, qui est celle des « disparitions »).

Si l'on pousse plus loin l'idée de *jeu,* on verra que tout le livre est un jeu avec les mythes, un jeu de citations calambouresques et saugrenues (par exemple les noms de compositeurs célèbres : l'un amputé d'une « moitié » — comme l'échiquier : Rimski, à qui il manque Korsakov, l'autre, Berlioz, renvoyant à la *Symphonie fantastique* avec sa « marche au supplice » et son « songe d'une nuit de sabbat », le dernier enfin, Stravinski, renvoyant à la baraque de foire de *Petrouchka* et à la partie jouée avec le diable dans *Histoire du soldat*). La mosaïque des citations, mythologèmes et citations littéraires, plus la citation majeure de l'évangile, se présente comme un *jeu* mais un *jeu* tragique. Le jeu des évangiles apocryphes (comme l'a très bien démontré Milevoje Jovanovič) se conjugue au jeu des supercheries littéraires, des emprunts et captations sans fin (la Walpurgisnacht et toutes ses variantes, la reine Margot, Faust et Marguerite etc.) : tout entre dans une sorte de spectacle de « variétés ». La « commission des spectacles » d'une Moscou que connaît bien Bulgakov voit son rôle tenu momentanément par la commission de Woland et Cie ; quant au répertoire, il s'est élargi à l'ensemble de la culture et de la mythologie de l'homme européen... Le répertoire, c'est la culture universelle, la Commission est présidée par le Diable, et la procédure en est la parodie : parodie de la bureaucratie soviétique avec ses rites, sa perversité, son morne « âge adulte »...

Est-ce à dire que le *jeu* régit tout dans le chef-d'œuvre de Bulgakov ? que l'univers est devenu une baraque de foire ? que les grands mythes réemployés de façon calembouresques sont ravalés sans exception au niveau de thèmes grandguignolesques avec jeu de massacre sans fin ? En un sens, oui. Méphisto s'amuse à signaler sa nature méphistophélique, sous forme du fameux barbet, mais sculpté sur le pommeau de sa canne...

À ceux que son *jeu* laisse indifférent Woland déclare à demi-menaçant, à demi-compatissant : « C'est très mauvais signe ! »

Mais toute la structure du roman n'est pas ludique. Il y a des non-joueurs et il y a moyen d'arrêter le jeu justicier et méchant du Diable. Ce moyen, c'est la pitié. L'activité ludique et vengeresse du Diable s'arrête face à la pitié. On a beau calfeutrer les fenêtres, la pitié trouvera toujours une fente, dit le Diable.

Marguerite, en implorant pitié pour Frida, arrête le jeu de massacre, stoppe l'enchaînement vengeur des choses.

Encore Marguerite a-t-elle accepté d'entrer dans le jeu. Elle est même une joueuse-née. Et grâce à elle le roman connaît ses plus folles pages, et un vrai festival de magie de foire. Marguerite est follement *joueuse,* enjouée, magnanime, généreuse, poétique, une joueuse parfaite, qui s'adonne de toute son âme au jeu et qui, pour cette raison, est élue par Woland.

Un seul ne joue pas, parmi ceux qui sont dignes du jeu : le Maître. Le Maître ne joue pas, parce qu'il est épuisé par la création. Le Maître ne sera pas un Grossmeister du jeu, parce qu'il transcende le *jeu* et qu'il connaît plus et mieux que les règles du jeu, que la dialectique d'*agon* et d'*alea* : il connaît la pitié la plus profonde, celle du Christ, qu'il fait revivre dans son roman. Woland a une mémoire de joueur ; le Maître a une mémoire qui vit et souffre, et qui s'éteint. Le Maître s'incarne dans son roman et il en meurt. Ce que Marguerite fait pour Frida ; le Maître le fait à une échelle combien plus vaste, pour l'histoire humaine elle-même. C'est pourquoi il deviendra *Personne*, et il revivra pour lui-même la Passion. Intervient l'épisode le plus secret du roman, la vision du chapitre 19, où Marguerite voit en rêve le Maître, non rasé, habillé d'un uniforme grisâtre, en un lieu informe qui est à moitié le Golgotha, à moitié le goulag, tel que, dans sa grisaille à la Callot, l'a dessiné pour nous Sviechnikov.

« Margarita vit en rêve un lieu inconnu désespéré, morne, sous le ciel morose d'un tout début de printemps. Elle vit un ciel grisâtre et loqueteux, en mouvement, et sous ce ciel une volée silencieuse de freux. Une passerelle bancale, un vilain ruisseau aux eaux troubles. Des arbres misérables, demi-nus. Un tremble solitaire et, plus loin, parmi les arbres, derrière un potager, un minable baraquement en rondins — ni cuisine, ni cabane de bains, le diable sait quoi ! Tout alentour était privé de vie, et morne, à ce point qu'on était pris d'envie d'aller se pendre à ce tremble, à côté de cette passerelle. Pas un souffle de vent, pas un frémissement de nuage, pas une âme qui vive ! »

Le cauchemar a chassé le jeu. Le Maître a été relégué dans ce lieu sans vie, morne, et fait pour se pendre comme Judas. Ce cauchemar tranche sur le fond ludique et coloré, toujours terriblement animé du roman. Ici la mort a pris possession des hommes et le Maître, dans son pyjama de détenu, dépourvu de tout nom, est devenu « personne ». Ce pôle négatif du roman, fragment bien caché du monde concentrationnaire, est là pour témoigner du danger qui guette le Créateur — le Maître : refuser de lutter, abandonner le jeu, c'est aller à la mort.

Dans *Cœur de chien* Boulgakov avait construit son récit allégorique et loufoque sur le thème de l'apprenti-sorcier qui a profité de l'absence de son maître, mais a oublié le mot de passe magique. Dans *Le Maître et Marguerite* la magie noire s'est emparée de tout. Tout est déréglé. Le mot de passe est oublié. Le grand fauteur de

désordre, le Diable, règne en maître. Mais tout est démonstration *a contrario* : le désordre du Diable est un ordre juste comparé aux désordres des hommes. Le massacre du jeu de foire est une juste vengeance comparée aux gigantesques massacres de l'histoire. Messire, paradoxalement, réintroduit les règles justes du jeu. Jouons à nouveau, sans arrière-pensée autre que la pitié, comme Marguerite. L'équipe diabolique a raison de se méfier des hommes ternes, qui n'aiment pas jouer : ce sont les plus pervers tricheurs. La vraie cure que nous propose Boulgakov pour sauver ce monde, c'est le jeu. Que l'homme redevienne enfant, *homo ludens* ! Un certain Ieshua, d'ailleurs, l'avait déjà dit...

15e PARTIE

MIKHAIL BOULGAKOV, UN GUÉRISSEUR

CHAPITRE 75

UNE CURE DE FANTASTIQUE

> « Cet engouement débauché pour la force maligne – et pas pour la première fois (dans *Diaboliade* c'est poussé au mauvais goût) –, cette parenté avec Gogol par tant de traits et de parti pris du talent : ça venait d'où ? Ça s'expliquait comment ? Et quel étonnant traitement du récit évangélique avec cet abaissement du Christ, comme si toute l'histoire était vue par les yeux de Satan ! À quelle fin ? Comment le comprendre ? »
>
> Alexandre Soljenitsyne

Retour à la table des matières

Mikhaïl Boulgakov écrivit dans le secret de son cabinet, de 1928 à 1940, un texte d'abord intitulé « Le spécialiste au pied fourchu », puis « Roman sur le diable », puis « Roman fantastique », puis « le Prince des ténèbres » et enfin « le Maître et Marguerite ». Ce « roman sur le diable » est très certainement le plus grand roman des années 30 (bien que rares aient alors été ses lecteurs) et l'un des plus grands romans russes du siècle. C'est une œuvre complexe, peut-être pas tout à fait achevée, et qui relève d'un genre qu'a bien décrit E. Meletinski [1] : le roman « mythologisé ». Comme ces autres grands romans du siècle que sont *Petersbourg* de Biély, ou *Ulysses* de Joyce, ou *la Montagne magique* de Thomas Mann, le

[1] E. Meletinskij, *Poetika mifa* (*La poétique du mythe*), Moscou, 1976. En particulier le chapitre « Le mythologisme dans la littérature du XXe siècle », qui porte sur Joyce, Thomas Mann et Kafka. Sur les rapports structuraux avec le *Faust* de Gœthe, on consultera Bruce A. Beatie, Phyliss W. Powell, « Story and symbol : notes towards a structural analysis of Bulgakov's *The Master and Margarita* », *Russian Literary Triquarterly*, 15, 1978.

roman posthume de Boulgakov (qui fut découvert avec un recul de plus d'un quart de siècle) est en effet un roman consciemment polysémique où le réemploi des mythes anciens vise à fournir une clé de compréhension pour le destin humain d'aujourd'hui. Le réemploi de « mythologèmes » est absolument évident : l'Évangile de Mathieu, le mythe de Faust, le mythe de la reine Margot et bien d'autres thèmes se croisent en un subtil canevas ; mais c'est aussi le roman tout entier qui suggère une conception « mythologisante » du cauchemar de l'histoire. Le « roman dans le roman », c'est-à-dire le récit de la « trahison » de Pilate envers lui-même, que le Maître a écrit puis brûlé (comme Gogol les *Âmes mortes*), que restitue le Diable et que prolongera le poète fou Bezdomny (le « Sans-logis »), invite à une conception globale de l'histoire comme version retouchée du christianisme et de sa philosophie sotériologique de l'histoire humaine. On peut soutenir que *le Maître et Marguerite* est l'unique roman de Boulgakov. En effet *la Garde blanche,* écrite en 1923-1924, parue à moitié en 1924 et exhumée, comme *le Roman théâtral,* qui, lui, est franchement inachevé, avec un retard de plusieurs décennies, sont des œuvres plus proches respectivement de la nouvelle et de la comédie que du roman proprement dit. Boulgakov est avant tout un feuilletoniste et un homme de théâtre, disons un « poète comique ». Il se sent un successeur des deux grands poètes comiques qu'il vénère : Molière et Gogol. Molière, à qui il consacre une pièce (*le Joug des dévots*) et un roman autobiographique. Gogol qu'il pastiche, et dont il « achève » les *Âmes mortes* dans une pièce de théâtre.

La vie de Molière, qui commence et finit sur scène, qui subit la cabale des dévots, et n'est souvent sauvée que par l'intervention du roi, symbolise pour Boulgakov sa propre vie d'écrivain soviétique : ce qui importe c'est de bien jouer son rôle, c'est l'intonation, l'élégance, la fidélité à soi. Et telles seront les exigences de Boulgakov à l'égard de tous ses personnages, de la « tenue en scène », en quelque sorte. Ainsi donc le penchant premier de Boulgakov, qu'il ne trahira jamais, le porte au comique. Et comme tous les grands auteurs comiques, certainement aidé en cela par sa double fonction de médecin et d'homme de théâtre, il considère que la nature humaine est assez limitée, que le catalogue de ses vices est depuis longtemps dressé, et que seul le décor change d'une époque à l'autre. Ce penchant de Boulgakov, qui s'exprime dans ses feuilletons des années 20, ses nouvelles satirico-fantastiques (*Cœur de chien, Diaboliade, les Œufs fatidiques,* etc.) et ses pièces (*Fuite, Ivan Vassiliévitch,* etc.), s'est heureusement combiné avec un goût aigu pour le fantastique. Comique et fantastique exigent de leur créateur la même rigueur parfaite : le rire et l'inquiétude ne naissent que d'une insertion parfaite de l'invraisemblable dans un mécanisme monté avec soin, et fondé sur une observation précise du réel. Boulgakov, élève de Molière et de Gogol, construit avec rigueur ses « diableries ». Tout l'art de Boulgakov est déjà dans *Cœur de chien.* Le thème est celui, bien connu, de l'apprenti sorcier : à manipuler ce que l'on ne maîtrise pas, on déclenche des catastrophes. Ce thème est probablement le commun dénominateur de toute l'œuvre de Boulgakov : on le retrouve aussi bien dans les limites étroites d'une nouvelle comme *les Œufs fatidiques* que dans *le Maître et Marguerite.* Sur le thème général de l'apprenti

sorcier se greffe celui de la métamorphose provoquée : l'opération que la professeur Préobrajenski (au nom significatif : le « transfigurateur ») fait subir au chien Charik est à la fois une métaphore réalisée (Charikov aura un « cœur de chien », dur et cruel), une allégorie animée, une figure ambivalente du fantastique (est-ce un chien-homme ou bien un homme-chien ?) La composition est d'une rigueur parfaite, tout s'organise de part et d'autre de l'axe médian que représente l'opération chirurgicale : la métamorphose du chien en homme, l'opération inverse intervenant dans l'épilogue. La perception même du paysage, de la ville, des mœurs se modifie ; d'abord « canine », elle se fait « humaine », avant de redevenir « canine ». Du coup, le panorama de la « Russie de la NEP » acquiert une ambivalence et une étrangeté inquiétante. L'« animalité » humaine est un thème très antique des fabulistes comme des poètes comiques. Boulgakov l'actualise et l'« étrangifie » un peu plus.

Boulgakov avait un goût très vif pour la mystification. Conteur expérimenté, il savait que la littérature est une mystification, et il ne s'éloignera jamais beaucoup de l'origine « orale » de toute littérature, investissant toujours un narrateur au rôle de provocateur-mystificateur-commentateur. Ce goût va de pair avec une prédilection pour la stylisation, l'emphase gogolienne, le lyrisme ironique. De ce fait, Boulgakov a carrément rompu avec la tradition du « roman russe » réaliste. Il ne vise nullement à créer, par une narration longue et sinueuse, l'illusion de la vie. Le nouvelliste prédominera toujours chez lui. Mais il n'en a pas moins avec le « roman russe » un rapport, qui est un rapport d'ironie. C'est ainsi que *la Garde blanche* se présente comme une variation ironique sur le thème tolstoïen de la « famille heureuse ». Car la famille Rostov est perceptible en filigrane sous la famille Tourbine. La même aura de bonheur et de droiture la baigne. Nikolka et Alexis rappellent les héros de la trilogie autobiographique et de *Guerre et paix.* L'appartement de la rue Alexeievski, désuet et charmant, avec son horloge qui joue une gavotte, et son poêle de faïence couvert de graffiti facétieux, symbolise le refuge d'une certaine élégance de vie. Les Tourbine sont chevaleresques par nature et obéissent au dernier conseil de leur mère : « Vivez en harmonie ». Boulgakov ne cède pas à l'attendrissement. Son slogan : « Oh ! n'enlevez jamais l'abat-jour orange de la lampe ! » peut être diversement interprété : ironie orientée contre l'individualisme petit-bourgeois, ou bien éloge humoristique de la dernière « famille heureuse » à la Tolstoï ? Les Tourbine sont des rescapés de la tourmente, et *la Garde blanche* est perçue comme un roman rescapé de la grande désagrégation des formes. L'action est concentrée sur trois journées de décembre 1919 (la prise momentanée de la ville par les anarchistes de Petlioura). Aucun effort n'est tenté pour créer un roman historique. La structure de la fable reste « nouvellistique », c'est-à-dire brève et caustique. L'effet de roman, c'est-à-dire d'une complication mimétique de la vie, est obtenu par différents procédés. Il y a d'abord l'encadrement, la stylisation à la manière des chroniques anciennes et de l'Apocalypse. Procédé souligné et même caricaturé, puisque le poète futuriste et syphilitique qui vient consulter Alexis en fin de roman donne une version « pathologique » et grotesque de ce qui, dans le prologue, avait une sombre beauté.

Boulgakov suggère ainsi que le sentiment eschatologique vécu par ses héros, et chanté dans son prologue, n'est peut-être, après tout, que l'effet d'une vulgaire et passagère chaude-pisse de l'histoire... Toute la musicalité appuyée de *la Garde blanche,* cette succession de leitmotive qui encadrent et organisent la fable, a une flamboyance appuyée, nettement auto-ironique.

Un autre procédé, tout à fait tolstoïen, est celui de la naïveté. Nikolka est un jouvenceau, et il lui faut découvrir ce que signifient l'honneur, la mort, un cadavre, une mitrailleuse, La scène centrale et magnifique de la mort de Naj-Turs est une « leçon de mort » très tolstoïenne, et presque socratique (Tolstoï, pour découronner le faux courage, s'appuyait sur les leçons que donne Socrate dans le *Lachès* de Platon).

> « Il avait peur d'avoir peur et vérifiait continuellement : N'as-tu pas peur ? — Non, je n'ai pas peur, répondait une voix enjouée dans sa tête, et Nikolka, fier de se montrer courageux, blêmissait encore plus » (ch. XI).

Encore un autre procédé tolstoïen joue un rôle constructeur dans *la Garde blanche,* comme dans toute l'œuvre de Boulgakov : c'est le recours aux rêves et aux semi-rêves. Boulgakov n'est nullement influencé par le freudisme, aucun « inconscient » ne manipule ses personnages. Mais en revanche les « boiteries » de la perception, les « associations » de sensations, les transcriptions dans le rêve de menus faits de la veille jouent constamment un rôle dans ses constructions romanesques. C'est ainsi que l'enchaînement des chapitres ou des parties se fait très souvent sur les « associations » de perceptions. À la fin de la seconde partie, Nikolka, réfugié dans l'appartement de la rue Alexeievski, après l'écrasement des « volontaires » et la mort héroïque de Naj-Turs, tombe de sommeil et perçoit à travers ce sommeil les événements de l'appartement : l'angoisse d'Hélène qui soigne Alexis mourant, l'arrivée incongrue du fiancé trompé de Jitomir, Lariossik, le « jeune homme à l'oiseau ». Le pépiement de l'oiseau, transporté contre vents et marées de l'histoire, se transforme en une interpellation de Nikolka par son petit nom. Cette « révélation » cocasse, qui emprunte les chemins de l'incongru, rappelle la révélation du sens de la vie qui est accordée à Pierre Bezoukhov lorsque, de la cahute où il est prisonnier, il entend un soldat crier « il faut atteler ! » (*zaprjagat' nado*) et comprend « il faut coordonner » (*soprjagat' nado*). Le sens de l'histoire est personnel, inattendu, quasiment calembouresque... Constantin Leontiev s'étonnait, chez Tolstoï, de l'importance accordée à ces états physiologiques de demi-réveil, d'actes manqués, de révélations fortuites. Il y voyait la marque d'une personnalité « individualiste jusqu'au monstrueux » [1]... Boulgakov tire de ces « leçons » du hasard de moins grandes conclusions que Tolstoï. La leçon, c'est que la vie est têtue, et que Lariossik avec sa cage à oiseau a sans doute « raison ». Ne soyons pas trop malins, ni trop adultes : telle est la

[1] K. Leont'ev, *Analiz, stil' i vejanie* (*L'analyse, le style et l'inspiration*), Moscou, 1911 ; rééd. Brown University Press, 1965.

philosophie de Boulgakov. Le rêve d'Alexis qui voit les adversaires d'aujourd'hui réunis outre-tombe dans l'image d'Épinal d'un saint Pierre accueillant « rouges » et « blancs » dans son paradis, rejoint la descente à la morgue de Nikolka au chapitre 17 : le tumulte de l'histoire n'est rien face à la mort.

Le leitmotiv de la tempête de neige qui encadre tout le récit (l'épigraphe est tirée de *la Fille du capitaine,* au chapitre « La tourmente ») est une des « images mythiques » récurrentes de la littérature russe. Boulgakov le sait : de Pouchkine à Dostoïevski, de Pougatchev aux *Démons,* puis au Tolstoï de *Maître et serviteur,* au Blok des *Douze* et au Pilniak de *l'Année nue,* la tourmente de neige symbolise le refus de la rationalité, de l'individualisme. Elle est l'image des destins russes : ballotés, ambigus, brouillés... Boulgakov soumet son Kiev de décembre 1919 au leurre de la tourmente de neige. Pour lui il s'agit d'une leçon de scepticisme. Flocons et « démons » tourbillonnent ; le « foyer » de la Civilisation (Kiev est devenue la Ville, l'*Urbs*) est assailli par l'élémentaire. Plus rien ne veut rien dire. Mais un homme doit rester un gentilhomme, et c'est la seule leçon de *la Garde blanche* (une leçon qui, dans la version plus grossière de la pièce *Les jours des Tourbine,* semble avoir fasciné le camarade-despote Staline)...

La Garde blanche, de par son apocalyptisme, est un peu l'ouverture du septième sceau. Lorsqu'il écrit, en 1936-1937, son *Roman théâtral,* Boulgakov raconte ses mésaventures théâtrales et suggère que l'époque ne supporte plus qu'on ouvre les septièmes sceaux. Le roman de Maxoudov, *les Neiges noires* (un oxymoron), c'est évidemment *la Garde blanche.* Le théâtre Indépendant est le MHAT. La finesse de l'observation des mœurs du monde de la scène aboutit à une véritable virtuosité dans le comique satirique : la scène de la dictée de sa pièce par Maxoudov à Polixena Vassilievna est peut-être le morceau de prose le plus éblouissant de tout Boulgakov. Mais *le roman théâtral* est inachevé, et ne résout pas le problème soulevé : la résistance de la vie à l'art.

C'est au *Maître et Marguerite* que Boulgakov a confié cette mission. Et c'est par cette œuvre qu'il a introduit dans l'histoire du roman russe une page entièrement neuve. Certes, l'œuvre contient nombre d'éléments déjà présents dans les ouvrages antérieurs : la rapidité « nouvellistique » de la fable, la démultiplication des sens grâce au « roman dans le roman », les « métamorphoses », un avant-plan de mystification prononcée, un alliage de fantastique et de satire d'incessantes « sautes » du récit qui passe du plan « réel » (la Moscou d'aujourd'hui — 1937) au plan « imaginaire » (Jérusalem sous Ponce Pilate). Après le Kiev très pittoresque de *la Garde blanche* (ses collines, ses jardins suspendus, son lacis de terrasses), voici que Moscou devient le premier personnage du roman. « Boulgakov nous a rendu Moscou » [1], déclare le critique-philosophe Alexandre Piatigorski. Le lien organique et central avec une ville est

[1] A. Piatigorskij, « Pasternak i *Doktor Živago* » (*Pasternak* et *Le docteur Živago*), *Vremja i my,* 25, 1975.

peut-être l'élément le plus profondément « romanesque » du *Maître et Marguerite,* qui est relié à Moscou aussi organiquement que *l'Adolescent* à Saint-Pétersbourg, au point que nous ne pouvons aujourd'hui nous promener près des « Étangs du patriarche » sans voir rouler la tête de Berlioz sous les rails du tramway... ni contempler la ville de la terrasse du Mont des Moineaux sans chercher dans le ciel le sillon de la cavalcade de Woland et sa suite.

On sait grâce aux travaux de Marietta Tchoudakova que le roman est né comme une nouvelle, centrée sur la séance de magie noire au Théâtre des Variétés [1]. L'intrusion du « spécialiste au pied fourchu » dans la société stalinienne des années 30 était une sorte de leçon de justice paradoxale. Le diable châtiait les concussionnaires, les affairistes, les persécuteurs. Et c'est le diable qui, dans cette première variante, apportait un démenti au scepticisme de Berlioz concernant l'existence du Christ, introduisait dans le récit l'épisode du jugement de Ieshua par Pilate, et toute cette partie du texte s'intitulait « évangile de Woland ». Et s'il s'en prenait surtout au monde du spectacle, c'était que Boulgakov y avait des offenses personnelles à venger. Mais aussi parce que le théâtre est la figure allégorique de la société elle-même. Le roman est vraiment né lorsque Boulgakov a greffé sur ce conte satirico-fantastique le personnage du Maître accompagné de sa bien-aimée, Marguerite, et de son roman sur la lâcheté d'un certain Ponce Pilate, il y a deux mille ans de cela. C'est dans les cahiers datés de 1933 que Marguerite mentionne pour la première fois le Maître dans une conversation avec Azazello (qui s'appelle encore Fiello). « Il a écrit un livre sur Ieshua Ga-Nozri », déclare-t-elle. Le Maître n'aura pas de nom ; il gardera jusqu'à la version définitive ce titre oriental et énigmatique qui l'apparente aussi bien à Jésus de Nazareth qu'au mage géorgien, ancien condisciple de Djougachvili... Gourdjieff. Le Maître n'apparaît que tardivement dans la narration. Il rejoint Ivan à l'hôpital psychiatrique de Stravinski, avant d'être « racheté » par Marguerite au tribunal de Woland. Il se voit alors attribuer une maisonnette blanche où il connaîtra éternellement, en compagnie de sa bien-aimée, la « liberté » et le « repos », expression qui nous renvoie explicitement au court poème de Pouchkine, daté de 1834 : « Il est temps, mon ami, il est temps ! »

Ici bas point de bonheur, mais liberté, repos...

Dans sa « grande fantaisie » sur fond stalinien, Boulgakov veut-il nous suggérer, comme le soutient le philosophe Piatigorski, que nous sommes « au-delà des significations » ? Le Maître introduit dans l'œuvre son « roman » sur Ieshua. Roman inspiré par l'Évangile de Mathieu — lui-même un personnage du récit du Maître — et par les évangiles apocryphes que Boulgakov avait scrupuleusement

---

[1] M. Čudakova, « Arhiv M. A. Bulgakova » (Les archives de M. A. Boulgakov), *Zapiski otdela rukopisej gosudarstvennoj biblioteki im. Lenina,* 37, 1976, et également « Tvorčeskaja istorija romana M. Bulgakova *Master i Margarita »* (*La* genèse du roman de M. Boulgakov, *Le maître et Marguerite*), *Voprosy literatury*, 1, 1976.

étudiés. Comme l'a suggéré B. Gasparov [1], le récit du Maître a été conçu lui-même comme un nouvel « apocryphe ». L'« apocryphisation » de l'histoire fait partie intégrante du projet boulgakovien : il ne saurait y avoir dans le domaine du témoignage humain sur l'histoire de textes « canoniques ». Toute l'histoire humaine est « apocryphe », c'est-à-dire suspecte. Néanmoins son roman sur le Christ mène le Maître à la folie parce qu'on ne touche pas impunément au problème du bien et du mal, de l'acceptation du sacrifice et de la mort. Devenu fou, le Maître est conduit chez Stravinski et rend des visites nocturnes à son voisin, le poète Ivan. La clinique de Stravinski est, avec la police de Yalta, le point de recueil des « victimes » du passage du diable à Moscou.

Les exégèses de ce livre ne font que commencer. Il est à parier qu'elles se multiplieront, et même au-delà de la parution des brouillons, variantes et carnets de Boulgakov, si du moins une telle publication voit jamais le jour. Un exégète yougoslave, Milovoje Jovanovié, a étudié « l'Évangile de Mathieu comme source du *Maître et Marguerite* » [2] et largement démontré que cette influence s'exerce sur la partie « moscovite » du roman. (Par exemple, l'épisode du transfert chez Stravinski correspondrait à l'expulsion des démons.) Un exégète britannique, D.G.B. Piper [3], a démontré l'exacte correspondance du roman avec les épisodes saillants des années 30. (Par exemple, l'élaboration du mythe chrétien par Pilate correspond à celle du mythe de la conspiration après l'assassinat de Kirov, sur ordre de Staline.) Boris Gasparov a mis en relief la polysémie fondamentale du roman de Boulgakov. L'incendie qui ravage Moscou au départ de la troupe diabolique, allumé par les acolytes de Woland et contemplé par Woland lui-même du haut du Mont des Moineaux (il est assis sur un pliant), évoque à la fois l'incendie de Rome contemplé par Néron, et celui de Moscou, contemplé par Napoléon, mais aussi celui de la ville des *Démons* de Dostoïevski. Ce que Gasparov ne semble pas relever, c'est le rôle de l'*orage* : l'orage joue ici le rôle dévolu antérieurement à la tourmente de neige. La tourmente effaçait les fautes individuelles. L'orage au contraire les souligne outrancièrement dans la déflagration de ses éclairs. La même pesante chaleur, les mêmes orages justiciers déferlent sur l'océan humain de Jérusalem et celui de Moscou des années staliniennes. Gasparov a entièrement raison de définir la structure du roman comme « leitmotivienne ». C'est-à-dire qu'elle englobe une multitude de mythes ou thèmes mythiques. Mais, au-delà du recensement de ces leitmotive, recensement qui sera peut-être à jamais inachevé, tant l'œuvre est imprégnée de citations culturelles, il nous faut réfléchir sur la signification de cette structure.

---

[1] B. M. Gasparov, « Iz nabijudenij nad motivnoj strukturoj romana M. A. Bulgakova *Master i Margarita* » (Observations sur la structure « à motifs » du roman de M. A. Boulgakov *Le maître et Marguerite*), *Slavica hierosolymitana,* III., 1978.

[2] Milivoe Jovanovié, « Evangelie ot Matfeia kak literaturnyj istočnik *Mastera i Margarity* » (L'Évangile de Matthieu en tant que source littéraire du *Maître et Marguerite*), *Zbornik za slavistiku* (Belgrade), 18, 1980.

[3] D. G. B. Piper, « An approach to Bulgakov's *The Master and Margarita* », *Forum for Modern Language Studies,* Apr. 1971.

On remarquera que le procédé des « déclics » dus au rêve ou aux états semi-conscients sert, ici aussi, à « motiver » les passages du plan moscovite au plan « pilatien ». À chaque déclic, la même phrase achève le chapitre « moscovite » et commence le chapitre « pilatien », (un peu comme dans une « couronne de sonnets »), la motivation étant d'abord l'hallucination de Berlioz, puis le rêve d'Ivan Bezdomny, puis le roman lui-même du Maître. En habile virtuose du genre fantastique, Boulgakov inocule suffisamment de « motivation » psychologique, pour que nous soyons tenus en état d'incertitude. Mais surtout il nous faut voir que les « filigranes » mythiques qui se laissent déchiffrer sous le texte prennent sens sur le fond de la *diaboliade.* Les diableries fantaisistes et cruelles qui ravagent la « Moscou griboédovienne » [1] (celle du *Malheur d'avoir trop d'esprit,* les Famousov ont changé, mais le pharisaïsme est le même) aident le lecteur à recouvrer le sens de la justice. On pourrait dire qu'il s'agit d'une cure homéopathique de mal. Cette thèse, développée par le brillant critique polonais Andrzej Drawicz [2], a de forts arguments. Le recours au *diabolus minor* qu'est Woland n'a évidemment de sens que face au *diabolus major* implicitement présent. *Diabolus minor* cruel à l'occasion (les décapitations de Berlioz et Maïgel en font foi) mais qui, homéopathiquement, guérit l'esprit du trouble où le jette la perversion complète des coordonnées du bien et du mal. L'aller et retour de la fable boulgakovienne entre Moscou et Jérusalem signifie le déracinement de l'homme par rapport à son histoire. Ivan Bezdomny est « orphelin », « sans foyer », Le Maître perd son refuge moscovite en sous-sol, où venait le rejoindre la bien-aimée. Plus personne n'est « bien logé » dans l'histoire humaine.

On sait que la « question du logement », de la superficie dévolue à chacun, de la « débrouillardise locative » a été très souvent traitée par M. Boulgakov (cf. *le Traité du logement,* 1926). L'homme mal logé, dans *le Maître et Marguerite* est un tragique autant que loufoque et comique. Cet homme délogé n'a plus de religion, la révolution l'a expulsé de ses aîtres et de son histoire « ancienne ». Korovev explique à Marguerite que « ceux qui sont familiers de la cinquième dimension n'ont aucune peine à élargir leur logement aux dimensions souhaitées », cependant que Woland lui-même, contemplant ses victimes du Théâtre des Variétés, déclare avec condescendance :

> « Ils sont étourdis... eh bien quoi... même la compassion frappe quelquefois à leur cœur... ce sont des hommes ordinaires... Dans l'ensemble ils ressemblent à ceux d'avant, simplement la question du logement les a gâtés. »

Cet homme délogé (par qui ? la révolution ?), cet homme « gâté » par la recherche de son toit, avili par la « débrouillardise », a perdu le tout repère moral,

---

[1] Allusion évidente à l'ouvrage de M. Geršenzon, *Griboedovskaja Moskva* (*La Moscou griboédovienne*).

[2] Andrzej Drawicz, « *Master i Margarita* kak oružie samozaščity » (*Le maître et Marguerite* comme arme d'autodéfense), in G. Nivat, ed., *Odna ili dve russkih literatury ?* (*Une ou deux littératures russes ?*), Lausanne, 1981. Et aussi *Mistrz i diabel,* Cracovie, 1987.

il est capable de prodiges de survie, mais n'a pas de « refuge ». Boulgakov n'est plus chrétien, ou pas encore chrétien, bien qu'il souhaiterait passionnément, comme Pilate, suivre le philosophe vagabond, pour qui tous les hommes, même les tortionnaires, sont des êtres bons sans le savoir eux-mêmes. C'est dans des limbes préchrétiens que logeront éternellement Pilate et son sauveur, le Maître. Ils seront libérés de leur migraine, et de leur peur. Ils connaîtront le « repos » et la « liberté », dont Pouchkine se contentait. Boulgakov, en somme, se satisfait d'un refuge qui n'est pas le paraclet chrétien, ce paradis dont rêvait Gogol sans pouvoir y atteindre même en poésie. Ce refuge n'est qu'entrevu. Il ressemble à celui dont ont toujours rêvé les grands amoureux. L'aspect légendaire de l'épilogue souligne qu'il s'agit d'un lieu imaginaire, logé dans l'imaginaire humain. Ainsi la « grande fantaisie » de Boulgakov aura un double épilogue, l'un onirique et ahistorique, l'autre satirique et de retour dans le « réel ».

Beaucoup a été écrit sur la structure même de ce livre. La plupart des commentateurs ont voulu en fournir l'interprétation, qui, selon eux, dévoilait le secret de ce livre. Or la structure du *Maître et Marguerite* comporte une part énigmatique incompressible. Boulgakov à la fois raconte la naissance d'un mythe (le mythe chrétien), et en fait la parodie. La naissance du mythe, c'est la conjonction d'un être totalement bon, irréaliste et idéaliste (Ieshua) avec une situation politique précise : le Sanhédrin, la lutte de Pilate contre le Sanhédrin, l'art d'utiliser l'assassinat politique pour forger une légende (Boulgakov imagine l'assassinat de Judas par un agent secret de Pilate, un peu comme l'assassinat de Kirov sur ordre de Staline : la scène de l'ordre non-dit est un chef-d'œuvre de raffinement machiavélien). La parodie du mythe, c'est la Russie des années 30, où le Maître est tourmenté par la gent des carriéristes solidement installés dans le régime ; le diable est alors un ersatz de Providence, car il sévit contre cette gent odieuse et mesquine, leur démontrant à tous qu'ils mentent. Dans la parodie, selon les lois carnavalesques, a lieu l'inversion hiérarchique : le diable acquiert vertu bénéfique, les puissants sont dépouillés. Boulgakov a établi Pilate au centre de cette structure. Il est le héros et de la protohistoire et de la parodie. Il fait la liaison entre les deux fables, les deux villes, les deux niveaux de ce livre. Car, choisi par le Maître pour protagoniste de son roman, il est l'incarnation de la lutte du bien et du mal dans l'homme, et plus particulièrement de la peur des autorités établies. Ce haut fonctionnaire aurait pu suivre le prophète en sandales, mais il n'en a pas eu le courage. Un commentateur anonyme a pu dire avec justesse que Boulgakov dénonçait, dans la Russie des années 30, « une atmosphère généralisée de pilatisme » [1]. Pilate est le lien entre les deux niveaux du roman à la jointure entre le pôle de justice et de beauté absolue (toujours accompagné par le soleil qui, pendant l'interrogatoire de Ieshua, vient tomber sur les sandales du prisonnier) et le pôle de vilenie, couardise, mesquinerie (qui, lui, baigne dans le clair de lune : ainsi Pilate sous la colonnade).

---

[1] J'emprunte le mot au critique anonyme dont fut publié un article schématique, mais, intéressant dans *Grani,* 80, 1971, intitulé « Kazn' Pontija Pilata », (Le châtiment de Ponce Pilate).

De par sa structure même, le roman de Boulgakov est un roman sur la création, comme tous les grands romans mythologisants du XXe siècle. Et Boulgakov a remarquablement mis en scène l'ambiguïté de toute création : elle relie deux époques, elle se nourrit à deux principes, elle pactise avec le mal, comme avec le bien. L'absolution de Pilate contraste paradoxalement avec le destin final du Maître, qui, lui, n'est ni absous ni condamné, et se réfugiera pour le restant de l'éternité à mi-chemin des pôles contraires, dans la maisonnette hors du temps, des soucis et de l'eschatologie chrétienne, dont rêvait Pouchkine, En somme, le personnage s'en tire mieux que l'auteur...

C'est cette complexité structurelle qui confère au *Maître et Marguerite* l'inachevé, l'incomplétude qui accompagnent toujours les grandes œuvres. En somme ni Inferno, ni Paradiso, mais un entre-deux ambigu, où l'auteur situe sa propre lassitude. Car la tonalité-clé, c'est bien celle de la lassitude. Boulgakov démontre avec virtuosité l'imbrication de tous les mythes humains, il en fait un réemploi brillant ; il réduit la lâcheté humaine à une constante de toujours, et le paradoxe c'est que l'homme nouveau du socialisme se prête encore plus à cette réduction que l'homme ancien (Pilate). Tout se répète mais en moins brillant, sous une forme parodique. Le créateur est, en un sens, condamné à la redite : conviction classique que tout est dit, et que l'homme est une addition de vices catalogables... Conviction que le créateur sera toujours persécuté, qu'il sera toujours *déclaré fou.* Cette lassitude est un élément fondamental de la structure même du roman. La richesse polysémique de la fable, des réemplois, de la polyphonie historique comporte cet élément plus profond, qui est *l'épuisement.* L'homme boulgakovien est épuisé par l'histoire. La *clinique* de Stravinski est en somme une bénédiction ; l'empoisonnement est une issue de secours. Et même le Paradiso, l'eschatologie chrétienne, le salut final sont une solution trop fatigante pour le Maître. D'où cette solution « pouchkinienne » : la liberté et le repos.

Il est vrai que Boulgakov met au premier rang des vertus la *création active,* et qu'il fait de la lâcheté le vice principal, comme Gœthe faisait de l'acédie ; mais l'énergie créatrice, si manifeste chez Boulgakov sous l'aspect de cette « grande fantaisie » diabolique apparentée au cirque et à la prestidigitation, n'est pas, ou plus, l'essentiel ; la fatigue, une fatigue personnelle et historique, une immense fatigue de l'humanité éternellement aux prises avec le mal, imprègne toute l'œuvre. Si la durée biologique, composante primordiale du roman de type tolstoïen, est absente de l'œuvre de Boulgakov, la durée historique la remplace, et se manifeste par cette lassitude de l'histoire. Boulgakov, qui n'a pas connu le Goulag, est néanmoins un rescapé de la « grande terreur, un homme qui a profondément intériorisé l'effet maléfique du totalitarisme du XXe siècle. La « vengeance poétique » d'un grand poète comique et satirique s'est enracinée dans une méditation sur l'histoire, et dans cette lassitude du Créateur, exprimant métaphoriquement l'immense lassitude de l'humanité tout entière, dont le salut possible est la création et l'imaginaire.

L'ambivalence de Boulgakov demeure jusque dans sa postérité. D'une part, il est aujourd'hui un auteur russe soviétique reconnu, cité, donné en exemple. Il symbolise la reprise en main de leur littérature et de leur destin par les Russes eux-mêmes (et à ce titre il sert — involontairement — une certaine cause nationaliste, non exempte d'antisémitisme). D'autre part, sa découverte à retardement a considérablement influencé toute l'actuelle littérature russe, favorisant une certaine orientation « fantastique » de la littérature russe officielle et fournissant à la littérature dissidente un exemple de résistance par l'imaginaire. Son fameux aphorisme paradoxal « les manuscrits ne brûlent pas » a rendu espoir à la littérature russe. Sa « découverte » a déclenché le renouveau du fantastique satirique russe (même avant sa publication, puisque plusieurs avaient eu connaissance du manuscrit). Boulgakov a montré à toute une génération (mais qui n'était pas la sienne) qu'à la pression du totalitarisme on pouvait répondre par le fantastique. C'est en somme la voie qu'a prise toute une partie de la littérature russe, de Dombrovski et Tertz à Zinoviev. À la suppression insupportable de la terreur, Boulgakov a opposé quelque chose d'incompressible en l'homme : l'imaginaire, la création. Ce résidu incompressible d'humanité, c'est le Maître avec son bonnet de fou dans la clinique de Stravinski. C'est l'amour humain (l'amour illégal du Maître et de Marguerite est un chapitre de plus à *l'Amour et l'Occident* de Denis de Rougemont). C'est l'onirique, le rêve, le sabbat auquel participe Marguerite. Dombrovski transportera son Maître non dans la clinique psychiatrique mais dans le cachot des geôliers du KGB et, lui aussi, le fera survivre par l'imaginaire. Lui aussi scrutera le récit évangélique pour y lire le sens des trahisons de l'homme à travers toute l'histoire (c'est de manuscrit du père André, réflexions sur la trahison de Judas et d'un autre traître, resté inconnu). Lui aussi récusera le texte *canonique* de l'histoire et démontrera que toute histoire est *apocryphe.* Lui aussi exprimera l'immense lassitude de l'homme soumis à l'insoutenable pression de la terreur.

Ainsi le roman « mythologisant » de Boulgakov a fourni à la littérature russe le modèle d'une issue. Mais il a aussi fourni à la littérature mondiale un des grands textes interprétatifs du XXe siècle. Héritier de Gogol et de Molière, Boulgakov a su inventer une variante du roman historiosophique européen, roman sur les fins de l'histoire. L'histoire humaine est une « migraine », un cauchemar répétitif et « lunatique ». La précision d'horlogerie du fantastique boulgakovien (dont le texte se referme hermétiquement sur le nom et le grade du « cinquième procurateur de Judée, le chevalier Ponce Pilate ») se combine avec une « remontée » de tous les mythes humains, une « revue » parodique de l'histoire humaine. La fable de Boulgakov est couronnée par l'amnésie : « et la mémoire du Maître, inquiète, toute percée d'aiguilles, commença à s'éteindre ».

16e PARTIE

EXILS RUSSES

CHAPITRE 76

LE « TROISIÈME TOLSTOÏ »

Retour à la table des matières

Alexeï Nikolaïévitch Tolstoï, le « troisième Tolstoï », subit aujourd'hui une relative éclipse : après des tirages énormes, les ouvrages du « comte bolchevique » ne retiennent plus autant l'attention du lecteur actuel. Peut-être est-ce le contrecoup de l'excès de gloire qu'il connut lorsque, commensal et ami de Staline, il devint l'auteur soviétique le plus adulé, et aussi, il faut, hélas, le reconnaître, le plus adulateur du grand Guide. Restent deux raisons pour relire et apprécier Alexeï Tolstoï. La première tient à son extraordinaire don de styliste, qui empêchera sans doute une partie de son œuvre de sombrer dans l'oubli, qui fait de lui un conteur classique et un maître du verbe russe. La seconde tient à son itinéraire, si singulier, mais caractéristique d'une partie de l'intelligentsia russe, ralliée à Staline par « national-bolchevisme », formule inventée par l'historien Oustrialov, dont Alexeï Tolstoï fut un moment assez proche.

Il apparut sur la scène littéraire russe en 1907, et atteignit la notoriété en 1911. Andreï Biély le décrit ainsi dans son tome de Mémoires intitulé *Entre deux révolutions* : « Moscou fit connaissance avec Alexeï Tolstoï, que Brioussov présenta comme un poète débutant. Il avait une apparence romantique : un visage allongé, encore maigre, pâle, tel un masque de gypse, des boucles de cheveux longues, tombantes, à l'ancienne mode ; une redingote serrée, et une écharpe en

lieu de cravate : on eût dit Lenski ! Il se comportait avec une sorte de hauteur modeste [1]. » Avec le temps, ce Lenski s'empâta, mais il garda toujours quelque chose d'aristocratique, même dans son cynisme et ses manières de jouisseur alangui. Au dire d'Ivan Bounine, c'était « un causeur joyeux et intéressant, un déclamateur remarquable de ses propres œuvres, un cynique qui charmait par sa sincérité. Doué d'un esprit vaste et pénétrant, bien qu'il affectât volontiers des allures de fainéant insouciant. Habile profiteur autant que gaspilleur prodigue. Maniant une langue russe très riche, il sentait et connaissait tout ce qui est russe, comme peu [2] ».

Le comte Alexeï Tolstoï entra en quelque sorte sur la scène littéraire russe comme Pierre Bézoukhov dans les salons de Petersbourg, nonchalamment, avec un cortège légendaire de mystificateur, et un goût pour les fêtes qui ne le quittera jamais. Étudiant à Dresde, où il se rend avec une première épouse, qu'il quittera bientôt pour une femme peintre, Sofia Dymchytz, il publie un premier recueil de vers, *Au-delà des fleuves bleus,* en 1907, et déjà le pittoresque des gentilhommières qui s'éteignent s'y exprime avec un prosaïsme feint, qui peut rappeler les vers de Sainte-Beuve. En 1910 son premier chef-d'œuvre, les *Contes de la Pie* révèlent son étonnant talent de conteur : sûreté stylistique, plasticité « à la russe », flair pour les mots, jamais en défaut. Il adore la vie de bohème, se lie avec les artistes les plus novateurs, Somov, Benois, Koustodiev (dont l'art stylisé et exubérant est parent du sien), avec des écrivains déjà entrés dans la notoriété comme Teffi, Balmont, Volochine, etc. Bakst et Kontchalovski feront son portrait ; son visage tôt empâté, ses cheveux coupés « au bol », sa recherche vestimentaire, ses collections de bibelots et de pipes anglaises font de lui un « personnage », dont tous raffolent.

Il adore le théâtre et écrira plusieurs pièces, jouera même, à côté d'acteurs professionnels, dans sa pièce *Mon petit canard* (1916). Avec Sofia Dymchitz il fait de longs séjours à Paris, bavarde de longues soirées avec Ilia Ehrenbourg à la Closerie des Lilas, fait partie du premier « Montparnasse russe ». Son père, un tyran excentrique qui lui a inspiré ses *Toqués* était maréchal de la noblesse de Samara, il lui laissa ses 35 000 roubles d'héritage, ce n'était pas énorme, et Tolstoï n'était pas économe. Mais c'est quand même ce qui lui permet de s'installer à Moscou, où, en 1912 et 13, il devient une figure de proue, fréquentant les hôtels particuliers de madame Morozova, des frères Riabouchinski, et autres mécènes de l'art nouveau. Lorsque Marinetti vient à Moscou en 1914, Tolstoï se joint au scandale qu'organise Maïakovski. Mais surtout, il fréquente Sologoub et Rémizov, lequel exerce sur lui une influence certaine, bien qu'il l'ait reniée plus tard.

Par sa mère, que son père avait répudiée après qu'elle l'eut quitté, Tolstoï était un Tourguéniev, et il s'apparentait à cette noblesse russe intellectuelle qui

---

[1] Andrej Belyi, *Meždu dvuh revoljucij,* Leningrad, 1934, p. 222.
[2] Ivan Bunin, *Vospominanija,* Paris, 1950, p. 202.

embrassait avec passion toutes les causes libérales. Dans la revue *Apollon,* de Serge Makovski, il publiera un charmant récit, *Une journée à Tourénévo.*

L'aristocrate nonchalant était aussi un gros travailleur, un écrivain exigeant pour soi, et sa production se fait régulière : se proclamant volontiers « seigneur d'outre Volga », il écrit ses « récits d'outre-Volga », ses Toqués, son récit le *Seigneur boiteux*, autant de textes savoureux, où le grotesque affleure toujours, à travers les incrustations stylisées. Il n'y a ni intrigue ni philosophie : tout tient dans la saveur de l'ornementation, dans la justesse du lexique. Tolstoï aura beau, plus tard, se contorsionner pour donner des justifications idéologiques à son tableau grotesque et faisandé de l'ancienne Russie seigneuriale en train de s'ankyloser, ce qui fait sa force n'est — nullement l'idée, mais toujours le plaisir du mot. Ce qu'exprimait très bien Korneï Tchoukovski, dans une recension de 1911 : « C'est un talent harmonieux, heureux, libre, aérien, jamais tendu. Il écrit comme il respire. Tout ce qui lui tombe sous la plume, arbres, juments, couchers de soleil, vieilles grand-mères, enfants, tout vit, resplendit, tout enchante [1] ... »

En 1915 Tolstoï épouse la poétesse Natalia Krandievskaïa, après un épisode intermédiaire avec une ballerine. Ce sera une union heureuse, qui durera jusqu'en 1935. Pendant la guerre, il va au front comme correspondant d'un quotidien de Petersbourg, il en rapporte des récits de guerre très justes, sans pathos, tel *Un homme ordinaire.* Il célèbre la « purification » apportée par la guerre. Il se rend aussi sur le front des Alliés, et en rapporte d'autres récits, sur la guerre sous-marine par exemple.

En 1917-18 les événements révolutionnaires le laissent pour la première fois désemparé. Il effectue un voyage en Ukraine en 1918 (on devait alors passer une frontière). Dès 1919, un an avant Bounine, il se décide à émigrer, via Odessa, les Dardanelles et Marseille : en regardant défiler les rivages de la Grèce, il écrit *l'Antique Chemin.* Le voici donc à Paris, vivant d'expédients variés, comme la vente de domaines imaginaires en Russie, et de subsides variés, dont ceux de l'Union des Villes, une organisation formée pendant la guerre pour aider à l'effort militaire, et qui avait pu emporter une partie de son trésor de guerre. L'Union a acheté un domaine vinicole près de Bordeaux, et c'est là qu'Alexeï Tolstoï va se mettre à son premier grand roman, une œuvre où il tente de rendre compte de l'écroulement du monde ancien, où lui-même avait été si heureux et insouciant : ce roman, *le Chemin des tourments,* porte un titre emprunté à un apocryphe russe du XIVe siècle sur la descente aux enfers de la Mère de Dieu et son intercession pour les pécheurs. Le roman paraît en feuilleton, d'abord dans une revue dirigée par Tolstoï et Aldanov à Paris, *la Russie future* (1920, n° 1-2), puis, après la disparition rapide de cette revue, par la nouvelle « grosse » revue, *les Annales contemporaines* qui paraît également à Paris (1920, n° 1-2, 1921, n° 2-7).

---

[1] *Vospominanija ob A.N. Tolstom, Sbornik*, Moscou, 1973, p. 47.

En ouverture à cette fresque l'auteur donne un tableau de la vie artificielle et bohème de Saint-Pétersbourg à la veille de la révolution : l'enchantement figé de la ville recèle d'innombrables perversités : « Un esprit de destruction envahissait tout, imprégnait de son poison mortel les grandioses opérations boursières du célèbre Sachka Sakelman, la noire amertume de l'ouvrier des fonderies d'acier, les rêves disloqués de la poétesse à la mode, encore attablée dans le caveau artistique « Les Clochettes Rouges » à cinq heures du matin, — et même ceux dont c'était le devoir de combattre cette destruction, à leur propre insu, faisaient tout pour la renforcer et pour l'activer ». Ce ferment de pourriture, Tolstoï le voit chez les futuristes comme chez les symbolistes (Alexandre Blok est représenté sous les traits maladifs du poète cabotin Bessonov), chez les libéraux comme chez les anarchistes, ou les bolcheviks. Les deux sœurs qui donneront son second titre (*les Sœurs*) au roman sont Dacha et Katia, deux femmes du monde, l'une plus contenue, poétique, timide, l'autre plus passionnelle et plus ambitieuse. Leur vie se circonscrit à leur salon, aux expositions, au théâtre, et aux stations balnéaires de Crimée. Dacha ne se sépare jamais des trois tomes de vers de Bessonov, qui prophétise l'accomplissement d'une messe noire : « Sur la Russie descend la nuit du châtiment » : c'est, tourné en ridicule, le thème blokien du Châtiment... Aux « Soirées philosophiques » le poète futuriste Sapojkov proclame : « Assez, tournons le dos au passé ! Nous voulons dévorer la vie et vous ne nous offrez qu'un sirop pour impuissants sexuels ! » Les bolcheviks ne manquent pas dans ce tableau général de la pathologie de la capitale à la veille du Châtiment, mais il faut dire que *les Sœurs* subiront, comme beaucoup d'autres textes de Tolstoï, l'autocensure de l'auteur : une fois rentré en URSS, Tolstoï expurgea son texte pour les rééditions soviétiques. Dans l'édition originale un étudiant bolchevique réclame « l'égalisation de tous, dans la pauvreté matérielle et spirituelle », et l'accès au trône du « mendiant purulent ». Blok-Bessonov se rend à une réunion bolchevique et y apprend le secret de leur réussite : « L'essentiel était de trouver un mot de passe et notre mot de passe, est particulièrement astucieux. Tu peux l'appliquer à tout ce que tu voudras, et aussitôt il désagrège, il pourrit tout. Ce mot, c'est : justice dans le monde ! Nous sommes comme les premiers chrétiens... »

Dacha ressent que personne n'aime personne dans la réalité des faits, et effectivement il n'y a pas de rayon de lumière dans ce tableau de la décadence. Survient la révolution ; à Moscou, Tolstoï nous la montre comme une opérette : cuisinières, lycéens, bourgeois se jouent à eux-mêmes un vaudeville. Mais à la frivolité des acteurs l'histoire répond par des famines et des massacres. Les beaux parleurs, comme l'avocat Smokovnikov, ont déclenché des forces incontrôlables, et le bavard idéaliste est massacré. Alexeï Tolstoï n'entrevoit pas d'issue : ses héros, Téléguine, le mari de Dacha, et Rochtchine, qui épousera Katia, sont l'un un ingénieur actif, aimé des ouvriers, l'autre un officier rigide et patriote, mais ce dernier, au retour du front confesse : « La Grande Russie a cessé d'exister dès la minute où le peuple a mis bas les armes. Elle n'est plus maintenant que du fumier sous un champ. Tout est à refaire. » Et pour cela il faut commencer par exterminer les traîtres, c'est-à-dire les bolcheviks. Pour se consoler, il ouvre *l'Histoire de la*

Russie de Sergueï Soloviov et lit le chapitre sur le Temps des Troubles, au début du XVIIe siècle. « Il y a trois cents ans, le vent errait par les bois et par les steppes, à travers un immense cimetière qui avait nom la Terre russe ».

Alexeï Tolstoï n'était pas heureux en émigration, l'existence était précaire ; en 1921, à l'automne, il s'installe à Berlin, où il y a à l'époque une trentaine de maisons d'édition russe, et où l'on espère l'ouverture du marché des livres à la Russie soviétique. En 1922, il écrivait à Korneï Tchoukovski : « Vous m'avez fait un immense plaisir par votre lettre. L'essentiel, c'est que vous qui vivez en Russie, vous ne nourrissiez pas de ressentiment envers nous, qui avons fui. Il est très important et très joyeux que nous formions à nouveau une même famille. Important parce qu'il me semble que jamais l'art n'a été si nécessaire en ce monde : il est notre gage de salut. Joyeux, parce qu'il est temps que l'émigration rentre [1] ». Rentrer, retourner sous le toit de la Patrie... « Peu importe si ce toit est misérable, mais sous ce toit nous sommes vivants. » Tolstoï se rapproche du groupe d'historiens et de publicistes qui va publier en 1921 le recueil *Changement de jalons*, il épouse les thèses national-bolcheviques de l'historien Oustrialov, il collabore au journal prosoviétique de Berlin *À la veille* dont le nom évoque la veille du retour dans la patrie, et il demande, depuis Berlin, pour ce nouveau journal des articles à Tchoukovski, à Zamiatine, aux Frères de Sérapion. Sa production littéraire se poursuit, en particulier il écrit une pièce qui aura un grand succès : *L'amour-livre d'or* (*Ljubov'-kniga zolotaja*), que le critique Alexandre Yachtchenko définit comme un « grotesque dramatique » du temps de Catherine II, saynète amusante qui joue avec toutes les ficelles du théâtre et superbe pastiche de la langue mi-ampoulée mi-vulgaire du temps de Catherine.

C'est aussi pendant l'émigration que Tolstoï écrit ce qu'on peut considérer comme un petit chef-d'œuvre, *l'Enfance de Nikita,* un merveilleux récit du bonheur immédiat et de la perception sans recul, mais toute frémissante, d'un jeune garçon dans le milieu où était né l'auteur lui-même, c'est-à-dire une famille nobiliaire russe à la campagne. Nikita était le prénom du fils que l'auteur avait eu en 1917 de Natalia Krandievskaïa, et dont il observait l'éveil au moment où il écrivait ce récit en partie autobiographique. La marche des saisons, les jeux du petit barine avec les garçons du village, le rituel d'une famille noble dans son insertion entre nature et paysannerie, la vie du salon et celle de la « salle des gens » (la *ljudskaja*), la presque noyade du père, la foire et son clinquant merveilleux, tout dans ce récit au coloris précis et intense est tissé d'instants de plénitude : peut-être jamais le bonheur de la pluie, par exemple, n'a été si pleinement exprimé que par les cinq sens du petit Nikita. Le récit de Tolstoï ne laisse aucun interstice pour le vague, l'idéologie, ou simplement la nostalgie, la « saisie » est d'une force sensuelle puissante et enfantine. Autant que *la Vie d'Arséniev* de Bounine, ce texte clôt la

[1] Lettre du 16 février 1920 à A.S. Jaščenko ; in *Russkij Berlin 1921-1923. Po materialam Arhiva B.I. Nikolaevskogo v Guverovskom Institute.* Edité par L. Flejšman, R. Hjz et O. Raevskaja-Hughes, Paris, YMCA-Press, 1983.

splendide littérature russe née du contact de la noblesse russe et du monde rural russe, et ce dernier chant, qui nous conduit à l'entrée du petit Nikita au lycée, est un des plus intenses, et des plus purs.

Bounine s'enfonça dans la nostalgie, dont il devint un chantre bouleversant. Tolstoï rentra en Russie : « ...comme indépendamment de ma conscience j'ai compris que quelque chose de grandiose était en train de s'opérer : la Russie redevient puissante et terrible [1] ».

Tolstoï et sa famille rentrent donc en URSS, et ils s'installent à Dietskoïé Sélo, nouveau nom de Tsarskoïé Sélo, près de Petrograd. Alexeï Tolstoï chercha sa voie dans l'URSS de la NEP. Un de ses récits de l'époque, *la Vipère,* décrit bien le trouble de cette époque, ressenti en particulier par tous ceux qui étaient des révolutionnaires déçus par la réforme. Un autre récit, *Aelita,* mélange de pathos révolutionnaire et de science-fiction, eut un énorme succès et fut porté à l'écran par un vétéran du cinéma russe, Protazanov. Ce roman sera suivi par *l'Hyperboloïde de l'ingénieur Garine*. Il adapta également en russe *la Révolte des machines* de Karel Capek, et entreprit un récit, centré sur un escroc pendant la révolution, *Ibicus ou l'aventure de Nievzorov.* Il écrit aussi une méchante satire des émigrés d'abord intitulée *l'Or noir*, puis, lors d'une nouvelle rédaction en 1931, les *Émigrés. Les Villes bleues,* un récit de 1925, combine intrigue psychologique, enquête policière, utopie de la ville transfigurée après cent vingt ans de socialisme, et écrasement d'un homme sous la mesquinerie renaissante de la NEP : bon exemple du « métier » d'Alexeï Tolstoï et de la façon dont il survécut à cette étape difficile de sa reconversion...

En 1928, parut le second tome du *Chemin des tourments,* en 1929, le premier tome du grand roman historique *Pierre premier,* deux œuvres avec lesquelles la stature d'écrivain soviétique d'Alexeï Tolstoï prit forme, et commença à s'imposer. La parution de ces deux œuvres a coïncidé avec le « grand tournant », avec l'appel à des formes monumentales de littérature, en complète rupture avec l'esthétique de l'avant-garde.

Plus tard, Tolstoï reliera les deux œuvres en expliquant : « Vraisemblablement, plus par instinct d'artiste que consciemment, je cherchais dès la Révolution l'énigme du peuple russe et de l'État russe dans le thème de Pierre [2] ». Les épilogues de ces deux grands textes sont d'ailleurs très proches. Dans *1918* on assiste à l'agonie de l'ancienne Russie, « l'avenir se perdait dans des nuits insondables, et seule brillait dans les isbas la lampe à huile d'antan, on y attendait et on y attendrait en vain les pères et les fils, on s'y racontait des horreurs telles que les gosses sur le poêle se mettaient à pleurer. » À la fin de la première partie de *Pierre premier,* c'est la Russie byzantine qui agonise : « Tout l'hiver se passa en

---

[1] Article paru dans *Novy Mir* en 1943.
[2] Cf. Elagin, *Ukroščenie iskusstv,* New York, 1952.

tortures et en exécutions. En réponse éclatèrent des troubles à Arkhangelsk, à Astrakhan, sur le Don, à Azov. Les geôles s'emplissaient, la tourmente secouait de plus belle des milliers de cadavres sur les murailles de Moscou. Tout ce qui était d'autrefois se terrait dans les recoins. La Russie byzantine agonisait ». L'épilogue de *1918* fut retouché dans les rééditions du temps de la « Grande Guerre patriotique », afin de supprimer ce passage par trop pessimiste.

Tolstoï, dans sa fresque de l'année 1918, continue donc de construire son récit autour de la représentation du chaos qui détruit la Russie ; les deux camps en présence comportent des âmes fortes, mais l'odeur de cadavre de la Première Guerre mondiale a à jamais intoxiqué certains, tel le général Markov (que Soljenitsyne décrira à son tour plus tard). Le général Kornilov a droit également à un portrait fouillé où apparaît l'homme dur, entêté, isolé, mais le chef aussi, qui connaît bien les minutes critiques du combat : dans l'épisode de la campagne de glace, Tolstoï a marié avec bonheur ses capacités de reporter militaire et de dramaturge.

Par rapport à la première partie du *Chemin des tourments,* le panorama social s'élargit considérablement : bataille de rues à Moscou, complot de Savinkov contre les bolcheviks, ripailles d'anarchistes, meetings d'usine, arrivée de la « légion tchèque » à Samara, vicissitudes d'un gouvernement d'opérette formé par les Socialistes-Révolutionnaires (S.-R.), atamans rouges et blancs dans le midi, et campagne des Allemands en Ukraine. Il est clair, en dépit des efforts considérables auxquels se livrèrent plus tard tant Tolstoï lui-même que la critique soviétique, que l'auteur n'est pas encore parvenu à la vue historique volontariste qui fut celle imposée par Staline. La comparaison avec le « Temps des Troubles », c'est-à-dire avec l'anarchie qui régna en Russie au début du XVIIe siècle, avant l'élection de Michel Romanov comme tsar, reste sous-jacente, et *1918* souligne le retour de la Russie à un état primitif de vagabondage et de banditisme, qui affleure chaque fois que flanche le pouvoir central. « Il y avait une débauche, comme à Florence au temps de la Peste. » Un des protagonistes intellectuels s'aide des idées de Spengler, dans *le Déclin de l'Occident* pour tenter d'y voir clair, et reprendre courage ; les autres s'évadent dans le bonheur égoïste, l'amour à deux. Une des sœurs prend part à un complot anarchiste ; envoyée espionner, elle écoute Lénine dans un meeting, et se sent contaminée par le verbe franc du leader d'Octobre... Les héros des Sœurs sont tous profondément troublés : « Tout est anéanti ; comme de petits oiseaux nous errons de par la Russie. Pourquoi ? Et si, après tout le sang versé, nous retrouvons notre maison, notre salle à manger proprette, nos amis jouant aux cartes... serons-nous heureux à nouveau ? »

La rencontre du comte Alexeï Tolstoï et de Staline eut lieu au début des années trente, chez Gorki et l'écrivain devint un commensal assez régulier du Guide. En 1943, Tolstoï confia à ses lecteurs que, lors de la rédaction de *1918*, il ignorait encore l'épisode capital de Tsaritsyne, c'est-à-dire le rôle militaire joué par Staline dans la guerre civile et surtout dans la mythologie stalinienne.

Pour se corriger, Tolstoï écrivit donc, en 1937, le roman *le Pain,* qui est un étonnant produit de la flagornerie et du cynisme. *1918* et *le Pain* traitent de la même période, mais, dans le second roman, Tolstoï s'est pénétré de la leçon stalinienne, qu'il lui fut peut-être d'autant plus facile d'apprendre qu'il n'avait jamais été bolchevique. Dans une grande scène centrale le Géorgien sagace aux yeux plissés explique à un Lénine qui fait figure d'indécis que c'est à Tsaritsyne que tout se joue, et Lénine, rassuré, éclairé, proclame enfin « la croisade pour le blé ». *Le Pain,* avec ses morceaux de bravoure maladroits, peut être considéré comme un des meilleurs échantillons de la littérature stalinienne.

Ce n'est pas le seul chef-d'œuvre de ce triste genre qu'ait produit Tolstoï ; citons la pièce *le Chemin de la victoire,* que les théâtres se disputèrent en 1937 [1]. D'ailleurs la troisième partie du *Chemin des tourments* relève de la même esthétique servile : *Matin morose,* où se dénouent tous les fils des destinées des personnages de la célèbre trilogie, relève trop du « réalisme socialiste » avec ses *happy ends* de commande, pour qu'on s'y attache. Dacha trouve la vérité auprès d'un vieux vagabond, pope défroqué, qui lui déclare : « J'ai beaucoup réfléchi aux destinées de l'intelligentsia. Je n'y ai rien vu de russe, je dois le dire. L'homme vraiment russe est enflammé, il est opiniâtre, et il ne ménage pas ses forces. Donnez-lui une tâche qui semble au-dessus de ses forces, mais qui soit généreuse, et il vous en remerciera bien bas. » Staline était évidemment le « donneur de tâche » auquel pensait tout lecteur de 1937... C'est dans le même temps, remarquons-le, qu'Alexeï Tolstoï écrit une charmante adaptation du *Pinocchio* de Carlo Collodi, *la Petite Clé d'or ou les aventures de Bouratino* (1936).

Dès 1916, Alexeï Tolstoï avait écrit un petit récit intitulé *Une journée de Pierre.* Ce qui lui attira un peu plus tard, à son retour en URSS, une verte réprimande d'un des historiens les plus compétents de l'époque, l'académicien Sergueï Platonov, qui publia en 1925 un petit livre consacré aux déformations de l'histoire de Pierre le Grand dans la littérature soviétique récente [2]. Pierre apparaît dans ce premier récit comme un monstre, sale, en proie à des crises de furie, entouré d'une cour grotesque de débauchés. « Que lui était la Russie, à lui le propriétaire et le maître ? Il s'arrêtait avec dégoût et envie quand il constatait que sa ferme à lui et son bétail valaient moins que ceux du voisin. [3] »

---

[1] Sur le rôle que joua Tolstoj auprès du dictateur, il faut lire le témoignage extraordinaire d'Ivanov-Razumnik, témoignage qu'il écrivit en hâte, avant de mourir, dans un camp de personnes déplacées près de Berlin, en zone américaine. Cf. Ivanov-Razumnik, *Pisatel'skie sud'by,* New York, 1951.

[2] S.F. Platonov, *Petr Velikij,* Petrograd, Izd. Vremja, 1925. Le premier chapitre est consacré à « Pierre le Grand dans la littérature de fiction récente, A. Tolstoj et B. Pil'njak ».

[3] Sur les refontes subies par la pièce et l'histoire de sa mise en scène, et de son « repêchage » par Staline, il faut lire le chapitre « Lakejstvo » dans le livre d'Ivanov-Razumnik déjà cité.

Le roman *Pierre premier* fut entrepris dans un esprit qui n'était pas bien différent de celui qui fit perdre patience à l'historien Platonov. Ce travail suivit une pièce sur le tsar, intitulée *Sur l'estrapade* et où l'on trouve une très forte influence du roman *Pierre et Alexis* de Dmitri Mérejkovski. Comme le roman de Mérejkovski, la pièce s'achève par la mort du tsarévitch Alexeï, dont le tsar dit : « Il hait mon œuvre, et après moi, il en sera le destructeur ». Isolé, abandonné de tous, le tsar voit l'inondation détruire sa capitale et balbutie : « Mon cœur est cruel et je ne puis avoir d'amis en cette vie. Oui, l'eau monte. La fin est épouvantable. »

Dans son roman, Tolstoï a été peu à peu repris par sa passion et son génie de conteur et de styliste. Petit à petit il s'entoura de tous les livres accessibles sur la période, et, en particulier, du livre de Novombergski *Recueils de la question,* qui porte sur les interrogatoires subis par les malheureux accusés du crime de lèse-majesté, torturés dans les chambres souterraines du Prikaz Preobrajenski, mais également d'un grand nombre de mémorialistes comme *les Notes de la Neuville* (1689), les *Mémoires* du conseiller de l'ambassadeur d'Autriche Korb, ceux de Staehlin, etc. Dès 1918, dans le récit *les Premiers Terroristes,* Tolstoï recourait à un interrogatoire publié par Novombergski, « l'enquête sur la lettre magique », et recréait une atmosphère lourde de dénonciations, de superstitions et de brutalité : un petit chef-d'œuvre « primitif ».

Ce premier tome décrit l'enfance de Pierre ; plus tard Alexeï Tolstoï hésitera sur le moment où il conviendrait d'arrêter son œuvre, ne voulant pas faire vieillir ses héros. Deux idées organisent le roman : la première c'est l'explosion des forces primitives dans un peuple jeune, les jeux de Pierre adolescent, sa fougue, le tumulte des quartiers d'archers à côté de « l'enchantement figé » des palais byzantins, les bandes d'estropiés et de mendiants qui reviennent des campagnes calamiteuses du prince Gotzine, l'amant de la Régente, et puis le tumulte rutilant de la vieille capitale, tableau dense, coloré où tout se bouscule comme la foule hétéroclite dans les ruelles de Kitaï-Gorod. L'autre idée, c'est de montrer que cette même Russie est travaillée par un besoin de renouvellement, que Pierre satisfera, et qui est surtout exprimé par les marchands, porteurs de la modernité, en particulier par le futur héros, le marchand russe *self-made man* Brovkine : « Les marchands de toutes les centuries, les trafiquants, toute la gent mercantile et artisanale, les hôtes étrangers aussi, attendaient avec une grande impatience de nouvelles lois et de nouveaux hommes. » Golitzine, qui parle latin avec les étrangers, représente l'impuissance des admirateurs béats de l'Occident ; Pierre, avec ses fougueux amis du quartier allemand de Kikouï, réalisera les rêves de Golitzine, mais « à la russe ». Il rencontre chez le Genevois Lefort des marchands anglais et hollandais qui lui suggèrent à propos de la Russie : « Oui, oui, c'est un pays aussi riche que le nouveau monde, plus riche que l'Inde, mais tant que les boyards le dirigent, nous n'en rapporterons que mille pertes. »

Les forêts murmurent et attendent qu'on y coupe les mâts de la future flotte russe, les steppes où le cavalier disparaît dans la haute herbe attendent des

troupeaux nombreux comme étoiles au ciel, l'Oural est une montagne de fer, la force russe gît inexploitée... Tolstoï rend à merveille le choc, puis le mariage de cette Russie gueuse et tumultueuse avec le rêve d'opulence, de ports, de rhum et d'efficacité que Pierre a rapporté de son voyage hollandais.

Le portrait du tsar surtout est un portrait qui va aller s'enrichissant l'homme simple et infatigable, qui déteste les vantards, devient peu à peu un homme de fer et un homme d'État ; au troisième tome, inachevé, et qui s'interrompt sur la bataille de Narva, le tsar écoute les doléances de deux ouvriers qui construisent la nouvelle capitale, le « paradis » voulu par Pierre, mais qui coûte tant de sang et de larmes : « Notre misère va de mal en pis, mais pour sûr, souverain, tu y vois plus clair... » et Pierre de répondre : « Bien sûr que j'y vois plus clair... » À présent, Tolstoï n'imite plus Mérejkovski, mais le contredit : il crée un personnage, le peintre Golikov, qui est à l'évidence la réplique d'un personnage de *Pierre et Alexis,* le jeune Tikhon. Le Tikhon de Mérejkovski et le Golikov de Tolstoï symbolisent tous deux la quête de vérité dans un monde cruel, tous deux échouent dans des « skits » (ermitages) de Vieux Croyants, mais l'un échappe au feu de la « mort rouge » pour mieux connaître enfin le repos auprès de deux ermites mystiques ; l'autre, après avoir aussi échappé à la « mort rouge », est enrôlé de force dans l'armée de Pierre, puis, remarqué par le tsar, envoyé en Europe pour étudier, et il symbolise la refonte d'un peuple somnolent en une élite active et motivée.

Le roman de Tolstoï réussit la gageure de ressusciter une langue drue, imagée, mais où ne pullulent pas les anachronismes, une langue inspirée par Avvakum et par la lecture des actes judiciaires publiés par Novombergski, où « l'on entend raconter, mentir, gémir et hurler de douleur la Russie populaire », une langue débarrassée de la « fausse langue littéraire traduite du polonais, de l'allemand, du français ». Tolstoï dit encore des documents découverts chez Novombergski : « C'était la langue que les Russes parlaient depuis mille ans, mais que personne n'écrivait. » Les réjouissances effrénées du tsar, les orgies, les grossièretés sont contées avec truculence, dans un style remarquable d'énergie.

Tolstoï devint au milieu des années trente l'homme de la nouvelle situation : le renouveau de l'enseignement de l'histoire patriotique, marqué par la fameuse intervention de Staline, Kirov et Jdanov en 1934, et par le décret du 16 mai 1934 « Sur l'enseignement de l'histoire nationale dans les écoles soviétiques ». Tolstoï fut un des grands auteurs de ce renouveau patriotique ; il fallait naturellement naviguer entre de nombreux écueils : les attaques de ceux qui n'avaient pas compris assez vite le changement de cap, et croyaient encore naïvement que les tsars d'autrefois étaient des débauchés qui n'avaient joué aucun rôle positif, et le zèle de ceux qui, comme le camarade Kerjentsev, président du Comité pour les arts auprès du Conseil des commissaires du peuple, en rajoutaient toujours plus (il publia en 1937 dans *Littérature internationale* (n° 5) un article tonitruant « Sur la falsification du passé historique »). On exhuma une expression de Lénine dans un article de 1912 sur « la vraie fierté du Grand Russien ». Tolstoï bénéficia, semble-

t-il, dans ce moment difficile, de la protection de Staline, lequel raffolait des livres sur Ivan le Terrible et sur Pierre (qu'il appelait familièrement Pétrouchka). La pièce *Pierre premier,* jouée en 1935 [1], son drame sur *Ivan le terrible,* commencé lors de l'invasion allemande de 1941 et inspiré par un livre de l'historien R. Vipper qui paraît à Tachkent en 1942 [2], les versions révisées du roman sur Pierre *(*l'*opritchnik* Staden devient un traître dès le début de son engagement dans cette garde prétorienne d'Ivan, un peu comme les accusés des procès de 1937 étaient rétrospectivement déclarés traîtres dès leur engagement dans le parti bolchevique) répondent à la nouvelle exigence du moment.

Les œuvres patriotiques de Tolstoï sont naturellement à considérer, du point de vue politique, dans un contexte littéraire plus vaste, qui est celui de la production massive de littérature patriotique à partir du tournant de 1934 : romans sur Koutouzov, Souvorov, Alexandre Nevski, le général Broussilov, etc. [3]. Le roman de *Pierre premier* fut porté à l'écran par le metteur en scène Vladimir Petrov et devint un classique du cinéma patriotique soviétique à grand spectacle.

Voici Tolstoï au sommet de sa gloire, alors que les purges déciment les rangs des écrivains. Il a trois automobiles, acquiert un domaine à Barvikha, et, rencontrant Bounine à Paris en 1936, à la terrasse d'un café, lui dit en riant : « Je peux t'embrasser, tu n'as pas peur d'un bolchevik ? », puis tente de l'attirer à Moscou (où Kouprine rentrera un an plus tard)...

Tolstoï, en 1937, se rend en voyage commandé sur le front de la guerre civile espagnole, devient un publiciste couvert d'honneurs, député au Soviet suprême, vilipende le fascisme à l'égal du trotskisme et du « banditisme diversionniste », chante la patrie et la « vigilance » sur tous les tons. « Notre ennemi, c'est le fascisme mondial : le fascisme dans les pays avec un régime soi-disant totalitaire, et le fascisme dans les pays où le grand capital enragé et agressif prépare le renversement fasciste » (1938), écrivait-il encore à la veille de l'accord Molotov-Ribbentrop. Mais lorsque Staline s'allie à Hitler, Tolstoï doit changer de cible : « Staline, c'est une force qui se bat pour une vie nouvelle, et qui la crée, c'est une force immensément supérieure à toutes les banques capitalistes mises ensemble, à tout le système provocateur et policier de l'esclavagisme bourgeois, à tout l'armement empilé par le capitalisme »(1939).

Le 21 juin 1941 mit certainement sa conscience en paix, et il retrouva un certain souffle dans ses nouveaux récits de guerre, les *Récits d'Ivan Soudarev,* malgré le pathos et la mièvrerie de certains épisodes. Le dernier récit, *le Caractère russe,* proclame : « Les voilà donc, ces caractères russes ! À première vue un

---

[1] Cf. B. Romašov, in *Vospominanija ob A.N. Tolstom. Sbornik, op. cit.*

[2] Cf. Spencer E. Roberts, *Soviet Historical Drama. Its Role in the Development of a National Mythology,* La Haye, 1965.

[3] Cf. l'article de 1937 « Rodina » ou encore « Naš put' prjam i jasen » et bien d'autres articles de circonstances, évidemment oubliés aujourd'hui.

homme russe est tout simple, mais que vienne le malheur, grand ou petit, et tous sont soulevés par une telle force ! une force qui est la beauté de l'homme. » Mais on est loin de Léon Tolstoï ou de Garchine, les deux maîtres du récit de guerre en russe.

« Talent de ventre » comme disait de lui Fiodor Sologoub, Alexeï Tolstoï a été en plein XXe siècle un conteur heureux, sans rien de l'ornementalisme de l'école de Rémizov, d'où pourtant il sortait ; il a été l'égal de Bounine dans le don de plasticité de sa langue, il s'est attaqué avec maestria à de très nombreux genres. Sa carrière de patriote, cynique par bien des côtés, est représentative des tortueux chemins de la Russie après 1917. En 1945, à sa mort, Viktor Chklovski écrivait : « Un grand écrivain s'élargit comme un fleuve, reçoit l'expérience des autres comme autant d'affluents et se jette dans l'océan ». L'océan de Tolstoï, c'était le conte, la langue populaire, la verve populaire. Mais pour l'instant, il est clair que sa figure de protée, souvent cynique, le dessert. On se prend à rêver d'une publication de ses lettres, d'un journal intime, peut-être, qui nous feraient mieux comprendre l'homme. Les hagiographies soviétiques sont devenues caduques, et le décapage de la statue n'a pas commencé. A-t-il laissé un témoignage sincère, comme Chostakovitch, ou bien ce Protée heureux n'avait-il pas de double nature ?

16e PARTIE

EXILS RUSSES

CHAPITRE 77

INTRÉPIDE BERBEROVA

Retour à la table des matières

« Je ne suis pas un roc, mais un fleuve. Ceux qui pensent que je suis un roc se méprennent sur moi, à moins que je ne les trompe en faisant semblant de l'être. » Le grand problème de *C'est moi qui souligne* [1], c'est Nina Berberova. Pratiquement elle *souligne tout,* c'est-à-dire que tout est revu et corrigé par sa forte et fluide personnalité. Féminine en diable, adulée, farouche et aguichante, mais dure, sèche et masculine aussi aux yeux de beaucoup, de ceux en particulier qu'elle abandonna assez cruellement. Tout le monde dans cette émigration russe, qui tire le diable par la queue, est plus ou moins amoureux d'elle, hormis Georgui Ivanov, qui, pourtant, se confesse à elle au moment où elle va, en 1950, partir refaire fortune en Amérique. Une partie du livre est consacrée à la vie commune de Berberova avec le grand poète Vladislav Khodassievitch, un esprit sarcastique, poète de la litote, qui « greffa la rose classique sur le sauvageon soviétique ». Ils vécurent ensemble de 1922 à 1932 ; d'abord à Petrograd, dans la Maison des arts, qui était un hôtel particulier réquisitionné, puis à Berlin, puis à Sorrente chez Gorki, puis à Paris. Mais le temps de l'indépendance de Nina revient au début des années trente. Khodassievitch écrit son livre sur le poète russe Derjavine, une sorte de « biologie poétique », où il analyse le cheminement d'un homme d'action vers un homme de plume. Il va faire un bridge au café Murat, porte d'Auteuil, la jeune poétesse prend ses deux valises, ses deux caisses de livres et part pour une chambre d'hôtel. Il faut « faire au plus vite afin de ne pas le faire pour quelqu'un d'autre. » À propos de ce

[1] Nina Berberova *C'est moi qui souligne.* Traduit du russe par Anne et René Misslin. Actes Sud.

quelqu'un d'autre, son nouveau compagnon, qu'elle désigne par des initiales, et qui est le peintre Makeïev, elle écrit : « J'avais besoin d'être moins sèche, moins raisonnable, moins froide, moins indépendante pour devenir plus chaleureuse, plus affective, plus dépendante et plus spontanée. Nous nous apportions l'un l'autre ce qui nous avait fait défaut dans nos relations antérieures. » Mais avec lui également ce sera, au bout de dix ans, la reprise d'indépendance, la lutte, et sa victoire à elle.

Ainsi Nina Berberova refit plusieurs fois sa vie, avec une ténacité et une énergie qui forcent l'admiration ; mais ses *Mémoires* ne nous éclairent pas vraiment sur ses motivations. Non que la pudeur l'en empêche, mais elle *compose,* comme on fait au théâtre, son personnage. Elle le met au centre d'une galerie où défile toute l'émigration. Des vingt-cinq lettres que lui envoie Ivan Bounine la seule qu'elle nous révèle est une lettre d'éloges (pourtant Bounine a mis plus de deux semaines à lire *l'Accompagnatrice,* qui se lit en une heure) : « Bravo, comme vous êtes devenue forte, épanouie ! Que Dieu vous permette de grandir encore, mais prenez garde, méfiez-vous de la présomption ! »

Bounine précisément lui disait : C'est de vous qu'il parle ! en évoquant un vers de Pouchkine sur la Circassienne qui sait manier le poignard (par son père, Berberova est d'ascendance arménienne), et il n'avait pas tort. La virtuosité de l'auteur dans le maniement du poignard est constante. Bounine d'ailleurs en fait lui-même les frais, il devient un personnage de tartufe ancien et féodal, imbu de soi, grossier, qui expose son pot de chambre rempli à ras bord bien en vue, un énergumène doublé d'un goinfre qui s'envoie les douze rondelles de saucisson préparées pour les douze invités de Nina. Boris Zaïtsev, écrivain en demi-teinte, dont une partie de la très longue œuvre chante l'Italie, est, ainsi que sa femme, relativement épargné, mais il est quand même caractérisé par la « paresse intellectuelle », et il aime tant le gros rouge que lorsqu'il n'y en a plus il va à la cuisine boire du vinaigre... Ladinski, un poète qui publiait des plaquettes raffinées, est « à demi cultivé ». Fondaminski, un ancien Socialiste-Révolutionnaire qui émigra en France et y dirigea la grande revue émigrée *les Annales contemporaines* n'est « pas très soigné » et « un peu faux ». Nikolaï Otsoup, un poète extrêmement raffiné (qui fut le premier maître de russe du signataire de ces lignes), écrivit deux tomes de mémoires que la mémorialiste ignore superbement, mais il était tombé, selon elle, dans le mysticisme et prenait sa compagne pour Jésus Christ...

Nikolaï Goumilev, qui tente de lui faire la cour et la fait entrer toute jeunette dans son « Atelier de poésie » est un m'as-tu-vu qui clame qu'il est monarchiste en pure inconscience. Pasternak, doué et immature, écrit une poésie de rococo soviétique... Zamiatine, qui avait publié en 1922 sa célèbre déclaration antibolchevique « J'ai peur », et qui, en 1930, envoya à Staline une lettre où il le prie de commuer en peine d'exil la peine de mort littéraire à laquelle il se sent condamné, est considéré comme un velléitaire qui ne sait pas vraiment rompre avec le bolchevisme (lui, l'auteur de *Nous autres !*) ... Il y a des exceptions au jeu de massacre de Nina Berberova : son admiration sans réserve pour Nabokov, dont

elle fait un portrait aigu, amusant, de bougon dont la myopie est tout à fait volontaire, pour mieux ne pas voir les gens... et Andreï Biely dont le portrait est un des plus réussis, compagnon des soirées communes qu'ils eurent, avec Khodassievitch, à Berlin, en 1922 : la fragilité et la folie passagère du poète agressé par le monde sont décrits avec indulgence : « Malgré ses clowneries pénibles, ses ivresses quotidiennes, sa perfidie, ses obsessions hystériques, ses « plaies suintantes et purulantes », son génie était si puissant que chaque rencontre avec lui était un événement qui illuminait et enrichissait la vie ».

Il y a aussi des portraits où la mémorialiste atteint à une certaine grandeur : celui de Zinaïda Hippius, poétesse et femme de Dimitri Merejkovski, déclinante, « dorlotant son bras mutilé », abandonnée par ses forces mentales ; l'ancienne redoutable causeuse des salons, qui « ferraillait » avec Bounine, et fondait sur ses victimes comme un oiseau de proie, est très bien vue par Nina, à qui Zinaïda, il est vrai, avait fait l'hommage de plusieurs poèmes, dont « l'Éternel Féminin » de 1928. Alexandre Kerensky, l'homme limogé par l'histoire et que tous croyaient mort depuis longtemps alors qu'il vécut jusqu'en 1970, est aussi relativement épargné, son portrait est vif, empreint d'un tragique involontaire, car l'homme « était comme du sel qui aurait perdu sa saveur ».

On peut ne pas aimer le « nietzschéisme » de Nina Berberova, affiché à plusieurs reprises. Lorsqu'elle évoque la « dureté » de la vie apparue à la fin du 19e siècle, et manifestée, selon elle, par Strindberg dans son *Plaidoyer d'un fou,* elle constate l'avènement de ce qu'elle appelle « la féroce immanence », elle conclut qu'il est vain de s'apitoyer. Difficile en revanche de ne pas apprécier sa résistance au verbiage sentimental prosoviétique. L'épisode de l'appel anonyme envoyé en 1927 par un groupe d'écrivains soviétiques « Aux écrivains du monde entier » met en lumière la surdité de l'opinion mondiale « de gauche » et même de l'autre. Aux poètes émigrés Balmont et Bounine, Gorki répondait « Ô recrues du désenchantement ! Je m'approche d'un nouveau-né, et je le prends dans mes bras ». Berberova stigmatise l'aveuglement de Sartre et de beaucoup d'autres (mais sans apporter de correction : Sartre finit quand même par effectuer un revirement dramatique).

Il est difficile de rester insensible dans ce livre assez sec à certaines inopinées ondées de poésie, des paysages de Paris ou de Billancourt par exemple, quelques échappées sur la campagne française parcourue à vélo, ou l'humour dans la description de la salle de la Bibliothèque Nationale, sans électricité, et d'où l'on chasse les vieux dès qu'ils somnolent : le Paris de Berberova est un Paris d'entre deux guerres, et de l'Occupation, avec son ouvrier ivre, « son méli-mélo de larmes », Les souvenirs d'enfance sont eux plus grinçants : « J'appartiens à cette catégorie de personnes pour qui la maison natale n'est pas le symbole de vie heureuse et sûre, et qui ressentent de la joie à la voir disparaître ». Nous restons seuls, face à nous-mêmes, dit cette exilée, qui a su traverser tant d'existences et fortifier ses défenses au-delà du commun. Le seul tragique vrai qui traverse ce

livre, c'est celui de l'exil, mais il s'agit de l'exil des autres, des geignards. Par la voix de Khodassievitch, qui songeait souvent au suicide et mourut d'un cancer du pancréas, « squelettique, hirsute, sur un matelas affaissé et des draps déchirés », cela devient atroce : « Autrefois Khodassievitch disait qu'un jour tout finirait par disparaître et qu'alors quelques Russes se réuniraient pour former une association, peu importe laquelle, par exemple la Société de ceux qui jadis se promenaient au Jardin d'Été (...) ou bien le Club de ceux qui sont capables de distinguer les iambes des trochées. Ce jour est arrivé. » Les émigrés sont talentueux et morbides, insupportables, « aux vies brisées et entourées de victimes ».

Il y a un problème que pose *C'est moi qui souligne* : celui de sa véracité. Dès la parution en traduction américaine ou dans l'original russe, il a fait l'objet de recensions sanglantes qui relevaient un grand nombre d'erreurs, ou de jugements parfaitement partiaux. La plus dure a celle de Roman Goul, rédacteur en chef de la revue *Novy Journal* (*la Nouvelle Revue*) à New-York : ce sont surtout des comptes qu'elle règle, écrit Goul, sans parler des affabulations. Sans entrer dans le détail de ces accusations, où tout n'est pas à prendre non plus pour argent comptant, il convient néanmoins de dire qu'effectivement *C'est moi qui souligne* ne doit pas être pris pour une histoire totalement fiable de l'émigration russe et de sa vie littéraire. Or la masse de détails qui y sont donnés tend à le faire croire. Par exemple il est dit du poète Ladinski qu'il fut expulsé en 1948 par la police française « avec une dizaine d'autres en tant que patriote soviétique » [1]. C'est inexact. Ladinski fut effectivement expulsé, mais pas avec le groupe du « Patriote soviétique » (lequel ne le fut pas en 1948, mais en 1947), il fut expulsé seul, en septembre 1950, et vers Dresde. Il avait repris son passeport soviétique dès 1941 et espérait bien rentrer en URSS, mais l'URSS le fit attendre cinq ans encore, il ne rentra donc en Russie qu'en 1955. Il ne mourut pas en 1959, comme l'écrit la mémorialiste, mais en 1965, et pas à Orlov, mais à Moscou, il publia en URSS des romans historiques, et pas seulement de fugitives traductions du français. D'ailleurs on continue à l'éditer en URSS de nos jours. Il faut aussi remarquer qu'en plus de certaines coupures, compréhensibles et allant de soi, la version française comporte des modifications plus étonnantes : par exemple dans l'énumération du « bagage intellectuel » que Berberova avait su emporter avec elle de Russie à vingt ans, il y a pour l'édition américaine Biely, Klioutchevski (l'historien), Khlebnikov (le futuriste), Chklovski (le « formaliste »), Mandelstam et Trotski. C'est presque une liste de lecture pour université américaine des années 60... Dans l'édition française *exit* Trotski, remplacé par le philosophe Vladimir Soloviev... On est aussi surpris de jugements sur tel ou tel livre : les souvenirs de Volski [2] sur Biely et les symbolistes « sont pleins de fiel, d'attaques méchantes et de contre-vérités ». Tel n'est pas du tout le cas, ils sont tout simplement écrits par

---

[1] Sur cet épisode on lira le livre de Nina Krivochéina : *Quatre tiers de notre vie.* C'est le 25 novembre 1947 qu'eurent lieu les expulsions de vingt-quatre membres du groupe de « l'Union des citoyens soviétique ». Voir plus loin le ch. 77.

[2] Ce livre n'est pas traduit en français, mais un autre ouvrage de Volski l'a été : ce sont ses *Rencontres avec Lénine.*

un homme qui vient d'une formation philosophique autre, et qui est sceptique envers la mystique, mais l'homme était incapable de fiel ou de méchanceté... Comme il y a aussi quelques imprécisions dans les titres traduits des œuvres, le livre n'est pas à prendre par un manuel. Il convient de le dire puisqu'il a été tellement encensé depuis sa sortie. Tout le problème est que juger de sa véracité et de son exactitude demande une très bonne connaissance d'un sujet sur lequel il n'existe presque rien en français, hélas ! Le livre a presque engendré un mythe, puisque la vieille dame énergique qu'est aujourd'hui Nina Berberova a fait merveille dans l'émission « Apostrophes », qui sacre les vedettes.

Dans un monde d'une immense fatigue, aux côtés pendant dix ans d'un compagnon génialement lucide, mais d'un profond pessimisme, Nina Berberova a étonnamment su préserver l'énergie qui la distingue des autres. Une énergie qui la poussa à tout refaire en Amérique, où elle devint professeur, et contribua à la formation d'une génération de slavisants. Son livre sur la baronne Boudberg [1], celui sur la Franc-maçonnerie russe [2] sont le résultat de cette énergie même si l'historienne est ici assez brouillonne. (Dans *C'est moi qui souligne,* on sent déjà nettement l'intérêt pour la maçonnerie). La nouvelliste s'est changée en enquêteur et en historien.

« J'ai préféré toute ma vie les vainqueurs aux vaincus, les forts aux faibles, écrit-elle en 1941. À présent je n'aime ni les uns ni les autres ». Dans ce même Cahier noir, qu'elle insère dans son livre, elle écrit en janvier 1940 : « Misérable émigration russe, stupide puante, pitoyable, malheureuse, lâche, harassée, affamée, dont je fais moi-même partie ! » Mais c'est fausse rhétorique, elle n'en fait pas vraiment partie elle se cambre et elle repart, alors que les autres sombrent. D'Amérique elle reviendra pour constater que la Rotonde est redevenue toute petite, que Simone de Beauvoir a un visage bouffi et morose, que Sartre ne sait plus choisir son camp... En Nina Berberova il y avait, une exilée très particulière et une épicurienne très obstinée.

Le *Mal noir* [3] une de ces petits nouvelles style « russe exilé », dont Nina Berberova a le secret. Ce n'est ni l'intensité tragique des récits de Bounine, ni le mordant dérisoire de celles de Teffi, mais c'est une petite musique d'exil, reconnaissable comme un fifre dans la nuit. Le narrateur rêve de partir en Amérique ; las ! un des deux diamants qu'il met au mont-de-pitié a le « mal noir » : aucun joailler n'en veut. Il partira quand même, grâce aux cinq mille francs que lui donne Alia, qui a appris son projet, et qui s'installe chez lui en tant que fausse petite amie, ainsi elle aura droit au maintien dans les lieux. À New-York il devient secrétaire chez un avoué russe claustré dans un appartement, séparé de sa femme,

---

[1] Nina Berberova. *Histoire de la baronne Boudberg.* Biographie traduite du russe par Michel Niqueux. Actes Sud 1988.

[2] C'est un étrange fourre-tout peu scientifique où l'auteur entend dresser un catalogue des hommes publics de 1917 qui étaient maçons.

[3] Nina Berberova. *Le mal noir.* Traduit du russe par Luba Jurgerson. Actes Sud.

qui, depuis l'Europe, lui réclame de l'argent pour elle et pour Daisy, son pékinois. Le secrétaire devient rapidement homme de ménage, chargé des chemises, des boutons à coudre... Lioudmila, la fille de l'avoué, une femme dure, divorcée, s'attendrit au contact de ce rêveur désarmé par la vie. « Vous êtes le premier homme heureux que je rencontre », déclare-t-elle à ce pauvre hère. Il ne reste plus à Evgueni Petrovitch qu'à fuir plus loin, loin de ce bourreau féminin. Il va donc à Chicago, la ville de ses rêves, où l'appelle son ami Droujine, un frère d'illusions qu'il s'est inventé ; son Chicago est une sorte de fantaisie piranésienne en acier, où l'attend encore une autre pension minable, mais « vivable ». Les vers de l'« Ode à Dieu », de Derjavine, résonnent dans sa tête d'homoncule abasourdi. Est-il vermisseau ou est-il dieu ? « Dès le début le mal était en elle » avait dit le joailler de la pierre... Cette fable a le brillant du strass, une fausse pierre qui, elle, n'a jamais le « mal noir », et pour cause...

Les petites nouvelles de Nina Berberova ont du succès. Leur grelot aigre est facile à écouter. Leur acidité de ton s'avale comme un dé de gin. Leur « dostoïevskisme » banalisé donne de petits frissons. Un certain goût pour les psychologies « marginales », pour les moisissures de la psyché écrasée sous la honte, le ressentiment ou la haine de soi, donnent à ces textes leur petite note lancinante, appuyée par l'écriture sobre. *L'accompagnatrice* est un être voué à l'ombre et à l'humiliation. Elle « accompagne » la vie et le bonheur des autres, et plus particulièrement celui d'une femme qu'elle admire, sert et aime secrètement. Cette cantatrice est de l'espèce souveraine des êtres « qui n'arrivent pas à perdre le sentiment d'une espèce de bonheur constant ». L'ingrate accompagnatrice accompagne donc Maria Nikolaevna dans l'exil, pour une seconde carrière éblouissante ; elle l'épie, découvre son secret, surprend son adultère ; elle vit par emprunt et par envie, et par amour clandestin et bafoué. Certains êtres sont mutilés dès l'enfance, d'autres « ont en eux une espèce de magnificence », qui les rend inaccessibles à la blessure, à la mutilation. La femme heureuse part pour l'Amérique, l'accompagnatrice malheureuse reste dans un Paris d'exil, « seule, sans un être humain, sans un rêve, sans ce quelque chose qui permet de vivre parmi vous — êtres humains, bêtes, choses... »

Même déréliction discrète, même grelot acide de l'écriture brève dans *le Laquais et la putain*. Le scénario est aussi « dostoïevskien », mais en mineur. La psychologie peut paraître courte, mais l'anémie des êtres et des destins est gravée avec une retenue juste, dans un dessin très linéaire. Destin de femme déchue, petits expédients de survie, quête d'un chevalier servant qui l'entretiendrait comme dans les romans du 19e siècle, restaurants russo-tziganes de Paris, et ombres d'anciens viveurs sur écran vide de la métropole anonyme. Le « laquais » est un ancien lieutenant de la cavalerie impériale. Il éprouve un forcené besoin de « reconstitution », de vieilles maisons, qui « sans désemparer montent la garde dans la mémoire ». C'est la vieille maison Russie qui monte cette garde dans la mémoire élimée, ternie, exsangue, qui a nom Exil. La liaison du lieutenant-laquais et de la femme déchue en quête d'un protecteur n'aboutit qu'à l'échec, à un

lancinant « pourquoi vit-on » ? et à ces doigts velus qui saisissent un cou blanc, velouté et s'y enfoncent, malgré le dégrisement d'après la fureur...

16e PARTIE

EXILS RUSSES

CHAPITRE 78

BORIS ZAÏTSEV, PAR DESSUS LES COURANTS

Retour à la table des matières

Boris Zaïtsev a eu la plus longue carrière d'écrivain russe au XXe siècle. Ses débuts furent rapides et brillants, avec la double « bénédiction » de Korolenko et Mikhaïlovski, deux coryphées du populisme russe d'alors, rédacteurs de la grosse revue *la Richesse russe,* à qui il avait adressé, en 1900, son premier récit. Et cette carrière s'acheva soixante-douze ans plus tard, dans cette « Russie hors frontières » qui aujourd'hui fascine rétrospectivement la Russie postcommuniste en quête de ses racines, et à l'histoire de laquelle a été consacré un maître livre, *Russia Abroad,* par Marc Raeff . Il fut le patriarche de cette « Russie hors frontières » dont la principale richesse et activité était précisément la littérature. Aujourd'hui les éditions de Zaïtsev se multiplient en métropole, alors que dans le Paris d'avant et d'après-guerre ses tirages restaient maigres, ses livres empoussiérés pouvaient s'acheter longtemps encore après leur parution. Dès 1959, des retrouvailles spirituelles avec la Russie intérieure avaient eu lieu grâce à la belle correspondance qu'il avait nouée avec le poète Boris Pasternak, par-dessus quarante-sept années de silence. Pasternak lui écrivit le 15 mars 1959 : « Voici que je vous écris, je vous vois mentalement devant moi, et je n'en crois pas mes yeux. » Zaïtsev envoya à Pasternak sa monographie sur le poète Joukovski, parue en 1951, aux éditions YMCA-Press de Paris. Pasternak lui écrivit alors, le 28 mai 1959 : « C'est un remarquable livre d'histoire, tout en couleurs. Voilà démontré une fois de plus ce dont est capable un style retenu. » Puis, en octobre de la même année : « Dans tout ce que vous écrivez on sent la présence toujours vivante, mouvante, animée,

vacillante d'une clarté qui, comme l'air lui-même, embrasse tout. On en est baigné dès les premiers mots. Les fenêtres sont toujours si bien lavées et astiquées qu'on croirait qu'il n'y a pas de carreaux. Aussi bien dans les maisons que vous décrivez que dans le monde de votre âme. »

Cette transparence lumineuse des choses et de l'âme est en effet la meilleure définition de l'art de Zaïtsev. Il divisait lui-même son œuvre en trois styles : d'abord un style impressionniste, celui du récit *les Aubes paisibles* publié par Merejkovski en 1904 dans *la Nouvelle Voie.* Dès 1907, Alexandre Blok, dans son article « Les réalistes » (« O realistah ») cite Zaïtsev comme un jeune réaliste qui « pourtant fait allusion à la terre vivante et printanière, à l'air léger, à la sève bouillonnante ». Lui succéda un style plus « tchékhovien », avec des nouvelles plus sombres, sans intrigue à suspense, mais ou des êtres défavorisés marchent dans la vie vers une seule issue : la mort libératrice. À cet égard la nouvelle *Agraféna* est son chef-d'œuvre. Elle parut en 1909 dans le recueil *l'Églantier,* à la rédaction duquel Zaïtsev collaborait activement, et qui était le pendant symboliste et spiritualiste des recueils de Gorki *le Savoir.* La troisième manière va vers l'hagiographie, une sorte de légende dorée des simples de l'ancienne Russie, avec des livres de saints véritables comme son *Saint Serge de Radonèje,* paru en 1923, traduit en français en 1928, ou encore de beaux et doux ouvrages de piété vécue, comme son livre sur *le Mont Athos,* paru en 1928. Mais cette troisième manière, élaborée pendant la longue émigration, ne se résume pas à un style. Elle comporte de superbes pages de souvenirs sur Moscou, où l'impressionnisme se conjugue à une aura de bienveillance et bénédiction de l'ancienne Russie, celles des simples, des rebelles, des inclassables, ou encore biographies comme celle de Tourguéniev, parue en 1932. Le complément naturel à cette veine russe sera l'inspiration italienne, qui a joué un très grand rôle ; l'ami de Boris Zaïtsev, Pavel Mouratov, dont Zaïtsev nous a laissé un très beau portrait, n'avait-il pas dédié ses *Images d'Italie* à son ami Boris ? L'Ombrie vient alors combler le cœur lumineux et l'amour des choses simples de Zaïtsev. Ce n'est pas une surimpression photographique comme chez Khodassévitch, mais une seconde patrie de l'esprit. Autre complément, les récits sur le Paris de Zaïtsev, ou plutôt le Passy de *Une maison à Passy* (1935), puis son cher Boulogne, où il eut son petit appartement, rue Thiers, pèlerinage obligé de la « Russie hors frontières » pendant trois décennies.

Le « profil de cyprès » de Boris Zaïtsev a été décrit, entre autres, par Andreï Biely dans ses Mémoires ; il s'accentua avec l'âge, et fit ressembler le bon patriarche des lettres russes à un profil d'icône grecque plus que russe, mais la bonté habitait ce profil à la Théophane Grec, pas la colère ni la vengeance. Classé tantôt « néo-réaliste », tantôt « symboliste de la troisième vague », il avait sympathisé avec Léonide Andreïev, ensemble ils avaient signé des protestations contre les répressions policières de 1904... Plus tard il écrira : « Matériellement la Russie faisait de continuels progrès, mais il n'y avait aucune solidité morale, l'esprit de rébellion et celui d'acédie l'emportait. » Il entrera en 1921, avec ses deux

amis Pavel Mouratov et Mikhaïl Ossorguine, dans le Comité d'aide aux affamés, il sera arrêté par la Tchéka, et quittera la Russie soviétique en 1922, avec l'aide de Lounatcharski, dont il a donné, en 1960, un portrait beaucoup plus amène que celui tracé par Khodassévitch dans *le Couloir blanc.* Avant 1917, il est déjà un classique, dont on publie les *Œuvres complètes,* en sept volumes, à partir de 1916.

Puis c'est la vie d'émigré, une existence difficile, dépendante d'un public passionné mais peu nombreux. Ce ne sont pas tant les livres qui font vivre, que les articles de journaux, d'abord aux *Dernières nouvelles* de Milioukov, puis à *la Renaissance,* et, après la Seconde Guerre mondiale, à *la Pensée russe.* Il donne, comme tous les grands écrivains de l'émigration qui doivent survivre plus ou moins difficilement, des soirées payantes de lecture de ses dernières œuvres, soit au Conservatoire russe du Quai de Tokyo, soit à la Salle Las Cases. Comme tous ses pairs, il fraie peu avec ses confrères français. Il y eu bien l'épisode du Studio Franco-russe en 1929, auquel participèrent des philosophes et écrivains chrétiens comme Gabriel Marcel et Jacques Maritain du côté français, Berdiaev ou Weïdlé du côté russe. Les débats furent publiés dans les *Cahiers de la Quinzaine.* Mais Zaïtsev ne connut ni la gloire de Mérejkovski, ni la notoriété de Bounine., couronné en 1933 par le prix Nobel de littérature, ni même les amitiés et dévotions que provoqua un Rémizov, apprécie par Jean Paulhan ; hormis ses livres religieux, Zaïtsev n'eut qu'un roman et une nouvelle traduits en français, *la Guirlande dorée* et *Anne,* et, de ce fait, resta quasi inconnu du public de son pays d'accueil. En revanche, toute la « Russie hors frontières » le reconnaissait comme un patriarche, il présida sans discontinuer l'Union des écrivains et journalistes russes de 1947 à sa mort. Slavisants français et italiens étaient au Jubilé de ses quatre-vingt-dix ans en 1971 (dont l'auteur de ces lignes).

La poétique de Boris Zaïtsev est très influencée par celle de Tchekhov, on pourrait la définir comme un *réalisme inachevé,* volontairement inachevé, bien sûr. Il est par excellence un nouvelliste, mais un nouvelliste sans fable dramatique. Comme souvent chez Tchekhov, le récit a un aspect volontairement fragmentaire, la progression est lyrique, par petits chapitres, et la démarche du récit relève plus du genre de la chronique, greffée sur le cours capricieux du temps, que de la structure romanesque. Le genre est assez proche de l'idylle, une idylle moderne, avec même des éléments de naturalisme, et, en tout cas, une mise en scène réaliste très soignée. Ainsi, dans ce qui est peut-être son chef-d'œuvre, à savoir le récit *l'Étoile bleue,* publié en 1918 dans le tome 7 de ses *Œuvres complètes,* le décor social est soigneusement dessiné, et ce pourrait être celui d'un récit réaliste de Kouprine... Dans un milieu d'étudiants, d'acteurs, de joueurs dépravés, de parieurs qui suivent les courses avec un désir presque lubrique, de négociants riches qui possèdent des Matisse, on discute de l'art moderne, des triangles de Picasso, de la poésie de Blok, de l'art religieux ; au mur sont accrochés des portraits de Balmont et des reproductions de Botticelli... Au centre du récit, un jeune étudiant, Alexis Christophorov, qui remplit vis-à-vis de cette faune variée le rôle que joue « l'Idiot » dans le roman de Dostoïevski. Il ne se passe à peu près rien, pas

d'intrigue centrale, mais l'héroïne, Machoura, rompt, sous l'influence de cet énigmatique cœur simple, avec son fiancé, et tous s'interrogent sur la relation secrète, « amicale » que Christophorov entretient avec le cosmos, les étoiles, son étoile préférée, Véga. Moscou et sa région servent non pas de décor, mais de personnage principal au récit : la visite au monastère de Zvénigorod est un épisode déterminant dans le fil indécis du récit : pèlerinage religieux pour les uns, artistique pour les autres, mais où l'influence de l'« idiot » apparaît pour la première fois. « Le soir venait. Au-delà d'un tournant dans la forêt se découvrit soudain la vue sur la Moscova, sur les prés, et sur Zvénigorod au loin. Dans l'épaisse verdure surgissait l'or du dôme du monastère. Une lumière de couchant, une légère gaze bleutée habillaient le paysage. » Le paysage de Moscou et sa région est aussi en secrète relation avec ce jeune cœur simple, qui admire saint François d'Assise, l'apôtre de la *sancta povertade* et de l'insouciance évangélique. Moscou avec ses rues Gagarine, du Ravin de la Sivka, de l'Arbate, avec les cathédrales de son Kremlin, avec ses quarante fois quarante églises, dont toutes les cloches sonnent pour la résurrection de Pâques, avec la conque sociale de son Grand Théâtre, ses automobiles, ses téléphones, ses ascenseurs modernes et ses bouges de jeu, est aussi présente. Et toute la ville, comme ses habitants, semble procéder à une grande épuration « Il faut me nettoyer longuement pour faire partir ce qu'il y avait avant », dit un personnage à la fin de la nouvelle. « Mon cher, si je me sens si bien avec vous, c'est que vous êtes un être qui n'est pas de ce monde, pas de ce temps... »

Agraféna, Anna sont des nouvelles plus dramatiques, mais qui toutes deux sont transverbérées par une sorte de lumière venue d'ailleurs. Agraféna (forme russe pour le nom d'Agrippine), pauvre villageoise déracinée dans la ville où elle travail comme bonne, ne connaît aucune joie, mais meurt comme une sainte, comme le « Cœur simple » de Flaubert, Flaubert que Zaïtsev aimait et dont il a traduit *la Tentation de saint Antoine.* Le retour dans son village de la servante Agrippine est une des plus belles pages de Zaïtsev. « Ô toi, terre natale ! Ô tes ombrages larges, — bouleaux le long du chemin, — lointains bleutés des verstes, salutation assouvissante et tendre des champs à l'infini ! Ô toi, sans limites, à tes pieds tombe le harassé et le pourchassé et tu prends tes pauvres enfants, tes Antoines-les-gueux sur ton sein puissant, tu les embrasses dans tes bras aux verstes innombrables, tu les abreuves de ta force éternelle. Reçois nos bénédictions à jamais, gloire à Toi, Grande Mère ! » La vision de la nonne noire qui vient recevoir l'âme d'Agraféna, après avoir accompagné toute sa pauvre existence, est à la fois une allégorie et un rêve : telle est la poétique de Zaïtsev, mi-sentimentale mi-misérabiliste, et nous la retrouverons dans presque tous ses récits, avec parfois une force puisée aux croyances populaires, comme dans « Avdotia la Mort »... Quant à *Anna,* un des récits les plus durs de Zaïtsev, il nous montre le pouvoir soviétique, en marche dans les campagnes, avec une férocité sans égale : le monde luxuriant et laborieux du Letton Matveï dont l'excellente ferme va être liquidée par les collectiviseurs. C'est Anne, la nièce de Matveï et de Marta qui, après un amour fou pour un vieux ci-devant qui meurt dans ses bras, décide d'en finir, et reçoit le commissaire à

coups de feu, avant d'être elle-même descendue sur le pas de la porte. Écrit à Paris en 1929, le récit, par sa violence, sa sensualité nous montre à quel point Zaïtsev était capable de sentir puissamment le pays qu'il avait quitté depuis déjà sept ans.

Les différents recueils de Zaïtsev se suivent, ce seront pour l'essentiel *les Songes* en 1922, qui comporte une pièce, *la Fidélité,* il y aura *Un étrange voyage* en 1927, *Une maison à Passy* en 1935, *En chemin* en 1951, *l'Arbre de vie* en 1953. Et pour finir *le Fleuve du temps* en 1968, son dernier, et presque le plus beau, quoiqu'il y ait peu d'inédits.

On y trouve la série de miniatures regroupées sous le titré *Une étoile au-dessus de Boulogne,* avec d'émouvants tableautins sur la solidarité entre les épaves russes et les autres épaves de la grande cité et de sa banlieue. *Le Fleuve du temps* emprunte son titre au dernier poème écrit par le poète Derjavine, juste avant sa mort. Il rapporte une conversation entre deux vieux archimandrites dans un couvent russe de Paris, Andronik et Savvati :

Le fleuve du temps en son élan
Emporte toutes choses humaines.
Et noie dans les abîmes de l'oubli
Peuples, rois et royaumes.
S'il subsiste rien, grâce à la lyre
Ou aux trompettes, cela aussi
Sera happé par la gueule d'éternité,
Et point n'échappera au destin.

Les deux vieux hommes d'églises discutent de cette minute d'angoisse non-chrétienne qui a échappé à Derjavine, à un dur moment : « Je pense que l'auteur de l'Ode *Dieu* a écrit cela dans un instant de déréliction. Et d'ailleurs à la veille de sa mort. » Celui des deux hommes qui a refusé la mitre d'évêque révèle en souriant avoir échappé au nom de Koukcha au moment d'être fait moine. Ce nom si mal sonnant de Koukcha fait revenir aux vers de Derjavine, qui désespérait, à juste titre, que la poésie puisse conférer la vie éternelle. N'est-ce pas le pauvre saint Koukcha, au nom sylvestre et rustaud, qui a raison ? « Peut-être que toute la vérité est dans Koukcha ». Le même moine Andronik qui fait cette réflexion a dans sa cellule un portrait de Léon Bloy, le grand imprécateur catholique français, dont il se sent très proche. Plus tard Savvati est fait évêque, et meurt une semaine après, tandis qu'Andronik, qui psalmodie l'évangile au-dessus de son corps, se demande ce qui les liait si fort.

La mitre de Savvati posée à côté de son corps, le souvenir de la mère d'Andronik, qui le soignait quand il avait sa rougeole, le désespoir de Derjavine d'atteindre jamais à l'éternité par les trompettes de la poésie... le fleuve du temps, chez Boris Zaïtsev emporte tout, brindille et grand événement, mais dans une sorte d'éclairage naïf et bon, qui est inoubliable. La rencontre entre sa Russie

remémorée, sa « Russie hors frontières » avec ses archimandrites, ses « Russes du cinquième étage » (le meilleur marché, dans les maisons sans ascenseur) avait su trouver un secret accord avec un certain Occident, banlieue de Boulogne ou imprécations de l'inflexible Léon Bloy qui rudoyait tant sa propre Église. Les miniatures de simples qu'il donne dans ses « hommes de Dieu » nous montrent un vieux manœuvre qu'il se rappelle depuis le temps de la première guerre en Russie. On l'appelait Kimka, il jurait, il avait pour humble fonction de porter des tonneaux d'eau dans sa brouette. Un prisonnier de guerre autrichien disait de lui « Dumm ! Il dit toujours ta mère ! ta mère ! » ne comprenant rien aux obscénités russes, qui émaillent le simple discours de Kimka. Un jour, on lui apprend que la Russie est une République, et qu'il est devenu un républicain. « Salut à vous, tous les kimkas ! Salut à vous, les citoyens républicains ! Combien êtes-vous ? Kimka fume son âcre cigare, parfois il sourit, sans doute il se rappelle quelque chose de drôle. » Mais ce qui compte pour l'auteur, c'est le poids de cette âme frustre devant le jugement de Dieu. « Si l'on ne croit pas en Dieu, alors il faut le reconnaître, tout son être, toute sa vie terne et trouble, qui ressemble à un bâillement animal, se déploie comme un nuage qui ne laisse pas de trace. A-t-il vécu, n'a-t-il pas vécu, on ne saurait même le dire. Mais si l'on croit en Dieu, alors peut-être, devant Son tribunal Kimka fera meilleure figure que devant le nôtre. Pour ce qu'il lui a été donné un esprit pauvre, un aspect misérable, un discours sauvage ; pour ce qu'il lui a été donné de voir si peu de lumière en sa vie ; pour ce qu'il a été si peu aimé dans sa vie, et qu'on s'est moqué de lui, — ses obscénités lui seront pardonnées ! S'il est vrai que les derniers seront les premiers, alors Kimka, le républicain malgré lui, sera vraiment accepté à l'intérieur de la clôture, et fait citoyen d'une république qui n'est pas la nôtre. »

Poète des Béatitudes, poète de la Russie simple, bénite, Zaïtsev nous présente la face la meilleure, la plus accueillante de l'orthodoxie russe, du caractère russe. Alors que d'autres, comme Kouprine, nous montrent les mêmes ignominies morales, mais sans indulgence, alors que d'autres comme Chméliov nous montrent la même Russie croyante, mais plus intolérante, fermée, sectaire, Zaïtsev est un Européen russe, un Ombrien de la Russie centrale, un véritable « cœur simple ». De lui Ivan Bounine, à qui le lia une longue amitié que l'on peut suivre dans les Carnets de Véra et Ivan Bounine, écrivait : « C'est un homme délicatement spirituel. Parfois nous avons parlé de façon très intéressante de Dieu, de la foi, La dernière fois, il a beaucoup parlé de Dante. Boris a sa voie propre, qu'il suit avec fermeté. S'il n'a pas la grandeur, il n'a pas non plus le fiel de Dante, qu'il aimait tant, et en qui il se reconnaissait, comme en un frère de souffrances et de guerres fratricides, et dont il traduisit la première partie de *la Divine Comédie.* En lui la légende chrétienne des deux moitiés de l'Europe s'est comme réconciliée...

16e PARTIE

EXILS RUSSES

CHAPITRE 79

LA « TREIZIÈME TRIBU »

Retour à la table des matières

Les cimetières russes de l'Occident, ceux de Sainte-Geneviève-des-Bois ou de Nice fascinent aujourd'hui les Russes ex-soviétiques. Sainte-Geneviève-des-Bois est devenu un lieu de pèlerinage obligé. Marcher entre les tombes de Youdenitch le général « blanc », d'Ivan Bounine et de sa femme, de Merejkovski et sa femme Hippius, saluer au passage Serge Lifar « de Kiev », le baron Wrangel et, abrité temporairement chez une « famille amie », dire bonjour à Victor Nekrasov et peut-être murmurer son apostrophe-amulette : « Saperlipopette ! » — c'est voir défiler un monde guerrier, culturel, artistique qui souffrit, connut l'exil, s'entre-déchira mais, aujourd'hui, repose harmonieusement à l'ombre de la croix orthodoxe. Ce monde qui persiste aujourd'hui encore avec ses dissensions religieuses (il y a les « moscoutaires », les tenants de « l'Église russe à l'étranger » et les « œcuméniques » — directement rattachés à Constantinople), avec ses mouvements de jeunesse, ses oratoires orthodoxes dispersés en France, ses ventes de charité, ses publications hebdomadaires (dont la *Pensée russe* où certains voient une excessive influence catholique, et presque un cheval de Troie) — ce monde de l'émigration russe authentique, « idéologique » (celle des USA, récente, est presque exclusivement « alimentaire », celle d'Argentine est minuscule, et drapée dans un monarchisme étriqué et fascisant), c'est peu de dire qu'il fascine la Russie de métropole à l'heure où elle cherche son chemin, il lui paraît parfois détenir une clé, un secret de survie, qu'elle voudrait lui arracher. Lors de sa visite d'État à Paris en février 1992 le président Boris Eltsine, premier président jamais élu en Russie,

ne rendit pas aux autorités françaises la politesse du dîner d'État de Versailles — ainsi que le veut l'usage —, mais donna une réception pour ses compatriotes russes de France. Ce furent enfin les vraies retrouvailles. Et, geste étonnant, il demanda pardon à cette émigration russe pour tous les mauvais traitements de la patrie marâtre...

Naguère encore, tous les livres soviétiques sur l'émigration séparaient le bon grain de l'ivraie. Il y avait ceux qui ne rêvaient qu'à la Patrie, qui se languissaient de nostalgie, qui était des « nôtres », et il y avait les autres, les ennemis irréductibles, ceux qui étaient insensibles à « la fumée de la Patrie ». « Nostalgie » — disait l'avant-dernier film d'Andreï Tarkovski, et dans les ruines d'un temple italien apparaissait la petite maison de bois russe, à travers les brouillards du pays natal et de la mémoire douloureuse du créateur. Jusqu'à récemment, la grande question que la « métropole » posait aux enfants dispersés, c'était toujours « quand reviendrez-vous ? » Il y avait ceux qui étaient rentrés (Kouprine), avaient failli rentrer (Bounine), avaient repris le passeport rouge, mais n'étaient pas rentrés (Vadim Andreev) ; aujourd'hui enfin, la Russie, qui ne rêve que de sortir, admet, avec peine, que certains de ses fils puissent vivre ailleurs qu'en Russie. Certains émigrés rentrent au bercail (Irina Odoevtseva, seul vestige de la première émigration, est morte à Leningrad, pas encore à Saint-Pétersbourg ; Sacha Sokolov est revenu, reparti au Canada ; le poète Koublanovski, lui, est bel et bien « rentré »). Mais le rapport à l'émigration reste très émotionnel. Tant de Russes ont fui la Russie, ont haï la Russie...

Quelques livres soviétiques récents reflètent cette passion presque pathologique pour l'émigration. Une anthologie de la « Littérature de l'outre-frontière russe » [1] est en cours de parution. Vladimir Bolchakov a décrit son parcours en France et dans la « France russe » dans un livre intitulé « Bouleaux russes près de Paris » [2], qui s'achève par une interview de Peter Ustinov, « citoyen russe du monde ». Le livre est vivant, passionné, très « gorbatchévien ». Un autre ouvrage, beaucoup plus sérieux est celui de Viatcheslav Kostikov : *Ne maudissons pas l'exil... Voies et destins de l'émigration russe* [3]. C'est une chronique de la vie culturelle et sociale de l'émigration, une chronique assez émotionnelle, entièrement placée sous l'interrogation de la spécificité de l'émigration russe. Pourquoi souffre-t-elle tant de nostalgie ? Pourquoi ne cherche-t-elle pas à s'adapter au pays d'accueil, comme les autres émigrés ? « Nous étions des fantômes errant dans la grande ville (...) des oiseaux chassés de leurs nids », écrivait Alexeï Tolstoï à la veille de son retour en URSS. Mais le futur « comte rouge » était moins bouleversé que d'autres par les événements de 21 : la famine en Russie, et l'expulsion des membres directeurs du Comité de lutte contre la famine : Elisaveta Kouskova, l'écrivain Mikhaïl Ossorguine... Kostikov cite les propos d'un Gorki désemparé par la tournure des

---

[1] La langue russe a de nombreux vocables pour désigner l'étranger : « zaroubéjié » c'est l'outre-frontière, « tchoujbjna » c'est la terre des autres, « zagranitsa », c'est... l'étranger.

[2] V.V. Bol'šakov. *Russkie berezy pod Parižem.* Moscou 1990.

[3] Vjačeslav Kostikov. *Ne budem proklinat' izgnanie.* Moscou 1990.

choses : la « Loubianka » (c'est-à-dire la Tchéka) ne veut pas d'un Comité autonome. La famine fut pour Lénine l'occasion d'expulser les intellectuels récalcitrants, de décimer le clergé... Pour l'émigration russe, dont une partie n'avait pas encore décidé de « rompre », ce fut décisif. Le poète Khodassievitch, par exemple, se persuada peu à peu qu'il ne devait pas rentrer... Les arrestations massives des S.R., c'est-à-dire des vrais socialistes russes, en 1922, firent le reste. Gorki demanda son aide à Anatole France. Ici Kostikov devient très prudent. Gorki, dit-il, est entraîné par les émigrés S.R. dans une affaire dont il ne connaît pas les détails... Le livre, ne l'oublions pas, est écrit au milieu de la perestroïka. L'icône de Gorki est encore à préserver...

Le livre de Gorki *Sur la paysannerie russe,* écrit dans l'émigration en 1922, déplut à l'émigration autant qu'à la critique soviétique. Ce fut une véritable mêlée, déclenchée par le verdict dur, presque injurieux, de Gorki envers le peuple paysan russe.

De toutes les composantes de l'émigration russe, la moins connue en URSS était la « socialiste ». Les Nikolaevski, les Dan, les Tchernov n'avaient droit qu'au silence ou à l'injure. Prudemment, citations en main, Kostikov les amène sur le devant de la scène, et c'est certainement ce qui a dû frapper le plus son lecteur. Mais il y a aussi des figures d'« orphelins russes », de « garçons russes » jetés sur le pavé du Paris des années 30 qui émeuvent, et que le lecteur soviétique ignorait : avant tout celle de Vladimir Varchavski, auteur *d'Une génération oubliée,* mais aussi celle du poète Boris Poplavski, qui se suicida par « overdose » ou du compositeur Boris Vildé, entré dans la Résistance et fusillé au Mont-Valérien.

Parmi les nombreux épisodes que rapporte Kostikov concernant le jeu de séduction de l'URSS par rapport à l'émigration, il en est un particulièrement intéressant, et sur lequel nous reviendrons dans ce chapitre, celui du mouvement de « l'Union des citoyens soviétiques ». Arrêtés sur ordre de Jules Moch, ministre français de l'Intérieur, ils furent expulsés de France le 25 novembre 1947. Moi-même, en 1956, je rencontrai l'un d'eux, qui était guide à Simféropol, et le seul du groupe à n'avoir pas été arrêté en URSS après son retour : il s'appelait Andreï Paléologue, et je me rappelle ma surprise totale de découvrir ce monsieur tellement « français » en ce lieu éloigné de la Russie.

L'enlèvement du général Miller en 1937, celui du général Koutiepov en 1930, l'enrôlement dans le bras extérieur de la Tchéka de membres de l'intelligentsia russe (par exemple Sergueï Efron, le mari de la poétesse Marina Tsvetaeva), plus tard fusillé par cette même Tchéka après son retour en URSS) confèrent un coloris tragique à une chronique déjà très sombre. En particulier l'enlèvement de Miller, la trahison de son ami le général Skobline, l'arrestation de la femme de celui-ci, la cantatrice Plevetskaïa, composent un feuilleton tragique, qui, à l'époque, défraya la chronique. Tel qu'il est, inégal, surtout dans la tonalité de ses commentaires (il fut écrit de 1972 à 1989 !) le livre de Kostikov donne néanmoins un tableau émouvant

des heurs et malheurs de cette « treizième tribu » de l'Israël russe, qui, selon le mot de Mikhaïl Ossorguine, bénéficiait d'une « liberté non voulue », et dont elle ne savait souvent pas plus le bon usage que la Russie d'aujourd'hui. Mais par certains de ses penseurs, ou théologiens (ce même Ossorguine, Guéorgui Fedotov, Nikolaï Berdiaev), elle a quand même élaboré un usage de la liberté, une pensée de la démocratie, du totalitarisme, du socialisme qui n'ont évidemment pas leur égale en Russie soviétique. Dans une lettre de 1936, Ossorguine écrivait à un ami resté en Russie :

> « Il ne saurait y avoir de divergence entre nous pour ce qui est du rapport à notre patrie. J'aime la Russie d'un amour qui n'a rien de naïf, qui est celui de l'homme cultivé russe, un amour élaboré par des générations d'idéalistes comme de réalistes. J'ai vécu presque un quart de siècle à l'étranger. Je maudis et je remercie à la fois pour cela les « réalistes » de la politique russe, qui ont mutilé mon destin par le droit du plus fort. Je ne suis pas devenu un Européen, un bourgeois éclairé, un grippe-sous, ni un thuriféraire de la police. Mais j'ai appris à connaître l'Europe et c'est pour cela que j'aime la Russie : toi, tu l'aimes parce que tu ne connais pas l'Europe... ».

Il existait quelques ouvrages de l'émigration sur l'émigration, *l'Histoire de la littérature russe en exil* de Gleb Struve (1956), fourmillante de détails, ou encore un recueil d'articles publié en 1972 par N. Poltoratski. Voici enfin un vrai livre d'historien. Cet historien est américain, un américain d'origine russe, Marc Raeff. Son livre, paru en 1990 en anglais, *Russia Abroad, a Cultural History of the Russian Emigration 1919-1939* permet enfin d'y voir plus clair et de comprendre, statistiques en main, le mystère d'une survie culturelle et nationale que les Russes comparent volontiers (et excessivement) à la longue survie d'Israël.

Américain, Raeff est pourtant lui-même enfant de l'émigration russe. Ses confidences affleurent ici et là dans l'exposé scientifique de son texte. Il fut élevé à Paris, au lycée Michelet. En face du lycée un juif russe émigré, chassé d'Allemagne par Hitler, avait ouvert une épicerie russe. Bien peu d'émigrés russes avaient pu emporter un petit capital avec eux... La plupart étaient dans la misère. L'émigration russe n'est certes pas la seule vague de personnes déplacées qu'ait connu le XXe siècle, ni la seule à mener une existence misérable. Mais elle est la seule à se penser comme un nouvel Israël, on peut être un nouveau « Mayflower », emportant de la patrie souillée les prémices d'un renouveau moral, comme avaient fait les Puritains fuyant l'Europe du XVIIe siècle.

Raeff embrasse toutes les provinces de la diaspora russe, de Kharbine en Manchourie à Berlin, Prague, Belgrade et Paris. Sa thèse, démontrée documentairement, est que partout cette émigration vivait quasi exclusivement de sa culture. Cette hypertrophie culturelle — c'est précisément l'émigration russe, « Russia abroad ».

L'émigré russe quitta le pays après la guerre civile et la victoire bolchevique. Il n'emporta rien avec soi. Sociologiquement il appartenait à toutes les couches de population, avec un léger surplus d'intellectuels. Cet émigré-type ne pensait nullement retourner au pays tant que les bolcheviks y seraient les maîtres, mais il ne pensait pas non plus s'intégrer dans son pays d'accueil. Ce qui le préoccupait avant tout, c'était de préserver l'héritage culturel qu'il avait emporté avec lui : un certain trésor de traditions, un certain talent créateur. Il refusait d'être un « immigrant », et il élabora une sorte de « double culture ». C'est d'ailleurs pour cela que le « melting-pot » de l'Amérique ne l'attirait pas. Il élut pour asile tout d'abord les terres contiguës à la Russie, ensuite les plus proches : les républiques baltes, Berlin, Belgrade où le roi était très bienveillant envers ces exilés, Prague où Masaryk avait lancé « l'Action Russe », pas seulement par sympathie ou reconnaissance envers la Russie, mais aussi parce qu'il était persuadé que l'Université russe fondée à Prague grâce à ses subsides formerait les cadres de la future Russie, celle de l'après-bolchevisme.

Nous connaissons l'existence difficile, solitaire, mélancolique de l'émigré russe par les nouvelles de Bounine, de Teffi, de Don Amirado, de Berberova, et surtout de Gaïto Gazdanov, redécouvert et traduit par Elena Balzano [1]. Gazdanov, devenu taxi de nuit, découvre les bas-fonds, et répète comme un leitmotiv : « Je n'arrivais pas à m'habituer ». Le Paris de Gazdanov, avec ses femmes du monde dévergondées et cleptomanes, ses prostituées résignées, ses fous, ses illuminés n'est pas loin de celui de Nerval, avec un suicidé pendu au réverbère, le chapeau sur la tête « comme posé exprès par un lugubre plaisantin ». Au détour de ce labyrinthe nocturne d'épaves, on apprend qu'un « général russe a été enlevé » et que la femme de Fedortchenko a dû faire quelques passes de plus, car son mari s'est acheté un revolver...

« J'ai souvent pensé, écrit Gazdanov, que la caractéristique essentielle et permanente de la vie que j'étais obligé de mener était l'imprévisibilité et l'inévitable précarité de l'avenir ». Dans le Paris nocturne et sordide de Gazdanov passent des ombres russes avec « cette mélancolie pure et désintéressée qu'on attribue aux poètes ».

Le professeur Raeff apporte à ce morne tableau des statistiques qui le confirment. L'émigration russe était faite d'hommes célibataires, socialement déclassés. Dans ce tableau se détache le groupe des Cosaques ; ils avaient amené avec eux leurs atamans, leur structure sociale, leurs célèbres et splendides chœurs d'hommes (le plus célèbre est le chœur Jarov). Un décret soviétique de 1921 priva tous les émigrés de leur citoyenneté, ils devinrent apatrides, sous la Protection illusoire d'anciens ambassadeurs tsaristes à Paris (comme Maklakov) et de représentants du gouvernement Wrangel (le général Miller, jusqu'à son

[1] Gaïto Gazdanov. *Chemins nocturnes*, Paris, 1991.

enlèvement). Cette émigration accueillit de façon mitigée les intellectuels expulsés par Lénine, en 1921. Mais cette nouvelle proscription reforma l'impression que l'émigration « avait emporté avec elle la Russie », selon l'expression de Roman Goul, qui mit personnellement plusieurs années à rompre avec l'URSS.

Économiquement misérable, l'émigration ne baissa pas les bras, ni dans le domaine culturel, ni dans le domaine religieux. Comme l'émigration polonaise du XIXe siècle qui incarna à elle seule la Pologne quand la Pologne était rayée de la carte (avec Mickiewicz, Slowacki, Lelewel...), l'émigration russe édifia sa propre image. Un des plus riches chapitres de Raeff est consacré au système scolaire de l'émigration. Les écoles russes de Berlin, Belgrade, Paris commencèrent par donner une instruction complète, puis devinrent des écoles complémentaires. Le refus de la réforme orthographique soviétique, la réédition des vieux manuels créèrent un fossé entre cette école et l'école soviétique de la métropole. Cependant la réforme stalinienne de l'école dans les années 30, l'apparition en URSS, ou plutôt, la création voulue par Staline, d'un nouveau nationalisme comblèrent le fossé dans une certaine mesure. L'école de l'émigration russe poursuivait une double mission : adapter l'enfant russe à son pays d'accueil, et développer en lui le sentiment d'appartenance à la Russie et à la russité.

L'Église joua un rôle grandissant. Certes Raeff nous montre que l'exil rendit les Russes plus tolérants, il rapprocha Russes et Juifs (par exemple au comité de rédaction de la revue *Les Annales contemporaines*) ; mais Raeff nous montre bien que l'Église orthodoxe joua un rôle décisif, et que la majorité de l'intelligentsia russe, religieusement indifférente, et en tout cas fort anticléricale lors de l'exil, se rapprocha peu à peu de l'Église, prenant part à la vie des paroisses, et confiant ses enfants aux « camps » de jeunesse orthodoxes. Le schisme de Sremski Karlovtsy, survenu dès le début des années 20, l'hostilité grandissante entre le métropolite Euloge et la nouvelle juridiction, en définitive, n'empêchèrent pas la formation d'une grande famille orthodoxe. Après la culture et la langue, l'orthodoxie devint le second axe, de l'émigration. L'écrivain Boris Zaïtsev, le journaliste Bounakov-Fondaminski se « convertirent » activement.

La fête nationale de l'émigration, le « Jour de la Culture russe », était le 8 juin, date de la naissance de Pouchkine ; l'église voulut imposer le 28 juillet, la Saint-Vladimir, mais n'y parvint pas. Parmi les institutions essentielles de cette « Russie à l'étranger », il y eut les Universités et les éditions. Avec l'aide des organisations protestantes d'Amérique, Nikolaï Berdiaev, expulsé d'URSS- en 1921, fonda à Berlin une « Académie spirituelle de philosophie libre », qui se déplaça à Paris en 1925. Un article éditorial du premier numéro de la revue *le Chemin,* publié en septembre 1925, souligne le caractère unique de cette « dispersion russe ». *Le Chemin* était en quête d'un sens et d'une mission pour cette émigration, représentant « d'énormes forces, devenues inutiles pour la Russie ». Cette mission serait religieuse. L'« ascèse » imposée par l'histoire nous commande d'aller à la rencontre du christianisme occidental, de voir dans cette épreuve une invitation à

ne pas rester enfermés dans « l'idée russe ». La revue de Berdiaev soutint le métropolite Euloge (contre « l'Église russe hors frontières »). Berdiaev fonda également, avec d'autres, le Mouvement chrétien orthodoxe russe, d'abord à Prague, puis à Paris. Le Mouvement existe jusqu'à ce jour, publie un *Messager* qui a joué un rôle important dans la vie de l'émigration, et essaime aujourd'hui dans la Russie libérée du communisme, sous l'impulsion de Nikita Struve. L'idée centrale du Mouvement fut « l'ecclésialisation » du monde séculier. Fondée en 1930, la revue *la Nouvelle* Cité, de Gueorgui Fedotov, Fiodor Stepoun, Ivan Bounakov propagea une philosophie de l'histoire très voisine. Créée en pleine crise économique mondiale, la revue cherchait une issue sociale et philosophique à cette crise occidentale dans précédent. Les espérances presque eschatologiques de *la Nouvelle Cité* ne s'expliquent que sur ce fond général européen, pas seulement le fond de la crise russe. « En Europe, la liberté est l'objet de multiples attentats, en Russie le pays tout entier est un bagne », lit-on dans le premier numéro. Le rêve d'une « Cité nouvelle » à la Saint Augustin, d'un rôle social accru pour l'Église se conjuguait à un combat contre fascisme et communisme. « Les églises chrétiennes d'aujourd'hui développent une grande énergie sociale, leur but est d'unifier et d'organiser un monde désuni », Liberté personnelle et justice sociale en seraient les deux piliers.

La « rencontre avec l'Occident » n'était pas qu'un rêve. Raeff évoque les « soirées franco-russes » de la fin 1928 et du début 1930. Fedotov et Stanislas Fumet en donnèrent tous deux des comptes rendus dans les *Cahiers de la Quinzaine* fondés par Péguy. Le dialogue se menait avec les socialistes français et belges (De Man en particulier). Berdiaev entra au comité de rédaction d'Esprit et participa aux décades de Pontigny. Le « socialisme religieux » du luthérien Paul Tillich, et l'humanisme du néothomiste Jacques Maritain attiraient également les penseurs russes de *La Nouvelle Cité* et du *Chemin.* Fumet, Tillich et Maritain étaient très désireux que leurs amis russes les informent de ce qui se passait en Russie.

Un des principaux problèmes soulevés par le livre de Raeff, c'est précisément le succès ou l'échec de cette rencontre Russie-Occident. Il y eut des passerelles, bien sûr, des « ponts » (tel est le titre d'une revue d'après guerre). Wladimir Weidlé, brillant essayiste, écrivit en français, sa *Russie absente et présente, ainsi* que *les Abeilles d'Aristée*. D'autres encore passèrent entièrement ou partiellement à la langue d'« accueil » : Troyat, Kessel, Zoé Oldenbourg, Zinaïda Schakhovskaïa. *Les Nuits de Sibérie* de Kessel, merveilleusement illustrées par l'artiste russe de Paris (américain de passeport) Alexandre Alexéieff ne sont qu'un exemple entre beaucoup d'autres de ce qu'apporta la diaspora russe à l'art occidental. C'est un aspect plutôt sous-estimé dans le livre de Raeff. Youri Annenkoff illustra Durtain et bien d'autres écrivains français. Choukhaeff (avant son retour en Russie) ou encore Bouchègne, avec l'aide d'éditeurs comme Schiffrine (le fondateur de la Pléïade) prolongèrent et renouvelèrent à l'Occident cet « Âge d'Argent » qui avait déjà été la période la plus fructueuse des contacts Russie-Occident. Dans la

musicologie Boris de Schloœzer et Pierre Souvtchinski servirent de brillants « passeurs » culturels. Le « Paris russe » — que Raeff décrit moins que le « Berlin russe » — eut Soutine en peinture, Stravinski et Prokofiev en musique, Kessel en littérature, Jankelevitch ou Gurvitch en philosophie et sociologie, pour n'en nommer que quelques uns. Koyré fit découvrir à l'Occident les racines allemandes de la jeune pensée slavophile des années 30 du XIXe siècle, Kojève releva les études hégéliennes à Paris.

Mais il convient de nuancer : ces artistes, ces philosophes n'étaient guère connus de l'émigré russe de base, dont la figure mélancolique et le « pidgin-émigré » — russe farce d'expressions familières françaises — sont si bien décrits par Teffi. Les quotidiens russes les *Dernières nouvelles* et *la Renaissance,* l'un libéral, dirigé par Milloukov, l'autre monarchiste, intéressaient plus que les revues intellectuelles de l'émigration. C'était *la Renaissance* qui donnait davantage de chroniques littéraires, en particulier celles du poète Khodassevitch. L'auteur favori de l'émigration était le romancier Marc Aldanov, et Raeff nous montre bien pourquoi. Dans ses nombreux romans historiques sur la Révolution française et sur la russe, il s'oppose de tout son scepticisme historique au positivisme ambiant de l'intelligentsia d'hier, à l'idée de « progrès », devenue si gênante pour l'émigré russe libéral, car elle l'obligeait à reconnaître le rôle positif de l'étape bolchevique. Aldanov dans ses romans historiques, comme dans ses essais, rétablit le rôle du hasard et de la personne, en quelque sorte il mettait du baume sur le cœur de l'émigré. Il eut un succès considérable. De plus il élargissait l'horizon intellectuel russe, englobait Descartes, Leibnitz, Talleyrand dans ses essais ou romans ; avec Aldanov la littérature de l'émigration russe se faisait vraiment européenne.

Une autre façon d'interpréter l'histoire était le mouvement « eurasien », dont les protagonistes furent les linguistes Nikolaï Troubetskoy et Roman Jakobson, l'historien Oustrialov (qui vivait à Kharbine, rentra en URSS, périt au Goulag). Ils avaient une réponse nouvelle à la question : « Qui sommes-nous ? » Milioukov, baptisé par Marc Vichniac « Européen russe », répondait : nous sommes une partie de l'Europe, mais une partie arriérée. Troubetskoy affirmait que la Russie était plus asiatique qu'européenne ; que l'opposition entre orthodoxie orientale et christianisme latin était fondamentale. Pour les Eurasiens il n'était pas question d'un dialogue avec l'Occident, encore moins avec le christianisme occidental.

Raeff note avec raison le relatif insuccès des Eurasiens. Ils se dispersèrent rapidement, les uns divergèrent vers la linguistique, les autres vers la musicologie... Tous n'étaient pas prêts à « changer les jalons », c'est-à-dire à rentrer en Eurasie bolchevique. Le cas d'Oustrialov prouve qu'ils n'avaient pas tort...

À mi-chemin de l'européanisme de Milioukov et du refus agressif de l'Occident, il y avait des esthètes aux positions nuancées. Weidlé accusait ses compatriotes de mal connaître la culture française véritable. Il n'avait pas tort.

Mais il y avait aussi des réussites : la traduction de Saint John Perse pour Guéorgui Adamovitch par exemple.

L'historien qu'est Raeff s'intéresse à l'historiographie de l'émigration. Les Eurasiens eurent leur historien, qui devint américain : George Vernadsky, auteur d'une monumentale *Histoire de l'ancienne Russie* où tout un tome est consacré à la civilisation tatare. Raeff parle en détail du « Seminarium Kondakovianum » fondé à Prague par le byzantinologue Kondakov, et d'où sortirent, outre George Vernadsky, le philosophe Nikolaï Lossky et l'historien Nikolaï Andreev (par la suite professeur à Cambridge). Les historiens sociaux sont un groupe particulièrement intéressant : à Berlin Hessen fonda *les Archives de la Révolution russe,* à Prague Masaryk aida à fonder *les Archives historiques russes à l'étranger* (que le KGB emporta en 45, et qu'on n'a pas encore rendues accessibles). En France nous utilisons encore les trois tomes de *l'Histoire de Russie* rédigée par Milioukov et Eisenman, avec la collaboration d'un historien français très « positiviste », Charles Seignobos. Quant à la monumentale *Étude pour l'histoire de la culture russe* de Milioukov seul, elle reste marquée par l'idéologie positiviste et terre à terre de son auteur.

Raeff nous montre aussi à quel point historiens, juristes, essayistes hypertrophiaient tous le rôle de la littérature russe, véritable hypostase de la « russité » même. « La russité était pour eux un exploit spirituel accompli par les grands écrivains russes depuis Lomonossov et Derjavine jusqu'au grand romancier du XIXe siècle ». La vraie « patrie » de cette diaspora, c'était, en somme, la littérature russe (comme pour Korolenko, au début du siècle). Et il est vrai que la musique et le ballet russe se dénationalisèrent partiellement à l'Occident. Diaghilev emprunta aux Français, Stravinsky céda à un néoclassicisme assez international. Mais la littérature, les « classiques » qu'éditaient « Petropolis » ou « Slovo » à Berlin, cela n'appartenait qu'à l'émigration russe. Cette littérature classique russe n'avait pas encore été récupérée, et réexportée, par Staline. Le chauffeur de taxi à Paris, l'ouvrier russe de Renault à Billancourt pouvaient se dire que Pouchkine et Tioutchev étaient son dernier et exclusif « bien », son viatique et son talisman dans la dure existence à l'étranger. Fedotov définit Pouchkine comme « le chantre de la liberté et de l'Empire », comme le dernier grand esprit pan-russien qui avait su marier l'amour de la liberté à l'amour de l'Empire. Après lui, allait naître *l'intelligent* russe, qui haïrait l'empire, et périrait de n'avoir plus su marier liberté et empire. « La Russie ne survivra pas si elle n'accomplit pas le vœu de son poète, si elle n'insuffle pas à la lourdeur de son Empire ressuscité la légèreté de la liberté » (Annales *contemporaines,* 1937, LXIII). Weidlé rappelait le génie de sympathie qu'avait Pouchkine pour les cinq grandes cultures européennes modernes ; ce génie pouchkinien devait aider l'émigré à s'intégrer, encore que Pouchkine eût été bien mal payé en retour : l'Europe l'ignore. Ce « paradoxe pouchkinien » ne se répétait-il pas dans le destin de l'émigré russe en Europe ?

Oui, il en fut bien ainsi. La littérature fut l'essence même de cette Russie émigrée, de cette « russité » qu'elle avait emportée avec la poussière de ses sandales. Mais Raeff ne nous convainc pas tout à fait lorsqu'il semble démontrer qu'après la Seconde Guerre mondiale, cette « russité » se réfugia en Amérique. Il attribue, me semble-t-il, un rôle excessif à George Florovsky, le théologien, l'auteur d'un monumental ouvrage sur *les Chemins de la théologie russe.* L'Institut Saint-Vladimir de New York remplace-t-il l'Institut Saint Serge de Paris ? Le seul quotidien russe hors frontière est aujourd'hui publié en Amérique, mais tellement américanisé... Le film *The Hunter* nous donnait une vision dérisoire de cette orthodoxie américanisée, réduite à quelques us religieux. Il est vrai que le *Messager socialiste* émigra aux USA après guerre, pour y mourir de sa belle mort en 1961. Il est vrai que les universités américaines ont raflé à coups de dollars des archives entières d'écrivains russes (Aldanov à Stanford, Merejkovski à Urbana, et beaucoup d'autres à Columbia). La France s'est laissé véritablement dépouiller d'une part majeure de son passé « franco-russe ».

Aujourd'hui l'émigration russe en tant que chapitre de l'histoire russe s'achève. Physiquement elle reste en Occident, ses descendants et les nouveaux arrivés n'ayant aucune envie de quitter définitivement l'Occident. La réponse à la question : Une ou deux littératures russes ? que posait Marc Slonin à Prague à la fin des années 20 dans la revue *la liberté de la Russie* est aujourd'hui claire, et c'est la même que celle que donnait le très perspicace Slonin : une, et une seule !

La diaspora russe, dont Soljenitsyne a écrit qu'elle avait été « dispersée plus cruellement que les douze tribus d'Israël » n'a pas complètement « su captiver le monde », mais elle a su sauver quelque chose d'essentiel de ce qu'on appelle Russie, et qui est si nécessaire à la renaissance nationale d'aujourd'hui.

16e PARTIE

EXILS RUSSES

CHAPITRE 80

LE « FILM SURRÉALISTE » DE L'ÉMIGRATION RUSSE

Retour à la table des matières

« Quatre tiers de notre vie » — voilà un titre inattendu [1]. Son auteur, Nina Krivochéina, née Metcherski est d'extrace princière, lointaine descendante d'un khan tatare du XIIIe siècle. Fille d'un ingénieur et entrepreneur hardi, tel qu'il y en eut beaucoup dans cette Russie de 1913, qu'Alexandre Blok baptisait « la Nouvelle Amérique », Nina Alexéievna n'a pas pris la plume pour nous parler de ses ancêtres (le titre princier s'est d'ailleurs « perdu » sous Paul I). Il s'agit d'une chronique de sa vie, mais comme cette vie est très typique des aventures et mésaventures d'une certaine émigration russe, ce livre allègre, vif, sans prétention, dit beaucoup plus qu'il n'a l'air. L'auteur était un conteur remarquable, et son livre nous est conté avec l'humour d'une présence ironique et intrépide, sans pathos ni épanchements alors que...

La matière s'y prêtait. Le titre nous suggère une de ces malles des voyageurs cosmopolites, dont parle si bien Nicolas Nabokov dans ses *Mémoires d'un cosmopolite* [2] précisément. On veut boucler, ça n'entre plus, on bourre, on danse sur le couvercle. Rien à faire ! comme si les mêmes effets avaient gonflé, boursouflé. Sur la valise de la mémoire, danse la princesse Metcherski, ci-devant émigrée, chanteuse de cabaret, réémigrée soviétique, citoyenne pestiférée d'Oulianovsk, redevenue parisienne à l'heure où la valise aurait dû depuis longtemps être bouclée...

---

[1] N.A. Krivošeina. *Četyre treti našej žizni.* Paris, 1984.
[2] Nicolas Nabokov. *Cosmopolite.* Paris, 1975.

Premier tiers : l'enfance, la jeunesse, l'adolescence d'une jeune fille gâtée. Deuxième tiers : l'émigration, la misère, le cabaret, Paris russe et Paris nocturne... Troisième tiers : retour en URSS en 1947, « En voilà une dinde ! » pensent les voisines d'Oulianovsk, qui ne connaissent rien à l'Occident, mais raisonnent plutôt juste ! Oulianovsk, où s'achève la « tournée théâtrale » de ces messieurs-dames réimmigrants au pays des Soviets, à l'heure du stalinisme noir, cauchemardesque... Quatrième tiers, imprévu, celui qui ne rentre pas dans la malle : ré-ré-émigration, retour à Paris, à la suite de Nikita, le fils d'Igor et de Nina, qui a épousé une Française, et l'heure est au dégel...

Nina Krivochéine n'a pas eu le temps d'achever son conte doux-amer, Igor son mari l'a fait pour elle, très brièvement. C'est mieux ainsi. Les points de suspension sont parfaitement à leur place.

Alexandre Soljenitsyne a parrainé ce livre, il l'a inclus dans sa collection de la « Bibliothèque panrusse de la mémoire ». Il a eu raison, parce que ce livre nous révèle quelques uns des mirages dont a vécu une partie de l'émigration russe, dont le mirage du retour dans la patrie, chez Staline. Ces nomades malgré eux ont ainsi expérimenté sur eux-mêmes, et à grands risques, le mirage de l'utopie réalisée en Russie.

Le portrait du père est des plus réussis ; c'est un gros industriel qui a imaginé de transférer la grosse industrie métallurgique russe à l'est de l'Oural, on l'a appelé le « Ford russe ». Il a vécu les dix dernières années de sa vie à Paris, occupé à flamber les derniers diamants de sa seconde femme. « Quand mon père a-t-il compris qu'il n'y avait plus d'espoir ? Je pense que ce fut après l'insurrection de Cronstadt. Lorsqu'éclata l'insurrection il abandonna tout et courut avec sa femme à Helsingfors (Helsinki) pensant d'un jour à l'autre... traverser le golfe et rentrer chez lui. Il n'en fut rien. » Le décret de 1921 avait dépouillé les émigrés de leur citoyenneté. Apatrides, ils durent errer d'un pays d'accueil à l'autre avec le « passeport Nansen », qui ne les protégeait guère. Le lien avec la patrie était juridiquement aboli. Le ver du doute pénétra : de « retour », il n'y aurait jamais...

Le caractère intrépide de la jeune Nina se révéla lors de la Révolution, lorsqu'elle entreprit, seule, des démarches pour obtenir la libération de son père — incarcéré à Boutyrki, la prison de Moscou — ou encore lorsqu'elle s'enfuit à travers le golfe de Finlande pris par les glaces. C'est lors de cet épisode qu'elle reçut d'ailleurs une cuisante leçon, qu'elle nous rapporte avec une émotion amusée. Le groupe auquel elle s'était jointe était mené par un passeur professionnel. Au large de Cronstadt, les puissants projecteurs de la forteresse fouillaient la nuit et la glace, afin précisément de repérer les fuyards. Épuisée, elle se coucha sur la glace, refusant de se relever, jusque à ce que le passeur la remît sur pied par une puissante gifle... dont elle lui fut reconnaissante le restant de sa vie. Le film de ce premier tiers s'achève là, avec le premier mariage, un « roman » avec le jeune Prokofiev (et futur compositeur), la fuite sur la glace, la fameuse gifle...

Parfois le film s'attarde sur une scène amusante, souvent il file et tressaute à toute allure. Voici le second mariage, le « bon », avec Igor Krivochéine, fils du ministre de l'agriculture de Nicolas II, un des rares hommes d'État éclairés de la fin de l'Empire. Avec Igor Alexandrovitch elle va vivre tout le restant de sa vie, et de ses épreuves. Mais d'abord il faut apprendre à « vivre », à faire cuire un bifteck, à faire la lessive, à sortir toute seule en ville... Puis voici une scène typique de cette émigration : un petit restaurant russe de Paris, qu'il faut tenir, ravitailler, où il faut amuser la clientèle. « Les restaurants russes et les cabarets russes devinrent une des particularités du Paris d'alors, de 1922-23 jusqu'au milieu des années 30. » Fêtards et larmes, « âme russe » offerte à l'encan, et quasi misère sous les bijoux de strass : le Montmartre russe est entré dans la légende.

Un des épisodes les plus intéressants est celui des « Jeunes-Russes ». Les rêves les plus fous pouvaient germer dans le terreau de cette Russie déclassée, déportée. Les exilés rêvaient obstinément de leur patrie, l'Europe d'alors rêvait d'un pouvoir fort, cultivait l'énergie, le sport, s'abandonnait à l'idée d'un « guide ». Les « Jeunes-Russes » rêvent, eux, d'une monarchie soviétique. Ils ont pris la relève des « Changeurs de jalons » qui rêvaient d'un Empire fort sous la houlette communiste (rêve exaucé !). À la tête des « Jeunes-Russes », un leader charismatique : Kazem-Bek qui, plus tard, après la guerre, rentrera lui aussi au pays de Staline. « Ce qui m'attirait le plus, écrit Nina Krivochéine, c'était leur slogan : Face à la Russie ! » Les « Jeunes-Turcs » s'enthousiasmaient pour les exploits de la nouvelle et puissante Russie Rouge. « Nos exploits » — tel était le titre d'une publication que venait de lancer Gorki, et qui célébrait les succès industriels, sociaux, l'énergie du Guide... Le portrait de Kazem-Bek est bien enlevé. Le voici qui paraît à un des meetings des « Jeunes-Russes ». La foule scande « Le Guide ! Le Guide ! ». Le jeune Guide bénéficiait alors de la protection bienveillante de l'héritier du trône des Romanov, le Grand-Duc Kiril Vladimirovitch. Nina Alexéievna fonda la « Section féminine » des « Jeunes-Turcs ». Mais son occupation principale restait l'enseignement du russe aux enfants d'émigrés. Elle leur faisait lire la littérature russe et soviétique. Elle aimait la formule de Charles Maurras : « Il faut servir l'idéal sans illusions ». Elle servait, mais elle avait quelques illusions.

Le Guépéou d'alors infiltra sérieusement le milieu des « Jeunes-Turcs », des « Eurasiens » et de tous les émigrés prosoviétiques. L'épisode le plus connu est celui de l'assassinat de Reiss à Lausanne, organisé par le mari de Marina Tsvetaeva. Une guerre de l'ombre était livrée contre les « taupes » retournées, les agents doubles, et bientôt tous ceux qui, dans la guerre d'Espagne, n'admirent pas les procédés staliniens d'élimination des anarchistes, des opposants... Le « fracas incohérent » de la guerre civile d'Espagne (Raymond Abellio) cachait la mise en place d'un implacable système d'asservissement dont les tentacules allaient partout, et particulièrement dans cette émigration russe vulnérable, blessée... La seconde guerre mondiale, après juin 41, permit à une partie de l'émigration d'être prosoviétique sans état d'âme (une autre partie flirta avec les Allemands, fascinée par l'autre Guide). Igor Krivochéine fut un résistant français actif, il fut arrêté,

déporté à Dachau. L'après-guerre permettait tous les espoirs. Les Krivochéine passaient l'été en Haute Savoie, près de Bonneville, au château d'Arcine, où des hôtes énigmatiques et cordiaux, les Strangue, recevaient leurs amis émigrés prosoviétiques. En fait le château était une pension pour Russes émigrés, et Marina Tsvetaeva y avait séjourné en 1936 déjà. En 1947 la situation sociale en France devenait critique. Le Parti Communiste encourageait des grèves massives, certaines unités militaires du Midi firent preuve d'insoumission. Le socialiste Jules Moch, ministre de l'Intérieur, décida d'expulser les membres du Comité Directeur du mouvement des « Patriotes soviétiques », dont Igor Krivochéine. Le 25 novembre 1947 ils furent emmenés en Allemagne, par le pont de Kehl.

Le troisième tiers de l'existence de Nina Alexéievna commençait. En un sens le destin avait forcé les choses, mais s'exauçait enfin le vœu de presque deux décennies de rêves : le retour ! C'est une odyssée que la narratrice conte avec alacrité, et une certaine ironie à son propre égard. Elle et son fils Nikita, qui avait treize ans, s'embarquèrent à Marseille, avec d'autres femmes d'expulsés. Elles se prennent pour une réédition des « femmes de Décembristes ». Le navire soviétique va à Odessa, avec escale à Haïfa. On leur demande avec étonnement : « Qui vous a obligées à partir ? »

Personne... Ou plutôt si, le mythe de la Patrie, de Staline. Bien sûr, ce n'était pas toute l'émigration qui cédait au mirage. Mais depuis 1930, et qu'il y avait un Bureau de Rapatriation auprès de l'ambassade soviétique à Paris, ils étaient nombreux à être rentrés : la fille de Marina Tsvetaeva, prosoviétique enragée, et qui le paya de plusieurs années de camp, Natalie Stoliarov, dont Soljenitsyne a fait un beau portrait dans les *Invisibles,* Kouprine, Marina Tsvetaeva elle-même, et tant d'autres...

Igor Krivochéine, un homme grand, distingué, bon, franc-maçon discret qui aboutit aux grades les plus élevés de l'Ordre, ingénieur, résistant, ancien déporté, était un « intelligent » russe typique. Il paya son idéalisme, son « progressisme » de plusieurs années de Goulag, rencontra au Goulag Soljenitsyne, Kopelev, Panine (les « trois mousquetaires »), la « fine fleur » des intellectuels soviétiques... En un sens le lien de cette intelligentsia russe avec la réalité avait toujours été très faible. À présent, et dans son cas, il devenait catastrophique. Mais, s'il l'on veut, ce retour dans la gueule du dragon, c'est encore une sorte d'« exploit » spirituel...

Autrement dit il manquait encore à l'intelligentsia russe émigrée une dernière leçon d'histoire. Staline s'en chargea. Le troisième tiers de la vie de Nina Krivochéine, c'est précisément cette « leçon d'histoire ». Son « début » sur la scène de la vie soviétique, elle le fait après l'arrestation de son mari Igor, seule avec Nikita dans la lointaine et provinciale ville d'Oulianovsk — Simbirsk —, sur la Volga. La misère, les voisins malveillants et « vigilants », les « peurs et effrois » de ce grand village, abandonné la nuit aux redoutables bandes de voyous... Mais, par ailleurs, le panorama sublime du haut de « la Couronne », la majestueuse

Volga, les forêts d'Outre-Volga. Et puis, et surtout, la rencontre de quelques êtres bons, formant des îlots d'humanité et de beauté spirituelle dans cette société dirigée par le MVD, le KGB, le Parti avec la rudesse d'autrefois. Cité antique, à demi ruinée, population passive, mais quels portraits ! Ivan Fiodorovitch avec ses récits hallucinants de la Kolyma, les « statues de glace » des zeks nus dans le gel terrible. C'était l'heure de la grande magie diabolique dépeinte par Boulgakov. Les chefs étaient là hier et... pfuit ! ils disparaissaient aujourd'hui. En une nuit, et personne ne posait une seule question. Simbirsk était depuis longtemps une ville de relégués ; « tout au long des deux derniers règnes il s'y était fixé pas mal d'immigrés de bon ou de mauvais gré, ils se tenaient à l'écart, mais, quand même, ils adoucissaient la rudesse de ce lieu perdu ». Un des lieux d'« adoucissement » était la bibliothèque, baptisée pompeusement « Palais du livre », dans l'ancienne résidence du gouverneur de la province.

Que restait-il de l'ex-demoiselle Metcherski sous la citoyenne soviétique Krivochéine, devenue caissière au parc de la culture d'Oulianovsk ? Eh bien, elle glissait encore dans ses pensées des mots français, elle disait qu'en ville « nous sommes devenus *indésirables* » (en français dans le texte...), elle savait toujours se moquer d'elle-même, gardait humour et distance par rapport à la scène sociale. Mais, elle en convient, comme les autres, elle était « hérissée » de méfiance, savait balancer les jurons les plus crus, se défendre toutes griffes dehors...

Ses mémoires s'interrompent au moment où la factrice Maroussia, par une nuit de gel à pierre fendre, lui apporte un télégramme de Moscou où son fils annonce la révision du jugement concernant Igor Alexandrovitch. La brave Maroussia n'a pas hésité à braver la nuit et le gel : « C'est que, voyez-vous, ce n'est pas le premier télégramme de ce genre que je distribue aujourd'hui. » Les mémoires s'interrompent là où l'histoire russe, enfin, reprend un cours un peu plus humain... C'est le tour du « quatrième tiers » (résumé par Igor Krivochéine dans un supplément), une sorte d'aubaine inespérée, de don de dieu, peut-être de récompense, malgré tout bien méritée, tant la « leçon » avait été rude.

Que de portraits surgissent ! La célèbre Mère Marie, son orphelinat à Paris, l'arrestation par la Gestapo, la mort à Ravensbrück. Le petit garçon aveugle Kostia et la petite fille aveugle Choura, qui se font lire en entier le récit des guerres puniques de Xénophon. Ou encore le chef de l'expédition sur la glace du golfe de Finlande, celui qui administra la gifle inoubliable (en fait deux gifles) : « il me cria dans l'oreille, en me tutoyant : Lève-toi tout de suite, cesse tes sottises, soi disant fatiguée... » Le tutoiement insolite la fit bondir autant que la gifle.

Un jour il faudra écrire une histoire de tous ces « retours en URSS », ceux du poète Lozinski, du poète et dantologue Golenitchev-Koutouzov, du « Guide » Kazem-Bek, et de tant d'autres. Natalie Ilina, une humoriste de talent, écrivit en 1957 et 1966 les deux tomes d'un roman, *le Retour,* qui décrit le milieu émigré de Kharbine, et les circonstances du « retour ». Cependant le livre reste, évidemment,

très « soviétique », avec des passages du genre : « Nous sommes tellement coupables envers la patrie, ô tellement ! Nous implorons : laissez-nous rentrer, nous avons tant envie, nous ne sommes pas de mauvaises gens ! Mais qui peut dire ce que nous sommes ? En quoi méritons-nous la confiance du peuple ? »

Le « retour » divisa les familles émigrées dès 1930, et plus encore en 45. Les réactions de certains milieux émigrés au livre de Nina Krivochéine en sont une preuve de plus. Ivan Bounine écrivait : « Partout régnait une grande émotion. Beaucoup de familles se divisèrent violemment. » En 1947, près d'Odessa, peu après le retour, Nina Krivochéine et son petit groupe de rapatriés passèrent devant un camp de prisonniers allemands. Il s'appelait Lustdorf, on entendit des valses de Strauss, puis la voix de Lili Marlène. « Notre groupe les contempla, écouta ; on se serait cru dans un film surréaliste... ». Oui, le film de l'histoire est souvent « surréaliste », plus souvent encore tragique. Depuis l'octroi de Kalouga, à Moscou, comme dit Marina Tsvetaeva, on aperçoit :

Le lointain au-delà de tout
La terre étrangère, ma patrie !

16e PARTIE

EXILS RUSSES

CHAPITRE 81

EXIL RUSSE DANS LA NUIT EUROPÉENNE

Ici et là-bas.
Là-bas j'aime ou bien je hais –
Mais tous, je les comprends :
Les dupeurs
Et les dupés,
Ceux qui passent la corde,
Ceux qui tendent le cou...
Ici, je ne distingue personne,
Ils sont tous pareils et tout m'est égal, tout.

Zinaïda Hippius (1920)

Retour à la table des matières

Le dernier récit de Victor Nekrassov, *Une petite histoire triste,* peut nous servir d'ouverture au grand thème des lettres russes en exil. Ce sont trois amis, trois « mousquetaires » (Nekrassov, un grand enfant qui n'a jamais cessé de relire Alexandre Dumas) symbolisent trois choix de l'intellectuel soviétique à l'époque où le portillon de l'émigration était entrouvert (disons, pour simplifier, les années 70) : Sacha, le danseur s'est brusquement décidé à sauter le pas lors d'une tournée au Canada, il est devenu l'étoile de New York, il vole en Concorde, déjeune à la Maison Blanche, dîne avec Sinatra, oublie ses amis et brûle sa vie par les deux bouts ; Romain est un metteur en scène, il reste à Leningrad, il parvient à pousser à travers la censure un film où il a réussi à beaucoup dire entre les images ; Achot a épousé une Française et vivote à Paris, heureux d'être libre et de pouvoir découvrir la première émigration (Marc Aldanov, Vladimir Nabokov), mais avec, de temps à autre, de lancinants coups de cafard... Disons, pour mettre des noms, que le danseur ressemble beaucoup à Mikhaïl Barychnikov, que le metteur en scène fait

penser à Roman Bykov et qu'Achot fréquente exactement les mêmes cafés parisiens que son créateur...

« Naguère encore tout était dans le brouillard. À présent ça s'est un peu dissipé. Et pourtant, seul avec lui-même, il lui arrivait de se demander : ça valait le coup, ou pas ? Bien sûr, ça valait le coup, mais dans quelle mesure les attentes s'étaient-elles accomplies ? Comment s'était soldé ce transfert d'une galaxie dans l'autre ? Bref que signifiait l'émigration, ce concept qui lui avait toujours fait peur et qui semblait à l'homme normal antinaturel ? »

La petite histoire triste de Nekrassov recoupe celle de la première émigration, celle de l'humoriste douce-amère Teffi, celle de quelques-uns des meilleurs récits parisiens d'Ivan Bounine. Quand on voit le film *Nuits blanches* qu'a tourné et dansé Barychnikov, on comprend le reproche d'Achot à Sacha : d'avoir « débranché sa mémoire », car si les paysages de Leningrad sont beaux à fendre le cœur, la fable assez primitivement « antisoviétique » du film semble bel et bien une sorte de volonté d'anesthésier le passé. Alors qu'inversement le film soviétique de Bykov *l'Épouvantail,* tourné d'après un récit pour enfants, semble un rappel émotionnel des valeurs passées de l'honneur russe...

La mémoire est au cœur de l'exil. *Speak, Memory* déclare Nabokov qui compose deux versions de ses souvenirs, l'une en anglais, l'autre en russe. Cependant qu'une nouvelle génération d'exilés, Limonov le provocateur ou Alechkovski le destructeur, semblent s'acharner à pilonner sous l'horrible, le sadique et le grotesque, le viatique de mémoire que la mère Patrie leur a confié en les lâchant loin d'elle.

L'exil et l'art en exil posent abruptement la question des fins dernières. Est-ce l'exil ou l'Exil ? le catapultage d'un malotru hors de son pays, ou bien une captivité babylonienne ? Dès les années 20 la première émigration se déchira sur cette question. Pour la majorité des émigrés, la Russie c'était eux. *J'ai emporté la Russie,* intitule Roman Goul son livre de Mémoires. La culture russe était à Berlin, à Paris, à la revue des *Annales contemporaines,* dans l'humble villa du prix Nobel de littérature Bounine, à Grasse. Mais pour d'autres, pour Slonim et sa revue *la Liberté russe,* publiée à Prague, l'idée même de littérature russe en exil était inepte, non viable. À quoi le poète Khodassiévitch, l'auteur de la *Nuit européenne,* rétorquait : « Si la littérature de l'émigration est privée d'idées nouvelles, c'est parce qu'elle n'a pas vraiment su dire l'émigration, qu'elle n'a pas su mettre à jour le tragique qui pouvait le doter de sentiments nouveaux, d'idées nouvelles et, par là même, de formes nouvelles. » De l'exil à l'apocalypse, le chemin est bref. Dans chaque émigration certains poètes l'ont parcouru, à leurs risques et périls. Le plus tragique de ces parcours étant celui de Marina Tsvetaeva, de Russie à Prague, de Prague à Paris, retour en URSS en 1939, et suicide à Elabouga en 1941. Marina qui, en 1934, exhale dans un poème poignant le rejet hystérique de la patrie, l'abdication totale de tout sentiment de *Heimweh,* de nostalgie, de « mal du pays »

— et qui pourtant, *in fine,* après neuf quatrains de rejet hautain, « craque » au dixième, à la vue d'un buisson de sorbier...

Mal du pays ! Ça fait longtemps
Que le mirage est dégonflé.
Ça m'est vraiment indifférent
Où, en quel pays toute seule

Rester, sur quels pavés traîner
Le sac à provision,
Vers quelle maison, qui m'ignore
Autant qu'hôpital ou prison.

Ça m'indiffère au milieu de qui
Me hérisser comme un captif
Lion, hors de quelle bonne société
Me faire bouter — sans faute –

Dans mon moi perdu, le lieudit de mes sens.
Où ne pas m'y faire, où me sentir ours
Privé des glaces de Kamtchatka,
Où m'humilier — comme c'est égal.[...]

Tu ne me séduiras plus, langue
Maternelle, appel de la mamelle !
Ça m'est égal, en quel idiome
Être incomprise du passant !

Chaque maison est un exil, chaque temple un trou,
Tout est égal, tout est renié,
Mais si au bord du chemin
Surgit un buisson, surgit un sorbier...

Le « mal du pays », l'identité perdue ou hypertrophiée, l'incertitude du statut d'Européen : ces maux du Russe exilé, déjà exprimés doux-amèrement par la première émigration se retrouvent dans la seconde, mais transmués par la terreur stalinienne et exacerbés par la massive opiniâtreté despotique d'un régime septuagénaire, d'une utopie figée et vieillissante, qui ne laisse plus filtrer un rai d'espoir. L'exilé russe est aussi un exilé de l'utopie. Bon gré, mal gré il doit guérir cette brûlure.

Tu ne me séduiras plus langue
Maternelle, appel de la mamelle...

Ce reniement cache, bien entendu, l'amour désespéré. L'exilé, avant tout, redoute la perte de la mamelle langagière, le poète la perte de sa substance même. Avec l'immense diaspora russe qui, depuis 1919, a irrigué les pays occidentaux et appauvri la mère métropole, une question nouvelle est posée : le russe peut-il être enté sur des terres non russes ? L'exil des nouveaux exclus est en effet un exil total, qui n'a rien à voir avec celui de Tourguéniev à Bougival, qui continuait de recevoir les revenus de ses domaines en Russie, rentrait chez lui, et fut enterré chez lui... Vladimir Nabokov en son petit appartement du « Montreux-Palace », où il mourut en 1977, symbolise un autre exil, l'exil absolu, le déracinement total. Pourtant le héros de *Look at the Harlequins,* son dernier roman, accomplit ce qui devait bien être un vœu secret de l'exilé cosmopolite : un voyage clandestin en URSS, où, sans le savoir, il est à chaque pas suivi par la police. Mais il n'y verra pas sa fille adoptive, Bel, souffrante d'« anémie spleenique », et qui lui avait lancé un S.O.S...

Nabokov représente le cas le plus extraordinaire du refuge d'un exilé dans son propre statut d'exilé. Au fond sa décision d'abandonner le russe pour l'anglais dans sa propre œuvre n'a pas essentiellement modifié ce lieu de l'échange cosmopolite et ironique, ce « Cannice » (Cannes ⊙ Nice) où évolue son personnage russe émigré, ce non-lieu fait de culture, de croisement des langues, de jeux continuels des mots, de greffes clandestines du russe sur l'anglais (par pure dérision), et qui est, dans la solitude de l'exil américain ou suisse, la continuation du jeu de « rêve éveillé » de cette haute société, russe, mais cosmopolite de mœurs, où le narrateur a été éduqué. La grand-tante excentrique crie au jeune neveu :

> — Cessez de pleurer, regardez les arlequins !
> — Quels arlequins ? où ?
> — Oh, partout. Tout autour de vous. Les arbres sont des arlequins, les mots sont des arlequins. Et les situations ou les hommes aussi.
> Conjuguez deux choses ensemble — plaisanteries ou images — et ça fera un triple arlequin. Allons ! Jouez, inventez le monde ! inventez la réalité ! »

Ce que fit Nabokov dans toute son œuvre, mais sans jamais laisser oublier que le jeu était « russe » à l'origine, que derrière l'arlequinade de la vie, on retrouvait toujours les inimitables locutions russes, camouflées dans la langue étrangère. Ce pouvait être la langue estropiée de l'émigré russe, qui intègre cocassement et maladroitement le vocabulaire de sa survie à Berlin, ou à Paris, ou bien encore le *Waindell College* du professeur Pnine, mais la langue russe restait la trame de sa pensée.

> « We would spend most of the year in Paris. Paris was becoming the center of *émigré* culture and destitution. How much did I think I could earn ? Well, as N.N. knew, currencies were losing their identities in the whirlpool of inflation, but Boris Morozov, a distinguished author, whose fame had preceded his exile, had given me some illuminating “examples of existence” when I met him quite recently in Cannice where he had lectured on Baratynski at the local

literaturnyy circle. In his case, four lines of verse would pay for a *bifsteck pommes* while a couple of essays in *Novosti emigratsii* assured a month's rent for a cheap *chambre garnie. »*

(*Look at the Harlequins*)

« Nous allions passer la plus grande part de l'année à Paris. Paris qui devenait le centre de la culture *émigrée* et du dénuement émigré. Combien pensais-je pouvoir gagner ? Eh bien, comme N.N. le savait, les monnaies perdaient leur identité dans le tourbillon de l'inflation, mais Boris Morozov, un distingué auteur que sa célébrité avait précédé dans l'exil, m'avait donné quelques « exemples d'existence » très parlants quand je l'avais récemment rencontré à Cannice où il avait parlé de Baratinsky au cercle *literaturny* de l'endroit. Dans son cas quatre lignes de poésies donnaient un *bifsteck pomme* tandis que deux ou trois essais dans *Novosti emigratsii* assuraient le loyer d'une *chambre garnie* bon marché. »

(*Regarde, regarde les arlequins*)

Cet inimitable santon de langues, qui est de « l'émigré russe » traduit en anglais, est typiquement nabokovien, c'est une sorte de prélèvement biologique dans le tissu hybride de l'émigration. Le barème des conférences ou articles pour les étroits publics émigrés, avec conversion en « bifsteck pommes » ou « chambre garnie », met à nu la survie au jour le jour de l'artiste émigré, qui se balade au-dessus du vide comme un chat de gouttière parisien. La dépréciation vertigineuse des devises dans le maelström de la « grande crise » est une allégorie de la dépréciation vertigineuse de la culture de l'intellectuel russe. Le vers russe changé en bifsteck pommes !

Nabokov est le grand maître des marqueteries langagières, incrustations de français dans ses textes russes, de russe ou de français dans ses textes anglais. Une jonglerie dont la partie visible n'est pas la plus importante, car, pour son propre amusement et celui des *happy few*, il immerge sous la ligne de flottaison de sa narration anglaise une multitude de russismes soigneusement camouflés. Inlassablement d'ailleurs, d'un roman à l'autre, Nabokov remet en scène un même hurluberlu russe émigré, dont l'inadaptation profonde à la société française ou américaine a quelque chose de chaplinesque.

C'est lui-même, c'est son propre destin que Nabokov s'amuse à broder et rebroder en variations douces-amères. Mais pas seulement le sien, malgré ses innombrables idiosyncrasies. C'est aussi le destin d'un « sujet » plus général, l'intellectuel russe émigré. Et bien d'autres écrivains de la première émigration russe ont décrit cet être douloureux, sympathique, ridiculement inadapté. Par exemple la grande humoriste Teffi, morte en 1953. Comme Nabokov, elle a décrit cette bourgade émigrée implantée comme un corps étranger dans la grande ville : le Paris russe.

« Le site de cette bourgade avait de quoi étonner. Son environnement, ce n'était ni les champs, ni les forêts, ni les collines — c'étaient les rues de la plus éblouissante capitale du monde, avec ses musées merveilleux, ses galeries, ses théâtres. Mais les habitants de ce bourg ne se fondaient nullement, ne se mêlaient en rien aux habitants de la capitale, et ils ne faisaient aucun usage des fruits d'une culture qui leur était étrangère. »

On les considère comme des Aztèques, comme une « tribu en voie d'extinction », bons pour le musée de l'Homme. Un échantillon pathétique de cette tribu est donné par le pauvre général réduit aux expédients et dont l'exclamation « Fer-to-ke » a donné le titre d'un récit de Teffi. « Fer-to-ke », c'est « Que faire ? » (« ke-fer ») soumis à la syntaxe expressive du russe, avec l'inversion absurde et la greffe sur le français prononcé « aliariousse » de l'enclitique « to », indice de l'émotion, du désarroi... Car c'est bien le désarroi de la transplantation, de la survie et de la nostalgie que la première émigration russe a tenté d'exprimer. Les « fertokistes » émouvants de Teffi en sont un exemple poignant.

Teffi, Bounine, Nabokov ont dit chacun à leur façon la difficulté à survivre sur le simple plan du langage. Chacun n'est plus porteur que de son propre parler. Il ne capte plus dans la rue les centaines de déformations, de dialectes, de pousses vivantes qui font une langue. D'où, également, les âpres querelles sur la « pureté » de la langue. Ici ou là-bas ? Dans la diaspora ou dans la métropole ? « En Russie nous parlions tous une langue vivante. Elle changeait sans cesse, rejetait ce qui avait fait son temps, s'agrégeait du nouveau, ne redoutait rien. Tous participaient à sa création, l'irriguaient de sucs nouveaux. Personne ne retenait personne, ne le corrigeait, ne l'arrêtait... » Une « querelle linguistique » semble en effet viscéralement liée à l'exil. La langue devient objet d'une guerre civile, elle est confisquée, monopolisée, soumise à une police du bien parler qui se fait d'autant plus âpre qu'elle porte sur un plus petit carré de « justiciables ». Les exemples abondent dans la seconde émigration. C'est Roman Goul relevant perfidement les néologismes soljenitsyniens de mauvais aloi dans le grand roman historique de *la Roue rouge.* Au nom de la pureté langagière préservée dans le sanctuaire de l'émigration, les impuretés de l'écrivain « soviétique » sont montrées du doigt. Cependant qu'en sens exactement inverse Maria Rozanova, historienne d'art et épouse de l'écrivain Andreï Siniavski, cloue au pilori le langage conventionnel, puritain et décharné d'un auteur de la première émigration, essayiste brillant et romancier à ses heures, Vladimir Weidlé. Le style imagé, conventionnel et volontairement filtré de l'auteur lui paraît un véritable « soutien-gorge » littéraire... Il est vrai qu'elle a beau jeu à opposer l'« acméisme » de la génération vieillissante d'esthètes pétersbourgeois en exil à la grossièreté provocatrice des nouveaux venus, qui, tels Limonov ou Youz Alechkovski, torturent le langage et se vengent du stalinisme par une indécence souvent cauchemardesque.

En vérité chaque langue a une vie, et le russe qu'emportent avec eux les nouveaux émigrés a vécu une tout autre existence que celui des Berlin, Paris et

New York russes. Mutilé par la langue de bois, enrichi par le jeu perpétuel des allusions, anecdotes et toutes les subtilités allusives de ce qu'on appelle la « langue d'Ésope », le russe de la métropole a connu les camps, la promiscuité, l'obscénité, la torture par la faim et le froid, l'homme déshumanisé, réduit au « crevard » pelotonné sur l'épluchure découverte derrière un baraquement. Comment la langue de Chalamov et Soljenitsyne serait-elle celle de Passy ou de Montreux-Palace ? Le rescapé exilé peut soit adorer, soit haïr ce qui fut sa langue maternelle. Nabokov proclame haut son droit à « la nostalgie de la niche écologique — soupirer dans les monts d'Amérique après la nordique Russie ». Et l'échange des langues comporte un sourd désir de vengeance envers la langue moins maternelle que marâtre. Plus récemment, le poète Joseph Brodski, dans un splendide texte dédié à ses parents (morts à Leningrad sans avoir revu leur fils émigré) a explicitement donné à son choix de l'anglais la signification d'un acte vengeur :

> « J'écris ceci en anglais parce que je veux leur garantir une marge de liberté : la marge dont l'envergure dépend du nombre de ceux susceptibles de vouloir le lire. Je veux que Maria Lampert et Alexandre Brodski acquièrent réalité en un « code étranger de conscience ». Je veux que ce soient les verbes anglais de mouvement qui leur restituent le mouvement. Ils ne les ressusciteront pas, mais la grammaire anglaise pourra au moins leur offrir une meilleure issue hors des cheminées du crematorium d'État. Écrire sur eux en russe ne ferait que prolonger leur captivité, leur réduction à l'insignifiance, et, par là, leur annihilation mécanique. Je sais qu'on ne devrait pas identifier une langue à un État, mais c'est en russe que deux vieilles gens errant de chancelleries en ministères, avec l'espoir d'obtenir d'aller voir leur fils avant leur mort, s'entendirent répéter douze ans durant que l'État jugeait cette visite oiseuse. »

Ainsi le « tombeau » que le poète russe élève à ses parents, morts à Leningrad, restera à jamais rédigé en anglais, car, pour Alexandre Brodski et son épouse, « l'anglais offre une meilleure vraisemblance d'outre-tombe ».

La conversion à l'anglais signifie donc ici le reniement et le châtiment de la langue-marâtre. Tout différent est le sens de l'abandon du russe chez les grands cosmopolites que la noblesse ou l'intelligentsia russe a sécrétés. Le compositeur Nicolas Nabokov, cousin de l'écrivain Vladimir, a même arboré les « couleurs » de l'apatride dans ses mémoires : *Cosmopolite.* De retour à Moscou, Nicolas Nabokov écrit :

> « J'avais l'impression d'être un objet très précieux qu'on aurait emballé dans du coton, puis dans une boîte en carton sur laquelle on aurait collé l'étiquette « fragile » ; un objet à déballer avec précautions, qu'il fallait prendre en charge très doucement, et entièrement, pour qu'à la fin de son séjour à Moscou et à Leningrad — avec une éventuelle excursion à Vladimir ou Souzdal — il ait pris une sorte de teinture « soviétophile » à base d'héritage commun. Après

quoi, il n'y avait plus qu'à le réemballer et le réexpédier en toute sécurité à Berlin. »

Quant à un Igor Markievitch, il définit dans *Être et avoir été* l'emboîtement des exils, dont celui hors de Russie ne fut que le premier :

« L'exil viscéral, animal, biologique, pour tout dire fondamental, que je décris, n'a pas été le seul. Il m'a rendu sensible à d'autres exils qui s'y superposeraient et que nous éprouvons tous ; exil de la vérité qui m'a amené à penser *ailleurs*, entouré d'une réalité, trop souvent masque grimaçant de ce qu'elle devrait être ; exil de la nature, naguère proche, maternelle, libre — devenue malade pour ne pas dire insaisissable. »

Cosmopolite dont la valise est le substitut de la patrie ? Citoyen du monde ou apatride ? Sublimation ou soumission à l'exil ? La culture russe exilée a produit à la fois les fruits les plus internationaux (dans les ballets, la musique, la peinture) et le renfermement le plus étroit dans un ghetto linguistique : les vignettes « vieux russe » de Remizov avec son herbier des songes, ses variations en marge de Gogol, ses diaboliades venues du fond de la province russe et restituées dans la curieuse caverne russe de la rue Boileau à Passy. La seconde émigration, celle des Siniavski, Gorenstein ou même Soljenitsyne, en dépit d'un accueil considérablement plus libéral, d'une insertion sociale et économique facile (où sont les princes qui conduisaient leur taxi en 1922 ?) est, en fait, recluse dans un ghetto linguistique beaucoup plus hermétique que la première émigration, dont l'éducation comportait le polyglottisme. D'où l'âpreté des guerres intestines, l'exacerbation des divergences idéologiques (« progressistes » contre « slavophiles », « démocrates » contre « autoritaristes ») due à la promiscuité dans une minuscule cellule linguistique. Écrit en russe et pour le lecteur russe resté en « Métropole », *Bonne Nuit* de Siniavski ou *Psaume* de Gorenstein ne sont vraiment compréhensibles et ne déploient leurs acrobaties verbales que pour le lecteur qui a macéré dans le confinement stalinien. Le *Bonne Nuit* de Siniavski est d'ailleurs un au-revoir poignant, un ultime adieu à l'époque absolument magique du stalinisme, où tout était homogène, où aucun interstice ne bleuissait entre l'âme et le collectif.

« On a débranché... En titubant je gagne la rue et je comprends que l'homme, quoi qu'il fasse, est entièrement, et de part en part, visible : d'en haut, de côté, de dos. On le manipule, on le dirige par radio. On m'a jeté dehors avec mon parachute, comme on balance dans le vide un parachutiste d'un coup de pied dans les fesses. »

L'exil ici est bien plus que l'exil, il est exil hors du paradis de l'utopie communiste, exil hors de l'Éden stalinien, hors du monde ardent et sans faille. Bouté hors de l'avion Histoire, un coup de pied dans les fesses, l'exilé se sent en chute libre. Le parachute ne s'est pas encore ouvert. La terre nouvelle, en bas, en haut, de tous côtés est grosse comme une planète non terrienne ; l'exilé en chute

libre ne distingue rien, son seul fil c'est la radio, la langue, cet extraordinaire cordon magique qui le relie à l'avion-oiseau de feu de l'Utopie russe...

Ce vertige du parachute est souvent décrit par les nouveaux exilés. Les premiers, les princes, les nobles, les écrivains, les professeurs, les Pnine ahuris qui se défendaient de toute leur énergie de « toqué » patenté étaient eux aussi chassés, mais ils ne faisaient que roquer sur le damier de la culture européenne. Un Merejkovski pouvait continuer sa carrière en composant des essais historiosophiques sur Luther, Dante ou sainte Thérèse d'Avila. Il apportait le regard russe, mélancolique et teinté de désespoir, sur les grands interrogateurs de la culture et de la foi européenne. Marc Aldanov pouvait écrire en 1953, ses dialogues sur *la Nuit d'Ulm,* sur cette fameuse nuit de 1619, aux environs d'Ulm, où René Descartes, en trois songes successifs, eut la vision de sa mission : chercher en lui-même le principe de la science. La réflexion d'Aldanov sur l'axiomatique, sur le combat de l'homme contre le hasard, englobe la Russie dans une méditation sur la résistance au hasard dans l'histoire. Aldanov se dédouble en A et L (Aldanov, son pseudonyme, et Landau son nom) pour mieux argumenter dialectiquement. La thèse de A est précisément l'européanisation de la Russie, son inclusion dans une perspective du « juste milieu » ; il ramène à des outrances verbales les phénomènes réputés les plus « russes » : l'autoaccusation, le repentir hystérique, le culte de la révolte. Aldanov n'est nullement le seul. L'essayiste Vladimir Weidlé déjà cité, auteur de *la Mission de la Russie* en russe, et du même ouvrage dans une version française intitulée joliment *la Russie absente et présente*, lui aussi pèse la Russie au trébuchet des valeurs européennes. « L'histoire de la Russie n'est pas une réussite », ainsi commence cet exilé, avec un extraordinaire *détachement,* tel qu'on ne le reverra jamais dans la seconde émigration.

Car si aujourd'hui certains exilés pratiquent le refus de la mère-patrie, ce n'est nullement par *détachement,* mais par provocation. Et seul ce goût de la provocation les apparente assez superficiellement, au monde occidental qui les accueille. Edouard Limonov est un des plus frappants exemples de ce nouvel « occidentalisme » de l'épate et du défi. Le personnage littéraire que compose Limonov est l'exilé russe amoureux de la violence de l'Occident, des stridences et des appels sexuels de Times Square, les hurlements du « raté », du « chien enragé » qu'il veut être. La nostalgie est ici traitée sur fond de délire terroriste :

> « Maman, la vie est comme un rêve, même qu'on se rappelle rien comme il faudrait. Un rêve d'un bout à l'autre : les poèmes, Moscou, les femmes, tout a défilé en un éclair, les amis et les tendres admiratrices, la nature russe, Crimées et Caucases, les neiges de Moscou, et de Moscou les crépuscules d'encre... Et soudain tu te réveilles dans cette rue familière et étrangère, en costume Cardin, une mitraillette au bras droit, un gamin à ta gauche, treize ans, ton ami, dont tu serres la nuque, à moitié appuyé sur lui... Vous marchez vers un abri, et c'est soit Beyrouth, soit Hong Kong, et tu as l'épaule gauche transpercée, sans que l'os soit touché... Encore une langue étrangère à apprendre, tir sur cibles

mobiles, bombardement. Il faut être braves, l'histoire le veut, c'est ce que réclame un peuple insatiable, toujours sanguinaire. Il faut être brave et désespéré, Edouard Limonov... »

La langue de Limonov est violente, dérivée des jargons de la banlieue de Kharkov, dont il a décrit les loubards dans son *Autoportrait d'un bandit dans son adolescence.* La fraternité avec les terroristes, les paumés, les violents des bas-fonds de la planète actuelle est une fraternité d'exilé. Limonov en arrive finalement à mettre un signe d'égalité entre tous les systèmes et toutes les « oppressions », rejoignant ainsi la grande famille des révoltés à la Genet ou à la Charles Bukowsky. La langue de Limonov est son principal instrument de révolte : c'est en avilissant, en humiliant, en précipitant dans les jargons de loubards et les graffiti de latrines la langue russe malade de son puritanisme, que Limonov hausse sa révolte à une intensité, une dureté, un défi que les traductions ne peuvent qu'aplatir. L'exil ici a principalement levé les tabous stylistiques...

Ainsi, me semble-t-il, en dépit de cette fraternité nouvelle avec les révoltés de l'*underworld* new-yorkais ou les guérilleros de la planète, le « chien enragé », exilé russe, qui peuple la prose des Limonov, des Savitski ou des Maramzine reste dans un cycle bien fermé, celui de la langue russe. L'auteur « occidental », qui aujourd'hui exerce la plus grande influence en URSS est sans doute Vladimir Nabokov : étrange retour de cette branche exilée qui avait cru couper le cordon ombilical de la langue... C'est à un autre « Américain » de l'exil, au poète Lev Losev, que nous emprunterons notre première conclusion provisoire : l'exilé peut sortir de son exil s'il n'est qu'un *Kulturträger,* un professeur (ou un essayiste) de culture. Mais le créateur y reste confiné — la langue est son exil :

À peine laisses-tu tes paupières se fermer,
Voici que rampent hors de l'étui du songe
Les naines tordues de notre cyrillique,
Nos « j » à six pattes et nos « ha » rongés par les scarabées.

L'exil russe aura-il une fin ? par dissolution dans l'Occident hospitalier, ou par retour dans la Chanaan russe ? Ou bien l'Exil est-il une nouvelle patrie, celle que proclame l'écrivain français de langue, mais russe de nostalgie, Vladimir Volkoff ? Ou encore la Russie elle-même s'est-elle dissipée, comme le suggère Alexandre Zinoviev, et la nostalgie s'éteindra faute d'« objet »... La question eschatologique semble bel et bien inséparable de cette condition vécue et artistique : l'exil russe.

Que la nostalgie étreigne cet exilé n'a rien pour nous étonner. Qu'il sente venir des larmes en mettant un disque du « barde » russe Alexandre Galitch, en écoutant le poète disparu chanter : « Mais quand donc rentrerai-je ? », que l'eau ruisselle dans le périple de la mémoire qu'André Tarkovski a baptisé « Nostalghia » et situé dans une petite ville thermale italienne, où son « narrateur » part sur les traces d'un compositeur russe exilé du XIXe siècle — tout cela relève d'un poignant

prolongement de l'inadéquation, du *mal de vivre,* né dans la mère patrie, cause de départ, et quelquefois cause du retour... Un personnage du romancier israélien de langue russe David Markish, parcourt en effet tout ce périple existentiel, débarque à Vienne, erre de Paris aux États-Unis, refuse de s'assimiler à Israël (il est juif), tente d'acheter son retour au prix d'articles prosoviétiques, et, pour finir, Judas trahi par lui-même, meurt en cherchant à repasser clandestinement la frontière finno-russe dans le sens liberté-esclavage... Ainsi l'émigré, comme la constellation du Chien, se mord la queue et retourne tragiquement à la case départ. Là-bas, dit le héros (le « chien »), j'étais esclave, mais je savais quoi faire de mon esclavage ; ici je suis libre, mais je ne sais quoi faire de ma liberté...

Il est vrai qu'un accueil ambigu et parfois même fort pernicieux attend cet exilé. Les embrassades des Occidentaux, que je baptiserai les « custiniens », furent parfois suivies d'étranges « retours de manivelle ». Le dissident exilé, salué et fêté comme la preuve vivante du totalitarisme dont il est la victime, évolua inconsciemment de la félicité à la gêne, de la gêne à l'angoisse, de l'angoisse au rejet. Il lui était difficile d'admettre la notion « custinienne » d'un pays totalement servile, et totalement déshérité, où plus rien ne subsiste ni de la société civile, ni de la culture. Souvent même l'exilé compare défavorablement la déculturation des masses occidentales à la ferveur qui règne dans les petites « fraternités » de son pays vilipendé. Il voit à l'œuvre, sous une forme plus insidieuse, les phénomènes de manipulation de la masse ; il lui semble que la résistance de l'individu est ici plus molle, moins élaborée que là-bas. Puis, un beau jour, il crache à la face d'un monde occidental médusé un « je vous hais »tonitruant.

Ce fut et c'est encore l'itinéraire d'Alexandre Zinoviev, l'auteur des *Hauteurs béantes,* de *l'Antichambre du paradis, la Maison jaune, Homo sovieticus* et *Va au Golgotha !* Le monde des masques et doubles de Zinoviev croît à une vitesse prodigieuse et proprement inquiétante. Du démontage des mécanismes du « collectif » soviétique, de la mise à nu des ressorts du « communautarisme » — dictature du grand nombre médiocre sur la minorité élitaire et/ou dissidente, le héros de Zinoviev passe à la proclamation du dogme du communautarisme, déclaré but final de l'humanité, âge d'or du troupeau humain. Puis, ce qui semblait dérision devient loi inexorable de la société humaine. L'*homo sovieticus*, être grégaire, envieux, hargneux, impropre à toute création individuelle devient l'homme du futur, l'*homo novus* rêvé par tous les révolutionnaires depuis Paul de Tarse jusqu'à Tchernychevski et Lénine. Et le mufle revêche de cet être, qui ne s'épanouit que dans le « collectif », devient brusquement le guide de l'Histoire.

> « Ce livre a pour thème un nouveau type d'homme, l'*homo sovieticus* ou plus simplement *homocus*. Mon attitude envers cet être est double : je l'aime, et dans le même temps je le hais, je le respecte tout en le méprisant : il m'enthousiasme, tout autant qu'il m'effraie. Je suis moi-même un *homocus*.

C'est la raison pour laquelle je suis cruel et impitoyable dans la description que j'en fais. Jugez-nous, car vous serez juge par nous. »

(Préface à *Homo sovieticus*)

Cet avertissement solennel, venu de l'Ancien Testament par la médiation de Tolstoï, s'adresse à tous ceux qui croient encore pouvoir échapper au règne de l'*homocus*. L'*homocus* méprisé, remisé au dépotoir de l'histoire, annonce, comme le « Mufle » de Merejkovski, la venue de son règne. Et le voici qui, par la bouche de son créateur, renverse consciencieusement toutes les tables de la loi : Staline était un grand démocrate, les Soviétiques n'ont gagné la guerre mondiale que grâce aux grandes purges, la collectivisation a réalisé les espoirs de la masse... L'*homocus* exilé semblait dans un premier temps acquiescer à son « custine » occidental : oui, nous sommes une tribu hargneuse, violente, incapable de toute innovation ; oui la collectivisation a détruit tout ce qu'il y avait d'inventif dans la paysannerie russe, les purges ont retranché tout ce qui croyait encore à quelque chose. Mais voici venu le second temps : c'est exactement ce que moi, *homocus*, je désire, c'est exactement la « fin des temps » dont rêvait toute l'humanité, et vers quoi elle marchait : le règne du roi-Mufle...

Le sourire peu à peu se fige sur les visages des lecteurs occidentaux de Zinoviev. Allons-nous tous rejoindre le troupeau « homocusien », allons-nous tous prendre notre urne sous le bras et entrer, rictus aux lèvres, à reculons dans le grand crématorium d'État ? « Nous autres, Russes, apportons à l'édifice de la culture mondiale non seulement les idées communistes, les espions, la vodka, les icônes et les poupées gigognes, mais des Champions de la Souffrance », lance le prophète, le nouveau dieu de *Va au Golgotha*. Et ce nouveau dieu est un simple « ivan » russe, Ivan Laptiev, c'est-à-dire le porteur de chaussures de tille (« lapti »), autrement dit le bouseux, le cul-terreux, le rustre que Tolstoï et toute la famille populiste de la pensée russe avait déjà hissé sur le pavois, fiévreusement consulté sur les fins dernières de l'homme. Cette fois-ci Laptiev n'y va pas par quatre chemins : il répond sans vergogne : « Dieu, c'est moi ! » Le charlatan grotesque de *Va au Golgotha* n'est, en définitive, ni charlatan ni grotesque : il est le « mufle russe » en marche, tantôt humilié, tantôt humiliateur et le plus souvent les deux simultanément, il est la réponse hallucinante de l'exilé russe indéracinable à un monde occidental qui le fête, l'accueille et, au moment où il croit l'avoir domestiqué, reçoit en pleine gueule un crachat.

Avec Zinoviev, nous pouvons mesurer l'incroyable distance qui sépare l'exilé Pnine de l'*homocus* en exil. L'un se défendait par l'humour, le jeu, la bizarrerie savamment cultivée ; l'autre, dans un mouvement double typiquement dostoïevskien s'humilie au plus bas pour mieux lancer son crachat. On peut interpréter toute une part de la littérature émigrée d'aujourd'hui comme une littérature du crachat vengeur. La *Confession d'un bourreau* de Youz Alechkovski laisse le lecteur exsangue face à l'extravagant délire terroriste de mutilation et d'automutilation, en quoi s'exonère un formidable besoin sadique de vengeance.

Chez Alechkovski le front ruisselant de sang se cogne partout au mur de la bureaucratie-bourreau et de la paranoïa-délire. Chez Gorenstein l'Antéchrist prend la forme d'un « gars soviétique » à moitié demeuré, venu semer les quatre fléaux d'Ézéchiel. Apocalyptismes juif et russe se combinent ici et se multiplient diaboliquement. Le secret rêve russe « d'arrêter l'histoire » devient désir de casser le Calice, de briser toute forme achevée, car plus petits seront les débris de ce monde, plus grande sera la jouissance de l'esprit troublé.

Cette terreur intériorisée, combinée à l'apocalyptisme russe est sans doute un bagage que l'exilé russe coltinera longtemps encore avec lui. Elle fait partie de « l'Énigme ». « Si ce peuple agité apprend à monter à cheval, il deviendra le Fléau de l'humanité », déclara, selon Gorenstein, un voyageur arabe en scrutant les yeux fiévreux des nomades slaves.

> « L'énigme la plus profonde réside là où il n'y a aucune énigme. Le puits le plus profond, c'est celui qui n'a pas encore été creusé. La culture de la Russie se rattache à l'Europe, et sa civilisation à l'Asie. C'est là un problème, ce n'est pas une énigme. Il faut le résoudre par un dur labeur spirituel. Il ne faut pas résoudre l'énigme. »

Gorenstein a ainsi bien délimité le champ de la rêverie nationale russe, entre Europe et Asie, une rêverie qui semble s'intensifier dès que le Russe est hors de chez lui, dans la « tchoujbina », un mot russe intraduisible, qui est tout ce qui n'est pas « la maison russe », comme les Barbares étaient pour les Grecs tout ce qui était non grec. Une rêverie dangereuse, aux implications politiques. Une rêverie qui, pour leur heur ou malheur, ramena en Russie stalinienne un certain nombre de théoriciens de la « Russie eurasienne » : Oustrialov l'historien, Sviatopolk-Mirski le critique. Ceux-ci, qui rentrèrent, périrent tous deux dans les camps de la Russie d'Asie, ironiquement récompensés pour leur retour dans la mère patrie eurasienne...

Est-ce cette même rêverie qui alimente l'immense labeur historique et romanesque auquel s'est attelé Alexandre Soljenitsyne ? Ce qui distingue Soljenitsyne de ses confrères est, entre autres, le refus de l'idée même d'émigration. Proscrit, chassé *manu militari* de sa patrie en février 1974, il a eu des mots durs pour condamner les candidats à l'exil. Et sans doute faut-il même voir là le noyau de la querelle virulente qui l'oppose aux « pluralistes », c'est-à-dire à des émigrés fort variés (le philosophe Boris Shraguine, l'essayiste Boris Hazanov, l'écrivain Siniavski, le critique littéraire Efim Etkind) : le proscrit reproche implicitement aux exilés d'avoir abandonné le bateau de la mère-patrie. On retrouvera dans cette polémique — qui dépasse rarement l'audience rétrécie des publications russes de l'émigration —une éternelle problématique du sol et de l'esprit, de la pensée incarnée charnellement dans un pays et de la pensée spéculative libre de toutes attaches nationales. La Russie a donné fort peu de penseurs spéculatifs, de

métaphysiciens au sens propre. Ses philosophes, tel Vladimir Soloviev, sont toujours des penseurs enracinés dans l'histoire et l'eschatologie.

Soljenitsyne en exil a repris son grand dessein d'un roman historique sur la révolution russe. Or il a rencontré sur le chemin de son enquête un grand *exilé* : Lénine à Zurich... « Les émigrés comptent leurs sous, mais ils ne comptent pas les jours entiers qu'ils passent à se battre les flancs. Alors qu'une seule heure perdue rendait Lénine malade ! » Le Lénine de Soljenitsyne supporte mal le laisser-aller russe, la manie apocalyptique, les immenses bavardages sur les fins dernières... que précisément l'exil ne fait qu'hypertrophier. « Que pouvait-on tirer du pétrin russe à la pâte surette ? Pourquoi était-il né d'une étoffe si rude ? parce qu'il avait un petit quart de sang russe, rien qu'un petit quart, le destin l'avait attelé à cette guimbarde déglinguée qu'était la Russie ! » On sent que l'exilé Soljenitsyne a mis dans l'exilé Lénine, en dépit de leur opposition idéologique diamétrale, sa propre irritation, sa propre horreur des gêneurs qui dérangent le « domestique » de la vie bien organisée en vue d'une Cause.

Pourtant, vue d'exil, la Russie reprend sa vraie forme, sa taille authentique. Un personnage chéri par son auteur, l'ingénieur Obodovski, ancien révolutionnaire rentré en 1913 œuvrer en Russie grâce à une amnistie, s'écrie :

> « La Russie, mon cher, il faut la regarder de très très loin, quasiment de la lune ! et alors vous apercevrez le Nord Caucase à l'extrême Sud-Ouest de cet énorme corps. Et tout ce qu'il y a en Russie de vaste et de riche, l'espoir de tout notre avenir, c'est le Nord-Est [...]. La vraie conquête de la Sibérie, ce n'est pas celle d'Ermak, elle est encore à faire. Le centre de gravité de la Russie se déplacera vers le nord-est, c'est une prédiction à quoi nous n'échapperons pas. Au reste, même Dostoïevski y est venu à la fin de sa vie, il a abandonné son Constantinople, voyez son dernier article dans le *Journal d'un écrivain*. Non, ne vous renfrognez pas, nous n'avons pas d'autre issue ! »

L'exil, ici, permet de voir mieux et de plus haut. Il permet la vue cavalière des choses et des pays. Il distingue ce large mouvement du centre de gravité de la masse russe, loin de Constantinople (que la Russie rêve d'annexer depuis la chute de Byzance), et loin de Petrograd vers le cœur immense, ingrat et glacé du pays-continent. L'exil confère à l'historien Soljenitsyne *la largeur de vue* qui lui permet de distinguer les grandes dérives du continent russe. Et tout en effet se passe comme si, historiquement autant que géographiquement, l'auteur de *la Roue rouge* apercevait des dérives invisibles à l'œil nu : énorme basculement de la « faille » historique d'octobre 17 vers février, et même plus avant, vers ce 1er septembre 1911 où Stolypine, le réformateur lié aux fondements de la terre russe, tomba victime d'un jeune terroriste juif de Kiev. « Moi je ne vois pas plus grand que la Russie », dit un des généraux d'Août 14. Mais n'est-ce pas grand assez ? semble reprendre l'auteur.

Ce « russocentrisme » de Soljenitsyne en a irrité plus d'un. Parmi beaucoup de répliques, nous retiendrons celle du poète émigré Nikolaï Morchène, devenu Américain et citoyen californien.

La liberté secrète ? À Dieu ne plaise !
Je loue la liberté publique et manifeste,
Pour les bêtes et pour les hommes –
C'est la devise de mon Amérique :
Chacun, sans même solliciter droit de gué,
Soit libre de se jeter à l'eau de son plein gré !
Salut à Ryleïev, et aux autres ! Vôtre...

De par sa référence au décembriste Ryleïev, et le cosmisme de la liberté revendiquée, la réponse de Morchène est celle de l'immigrant russe qui a sa place au paradis américain. Des deux bouts de l'Amérique, deux voix russes s'opposent, irréconciliables...

« L'exil est ma patrie ! » titre hautement Vladimir Volkoff. Français d'origine russe émigré aux États-Unis, « ancien d'Algérie », orthodoxe de la juridiction américaine de Jordanville, ce lointain descendant d'une lignée qui a donné le poète-hussard Davydov et le compositeur Tchaïkovski répond, comme son héros favori, le Beaujeux des *Humeurs de la mer* : « Personne ne saurait avoir de bonnes raisons ordinaires pour vivre loin de son pays : elles sont forcément sordides ou sublimes, et comme, de notre temps, on cache le sublime encore plus soigneusement que le sordide... » *Intersections*, le troisième tome des *Humeurs de la mer* est un roman historiosophique sur l'exil et les croisements entre exilés. « L'exil est ma patrie », cela veut dire une manière insolente d'être toujours *ailleurs*, fidèle à une mémoire et à un honneur qui sont votre privilège individuel. C'est la réponse fière de l'apatride aux sirènes des patries d'adoption. C'est peut-être la seule réponse possible, à mi-chemin entre déception et désespoir. L'exil est le refus d'oublier, déclare Volkoff. Et un des trois petits mousquetaires de Victor Nekrassov accuse son ami du « crime d'oubli ». L'exil est aussi un prétoire où quelques survivants s'accusent et s'accuseront jusqu'à leur dernier souffle. Volkoff lui-même, est un exemple étonnant, irritant et admirable de fidélité, par-delà la langue et les lieux, à « l'exil russe ». L'exil, alors devient une « leçon immémoriale » de gratuité, comme la prière de Solange à un Père auquel elle ne croit pas. Et l'ange Grand-Michel, qui protège la petite Solange de Volkoff, explique ainsi la déchéance volontaire de sa protégée : « Et puis enfin il y a la raison principale : il est impie de fuir son destin. C'est que, justement, il n'est pas fatal. Et c'est toujours une catastrophe d'avoir échappé à son destin, si cruel qu'il soit ». La petite musique triste de l'exil russe n'est pas achevée. Les trois mousquetaires cherchent encore dans le noir à recomposer leur fraternité. L'exil dit la vérité, mais cruellement...

Non, ce n'est point la panthère bondissante
Qui m'a chassé dans cette soupente de Paris,
Je n'ai point de Virgile pour me guider, derrière l'épaule.
Je n'ai que la solitude dans l'encadrement
D'un carreau qui me dit la vérité nue.

(Vladislav Khodassiévitch, *La Nuit européenne, 1924*)

16e PARTIE

EXILS RUSSES

CHAPITRE 82

THÉOLOGIENS RUSSES EN EXIL

Retour à la table des matières

Voici un livre modeste [1] et important. Un orthodoxe français, lui-même philosophe et théologien, nous dit sobrement la pensée de deux de ses maîtres, deux théologiens russes émigrés qui ont tous deux vécu à Paris, l'un rattaché au Patriarcat de Moscou et douloureusement solidaire de la persécution et de la compromission de l'église moscoutaires, Vladimir Lossky (1903-1958), l'autre rattaché à Constantinople, enseignant à l'Institut St-Serge fondé à Paris par le père Serge Boulgakov, et très actif dans le dialogue œcuménique, d'abord à la CIMADE, puis auprès du Concile de Vatican II, où il fut observateur : Paul Evdokimov (1900-1970).

D'autres penseurs russes ont été, eux aussi, des « passeurs » entre Orient et Occident, je songe à Nicolas Berdiaeff, bien sûr, et à son influence sur les idées et le mouvement d'Emmanuel Monnier, mais aussi au grand philosophe Leon Chestov, à Boris de Schlœzer, l'exquis musicologue, à Pierre Souvtchinski mort au début de 1985, un des pères du « mouvement eurasien », ou encore à Vladimir Weidlé, esthète et esthéticien, l'auteur des *Abeilles d'Aristée* et de *la Russie absente et présente...* Cependant le diptyque Lossky-Evdokimov se justifie entièrement : ces deux hommes, pétris de la pensée religieuse russe du début du siècle, ont tous deux témoigné de l'orthodoxie dans l'Occident de leur temps, sans

[1] Olivier Clément. *Orient-Occident, Deux passeurs* : *Vladimir Lossky, Paul Evdokimov.* Collection Perspective orthodoxe. Ed. Labor et Fides. Genève.

aucune prédilection orgueilleuse ou morbide pour l'isolation confessionnelle comme on en constate, hélas, assez souvent dans les milieux orthodoxes exilés. Leur œuvre, écrite en français, est disponible. *L'essai sur la théologie mystique de l'Église d'Orient,* de Lossky, a été réimprimé en 1977. Sa magistrale thèse sur *Théologie négative et connaissance de Dieu chez Maître Eckart,* préfacée par Gilson, également. De Paul Evdokimov sont accessibles *Dostoïevski et le problème du mal ou l'Amour fou de Dieu.*

L'hommage que leur rend Olivier Clément est discret. L'auteur reste dans l'ombre bien qu'il ait été le disciple et l'ami (surtout du second). On eût aimé que ces portraits fussent plus intimes, que l'exposé théologique se recoupât davantage avec les aléas de l'existence. Disons-le d'emblée : les deux hommes n'ont pas la même stature. Evdokimov, sociable, charismatique a une pensée plus trouble, certainement beaucoup moins sûre. Vladimir Lossky, fils d'un philosophe expulsé par les Soviets en 1922, avec toute sa famille, est un esprit spéculatif exigeant, attachant, rude, « de roc et de feu », écrit Clément. Son enseignement à l'École des Hautes Études devait subjuguer les rares auditeurs. Par sa découverte d'Eckart, et son interprétation « orientale » de « l'abîme paternel » du maître rhénan de la mystique occidentale, Lossky a vraiment été un passeur dans les deux sens. Evdokimov a plutôt été un vulgarisateur inspiré de la « renaissance religieuse » du début du XXe siècle russe.

Ce livre peut, peut-être, introduire le profane à la conceptualisation orthodoxe, encore que les plus courageux des lecteurs devraient s'adresser aux grandes traductions des textes du Père Serge Boulgakov qui paraissent aux éditions L'Âge d'Homme à Lausanne, et que l'on doit toutes à Constantin Andronnikov : L*'Orthodoxie* (1980), *Du verbe incarné* (1982) et *Le cycle pascal* (1985). Le diptyque d'Olivier Clément nous donne néanmoins, sous une forme ramassée, l'ossature des grandes visions orthodoxes.

Il faut, comme toujours, surmonter un certain ghetto linguistique : les théologiens n'aiment pas parler notre simple langue. Le Dieu caché est pour eux « kénotique ». La prière d'imploration est « l'épiclèse », et les néologismes les plus pénibles ne leur font pas peur, même quand c'est pour évoquer la Beauté ou l'Esprit. Par la médiation de Lossky et d'Evdokimov, Olivier Clément nous introduit aux grandes novations que les orthodoxes ont apportées, nous ont apportées : un sens cosmique du christianisme, des énergies de Dieu, de sa plénitude non-limitée par les définitions par opposition ou par les exercices scolastiques, un souffle violent venu de la patristique et balayant la scolastique, un sens profond du mystère de la personne. Pourtant Vladimir Lossky voulut aussi inoculer à la pensée orthodoxe l'inquiétude occidentale (que son compatriote Chestov avait fort puissamment exprimée dans son livre sur Job). La tension même qui existe en Occident, depuis les Réformateurs, entre prophétisme et sacramentalisme, devrait être, selon Lossky, l'instrument de la quête d'unité. Contre le thomisme de ses amis catholiques, Lossky identifiait au miracle la nature

des choses, faisant de la grâce incréée l'habitacle même de la nature créée. Et, contre le kantisme de ses amis protestants, tentés de rejeter dans l'inconnaissable les choses en soi, il faisait de la connaissance une sorte de sainteté. Au logos déterminant et structurant il fallait marier le *pneuma,* l'Esprit, qui vivifie et plénifie.

Avec Evdokimov, c'est Dostoïevski qui nous guide, qui est le grand « mystagogue », envoyant dans le monde son Aliocha Karamazov pour aller vers l'hosanna, en passant par le creuset du doute. Le mal, la question de Job relèvent, selon cette vision, exclusivement de la « kénose » de Dieu. Dieu se cache pour notre liberté. Mais cette kénose engendre notre foi, cette faiblesse est voulue, elle est la Croix. La pensée d'Evdokimov est une pensée eucharistique : le corps pneumatisé du Christ réunifie les personnes, recrée la « divino-humanité », confie à chacun de nous la royauté, la prêtrise et la prophétie. L'aspect le plus « russe » de la pensée d'Evdokimov — et qui vient de Merejkovski et Rozanov — c'est sa célébration de l'Éros, sa vénération de la chair en qui s'accomplît la « petite église » nuptiale de l'homme et de la femme. Clément, en citant des poèmes inédits d'Evdokimov, nous fait sentir combien ce théologien était proche du lyrisme. Comme Berdiaev, mais sans le suivre sur les voies égarées de la « liberté incréée », Evdokimov annonçait une « eschatologie active ». Le temps est venu de donner finalité au monde moderne — par delà les « orfèvreries du néant » qui sont, pour lui, Marx, Nietzsche et Freud. Pour Evdokimov l'humanité avait dépassé le Vendredi Saint ; elle était déjà dans le Samedi Saint...

Bienheureuse vision — difficile à partager lorsqu'Auschwitz ou la Kolyma habitent notre esprit ! Cette excursion dans la théologie orthodoxe nous rafraîchit, et nous rassérène. Même le « filioque » devient une controverse obsolète, et nous entrons sans peine dans la conception losskienne de l'énergie « en-hypostasiée ». Encore que, à vrai dire, le non-théologien s'étonnera peut-être, avec moi, que l'on puisse si aisément réintégrer pour réemploi ce qui a été justement condamné canoniquement l'instant d'avant : que ce soit l'augustinisme ou la gnose dostoïevskienne...

L'exil avait été bénéfique pour ces deux hommes de foi, comme pour beaucoup de penseurs et d'écrivains de la première émigration russe. Ils ne s'y' étaient pas enclos avec complaisance. Ils avaient marché sur une terre d'exil aimée et respectée. Ils avaient fait de leur exil une « épiclèse », une imploration. Oui, ce furent deux « passeurs » de foi.

16e PARTIE

EXILS RUSSES

CHAPITRE 83

LE CIRQUE DES FRÈRES TRUZZI : IVAN BOUNINE

Retour à la table des matières

Dans son chef-d'œuvre, la *Vie d'Arséniev* (traduit partiellement en 1935 par Parijanine, sous le titre *À la source des jours*), Ivan Bounine, sous une forme légèrement romancée, retrouve depuis l'exil la mémoire éclatante de la Russie de son enfance, de son premier amour, de sa plus violente passion. Le livre est un admirable hymne à la Russie, et à la vie. Mais un hymne sur fond de mort.

La longue période bouninienne, gréée de somptueux adjectifs doubles, composés, surcomposés, comme on en trouve dans les plus mystérieux vers de Tioutchev, est, dans la langue russe telle que la connais et ressens, une des plus superbes réussites, riche en aromates, en voilure haute, en lest pesant. Une langue parfaitement livresque, comme jamais on ne parle (parle-t-on « Proust » ?), mais dont le lent déploiement semble correspondre à quelque tréfonds même, aux concrétions de la vie, de la mémoire, de l'être.

Le voici enfant qui va au cirque. Lentement, longuement, comme une ivresse irrésistible monte l'enchantement. Qu'on me pardonne la longue citation par laquelle je vais tenter cette introduction au miracle.

« Et le soir venu, nous prenions place sous le chapiteau énorme et glacial des frères Truzzi, qui puait fort, et agréablement, comme toujours pue le cirque.

> Avec des cris perçants de perroquet entraient en trombe dans l'arène sous les grondements hilares du public, et s'affalaient de leur haut, le ventre dans le sable, avec une feinte maladresse, les clowns aux pantalons gigantesques, aux faces enfarinées, aux cheveux orange feu, et, derrière eux, lourdement pénétrait un vieux bourrin blanc sur le dos duquel se dressait, semée de paillette d'or, une femme courtaude en maillot et cuisses roses sous le tutu en corolle tendue. L'orchestre, avec un culot insouciant, attaquait 'Saule, mon petit saule à tête verte', le directeur, bel homme en habit, cuissardes et haut de forme, pivotant au centre de l'arène, faisait claquer le fouet avec une régularité splendide, le cheval, cou raide et tendu de guingois, filait d'un lourd galop sur la circonférence, la femme sautillait comme un ressort sur son échine, dans l'attente du numéro à venir, puis, tout à coup, avec un bref cri de coquetterie, se projetait en l'air, et transperçait à grand fracas le bouclier de papier que les écuyers venaient de lui lancer devant elle. Et lorsque enfin, plus légère que duvet, elle rebondissait du cheval sur le sable labouré de l'arène, saluant avec une grâce extraordinaire, agitant au bout des bras des mains désarticulées, sous un tonnerre d'applaudissements, et, avec une gracilité enfantine outrée, disparaissait dans la coulisse, la musique soudain s'arrêtait (cependant que les clowns, en titubant d'un air détraqué au travers de l'arène, avec des silhouettes de clochards idiots, criaient en grasseyant « sioûplaît, encore un p'tit bout de bourrée d'Komarino »), et le cirque entier, dans un effroi savoureux, se figeait : au pas de course, en titubant les garçons tiraient dans l'arène une cage de fer énorme ; et voici qu'on entendait venir des coulisses un monstrueux rugissement, redoublé, comme si là-bas un être inconnu était pris de nausée, puis venait un halètement si puissant et impérial que tout le chapiteau des frères Truzzi en était secoué jusqu'au fondement... ».

Les circonvolutions des trois phrases de ce morceau de virtuosité marchent d'abord par deux, puis par trois. La structure circulaire est celle du cirque même, et peut-être aussi de la mémoire. L'écuyère dressée sur le cheval est le point culminant de ce manège du souvenir... Artifices du cirque, artifices de la remémoration, artifices de l'exil. La mémoire est théâtrale comme le cirque, elle a besoin de ce tintamarre et de ces paillettes, elle projette ses numéros, comme le vomitoire des coulisses projette les siens... Ainsi, chez Mandelstam, le concert à Pavlovsk, ou le cirque Ciniselli lèvent le rideau de la mémoire.

L'enfant Arséniev passe du monde des rêves chevaleresques à celui de Robinson Crusoe. Il s'enivre de l'encens à l'église, du monde merveilleux de la liturgie, des martyres des premiers chrétiens. Il découvre la netteté ciselée des contes de Pouchkine, le magique prologue de *Rouslan et Lioudmila,* une bagatelle semble-t-il, et pourtant un vrai « philtre pour toute mon existence », « une des plus hautes joies entrées dans mon existence ». Là aussi, il y a la magie du cercle, ce chat savant attaché à une chaîne d'or à côté du chêne vert au bord d'une grève, et qui tourne, tourne...

La vraie vie était pauvre et simple, l'enfant grandissait « sur un champ nu dont ne peut même pas avoir idée un Européen, élevé en France, en Allemagne, en Italie, sur les bords de l'Océan ou de la Méditerranée, dans les Alpes ou les Pyrénées, un champ qui me semble à moi-même bien étrange, après tout ce que j'ai vécu en un demi-siècle de mon existence infiniment diverse, qui ne m'a laissé du passé absolument rien, tellement rien que parfois je m'en épouvante ».

Le manoir familial tombe en ruines, ses limites se confondent avec le ciel et les champs nus. Rien n'existe que cette mer infinie de champs d'herbes, avec des télégues qui cahotent sur d'interminables chemins de traverse, des poules qui gloussent, et la coupole de l'église avec son Dieu-Sabaoth « chenu, ouvrant largement les paumes sur les globes mauves des nues et sur ses orfrois onduleux et flottants ».

L'univers indigent et infini d'où vient Arséniev, c'est une Russie non-européenne, qui est comme l'illustration de la « passion qu'a le Russe de s'immoler ». « Cette passion n'était pas particulière au noble russe. Pourquoi en vérité le moujik russe traînait-il une existence indigente, possédant tout de même, sur des terres immenses, une richesse dont le paysan européen n'a jamais pu rêver, et qui justifiait son inaction, sa somnolence, sa rêverie ? ». Le marchand, lui, par de furieuses crises de gaspillage et de malédictions jetées à sa propre rapacité, ravageait en un instant ce qu'il avait édifié avec une terrifiante cupidité...

Telle est la Russie de Bounine, un rêve d'opulence dans une enveloppe de misère infinie, une noblesse et un talent en déshérence... Et cet immense et lointain Dieu-Sabaoth, jugeant sévèrement tant d'incohérence...

Bounine était peut être cynique. Ses récits paysans dépassent ceux de Tchékhov en cruauté, ses récits érotiques sont brutaux, « macho », l'amour y est un piège animal tendu par la femme. Les étreintes sont furieuses, les trahisons inévitables et meurtrières. Les « allées sombres » de Bounine sont vraiment sombres, et souvent conduisent au désespoir. Aucun Dieu personnel consolateur. L'homme Bounine se forgea une sorte de stoïcisme contre les aléas et le vide, de la vie. Le père d'Arséniev lui écrit, après la mort de l'ami Pisarev : « Je sais, je sais, mon âme, ce que tu ressens en ce moment ! Nous avons déjà tous reçu de la mitraille plein la face ! mais toi, au seuil de la vie, et avec un cœur aussi peu contemporain que le tien... ».

Un cœur aussi peu contemporain... tel est sans doute le cœur d'Ivan Bounine. D'un Bounine dont les méditations sur la mort ont le grandiose de la poésie baroque tchèque d'un Bridel.

Mais quelles ondées de beauté apporte la mémoire ! Quelle sûreté magique pour évoquer le frottis fugace d'un hanneton dans la main, la descente en carriole vers le bourg, le gâteau de mil pris au passage chez le vieux Daniel... « À l'arrivée

au bourg, le cœur se serrait joyeusement dans l'ivresse d'une descente extraordinairement abrupte au flanc d'une colline caillouteuse, et sous l'effet de la nouveauté forte et abondante des impressions ».

Le nid familial fut déserté longtemps avant la fin de l'enfance. L'exil fut goûté longtemps avant l'exil. Et ce dénuement vécu si intensément (joint à la haine des repus, au mépris des assis), plus tard arma Bounine, Bounine le sensuel désespéré, contre trop de désespoir. Ruine de la famille et ruine de la Russie font depuis longtemps la paire. La Russie aime être Job sur son fumier. Elle a été exaucée au-delà de l'entendement... « Et pourquoi donc s'est-il passé ce qui s'est passé avec la Russie, disparue sous nos yeux en un laps de temps si magiquement bref ? »

L'attente du service des vêpres nocturnes dans la grande église obscure semble avoir marqué à jamais le petit garçon. Le silence est tendu, le diacre va lancer ses litanies d'attente, les *amen* vont gronder sourdement, quelque se passe derrière l'iconostase. Tout l'être est tendu, triste et enchanté à la fois. La mémoire, plus tard, procurera le même enchantement poignant, la même exacerbation de l'âme. Ce n'est pas le souvenir qui enchante, mais cette douloureuse attente du souvenir. « Semé corruptible, le corps ressuscite incorruptible », dit l'apôtre Paul. Bounine ne croit qu'à la résurrection de la mémoire. Elle aussi purifie, elle aussi jaillit incorruptible du passé corruptible. Il ne s'agit nullement d'une impossible *restitutio in integrum* : le choix mystérieux de la mémoire est une œuvre parfaite.

« La vie entière est passée depuis lors.

La Russie, Orel, le printemps... Et voici la France, le midi, l'hiver méditerranéen ».

Un épisode étrange introduit dans la *Vie dArséniev* la distance de l'exil, du lien d'écriture. Bounine est à Grasse. Il apprend par les journaux que le grand-duc géant qu'il a vu une fois à la gare d'Orel (ramenant le corps de l'empereur Alexandre III, en 1894) vient de mourir près de chez lui. Les deux bouts de l'existence se rejoignent mystérieusement. Les Alpes-Maritimes ensoleillées et froides de l'hiver, balayées par le mistral, brusquement, le projettent dans la mémoire. Une vieille citadelle sarrasine se dresse, abrupte et intemporelle. « Dois-je y aller ? Comme c'est étrange, inconcevable, se rencontrer deux fois dans la vie, et deux fois en liaison avec la mort ? D'ailleurs tout est incompréhensible. Est-ce que vraiment ce soleil, qui est si aveuglant en ce jour et qui plonge ces monts ombreux barrés de lumière, là-bas, dans des songes de bonheur indifférent où se perdent peuples et époques par lui contemplées, est-ce que vraiment c'est bien ce même soleil qui brillait pour lui, pour moi il y a déjà si longtemps ? » Le mistral le réveille cette même nuit. « Je me réveille, et j'ouvre avec peine la porte du balcon. Le visage est fouetté par le froid, au-dessus de moi s'ouvre un ciel noir de jais, semé d'étoiles blanches, bleues, rouges, qui flamboient. Tout s'en va, s'enfonce, s'enfonce... Je

fais un lent signe de croix, les yeux fixés sur ce quelque chose de menaçant, d'endeuillé qui flamboie au-dessus de moi ».

De l'enchantement du cirque Truzzi à l'enchantement glacé de cette nuit des Alpes Maritimes... Le bonheur de souffrir revient, traverse la mémoire comme la foudre. « Les faits et les choses, s'ils ne sont sur le papier couchés, se couvrent de ténèbres et sont livrés au tombeau de l'oubli ; s'ils sont écrits alors presque ressuscitent... » Nous n'avons, nous rappelle Bounine, de sentiment ni du début ni de la fin. Toujours nous étions déjà là ; toujours nous sommes encore là... Tant que dure ce miracle : la mémoire. Tant qu'œuvre ce baume : l'oubli...

17e PARTIE

NABOKOV, L'EXILÉ
AB NOVO...

CHAPITRE 84

DE LA MYSTIFICATION AVANT TOUTE CHOSE

Retour à la table des matières

Si quelqu'un s'est complu à mystifier tous ceux qui seraient tentés d'écrire sur son cadavre littéraire des grimoires indigestes du genre des sorbonnicoles thèses sur « l'homme et l'œuvre », c'est bien l'écrivain Vladimir Nabokov. Au demeurant un chercheur australien, dont la biographie de Nabokov vient de paraître dans sa troisième mouture [1], s'en est aperçu à ses dépens (« psycho-plagiarisme » disait Nabokov). Le père du héros du *Don* [2] est un hybride composé du propre père de Nabokov, du savant polonais Przywalski et... de Vladimir Nabokov junior lui-même, puisqu'il a hérité du fils ses connaissances d'entomologiste spécialisé dans les lépidoptères. Dans *Pnine* [3], Pnine et un de ses collègues débattent également des connaissances de leur collègue Vladimir Vladimirovitch, c'est-à-dire de l'auteur même de *Pnine !* Etc. etc., à l'infini ! Les différentes variantes du texte « autobiographique » *Autres Rivages* [4] en anglais *Speak Memory,* n'apportent évidemment pas d'éclaircissements biographiques définitifs. La correspondance qu'eurent, de 1940 à 1971, Vladimir Nabokov et le romancier et critique américain Edmund Wilson est un des meilleurs documents dont nous disposions pour mieux

---

[1] Andrew Field, VN : the Life and Art of Vladimir Nabokov, Crown Publishers, New York, 1986.

[2] Gallimard, 1967, réédité en 1983 dans l'Imaginaire Gallimard.

[3] Gallimard 1962, réédité dans Folio Gallimard.

[4] Gallimard 1961. *Autres rivages* vient d'être pour la première fois publié en URSS dans la revue mensuelle *Droujba Narodov* (Amitié des peuples), n° 5 et 6 de 1988.

pénétrer dans ce que furent la vie, les humeurs et l'humour de vie de ce dandy sérieux : Nabokov.

Lue à sa parution en anglais, en 1979, cette *Correspondance* [1] m'avait laissé un souvenir irrité : une certaine complaisance des deux auteurs, bientôt suivie par une sourde incompréhension qui se nourrissait de malentendus complémentaires. Wilson surtout m'avait irrité avec les sottes leçons de prosodie russe qu'il prétendait donner à Nabokov, et d'autre part sa totale incompréhension pour toute la part de l'œuvre de Nabokov, qui brocarde vengeressement la dictature stalinienne sous différentes fables (l'*Extermination des tyrans,* ou *Brisure à Senestre*) ; bref Wilson joue si souvent le rôle involontaire du présomptueux ignare, que cette *Correspondance* me paraissait au premier bord déséquilibrée. J'avoue que ma nouvelle lecture non seulement a surmonté ce handicap, mais a même trouvé un vif plaisir à ce débat entre deux hommes qui se comprenaient si peu, et finirent par se séparer après *l'exécution* de la fameuse traduction nabokovienne *d'Eugène Onéguine* dans un article vitriolique de Wilson. Ajoutons que le commentaire riche et drôle de Simon Karlinsky entre pour beaucoup dans le plaisir que donne la lecture de cette *Correspondance,* ses notes forment avec le texte un contrepoint aussi savant que spirituel, et sont la meilleure « somme » nabokovienne que je connaisse.

« Bunny » (Wilson) est un intellectuel, romancier et critique américain « libéral » et il a beaucoup de mal à comprendre que Volodia (Nabokov) n'est pas antibolchevique par seul dépit d'avoir perdu ses privilèges. En 1946 Wilson lui-même est accusé de pornographie pour son recueil de nouvelles les *Mémoires du Comté d'Hécate,* mais il admet mal certains exercices osés de l'auteur de *Lolita,* tandis que la « pornographie » de Wilson paraît à Nabokov « remarquablement chaste », et qu'il commente : « J'aurais autant aimé ouvrir une boîte de sardines avec mon pénis ». Le destinataire de cette remarque rit-il beaucoup ? nous en doutons [2]...

C'est qu'il ne fait pas bon tomber dans les inimitiés littéraires de Nabokov : ses romans nous en avaient convaincu déjà, son Cours de Cornell University encore plus [3]. Ici c'est un festival de rouerie et de cruauté. Au demeurant le professeur Nabokov, qui lisait ses cours sans s'écarter d'un iota du texte écrit, ne s'interrompant que pour faire le dessin d'une cigale au tableau à propos de *La*

---

[1] Vladimir Nabokov, Edmund Wilson : *Correspondance 1940-1971*, traduit de l'anglais par Christine Raguet Bouvard. Ed. Rivages Paris 1988.

[2] C'est Wilson qui signale à Nabokov, une « Confession d'un Russe du sud né vers 1870 » publié par Havelock Ellis, ce qui fera écrire à l'auteur d'*Autres rivages* : « des petits enfants de tous les sexes imaginables se livrent à tous les péchés gréco-romains, en tous temps et en tous lieux, des centres industriels anglo-saxons jusqu'à l'Ukraine... »

[3] Vladimir Nabokov, *Littératures I et II,* Fayard, Paris 1981 et 1983.

métamorphose de Kafka [1], concède « faire passer à Dostoïevski un mauvais quart d'heure ». Cet « écrivain de troisième zone » est un baromètre de la veulerie sentimentale ; lorsque Wilson fait lire Jean Genet à Nabokov, celui-ci est d'abord enchanté par les descriptions et mensurations de certains ébats, car il « aime la littérature indécente », mais il repère bien vite des « accents raskolnikoviens » et cela équivaut à une sentence de mort !

Wilson a peu de chance avec tous les grands contemporains auxquels il veut initier le Russe « inculte » : Malraux, par exemple, est récusé avec des délices de cruauté : il appartient, selon Nabokov, à la « Compagnie Internationale des Grands Clichés ». Wilson, en bon romantique libéral américain se laisse impressionner par Gorki et la littérature révolutionnaire : or son interlocuteur a certes tout lu en russe, mais il déteste « la masse pâteuse des Gontcharov-Aksakov-Saltykov-Leskov » (c'est-à-dire tout le réalisme russe) tout autant que « la camelote qui se publie en Russie depuis 26 ans »... Il y a bien « une douzaine de nouvelles lisibles », mais « à chercher ces morceaux comestibles parmi les immondices, on se fait l'effet d'un clochard qui fouille les poubelles ». Vladimir Nabokov, au contraire de Wilson, n'a pas l'œcuménisme littéraire des universitaires : un livre, ou bien devient livre de chevet, ou bien va à la poubelle ! Il n'aime pas les « seredniaki » littéraires, c'est-à-dire les bons tâcherons moyens qui ne sont ni « koulak », ni « gueux ». Wilson souffrait et résistait en vain : Faulkner, récusé pour ses « borborygmes bibliques », Henry James « un pâle marsouin impuissant, avec des lieux communs de baudruche », le *Rev. Père Eliot* (désigné également par un palindrome : *Toile, T.S.*) ou encore le poète symboliste russe Alexandre Blok, « le bateau ailé que l'enfant du *Bateau ivre* fait flotter dans le caniveau », ou bien encore Pasternak, dont le roman est un roman de bonne à tout faire... — tous sont, sans le savoir, des continuateurs du père Hugo (*horresco referens*) et nous refont le coup de Jean Valjean dérobant les chandeliers du bon évêque de Digne...

Wilson remporte quand même des victoires, car quand Nabokov apprécie, c'est aussi pour de bon : *Bleak House* de Dickens devient un de ses livres favoris (le père de Volodia leur disait du Dickens), mais Nabokov a avec Wilson d'épiques disputes sur l'inexactitude des détails, péché impardonnable entre tous : Wilson lit *Machenka,* une nouvelle de Nabokov écrite en 1926, il aime, mais il doute que les héros aient pu se livrer à une copulation en bonne et due forme sur le plancher d'un taxi berlinois. Nabokov jure qu'il en est bien ainsi, et qu'il a interviewé de nombreux chauffeurs de taxis à Berlin (tous russes émigrés). Ou encore, dans un article sur *Eugène Onéguine,* Wilson a complètement mésinterprété le duel d'Onéguine et de Lenski, et se le figure comme on en voit « au cinéma ou dans les bandes dessinées », c'est-à-dire « dos-à-dos-avancez-face-feu ! » Quelle bévue affreuse, et le destinataire de recevoir une mercuriale en duellistique, dessin à

[1] Plusieurs anciens étudiants de Nabokov à Cornel ont écrit des témoignages sur leurs impressions d'auditeur, en particulier Alfred Appel Jr dans *Vladimir Nabokov, a Tribute* edited by Peter Quennell, London, 1979.

l'appui ! D'ailleurs plusieurs de ces succulents morceaux de bravoures sont passés soit dans les notes de la traduction *d'Eugène Onéguine,* qui sont à elles seules un roman nabokovien, soit dans *Autres Rivages.* Parmi les innombrables jeux de Nabokov, relevons ses transcriptions de titres russes en « colloquial English » du genre : « ma traduction de You-gin One-gin », où le titre de Pouchkine devient une invitation à boire entre deux pédants de la Faculté... *Guy* de Maupassant est flanqué, lui, de la remarque en anglais : « What *a guy* » (« Quel gaillard ! »). La première épouse de Wilson, Mary Mc Carthy, a, dans un de ses romans, doté une aristocrate russe du prénom de Domna. Malheur à elle ! elle apprendra que ce prénom latin (Domina) n'est donné qu'à des filles de pope, et, dans sa note, Simon Karlinski en rajoute, et nous dit que Rebecca West a inventé, elle, un comte Diakonov « qu'on a tout autant de chance de rencontrer en Russie qu'un comte de Parish-Priest en Angleterre » !

Les deux écrivains ont fait des portraits l'un de l'autre dans leurs œuvres (respectivement dans *Upstate* et dans *Autres rivages,* mais le double portrait que donne cette *Correspondance* a quelque chose de plus, de légèrement poignant au delà de tout l'amusement que l'on en retire et d'ailleurs, dès 1941, Wilson notait la « déroutante obstination » de son nouvel ami sur certains points, par exemple la transposition en anglais d'expressions russes, qui a fait commettre tant de contresens à ses commentateurs américains, et qui fait de son œuvre un long rébus que personne n'a vraiment déchiffré jusqu'au bout. Ce n'était pas seulement « une déplorable faiblesse pour les calembours », ni un dandysme d'aristocrate dépouillé de tout sauf de son esprit étincelant, ni pédantisme de savant coriace et impénétrable aux autres : c'était tout cela, plus un léger tragisme, une boiterie de la vie, que ces éblouissantes contrepèteries exprimaient et camouflaient à la fois.

Le merveilleux petit livre sur Gogol que les Éditions Rivages ont eu l'excellente idée de retraduire [1] est un court chef d'œuvre qui perd quelque peu de son éclat dans la traduction de l'anglais puisque beaucoup de ses effets concernent le passage du russe en anglais et que la double traduction, sans avoir rien trahi de Gogol, l'a quand même affadi, ce qui va à l'encontre du projet même de Nabokov. On pourrait longuement analyser les mutilations que Gogol a subies dans notre langue, mais il convient, pour garder justice, de rappeler que, malgré bien des infidélités, la traduction d'Henri Mongault [2], reste la plus enlevée. Nabokov retraduit donc Gogol en anglais, tout en fourrant sa traduction aux épices de ses commentaires, et cela donne un étrange tourteau, qui n'est pas indigne du gourmet gastronome que fut l'Ukrainien Gogol-Yanovski. C'est évidemment bouchée à bouchée qu'il convient de déguster ce texte, son exemplaire de Gogol sur les genoux, les paradoxes n'y manquent pas : les nationalistes ukrainiens ont de quoi voir leur poil se hérisser, et le pauvre Wilson, qui lisait péniblement dans le texte

---

[1] Vladimir Nabokov : *Nicolas Gogol*. Traduit de l'anglais par Bernard Genies. Ed. Rivages, Paris, 1988. Il en avait paru une première en 1953, par Marcelle Sibon, aux éditions de La Table Ronde.

[2] Cf. le Gogol de la Pléïade.

les *Récits de Dikanka* ou la nouvelle fantastique de *Vii*, avait du mal à comprendre le mépris de Nabokov pour les *juvenilia* de ce génie. En revanche il n'avait pas lu les *Âmes mortes* en russe, et comment alors savourer les superbes paradoxes de Nabokov sur ce « Casanova nécrophile » qu'est Tchitchikov ?

Lire Gogol, c'est pour Nabokov « se gogoliser », c'est-à-dire dérailler de la route habituelle de la littérature, excroître avec le texte gogolien en verrues, dérivations et incises qui ne mènent à rien, mais dans cette impasse est la vraie vie. Dans les *trous* du texte, dans ses *lézardes* transparaît quelque chose comme le chaos initial de la vie. Dans la « dégringolade » du héros du *Manteau* dans son dénudement, sa « fantomisation », dans le « flot de détails hors sujet » on rencontre non « les humbles et les humiliés », car la littérature n'a que faire des plaintes pour les malheureux et des malédictions pour les oppresseurs, mais « ce puits secret de l'âme humaine, où les ombres des autres mondes défilent comme les ombres de navires inconnus et silencieux ». Tiens, tiens, se dit le lecteur nabokovien, poindrait-il ici quelque chose d'autre que du ludique ?

« Seul un Irlandais devrait avoir le droit d'essayer de s'attaquer à Gogol » déclare Nabokov et, bien entendu, quoique ce ne soit pas dit, cet Irlandais, c'est Joyce. Tous les autres ne font qu'appliquer au grand Ukrainien le « supplice des Mille Morceaux, populaire en Chine à une certaine époque » et qui consistait à enlever au supplicié une pastille de peau toutes les cinq minutes de manière à ce qu'il survive jusqu'au neuf cent quatre-vingt-dix-neuvième morceau. Avant Gogol, la littérature n'avait ni yeux ni flair. Avant « le sublime dublinois », elle ignorait la pigmentation du langage. Dans *Ada,* les héros roulent en « Jolls Joyce » et ce véhicule capitonné et caustique, nabokovien par essence, a un charme fou. On ne regrette jamais d'y monter...

17e PARTIE

NABOKOV, L'EXILÉ
AB NOVO...

CHAPITRE 85

OMBRE PORTÉE DE LA LANGUE RUSSE...

Retour à la table des matières

Le recueil d'interviews et articles de Vladimir Nabokov qui vient de paraître sous le titre *Intransigeances* (en anglais *Strong Opinions*) est un excellent moyen de passer un regard par dessus les barrières que cet auteur a toujours, systématiquement et ironiquement, élevées autour de lui-même. L'œuvre, rien que l'œuvre. Ce grand pourfendeur et même massacreur de la critique a martyrisé de nombreux journalistes par les règles de fer auxquelles il soumettait tous les candidats à l'interview : questions écrites, réponses écrites, envoi des épreuves. Pourtant ce livre est sans doute le seul où Nabokov apparaisse en dehors des jeux habituels du dédoublement, ou de la mystification. Certes il emballe si bien certains de ses « adversaires » que le livre ne peut se lire sans de grandes secousses de rire, comme s'il s'agissait d'un numéro du défunt *Punch.* Les exécutions capitales n'y manquent pas.

À chaque interview Nabokov rappelle sa liste de tout ce qu'il exècre, en tête de quoi il faut mettre, je crois, deux « rackets » de la critique littéraire moderne : le « racket » des interprétations politico-sociologiques (les « correspondants de la guerre des classes ») et le « racket freudien » (le « grand charlatan de Vienne »...). Puis viennent la musique douce d'accompagnement dans les lieux publics, les baignoires trop courtes, le despotisme, le gauchisme (ou « rosisme ») des intellectuels occidentaux. Comme l'a écrit Mark Lilly, Nabokov est avant tout un *homo ludens* : jeux de combinaisons (les échecs, l'écriture romanesque), jeux d'agilité (le tennis, qu'il apprit sur le court de la propriété grand-maternelle à

Batovo, qui le fit vivre un moment à Berlin, lorsqu'il était dans la dèche, qu'il décrit si subtilement dans plusieurs textes, dont *Lolita*), jeux de massacre (avec les critiques pédants, hargneux ou suffisants). Mais ce joueur a quelques convictions négatives solides comme du béton : le refus du primat éthique ou politique en art (ce qui l'amène à ce cruel portrait, dans *le Don,* du père de la critique radicale russe : Tchernychevski), l'autarcie de l'art, la haine du totalitarisme (l'*Extermination des tyrans ou Brisure à Senestre*).

« Demandez-vous si le symbole que vous croyez voir n'est pas la trace de votre propre pied », lance-t-il à tous les amateurs de « lectures » variées et interprétatives des textes. À ses étudiants de l'Université de Cornell (à Ithaca, dans le nord de l'État de New-York) le « professeur plein » Vladimir Nabokov posait aux examens des questions du genre : dessinez-moi l'itinéraire dublinois de Bloom dans l'*Ulysse* de Joyce, comment était agencé le compartiment de wagon-lit où voyageait Anna Karénine, qu'est-ce qu'une cigale (deux étudiants sur trois cents en avaient une idée). Une de ses grandes découvertes, que se rappellent tous ses anciens élèves, c'est que le Samsa de Kafka (dans *la Métamorphose*) n'est pas un cafard, mais un scarabée bousier.

Les cours que fit Nabokov à Cornell ont été rassemblés, édités, publiés en anglais et même traduits en français. Il vaut mieux les lire pour connaître Nabokov que Dostoïevski, par exemple. Celui-ci est sa bête noire, ses résumés des romans du « prophète, journaliste verbeux et comédien de boulevard » sont de méchants massacres. Son auteur est Tolstoï, pas celui de *Résurrection,* bien sûr (un roman d'idées, ces « grosses baleines échouées »), ni même celui de *Guerre et paix* (un roman pour la jeunesse), mais *d'Anna Karénine* où le poison de l'idéologie n'apparaît pas, et où Tolstoï découvrit une façon de « doter sa fiction de valeurs temporelles correspondant avec précision à notre sens du temps », créant par là-même l'illusion que son texte s'écrit de lui-même, « engendré par sa propre matière, par son sujet, et non par une personne définie déplaçant sa plume de gauche à droite, puis revenant, effaçant un mot, réfléchissant, et grattant son menton barbu ».

Dans son petit *Gogol,* Nabokov nous montre, avec une extraordinaire maîtrise de la citation, la « vision d'insecte » qu'a Gogol, vision à facettes multiples, qui démultiplie et déplace le réel. La destruction de la vision ordinaire, le pullulement du détail alogique, la désorientation généralisée (Akaki Akakievitch ne sait s'il est au milieu d'une ligne ou au milieu d'une rue) mettent à nu une texture de la vie où tout est masque, manque ou déchirure. Si la vie est déchirée, faite de plus de « trous » que de « pleins », l'art lui, est un monde complet, un phénomène du langage qui n'a nul besoin de l'action, du message ou de la religion. L'extraordinaire et hautement hilarante érudition de Nabokov — critique s'applique exclusivement aux *realia* de l'époque, aux effets stylistiques, au schéma du rythme. Son *Eugène Onéguine* est, à cet égard, un singulier chef d'œuvre, hélas à jamais interdit à ceux qui ignorent l'anglais, car traduire une traduction n'aurait

aucun sens. C'est en 1964 que Nabokov publia les quatre volumes de ce monument : sa traduction du « roman en vers » de Pouchkine, un fac-similé de l'édition princeps, et un énorme commentaire qui, par son hétéroclite encyclopédisme n'et pas sans ressembler à *Feu pâle,* c'est-à-dire au long et rusé commentaire du poème de Shade par Kinbote. Évidemment l'intrigue politico-policière qui s'infiltre dans le commentaire de Kinbote est absente de *l'Eugène Onéguine,* mais l'insolite, l'humour, les coups de pied aux critiques de tout poil sont bel et bien au rendez-vous, y compris l'exécration de la musique d'ambiance, ce dont témoigne la note suivante, sur un vers d'une épître à Pletniov : « Louis Jacques Mandé Daguerre (1789-1851) donna son premier spectacle en 1822 à Paris. Un diorama fut montré à Saint-Pétersbourg en novembre 1829, d'où l'actualité de ce vers. Le spectateur était assis dans une loge qui tournait lentement, avec un léger ronflement, sans être noyé dans de la musique douce, et on l'emmenait à Rome, en Égypte ou sur le Mont Chimborazo, « le plus haut du monde » (il n'a que 30 577 pieds) ». Les entrelacs, digressions et « curiosités » du commentaire nabokovien s'ajoutent à une superbe connaissance du texte et viennent renforcer une traduction d'une précision littérale quasi maniaque. Jamais une telle entreprise de démontage et transfert d'un texte d'une langue dans l'autre n'avait été entrepris à cette échelle. À juger par les réactions contradictoires qu'il suscita, Nabokov avait réussi son « coup » au moins sur un point : mettre à nu les nerfs de la communauté académique américaine ! Il est vrai que beaucoup prenaient leur paquet, tel ce malheureux traducteur en vers *d'Onéguine*, M. Arndt, dont sont énumérés les « anachronismes », les « rimes burlesques », les « clichés estropiés », les « bourdes énormes », les « fautes de russe » les « défaillances en anglais » et les « rembourrages » grotesques...

Parmi les innombrables joyaux de méchanceté dont regorge Nabokov, choisissons celui-ci : « La suggestion la plus subtile qu'avance M. Wilson porte sur l'évolution de l'adjectif '*krasnyï* ', qui « signifie à la fois 'beau' et 'rouge'. Ne s'agirait-il pas d'une influence de cette tradition dans la Russie ancienne, décrite dans les *Voyages* de Hakluyt, qui voulait que les femmes des paysans se peignent de grands ronds rouges sur les joues pour se faire belles ? » Voilà une glose absurde, qui me rappelle un peu une interprétation de Freud qui explique la passion d'un patient pour les jeunes femmes par le fait que le malheureux, au cours de sa jeunesse masturbatoire, avait l'habitude de contempler le mont Jungfrau [La Vierge] par la fenêtre des cabinets ».

Lorsque Wilson démontre, à Nabokov qu'il n'est pas fait pour les thèmes politiques et que *Brisure à senestre* fait long feu avec son pays inventé et ses combinaisons de germano-slave, autant expliquer à un zèbre qu'il devrait enlever ses rayures ! Car précisément l'art combinatoire des *realia* politiques, linguistiques, géographiques, morales, etc., a été poussé par Nabokov à des sommets de virtuosité. Que serait *Ada* sans cette extravagante combinatoire des pays et des mœurs, et surtout des langues.

La spécificité de la « critique nabokovienne » c'est de ne pas être séparée de l'œuvre de fiction. À la vérité elle est constamment entremêlée à la fiction. On pourrait même avancer que l'œuvre anglaise de Nabokov contient beaucoup plus de « russismes » et de jugements sur les auteurs et la culture russes que son œuvre antérieure. Elle est littéralement truffée d'allusions et d'alluvions, de citations vraies ou faussées, de combinaisons chimériques à base d'ancienne ou de nouvelle Russie. En l'absence d'édition critique le lecteur non-russe ou non-initié rate évidemment les quatre cinquièmes de ce jeu, qui est sans doute beaucoup plus qu'un jeu. *L'Estotie* dans *Ada* ou la *Zembla* dans *Feu pâle* sont les contrées authentiquement nabokoviennes, des royaumes slaves du Nord miraculeusement préservés pour encore un petit bout de temps et d'illusions. Y vivent des êtres hybrides, tout droit sortis de la civilisation aristocratique russe du 19e siècle, mais insolitement modernisés ou américanisés. Non seulement les incrustations visibles de russe sont toujours des petites merveilles d'à propos et de pureté linguistique (avec des traductions d'une rare pertinence), mais les incrustations cachées sont également drôles et perfides à souhait. Van trouve un peigne en écaille (dans Ada). « Il se souvenait en avoir vu tout récemment l'exacte réplique. En quelle chevelure ? ou ? quand ? sur qui ? — Sur une de nos petites bonnes, dit Ada. Et ce bouquin dépenaillé doit aussi lui appartenir : *Les Amours du docteur Mertvago*, roman mystique, par un prélat ». Nabokov détestait quatre « docteurs » : « Le Dr Freud, le Dr Jivago, le Dr Schweitzer et le Dr Castro » (c'est-à-dire le charlatanisme freudien, la sentimentalité du roman de Pasternak, les bons sentiments et la dictature à prétentions). Ici ce n'est qu'un coup d'épingle caché à Docteur Jivago (Jivago = le Vivant ; Mertvago = le Mort), avec, en prime, de malice l'attribution à un prélat.

Les jeux d'allusions à *Anna Karénine,* au *Démon* de Lermontov, au *Cavalier de bronze* de Pouchkine, les attelages incongrus de citations hétérogènes sont autant de « sauts à la Nirjinsky » qu'effectue Nabokov entre les langues et les cultures. La toponymie américaine, avec ses multiples doublets de l'Europe (et en particulier de la Russie) n'est pour lui qu'une invitation à prolonger fantasmagoriquement ce métissage géographique et linguistique.

L'anglais-américain de Nabokov n'est pas compréhensible, du moins pas totalement compris, sans « sa longue ombre russe ». Lui-même s'explique ainsi : « Je savais que je finirais par partir pour l'Amérique. Je me suis converti à l'anglais après que ma traduction de *la Méprise* m'eut convaincu de la possibilité d'utiliser l'anglais comme un remplaçant un peu mélancolique du russe. Je ressens encore les douleurs de cette substitution ».

Même la gesticulatoire des héros de Nabokov est « russe », tics, gestes pour l'énervement ou « l'abandon fatigué » (*Pnine*). Les points de rencontre sont, au fond, assez rares, et assez douloureux. La note 803 de *Feu pâle* (« sur une faute d'impression ») signale comme un *Rapax* un cas « absolument extraordinaire d'une élégance incroyable, où non seulement deux mais trois mots sont impliqués. Dans

un compte-rendu journalistique du couronnement d'un tsar russe, on avait imprimé VORONA (CROW, corbeau) au lieu de KORONA (CROWN, couronne), et, quand on apporta la correction en s'excusant le jour suivant, on se trompa une seconde fois en imprimant KOROVA (COW, vache). La corrélation artistique entre la série CROWN-CROW-COW et la série russe KORONA-VORONA-KOROVA est quelque chose qui aurait, j'en suis sûr, ravi mon poète. Je n'ai jamais rien vu de semblable sur les terrains de jeux des lexiques et les chances contre une double coïncidence défient tout calcul. » C'est là peut-être la meilleure définition de Nabokov lui-même : sur les terrains de jeux des langues et des cultures européennes, il est un cas qui défie tout calcul. Le sens, pour lui, ne s'instaure qu'au-delà de ce défi.

Une des bêtes noires de Nabokov, c'est la sentimentalité, qu'il désignait en russe par un mot emprunté à Gogol (et qu'il commente avec virtuosité dans son Gogol de 1944) : POCHLOST. La traduction nabokovienne du mot est donnée dans un passage d'*Ada* : « ... on avait toutes raisons de croire que l'infortuné maître de musique et compositeur non seulement ne passerait pas la nuit sur Demonia mais encore arriverait sur Terra (ha ! ha !) bien à temps pour les vêpres. Doc Fitz était ce qu'on appelle en russe un POCHLIAK (« esprit vulgaire et prétentieux ») et par quelque mystérieuse action contraire Van fut bien aise de ne pouvoir se repaître du martyre du misérable Rack ». Le *Cours de Littérature* comporte un chapitre « Des philistins et du philistinisme ». « Le philistin ne sait pas distinguer un écrivain d'un autre ; il lit peu, se limitant à ce qui pourrait lui être utile ; en revanche il lui arrive de s'abonner à un club de lecture et de choisir de beaux livres, oui, de *beaux* livres : Simone de Beauvoir, Dostoïevski, Marquand, Somerset Maugham, *le Docteur Jivago* et les Maîtres de la Renaissance (...). Les Russes ont, ou avaient, une expression particulière pour ce philistinisme sentencieux : POCHLOST. Le « pochlisme » ne désigne pas seulement la médiocrité évidente, mais surtout ce qui est faussement important, faussement beau, faussement intelligent, faussement attrayant. »

Le « pochlisme », dès qu'on tente de commenter Nabokov, nous pend au nez et l'on entend une petite voix d'enfant, dans notre dos, qui répète : « Regarde, regarde les arlequins ». « Allons, joue, invente le monde, invente la réalité ! — Je le fis ».

17e PARTIE

NABOKOV, L'EXILÉ
AB NOVO...

CHAPITRE 86

NABOKOV ET SES BIOGRAPHES

Retour à la table des matières

Les biographies d'écrivains qui sont faites de leur vivant ont une histoire généralement compliquée, Nabokov n'y échappe pas. Son premier biographe était néo-zélandais, il s'appelait Andrew Field, Nabokov se fâcha avec lui, comme on voit dans les *Lettres choisies*, et la communauté des nabokoviens s'amusa un peu cruellement des bévues étalées dans le livre de Field. La seconde biographie est due à un Australien (décidément Nabokov intéresse les antipodes), Brian Boyd, qui a livré son grand œuvre en deux tomes, *les Années russes* et *les Années américaines.* Disons-le tout de suite, le livre de Boyd est un livre de bon aloi, fournissant un grand nombre d'informations importantes, et il est déjà un des vadémécums obligés du nabokovien d'aujourd'hui (avec le *Lolita Annoté* d'Appel). Mais son défaut, car il en a un, c'est d'être trop nabokolâtre : il adore son auteur, il reporte son adoration sur la famille, sur le père, sur l'attitude politique du père, un grand seigneur libéral qui était du Parti des Cadets, qui émigra, et qui fut assassiné à Berlin en plein théâtre par deux extrémistes russes qui visaient le chef du Parti, Milioukov, à qui il fit un rempart de son corps. Le père de Nabokov a laissé plusieurs traces inoubliables dans l'œuvre du fils, en particulier dans *le Don,* mais aussi dans *Autres Rivages,* de plus il était un politicien très honnête, mais cela veut-il dire qu'il faille voir toute l'histoire de la Russie d'alors par les lunettes, de cet assez sympathique, sûrement aussi assez irritant, grand seigneur démocrate ? Faut-il étudier Nabokov dans une sorte de vide, où le reste de la littérature russe contemporaine est traité par le mépris ? Où le critique et poète Adamovitch, qui commit un impardonnable article anti-nabokovien, est à jamais poursuivi par le

cruel persiflage de Nabokov, qui se vengea de lui, dans *le Don,* avec raffinement, sous le nom de Mortus ? Faut-il négliger de dire qui était vraiment Tchernychevski, le grand martyr radical russe des années soixante du 19e siècle, dont se moque fort cruellement Nabokov dans le fameux chapitre Cinq du *Don,* et déclarer que son *Que faire ?* est un « tissu d'inepties à peine lisible » ? Le livre qui déclencha les *Notes d'un souterrain,* et tout le Dostoïevski philosophique (que déteste Nabokov), vaut quand même un peu mieux, et surtout c'est peu aider le lecteur que de se livrer à des définitions aussi partiales et expéditives : Nabokov lui-même a plus de charité envers ce « Christ de l'intelligentsia » russe, dont il nous décrit le chemin de croix. En un mot comme en cent, le rôle d'un biographe, qui se veut aussi interprète, n'est pas de coller de si près à son héros. Certes c'est tout à fait dans le style de l'auteur d'*Ada*, mais tout le problème est que trop de *mimesis* par rapport à l'objet d'études nuit. Les banderilles que plante Nabokov, dans *Ada* (de façon souvent camouflée, ainsi qu'il aime à faire), et dans sa Correspondance, sur le dos de Pasternak, ou de Soljenitsyne sont amusantes, mais pas forcément justes. Le critique est tenu à plus de hauteur. Dans une lettre à Gleb Struve, Nabokov explique par exemple qu'il va traduire *Ada* en russe, « mais ni en *sov-jargon*, ni en *Sol-journalistique* », coup de pied, un des nombreux, à Soljenitsyne, avec qui il eut une fois rendez-vous, mais Soljenitsyne, pressentant les mauvais coups, se perdit entre Lausanne et Montreux...

Ce que montre très bien Boyd, c'est le milieu familial, aristocratique, avec grands domaines, beaucoup de sport, en particulier la boxe, chauffeur de maison et réunions politiques, goût pour les sciences exactes, qui donna la passion de Nabokov pour l'entomologie (avec le plaisir du détail, les délices du camouflage et de la parade amoureuse, qui expliquent plus d'un stratagème de son œuvre littéraire), et surtout, par-dessus tout, les allées du parc de Vyra, le domaine des vacances et du premier amour, pour Valentina Choulguine, (qu'il allait voir dans le parc en bicyclette, et qui devint la Machenka de son premier roman). Cette éducation spartiate et luxueuse, moderne et archaïque, le préparait au rôle de dandy désargenté, plein d'humour et de panache, mais avec un authentique courage, qui devint le sien en Angleterre, lorsque la famille eut émigré.

Ces « années russes » sont avant tout les années d'expatriation, à Cambridge tout d'abord, où le jeune dandy donne des leçons de tennis, puis à Berlin, où il épousera Véra Slonim, la compagne de toute une longue vie. La *mémoire* et *l'expatriation* forment un tandem inséparable dans l'œuvre de Vladimir Nabokov, qui déclara : « Mon heureuse expatriation a quasiment commencé le jour de ma naissance. » C'est le meilleur apport de Boyd que cette fresque de la vie de l'écrivain entre Berlin, Paris, Prague où survécut misérablement sa mère, qu'il aida du mieux qu'il put, Cannes, où a lieu la seule infidélité envers Véra, et les lectures publiques payantes de ses œuvres, qui étaient un moyen de gagner un peu d'argent. Voici par exemple celle du Musée Social de la rue Las Cases à Paris ; il fallut lui prêter des bretelles, raccourcir le pantalon du smoking emprunté avec des élastiques, mais la recette fut d'au moins trois mille francs ! Notons que c'était

alors autant le poète que le prosateur qui donnait ces lectures publiques : en général la première partie était des vers, la seconde un chapitre d'un roman. Mais Boyd romance, trop ou pas assez, et l'on voit à cette première lecture parisienne s'approcher « une femme affreuse, puant insupportablement la sueur », c'est une ancienne maîtresse de l'écrivain, en Grèce, en 1919. À qui revient l'inélégance, au biographe ou à son héros ?

Camera Obscura, dont vient de paraître une nouvelle traduction de l'anglais (et sous le titre anglais, différent, qui est *Rire dans la nuit*), est le fruit des années berlinoises, et de l'intérêt de Nabokov pour l'art du cinéma, et pour l'homme des salles obscures. Déjà dans *Machenka* on voit une partie des personnages de l'émigration russe enrôlés comme figurants dans un film, et ce rôle de figuration est évidemment symbolique du destin de ces déclassés, déportés hors de la vraie vie. On sait que Nabokov adorait aller voir les films américains les plus ineptes, et était « secoué d'un rire si violent qu'il devait parfois quitter la salle », *dixit* Boyd. Ce goût pour l'ineptie correspond à son talent impitoyable d'entomologiste de l'humanité, mais, comme nous dit Boyd, il est à corriger par « des idées venues d'ailleurs », et la croyance en un monde de signes, en des mondes parallèles, en un « autre monde », comme a démontré le nabokovien américain Alexandrov.

Sur la poétique de Nabokov, la gestation de ses œuvres, nous recevons assez peu d'informations, car Nabokov en est avare : Boyd nous montre seulement que la plupart des œuvres ont connu un temps d'attente entre le premier jet et la reprise, il nous montre, et c'est peut-être le plus intéressant, certaines correspondances entre l'œuvre et les circonstances de la genèse : en particulier entre *Camera Obscura* et le temps des chemises brunes à Berlin. Dans ce roman, qui a des effets de Grand Guignol, on atteint à des sommets infernaux d'insensibilité, de torture mentale. L'aveugle Kretchmar, moqué et tourmenté par sa maîtresse et le jules de celle-ci, est une figure tragi-comique atroce de l'aveuglement humain. Nabokov écrivait cette fable cruelle, cependant que dans les rues défilaient les chemises brunes, le Berlin russe se vidait, et Véra Slonin était juive... Pourtant le couple ne quitta Berlin que beaucoup plus tard, en 1938. En mai 40, ils s'embarquèrent pour l'Amérique : deuxième exil, changement de continent, changement de langue : les « années américaines » allaient commencer, et l'écrivain laissait à Paris un manuscrit, retrouvé plus tard, *l'Enchanteur* : c'était le brouillon russe de la *Lolita* anglaise...

Les parents portaient dans leurs bras un garçonnet qui avait quarante de fièvre : leur fils unique Dimitri, qui, après une carrière de chanteur, est aujourd'hui le gérant et le garant de l'œuvre de son père, et c'est à lui que nous devons le *Choix de Lettres de 1940-1977* qui est également publié chez Gallimard, et qui a toute la rosserie, l'imprévu, le charme du caractère de Vladimir Nabokov, avec ses guerres contre les ignorantins, les mauvais traducteurs (à peu près tous, c'est pourquoi il transforma sa famille, femme et fils, en atelier de traduction de ses propres œuvres : « Je suis vraiment homosexuel pour ce qui est des traducteurs », écrit-il

plaisamment). Quant aux exégètes, on voit Nabokov les encourager, les exciter par des allusions à des gisements de références camouflées, y compris les références aux bévues d'exégètes précédents. Expliquant à Field que son père, philosémite à toute épreuve, mettait un point d'honneur à être aussi franc à propos des juifs que des non-juifs, il ajoute : « Mais l'expression sans raffinement de ce que vous appelez les « références juives » tient moins d'une plume hâtive que de la familiarité avec laquelle un théologien professionnel pourrait se permettre de parler des excentricités d'un martyr »... Le goût de Nabokov pour les précisions tenait lui aussi du raffinement d'un martyre bien tempéré. On sait qu'il exigeait de ses étudiants à Cornell de savoir toutes les tenues et coiffures des héroïnes des livres étudiés : les coiffures d'Emma Bovary, les robes d'Anna Karénine. S'il aimait Flaubert, c'était pour ses « ravissantes descriptions visuelles ». Un éditeur du *Don* en américain avait eu l'idée de mettre sur la jaquette un papillon blessé. Il reçut en réponse une volée de bois vert : « Le dessin me paraît le comble du mauvais goût. La seule chose que puisse symboliser un papillon accidenté, c'est un papillon accidenté. De plus il y a une discordance absolue entre ce Paon-de-jour (qui ne se rencontre pas dans la région de Saint-Pétersbourg) et le poème sur le printemps à Petersbourg, sans compter d'autre part que, par rapport au père explorateur, le Paon-de-jour n'a quasiment aucun sens, car c'est un des papillons les plus communs d'Asie, et mettre sur pied une expédition pour le capturer n'aurait eu aucun intérêt ». Mélanger les papillons de Russie et d'Asie, les papillons communs et les espèces rares : le crime était plus grand encore que le crime de glose auquel s'adonnent professionnellement des milliers d'universitaires tous les jours. Sa femme écrivait pour consoler l'éditeur : « Je suis désolée que cela lui tienne tant à cœur, mais c'est ainsi. »

18e PARTIE

AVENIR ET DESHÉRENCE

CHAPITRE 87

L'AVENIR RUSSE, AVANT LE PUTSCH *

Retour à la table des matières

Le grand satiriste Saltykov-Chtchedrine a « célébré » un trait russe : la flagornerie envers le pouvoir, une sorte de basse comédie où l'on dit au pouvoir ce que le pouvoir souhaite entendre, sans que rien n'avance, ni ne change. Le pouvoir veut des villages proprets, coquets, à l'anglaise, on va lui en donner : ce sont les fameux villages de Potiomkine, du nom du favori de Catherine la Grande qui fit édifier ce décor élégiaque pour une visite de sa suzeraine en Nouvelle Russie. Le pouvoir désire qu'un ingénieur devienne ouvrier, un ouvrier ingénieur, qu'un philosophe devienne un fou, qu'un fou devienne un père spirituel, qu'un comédiographe devienne un accoucheur — qu'à cela ne tienne ! C'est précisément ce que nous dit le grand Saltykov en rapportant les dires de son ami le dramaturge Koukolnik : « Si Sa Majesté l'Empereur l'ordonne, je deviendrai accoucheur ! »

Voilà tout un programme d'avenir pour l'homme russe : que Sa Majesté l'Empereur l'ordonne et nous deviendrons sage-femme, apiculteur, capitaliste, spécialiste en marketing ou même libéral démocrate ! Mais qui accoucherons-nous donc ? Et de quoi ?

« Il faut dire la vérité, en Russie aujourd'hui on rencontre très rarement un homme satisfait (bien sûr, je ne parle que de la classe cultivée, car les gens non cultivés n'ont pas le temps d'être mécontents). Qui que l'on rencontre, tous s'indignent de quelque chose, se plaignent, hurlent. Les uns disent qu'on donne trop

* Cet article, écrit avant le putsch, n'a pas, à certains égards, perdu toute sa valeur. L'avenir reste une notion précaire. Mais je penche aujourd'hui pour beaucoup plus d'optimisme.

de libertés, un autre pas assez ; l'un gémit que le pouvoir reste inactif, l'autre qu'il s'agite à l'excès ; l'un dit que la sottise est venue à bout de nous, l'autre que nous sommes devenus trop intelligents ; les troisièmes, enfin, prennent part à toutes les saletés, et rient sous cape, en ajoutant : avez-vous vu un pays où il se commette autant de saletés ? Même les dilapideurs du bien public sont mécontents de ce que bientôt il n'y aura plus rien à dilapider. Et chacun de réclamer pour son usage personnel une constitution : qu'on me serve, dit-il, une bonne constitution, quant aux autres qu'ils se contentent comme avant des coups et rinçures » (Saltykov — *À l'étranger*, 1881).

Saltykov, cet esprit caustique, lui-même servait l'autocratie : en le lisant on croit toujours rêver, tantôt voici la léthargie brejnévienne, tantôt voilà l'agitation vaine du gorbatchévisme... Le monde de Saltykoff est un monde d'inflexibles caméléons, de dinosaures saisis par l'esprit frondeur, de va-t-en-guerre qui ne partent jamais, de jacobins léthargiques.

La réponse de Saltykov-Chtchedrine à la question : quel avenir pour la Russie ? était évidemment : aucun ! Nous singeons l'Occident, mais nous ne sommes rien, et ne serons jamais rien...

« Y en a marre » — tel est le mot pesant et décisif dans la vie humaine en général, et tout particulièrement dans celle de l'homme russe cultivé, dont l'extraordinaire sensibilité artistique réclame constamment une nourriture variée. Mais ce mot résonne de façon encore plus décisive, lorsque l'homme commence à soupçonner (toujours à l'aide des mêmes instincts artistiques) que ce n'est pas tant lui qui en a marre, que les autres qui en ont marre de lui » (Saltykov — *L'asile Monrepos*).

Alexandre Zinoviev a repris le thème saltykovien de la vanité et de la singerie de l'homme russe. Bien englué dans le cocon de la vie collective, du « communautarisme, il n'a pas d'initiative, pas d'opinion personnelle, pas même d'ego. Il suit la loi d'airain du troupeau : se jeter hargneusement sur tous ceux qui tentent d'en sortir. Car Zinoviev transcrit dans son monde satirico-fantastique le sentiment de clôture totale du temps historique, *d'inflexible stagnation* qui fut le propre du temps brejnévien.

Rappelons-nous qu'en ce temps d'inflexible stagnation le seul mouvement historique était celui de la dissidence. Ou plutôt de trois branches de la dissidence, auxquelles je donnerai les noms de Sakharov, Soljenitsyne et Amalrik. Sakharov raisonnait en termes d'évolution économique et sociale de l'empire brejnévien. Il démontrait qu'un jour ou l'autre adviendrait la convergence entre les deux systèmes, que le levier principal de la dissidence pour accélérer la convergence était la lutte pour les droits de l'homme, laquelle, menée par des comités d'individus personnellement engagés, conduirait le pays à s'émanciper du pouvoir, à élaborer un embryon d'opinion publique. Sakharov, dans ses *Mémoires,* dit qu'en

1970, lorsque Valeri Tchalidzé vint lui proposer de créer un comité des droits de l'homme, « une association indépendante [lui parut] quelque chose de radicalement nouveau ». Dans *Mon pays et le Monde,* l'académicien dissident voit l'avenir sous un double jour :

— demander à l'Occident d'aider les dissidents à conquérir les droits de l'homme, en particulier « la liberté de s'installer dans le pays de son choix » ;

— militer pour le désarmement des deux côtés ;

— ouvrir les yeux de la société occidentale sur le piège de la détente, exiger la « publicité de l'information ».

La position de Soljenitsyne différait. Son levier ce n'est pas l'exigence des droits de l'homme, fondée sur un droit naturel venu des philosophes des Lumières. C'est un refus de la conscience à participer au mal et au mensonge. C'est « ne plus vivre selon le mensonge », c'est-à-dire refuser les innombrables petits acquiescements aux rouages de la société totalitaire. C'est un droit de dissidence morale : il exige un statut *d'objecteur de vérité.* Mais il abandonne le pouvoir aux communistes ; qu'ils gouvernent le pays ! mais pas les consciences. Sakharov et Soljenitsyne sont tous deux intimement persuadés que la société soviétique est pervertie. On nie le mal, la malnutrition, la mortalité infantile et mille autre maux... Rien ne peut être entrepris avant que la vérité ne soit restaurée.

Ce dernier point est traité avec une singulière vigueur paradoxale par le jeune Andreï Amalrik dans : *L'URSS existera-t-elle en 1984 ?* Enlevons la date symbole orwellienne de 1984, et disons : l'URSS existera-t-elle en 1994 ? La question ne nous étonne plus. Almarik est amplement justifié par l'histoire. Il a prédit avec une étonnante justesse.

Amalrik est mort d'accident en 1984. Sakharov est mort en 1989. Dans l'été 89 il plaidait au Congrès des députés pour l'abolition de l'article VI de la constitution. Le président Gorbatchev lui coupait le micro, le traitait comme un galopin. Après sa mort, deux mois après, Gorbatchev désétablit le parti unique. Soljenitsyne resta à l'écart, proscrit qu'il était, jusqu'en septembre 1990. Et là il publie en URSS, à vingt huit millions d'exemplaires, un projet d'avenir pour la Russie. Résumons à nouveau brièvement ce projet « comment réaménager notre Russie ? »

La thèse centrale est que pour sauver la Russie il faut d'abord décoloniser (donner leur liberté aux républiques non slaves, tenter d'unir fédéralement les trois républiques slaves), ensuite doter la Russie fédérale qui en résultera d'autant de *self-government* que faire se pourra. C'est ce que l'auteur appelle la Russie des « petits espaces ». Ce n'est pas le centralisme qui sauvera la Russie, c'est la *province.* Pour cette raison Soljenitsyne se réfère à la période où le pays a connu la plus grande autonomie locale, la période du Zemstvo, inaugurée par les réformes

d'Alexandre II. Il propose *grosso modo*, un système à la suisse, avec une exigence d'enracinement local avec une petite dose corporatisme, puisqu'il prévoit un système consultatif professionnel.

Dans le domaine économique Soljenitsyne va droit au problème central, toujours pendant en Russie : celui de la propriété. Ne pas avoir peur de la propriété, mais en même temps limiter la soumission au capital, étranger en particulier. « Donner les coudées franches à l'initiative privée et soutenir et défendre tous les types de petites entreprises, car c'est d'elles que viendra vraisemblablement la prospérité locale, mais en imposant des limites fermes à la concentration effrénée du capital ». Ne pas réitérer un appel aux Varègues économique, un « Venez et soyez nos maîtres » !

Donc une restitution limitée de la terre à tous ceux qui en veulent, une prospérité locale fondée sur un tissu de PME, une démocratie locale fondée sur des zemstvos ou assemblées locales d'élus, le tout contrebalancé par un président élu par le peuple tous les cinq ou sept ans, et par un droit d'initiative référendaire de type suisse. Décolonisation totale, structure fédérative pyramidale avec un président et un droit d'initiative référendaire, retour à la propriété privée et lutte contre la concentration de capital, ce plan est vraiment *suis generis.*

Cependant, dès le prologue de son projet, Soljenitsyne envisage une possible issue catastrophique : « qu'au lieu d'en sortir libérés, nous périssions sous les décombres » (de l'édifice de béton du communisme)... Et cela donne une autre dimension encore au texte : il est un projet de salut conditionnel. Il n'y aura salut qu'à condition que... Soljenitsyne indique deux conditions : la purification morale, en particulier l'« épuration » du corps social, et l'auto-restriction, une de ses plus vieilles convictions puisée aussi bien dans la littérature apologétique des Vieux Croyants russes, que dans le célèbre rapport du Club de Rome sur la croissance zéro et le mouvement écologiste.

Quand on relit aujourd'hui, les textes de Sakharov et de Soljenitsyne qui composent un dialogue étonnant, on fait deux constatations opposées :

— certaines hantises étaient infondées : la faiblesse de l'Occident, sa lâcheté vis-à-vis du totalitarisme bolchevique.

— le diagnostic de ruine intérieure du pays (morale, sociale, économique, sanitaire), lui, a été avéré à cent pour cent.

Parler de programme ou d'avenir est aujourd'hui paradoxal en Russie. C'est un pays où le diagnostic ne va pas au-delà de huit jours. L'horizon politique est actuellement la semaine. *L'Indépendant* tirait récemment : « *Y a-t-il eu un référendum ? Il y a eu un référendum en URSS sur l'URSS le 17 mars 91, mais tout se passe comme s'il n'y en avait pas eu. Il y a eu à l'automne dernier une*

polémique entre le projet des 500 jours de redressement économique de l'académicien Chataline et celui du premier ministre d'alors, mais où sont passés les '500 jours' ? »

La foi au miracle volontariste était fondamentale dans le bolchevisme, mélange de scientisme et de volontarisme. Que la tomate croisse sous le cercle arctique ! et la tomate poussait sous le cercle arctique... Lyssenko était l'archétype du bolchevik !

Aujourd'hui cohabitent une anarchie grandissante et une nostalgie du lyssenkisme politique.

Plusieurs modèles historiques flous contribuent à forger le présent.

Il y a le modèle de l'imposteur. L'histoire russe fourmille d'imposteurs depuis le fameux Dimitri qui détrône Goudounov jusqu'à Pougatchev qui se proclama Pierre III. C'est-à-dire que l'opposant en Russie sentait le besoin moins de s'opposer que de se substituer. Eltsine n'échappe pas à ce mythologème. Il a su créer une légitimité entièrement différente mais le mythologème de l'autocrate semble encore obnubiler bien des esprits. C'est dire à quel point l'idée de pluralité des pouvoirs ou d'un partage des pouvoirs est encore fragile.

Dans l'été 89 l'économiste Migranian déclarait que seule une « main de fer » pourrait sauver la démocratie en URSS. C'était moins l'idée jacobine du « salut public », que celle du dictateur éclairé. Aujourd'hui Migranian déclare qu'une victoire de la dictature sur les démocrates serait une « victoire à la Pyrrhus ». Mais beaucoup craignent un « Octobre gris », où l'appareil de commandement administratif, c'est-à-dire le Parti, la nomenklatura, l'administration brejnévienne alliée aux conservateurs et antisémites l'emporterait en douce.

Une anecdote demande : « Dis-moi, est-ce qu'ils peuvent arrêter le parlement ? Est-ce qu'ils peuvent reprendre la TV ? Est-ce qu'ils peuvent... ? — Je t'arrête, ILS peuvent tout ». On vit ce processus à l'œuvre pendant les dix derniers mois de Gorbatchev, en particulier avec la reprise en main de la TV, en janvier 1991.

Soljenitsyne dit dans son texte de septembre 1990 : nous avons abaissé le rideau de fer sur l'Occident ou plutôt sur le meilleur de l'Occident, la responsabilité civique, le respect de la personne, la diversité des activités individuelles, le bien-être général, les mouvements de bienfaisance, mais le rideau ne descendait pas jusqu'en bas et laissait filtrer du purin : la culture de masse vulgaire, la rage malsaine de tout déballer, etc. ...

Aujourd'hui le rideau est levé à moitié : le bien-être, les modes, la publicité commerciale sont des images de l'Occident véhiculées par les médias soviétiques de masse, dont le mot favori est un américanisme : « imèdge ». Mais rien n'est

encore joué : l'existence de classes moyennes fortes et autonomes, d'églises, de partis autonomes, diversité économique et politique, d'un consensus sur les institutions et le fonctionnement de l'outil de travail. On en vient à se demander si l'homocus (homo sovieticus) de Zinoviev, ne va pas tout compromettre.

Certes il est délivré de la peur, il épanche ses humeurs mauvaises, il se rassemble en meetings politiques naguère impensables, mais est-il délivré de soixante et dix ans de maternage policier et social ?

À l'été 91 Youri Afanassiev, Viktor Cheinine posèrent ouvertement la question de la trahison de Gorbatchev. Était-il devenu le leader du camp conservateur de droite, ou bien leur otage ? À la limite la question n'a pas d'intérêt. En décidant d'accéder à la présidence sans quitter la fonction de chef du parti, il avait d'avance répondu à la question. Le Parti passait encore avant le Pays. Un Parti rénové, modifié entraîné dans un aggiornamento de taille, mais le Parti quand même. Les tueries de Tbilissi, de Vilnius de Riga étaient des « bavures » qui, en régime démocratique, ne pardonneraient pas.

Il vaut la peine de citer l'article de Chataline paru dans *la Konmomolskaya Pravda* du 16 janvier 1991. L'académicien commence par développer l'idée que la crise n'a pas débuté en 1985, mais en 1917 au mois d'Octobre, que le Parti Communiste n'a jamais représenté la classe ouvrière. Il cite Guiliarovski, qui écrivait à la fin du XIXe siècle : « En Russie il y a deux fléaux. En bas le pouvoir des ténèbres. En haut les ténèbres du pouvoir ». Et il poursuit :

« Le IVe Congrès des députés du peuple n'a même pas articulé un mot sur la façon de sortir de cette si profonde crise économique, de cet effondrement total de l'économie, bien qu'il ait débattu du pouvoir sur un fond de glissement à droite, général et évident. Ou bien les acteurs n'ont pas compris ce que leur demandait le metteur en scène, ou bien le « metteur en scène » avait voulu cet échec, ou bien... ? Je ne connais pas tous les « ou bien » possibles. Notre société, si elle n'est pas frappée dans un proche avenir par la faim et le froid, voudra à nouveau s'endormir d'un sommeil léthargique et se contenter d'un mode de vie bestial, qui lui est si coutumier. Voici qu'on vient de porter aux rapports entre nos nations et à la démocratie un coup de hache planifié. C'est peut-être notre façon de commencer le référendum en Lituanie ? »

Les perspectives qui s'ouvrent sont donc floues et sombres. L'alliance actuelle du pouvoir avec la religion, si étonnante, si spectaculaire peut défigurer cet aspect fondamental de la perestroïka : le retour à l'homme religieux, le retour à la liberté religieuse après soixante et dix ans d'infâmes persécutions. L'établissement d'une liberté économique circonscrite peut s'achever par un massacre des « nepmen », et un retour dans le giron de l'économie dirigée.

Les prémisses d'une démocratie représentative peuvent s'achever par une « main de fer » plus ou moins gantée.

Allons-nous vers ce dont rêvait Chimanov, le petit liftier fou des années soixante et dix : une dictature bolchevico-orthodoxe ? Ajouterons-nous, comme le dit sinistrement Chataline, aux « cinq cents journées » d'une réforme mort-née « une journée d'Ivan Denissovitch » ?

Du temps des dissidents on pouvait rêver, et on rêvait d'une Russie non-totalitaire, démocratique, ouverte. En l'an VI de la Perestroïka le rêve est en grand danger. La Russie a eu sa dose de parlementarisme, sa TV indépendante, sa presse libre, ses grèves, ses grèves de la faim, sa fuite des cerveaux. « Qu'est-ce que le communisme aujourd'hui ? C'est la perestroïka plus la fuite à l'étranger ». Le sabotage de l'économie par l'Appareil de Commandement Administratif (ACA, c'est-à-dire la nomenklatura en place dans toutes les administrations, est venu rogner, puis mutiler la liberté naissante. Le « Brest-Litovsk » est-européen a libéré des mauvais démons à l'intérieur.

L'acte d'imaginer, de projeter le futur est fondamental pour une société. Le brejnévisme était une ablation du futur. L'incroyable dégel gorbatchévien, le second après celui de Khrouchtchev, a fait naître une orgie folle de rêve d'avenir : on rêve d'un capitalisme russe, d'une Sibérie irriguée par le capital nippon, d'une initiative privée digne des marchands russes d'autrefois, d'une Russie rénovée, d'une Union fédérative, d'un nouveau « baptême de la Russie ». Aujourd'hui il reste beaucoup d'acquis de ce qui fut la plus extraordinaire débâcle de l'histoire. Mais l'avenir n'existe plus. Les gens ne veulent même plus y penser. Cela est grave, dangereux. L'essayiste Nikita Moïsseiev l'écrivait en janvier 1991 dans *l'Indépendant* : pour la vie d'une nation comme en science physique il faut une « théorie », c'est ce qu'il y a de plus pratique. Actuellement la Russie n'a plus de théorie. La théorie communiste est morte, même si l'ACA reprend le pouvoir ; la théorie impériale est morte, même si à Tbilissi, Vilnius Riga et au Nagorni Karabagh s'ajoutent demain Kichiniov, Lvov, peut-être Kiev ; la théorie démocratique bat de l'aile depuis que la journaliste de service le 13 janvier a lu en pleurant un communiqué imposé par la censure. Chacun imagine son scénario, ses scénarios. Il y a le scénario de la dictature nationale russe, avec interdiction de tous les partis, y compris peut-être le PCUS. Pour Moïsseiev, c'est le scénario qu'attend l'Occident, celui qui donnera la stabilité voulue, et déclenchera un « plan Marshall » pour la Russie. Un autre scénario est la dislocation, l'émergence de nombreux pouvoirs locaux, de Landsbergis nouveaux et la multiplication des conflits locaux entre centre et périphérie. Mais l'existence d'un armement atomique énorme, d'un grand nombre de Tchernobyl que l'on peut faire sauter rendrait la poursuite d'un tel scénario (qui est engagé) dangereuse pour le monde entier, et provoquerait peut-être une intervention extérieure.

Récemment les frères Strougatski, auteurs à succès de la science-fiction soviétique, étaient invités à donner leur pronostic. Après tout c'est le métier d'un science-fictionniste.

Il y a quinze ans, écrivent les deux frères-ingénieurs, il nous semblait que notre société allait vers une société inerte avec un haut niveau de bien-être et une totale absence de liberté de parole et d'opinion. Autrement dit vers l'utopie, ou l'anti-utopie. « Pourquoi donc a commencé la Perestroïka, dans une situation d'équilibre absolu où le sommet aurait pu changer le cours de l'histoire, et ne le voulait pas, alors que le bas avait besoin de changement, mais ne le pouvait pas ? » Leur réponse est celle-ci : « Pour des raisons mystérieuses, est impossible une société privée de liberté et dotée de bien-être matériel ». La liberté se transforme toujours en abondance matérielle, et le totalitarisme en dénuement, pourquoi ? Enfin « vers où pouvons, devons-nous voguer ? » « Voilà deux tiers de notre vie que nous pensons à l'avenir — pour commencer nous décrivions avec enthousiasme ce que la pensée nous laissait imaginer, puis nous avons essayé de le calculer, maintenant il ne reste que le pressentiment ».

Vladimir Zelinski, lui, un penseur chrétien, après avoir dépeint une ruine catastrophique du pays, un pays où tout s'écroule, où tout le pays est un « groupe à risque », ne voit qu'une solution mystique : faire chacun en soi la paix du cœur et repartir.

Le pays des utopistes, de l'utopie slavophile, de l'utopie marxiste, de l'utopie cosmique de Tsiolkovski, de l'utopie des futuristes et de Maïakovski, de l'« utopie réalisée » de Zinoviev, de l'utopie inversée et dérisoire de la « katastroïka » n'a aujourd'hui plus de pensée de son avenir. Il lui reste sa colossale patience, son colossal talent, et ses saints, comme Séraphin de Sarov dont les reliques ont solennellement voyagé à travers la Russie. Peut-être Séraphin représente-t-il cette paix de l'âme qui fera renaître l'avenir ?

Mais pourtant l'incertitude même qui caractérise l'horizon historique de la Russie d'aujourd'hui est en soi un extraordinaire progrès, une nouveauté inouïe. Au pays de Staline et Brejnev, tout était balisé, le temps utopique allait sur ses rails, d'anniversaire de la Révolution en anniversaire de la Révolution. Qu'aujourd'hui les rails soient arrachés, que le brouillard ait envahi la scène du futur est déjà un extraordinaire exploit de ce pays revenu de l'achronie utopique.

(*Mai 1991*)

18e PARTIE

AVENIR ET DESHÉRENCE

CHAPITRE 88

UN IMAGINAIRE DÉSENCHANTÉ *

Retour à la table des matières

La Russie brejnévienne vivait dans un monde de mythes usés. Mais l'usure des symboles et mythes, l'asthénie de la symbolique ne signifie pas la totale disparition de la « prégnance symbolique ». Simplement cette « prégnance » s'était réfugiée ailleurs, elle suintait ici et là.

Quels étaient ces mythes usés ? Avant tout le mythe du temps anhistorique. L'URSS brejnévienne vivait hors de l'histoire dans un temps sans références au réel, sans contradictions ; sa constitution faisait voguer *l'homo brejnevicus* vers la félicité d'une centaine de « droits de l'homme », comme il n'en existait nulle part ailleurs. C'était un temps qui avait une origine mythique lointaine, le premier Congrès du Parti SD russe en 1898, et une seconde origine, ou réincarnation, qui était la Révolution de 1917, et qui se poursuivait en ligne droite de congrès en congrès, de conférence du Parti en conférence du Parti, de plénum en plénum. L'espace interplénumique était un espace de remplissage. L'avenir était un jalonnement indéfini de plénums et congrès qui assureraient la bonne progression vers le communisme. Le « socialisme réel » de Brejnev était un peu une hostie : une « présence réelle » du communisme dans un tissu interplénumique qui n'était pas encore le communisme. Mais on pouvait déjà expérimenter dans les signes de cette expérience « eucharistique » des plénums, le communisme de la Parousie à venir.

* Comme le précédent, ce chapitre fut écrit en 1991, avant le putsch d'août.

Si j'emploie ces termes du vocabulaire religieux chrétien, c'est qu'à l'évidence le parallélisme est frappant entre le temps liturgique chrétien et le temps plénumique soviétique. Ce dernier comportait la répétabilité indéfinie du temps liturgique et la modélisation de l'iconostase politique (avec de petites variantes qui faisaient toute la quintessence de la kremlinologie, mais que le fidèle normal ne percevait pas immédiatement). Cette répétabilité est caractéristique tant du mythe que du temps liturgique. L'histoire n'exerçait son champ imprévisible et aléatoire que dans les rapports avec le monde extérieur, cette mer mouvante de la « barbarie » capitaliste. Là il y avait avancées et reculs, compromis, alliances dans le giron de l'histoire d'avant « l'orthochronie » socialiste. Et cette « orthochronie » n'était mise en doute par personne, ni dans le système, ni hors du système (à part quelques dissidents). J'ai dit qu'il subsistait de la « prégnance symbolique » dans ce monde de symboles usés. Lisait-on les slogans ? lisait-on les litanies des intentions de prières qui étaient publiées avant les deux fêtes majeures fixes et les fêtes mobiles plénumiques ? lisait-on les « heures » ordinaires des « féries » du reste du calendrier ? Aucune enquête sociologique ne nous le dira plus aujourd'hui. Mais je pense que cette « prégnance symbolique » subsistait et allait s'investir ailleurs. Par exemple toute la filmographie d'Andreï Tarkovski peut être lue comme un transfert de « prégnance symbolique » de l'utopie religieuse communiste. Ou bien encore toute une part de la science-fiction soviétique des années 20 peut être interprétée comme un transfert de symbolique — et pas seulement un détour critique. Il peut paraître incongru de relier le cinéma mystique de Tarkovski à la symbolique usée du régime. La plupart du temps on y a vu une allégorie du religieux refoulé. Mais ce religieux refoulé était fortement mâtiné d'utopique. Les films de Tarkovski sont bâtis sur une poétique de la quête mystique que l'on peut lire comme une hypostase de l'attente de la Parousie. « Andreï Roublev », film magnifique et complexe, oppose deux scènes capitales : la prise de l'église par les Tatares, et la fonte miraculeuse de la cloche. D'un côté le sacré profané et grotesquement souillé, de l'autre la reconquête du sacré par l'aveugle hardiesse (udal') d'un jeune garçon russe. « Stalker », écrit sur un récit des frères Strugatski, est une quête du sacré à travers un champ de détritus. L'attente eschatologique est la structure des deux films. Tous deux sont des transferts d'énergie mystique. Ces films ne seraient plus pensables aujourd'hui, après l'effondrement de l'idéologie utopique qui était une hypostase de la religion, une variante politique du mythe du Salut, judéo-chrétien. Les films d'aujourd'hui sont des enquêtes sociologiques, des documentaires, longs ou courts métrages, qui, non seulement, ne véhiculent plus d'utopisme en déshérence, mais s'acharnent à détruire les dernières illusions. Tarkovski nous engluait dans le sacré, Bodrov, Hertz et bien d'autres nous arrachent les bandages utopiques et mettent du sel sur nos plaies. La prégnance symbolique ne se retrouve plus que sous forme abâtardie et grotesque. Ainsi cette malheureuse femme qui fermait le misérable défilé du 1er mai 1991 sur la place Rouge avec un portrait de Staline, et hurlait : « Lui se souciait du peuple ! », exprimant une puissante nostalgique du symbolique. Car seul un père se soucie de ses enfants, et l'icône rassurante du Géorgien moustachu est une icône de Père qui a souci de ses enfants. Le Père des chrétiens, le Sauveur sévère mais aimant, clôt le film « Andreï

Roublev » sous une pluie ruisselante : c'est cette icône du « Spass » que les orphelins d'aujourd'hui cherchent à tâtons. L'ancien iconostase n'est plus, les bannières communistes ont vécu, mais ce « Spass » sévère et aimant survit encore dans le cœur de cette pauvre femme désorientée (et peut naturellement aller se réinvestir ailleurs).

Bien sûr le religieux proprement dit est revenu, et la nostalgie de la Parousie utopique peut se réinvestir dans le sacré religieux. Les bannières ont déserté la procession communiste et retrouvé la procession orthodoxe. Le pouvoir actuel, déserté par le sacré, totalement privé de l'aura de l'idéologie utopiste, cherche une alliance avec le religieux. Il y a une assez extraordinaire translation d'énergie en cours. D'une part si l'Église, et la hiérarchie, nous semblent si circonspectes, nous devons comprendre la situation. L'Église est un ancien condamné à mort qui voit son bourreau d'hier dans les affres de l'agonie. Elle marche sur la pointe des pieds autour d'un monstre à l'agonie. Elle a peur de le réveiller. Mais le problème de l'étonnante conjonction actuelle du pouvoir désacralisé et de l'Église réinvestie de sacré s'éclaire si l'on voit que ce pouvoir était appelé depuis sept décennies à manipuler du sacré et a soudain découvert que le sacré s'était à nouveau entièrement reporté sur l'institution religieuse naguère assujettie de l'extérieur et de l'intérieur, moquée, et promise à l'extinction. Si donc l'Église a encore peur de son ancien bourreau, d'autre part ce bourreau, brusquement, a découvert qu'il avait besoin d'elle.

La figure du patriarche Tikhon a été exhumée et elle devient l'objet d'un culte. La sobre condamnation que le patriarche portait dès janvier 1918 sur le régime permet une sorte de translation de *l'auctoritas,* du fondateur de l'utopie, Lénine, sur le patriarche du renouveau, Tikhon. Et cette translation permet d'apporter une consolation aux orphelins. Car la porteuse de l'icône de Staline est orpheline. Personne n'a plus souci des enfants, ils ont perdu leur Père d'ici bas. Mais le pouvoir a compris qu'il devait le plus rapidement leur restituer leur Père d'en haut. La perte d'un horizon parousique, d'un temps linéaire utopique, d'un calendrier rituel de la vie laisse les enfants du communisme orphelins absolus. L'horizon s'est brouillé, le futur s'est rabougri, et n'est plus qu'un diagnostic limité, presque une sorte de pronostic météo. Qui de Eltsine ou de Gorbatchev va l'emporter ce soir ? Y aura-t-il du carburant aux pompes la semaine prochaine ? Les tickets de viande seront-ils honorés ? Les « Omones » (bérets noirs) vont-ils prendre le parlement de Vilnius, bombarder les villages frontière d'Arménie ? Ce pronostic « météo » à quatre ou cinq jours est en total contraste avec le temps rituel « plénumique » et totalement affranchi de toute actualité d'hier. Il y a eu irruption violente de l'actualité, de l'aléatoire, des tourbillons imprévisibles du vent, ce vent de l'Ecclésiaste auquel Boukovski recourait, dans le titre de son livre, pour faire échec à l'utopie. « *Et le vent reprend ses tours* »...

L'ambiguïté de l'utopie communiste, sa prégnance en symboles religieux n'avait jamais été si bien exprimée que dans l'œuvre d'Andreï Platonov. Le

sentiment d'orphelin que la société soviétique éprouve aujourd'hui imprégnait tous ses personnages. Simplement ils étaient orphelins avant l'arrivée du Père. Aujourd'hui ils sont orphelins après son départ...

Nous revenons, mais en sens inversé, au désert d'Andreï Platonov, qui était un désert, d'adultes orphelins. Dans ce désert platonovien se répète le miracle de la manne, les paroles deviennent des choses. Des travaux communs réunissent les hommes épars : tout Platonov est une sorte de parabole sur le rassemblement des hommes et des choses, sur l'établissement d'une *religion* entre les hommes. Le socialisme sera « une sorte de joie commune au-dessus des granges », une « imagination du futur faite d'amour et de chaleur ».

« Je vous donnerai le socialisme. Le grain ne sera pas mûr, que le socialisme sera prêt ». La promesse d'une eucharistie dans le désert est partout chez Platonov ; « Le socialisme va arriver immédiatement et tout sera résolu. Rien n'aura encore eu le temps de naître que déjà la vie sera belle ! » Il faut être prêt pour le socialisme, comme l'Évangile nous dit d'être prêt pour la Parousie. Nul ne connaît l'heure, et chacun doit vivre dans l'imminence, l'imminence de la Parousie...

Ce qui frappe dans le monde platonovien c'est la faim eucharistique. Rassembler le monde et le manger comme une hostie. Ses errants vont de déserts en déserts comme des pèlerins orthodoxes. Mais c'est un monde sans enfants, sans jeux d'enfants, sans le ludisme enfantin ni la gracieuse croissance de l'adolescent. C'est un monde à biologie arrêtée, à biologie d'adulte affamé et décharné, un monde qui ne laisse pas « venir à lui les petits enfants », parce qu'il n'y en a pas ou plus.

D'ailleurs on voit chez certains personnages de Platonov une « detestatio carnis ». Serbinov note : « Je suis un sous-produit de ma mère, à l'instar de ses règles ». Il tient un livre de compte où il note les gens qu'il connaît et fait l'inventaire régulier des gains et des pertes. Il écrit : « Je maudis la société instable, je veux une société organisée ». On est entré dans la comptabilité bureaucratique de la société utopique.

Car, si le communisme a son iconostase, son Spass, son Dieu en gloire, ses bannières, ses litanies, il n'a pas vraiment la figure la plus intime du christianisme : Marie. Il a le Père, le Pancreator, et Bounine a pu dire à juste titre que les Russes de sa génération ont adoré les deux Pancreators à la fois. Mais point de Marie, de culte marial, d'enfant Jésus, de crèche, de Noël. Dans l'utopie, il n'y a que des adultes, point de place pour la naissance, la croissance, le jeu, la révolte de l'adolescence. Et ce n'est pas l'enfant endurci du film SER, trompé par les adultes, chasseur et chassé, qui peut inverser cette image d'un monde où la dimension de l'enfance fut et reste inexistante. Pas plus que l'exemplaire Pavlik Morozov des années trente, le petit dénonciateur modèle...

Une nouvelle querelle de l'iconodulie et de l'iconoclasme a éclaté en 1990. Un peu partout à la périphérie de l'empire on a commencé à renverser les statues de Lénine. J'ai moi-même assisté à la destruction du Lénine à la place centrale de Tbilissi en septembre 1990 devant une foule en liesse. Le président Gorbatchev a édicté une loi pour la préservation des statues afin d'enrayer le vaste mouvement iconoclaste qui s'est à nouveau emparé de la Russie.

L'homme nouveau de la Révolution prolétarienne était un iconoclaste, et cet iconoclasme explique l'alliance temporaire avec les futuristes. Mais l'homme nouveau avait besoin du support ancien de l'iconodulie, d'où la réintroduction des « icônes » par Staline, après 1935 : le culte des grands hommes, les uniformes à l'armée et à l'école, Souvorov, Alexandre Nevski, etc.

Aujourd'hui l'iconostase du Politburo n'existe plus. Le Président est seul, défié par un rival et des vassaux en révolte. Le principe hiérarchique de l'iconostase du pouvoir une fois aboli, c'est encore le désarroi qui apparaît. Dans la symbolique du pouvoir en Russie, le Spass et ses lieutenants ont besoin de l'échelonnement pyramidal canonique. Sans lui le monde est désorienté, la scène politique vide est désenchantée. Le degré de ce désenchantement est extrême. Marcel Gauchet énonçait en 1985 « le désenchantement du monde ». Le retrait de la religion hors du monde lui semblait définitif, quoique laissant à jamais des vestiges de religieux. « Une sortie complète de la religion est possible », déclare Gauchet, tout en ajoutant que mythe et fonction symbolique seront sans doute inéliminables, et que le Moi resté seul fuira dans la paranoïa ou la schizophrénie, l'hypertrophie ou la destruction de soi. Il aborde aussi la « crise de l'avenir », liée au délitement des idéologies et du religieux. Le parti du passé est mort il y a un demi-siècle. Le parti du futur est mourant. Gauchet ne croyait pas si bien dire. Le « Parti du Futur » est mort en Russie. Le religieux y effectue un retour en force, mais sous des formes de religiosité affaiblie (la parapsychologie, les sectes orientales), cependant que le pouvoir tâche de maintenir le peu de prégnance symbolique qui se balade encore dans l'imaginaire social en remettant sur le devant de la scène l'Église qu'hier encore il persécutait...

Il y a comme heurt et confusion entre cette prégnance symbolique revenue se fixer sur l'Église, ce désenchantement religieux et politique dont l'ampleur est insoupçonnée, et une brusque irruption du futur aléatoire : le conflit est revenu dans un pays dogmatiquement déclaré « aconflictuel », et où un des problèmes du réalisme socialiste était l'élaboration de pseudo-conflits littéraires dans un monde non conflictuel. La *« bezkonfliktnost »* avait profondément imprégné les esprits. Elle avait son répondant religieux : la *conciliarité* ou *sobornost.* Car la *sobornost* est une sorte d'intemporalité, transcendant spirituel et séculier, et qui permet de contourner ce que l'imaginaire russe cherche à repousser de toutes ses forces : la séparation des pouvoirs, des ordres, des individus, voire même des idées. La laïcisation, en tant que séparation du séculier et du spirituel, est encore une idée peu admise, tant par l'Église que par le pouvoir.

« Reconstruire le temple » est un des mots d'ordre d'aujourd'hui. On reconstruit, on restaure des milliers de temples. On se dispute des milliers d'autres temples en Ukraine occidentale. La Cathédrale du Sauveur dynamitée en 1930 va peut-être être reconstruite par souscription nationale. Un artiste a proposé de ne la reconstruire qu'en filigrane, sous forme de dessin de poutraisons, avec une grande fosse par devant qui symboliserait, la fosse commune des ombres du Goulag, et l'éclipse du religieux qu'ont été ces soixante et dix ans. Mais il faudrait beaucoup de courage. Or la Russie a une grande douleur et répulsion à affronter la mémoire, le conflit. Certes la mise à nu de la « catastrophe » du communisme, du système esclavagiste, du terrorisme industriel, du cataclysme démographique a déferlé sur la Russie depuis quatre ans. Mais insensiblement le symbolique s'est mis à l'œuvre pour cautériser de façon surprenante, mais qui peut rappeler des attitudes de la France d'après la Révolution. Joseph de Maistre plaidait que la France, en cédant à Satan, s'était sacrifiée pour le monde. Aujourd'hui on entend et lit en Russie que la Russie du XXe siècle s'est sacrifiée pour le monde, en lui donnant l'exemple à ne pas suivre. En épousant le bolchevisme elle s'est offerte à la rédemption.

Le thème du sacrifice a souvent été teinté de quelque menace envers l'Occident : nous vous avons servi de bouclier, mais prenez garde que notre bouclier ne cède. C'est le sens de la célébration de la victoire de saint Dimitri Donskoï sur les Tatares, en particulier dans la poésie de Blok, jamais prohibée sous les bolcheviks.

> *Ce qui est siècles pour vous, pour nous n'est qu'un instant, Nous sommes esclaves obéissants,*
> *Nous avons tenu le bouclier entre deux races ennemies,*
> *Entre Mongols et Europe.*
> *...*
> *Venez à nous ! Fuyez les horreurs de la guerre !*
> *Venez dans nos bras !*
> *Tant qu'il n'est pas trop tard – glaive au fourreau, Camarades ! Soyons frères !*
>
> *Mais sinon ! Nous, nous n'avons rien à perdre.*
> *Et nous connaissons la trahison,*
> *Siècles durant vous serez maudits*
> *Par votre descendance chétive...*

Ce thème du bouclier de l'Intercesseur fait partie de la mythologie historique russe, des slavophiles aux Eurasiens. À la phase actuelle on en est à l'autodérision, au « supplice de soi », à « l'héautontimoroumenos ». Mais le balancier entre les deux positions extrêmes du mythème, menace et auto-lacération, peut repartir en sens inverse, puisque la menace se nourrit du dénigrement de soi.

Tout reste ambigu aujourd'hui. Par exemple le pouvoir autocratique, repris par la lignée des Secrétaires généraux, va-t-il être interrompu ou non ? L'émergence de Eltsine est souvent ressentie moins comme un défi pluraliste prometteur de démocratie, que comme le défi d'un imposteur, dans la longue tradition des imposteurs russes où le seul moyen d'arrêter le pouvoir autocratique d'un Godounov est de s'emparer de la légitimité au nom d'un autre, de prendre les vêtements césariens de l'autre. L'imposteur dérobe l'identité, les habits, les honneurs du rival. Karamzine nous dit que le Faux-Dimitri adorait changer d'habit, et lors d'une fête précédant son mariage à Moscou, changea six fois d'habits, paraissant en chasseur hongrois, en noble polonais, etc. Rappelons nous également la pièce de Gogol « Le Révizor » où le lieutenant du Tsar apparaît deux fois, une fois en imposteur, Hlestakov, une fois en Souverain Maître et Céleste Inspecteur mais symboliquement, et dans le silence général, à l'épilogue. Le mythe du Souverain Unique s'accompagne en quelque sorte d'une nuée d'imposteurs. Aujourd'hui le jeu politique en Russie peut se lire de deux manières, soit comme la dispute des faux Révizors en attendant le Vrai Révizor, soit comme la naissance du pluralisme. Dans un premier cas tout l'avenir consistera en une lutte d'imposteurs qui se démasqueront mutuellement. Dans le second cas la symbolique césarienne du pouvoir s'effondrera, et la Russie admettra de vivre dans une succession de compromis instables, et ce sera l'avènement de la démocratie.

Vladimir Soloviev, lorsqu'il écrivait en 1881 un texte intitulé « Quand la voie russe fut-elle abandonnée, et comment y revenir ? » dénonçait le schisme, la dualité introduite par la sécularisation de Pierre I, ainsi que le recours de l'Église officielle au bras séculier pour réprimer la dissidence religieuse. Il plaidait pour un retour à l'unité par le renoncement aux persécutions, ce qui était extrêmement noble et inspiré. Mais il s'agissait quand même d'un retour à l'unité spirituelle. Et nullement à la dissidence, à la confrontation ou au dialogue. Vivre dans l'unité inachevée semble insupportable au Russe...

Au fond il y a un problème d'étiage du symbolique. La nation a besoin d'un minimum de symbolique. La digue totalitaire a lâché, le torrent charrie aujourd'hui un incroyable méli-mélo symbolique où surnagent l'« imèdge » des Romanov, celle du dictateur à la romaine, celle des boyards, des atamans, la peur des Zoubatov et des imposteurs, la hantise de la « révolte russe », la fascination de la force populaire des imposteurs à la Pougatchev, le rêve d'une Russie kiévaine ancrée dans l'Europe, celui d'une nouvelle « symphonie » byzantine entre empereur et patriarche, ou encore celui d'une Russie décentralisée de zemstvos...

Le difficile est d'admettre l'histoire, d'admettre qu'emprunt à l'étranger n'est pas soumission à l'étranger. Car voilà revenu le problème, récurrent dans l'imaginaire russe, de « l'appel aux Varègues ». Les alliances de la Moscovie avec les Tatares, l'occidentalisation à la Pierre le Grand sont des exemples d'emprunts excessifs à l'autre (sous l'empire de circonstances très contraignantes, bien sûr). Le poète

Alexis K. Tolstoï a joliment exprimé cette passion pour l'étranger qui a sévi dans l'histoire russe :

Pas plus tard qu'à la Chandeleur
Je remettrai vos pendules à l'heure.
Sur ce, le tsar courut à Amsterdam
Y chercher l'ordre à not' grand dam.
Puis, revenu de là-bas,
Nous rasa comme aux Pays-Bas,
Et pour la Chandeleur le magicien,
En Hollandais nous changea bien !

Le « rasage des barbes russes », l'enlèvement des lettres *iat* et *i*, la singerie culturelle à l'égard de l'Occident ont été vécus comme des malédictions de l'histoire russe. À voir la foire d'empoigne des « joint ventures », des enclaves capitalistes dollarisées en Russie, on peut certes redouter qu'une fois de plus la Russie n'aille « à Amsterdam pour son plus grand dam ».

À la question « quelle est votre nation ? » Un journaliste répondait récemment : « pétersbourgeois », en manière de provocation. Il plaidait pour une conscience nationale diversifiée, où le « ladoguien » n'est pas le « koubanais », où les différences sont reconnues mais pas spécifiées sous l'espèce de frontières. Frères, mais pas jumeaux, dit-il. Et là encore nous nous heurtons à un mythème : celui des frères ennemis, qu'on rencontre dans toute la littérature soviétique des années 20. L'un des deux doit mourir, comme Boris et Gleb sont mort du fait de leur frère aîné, Boris et Gleb ont été canonisés. Les Russes blancs ne sont pas loin de l'être aujourd'hui. Entre frères assassins et frères jumeaux, trouvera-t-on un autre type de fratrie, la fratrie diversifiée ?

Le besoin d'autojustification persiste en Russie, cachant sans doute une certaine inquiétude existentielle. La symbolique nationaliste a connu, comme la symbolique religieuse, une longue persécution et de secrets cheminements. Aujourd'hui l'utopie substitutive de la religion et le totalitarisme substitutif de l'autocratie sont en déroute, et beaucoup d'esprits sont en état de désarroi et de désenchantement. Ce qu'a bien senti, avec sa force sacrilège habituelle, l'écrivain Venedikt Erofeïev, mort en 1990. « Une de nos tâches primordiales est de préparer psychologiquement notre contemporain à l'abondance », écrivait-il ironiquement. Ou encore : « Nos nuits n'ont jamais rien eu des nuits de Walpurgis. Bien plutôt celles de la saint Barthélémy ». Ou encore : « Si nous avions des élections libres, nous voterions à une majorité écrasante non pour Jésus, mais pour Barabbas »...

Cette dérision est le contrepoison aux mythes tenaces de la pureté, de la sainteté, de l'offrande sacrificielle. Mais la dérision, comme le sacrilège ou l'auto-lacération, peuvent encore être des surgeons du symbolique. Nous mêmes, les observateurs de la Russie, Occident toujours avide de « mythe russe », nous avons

de la peine à vivre ce désenchantement. Les grands destructeurs russes comme Erofeïev nous irritent. Nous leur préférons les grands imprécateurs encore tout imprégnés de mythe, comme Zinoviev. Ce refus d'une Russie désenchantée et lucide ne date pas d'aujourd'hui. Elle existe pourtant, elle a même son génie, Pouchkine, mais curieusement, le plus européen des Russes est incompris de l'Europe. Nous ne voulons la Russie que sainte ou démoniaque. Elle est pour nous aussi, aujourd'hui, du symbolique en déshérence...

19e PARTIE

PETITE CHRONIQUE D'NE LIBÉRATION

Avertissement

Cette petite chronique d'une libération, c'est celle de la Russie, depuis 1989, telle que je l'ai ressentie, et vue en partie lors de mes voyages à Moscou, Leningrad et Tbilissi. Je la livre au lecteur, parce qu'elle me semble restituer un itinéraire des émotions fortes, des enthousiasmes inattendus, des peurs au ventre que ces années capitales ont apportées, et m'ont apportées. Les trois jours des 19-20-21 août 1991 ont été l'épicentre de ces émotions. Ils ont concentré tout ce que la Russie, en plus de trente ans, m'avait déjà fait vivre. Ce fut inoubliable. Pourtant, je n'étais pas à Moscou...

Tous ces articles ont paru soit au *Journal de Genève,* soit dans l'hebdomadaire *Réforme,* à Paris.

Pâques 89 à Moscou

Retour à la table des matières

C'était la Semaine Sainte orthodoxe, et, pour la seconde fois dans la mémoire des moscovites, on célébrait le même week-end Pâques (le dimanche 30 avril) et « Pervomaï », le 1er mai (le lundi, férié). Je retrouvai une ville où j'ai étudié deux ans sous Khrouchtchev (ses Mémoires paraissent en feuilletons dans la presse soviétique), où je suis revenu travailler pendant les années Brejnev (baptisées « stagnation »), mais où je n'étais pas encore revenu depuis « avril », avril 85, s'entend, date de naissance de la perestroïka. Temps radieux, atmosphère pacifique, et pourtant la ville bourdonne de rumeurs et d'inquiétude : le mercredi on apprend la réunion d'un Plenum du Comité Central, le jeudi on lit dans la *Pravda,* pour la première fois, l'intégralité des interventions au Plenum : c'est à la fois réjouissant et inquiétant. Un pas de plus dans la « perestroïka », mais le Parti se montre à visage découvert. Tout ce dont je viens d'être brièvement témoin — liberté publique de ton, hardiesse de la TV — est résumé lapidairement par un membre du Comité Central : « SIDA idéologique »...

Leningrad, que je revis avec la délégation suisse dont je faisais partie, est une cité splendide, où l'on a peu détruit, où l'on restaure assez activement (on achève la restauration de l'immense monastère baroque de Smolny). Moscou est une ville gigantesque défigurée, tant par Staline qui fit sauter le temple du Christ Sauveur et édifia sept gratte-ciel très pompiers qui ponctuent le ciel de Moscou autant que le clocher d'Ivan au Kremlin, que par Khrouchtchev, qui perça le Nouvel Arbat dans un vieux quartier nobiliaire charmant, ou encore fit édifier l'horrible hôtel

« Rossia », où nous étions logés (5 000 chambres), entre le Kremlin et le « passage Chinois », cachant dans l'ombre de cette masse inélégante l'ancien monastère de l'Apparition de la Vierge et les églises de sainte Varvara, de saint Georges, de saint Maxime : les pauvrettes sont embrassées dans les bras de bétons d'une sorte d'estacade pour voitures. J'aime pourtant cette ville, son disparate, ses vieilles rues où se succèdent néoclassique un peu gauche, baroque de guingois, modern-style début du siècle. Par dessus tout j'aime sa verdure, ses boulevards qui sont autant de coulées d'arbres, que nous vîmes verdir en une semaine, ses monastères où, dans le désordre des églises et des tombes, on se promène sans façon dans l'histoire.

Mes amis moscovites ne sont pas toujours d'accord avec cette remarque, mais j'ai noté une humanisation de la rue : ce n'est plus le flux aveugle des gens harassés, croulant sous les faix ; l'invasion quotidienne par la campagne en quête de produits est moins sensible ; dans les musées on écoute, et on remercie la jeune guide charmante. Les bancs publics sont toujours aussi prisés tant par les vieux que par les amoureux : les cafés privés « coopératifs » ne sont pas nombreux, et sont si chers ! Certes dès qu'on s'intègre à une queue, comment ne pas observer l'irritation de tous, la hargne des vendeuses assiégées ! Il y a des queues pour tout, mais celles pour l'alcool ont bien diminué, depuis que le pouvoir a renoncé à imposer le régime sec à la population. Ici vient d'apparaître de la pâte dentifrice : chacun s'agrège à la petite queue, chacun en prend dix tubes (la vendeuse rationne de son propre chef), mais du savon, il n'y en a pas, et de la poudre pour machine à laver encore moins (cinq intervenants au Plenum parlent du manque de savons) ! Dans cette cour d'immeuble, voici un magasin privé, une « entreprise familiale » (*podriad*), on y fait la queue environ une heure et demie avant d'arriver au comptoir, mais il y a des légumes, et mon ami en aura pour trente roubles (salaire mensuel moyen 120 !) Au fait, les « talons » pour le sucre viennent d'être introduits à Moscou, seule ville d'URSS à qui était encore épargné le rationnement, lequel est décidé par les municipalités, et porte souvent sur six à sept produits de base. Chacun me montre ses premiers « talons », reçus du « comité de la maison » : deux kilos par personne et par mois. À vrai dire, c'est beaucoup, au jugement d'un occidental, mais ici on sucre énormément, et puis on fait énormément de pâtisserie, de confitures familiales, sans compter, chut, ceux qui ont un alambic à leur datcha... De toute façon, cet ami est satisfait : au moins on obtiendra le sucre sans faire la queue, et on sera sûr d'en avoir. La viande est très chère au marché privé, inexistante souvent ailleurs, le fromage, lui, a disparu. À l'hôtel « Rossia » plus de bière ! L'eau minérale est finie, et pas de youghourt certains jours dans les petits « buffets » d'étage, qui sont la seule providence du Soviétique provincial venu ici régler ses affaires.

C'est la Semaine Sainte, et les églises sont bondées le jeudi pour les « Douze évangiles », le vendredi pour « la Mise au Tombeau », le samedi surtout, pour les « premières vêpres », où chacun va allumer un cierge au moment de la proclamation « Christ est ressuscité ». J'ai choisi l'église de « la Résurrection sur les Ravins », rue Niejdanova (ancienne rue Brioussov). La foule est énorme,

calme, canalisée par des barrières avec quelques miliciens. Le métropolite Pitirim, que j'avais vu à Chambésy l'an dernier, officie avec un clergé nombreux, il est connu comme protecteur des arts, et le chœur chante magnifiquement. Mais on étouffe, tant on est serré ! Je m'extirpe dans la cour, où des centaines de fidèles, cierge en main, ont regardé passer la procession pascale (aujourd'hui seul le clergé sort de l'église pour en faire le tour). L'écrasante majorité des fidèles est composée de jeunes gens, beaucoup se signent, certains ont l'air encore incertains des rites, mais je ne vois plus les voyous d'antan... Ce sont les « babouchki » (les mémés) qu'il faut chercher maintenant dans cette foule... La TV, ce soir, pour la première fois retransmet les vêpres de Pâques ; autrefois elle programmait un film occidental attrayant, en guise de dissuasion ! « Je ne suis pas croyant, me dit un chauffeur, mais c'est bien agréable de pouvoir aller mettre un cierge à l'église quand on a perdu quelqu'un. » Une visite au nouveau centre d'information du Patriarcat me fait découvrir le monastère Danilov, presque entièrement restauré depuis qu'il a été rendu à l'église, il y a trois ans : le très jeune père Boris me fait visiter la toute nouvelle bibliothèque synodale, qui a reçu des Américains un lecteur-photocopieur et une formidable collection de microfiches sur les domaines religieux et philosophique. Les travaux de restauration à l'intérieur de l'enceinte fortifiée sont achevés ou presque, on construit hors murs, un immense hôtel pour les pèlerins et on rétablira l'étang de l'entrée sud. Dans la cour principale se dresse une chapelle ouverte, au chapeau d'or, inaugurée l'an dernier pour le millénaire du christianisme en Russie. Dans l'église de Daniel-le-Stylite un novice égrène les Heures d'une voix nasillarde. Dans le grand bâtiment conventuel, restauré pour le département des Relations extérieures du Patriarcat, on s'active partout, et, chose étrange en URSS, on entre sans laisser-passer... Dans la cour, ici comme au Monastère des vierges, des gens simples sont assis sur les bancs et semblent venus pique-niquer chez le Bon Dieu. Un des résultats importants de la « perestroïka », c'est, me semble-t-il, d'avoir rendu sa place à l'Église. Une revue a publié en décembre l'évangile de Mathieu. J'ai acheté dans une exposition privée d'icônes contemporaines une revue religieuse ronéotée, dont la moitié du numéro est consacrée au soixante-dixième anniversaire de Soljenitsyne. À Leningrad, sur la Place du Palais, deux personnes, avec des porte-voix, appelaient les passants à venir à la cathédrale Saint-Nicolas pour les vêpres du mardi saint. Ils avaient prévu un autobus, mais semblaient avoir peu de succès.

La question économique préoccupe tout le monde, depuis le Comité Central jusqu'au moindre citoyen. *Faits et Arguments,* le bulletin très intéressant de la maison d'édition « Le Savoir », publie une interview de l'économiste américain Leontiev, qui préconise l'engagement de managers occidentaux, qui viendraient doubler les directeurs soviétiques et seraient payés en devises, la création d'un nouveau rouble, le « tchervonetz », pour la rémunération des Soviétiques travaillant dans les « joint ventures », il pourrait être acheté avec des roubles ordinaires afin d'éponger une partie du trop plein d'argent qui en URSS ne sait où se placer, faute de biens à acheter, et son cours flotterait par rapport au rouble. La convertibilité du rouble est en effet dans toutes les bouches, mais parfaitement

improbable. (Pionnière, l'Université de Leningrad vient pour la première fois d'être autorisée à ouvrir un compte en devises : tout ce qu'elle gagnera à l'étranger lui reviendra, et cela change totalement les mentalités). Le problème, dit Leontiev, c'est que lorsqu'on refait son appartement, on peut s'installer à l'hôtel, mais ce n'est pas possible pour un pays de trois cents millions d'habitants. Tout le monde convient qu'il faut « refaire » l'URSS...

Les économistes les plus audacieux, Anatole Streliany, Nicolas Chmeliov (qui est aussi écrivain à ses heures), et d'autres ont fondé un club de réflexion intitulé « Contre l'inflation », ils auraient d'ailleurs préféré l'intituler « Pour un rouble convertible ». Ils écrivent des choses scandaleuses du genre : la bourse est un instrument neutre, ni capitaliste ni socialiste, il nous faudrait donc une Bourse (les premières actions viennent d'apparaître, elles concernent des coopératives), ou encore les lois du marché doivent devenir notre instrument du travail. En attendant le marché noir est roi. On achète un ordinateur personnel pour trente mille roubles, ce sont des sommes formidables qui se baladent ; au magasin « Raretés », et chez beaucoup de bouquinistes (d'État), on vend tous les livres anciens ou émigrés qu'on veut : *l'Archipel du Goulag* vaut trois cents roubles. Le rouble n'est pas convertible, mais il y a un vaste trafic de devises, quasiment ouvertement. Les gens riches veulent s'approvisionner dans les « magasins à devises », et ont donc besoin de dollars. Leontiev propose tout de go d'engager des « maîtres du marché noir » afin de profiter de leur savoir faire ; l'idée est provocante, mais j'ai souvent entendu déplorer que l'État ne profite pas du marché noir, pour y vendre ses produits. En attendant, au « National », toutes les salles du premier étage affichent « salle en devises », et la bière y vaut deux dollars.

Il y a aussi la misère, et on parle de plus en plus des laissés pour compte : les invalides, qui sont vingt millions, et ont, depuis les dernières élections, leur premier député, I. Zaslavski, et les personnes âgées, qui touchent quarante roubles, et donc comptent kopeck par kopeck. J'ai entendu des amis parler en pleurant de cette question sociale, devant laquelle ils se sentent impuissants, et où l'État ne fait encore rien, bien qu'une loi — encore une — soit annoncée. Une lettre dans la *Pravda* a fait beaucoup de bruit : voulons-nous vraiment améliorer le sort de nos vieilles personnes ? Beaucoup ont honte, et tentent de faire ce qu'on peut par la charité individuelle.

Affermer la terre n'a encore rien donné, quelques citadins en ont profité pour tenter un retour à la terre, mais les kolkhoziens sont sur leurs gardes, et d'ailleurs où acheter les semences, les machines, comment écouler les récoltes, rien n'est réglé... Les dysfonctionnements sont partout, et la situation est pire que sous Brejnev ; alors il y a des réactions variées, on entend évidemment des appels à la manière forte, il faut écraser les spéculateurs. On entend dire que la police ne fait plus rien, d'ailleurs on prépare aussi une nouvelle loi sur les organes de sécurité et sur la police, et toutes les affaires qu'on découvre posent plus d'interrogations qu'elles n'en résolvent. Par exemple le magistrat qui a instruit l'affaire de la mafia

d'Asie Centrale, Gdlian, est maintenant soupçonné de ne pas être lui-même « transparent » ; un spéculateur estonien qu'il a fait condamner vient d'être réhabilité. Olga Tchaïkovskaïa, une journaliste spécialisée dans les affaires judiciaires, dénonce son incompétence, mais il a été élu député. L'URSS commencerait-elle à étaler des « affaires », où personne n'y voit clair ? À une enquête menée par l'Institut de sociologie de l'Académie des Sciences, les Moscovites ont répondu à la question : comment a évolué pendant les trois dernières années votre situation matérielle ? En mieux 30 %, en pire 17 %, inchangé 51 %, mais l'échantillon des plus de 60 ans ne donne que 18 % de satisfaits (*Faits et Arguments,* du 21 avril). Tout le monde est occupé à une multitude de combines. Le bulletin qui permet aux moscovites d'échanger leur appartement, seul moyen d'améliorer son logement, est un hebdomadaire épais et contient plus de quatre mille propositions. Plusieurs de mes amis y ont eu recours avec succès. Et puis il y a l'insécurité, les bandes de rockers, des histoires de racket, les « afghans » (anciens d'Afghanistan) qui promènent leur désespoir et commettent des agressions gratuites. « Nous nous étonnons de l'agressivité de nos adolescents, écrit le dramaturge Victor Merejko, mais c'est nous qui les avons éduqués ».

Les élections au Congrès du peuple ont certainement changé beaucoup de choses. Il suffit pour s'en assurer de lire les interventions au Plénum du 28 avril dernier. Soixante quinze de ses membres pléniers ont été remerciés. Jamais un plénum n'avait été annoncé, et jamais ses débats n'avaient été publiés. Soloviev, premier secrétaire de Leningrad, qui a été battu aux élections, le dit sans fard : « Dans une partie de notre jeunesse s'est formée la conviction que le PCUS est le parti des erreurs et des crimes devant le peuple ». Ils sont nombreux, parmi ces dignitaires du Parti, à grogner contre les élections : on n'était pas prêts (après soixante et dix ans !), on nous rend responsables de tout, on identifie communiste et bureaucrate obtus... Aliev, ancien premier secrétaire d'Azerbaïdjan, s'insurge et se dit « traumatisé ». Polozkov, premier secrétaire de Krasnodar, se plaint de la « désidéologisation », « le Parti ne doit pas être un club de discussions », Verizov, le successeur d'Aliev, dénonce le « sida idéologique », la presse, les journalistes, en particulier ceux des émissions en direct qui font actuellement fureur comme « Vzgliad »(Regard), chaque vendredi soir à 22 heures. Les gens du Parti ne sont pas assez payés, dit le premier secrétaire de la région de Moscou, on ne trouve plus de candidats, « nous avons des dizaines de postes vacants ». Melnikov, premier secrétaire du district Komi déclare même « Pour les nouvelles élections les secrétaires des comités en ville et de cantons déclarent qu'ils ne se présenteront pas aux élections parce qu'ils ont la garantie à cent pour cent de ne pas être élus ». Ce qui lui attire une interruption de Gorbatchev : « Alors le Parti doit s'abstenir de participer au pouvoir et aux élections ? »

En fait c'est toute la classe que l'on désigne comme les « gouverneurs de province » qui est désorientée, et demande au pouvoir central une reprise en main. Mais c'est précisément le pouvoir central qui a mis en marche tout le processus :

prendrait-il un malin plaisir à jouer avec les « gouverneurs » ? Le récent Oukase contre les auteurs de rumeurs destinées à « discréditer » les organismes d'État est-il une concession de forme, ou une arme destinée à reprendre la situation en main ? Nul ne le sait, l'oukase inquiète beaucoup, il est dénoncé en public, on dit que les députés pourraient ne pas l'adopter. J'ai entendu en public la brillante critique Natalie Ivanova, dont *Ogoniok* vient de publier une brochure de combat intitulée « Se libérer de la peur », dire à six cents personnes : « Si on m'arrête pour « discréditation de l'État », tâchez de rassembler les deux mille roubles pour ma caution ». Tous ceux qui ont bien connu les camps, et connaissent par cœur les emplois extensifs faits jadis du Code pénal, des articles 11 et surtout 58, supputent les possibles applications. Pour l'instant il n'y en a pas.

Le processus de désignation des candidats a réveillé les gens. Nous en avons eu des échos de ce qui s'est passé dans deux circonscriptions du sud de Moscou, l'une qui a élu le journaliste très en vue Tchernitchenko (quartier Gagarine), l'autre (quartier d'Octobre et du Zamoskvarietchié), qui a élu Zaslavski, de la Ligue des Invalides. Des assemblées de citoyens, très mal annoncées, ont connu des affluences insolites, ce sont elles qui ont élu les représentants qui, au niveau de la circonscription, ont élu les candidats. Ce système très compliqué devrait tout étouffer, il n'y a pas réussi. Chaque candidat est présenté par un « homme de confiance ». En beaucoup d'endroits l'électeur s'inquiétait surtout de savoir qui était « du Parti » et qui pas. Les affiches des candidats sont assez naïves et touchantes. Exemple : « Idée centrale du programme : l'homme avec ses difficultés. But principal : résoudre toutes ces difficultés, surmonter le déficit d'humanité et de charité par une croissance morale de la société et de la personne humaine ». Le « déficit » fait partie du vocabulaire de tous les jours, et il désigne tout ce dont on manque : le savon, le fromage, les allumettes, la bière, la charité...

Il y a ceux qui aiment Gorbatchev (enfin ! on peut être pour le pouvoir) et ceux qui s'en méfient, mais quelque analyse que l'on fasse, la société, elle, change et je crois qu'elle n'est pas loin d'un point de non-retour, même si les interventions au Plenum font rire et pleurer à la fois. Les députés de Moscou s'organisent en groupe, et ils se sont déjà réunis, essayent de voir comment agir malgré l'énormité et « l'idiotisme » d'une machine de 2 500 parlementaires. Ont été élus beaucoup d'intellectuels très en pointe dans le processus de libéralisation : sans parler de Sakharov, qui avait été désigné candidat à travers tout le pays dans de nombreuses circonscriptions territoriales, qui opta pour une candidature à l'Académie des Sciences — les « capacités, comme on disait en France sous Louis-Philippe ont droit à cinq cents députés — et qui fut élu malgré une manœuvre du Président de l'Académie), — il y a des écrivains populaires et authentiquement démocrates comme Fazil Iskander, ou des « publicistes » comme Tchernitchenko. J'ai entendu ce dernier répondre à la question « Demanderez-vous l'abrogation des lois iniques ? » que c'était déjà fait, lors d'une entrevue avec Loukianov, au secrétariat de Gorbatchev. Il va y avoir une sorte de « troisième tour » des élections, partout où il n'y avait qu'un seul candidat et où ce candidat n'a pas recueilli la moitié des

voix. Échaudées, les autorités locales semblent maintenant enregistrer presque toutes les candidatures. Au nord de Moscou, une femme réclame le multipartisme. Dans sa circonscription il y avait un candidat en avril, il y en aura vingt et un cette fois-ci.

Vendredi 28, à l'émission « Vzgliad », fut pour la première fois montré le film (fait par un amateur) des événements tragiques à Tbilissi : la foule en prière, l'acharnement sauvage des soldats des « troupes spéciales » (russes, envoyées par Moscou), la longue rangée des morts sur le pavé, la poursuite d'une femme par les soldats. Le commentaire en direct, par l'écrivain Boris Vassiliev était tremblant d'émotion, chez mes amis quelqu'un pleura. « Il faut punir les responsables, et pas comme on le fait toujours chez nous, en envoyant dans une retraite dorée ».

Le pouvoir a des mots très durs pour les nationalistes ; mais l'émission du 28 montrait l'insoutenable, et bousculait les slogans. Le jour de mon arrivée, « l'Union démocratique » avait manifesté pour les Géorgiens massacrés, sur la Place Pouchkine ; interdite, la manifestation avait été réprimée, la police avait procédé à une soixantaine d'arrestations. L'URSS est en train de découvrir les problèmes nationaux sans solutions. Un ami de retour de Lettonie témoignait du désespoir de la population locale russe : elle se sent abandonnée de Moscou, la République lettone veut les obliger d'apprendre le letton, ils envisagent la grève (un mot qu'on réentend sans cesse, qui apparaît dans les débats du Plénum, la grève des taxis de Moscou pour le 1er mai fut, paraît-il, évitée de justesse). Il faut payer pour le mal fait, disent les uns ; on ne peut les abandonner, disent les autres.

« Staline est parmi nous », dit un film récent. J'ai vu la farce politique que joue le Théâtre des Étudiants rue Herzen : Staline et Béria dans un face à face tragi-comique sur un scénario signé Kerkia. Ce pastiche des grands classiques, et santon d'allusions politiques s'intitule « L'homme noir, ou moi, le pauvre Sosso Djougachvili ». La pièce a presque un an, elle affiche toujours complet. « Le cadavre éternel est resté non dans le mausolée, mais dans les cœurs », dit Béria ; son maître répond : « Nous avons un but sacré, faire d'un cadavre une momie ». Sur l'Arbate, où une foule d'artistes, de caricaturistes, ou de poètes proposent leurs œuvres aux piétons, dans la journée et tard dans la soirée, un ami s'était établi avec un écriteau : « J'achète toutes idées nouvelles et intéressantes ». Il a eu beaucoup de succès.

Une soirée au Ts. D.K, (Maison centrale du Cinéma) avait lieu en l'honneur de Lev Kopelev, le dissident, l'ancien ami de Soljenitsyne, l'auteur de *À garder pour l'éternité.* Il était de retour pour la première fois depuis 1974. Le premier orateur lui dit : Laissez-moi vous tâter pour être sûr que c'est bien vous !... Avec son allure de vieillard biblique, Kopelev déclara : Nos malheurs viennent du jour où tout s'est massifié chez nous, et où la personne humaine a disparu, ce qu'il faut c'est le retour à des principes simples, ceux du Sermon sur la montagne. Juste avant Kopelev, c'était le poète Korjavine qui était venu de Boston, le poète du « Poème du

péché ». Dans ce retour de ceux qui hier encore étaient des pestiférés, il faut voir non un baiser Lamourette, mais un besoin profond de réunification morale, par delà sept décennies d'histoire. On s'apprête d'ailleurs à exhumer les corps de la famille impériale du fossé où ils ont été enterrés sous de la chaux. Soljenitsyne est un nom qui est très souvent prononcé, on exige sa publication, et il semble que le pouvoir soit revenu sur l'interdiction d'octobre dernier. Nul doute que, s'il rentrait, un parti se formerait autour de lui, qu'il le veuille ou non.

Réunification morale, psychologique, ou, au contraire, combat mortel entre les tenants d'un moindre moral et politique et ceux qui veulent corriger les soixante et dix dernières années ? Les morts de Minsk en octobre dernier, ceux d'Arménie, ceux de Géorgie, des signes inquiétants venus de la Baltique font craindre à beaucoup que ne ressurgisse tout à coup une terrible violence, une « révolte à la russe », comme a dit Pouchkine. Tout est en suspens. Mais les écrivains du groupe « Avril » ont envoyé une protestation au gouvernement tchécoslovaque et un appel en faveur de Vaclav Havel. Là aussi il faut se pincer pour y croire. C'est pourtant vrai. C'est la nouvelle Russie soviétique.

(*Mai 1989*)

Chez le père Alexandre

Retour à la table des matières

Ce dimanche-là à Moscou, nous prîmes tôt un train de banlieue, brinquebalant et sale, pour aller dans une de ces lointaines banlieues mi-industrielles, mi-campagnardes dont le décor est souvent informe, pourtant encore impliqué dans la grande forêt de Russie centrale, mangée de partout, mais encore présente. De la gare de bois, avec ses quais de planches sur pilotis, on prend un bus cahotant, puis ont fait un bout à pied. On arrive à une église en bois très sommaire, qui date de la fin du siècle dernier ; dans l'enclos il y a l'église proprement dite, le presbytère, un petit bâtiment de communs, un cimetière, le tout adossé à un bois. Il s'agit de l'église de la Purification, au Nouveau Village, près de la ville de Pouchkino. Nous arrivons à huit heures et demie, l'église est pleine, mais elle bouge constamment, d'un va et vient très caractéristique des églises orthodoxes. Côté droit un prêtre s'apprête à confesser, il indique brièvement le sens de la confession et surtout il parle des péchés qui rendent notre vie contemporaine si dure, particulièrement notre vie sociale, avec la médisance, la méchanceté, l'irritation surtout, et l'égoïsme de notre existence. La liturgie commence. Un autre prêtre va dire la messe, pendant que celui-ci confesse, debout, côté droit et pose l'étole sur la tête du pénitent pour l'absolution. Derrière lui, la foule des pénitents qui attendent ; déjà, une centaine, et il y en aura bien deux fois plus dans la matinée.

Au centre il y a un cercueil, ouvert selon le rite orthodoxe, c'est un vieillard tout ratatiné, dans un habit râpé. On évolue autour de lui, personne n'a l'air d'être là pour l'accompagner... La liturgie avance peu à peu. Voici qu'on apporte un

deuxième cercueil, un autre vieillard, il se range à côté du premier, sur un autre banc. Il en viendra ainsi encore trois, dont un homme jeune, au visage souffrant, accompagné par de nombreux parents, et une femme, avec des gens mieux habillés, presque chics, enfin un noble vieillard, dont on nous dit qu'il était paroissien ici, le seul à l'avoir été. Les cinq cercueils ont envahi le centre, on les contourne. À tout bout de champ une main me touche le bras pour me tendre un bout de papier, c'est une intention de prière, ou bien un petit cierge qu'il faut orienter à travers la foule vers telle ou telle icône selon le vœu qui vous est chuchoté à l'oreille. La foule des pénitents a l'air de ne pas diminuer, le prêtre tantôt s'attarde longuement, entourant d'un bras paternel le pénitent, tantôt donne rapidement l'absolution. Des enfants viennent à lui, et son visage a l'air de s'illuminer, il leur parle d'un air très amical. Vers dix heures et demie la confession s'achève, les pénitents sont tous passés dans la foule de ceux qui suivent la messe, laquelle s'achève. Un remuement plus grand que le continuel remuement de foule a lieu, et nous comprenons que maintenant va se dérouler l'office des morts. Les familles sont là, en désordre, mais le père Alexandre s'est placé devant les cinq cercueils et parle aux familles de la mort, du Jugement, de son sens dans notre vie de tous les jours. L'heure en est inconnue, mais l'âme emportera avec elle tout ce qu'elle aura amassé de bon. Les cercueils repartent, mais l'église, bizarrement, ne désemplit pas, et maintenant il y a beaucoup d'enfants. C'est un baptême qui se prépare, le baptême collectif d'une douzaine d'adultes et d'une vingtaine d'enfants, petits ou grands. Le père prend à nouveau la parole, en termes très simples il explique ce qu'est le baptême, le symbole de l'eau, celui de la croix que chacun gardera sur sa poitrine. Tous vont faire le tour de l'église, derrière le père et un chantre. Les baptêmes sont finis, mais rien ne se désemplit vraiment. Le père se retire un moment au presbytère et c'est là qu'il nous reçoit, puisque j'étais venu le voir au nom d'un de ses amis qui est à Genève.

Dans la toute petite pièce, on est serré. Il y a là quelques jeunes gens très attachés au prêtre, semble-t-il. Sur un guéridon je m'étonne de voir un livre qui vient à peine de sortir, les œuvres de Roland Barthes, qu'il est en train de lire. Je lui parle de son œuvre de théologien, puisque, sous le nom de Svetlov, le père Alexandre Mègne a écrit plusieurs livres de propédeutique chrétienne, où il explique l'essentiel, en repartant vraiment de zéro. Tout est à refaire, dit-il, nous avons beaucoup de bonnes volontés, mais des décennies de persécution ont créé un vide dans la culture religieuse.

Déjà on vient tirer le père de sa chambrette : trois mariages l'attendent, je le vois s'approcher du premier couple, il les prend chacun par le bras et les entraîne dans l'église d'un pas joyeux, en riant avec eux. Là encore, avant le sacrement, il va, en termes très simples, expliquer sa signification, et la relier aux conditions ordinaires des vies en URSS. Je m'émerveille de la vitalité de cet homme, de sa simplicité. Le père Mègne a une robuste et formidable joie de vivre, joie d'exercer son ministère. Il y a des prêtres plus routiniers, cela va de soi. Mais cette affluence, ce tohu-bohu de l'église en ce dimanche, cette affluence aux différents actes de la

vie chrétienne selon l'orthodoxie, cela n'a rien de spécial : c'est le sort d'à peu près toutes les paroisses.

À Irkoutsk, un hebdomadaire vient de publier en scoop la première épître aux Corinthiens. Sans commentaire. Comme cela. Je tiens le numéro entre mes mains, et je reste stupéfait. Mais que se passe-t-il donc dans ce pays ?

(*Sept. 89*)

Géorgie en ébullition

Retour à la table des matières

Notre voiture passa le lundi 27 août 1990 sur la place centrale de Tbilissi, une jolie place de nobles proportions datant du 19e siècle, où les Tbilissiens se donnent rendez-vous sous le carillon de la mairie : en son centre trônait un gigantesque Lénine de vingt-trois tonnes de métal, lourd manteau, geste pesant de la main, l'habituel tribut de la statuaire soviétique au fondateur de l'Union. On nous fit voir les traces des premiers outrages : jets d'encre et de peinture, marques noires d'un feu de joie, brisures du marbre de l'énorme socle : la veille, le dimanche soir, les « informels » de tout poil s'étaient déjà attaqués au titan de fonte grâce.

Déjà le 25 février dernier, pour l'anniversaire de l'incorporation de la République indépendante de Géorgie (qui eut lieu *manu militari* en 1921, un mois après sa reconnaissance *de jure* par les Alliés), les jeunes révoltés avaient harassé l'idole de bronze. Donc en ce lundi 27 août les escarmouches reprenaient, mais la mairie se décida, vers le soir tombé, à envoyer une grue pour arracher l'initiative aux « informels » ; dès 19 heures la place était noire de monde, la grue géante balançait au bout de sa flèche une chaîne et un énorme nœud coulant, qu'elle tenta pendant deux heures de passer au cou du géant. Puis on vit de petits hommes, qui n'arrivaient pas au genou scier les chevilles gigantesques ; puis d'énormes tracteurs vinrent ahaner au bout d'un filin qui lui entourait les tibias. Dans la danse des projecteurs, l'attente fascinée de la foule, le spectacle sacrilège semblait irréel. À 1 heure 15 minutes du matin IL ploya les genoux, et sous les applaudissements de l'énorme foule, chuta lourdement et rebondit d'environ un mètre, un énorme doigt se détacha, la foule se rua sur le monstre à terre. Chacun, avec limes et couteaux tentait d'en avoir un éclat. Il ne restait plus, en haut de l'énorme socle, que deux jambes de géant coupées au mollet, puis on les encapuchonna, comme chose indécente, enfin des bulls géants eurent raison du socle énorme, du terre-plein de marbre broyé par la chute.

Dix jours plus tard, lorsque notre voiture nous emmenait vers l'aéroport, il ne restait plus rien, la place avait rajeuni d'un siècle, avait fleuri d'un beau parterre, et la mairie l'avait rebaptisée place de la Liberté. Ces dix jours de l'enlèvement d'un moignon de statue rythmèrent notre séjour : qui ne passe pas deux fois par jour à Tbilissi par la place ex-Lénine, au bout du beau Cours Roustaveli, avec ses

platanes, ses magasins, ses flâneurs, ses tentes de protestataires devant le gouvernement ? Car ils campent partout, les « informels », et sans eux, bien entendu, la mairie n'aurait pas eu l'envie brusque de « remodeler » la place centrale... Ils font la grève de la faim, ou ils haranguent de petites foules, ils fondent des partis, ils dressent des listes de collabos à épurer quand le pouvoir tombera aux mains du peuple. Ils sont 31 inscrits, les partis qui seront en lice le 22 octobre, pour les nouvelles élections. Il y a le PC, bien sûr, avec son énorme Maison du Comité Central, qu'on appelle à Tbilissi « Kadhetistsikhe », la forteresse des démons, par référence à un épisode de l'épopée nationale de Chota Roustavelli, « le Chevalier à la peau de tigre » (12e siècle), et cette « maison des démons » n'a pas dit son dernier mot, elle tient toutes les prébendes dans sa manche... Il y a le « parti d'Ilia le Juste », nommé ainsi par référence à Ilia Tchavtchavadzé, poète, rénovateur de la vie publique géorgienne à la fin du 19e siècle, tué en 1907 par les bolcheviks, canonisé par l'Église géorgienne : à la tête du « parti d'Ilia le Juste » un leader charismatique très controversé, ex-dissident, naguère venu à repentance publiquement (comme Yakir et Krassine en Russie), Zviad Gamsakhourdia, traître manipulé par les « organes » de sûreté pour les uns, dangereux tribun populiste pour les autres, leader de la future Géorgie pour ses admirateurs nombreux dans le peuple. Il y a le parti « national-démocratique » avec son leader de 35 ans, Tchantouria, le parti de l'Indépendance nationale de la Géorgie, mené par Irakli Tsérételli, celui de l'unité populaire, celui des Verts, très virulent, enfin le « parti de la Concorde », créé sous nos yeux le 29 août, et inspiré par des intellectuels comme le romancier Tchaboua Améridjibi, descendant d'une des seize grandes familles princières, vingt ans de camp et trois ans de cavale à son actif...

On suppute sur les blocs qui se formeront, quatre sans doute : les communistes, la nébuleuse populiste de Gamsakhourdia, le bloc démocratique, et celui des intellectuels centristes. La Commission qui enregistre les partis pour les élections grossit à chaque enregistrement d'un membre nouveau, qui, d'observateur, se change en censeur des suivants, le Tribunal Suprême statue dans les polémiques. Théoriquement les partis purement nationaux ou confessionnaux sont interdits dans ce pays où, il faut le savoir, les Géorgiens ne forment officiellement que 65 pour cent de la population, et moins encore, nous dit notre chauffeur, qui est de Géorgie occidentale, mingrélien, et n'aime pas les gens de Tbilissi : ils n'ont pas le bon parler, ils sont trop mélangés... Et en effet il y a des Arméniens et des Azerbaïdjanais, des juifs et des Abkhazes, des Adjariens, qui sont des Géorgiens convertis à l'Islam au cours des siècles de soumission soit à Istamboul, soit à la Perse et des Ossètes. Petite poudrière de peuples, la Géorgie s'enorgueillit d'être une nation tolérante. À la cathédrale d'Allaverdi, en Kakhétie on célèbre une fois l'an un service divin avec les trois grandes confessions abrahamiques : orthodoxes géorgiens (issus directement de Byzance, convertis en 330 par sainte Nina), juifs, musulmans. Dans le vieux Tbilissi on voit à quelques centaines de mètres l'une de l'autre, la cathédrale géorgienne de Sion, la synagogue, entourée de boucheries

kachères, mais vides comme les autres, et la petite mosquée, qui était toute de noir tendue, en raison de la fête du martyre de Hussein.

Cette diversité nationale fait que chacun se reconnaît explicitement dans une nationalité, la sienne : on est arménien, ou géorgien, même si l'on cohabite depuis des siècles dans Tbilissi, qui était autrefois autant arménienne que géorgienne.

L'été dernier des troubles violents ont agité l'Abkhazie, province du Nord-Ouest, là où le Caucase s'achève dans la Mer Noire : l'Abkhazie est une région autonome, avec son propre gouvernement, les Géorgiens vont répétant que les Abkhaziens ne forment que 17 % de la population d'Abkhazie, bien qu'ils aient la haute main sur le gouvernement local. Il y eut des prises de gendarmeries, des disparitions d'armes, des assassinats, les nombreuses maisons de repos de Russes sur le littoral se vidèrent. Aujourd'hui les Abkhaziens, qui sont musulmans, veulent que leur langue soit langue d'enseignement dans le secondaire, et refusent toute réforme venue de Tbilissi. Le sang ne coule plus, mais tout le pays est, paraît-il armé. Les Géorgiens ont de leurs côtés deux grandes milices patriotiques clandestines, la plus ancienne étant celle de « saint Georges blanc ». Au mur, dans plusieurs institutions officielles nous avons vu des cartes de la Géorgie avec des taches de couleur au nord-ouest : la portion de Géorgie rattachée à la RSFSR, autour la ville balnéaire de Sotchi, et au sud-ouest un bon morceau de la Turquie actuelle, ancien territoire géorgien islamisé depuis des siècles. Il y a, de l'autre côté, des millions de Géorgiens musulmans... Quant on fait remonter sa nation au 3e millénaire avant notre ère, quand on a été christianisé en 330, quand on a signé un pacte d'alliance avec Catherine la Grande en 1783, quand on a été reconnu république indépendante en 1921 par les grandes puissances, quand le colosse Lénine tombe sur la place centrale de Tbilissi, il est dur d'admettre que la Géorgie est un petit pays...

Le samedi 1er septembre une grande fête patriotique se déroula sur la haute montagne de Did-Gori, au centre du pays, à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Tbilissi. On inaugurait un gigantesque mémorial au roi David le Constructeur (1089-1125), qui, avec 600 cavaliers, vainquit une armée d'invasion perse de 40 000 soldats. Le chemin était défoncé, la route abrupte. Un autocar poussif, qui transportait des miliciens géorgiens avec le drapeau national, les abandonna à mi-course, à sept kilomètres encore du sommet, et la centaine d'hommes monta vaillamment au pas de course. Émergeant du brouillard, le mémorial, qui mobilise plusieurs sommets, se présenta d'abord sous la silhouette d'un guerrier de bronze gigantesque dressant son olifant vers le ciel, plus loin des monstres stylisés à la Henry Moore se vautraient sur un mamelon, ailleurs de gigantesques poteaux à clochettes tintinnabulaient dans le vent, sur l'horizon posaient de fiers cavaliers que nous prîmes d'abord pour des statues, enfin nous découvrîmes le mémorial lui-même avec ses épées gigantesques fichées en terre, son immense croix en tau, « deda-bodzi ». Guerriers en dolmans brodés à cartouchières étalées, ou en manteau plissés à brandebourgs entouraient le métropolite et Catholicos, qui

inaugura le mémorial à grands coups de goupillon, et en appelant les Géorgiens à la même unité que celle David le Constructeur et son « armée du Christ ».

Partout on restitue à l'église, comme en Russie, temples et chapelles. La superbe église de Djavri, qui domine le confluent de la Koura et de l'Aragvi, chantée par Lermontov, n'est plus ouverte à tous les vents, et elle a été à nouveau consacrée. On restaure la cathédrale de Mtskhéta, l'ancienne capitale, et celle d'Allaverdi. Les moines sont revenus au merveilleux petit couvent de Betani (Bethléem), proche de Tbilissi, mais auquel on n'accède que par un mauvais chemin de terre. Le moine, les deux novices et deux laïcs en séjour dans cet ermitage s'emploient à restaurer la splendide église en pierre orange feu, aux murs austères rythmés par les fenêtres étroitement fendues, et ourlées d'un rinceau, sous la coupole octogonale. L'un deux peint des fresques nouvelles dans une chapelle. Mais le plus beau, ce sont les fresques anciennes dans le transept, avec l'image hiératique, toute drapée de bleu, de la reine Thamar (1184-1213), dont les possessions allaient d'Erzrum, en Turquie actuelle, à Bakou, et de Trébizonde en Tcherkessie.

Les forêts bouclées d'Ibérie, les vignobles de Kakhétie, les monastères et les ensembles féodaux en ruines à Inanouri ou à Kvetera ont un charme indicible. Nous vîmes les ruines de l'ancienne Géorgie savante à l'académie d'Iqualto, fondée par le théologien Arsen, mort en 1130, mais nous vîmes aussi les traces innombrables d'un christianisme populaire, qui a intégré bien des aspects païens : en témoignent les innombrables « arbres votifs », soit aux abords des églises, soit en rase campagne, auxquels on accroche un morceau arraché à sa chemise, tout en faisant un vœu. À quelques kilomètres des nobles vestiges d'Iqualto, où le poète Chota Roustaveli fit ses études au 12e siècle, autour d'une simple église campagnarde vouée à saint Georges — Beli Gheorghi — (dont ici il ne fait pas bon de mettre en doute l'existence historique, comme l'a fait récemment le Saint Siège, en le rayant du martyrologe romain...) nous vîmes une des nombreuses fêtes populaires du pays, où l'on vient sacrifier aux abords de l'église mouton ou coq. Étals de toutes sortes, vieux ou jeunes tirant le mouton récalcitrant d'abord à la bénédiction, puis sous le couteau du tueur en tablier ensanglanté et mine effrayante, coqs en attente plaqués contre la poitrine, viscères dans le soleil éclatant, et, à l'intérieur de l'église, une lourde touffeur due aux centaines de cierges allumés, dont ceux pour les morts devant saint Georges. Cette Géorgie d'autrefois, si proche du film extraordinaire de Paradjanov sur Sayat Nova, le poète arménien à la cour de Tbilissi, on la rencontre jusque dans la capitale : pour la fête de l'Assomption on tirait les moutons en plein Tbilissi dans l'église d'Antchis-Khati, ou la cathédrale de Sion.

À Tbilissi même, tout est contraste ; cette ville de 1 200 000 habitants est un corps trop gros pour cette petite nation, le vieux Tiflis des 17e et 18e siècles tombe en ruine, l'intelligentsia en a été chassée, Azerbaïdjanais ou Arméniens les ont remplacés. Les galeries de bois s'effondrent, les escaliers à treille branlent, des

dizaines d'églises se meurent, mais, ici ou là, on restaure sans beaucoup de plan. Pourtant le charme est grand. Le régime a semé la ville de monuments massifs, comme le roi fondateur Vakhtang, qui est venu dominer la Koura, à côté de la silhouette harmonieuse (et « romane » à nos yeux) de l'église de Mekhéti, plantant son coursier à angles droits au-dessus de la vieille ville. Mais ce n'est rien à côté des huit ou neuf mètres de tôle érigée dans la vieille citadelle, et qui représentent une vierge casquée dite « Mère Patrie ». On y accède par le vallon du Jardin Botanique, lieu de fraîcheur et de grâce, dont les allées, où court l'eau, furent dessinées il y a plus d'un siècle. Vue d'en bas cette pucelle d'aluminium est assez insolite, et vient se loger, sans y être attendue, entre les maisons à galeries et les coupoles en ruines...

Les musées de Tbilissi sont des splendeurs. Les trésors trouvés dans les tumulus du Trialeti et l'Imérétie sont partagés entre le Musée d'Art et le Musée Géorgien : bijoux niellés, spirales et svastikas datent, paraît-il, du troisième au premier millénaire avant notre ère ; ils ont été exhumés depuis la fin de la dernière guerre, et ce sont eux qui auraient influencé les bijoux scythes, sur lesquels on s'extasie au trésor des tsars de Russie à Leningrad. Et puis il y a les fameux émaux cloisonnés, dont on vit une sélection minime, mais déjà fabuleuse, à Genève, il y a quelques années. Et les triptyques rehaussés de pierres précieuses, comme les 650 pierres de la vierge de Khakhouli, transférée à Koutaïssi dès le Moyen-Âge. Vint enfin l'influence catholique, le naturalisme ou le maniérisme, la décadence. Le renouveau pictural est venu dans les années trente de notre siècle avec le retour des six artistes que le gouvernement menchevik géorgien avait envoyés à Paris, dont Goudiachvili (mort en 1980), et Kakabadzé. Les fresques modern style de Goudiachvili, dans l'église de Kachouéti sur le Cours Roustaveli, à deux pas de son appartement-atelier étonnent par leur stylisme symboliste. Lui et ses amis n'avaient pas voulu rester en France : car si la Géorgie se veut un avant (ou arrière) poste de l'Europe chrétienne, puis de l'Europe romantique, puis de l'Europe moderne, elle n'émigre pas : le Géorgien est lié à son pays d'un lien indissoluble.

On situe la frontière entre Europe et Asie en milieu de Géorgie. La Géorgie est un très vieux morceau de chrétienté fiché en pays hostile : rien n'a changé, le voisinage reste dangereux, il y a la guerre civile entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan, la Transcaucasie est truffée d'armes et de milices. Aujourd'hui, plus d'une trentaine de partis se réclament de la résurrection et de l'indépendance de la Géorgie. On entend des réflexions très nationalistes, très méprisantes pour les Arméniens (c'est eux qui ont commencé, de toute façon ils n'ont jamais eu le sens de l'État, et jamais, ou presque, eu d'État...) voire même pour les Baltes, qui se sont ralliés d'eux-mêmes à la Russie soviétique (par le vote de la Dièrte de Kaunas, par exemple) alors que la Géorgie n'a jamais rien voté. On parle beaucoup du danger turc, islamique, on explique volontiers l'agitation abkhaze par les menées turques, par l'étau touranien, etc. Sans prétendre avoir saisi en dix jours le problème géorgien dans son ampleur, il me semble qu'on peut dire que la Géorgie a le même problème que beaucoup de marches de cet empire en agonie. Il est clair qu'il n'y a

plus de charisme impérial, ni même d'autorité centrale. L'empire construit par les Russes, et réanimé par le pouvoir soviétique n'exerce plus d'attrait. La chute de la statue monumentale de Lénine, c'est le rejet de l'Empire, le rejet de la Russie, tout autant, et peut-être plus, que le rejet du communisme soviétique. Il n'y a plus d'autorité impériale, mais on est enfermé dans une même ruine. Cette ruine, c'est l'ancien empire soviétique et russe, c'est l'aire économique soviétique. Les mêmes causes ont produit les mêmes effets d'un bout à l'autre de l'Empire, et sans doute plus ici qu'en pays baltes, où tout est plus récent. Les coopératives sont encore moins nombreuses qu'en Russie, et, comme là-bas, elles ne touchent pas à la production. La Géorgie donne, a toujours donné une impression d'abondance relative à côté de la Russie, mais elle ne produit guère de produits de qualité, exportables ailleurs que dans l'ancien empire ; elle restera liée à cet ancien empire pendant encore une génération sous une forme ou sous une autre. La cassure comporterait des risques immenses de catastrophe. Avec sa capitale hypertrophiée, elle subit, comme la Russie, le lointain contrecoup du génocide social des années vingt : plus de « province » éclairée, plus de petits nobles cultivés à Telavi ou à Gori, plus de cette bourgeoisie naissante qui s'adonnait à l'industrie et aux arts, plus de paysannerie industrieuse, comme en voit la trace au Musée Géorgien.

Ici comme en Russie la combine est ce que l'on connaît, est ce qui marche, elle s'est soudée à une atmosphère de féodalisme ancien et qui a pris les habits nouveaux de la classe de « commandement administratif ». Il n'est pas sûr que le PC local perde les élections : il a sa clientèle, il préside à la combine, que l'on baptise « morouma » (pardon si j'estropie le mot !). Il reste une immense classe de « sous-locataires », de paysans déclassés, urbanisés, qui sont dépendants. Le renouveau religieux peut ici, comme en Russie, s'enfermer dans le ritualisme, voire les dangers d'un clergé noir qui favoriserait un nationalisme étroit et renfermé. Car le problème national absorbe toutes les énergies, préoccupe à l'excès : où trouver le temps pour songer à l'extérieur, étudier les marchés, ne fût-ce qu'à l'intérieur de l'ancien empire... La Géorgie souffre, me semble-t-il, d'un trop ancien passé, d'une lutte pour la survie nationale qui a absorbé trop d'énergie, d'une symbiose avec l'empire soviétique dont on ne saurait se défaire en une paire d'années. Bientôt il y aura peut-être ici des ambassades, celles de France, d'Italie, de Grèce, d'Amérique, d'Angleterre sont attendues. On voit sur les cartes de visite de nombreuses « joint-ventures » économiques, plus ou moins mythiques, avec les Américains, les Allemands, les Italiens. Mais le monde extérieur n'aura jamais le temps d'étudier les problèmes de ce petit pays passionnant ; seuls le feront les isolés passionnés qu'il a toujours attirés à lui, comme Alexandre Dumas, à qui on doit un remarquable récit de voyage au Caucase, mais qui notait déjà que tout était hors de prix à Tiflis. Les poètes russes sont tous venus chercher ici la poésie, le panache, l'hospitalité légendaire, l'antiquité, le danger romantique. Depuis Pouchkine, qui vit passer ici le cortège mortuaire qui ramenait la dépouille de Griboïedov, le comédiographe célèbre devenu ambassadeur en Perse et massacré par la plèbe de Téhéran, jusqu'à Pasternak venu retrouver ses amis poètes Titsian Tabidze et Paolo Yachvili, et jusqu'à Bella Akhmdoullina, de nos jours.

Et certes la Géorgie est très occupée par elle-même ; comme sur les tableaux primitifs de Niko Pirosmani, elle continue de banqueter, comme le font les princes moustachus, ceints de cartouchières et de poignards, de ce « naïf » qui mourut dans la dèche, comme Utrillo. Dans les salles qui bordent le jardin d'un restaurant, des douzaines d'hommes se congratulent, chantent à cinq voix, et boivent les vins légèrement âcres de Kakhétie, au goût inimitable. Les toasts s'enchaînent, et les palabres s'ajoutent aux discussions politiques. Seulement voilà, même le vin commence à manquer ; et de nombreux restaurants ferment, quand ils ont épuisé leur précieux contingent. La Géorgie sans vin ? Eh oui, je l'ai rencontrée... Certes il y en avait dans les maisons, et j'ai, moins bien que les trois princes moustachus, tenté de faire face au déferlement des toasts, que rien ne doit interrompre tant que le « tamada » n'en donne point le signal. Le carburant aussi avait disparu : les rares stations-service sont fermées, il y a des queues nocturnes, sur le bruit d'un arrivage. Le pipeline Bakou Poti fonctionne-t-il encore, ou à moitié ? Nul ne le sait, mais on s'insulte, et il y a des rixes mortelles pour de l'essence. Jusque dans les villes se promènent librement troupeaux de moutons, de cochons, ou la volaille. Et le trafic automobile était encore intense ce dimanche soir où nous rentrions de Kakhétie à Tbilissi, et vîmes un cheval tué, et, plus loin, hélas, un enfant renversé à mort. Pour combien de temps encore trouvera-t-on du carburant au marché noir ? Nul ne le sait.

En rentrant à Moscou, ce furent les mêmes incertitudes, mais pires encore : plus d'essence, plus de pain. Sur vingt-trois boulangeries industrielles qui alimentent la capitale, dix-huit tombent en panne le même jour. À qui fera-t-on croire que c'est fortuit ? Plus de tabac, et les fumeurs enragés font des *sit-in* sur les carrefours. Mais en plus il fait un froid de chien, il pleut sans discontinuer, on se chuchote des prédictions sinistres : dans les maisons on ne chauffera pas à plus de cinq degrés cet hiver... Heureusement que nous avons apporté du vin de Kindzmaraouli ! Vue de Moscou, la Géorgie reste un rêve, comme dit Pasternak, « un manche de dague scintillant, en acier de Damas niellé ».

(*Octobre 1990*)

Un sinistre avertissement

Retour à la table des matières

Dimanche 9 septembre 1990 a été un jour de sinistre augure pour la Russie : au petit matin, sortant de son appartement de banlieue pour se rendre par le chemin de fer à sa lointaine paroisse de Novaïa Derievnia au nord de Moscou, le père Alexandre Mègne, un des pasteurs les plus en vue de l'église orthodoxe russe a été tué à coup de hache par deux inconnus. J'avais rencontré le père Alexandre en août 1989 : j'avais alors, comme lui, pris le train électrique brinquebalant et délabré, puis fait à pied, à travers une campagne assez sinistrement urbanisée les trois kilomètres qui séparaient la gare de son église en bois, datant du début du siècle, avec un enclos assez petit, en bordure d'un bois. Des dizaines de milliers de

Moscovites faisaient souvent ce parcours pour aller voir ce prêtre à la belle prestance, à la chevelure romantique, à l'énergie tout à fait indomptable. Le père Alexandre représentait la renaissance de l'Église russe. Il n'avait pas été un dissident comme le père Gleb Yakounine, qui est aujourd'hui député du peuple, mais il était de ceux, une poignée, qui avaient repris la mission de prédication et d'évangélisation qu'une église apeurée et soumise avait depuis longtemps abandonnée. Il était le « père spirituel » de milliers d'intellectuels moscovites qui étaient allés se faire baptiser par lui dans cette humble église sans grâce, et qui reprenaient de temps à autres le chemin de Novaïa Derevnia pour aller se confesser auprès de lui, puis bavarder dans son petit bureau à l'entrée de l'enclos. J'avais moi-même suivi un « dimanche ordinaire » du Père Alexandre : arrivé vers six heures du matin, il confessait plus d'une centaine de pénitents, célébrait l'office des morts pour cinq ou six défunts, procédait à trois ou quatre mariages, disait la messe, expliquait à chaque étape le sens de la liturgie et le bé-a-ba du credo chrétien. Les éditions « La vie avec Dieu », de Bruxelles, avaient publié plusieurs ouvrages de lui, sous le pseudonyme d'Emmanuel Svetlov sur l'histoire des religions, sur le chemin de l'humanité de la magie vers le monothéisme, sur les sources de la religion, la vie spirituelle de l'Inde et de la Chine au milieu du premier millénaire de notre ère ; son ouvrage le plus répandu était une sorte de résumé du sens et du déroulement de la liturgie orthodoxe.

Le père Alexandre avait eu bien des ennuis, mais n'avait pas été arrêté. Il n'était pas très bien vu par la hiérarchie, et cette cure modeste était à l'évidence une punition qu'on lui infligeait. Depuis six mois son audience avait grandi extraordinairement. Il avait commencé à être invité par un des nouveaux gymnases classiques recréés au centre ville pour y enseigner la philosophie ; théologien, mais biologiste de formation, il passionnait ses jeunes auditoires. Puis ses interventions à la télévision avaient fait date. Avec lui le christianisme non seulement était de plain pied avec la pensée moderne, mais il l'interprétait, l'éclairait. Alexandre Mègne n'était pas aimé de tous. D'abord en raison de ses origines juives. Ensuite en raison de son brillant intellectuel, de son ascendant sur l'intelligentsia, d'une certaine largeur de vue œcuménique, que ne partageait pas la hiérarchie, ni même d'autres théologiens orthodoxes fort honorables. Mardi, le père Alexandre a été enterré en son église au milieu d'une foule évaluée à une dizaine de milliers. L'office était conduit par le métropolite Youvenali, en présence d'un autre évêque et de nombreux prêtres.

Ce crime affreux, commis à la hache, et qui n'est pas crapuleux puisque ni la croix pectorale en argent, ni le portefeuille de la victime ne lui ont été dérobés, épouvante et inquiète : on ne peut que faire des conjectures, mais il y en a déjà beaucoup qui courent Moscou. On ne peut s'empêcher de songer au martyre de père Popieluszko en Pologne, bien que le contexte soit évidemment très différent. Ce peut être l'œuvre d'antisémites dévoyés, mais ce serait le premier assassinat de ce genre en ces temps. Ce peut-être le fait de forces obscures qui tentent de faire passer ce meurtre pour l'œuvre de « Pamiat », l'organisation chauvine qui rappelle

l'Union de l'Archange Michel du début du siècle. On n'ose formuler d'hypothèses plus avancées. Mais il faut rappeler qu'il y a eu plusieurs activistes chrétiens, anciens dissidents religieux, qui ont été battus systématiquement ces derniers temps. On a su qu'en Lettonie un militant baptiste avait également été battu dans un guet-apens de ce genre.

Peut-être n'a-t-on voulu que donner une « leçon » au père Mègne, et la mort n'était pas prévue... Pourtant l'arme même du crime fait penser qu'on a voulu éveiller les plus obscures pulsions dans une partie de la population, pour qui ce prêtre pour intellectuels, juif d'origine, et qui avait pris l'offensive intellectuelle contre l'athéisme, soulevait une haine sourde. Il y a en réserve, dans la Russie, comme dans tout l'empire en décomposition, d'implacables haines, des instincts de vengeance contre tout ce qui est intellectuel, tous ceux qui veulent changer les choses, et aussi un tréfonds antichrétien qu'on a bien vu à l'œuvre en ce siècle. Car, dans le grand naufrage actuel, on le voit bien, il ne subsiste plus qu'une forme vivante de vie intellectuelle : le christianisme, la religion. *La hache contre l'icône,* cela s'est déjà vu, cela a déjà débouché sur des raz de marée de sauvagerie. C'est pourquoi l'assassinat du père Alexandre fait peur.

(*Septembre 1990*)

Les « musiciens de Brême » à Vilnius

Retour à la table des matières

J'ai rouvert le tome où sont publiées les interventions de nos invités soviétiques aux Rencontres Internationales de Genève de 1989. Il y avait le principal conseiller de Landsbergis dans le mouvement nationaliste lituanien Sajudis, Virgilius Tchépaïtis. Il commença par nous rappeler que la Lituanie avait fait partie de la Ligue des Nations, avait eu son siège à Genève. Il évoqua devant nous la chaîne humaine du 23 août 1989 entre les trois pays baltes. Du côté lituanien, il y eut ce jour là un million deux cent mille hommes qui se prirent par la main. Le petit Lituanien fit gentiment la leçon aux intellectuels russes qui, à la même tribune, avaient dit leur angoisse : « Les pas que nous faisons vers la création d'un État indépendant et démocratique, nous essayons de les faire sans bonds intempestifs, nous essayons d'éduquer Moscou, et Moscou se laisse éduquer par cette expérience... ».

Ne sourions pas, ne pleurons pas, réfléchissons ! Polonais et Russes, après l'écrasement de la révolte polonaise de 1831, lorsqu'ils se rencontraient dans les cercles révolutionnaires portaient des toasts « à votre et notre liberté ». Les libertés des Russes et des non-Russes dans cet ancien empire sont indissociables. La répression engendre la peur chez celui qui réprime, comme chez celui qui compte les morts. La petite Lituanie n'a sans doute pas réussi l'éducation de Moscou, mais quand même, Moscou, c'est aujourd'hui autre chose que le pouvoir du Kremlin, c'est une presse et c'était une télévision qui ont pris goût à la liberté de parole, et en

ont usé, ce furent des manifs libres, les premières depuis 17, rassemblant des centaines de milliers de gens.

Seulement voilà : au lendemain de la démission de M. Chevarnadzé, « Vzgliad », l'émission la plus téméraire, politiquement parlant, de la première chaîne soviétique, devait diffuser une interview du ministre démissionnaire. L'émission n'eut pas lieu, on pensa que c'était dû aux fêtes. Le vendredi suivant, l'interdiction était renouvelée. Vendredi 11 janvier, alors que la répression avait commencé dans les pays baltes, un court communiqué indiqua qu'elle n'aurait plus lieu, la soirée fut consacrée aux clips, au rock, à la pub, et aux feuilletons américains.

« Du pain, assez de spectacle ! » titraient les *Nouvelles de Moscou* du 15 novembre dernier, et elles résumaient bien la situation morale et politique. On savait en Russie qu'il faudrait bien sortir du chaos, et il y a tout juste un mois Mme Tatiana Ivanova parlait dans *l'Observateur des livres* des « protectorats et colonies russes » : « Le malheur de la Russie, c'est que trop de citoyens de la Russie pensent tout naturellement que tout est à nous, que tout est l'objet de notre amour, que tout a besoin de notre amour, de notre protection, de notre sollicitude, que tout sombrera sans notre tutelle, que tout doit nous remercier pour nos sacrifices, pour le fardeau que nous portons. Mais, dans le même temps, il y a une autre part des citoyens de la Russie, et j'appartiens à cette part-là, pour qui la métropole n'a pas de territoire du tout, parce que la Russie est aussi une colonie ». Cette *autre part* de la Russie réfléchit depuis des mois aux différents moyens de décoloniser. « Il nous faudra nous serrer », dit sans ambages un des députés les plus remarquables, Mme Starovoïtova, faisant allusion à l'énorme problème des « pieds noirs » russes répandus dans tout l'empire.

Soljenitsyne, dans son message de septembre dernier avait donné un conseil sans équivoque : lâcher l'empire, se libérer de l'empire, renoncer à tout jamais à la violence, parce que, sans ce renoncement « nous ne guérirons jamais ». Tatiana Ivanova, qui reprend la proposition, ajoute : croyez-vous que ce fut facile aux Anglais ou aux Français de renoncer à leur empire ? Non, mais ils ne s'en sont que mieux trouvé.

« La guerre des lois » entre le Centre et les Républiques prend aujourd'hui un tournant, celui des morts de Vilnius, qui surviennent, ne l'oublions pas après les morts de Tbilissi d'avril 89. Le Parlement avait enquêté sur les 29 morts de Tbilissi. On argumenta que le pouvoir central n'avait pas donné d'ordre. Cette fois-ci le centre a parlé. Depuis un mois, il se faisait menaçant. Que va faire l'opinion ? Rien n'est joué, mais le sang a coulé, la guerre civile, à peine étouffée au sud, rebondira-t-elle au nord ? Le vice-premier ministre lituanien Ozolas avait déclaré récemment que la Lituanie ne se laisserait pas faire comme en 40. Est-ce même envisageable ? Je ne le crois pas... À vrai dire la clé est à Moscou, et en Russie. La Russie a-t-elle suffisamment évolué démocratiquement pour refuser le pas en

arrière du Président, et pour imposer au Président une politique nouvelle, selon la logique de « votre et notre liberté ? »

Tout ne se ramène pas en Russie à l'énigme Gorbatchev, comme le suggère l'historien Michel Heller dans son livre [1] paru bien avant les heures tragiques que nous vivons. Naguère les adeptes de l'ordre des deux blocs avaient leur explication toute prête : « accident de parcours ». Aujourd'hui la Russie est autre, elle a goûté à la liberté, elle a voté contre les privilèges du Parti, pour le pluralisme, elle a créé des contrepoids non négligeables au pouvoir central fort, elle s'est apparemment affranchie de la peur. Restera-t-elle moins spectatrice que nous, absorbés que nous sommes par un autre spectacle ?

On veut espérer, mais on a le cœur serré en songeant aux petits « musiciens de Brême », comme on appelle gentiment à Vilnius Landsbergis et ses amis, allusion au conte des frères Grimm. Si leur petite musique s'éteint, celle de la Russie libérale, qui existe à nouveau, qui s'était réveillée, et qui nous avait donné tant d'espoirs, pourra-t-elle survivre longtemps ?

(*Janvier 91*)

Sur le fil de l'Histoire

Retour à la table des matières

La « question nationale » que nous apprenions dans nos Mallet-Isaac a subitement repris son acuité tragique dans cette moitié de l'Europe que la fin de la suprématie soviétique vient de laisser exsangue et désarmée, tant au point de vue idéologique et politique qu'au point de vue moral.

Entendre le premier ministre roumain recourir à l'histoire des Daces pour justifier l'intangibilité de la Transylvanie roumaine laisse rêveur : on pourrait aussi bien justifier par l'ancien territoire des Burgondes l'annexion à la France de la Suisse romande... Ces mythologies nationales reconstituées, qui sont de purs et simples anachronismes de musée Grévin de l'histoire, n'ont rien à voir avec les réalités d'aujourd'hui. Elles nous ramènent aux mythes romantiques des nations du XIXe siècle, et c'est précisément ce qu'il conviendrait que des hommes responsables ne fissent point.

En Lituanie l'histoire retient vraiment son souffle. Les troupes soviétiques font des manœuvres dans les rues de Vilnius : M. Gorbatchev oublierait-il sa promesse de ne pas faire intervenir la force ? Aujourd'hui le diagnostic est simple : dans une Lituanie qui a voté librement les indépendantistes l'ont emporté de très loin. Par ailleurs les recrues lituaniennes, soumises à des sévices, refusent en masse de servir dans l'armée soviétique, et ne veulent plus servir que dans une armée

[1] Michel Heller. *Le septième secrétaire général.* Calmann-Lévy. Paris, 1989.

lituanienne. La télévision soviétique prend ces derniers jours un ton qui ne lui ressemblait plus depuis quelques mois. Ce n'est pas encore le retour à la langue de bois et au cortège lancinant des bons prolétaires dénonçant les mauvais traîtres, mais on s'en approche. Une longue émission de Boris Cheïnine, intitulée « C'était en 1940 », a tenté de contrecarrer par des arguments prétendument historiques le raisonnement des indépendantistes lituaniens et baltes.

La thèse de cette émission était que, si le traité secret entre Staline et Hitler a bien existé, (on vit chacun des deux dictateurs rencontrer les émissaires de l'autre mais on ne vit pas les extraordinaires bandes d'actualité qu'a retrouvées Jean Aurel pour son films *Staline,* montrant les manœuvres communes des deux armées dans la ville de Lvov), ce n'est pas du fait de ce traité ni de ses annexes secrètes que les pays baltes sont devenus soviétiques, mais du fait de la demande de leurs populations, et en raison du vote de la diète lituanienne, après l'entrée des troupes soviétiques venues en application d'un traité d'aide entre les deux pays.

On entendit des rescapés de l'époque, anciens militants communistes qui avaient préparé les manifestations de 40 en faveur des Soviétiques, on vit la délégation de la Diète lituanienne demander à Moscou l'entrée de leur république dans l'Union, on entendit des vétérans sortis de la naphtaline expliquer que, pour eux et pour le peuple, la constitution bourgeoise, qui exigeait un référendum (et donc une décision de la Diète était insuffisante, ce qui est, du reste, la norme dans tous les pays démocratiques) n'avait plus aucune valeur. Un historien anglais vint conforter cette thèse, des historiens allemands ajoutaient que, grâce à cette intervention, la Lituanie avait échappé au fascisme. Le seul grand danger, tel qu'il apparaissait dans cette émission, c'étaient les profascistes lituaniens, on montrait des documents nazis sur les déportations de populations « non-souhaitables », que les conseillers du Führer envisageaient de faire, sitôt les républiques baltes « libérées ». Il est à remarquer que, si Baltes et Estoniens étaient des populations « sûres » du point de vue nazi et aryen, les Lituaniens l'étaient beaucoup moins, parce que plus proche du fond ethnique balto-slave...

Le maniement de tels documents, dangereux même chez nous, où l'on est habitué aux confrontations d'historiens, est évidemment extrêmement explosif dans l'URSS d'aujourd'hui. Montrer à cent vingt millions de téléspectateurs une image des Lituaniens divisé en bourgeois pro-nazis et prolétaires pro-soviétiques risque fort d'entraîner des réactions passionnelles. Aucun historien lituanien contemporain soit vivant en Lituanie, soit vivant aux États-Unis, où il y a une remarquable et forte émigration, avec d'excellents universitaires, n'était invité à participer au film. Il y a deux mois, la même télévision rendait compte avec assez d'indépendance et d'objectivité de la visite à Vilnius de M. Gorbatchev ; aujourd'hui elle diffuse un film documentaire dont le moins qu'on puisse dire est qu'il est tendancieux.

Et puis d'ailleurs il se passait encore beaucoup d'autres choses en 1940. Il y avait l'alliance Hitler-Staline, il y avait le combat de la petite et courageuse Finlande, « objectivement » du côté de Hitler ; il y avait les communistes français internés dans les Pyrénées, il y avait le début de la Révolution Nationale en France et la nouvelle législation excluant de la fonction publique les juifs, les étrangers naturalisés et les femmes... À l'Université de Kaunas, un Russe remarquable enseignait la philosophie et la théologie, c'est un des plus grands penseurs russes du siècle, il s'appelait Karsavine, il avait été invité depuis Paris, où il avait émigré ; il avait appris le lituanien, il était le symbole même de la collaboration intellectuelle et morale entre culture russe et lituanienne. Les troupes soviétiques fraternelles entrèrent, l'arrêtèrent et il mourut au goulag. Aujourd'hui l'URSS le reconnaît, le célèbre, et s'apprête à l'éditer. Mais il faut choisir : on ne peut pas prendre dans l'histoire uniquement que ce qui sert la politique du moment. Il faut que le respect inspire les recherches historiques, il faut se garder d'ameuter contre la petite Lituanie la foule hargneuse de tous ceux qui, en URSS, sont nostalgiques de l'empire stalinien, où tout chantait à l'unisson, pendant que la terreur ruinait les âmes et les cœurs.

Voilà un tournant inquiétant pris par la télévision soviétique, qui donne si souvent la parole, ces derniers jours, aux opposants à l'indépendance lituanienne, et vient même de dénicher un jeune chef komsomol russe de Vilnius, qui réclame la mise de la Lituanie sous contrôle présidentiel... Faut-il y voir une erreur d'appréciation de M. Gorbatchev ? Il a sous-estimé la détermination du petit peuple lituanien. Landsbergis et beaucoup d'autres ont évidemment envisagé le pire, c'est-à-dire leur propre mort, et ils ont décidé de ne pas la faire entrer dans leurs calculs politiques. Cela leur donne beaucoup de détermination ; et comme par ailleurs ce sont des gens très raisonnables, cela ne leur enlève rien dans le domaine de la souplesse. Mais ils veulent d'abord qu'on reconnaisse le principe de leur bon droit. Leur grand argument, c'est que leur cas, comme celui de la Lettonie et celui de l'Estonie, est dissociable de celui de toutes les autres républiques de l'Union. Ces trois républiques ont été incorporées de force dans l'Union, leurs incorporations ne sont pas reconnues *de jure* par des pays comme la France ou les États-Unis. Ils estiment donc ne pas relever de la nouvelle loi sur les conditions d'émancipation des différentes républiques de la Fédération. M. Gorbatchev aurait dû saisir cette perche, et faire valoir aux autres républiques que le cas des trois États baltes était différent. Il ne l'a pas fait, et veut soumettre ces trois États au processus élaboré pour tous les autres. Il a probablement commis là sa première grave erreur de stratégie politique, car il faudra de toute façon en venir à l'indépendance de ces trois États, ou alors renoncer à toute l'évolution actuelle de l'URSS.

Quant à la nouvelle loi qui fixe les conditions et délais pour sortir de l'Union, on conçoit aisément qu'elle ne satisfasse vraiment personne. Le Haut Karabagh sera heureux d'y voir figurer des clauses qui permettent à des morceaux de Républiques de se dissocier du reste, mais l'Ukraine ou la Lettonie y verront la menace de les soumettre à partition... Après tout, il n'a pas été si facile de séparer

le Jura suisse du canton de Berne, l'affaire n'est pas encore terminée. Combien plus difficile ce sera d'opérer dans ce vaste pays aux quatorze républiques, aux dix-huit régions économiques, aux dizaines de districts autonomes, aux cent et quelque langues indigènes...

Les rassemblements se succèdent dans Vilnius quadrillée par l'armée rouge. Pendant que la France recevait en grande pompe le général Yazov, les chars de celui-ci prenaient position autour de bâtiments publics. Pour préserver les chances de la démocratisation de l'URSS, devons-nous oublier, ce pays que nous reconnaissons toujours *de jure* ? La question n'est pas aisée, mais il est une façon de la poser dont nous devons absolument nous affranchir : c'est de raisonner éternellement en termes de kremlinologie. Les mérites de M. Gorbatchev ne sont pas minces, mais le mouvement déclenché ne dépend plus de lui. Les forces réformatrices gagnent les élections les unes après les autres, elles viennent de gagner les élections locales, ce qui est très important. Les masses russes ne sont pas si inconscientes ni si ignares qu'on veut bien nous le dire parfois.

Alors refermons notre Malet-Isaac, et tâchons d'imaginer une Europe qui ne sera plus soumise aux hantises des redécoupages de la carte, où chaque nation et culture qui le désire aura sa propre maison, quitte à entrer dans une maison plus grande, appelée Europe... L'Europe, dont l'autre nom est *diversité.*

(*Janvier 91*)

L'heure n'est plus à la perestroïka

Retour à la table des matières

Encore quelques jours avant le référendum du 17 mars dernier La Commission du Congrès des députés du Peuple modifiait le libellé de la question, et après des variations plus téméraires, revenait à la formulation initiale. Le jour du référendum, la question fut : « Estimez-vous indispensable le maintien de l'Union des républiques socialistes soviétiques, dans laquelle seront intégralement préservés les droits et la liberté de l'homme, quelle que soit sa nationalité ? »

La formule « Union d'États souverains » avait donc disparu au dernier moment : on revenait à la définition idéologique : « Union de républiques socialistes ». La question était perfide, puisque calculée pour que votent *oui* aussi bien ceux qui étaient pour une union rénovée d'États souverains, que les colons russes dans les républiques non-russes, qui ont peur de perdre le niveau de vie supérieur qu'ils ont dans leurs « colonies », ou que tous les nostalgiques de l'ancien ordre.

Chaque république ou même province s'arrogea le droit d'ajouter des questions subsidiaires (ce qui est le cas dans chaque votation suisse, par exemple). Ainsi la RSFSR, c'est-à-dire la Russie, ajouta : « Estimez-vous indispensable la création

d'un poste de président de la RSFSR élu au suffrage universel ? » La ville de Moscou ajouta « Estimez-vous indispensable la création d'un poste de mairie élu au suffrage universel ? » la Galicie, c'est-à-dire l'Ukraine occidentale, que dirige un démocrate sorti de quinze ans de goulag, M. Viatcheslav Tchornovil, ajouta une question, qui demandait sans ambages si l'on voulait une Ukraine indépendante. A Sakhaline on demandait si l'électeur jugeait nécessaire de limiter l'afflux des immigrants, etc. Six républiques refusèrent d'organiser le référendum, les trois républiques baltes, la Moldavie, la Géorgie et l'Arménie. Dans ces républiques, l'armée organisa des bureaux de votes dans les usines (à majorité russe), dans certaines gares, dans certaines casernes.

Que peut-on dire du résultat ? Il ne donne un résultat clair en faveur de M. Gorbatchev que dans quatre républiques, qui sont la Biélorussie, la Kirghizie, le Turkménistan et le Tadjikistan, où il n'y avait ni boycott, ni questions annexes dues aux autorités locales. Qu'il y ait trois républiques musulmanes sur ces quatre ne doit pas nous surprendre : dans la guerre civile entre Arméniens et Azerbaïdjanais, le pouvoir a pris nettement parti pour la république musulmane ; le « soviétisme », avec ses réseaux de clients, de mafias locales liées au Parti est solidement implanté dans les républiques musulmanes qui, apparemment n'ont envie ni de la révolution iranienne, ni d'une libanisation ; la guerre d'Afghanistan a, semble-t-il, créé un mouvement de ralliement autour de l'état actuel des choses. Le Kazakhstan, avec une population très composite, et qui joue actuellement très intelligemment la carte eltsinienne, sans perdre le contact avec Gorbatchev, étant un cas à part.

Partout ailleurs les résultats ne sont en aucun cas un triomphe pour M. Gorbatchev. Certes l'Union rénovée obtient la majorité, mais les Russes ont également, et plus massivement encore, voté pour l'élection de leur président au suffrage universel, c'est-à-dire pour M. Eltsine, le seul candidat potentiel possible, et l'ennemi déclaré de M. Gorbatchev. Les Ukrainiens de l'Ouest ont massivement voté pour l'indépendance, les Moscovites pour un maire élu, c'est-à-dire pour leur maire « démocrate », Gabriel Popov. À Leningrad il y a eu 65 % de votants et une majorité de 50 % pour. À Kiev il y a eu 44,6 % pour l'Union rénovée, et 78,2 % pour l'Ukraine souveraine.

Rappelons que les trois républiques baltes ont déjà, dans des référendums locaux non reconnus par le pouvoir central, voté pour l'indépendance à des majorités tournant autour de 80 %, c'est-à-dire incluant une large part des non-autochtones. La même chose vient de se produire en Ukraine occidentale. Des référendums identiques doivent avoir lieu en Géorgie le 31 mars, et en Arménie le 21 septembre prochain.

Ainsi le référendum a prouvé que rien n'était réglé : la décomposition de l'empire se poursuivra inéluctablement, même s'il y a des épisodes retardateurs plus ou moins violents. Ainsi en fut-il de tous les empires européens après 1945 et, au fond, il s'agit d'un phénomène inéluctable, mais qui a été retardé par le

bolchevisme. Au moins six républiques, plus l'Ukraine occidentale, qui se rappelle son autonomie sous les régimes autrichien et polonais, ont des majorités écrasantes en faveur de l'indépendance, Ailleurs on a des républiques qui sont déterminées à obtenir leur souveraineté de manière non-symbolique, d'abord par des élections au suffrage universel de leurs présidents, ensuite par des économies affranchies du centralisme de Moscou, et même par des armées locales, avec conscription dans les limites de la république.

Ce qu'il faut bien voir, et dont l'Occident, toujours aveuglé par une conception ancienne et pyramidale des choses, ne veut pas se rendre compte, c'est que M. Gorbatchev jouit d'une impopularité extrême, que les gens sont exténués par les six ans d'indécision économique, politique et de désorganisation grandissante de tous les réseaux économiques et productifs. Aujourd'hui personne ne se hasarde à faire de pronostic au delà de huit jours, aujourd'hui la colère est profonde et enracinée ; la spoliation de l'échange des billets de banque du mois dernier a montré à chacun l'irrespect du pouvoir envers le citoyen. Le retour massif des hommes de l'appareil de commandement administratif au gouvernement, à commencer par le premier ministre M. Pavlov, ainsi que l'éviction de tous les anciens conseillers libéraux du Président a clairement montré qu'une page était tournée. Le renvoi du Conseil présidentiel formé il y a un an est un autre signe. Il a été remplacé par un Conseil de sécurité qui comporte le chef du KGB, les ministres de l'intérieur de l'armée, etc. C'est cela la « dictature rampante », dont a parlé M. Chevarnadze, en démissionnant en décembre dernier. Et il vient de le rappeler avec encore plus de force, en recevant un doctorat *honoris causa* à l'université de Trieste.

D'un côté un président qui, face aux choix finaux et cruciaux, a choisi le maintien du Parti, le recours (en dose limitée, pour l'instant) à la violence avec ses troupes de choc que sont les « Omonovtsy », ou bérets noirs, qui se sont illustrés par les massacres de Vilnius et de Riga. Un sabotage évident de l'économie par les anciennes structures, qui font payer aux populations leurs mauvais choix politiques. Un pays où même la question de la propriété n'a pas encore reçu un début de définition, où l'on évoque encore officiellement une chimère, ou plutôt un veau à cinq pattes, appelée le « marché socialiste », où l'on s'enfonce vers le désarroi, la disette, alors que le pays est capable de se nourrir, la féodalisation, et même une partielle colonisation par le capital étranger, qui vient faire des profits énormes dans les secteurs marginaux où la Russie peut régler en dollars, industrie de la pêche en Extrême Orient, secteur du bâtiment pour les étrangers à Moscou, tourisme à Leningrad, etc.

Mais par ailleurs il y a actuellement dans cet énorme pays en état d'ébullition anarchique contenue une société transformée, qui ne vote pas comme la télévision voudrait l'endoctriner (la reprise en main de la télévision est, en complet contraste avec la presse écrite libre), qui soutient des leaders en révolte maintenant ouverte, comme Boris Eltsine en Russie, comme les leaders baltes, moldaves, géorgiens, arméniens. Les mutations psychologiques sont gigantesques. Une reprise en main

par la « dictature rampante » de M. Gorbatchev et de ses nouveaux alliés n'est pas exclue, mais elle semble difficile, il faudrait beaucoup de victimes, la peur a disparu des gènes de la société, en tout cas de sa partie jeune. De plus, l'Occident est devenu trop présent, encore que réapparaissent des indices de la vieille propagande anti-occidentale avec M. Krioutchkov, l'actuel chef du KGB.

M. Gorbatchev a lâché son ancien empire, redonné l'Allemagne de l'Est aux Allemands de l'Ouest, qui découvrent que c'est un cadeau empoisonné, éliminé l'ancienne garde du Parti, ses rivaux, tout en libéralisant le pays. Il a été en quelque sorte l'apprenti-sorcier, aujourd'hui il veut corriger son action. Il doit pour cela s'allier avec une partie de ses anciens ennemis dans le Parti. Mais chez ceux-ci, comme dans une part conservatrice de l'opinion russe, le ressentiment pour l'empire lâché, les griefs envers l'actuel président pour cette politique d'« abandon » sont des éléments freins qui peuvent limiter la nouvelle alliance des milieux conservateurs et du père de la perestroïka.

L'heure est cruciale, le brouillard est total. L'aveuglement de l'Occident tarde à se dissiper : ici et là, surtout aux États-Unis, quelques voix politiques commencent pourtant à dire qu'il y a d'autres forces que M. Gorbatchev en URSS, qu'il serait temps de reconnaître ces autres forces, de reconnaître que, dans la nouvelle polyphonie politique de l'URSS, il y a des germes d'espoir, de renouveau profond. Cessons de glorifier des slogans gorbatchéviens, qui n'inspirent plus que mépris là-bas. Sachons préciser notre vocabulaire, c'est toujours mieux. L'heure n'est plus celle de la *perestroïka,* c'est celle de la démocratisation ou du retour à la tyrannie.

(*Mars 91*)

Voici venu le tombeur du régime

Retour à la table des matières

Prenez cinq intellectuels russes et demandez leur : vous êtes pour Eltsine ou pour Gorbatchev ? Les cinq sont pour Eltsine. Prenez cinq Occidentaux, ils sont pour Gorbatchev. Il y a quelque chose de paradoxal à constater comme l'Occident, une fois de plus, comprend mal la Russie, surtout quand celle-ci prend le chemin occidental du pluralisme. Nous avons si longtemps vécu sur le modèle kremlinologique de la pyramide que nous refusons de voir l'évidence : la Russie se décentralise, se diversifie, et c'est peut-être l'élément le plus optimiste dans le sombre tableau d'aujourd'hui.

Les cinq intellectuels russes a qui je posai récemment cette question-pilote n'étaient pas des inconditionnels d'Eltsine, mais tous voyaient la chance de la Russie dans son défi à Gorbatchev. Les choses sont allées très vite depuis décembre. La tentative de coup d'État de l'ancien système dénoncée par l'ex-ministre des Affaires étrangères, Édouard Chevarnadze, n'a pas réussi, mais elle a bien eu lieu : les tentatives d'écrasement des pays baltes auraient pu se terminer

très mal. La Télévision première chaîne a été « normalisée » par son nouveau directeur, M. Kravtchenko. Mais c'est aussi de décembre que date la radicalisation de la presse libre russe : pour la première fois depuis 1917, il y a une vraie presse russe libre, qui ne mâche pas ses mots, qui n'a peur de rien, son étendard est *l'Indépendant,* qui tire à cent cinquante mille exemplaires. Il s'agit moins d'hostilité à M. Gorbatchev, que de la constatation que l'homme a atteint son plafond. Il a déclenché quelque chose qui l'a dépassé, il s'abstient de réprimer trop violemment, mais il entérine les bavures soigneusement calculées de son armée : la récente disculpation de l'armée pour le massacre du 13 janvier dernier à Vilnius meurtrit les consciences russes. Les démocrates russes brandissent le drapeau lituanien dans les rues de Moscou, précisément parce qu'ils pensent que la liberté russe passe la liberté lituanienne.

Depuis six ans que l'on a glissé du monolithisme mou de Brejnev et ses successeurs à l'anarchie actuelle, une partie des gens a compris que la seule chose qu'ils pouvaient conquérir et garder, c'est la liberté d'expression. La classe ouvrière s'en est emparée et elle en use, c'est l'événement le plus décisif survenu depuis le rapt de révolution par les bolcheviks, c'est un événement aux conséquences incalculables. Or il y a un leader capable d'aller parler avec les mineurs en grève, c'est Boris Eltsine. Il est à lui seul l'équivalent de « Solidarité » en Pologne : l'incarnation d'une alliance possible entre les intellectuels et la classe ouvrière.

Avec Sakharov est probablement mort ce qu'on appelait l'intelligentsia russe. C'est-à-dire un type de militant intellectuel pour qui la cause de la justice était plus importante que l'exercice de son métier d'intellectuel. L'intelligentsia russe a joué un rôle capital, et peut-être funeste, dans l'histoire russe. Capital par l'exigence de justice, funeste par le refus du compromis. Sakharov et les dissidents avaient repris ce rôle. Aujourd'hui il est bien fini. On se lamente beaucoup sur la mort de cette intelligentsia et l'absence de grandes entreprises intellectuelles aujourd'hui : il n'y a ni littérature, ni art de la perestroïka. Mais c'est aussi que la *glasnost* a mis à nu une pauvreté intellectuelle extraordinaire, comme le dénonçait récemment l'essayiste Kagarlitski. « Les stéréotypes conformistes de conduite ne se sont pas écroulés, ils se sont simplement remplis d'un « nouveau contenu », à partir du moment où il est devenu clair que *tout est permis.*

Les intellectuels russes ne forment plus une intelligentsia, mais une classe professionnelle qui défend ses intérêts. Ils risquent même de perdre voix au chapitre en Russie nouvelle, dans la mesure où ils voyagent beaucoup trop et s'installent massivement à l'Ouest. C'est eux qui sont le mieux prêts à vivre en Occident, mais leur exode massif laisse la voie libre aux conservateurs dans une multitude d'institutions à Moscou et ailleurs : avec leur clientèle, ceux-ci n'ont souvent rien à craindre d'élections libres. Les anciens syndicats, le Parti se reconvertissent à toute vitesse au business avec l'étranger, tout en canalisant une part du mécontentement à leur profit. Mais là n'est plus l'essentiel, car il y a une autre force pour livrer le dur combat de la démocratie, c'est la classe ouvrière : elle

s'en acquitte, mais évidemment avec ses moyens propres. Eltsine est donc irremplaçable, en l'absence d'une intelligentsia reconstituée.

Beaucoup de symbolisme se trouve en déshérence, et cherche à se réinvestir. On dénonce la mainmise bolchevique sur l'histoire, on dénonce l'assassinat du dernier tsar, on s'attend à ce que Gorbatchev invite de Paris le grand duc Vladimir Kirillovitch, on se presse aux pèlerinages, on suit avec le patriarche la translation des reliques, miraculeusement retrouvées, de saint Séraphim de Sarov. On évoque les prédictions de Fatima, des promotions d'officiers demandent à des évêques de célébrer un Te Deum pour leur fin de stage. Mais tout cela flotte dans une sorte de grand vide intellectuel et symbolique.

L'apocalyptisme des interlocuteurs russes est surprenant. Ils s'attendent à tout et à rien. Le pronostic politique ne va guère au delà de huit jours, quelles que soient les péripéties de l'accord « neuf plus un », entre le centre et neuf des républiques, ou de l'accord entre Gorbatchev et le groupe des 7. Nous savions où nous allions sous Brejnev, disent les frères Strougatski, grands pourvoyeurs en science fiction des années 70, aujourd'hui, nous sommes dans le *smog*.

Derrière sept décennies de triomphalisme, il y eu autant de décennies de laisser-aller, de non-entretien de la maison Russie. Les villes s'effondrent, les toits sont percés, les arbustes poussent sur les coupoles des anciennes églises, les hôpitaux n'ont rien, les orphelinats mendient, les usines sont à bout de souffle : tout refaire d'un seul coup, on ne saurait y penser ! Ceux qui, dans l'ancienne Union, ont mieux entretenu leur maison ne songent qu'à prendre le large : les Baltes par exemple. Paradoxe, les républiques musulmanes sont, elles, le dernier rempart de l'URSS, contrairement à la prédiction d'une historienne occidentale. Une anecdote court. « Gorbatchev demande : qui est pour ? levez les chéchias ! » L'accession à la langue russe, et à la fonction publique soviétique reste dans ces pays une promotion sociale. Le Kazakhstan multinational est devenu l'allié principal du Centre.

Pendant très longtemps, on a attendu durant, les années 20, un Thermidor soviétique. On pensait que les classes sociales anciennes finiraient pas reprendre le dessus, comme en Thermidor, que les nouveaux Jacobins se dévoreraient eux-mêmes, qu'un Napoléon viendrait sagement récolter les fruits de la culture révolutionnaire. Les nouveaux Jacobins se sont entre-dévorés, Staline est venu, Brejnev et la terreur douce ont pris le relais : la nouvelle classe restait au pouvoir, et en jouissait. Était-ce là Thermidor ? Non, évidemment. Mais nous y arrivons peut-être aujourd'hui. Les nouveaux muscadins, les nouveaux millionnaires sont là, et le candidat Ryjkov y a fait expressément allusion dans son émission électorale de mercredi soir. La chasse aux spéculateurs était un de ses mots d'ordre. Le vice-président qu'il s'est choisi est le général Gromov.

Eltsine fut, jeudi soir, sur la première chaîne de TV soviétique, fidèle à lui-même : un peu figé, un peu « populiste » (il ôte son veston à mi-émission), toujours calme face aux questions provocatrices sur sa vie personnelle, sur les attentats contre lui, sur une histoire de terrain qu'il aurait acquis pour y construire une datcha. Son programme ? augmenter le salaire minimum, les pensions, les bourses. Sa principale source de revenu ? les 47 milliards de roubles qu'il reprendra à l'Union. Les Russes des autres Républiques ? Loin de les oublier, il leur a obtenu des droits égaux grâce aux accords directs avec la Lettonie et l'Estonie. Les 43 mines en grève ? ce sont les mineurs qui nous ont sauvés de la dictature, entre janvier et mars. « Le mouvement ouvrier a arrêté la contre-attaque de la droite ». La propriété privée de la terre ? Oui, mais sans droit de revente pendant dix ans. Il évoque sa rencontre avec le patriarche Alexis II, la décision de restaurer la vie spirituelle en Russie : oui il faudra reconstruire l'immense temple du Christ Sauveur, dynamité au début des années trente. Et surtout il faut une réforme économique rapide, car l'ancien système veut prendre sa revanche. Il faut aller plus vite que lui. Pour la première, fois en mille ans d'histoire, la Russie va élire son président. C'est le premier pas vers sa renaissance.

Venu du système, mais en lutte mortelle avec lui, voici le vrai tombeur du système, et mes cinq Soviétiques voteront pour lui, du moins ceux qui ne seront pas en voyage à l'étranger...

(*Juin 91*)

Non-retour ?

Retour à la table des matières

On était le 29 mai, au centre historique de Moscou, sur la place du Manège. Un long suspense venait de s'achever ; depuis trois jours et trois nuits, on attendait le nom du président de la République de Russie, pas un chauffeur qui ne demandât quand je montais dans son taxi ; « Est-il élu ? ». Il, c'était, bien sûr, Boris Eltsine. Et voilà qu'il était élu, et que, malgré l'interdiction de manifester dans le périmètre des boulevards de ceinture de Moscou, un meeting s'improvisait autour d'une remorque de camion et d'un simple porte-voix. On voyait flotter le drapeau russe tsariste à bandes horizontales blanc, bleu et rouge, ainsi que le drapeau du mouvement indépendantiste ukrainien Rukh. Des pancartes disaient — « Gorbatchev, ton crédit est épuisé ! » ou encore « Apparatchiks, baissons vos salaires, au lieu d'augmenter les prix ! », ou encore : « Les Moscovites ne se laissent pas berner par les Kouzmitch ! » (Kouzmitch est le patronymique de Ligatchev). Dans la petite foule, les vendeurs de journaux libres en profitent pour proposer leurs feuilles ronéotées : « Le mot libre, organe du Parti de l'Union Démocratique », avec en exergue Herzen : « Où le mot n'est pas mort, l'action est possible ! », le « Messager de la Démocratie chrétienne », la « Chronique des électeurs », dont le slogan est « Sans Lituanie libre, pas de Russie libre ! », « La dignité civique », qui représente, elle, le parti ressuscité des Constitutionnels-

Démocrates de Paul Milioukov, et puis encore « La vie nouvelle », « hebdomadaire indépendant Social-Démocrate », qui lance ce cri en manchette : « Arrêtons l'occupation de la Lituanie ! ». Ce n'est pas tout : voici « L'assemblée Constituante », autre journal de l'Union démocratique : l'ange de la Colonne Alexandrine, à la gloire d'Alexandre I, se profile au-dessus d'un éditorial qui dénonce les villages de potemkine de Gorbatchev. On trouve aussi les publications baltes en russe qui, elles sortent de typographies moins artisanales, et qui ont passé à travers le blocus : ce sont « La concorde », de Vilnius, ou « Atmoda », de Riga. N'oublions pas l'hebdomadaire satirique « Iskra », (l'Étincelle), du nom de la première publication bolchevique, avec sa manchette : « Parias de tous les pays ! de qui riez-vous ? — De vous-mêmes, voyons », formule qui associe le Manifeste communiste à la comédie de Gogol le Révizor.

Depuis la manifestation monstre du 25 février dernier, c'est une des preuves, bon-enfant, que la tolérance est revenue en Russie, après un exil de soixante-dix ans. Un officier de police vient annoncer qu'il est avec le peuple et on l'applaudit gentiment. Au cœur de la capitale ces drapeaux tsaristes, ces journaux insolents qui ironisent « À nouveau le spectre du communisme erre à travers l'Europe, mais cette fois-ci il a tend sa sébile »... Deux thèmes prédominent dans la liasse que j'ai achetée (un rouble par titre) : la solidarité avec les Baltes, par exemple ce mot adressé aux Russes de Lituanie : « Vous vivrez mille fois mieux sous n'importe quel autre régime ! », et la révision du mythe léninien, avec des articles sur la naissance du goulag sous Lénine, la persécution des socialistes, la responsabilité de Lénine dans le déclenchement de la guerre civile.

En trois mois, l'évolution des esprits a été vertigineuse. Les humeurs des amis, des gens interrogés, sont apocalyptiques, le crédit de Gorbatchev est en chute libre. Chacun passe du désespoir à l'espoir fou, comme un enfant qui hésite entre rire et pleur... Pourtant tout ne va pas si mal, l'éducation politique du peuple russe se fait à un rythme que l'on n'aurait jamais osé imaginer il y a un an : Moscou a un maire réformateur, Gavriil Popov ; Leningrad, dont on disait que c'était une ville d'antisémites et de pogromistes, s'est donné une municipalité réformatrice en flèche, a fait appel à Anatole Sobtchak, devenu conseiller municipal à l'occasion d'un scrutin partiel, puis maire dans la foulée. Il explique sa politique dans une interview ; il est entré au Parti il y a un an et demi, il attendra le résultat du XXVIIe congrès avant d'en sortir, il veut casser le blocus des pays baltes, tout comme le nouveau président de la RSFSR, Eltsine. Tous ces défis tranquilles à l'autorité ombrageuse du Président ne sont-ils pas autant de signes qu'il y a des forces montantes, que l'on n'en est plus à « Gorbatchev ou le chaos » ? Partout des luttes acrimonieuses sont engagées contre le Parti pour le déposséder de journaux, de bâtiments, de prébendes. On publie la liste des attributions d'appartements à des apparatchiks durant ces derniers mois. Car les apparatchiks sont là, bien sûr, et ils ont obtenu une très impopulaire augmentation de salaire, pendant que M. Gorbatchev se faisait attribuer des datchas et une pension pour le cas où... Ce n'est pas cela qui a augmenté sa popularité, évidemment.

Il y a 18 millions de membres du Parti, et partout ils sont en réunion pour élire leurs envoyés au XXVIIIe Congrès, et discuter des plateformes électorales. Au programme : le passage à l'économie de « marché socialiste », le Parti à l'armée (faut-il supprimer les agitateurs politiques du Parti), l'éventuelle autodissolution, ou l'opportunité d'un *mea culpa* pour le passé... À l'Académie des Sciences, l'autodissolution et le *mea culpa* ont été rejeté par une large majorité. « Ce sera dur, mais il faut essayer... » déclare Sobtchak. Beaucoup ont l'impression que c'est la dernière chance. Tout craque, le Grand théâtre est fissuré, et ses acteurs protestent contre l'arbitraire de la direction, l'aéroport de Vnoukovo se met en grève, les mineurs, trompés l'an dernier, remettent ça. Il faut dire que le chaos économique saute aux yeux du plus innocent des observateurs. D'abord l'extraordinaire illogisme des réformes et contre-réformes : le touriste étranger change son franc suisse à 25 centimes pour un rouble, ce qui met à rien le prix nominal des choses, mais elles sont fantomatiques, tandis que dans les « beriozka » (magasins d'alimentation à devises) c'est un cours dix fois plus cher, et il y a queue. La pauvreté est le sujet de beaucoup de conversations, et le moteur de beaucoup d'actions, mais le triplement du prix du pain, annoncé par le premier ministre Ryjkov, suscite la colère, et laisse présager une chute et fin d'ancien régime : « Vlà not' premier ministre qui pleure ! » me dit une femme de charge de l'hôtel de l'Académie des Sciences, en entendant Ryjkov se plaindre du ton excessif des polémistes au Parlement.

Il y a guerre civile dans le sud de l'empire, et déjà six cent mille réfugiés, dit-on. Des soulèvements éclatent sur la rumeur qu'on va leur attribuer des appartements. L'URSS est à bout de souffle et ne peut pas reloger tant de réfugiés, plus les militaires de retour de Tchécoslovaquie et d'ailleurs. On va vendre les Kouriles au Japonais, dit-on, va-t-on nous vendre par morceaux ? Plusieurs municipalités de province ont interdit les « coopérateurs », c'est-à-dire les commerçants privés, qu'on a pillés ici et là. À Moscou le maire libéral édicte qu'il faudra montrer son « passeport intérieur », et prouver qu'on est moscovite, pour acheter à manger dans la capitale. Que feront les visiteurs, les étrangers, les provinciaux de passage ? Les files triplent : les caissières n'ont pas le regard d'aigle des soldats de la frontière pour vous dévisager, elles prennent leur temps... Le trafic est commencé : les petites vieilles pourront louer leur passeport, après tout ce n'est pas un mal, elles amélioreront leur pension infime. En un sens c'est la féodalité qui s'instaure : chacun son fief, ses péages, ses contrôles. L'hypothèse d'une Russie se désagrégeant en six ou sept morceaux est envisagée par plusieurs de mes interlocuteurs. Il n'y a plus de frontière entre le réel et le fantastique, et le *Non-retour* d'Alexandre Kabakov, qui décrit une Moscou de 1992 en proie à des tontons macoutes et des tireurs fous décrit bien la complaisance du public à l'humeur apocalyptique. Au fond d'une cave où il s'est réfugié, un personnage énonce : « L'anomalie qui tuait ce pays à petit feu depuis près d'un siècle a été supprimée ; supprimée de la seule manière possible : par une intervention chirurgicale ». Kabakov, Dieu merci, n'a pas encore eu raison : les petits pas de M. Gorbatchev ont sans doute dépassé ses propres intentions, mais ils ont enclenché

un glissement énorme vers le retour de l'homme naturel, et la chimère de l'homme nouveau est loin.

(*Juin 91*)

Vers une Russie libre

Retour à la table des matières

Le soir de l'élection de Boris Eltsine je me trouvai sur la place du Manège à Moscou, à deux pas de la Place Rouge, et j'assistai à une manifestation politique spontanée, organisée par des partisans de Boris Eltsine auxquels s'étaient mêlés des Verts, des nationalistes ukrainiens, des protestataires de bords variés.

Ce n'était qu'une toute petite manifestation, bien pacifique, avec un camion et un mégaphone. Mais elle avait lieu dans le périmètre sacré du centre de la capitale de l'empire qui naguère encore nous semblait immuable, intangible, figé à jamais dans le rite du « socialisme établi », ou de « l'utopie réalisée ». Dès l'élection du maire libéral de Moscou, Gabriel Popov, en avril dernier, la Présidence avait édité un décret pour se réserver le droit exclusif d'autoriser les manifestations politiques dans l'intérieur des boulevards circulaires anciens de Moscou. On vit ce jour là que l'oukase présidentiel ne préoccupait vraiment personne : pas un policier ne tenta de mettre fin au rassemblement. De jeunes soldats regardaient et écoutaient, comme fascinés. De plus grandes manifestations ont déjà eu lieu, en particulier le 25 février, mais celle-ci était pour moi la première à laquelle j'étais témoin, en trente ans de symbiose professionnelle et émotionnelle avec la Russie... Devant mes yeux elle était comme la preuve tangible de ce changement extraordinaire qui est en marche en Russie : la naissance d'une Russie démocratique et libre.

On ose à peine coucher sur le papier ce vieux rêve des exilés du 19e siècle, comme Herzen, tant l'histoire russe semble contraire à la naissance de cette Russie libre, tant le pays, après sept décennies de confiscation du pouvoir par une fraction intolérante de la social-démocratie russe, les bolcheviks, fraction perpétuée par auto-reproduction, et massacres des opposants, fraction devenue une sorte de classe mandarine armée d'une idéologie enseignée dès le berceau. Aujourd'hui l'expression et les livres « antisoviétiques » d'un émigré célèbre, Avtorkhanov, inventeur de « la Partocratie », se retrouvent partout, tous y recourent pour expliquer ce qui est arrivé à leur pays : la confiscation du pouvoir par un Parti.

La partocratie précisément est sur la défensive. Politiquement, on le voit bien dans les préparatifs du Congrès de ce Parti gigantesque dont on ne sait pas s'il résistera à la tempête, s'il se fractionnera, — comment le Parti communiste de l'Union pourrait-il subsister quand partout les partis « Républicains » prennent le dessus, et que vient d'être ressuscité le Parti communiste russe, supprimé en 1925 pour cause de double usage avec le Parti de l'Union. Ce qui se passe à l'intérieur de ce Parti de 18 millions de membres est capital ; les forces s'y regroupent : d'un côté tous les conservateurs, si l'on veut appeler ainsi l'armée des apparatchiks qui

campent sur ses privilèges : les appartements attribués en dehors de toute liste d'attente, les maisons du centre des villes confisquées, restaurées à grand frais, et dont les habitants sont systématiquement chassés vers les banlieues, les cliniques d'accès réservé, les maisons de repos dans les anciennes demeures princières... La masse des « permanents » du Parti est prête à se rebeller contre celui qui a déclenché tout le mouvement, c'est-à-dire M. Gorbatchev. Jusqu'ici l'habileté majeure de Gorbatchev a précisément consisté à faire avaler au Parti, représenté par le Comité Central, des changements importants, des renoncements de taille (comme l'article 6 de la Constitution), des mises au rancart de vieux leaders brejnéviens, bref à entraîner le Parti sur la voie d'une modernisation qui comportait une part de hara-kiri. Mais aujourd'hui les camps se dessinent de façon plus tranchée : les conservateurs se rebiffent et se regroupent, les réformateurs aussi, il y a contestation directe de l'autorité du Secrétaire Général, et le moment n'est peut-être plus éloigné où Gorbatchev devra renoncer à ce poste, voire même, en sera délogé.

À vrai dire, c'est le pas nécessaire que l'on attend de lui pour confirmer la démocratisation en cours. Lui-même grandi dans le sérail, Gorbatchev a encore des réactions d'apparatchik sur certains points, mais le réalisme politique l'a poussé certainement beaucoup plus loin qu'il ne voulait et l'élection de M. Eltsine, quoi qu'on pense de cet homme lui aussi sorti du même sérail, naguère un de ces satrapes locaux du Parti qui régnaient sans partage sur Sverdlovsk, self-made man, dont la philosophie politique semble hésiter entre la démagogie et un certain nationalisme. De toute façon l'élection, en face du Président, d'un homme qui s'est opposé personnellement à lui est une chose bonne pour la Russie. La pyramide est ébréchée.

Les Parlements de Russie, de Moldavie, de Géorgie, d'Ouzbékistan annoncent que les lois soviétiques passeront chez eux derrière les lois de l'Union. Cela aussi est une bonne chose : d'abord, cela conforte des Lituaniens, et puis il vaut mieux compliquer le jeu par des dispositions législatives que par des insurrections. Tout le monde sait que les structures de l'Union devront changer de façon fondamentale, que l'empire né sous Ivan le Terrible et achevé à la fin du 19e siècle, puis complété par Staline, a vécu. L'empire européen de l'est a été bradé en hâte par M. Gorbatchev avant la fin de 1989. La hâte fut si grande que beaucoup imaginent qu'il y avait un accord secret avec les Américains pour mettre fin avant 1990 à cet empire qui menaçait d'éclater dangereusement. Nous allons en connaître le prix de « vente » avec les crédits colossaux que M. Kohl va accorder à l'URSS.

Si l'on réfléchit à la situation actuelle. on est frappé par le contraste entre une situation politique beaucoup plus évolutive et saine qu'on n'aurait pu le penser — des réformateurs élus un peu partout, des élections qui se passent normalement, un peuple russe qui s'avère beaucoup plus prêt à l'exercice de la démocratie qu'on ne le croyait — et, d'autre part, des cauchemars et rumeurs apocalyptiques qui enfument tous les cerveaux, qui circulent comme des éclairs, des bruits de

pogromes, des gens qui ont peur pour la sécurité de leurs enfants... Les mineurs font des grèves raisonnées, argumentées, ils se font maintenant conseiller par certains réformateurs de la capitale, et un processus rappelant celui de Solidarité en Pologne est enclenché : c'est-à-dire la renaissance d'une force politique ouvrière, alors que le Parti avait dépouillé la classe ouvrière de toute influence (évidemment il manque encore pour obtenir la formule polonaise le mélange *sui generis* d'ouvriérisme, de christianisme, et de résistance nationale).

Il s'agit de savoir maintenant si les nombreux partis socialistes, chrétiens, libéraux qui viennent de se former pourront accéder à des dimensions normales, et devenir des prétendants réels à une place politique. Et si le Parti communiste va se scinder, et comment. Enfin si les libéraux réformateurs élus dans les grandes villes comme maires sauront faire leurs preuves en tant que réformateurs économiques, pour l'instant ils se sont contentés de faire comme les autres, c'est-à-dire d'interdire les achats de produits alimentaires aux étrangers à la ville : chacun pour soi !

Au fait la fuite des cerveaux est en train de prendre une dimension alarmante, et elle a déjà provoqué des cris d'alarme dans la presse. Ce sont surtout des Juifs qui partent, parce qu'ils ont plus de points de chute que les autres, et sont, peut-être, moins attachés au pays, et parce qu'il y a ces rumeurs de pogromes, que rien ne justifie dans la réalité des faits. Mais en fait ce n'est pas une émigration juive, c'est bien autre chose : beaucoup veulent quitter le navire avant qu'il ne sombre. C'est qu'en effet on ne voit pas comme le passage à la libre initiative aura lieu. Les analystes sont tous d'accord que c'est là la seule voie possible, que la raison fondamentale de l'échec massif qui fait qu'aujourd'hui la Russie, à plusieurs égards, est entrée dans le « tiers monde », c'est l'éradication de la libre entreprise en conjonction avec un système politique dont la première caractéristique était l'impossibilité de se réformer. Le monde libre d'en face n'a rien d'unifié ni d'homogène, hormis une beaucoup plus grande capacité permanente à se réformer, à dialoguer, à intégrer les révoltes dans le processus de gestion des pays.

J'ai parlé de Tiers Monde : que l'on ne croie pas que c'est mon invention : on a trouvé l'expression jusque dans la bouche du ministre des Affaires Étrangères. Les Russes découvrent en effet que, par certains côtés, leur pays est en voie de se tiers-mondiser : laisser-aller général, industrie monumentales de façade, et inefficaces, délabrement social et pullulement de maffias de toutes sortes. Il y a eu « Moscou Troisième Rome » (formule que le moine Philarète avait inventé pour Ivan le Terrible, et signifiant qu'après la chute de Byzance, deuxième Rome, l'Empire du monde se déplaçait à Moscou...), et voici, pourrait-on dire avec un vilain jeu de mots, l'étape de « Moscou Tiers Monde » !

La réforme politique est peut-être en bonne voie, ce qui ne veut pas dire que des soubresauts soient exclus, mais en cinq ans que de chemin parcouru ! Mais la réforme économique est, elle, au point presque mort. Tout le monde stocke, les magasins sont plus vides que sous Brejnev. Les entreprises passent des accords de

troc avec des kolkhozes pour avoir des produits alimentaires. C'est un nouveau féodalisme : l'URSS tombe en morceaux, en fiefs aux frontières infiniment dentelées. Et, bien entendu, le nombre des exclus, des miséreux grandit. Il faut absolument être dans un des systèmes féodaux pour survivre. Les problèmes sociaux et humains sont gigantesques : enfants irradiés de Tchernobyl, que l'on voit à la TV, mais pour qui on fait très peu de chose, puisque le système des hôpitaux est en ruine, personnes âgées qui meurent de faim, 600 000 réfugiés du fait de la guerre civile commencée dans le sud de l'Union, etc. etc.

Tout maintenant est dit, est montré, est publié. Il en résulte une information hypertrophié et même paralysante : le sentiment d'impuissance grandit dangereusement. On n'en est plus à compter les impertinences de l'émission « Vzgliad » à Moscou, ou « La Cinquième roue » à Leningrad, elles sont attendues chaque semaine, leurs animateurs ont été élus députés, tant ils sont populaires. Là n'est plus le problème, mais le mot apparaît pour ce qu'il est aussi : un constat d'impuissance. Il faut apprendre la patience des grandes politiques, il faut savoir faire des choix d'urgence. Point ne suffit de dénoncer, de brocarder. Les gens en place ont la peau dure, les injustices supportent très bien leur mise au grand jour, les massacres du passé sont connus, mais les bourreaux filent tranquillement leurs jours de retraite dorée avec des pensions hors-cadre, dites « pensions personnelles ».

On a bien créé une sorte de nouvelle propriété privée, voulu redonner la terre à ceux qui la travaillent, mais les nouveaux fermiers se disent dépossédés par les soviets locaux, accablés par les brimades, bref l'embryon de propriété privée de la terre est menacé par l'appareil existant : dès que quelqu'un réussit, on lui confisque tout, c'est le vieux réflexe bolchevik, c'est le vieux ciment de la haine, qui a tout tué en Russie. Nombreuses sont les autorités locales qui ont interdit les « coopérateurs », c'est-à-dire les commerçants privés. Et, ô paradoxe, ce ne sont pas forcément des autorités anciennes, ce peuvent très bien être des libéraux fraîchement élus, poussés par leurs administrés à lutter contre la spéculation. Or de la spéculation, il y en a évidemment, mais ouvertement, alors que l'ancien système la rejetait dans l'ombre. Dans un système de pénurie extrême, comment l'éviter ?

Pourtant une chose est certaine : un point de non-retour est atteint la société civile a réapparu, alors que le principe du communisme était de la faire disparaître. Il faut lire à ce sujet, pour s'éclaircir les idées, le livre de Miklos Molnar *La démocratie se lève à l'Est* (*Société civile et communisme en Europe de l'Est* : *Pologne et Hongrie*) [1] un maître livre qui porte sur la mort et la renaissance de la société civile dans des pays moins longtemps soumis au communisme. Analysant l'agonie actuelle d'un système qui jumelait empire et partocratie dans une formule que Hannah Arendt avait baptisée totalitarisme, mais qu'elle même avait tenté de nuancer, et que Molnar nous invite, chemin faisant, à repenser sérieusement,

[1] PUF, Paris, 1990.

puisque ce totalitarisme a subi des évolutions qui semblait impossibles, l'auteur de cet essai se réfère essentiellement à la Pologne et à la Hongrie et montre combien les cultures intellectuelles et politiques différentes d'un pays à l'autre ont joué dans la résistance au totalitarisme. Il examine la « démocratie d'ombres » qui avait été mise en place, avec des servants intellectuels (qui n'ont pas tous disparu, même chez nous), puis les résistances insurrectionnelles et réformatrices qu'il y a eu tout au long de l'histoire de cet empire communiste, puis les « partenaires ennemis », en particulier le rôle de l'Église, partout important, dans la mesure où la dimension de l'homme religieux n'a pas été fondamentalement éradiquée, bien au contraire, et enfin la naissance du mouvement qui a sans doute donné le branle décisif à l'écroulement du système, Solidarité. Pour finir, il analyse les « espaces libérés », la famille, la société civile reconquise, l'histoire et la mémoire.

« *Probablement un régime de parti monopolistique serait menacé de mort s'il était affecté, corrompu par l'esprit démocratique du compromis* ». Cette citation de Raymond Aron, que Molnar met en exergue, peut aider à comprendre la débâcle actuelle d'un système, qui nous a si longtemps paru en béton. Non seulement l'Europe de l'Est a dans plusieurs de ses pays élaboré des compromis, mais elle a même dissous ses partis communistes. En URSS, les compromis s'esquissent. Le triangle dont parle Molnar : « Moscou, Parti, société civile » explique selon lui la marche des choses en Europe de l'Est ; pour l'URSS elle-même, on serait tenté de parler d'un autre triangle qui est « Périphérie, Parti, Société civile », entendant par périphérie les marches de l'Empire qui réclament explicitement leur émancipation, de la Baltique à l'Asie Centrale.

La désagrégation du pouvoir n'en est évidemment pas encore au même degré en URSS et en Europe de l'Est. Molnar parle d'implosion due à la caducité des fondements idéologiques, au manque de combativité, et à l'incapacité de renouvellement. En Russie, il y a explosion sur les marches de l'empire, début d'implosion au centre. La réforme entreprise a révélé, ou plutôt contribué à recréer, une société civile que l'on ne voyait pas, et qui s'explique d'une part par la résistance de l'homme « ancien » au totalitarisme, et d'autre part aussi, en partie, par les effets d'une instruction technicienne assez généralisée, et qui a formé des esprits moins dociles qu'on ne le croyait. La calcification du Parti, engoncé dans sa gangue de privilèges, et maître absolu, donc aveugle, du pays a évidemment joué un très grand rôle. L'Occident n'a pas joué de rôle actif direct, mais un énorme rôle de « présence » : ses radios étaient écoutées par des millions de gens, et le sont toujours, et elles rendaient présentes des réalités, qui étaient en contradiction absolue avec l'Idéologie enseignée (la paupérisation absolue du prolétariat capitaliste, etc.).

Un des graves nombreux problèmes de la Russie, tels qu'on peut les voir dans le tableau troublé d'aujourd'hui, c'est la naissance de partis qui représenteraient les intérêts économiques et sociaux des classes dont les intérêts s'opposent en URSS. Par exemple il y a, il restera un grand parti des nantis du régime. Il est probable

qu'il vaudrait mieux que cela apparaisse nettement sur l'échiquier politique. Il y a, et il y aura, un grand parti de gens qui refuseront l'occidentalisation excessive du pays, son américanisation des mœurs, sa « macdonaldisation », le déferlement du rock, etc. Il est bon que ce parti national conservateur apparaisse au grand jour, inspiré peut-être par l'écrivain Valentin Raspoutine.

L'Église sort grandie de sept décennies d'humiliations et de persécutions : certes, elle a des dirigeants timorés, et nous ne savons pas encore si le nouveau patriarche Alexis, ancien métropolite de Leningrad et de Ladoga saura lui donner une voix, parler haut et clair des problèmes moraux qui assaillent le pays, mais en tout cas il y a déjà des laïcs chrétiens pour fonder des partis et des « forums » chrétiens, et qui rêvent d'une force « démo-chrétienne ». Nous donnons ci-après leur déclaration. Il faudra que les nouveaux paysans, si l'on parvient à recréer une classe paysanne, soient unis et représentés. L'interminable débat parlementaire qui fascine actuellement la Russie, et dont se moquent cruellement les chansonniers récemment apparus, préside à une propédeutique à l'échelle de la nation : réapprendre la liberté. Entre le sourire douloureux des enfants de Tchernobyl sur l'écran de TV, la colère grandissante face aux magasins vides, la mise en place de contre-pouvoirs face à la nouvelle présidence et l'avalanche de révélations et de dénonciations sur le cataclysme industriel, écologique, moral des décennies d'utopie perdue l'homme russe peut se sentir découragé, ou sombrer dans une mortelle acédie, ou se vouer à des démagogues de toutes sortes. Pour l'instant, dans les occasions où il l'a pu, et dans l'éventail les possibilités qu'il a eues, il a voté calmement pour des hommes nouveaux, et qui disait « ça suffit ». C'est déjà beaucoup, et nous devrions le saluer. M. Gorbatchev, quoi qu'il arrive, restera comme l'homme qui a lancé de la grande réforme qui a déclenché la libération de la Russie, et l'homme des petits pas lents, qui a fait cadeau au pays d'une denrée précieuse : le temps de reprendre le souffle, et d'apprendre l'exercice des libertés. Espérons qu'il reste encore assez de cette denrée avant l'explosion !

(*Juin 1990*)

Déclaration du Forum Chrétien Social (FCS)

De longues années d'oppression et d'ostracisme ont désappris aux chrétiens pensants de notre pays la participation active à la vie sociale. Seuls quelques isolés avaient la hardiesse d'exprimer tout haut leurs convictions. Cette impossibilité d'exprimer et de défendre des positions sociales ont fait de cette habitude une deuxième nature. Beaucoup l'ont même prise pour une vertu. Cependant nous estimons que la période critique que connaît notre pays exige que les chrétiens reconnaissent leur responsabilité devant la société. Les chrétiens ont l'obligation de prendre part aux débats de la société sur l'avenir du pays et, à la mesure de leurs moyens, de contribuer à trouver des voies constructives, démocratiques et pacifiques pour sortir de la crise.

Nous sommes conscients que les forces hostiles aux idéaux de liberté de démocratie et des droits de l'homme s'efforcent en ce moment d'utiliser le christianisme dans leurs propres buts. Nous sommes persuadés de l'incompatibilité des idéaux chrétiens avec ces prétentions, nous les condamnons, et nous nous opposerons à eux. Nous appelons tous les chrétiens attachés aux idéaux de démocratie, de tolérance religieuse et nationale, indépendamment des divergences politiques, à prendre part au

Forum Chrétien Social, dont le but est de rechercher les moyens d'appliquer la morale chrétienne et les idéaux chrétiens à la solution des problèmes sociaux et politiques.

Éditorial du Messager de la Démocratie chrétienne, *Hebdomadaire de l'Union chrétien démocratique de Russie. (12 mai 1990)*

Message à la population russe de Lituanie.

Le peuple russe pendant toute la durée de la période soviétique a toujours et partout été une monnaie d'échange entre les mains des communistes. Nous exploitant et utilisant, nous les Russes, comme un matériau pour leurs buts criminels, ils ont jusqu'à aujourd'hui démoralisé et privé de ses racines originelles notre grande nation et ont également monté contre nous les autres peuples.

(...) *Nous sommes persuadés que dans une Lituanie libre vous vivrez plus richement et mieux que nous, et que très vite vous n'aurez plus aucun problème en rapport avec les gens d'autres nationalités. Nous vous appelons à refuser les appeaux de Gorbatchev, et à soutenir le peuple lituanien dans son combat pour l'indépendance. Ce n'est que dans le combat contre l'impérialisme et la dictature du Parti Communiste que nous pourrons compter sur notre renaissance nationale et culturelle.*

L'apprenti-sorcier pris au piège

Retour à la table des matières

En mars 1985 il est devenu le septième Secrétaire général du PCUS, après Lénine, Staline, Khrouchtchev (dont la chute ressemble beaucoup à la sienne), Brejnev, Andropov et Tchernenko ; en septembre 88, il a succédé à Gromyko à la tête de l'État, en mars 1990 il est devenu président élu par le Parlement (mais un cinquième des députés a voté contre lui). Il a fabriqué et prononcé des milliers et des milliers de mots, parmi lesquels ceux de *glasnost* (qui signifie publicité d'un fait ou d'une décision) et de *perestroïka* (qui signifie transformation, mais le mot pris absolument ne veut rien dire : transformation de quoi ?) sont entrés dans le vocabulaire politique international comme mots fétiches. Il a mis fin à l'empire soviétique extérieur, celui des marches occidentales, et la chute du mur de Berlin a été l'apothéose de cette politique, il a arrêté les agissements du KGB dans certaines parties du monde, où les guérillas se sont miraculeusement éteintes. Il a mis fin à la guerre froide, ruineuse pour la Russie.

Il a téléphoné à l'académicien Sakharov en décembre 1986, et il a libéré les détenus politiques. Il a rusé avec les satrapes de son propre parti, se jouant d'eux de plenum en plenum, instaurant des candidatures multiples aux élections pour déloger les dinosaures. Mais, apprenti-sorcier, il a été dépassé par le mouvement de libéralisation qu'il avait déclenché. Les électeurs ont pris au sérieux leur liberté de choix, on a vu les capitales du pays élire des démocrates qui le contournaient sur sa gauche : Popov à Moscou, Sobtchak à Leningrad, qui devait redevenir Saint-Pétersbourg après un référendum de la population. Les indépendantistes sont arrivés au pouvoir, à la suite d'élections, dans les républiques baltes, en Ukraine, en Transcaucasie, dans certaines républiques d'Asie centrale.

Que voulait-il ? Était-il sincère ? Dans un gros livre argumenté Michel Heller a soutenu qu'il était un pur produit du Parti, je cite la conclusion du livre : « À la question : pourquoi Gorbatchev a-t-il entrepris la « perestroïka », il n'est qu'une réponse : pour repousser au maximum la chute du régime soviétique. » Je partage cette conclusion, mais je pense qu'il faut aussitôt la corriger par une précision capitale : il a été dépassé par la société russe, qui était beaucoup plus prête à faire usage de la liberté que ne l'imaginait l'apprenti-sorcier, et avec lui tous les kremlinologues du monde, et tous les chefs des gouvernements occidentaux. Il était sincère, mais ne comprenait pas qu'on s'opposât à lui : sa rudesse, voire sa grossièreté, face aux indépendantistes arméniens le prouve. Lors de son voyage à Vilnius en janvier 89, il avait tenté de convaincre les Lituaniens qu'il était la « seule issue » pour reprendre le titre d'un recueil écrit par ses amis libéraux de l'époque, sous la direction de l'historien Afanassev. Ses discours interminables se ressentaient fortement de la logorrhée des activistes du Parti, or il était un apparatchik du Parti parvenu au faîte du pouvoir.

Né en 1931, près de Stavropol en Russie du sud, il avait un grand-père président de kolkhoze, et un père tractoriste, c'est-à-dire appartenant à l'élite communiste des campagnes. Doué pour les études, il avait fait la faculté de droit (« la faculté de l'inutile » comme l'a baptisée Youri Dombrovski), puis s'était lancé dans une typique carrière d'apparatchik, d'abord dans le Komsomol (les Jeunesses communistes), puis à la direction de la province de Stavropol, dont il devint le premier secrétaire, c'est-à-dire le satrape absolu, en 1970. En 1978, il remplace son protecteur Koulakov comme secrétaire du Comité central chargé de l'agriculture, et en 1979, il entre au saint des saints, le Politburo. Eltsine aussi a été premier secrétaire de province, mais il était ingénieur, et non juriste. Et la crise de l'automne 88, où Eltsine fut démis du Politburo, son ascension ultérieure comme leader du mécontentement général contre les privilèges du Parti ont fait que leurs trajectoires se sont écartées. L'élection d'Eltsine au suffrage universel en juin de cette année a fait de lui le grand concurrent de Gorbatchev : un événement capital, et qui devait permettre à l'ancien empire bolchevique de passer à un type tout différent de structures, fondées sur un compromis entre parties égales et souveraines.

Gorbatchev frappait par son activité brouillonne, par le flot de mots, « words idle words », qu'il délivrait, incessamment par l'incapacité, depuis un an et demi, à prendre des décisions sans les renverser le lendemain. On discutait du plan des cinq cents jours (nécessaires à la réforme économique), Chataline s'opposait à Abalkine, puis tout s'évanouissait et devenait « le plan des mille et un jours », comme titrait le journal *L'indépendant.* Les républiques non russes déboulonnant tour à tour toutes les statues de Lénine, il éditait un oukase sur la préservation du patrimoine statuaire de l'Union, et tout le monde savait que ça n'avait aucun sens. La « guerre des lois » entre le centre et les républiques faisait rage, et paralysait tout le pays, réduit à de gigantesques pratiques de troc entre individus, entre entreprises, et entre républiques (le « barter »). Mais il y avait plus grave : les

« bérets noirs » des troupes spéciales se moquaient à l'évidence du chef des armées, et suivaient d'autres ordres que les siens : à Tbilissi lors de la tuerie à coup de pelles de sapeurs devant le siège du gouvernement, en mars 89, à Vilnius, le 13 janvier dernier, et tout récemment encore avec le guet-apens contre des douaniers lituaniens : il ne sévissait pas, il n'approuvait pas explicitement, et le résultat était une chute spectaculaire de la confiance en lui.

Au fond, le drame a commencé lorsqu'il a perdu son premier groupe de conseillers libéraux, le dernier en date étant Yakovlev, dont la rupture récente avec le bolchevisme fut fracassante ; ceux-ci passaient à Eltsine ou fondaient la presse indépendante russe, née au début de 1991, et qui représentait la première presse russe libre depuis 1917. Il croyait habile de faire entrer conservateurs et libéraux dans son Conseil présidentiel, mais il liquidait celui-ci au bout de quelques mois, il prenait pour premier ministre Pavlov, qui avait torpillé son propre plan économique, il gardait le maréchal Yazov qui admettait les débordements des troupes spéciales, et sans doute les ordonnait. Chevarnadze, son bras droit, avait démissionné dramatiquement, en pleine séance du parlement de l'Union, en proclamant le pays en danger de dictature, c'était le 31 décembre dernier ; pendant trois mois on crut que le coup d'État allait venir chaque jour suivant, puis les grèves des mineurs, et leur radicalisme politique (c'est eux qui ont repris les premiers le mot d'ordre de Sakharov d'abolition du monopole du pouvoir du Parti dans la Constitution) semblaient repousser le spectre d'un putsch. Les chars venaient rôder autour de Moscou, les communistes du Parlement russe tentaient un coup contre Eltsine, mais le parlement russe se rebiffait, et votait pour des élections au suffrage universel. Gorbatchev admettait, mais en rechignant, et perdait le bénéfice politique de ce ralliement.

Nous ne devons pas sous-estimer deux réalités contradictoires, et qui laissent présager une tension très forte dans ce pays après le putsch du 19 août. Il existe à présent une Russie démocrate, qui a goûté à la liberté, qui a revécu tout le traumatisme de l'histoire soviétique à travers les bouleversantes révélations qui ont déferlé sur le pays comme un raz de marée, entre autre *l'Archipel du Goulag* de Soljenitsyne. Il s'est formé entre la classe ouvrière et les démocrates russes une alliance qui fait penser à Solidarité. Cette Russie démocratique a emporté les élections lors de l'élection d'Eltsine, mais il y avait un effet d'entraînement, une part du mécontentement peut être canalisée différemment, et c'est ce que les putschistes vont sans doute tenter, en dénonçant mafia et sectes, en flattant à nouveau la fierté nationale. Car il y a l'autre Russie, celle qui a été grugée par l'échange des billets, celle qui est au bord de la misère, celle qui ne comprend pas en profondeur l'auto-lacération qu'a été la révélation des crimes du passé. C'est le syndrome des Atrides. Sommes-nous si monstrueux qu'on le dit ? Le Comité pour l'État d'Urgence, dès ses premières déclarations a fait appel à cette Russie humiliée, et atterrée.

Le trio du Comité d'État de Guerre, Pougo, Krioutchkov et Yazov a-t-il des chances de renverser ce qui se passe en Russie depuis six ans ? Les sondages leur sont cruels. Pavlov, le premier ministre avait 4 % d'opinions favorables le mois dernier... Les chars peuvent-ils imposer comme jadis leur solution ? Je ne crois pas que la Russie et les autres nations de cet ensemble aient goûté en vain à la liberté. L'Ukraine, pour ne prendre que cet exemple, avec son leader Kravtchouk, ne se laissera pas faire. Changer le personnel politique de quinze républiques est une tâche au-dessus de leurs forces. Monter un guet-apens ici ou là est une chose, renverser un profond mouvement dans tout un énorme pays en est une autre. Mais aujourd'hui nous ne savons pas, nul ne sait, quel sera le prix que ce peuple va devoir encore payer. La normalisation, la guerre civile ?

À trop fermer les yeux sur la révolution en profondeur qui s'est ébranlée là-bas, l'Occident a peut-être contribué à ce retour en arrière. À trop favoriser une « realpolitik » contre l'aide aux forces démocratiques, il a laissé Gorbatchev s'enfermer dans cet isolement dramatique, qu'il tentait ces dernières semaines de rompre en s'alliant à Eltsine. Nous n'avons pas assez marqué notre solidarité avec les gens de ce grand pays, en aidant leurs hôpitaux, dans une misère noire, leurs orphelinats, leurs nouvelles institutions caritatives qui luttent contre une effroyable misère morale et physique. Le 7e secrétaire a quitté la scène tragiquement, poussé par sa propre marionnette, Yanaev, et sans doute aveuglé par ses six ans de pouvoir. Mais la Russie démocratique, depuis quelques mois, est en route...

(*19 août 1991, 10 heures du matin*)

Espoir !

Retour à la table des matières

À l'heure où les démocrates russes se rassemblent par milliers, s'exposent aux chenilles des chars, à l'heure où des commandants d'unités russes hésitent à tirer sur leurs concitoyens, à l'heure où naît si dramatiquement une nouvelle citoyenneté russe après sept décennies de tyrannie, il est paradoxal de lire ou d'entendre des commentaires occidentaux qui, une fois de plus, respirent la haine de la Russie, renvoyée à son asiatisme incorrigible. Une certaine kremlinologie du mépris triomphe. On va nous ressortir Ivan le Terrible et Nicolas I. Eh bien, il y a une Russie de la liberté, dans laquelle ont milité beaucoup des écrivains et artistes qui ont fait la gloire de ce pays, arrivé presque dernier au banquet européen, mais qui y prit depuis le début du 19e siècle une place si brillante.

Et ne doutons pas des intellectuels russes d'aujourd'hui. Ils ont joué un rôle de premier plan dans le lent désengagement de la peur, de la paralysie, du mensonge. Selon leurs affinités, ils se sont à nouveau départagés en slavophiles et en occidentalistes, c'est-à-dire en ceux qui mettent leurs espoirs dans un renouveau religieux, un retour à une tradition religieuse de spiritualité russe, et ceux qui

veulent davantage bâtir une Russie laïque et démocratique, où toute école spirituelle aura sa place. Grâce à Radio Liberty nous venons d'entendre les témoignages de ces deux Russies, qui, une fois de plus, se retrouvent. L'écrivain Victor Astafiev, un des plus remarquables écrivains du mouvement dit des « écrivains de la campagne », et Evguéni Evtouchenko, le poète-bateleur de la dénonciation du stalinisme, le hérault du premier dégel, viennent tous deux de lancer un cri d'angoisse et d'espoir à la fois. Evtouchenko parlait du onzième étage de la Maison des Soviets (il est député du peuple), et il rappelait cette tradition d'amour de la liberté qui court à travers toute l'histoire de l'intelligentsia russe. Il déclara son émotion en voyant les si jeunes visages des tankistes que les putschistes envoient contre la foule, et qu'ils forceront peut-être à tirer. Lui-même, après le 21 août 1968, écrivit un beau poème sur les visages d'autres tankistes russes, ceux qui entraient dans Prague, et qui « normalisaient ». « Gorbatchev a commis beaucoup de fautes, dit Evtouchenko, mais en lui le fond paysan et courageux, par moment, l'emportait sur l'apparatchik, et aujourd'hui nous renonçons à lui présenter nos reproches. En dépit de tout, je crois, a ajouté Evtouchenko, que nous continuons d'aller vers le Temple (allusion au film du Géorgien Abouladzé qui fut un moment essentiel de la prise de conscience de l'URSS vis à vis de son passé, de ses crimes, de ses remords). Le poète, pour finir, récita un poème de Pouchkine, qui date de 1818, il était encore tout jeune, venait de sortir du Lycée de Tsarskoe Selo, et s'adressait à un ami hussard, poète, et rêveur de liberté, Tchaadaev, qui plus tard lancera son fameux cri de désespoir de la *Lettre philosophique* de 1836, et sera déclaré fou par le tsar.

Amours, espoir et gloire
Nous ont bercés quelques instants.
Les jeux de la jeunesse
Ont passé comme rêve, ou brume.
Mais le désir encor brûle en nous,
Sous le joug d'un pouvoir fatal.
Notre âme encore impatiente
Perçoit les appels de la patrie.
Nous attendons avec l'effroi de l'espoir
La minute de sainte liberté,
Comme le jeune amoureux –
L'instant du rendez-vous.
Tant que nous brûlons pour la liberté,
Tant que nos cœurs vivent pour l'honneur,
Ô mon ami, consacrons à la patrie
Les nobles élans de notre âme !
Crois-moi, compagnon, elle se lèvera,
L'étoile du bonheur enivrant.
La Russie s'éveillera de son songe,
Et, sur les débris du despotisme,
Elle inscrira nos noms.

N'en doutons pas, d'autres noms s'inscrivent en ce moment-ci à côté de ceux de Pouchkine et de Tchaadaev. Nous ne les connaîtrons peut-être pas tout de suite, malgré l'affairement de nos medias. Mais il s'agit d'hommes qui luttent, et qui se sacrifient peut-être.

(*20 août 1991, 22 heures*)

Tuer le dragon

Retour à la table des matières

L'avenir a fait en Russie un bond de quelques années. Grâce au putsch raté, des hypothèques sont levées, qui auraient encore longtemps grevé l'avenir russe. Les élections de juin dernier n'avaient pas suffi pour que l'énorme *establishment* communiste, habitué à naître, vivre et prospérer dans le giron d'un Parti largement installé dans tous les rouages du pays, se convainque qu'il avait perdu son pouvoir. N'oublions pas que, depuis le premier dégel, celui de Nikita Khrouchtchev, le totalitarisme en Russie était un totalitarisme mou, qui ne réclamait pas l'adhésion religieuse à l'idéologie, mais un semblant de rites d'adhésion. Sans qu'ils s'en rendent compte les *apparatchiks* perdaient le pays pour plusieurs raisons : d'abord à cause de la mollesse même du régime totalitaire, la peur reculait, surtout chez les jeunes ; ensuite parce que les propres classes privilégiées qui formaient le Parti s'embourgeoisaient, et souvent, avaient des rejetons épris du mode de vie occidental, branchés sur les radios occidentales, et même, parfois, convertis à la dissidence ; enfin parce que, malgré bien des défauts, l'énorme système éducatif soviétique, avec ses milliers d'instituts techniques moyens, avait fini par produire une classe moyenne encore très peu consciente d'elle-même, mais traversée d'aspirations au bien-être, à une autonomie intellectuelle. Aujourd'hui, lorsque Zinoviev pense que le système va repartir avec Eltsine pour pivot, il se trompe. Enfin n'oublions pas le réveil de la classe ouvrière. Ce réveil nous a tous étonnés parce que notre information sur elle était inexistante, elle vivait en vase clos, les intellectuels russes n'avaient aucune lien avec elle. Ce lien est survenu quand brusquement on s'est rendu compte que les mineurs écoutaient la voix du dissident Sakharov, et reprenaient ses exigences politiques à leur compte.

Le chat du dramaturge Evguéni Chvarts, dans sa pièce *le Dragon* déclare : « Quand tu as chaud, et que rien ne te pique, le plus sage est de somnoler et de la fermer, plutôt que de fouiller dans un futur incertain. » Longtemps l'URSS a fait comme le chat de Chvartz, mais la *perestroïka,* déclenchée par un Secrétaire général qui, comme tous ses prédécesseurs, a tenté de réformer le système parce que, grâce au KGB, il en voyait la ruine mieux que le commun des mortels, a dérangé le chat, il se mit à faire froid et faim, ça piquait de tous les côtés, et le chat a commencé de fouiller dans le futur incertain. Le putsch répondait à une logique des années 70 : chacun ronronne dans son coin, l'avenir est à exclure de sa tête. Les événements ont démontré que ça ne marchait plus : il y a une société nouvelle, une classe moyenne encore mal assurée, une jeunesse qui n'a jamais connu la peur

de leurs parents. Le dragon qui terrorisait gentiment la ville de Chvarts, et que chacun faisait semblant d'aimer, ne fait plus peur. L'autre jour, à la TV russe, j'ai vu Vladimir Boukovski haranguer la foule place Maïakovski à Moscou, en souvenir du poète dissident mort en camp, Galanskov. L'intransigeance de Boukovski, qui n'a jamais donné la moindre caution à Gorbatchev et sa « révolution du sourire », fait aujourd'hui partie du panorama politique de la Russie, il milite au Parti démocratique, il est au comité de rédaction de l'hebdomadaire « Russie démocratique », dirigé par Bourtine et Kliamkine, à côté d'Elena Bonner. Il y a trois mois c'était impensable.

À la question « Croyez-vous qu'Octobre soit fini ? » un échantillon de sondés a répondu la semaine dernière 55 % oui, 30 % non : voilà qui donne sans doute les proportions d'aujourd'hui entre libéraux et conservateurs en Russie. L'Occident a beaucoup de mal à se débarrasser de sa mise sur Gorbatchev. Mais pour beaucoup de Russes, comme l'écrit Kliamkine, il s'agit d'un manieur d'illusions, d'un contorsionniste qui ne correspond plus aux besoins de la Russie. D'aucuns pensent qu'il a encore un rôle à jouer comme contrepoids au niveau de l'Union, entre les autres Républiques et la Russie. Mais le massacre des garde-frontières lituaniens, qui date de moins de deux mois, enlève toute valeur personnelle à sa conversion à l'indépendance des trois républiques baltes. Les Russes, qui viennent de faire preuve de tant de rigueur et de courage moral, ne peuvent plus s'accommoder de ce manieur d'illusions. Rentrant de Foros, il faisait encore l'éloge du Parti, alors qu'Eltsine avait mis à l'ordre du jour depuis deux mois la « départisation » du pays : chasser le Parti de l'école, de l'armée, du KGB, des entreprises... Un vaste programme, pas si facile à exécuter, puisque depuis sept décennies le Parti est partout, comme la moule sur son rocher.

Ne croyons certes pas que la clarté est revenue dans l'avenir russe. D'abord cette « départisation », qui, en soi, est un programme gigantesque, qui fera une armée de mécontents. On dit que les bérets noirs de Lituanie ont même songé à demander le droit d'asile politique en Occident : les anciennes forces de répression vont changer d'habits, vont se camoufler en démocrates persécutés. Il faudra liquider une multitude d'institutions inutiles ou obsolètes, et qui résisteront passivement. Hier, les hassidim de Moscou occupaient la Bibliothèque Lénine pour qu'on leur restitue les manuscrits confisqués il y a des lustres : un exemple entre mille de tout ce qui attend le pays. Hier, les entrepreneurs de Moscou ont déclaré la ville « zone défavorable à l'entreprise », pour exercer un chantage contre le maire, libéral, mais qui légifère par décret. Une balkanisation de tout l'ancien empire menace. Non loin du congrès des nouveaux millionnaires, des petites vieilles manifestaient, elles, aux cris de « non aux brigands ! » et d'autres, à Saint-Pétersbourg, célébrant pour l'anniversaire du blocus, grommelaient : « Pour quoi avoir changé le nom de la ville ? ».

Il faut parler du risque de la vengeance. Il est normal que l'on demande vengeance un peu partout, et ce n'est que le début. Le KGB s'oppose à l'ouverture

des archives pour ne pas faire naître une guerre civile nouvelle : il y a eu des millions et des millions d'informateurs, le KGB ne fonctionnait pas par l'opération du Saint-Esprit... Le 31 août dernier, s'est réuni le plénum de l'Union des Écrivains à Moscou. À son ordre du jour l'exclusion d'un certain nombre d'écrivains conservateurs accusés de collusion avec le putsch : ce sont Vassili Belov, Valentin Raspoutine, Bondarev, Kouniaev, etc. Parmi eux des écrivains incontestables, et qui ont été des résistants moraux des années 70. Belov a fait face à une assemblée houleuse, disant que, s'il avait fallu, il aurait répondu comme Pouchkine à Nicolas I : oui, sire, j'aurais été avec les conjurés si j'avais pu ! Koriakine, spécialiste de Dostoïevski, a tenu les propos les plus nobles de la soirée, il plaidait pour l'absence de vengeance, il disait : « oui, nous avons eu beaucoup de sorcières, mais nous ne devons pas leur donner la chasse ». C'est déjà très difficile à appliquer entre intellectuels... Nina Andréeva, ce professeur de chimie de Leningrad qui est devenue le chef de file des néo-bolcheviks, a parlé récemment à la TV, et a maudit publiquement Gorbatchev. C'est une opposition flamboyante, réelle, mais qui ralliera peu de monde. Une autre est celle de Belov et Raspoutine : des hommes qui sont désemparés par les événements, par la perte de l'empire, la fin d'une certaine Russie, et qui se fourvoient dans des alliances nauséabondes avec les conservateurs du Parti. Plus grave sera l'opposition de ceux qui ont ou vont changer d'habits ; par exemple le Parti au Kazakhstan, qui avait manifesté son ralliement au putsch, vient de changer de nom, le voici parti socialiste : on prend la dépouille de l'ennemi qu'on a vilipendé pendant des décennies. Ou encore l'Azerbaïdjan, qui vote pour un chef de mafia communiste.

Tout réapparaît en Russie aujourd'hui, et surtout l'Église. Alexis II, hiérarque longtemps compromis avec le pouvoir, a timidement défendu Gorbatchev le 20 août, c'était déjà énorme. Ce qu'il manque encore c'est une alliance solide entre l'Église et la liberté, la liberté de conscience pour tous, y compris les Uniates. Le conflit avec le Saint Siège est une histoire séculaire qui rebondit, qui grève l'avenir de l'Ukraine, et qui est franchement détestable pour l'avenir russe : il faut une vraie sécularisation de l'État, il faut une totale séparation de l'Église et du pouvoir, toutes les tentatives de restaurer l'antique « symphonie » byzantine entre les pouvoirs spirituels et séculiers sont grosses de dangers, la nouvelle Russie a besoin de l'homme religieux, mais dans un cadre nouveau, que la Russie n'a à vrai dire jamais encore vraiment connu : celui d'une laïcité respectueuse.

Reste l'empire, ou ce qui en reste. Les trois républiques baltes ont repris leur existence de l'entre-deux guerres (avec des frontières changées pour la Lituanie, ce qui n'est pas sans quelque danger), et envisagent leur avenir avec l'Europe, et surtout la Scandinavie. Leur capital humain est grand, mais elles devront sûrement entrer dans quelque marché commun avec la Russie, débouché plus naturel pour leurs produits « soviétiques » que les hypermarchés occidentaux. Il va falloir apprendre à connaître une multitude de pays nouveaux. La Géorgie avec sa minorité musulmane, sa traditionnelle hostilité envers la Turquie, son nationalisme chatouilleux, son avant-gardisme culturel des années vingt, peut entrer

spirituellement en Europe, au fond elle en est un berceau, mais son alliance avec la Russie, sollicitée à la fin du 18e ne devrait pas disparaître totalement. L'Arménie fière, et même indomptable, prise entre Turcs et Azéris, aura-t-elle assez de l'aide de sa diaspora pour survivre seule ? Peu probable ! L'Ukraine a rejoint la Russie en 1654 ; au Moyen-Âge il n'y avait pas d'Ukraine (le mot veut dire « marche » d'empire) il y avait la Kiévie, et la Kiévie était la Rouss, dont les filles sont la Russie, l'Ukraine et la Biélorussie, qui, de son côté, a été pendant un moment historique le centre culturel de la Lituanie, laquelle qui se voulait aussi héritière de la Rouss. Tout au long du 19e siècle, il y a une culture ukraino-russe dont Gogol est le fleuron, et dont le traducteur ukrainien-russe d'Homère, Gnéditch, est un bel exemple. Le poète ukrainien national ancien serf Chevtchenko a été un héros des résistants russes au tsarisme. Drahomanov, un ami de Bakounine, dont Kiev célèbre ce mois-ci le centenaire de sa mort, et qui a vécu sept ans en exil à Genève, écrivait autant en russe qu'en ukrainien. Tailler dans le tissu culturel, économique et humain commun aux deux pays sera sans doute impossible ; l'Ukraine indépendante, dont l'actuel calme est surprenant, a tout pour être à nouveau une puissance européenne, mais certainement en relation organique avec la Russie et la Biélorussie ; Soljenitsyne, il y a un an, prédisait avec justesse la fin de l'empire, recommandait à ses concitoyens non seulement de s'en accommoder, mais d'en profiter pour reconstruire leur pays, et il se faisait l'avocat d'une sorte d'Union slave entre les trois grands pays slaves de l'ex-empire. L'idée reste à l'ordre du jour, même si les ultras de tous bords s'en offusquent. Et de toute façon la Russie est elle-même une famille de peuples hétéroclites, avec ses Bachkirs, ses Tatares, ses Mongols, ses Mordves, ses Votiaks, etc.

Ce qui est aujourd'hui en route, c'est la rentrée de la Russie en Europe. Staline l'en avait détachée, alors qu'elle y était entrée, à sa façon, au 19e siècle. Par sa culture, par ses élites, par son talent, par ses savants, la Russie est en Europe, et elle y prendra sa place, à condition qu'on n'exige pas d'elle qu'elle nous copie, auquel cas une réaction sourde pourrait se changer en vague inverse. Le problème majeur de l'ex-empire c'est que l'envie et la possibilité d'entrer en Europe y sont très différentes selon les nations et pays qui le composent... Le monde musulman russe n'y entrera pas, le Kazakhstan s'y associera, car il y a tout un Nord russe avec lequel il faudra composer. L'Europe ne va pas de l'Atlantique à l'Oural, elle va jusqu'à la mer d'Okhotsk, mais c'est une Europe qui change en allant vers l'est, où la colonisation russe a laissé subsister les civilisations locales, considérablement plus que les yankees en Amérique du Nord. La Russie a deux mots pour « russe », l'un qui englobe tous les non-russes, l'autre pour l'ethnie russe. Ce retour de la Russie en Europe dépend en partie de nous, on peut multiplier les investissements comme au début du siècle, mais sans une vraie solidarité avec ce pays, et sans une vraie tolérance envers ses spécificités russes, et tout échouera.

« Le meilleur moyen de se défendre contre les dragons, c'est d'avoir son propre dragon », dit un personnage de Chvarts. *Tuer le dragon* est le titre d'un film que la

TV russe donnait avant-hier. Chacun comprenait l'allégorie... C'est aujourd'hui chose faite, mais les dragons laissent après eux des mythes.

(*Septembre 1991*)

Requiem pour Tbilissi

Retour à la table des matières

On a le cœur serré en apprenant ce qui se passe à Tbilissi, en voyant sur l'écran de télévision russe tous ces visages ensanglantés, ces blessés qu'on traîne rapidement, sur un boulevard où il faisait, il y a peu de temps encore, si bon vivre, si bon flâner. J'avais revu la Géorgie à la veille des élections législatives de l'automne 1990, les partis politiques fleurissaient comme muguet en mai, le cours Roustaveli et l'ancienne place Lénine, rebaptisée Place de la Liberté et débarrassée de son hideux Lénine en bronze, étaient couverts de tentes de protestataires de toutes tendances qui distribuaient des tracts et chantaient ; l'atmosphère étant bon enfant, malgré la pénurie, infiniment plus modérée qu'en Russie, mais sensible dans tous les domaines.

Le Cours Roustaveli n'est plus, il est éventré, à moitié en ruines, les pillards ont ajouté leur œuvre à celle des combattants. Les musées, en particulier celui où l'on exposait les merveilleux bijoux en or niellé trouvés dans des tumulus de Géorgie occidentale après la seconde guerre mondiale, ont été touchés, On ne flâne plus, on ne chante plus à cinq ou sept voix dans les restaurants cachés de la ville, au fond des cours ou des jardins. Qu'est-il advenu de ces merveilleuses maisons anciennes du vieux Tbilissi, déjà branlantes il y a un an, avec leurs galeries de bois en façades, rythmées de colonnes, et ornées de grands rideaux que l'on tire à la chaleur venue ?

Le président Zviad Gamsakhourdia avait été élu par 87 % des voix du corps électoral, il y a un an. Une partie de l'intelligentsia se méfiait déjà de ce professeur au long passé de dissident, mais une autre partie l'aimait, le vénérait. Son vice-président ministre, M. Mourman Omanidzé, s'est réfugié à Moscou il y a deux semaines, refusant de collaborer tant avec le président qu'avec les opposants, qui ont pris les armes contre lui, et viennent de le chasser *manu militari*. D'après Omanidzé l'évolution catastrophique des choses s'expliquerait par la mentalité de dissident de Gamsakhourdia : il aurait continué à se conduire en dissident, habitué à la solitude et à la clandestinité. Il faut ajouter à cela une propension des Géorgiens à reprendre les armes, dans leur pays si longtemps féodal ce n'est pas tellement étonnant. Un opposant connu déclarait, lui : « c'est comme si en Russie le pouvoir était revenu à *Pamiat* ». *Pamiat,* le mouvement ultra nationaliste russe, a été constamment battu aux élections russes, obtenant un maximum absolu de 7 % des voix en juin dernier. Je ne sais donc pas si la comparaison est valable, après tout *Pamiat,* malgré quelques embryons de groupes paramilitaires, n'a jamais vraiment rien menacé en Russie. Et par ailleurs les « zviadovtsy » (les partisans de

Zviad Gamsakhourdia) se recrutent dans toute la Géorgie, surtout occidentale, et l'ex-président a sûrement beaucoup de partisans dans les provinces, il va falloir compter avec eux, car tout n'est pas blanc et noir dans cette déplorable tragédie géorgienne.

Le voyage en Géorgie a toujours été pour les Russes, depuis Pouchkine, un voyage initiatique aux sources de l'antiquité et de la beauté. Pasternak lui a dédié de magnifiques poèmes et des traductions de ses amis poètes géorgiens, en particulier Tabidzé et Yachvili, deux victimes de Staline. Vers 1930, le poète s'était réfugié en Géorgie : « La Géorgie, ses habitants pris individuellement, et la vie de son peuple furent pour moi une complète révélation ». Quiconque connaît la Géorgie peut en dire autant. À Betani, à douze kilomètres de Tbilissi, dans un vallon paisible, se trouve une des innombrables merveilles architecturales de la Géorgie, un vieux monastère dont trois moines ont repris possession ; on y voit sur la pierre blonde des hauts-reliefs ornementaux et, sous les voûtes, des fresques représentant la reine (et sainte) Nina. Espérons que la paix de Betani reviendra dans la ville si proche, et si dévastée par les haines.

(*Nov. 91*)

La Russie se regarde dans son histoire

Retour à la table des matières

Les 26, 27, 28 novembre, la télévision soviétique a donné une série de courts métrages d'auteur sur le thème général de la mémoire historique aujourd'hui en Russie. « Dans l'espace » de Dimitri Bogorodski, « le Signal », de Khizour Ardanov, « Le jour et le siècle » de Sergueï Povarov et Victor Chkourko, et un quatrième petit film de Evguéni Khokhlov et Youri Krauze. Le titre de la série est « Ce que nous avons vécu ».

Les queues, les queues, les queues : elles sont obsédantes, humiliantes. On les voit dans la rue, on les revoit à la télévision. « Ce que nous avons vécu », une série de court-métrages confiés à des jeunes tente d'élaborer un sens pour ces sept décennies qui n'en ont plus. Seules les queues, absurdes, livides, rythment l'incompréhension du monde qui sévit là-bas. Un Lénine recomposé nous dit « Tout sera compris et justifié plus tard », un Lénine tiré d'actualités nous harangue sous un écriteau — « Ici s'élèvera le monument au Travail ». Des foules courent en tous sens, des clochers d'églises que l'on scie, un Gorbatchev souriant, celui d'il y a deux ans, met aux voix la toute première proposition de « demander des comptes au PCUS » (repoussé par 3 417 voix contre 1 022, comme c'est loin !) Aujourd'hui, susurre Lénine, nous ne devons pas caresser les têtes, nous devons les cogner. Le Staline en uniforme blanc, beau comme un archange, du film *la Prise de Berlin,* reçoit les hommages d'une jeunesse hystérique. La voix de Nikita Khrouchtchev énonce, railleuse : les capitalistes ne nous comprendrons jamais, pas plus que les pourceaux. Un Souslov émacié épingle la nième décoration sur le poitrail d'un

vieillard cacochyme, Brejnev : puis lentement on voit les dignitaires descendre de la tribune du Mausolée à reculons, Brejnev le dernier, les mains jointes comme un bronze : et le téléspectateur russe se dit sans doute : tout ne va-t-il pas vraiment à reculons chez nous, ne sommes-nous pas nous-mêmes comme ce sinistre mannequin, dans un film dont la manivelle tourne à l'envers ?

Il faut absolument une catharsis à ce pays enlisé effroyablement, hébété, privé d'avenir et réduit à l'attente morne de la queue. Le petit film de Khizour Ardanov fournit une catharsis, par la voix de l'historien Dimitri Likhatchev. « Étions-nous dans un rêve ? » demande l'historien. Beaucoup l'ont dit, ont plaidé le rêve, comme on plaide l'irresponsabilité, mais Likhatchev rétorque : Non ! nous savions, et il y a eu des résistants, il y a eu toute une promotion d'élèves officiers de Poltava qui a refusé l'ordre de Staline d'aller tirer sur les paysans ukrainiens affamés. Ils sont partis tous au bagne des îles Solovki. Ils ont sauvé l'honneur russe. Comme les régiments appelés par les putschistes d'août 1991 ont sauvé l'honneur russe en faisant verser leurs véhicules dans les fossés...

Ce point est essentiel, on ne peut pas vivre sans honneur. L'Ukraine va voter pour son indépendance, elle va sans doute refuser l'Union croupion d'après-putsch, cette Union qui n'est plus qu'un radeau de la Méduse. Pour comprendre ce refus, il faut se remémorer le génocide paysan de 1931-32, il faut relire le chuchotement tragique de *Tout coule* de Vassili Grossman. Dans un autre court-métrage, le fils de l'homme qui a pris le Palais d'Hiver, Antonov-Ovseenko, tente, lui, de tout mettre sur le dos de Staline. Quel autre pays demande-t-il, a massacré systématiquement sa paysannerie, douze millions de morts ? Et l'on voit sur l'écran ramper les centaines de cadavres vivants qui cherchent des miettes le long des voies ferrées. Staline traversa le pays des morts-vivants pour se rendre, comme il faisait souvent, en vacances à Kislovodsk, dans le Caucase du nord. On lui parla des mourants, il aurait pu recourir à l'aide internationale, dit le fils d'Antonov-Ovseenko, il y avait des réserves d'or, mais Staline répondit : « Qu'ils crèvent ! » Ils ont crevé, mais leur voix emplit l'espace des consciences aujourd'hui, et rend impossible une politique raisonnable. Il nous faudra deux ou trois générations pour remonter de l'abîme, nous ne sommes pas capables de faire ce qu'a fait la Corée du Sud en une génération. La Corée du Sud, promue modèle inaccessible que se donne un ex-empire, une ex-super-puissance... Le film de Bogorodski s'achève par la litanie des slogans qui ont fait et défait le pays : révolution, expropriation, électrification, stagnation, démocratisation, privatisation, -tion, -tion, tion ! Les mots d'ordre d'Eltsine, réduits à des slogans vides, qui rejoignent d'autres cadavres sémantiques, ceux de soixante et dix ans de décervelage ! Voilà peut-être le plus grand danger d'aujourd'hui pour ce pays ! Une machine broyeuse est en route, elle moud tout, elle désespère tout.

L'histoire va à reculons, comme le film de tout à l'heure ; du tout début de la Révolution, les Russes entendent aujourd'hui les voix des plus haïs et moqués ennemis d'hier, ils les écoutent, et ils découvrent qu'elles disaient vrai ! La voix de

l'amiral Koltchak, qu'égrène le film de Bogorodski : Russes, là où il y aura le pouvoir soviétique, il n'y aura plus de propriété paysanne, il n'y aura plus de paysans ! Russes, les bolcheviks ont la haine du peuple ! Et puis la voix du patriarche Tikhon, astreint à résidence par Lénine. Des mascarades sacrilèges parcourent les rues des grandes villes, reprises dans le court-métrage de Sergueï Povarov et Victor Chkourko « Le jour et le siècle », des clochetons tombent, des icônes sont souillées et brûlées, et la voix de Tikhon retentit à nouveau, elle dit aux Russes de novembre 1991 : « Ce que vous faites n'est pas une œuvre de simple cruauté, c'est véritablement l'œuvre de Satan ». Le film fait d'ailleurs alterner une voix *off* qui déclame du Maïakovski (« La parole est à vous, camarade Revolver ») et de sinistres statistiques : en trois ans il ne reste plus que 4 000 prêtres vivants sur 360 000... c'est autre chose que la décimation, ça !

L'essentiel du film est tourné dans un de ces paysages du nord de la Russie, au monastère de Valaam, sur un lac mélancolique, dont la beauté spirituelle est lancinante et douce. Le cinéaste interroge le petit-fils d'un des plus grands savants russes du XXe siècle, le père Pavel Florenski, mathématicien, théologien, historien d'art, mort au Goulag. Le petit-fils, higoumène du monastère, le père Andronnik, est jeune encore, son regard est tendre, et malicieux parfois. Il dit que les persécutions sont normales, qu'il faut les replacer dans la longue durée, persécutions des premiers chrétiens, joug turc pour les Grecs, joug tatare pour les Russes. « À Valaam, on sent que les événements demandent des centaines d'années pour s'accomplir ». Le vent court sur les eaux noires du lac, et les paroles du père Andronnik semblent très loin des visages fermés qui font la queue là-bas, dans tous les points habités de la Russie. La Russie ressuscitera-t-elle, mon père ? — La Russie existe aussi fort maintenant qu'hier et avant-hier... Les catacombes sont peut-être la norme de sa vie...

Les cellules de la Loubianka sont maintenant filmées, voici un ancien dissident qui donne une interview dans le couloir reliant l'ancienne et la nouvelle prison. On voit rapidement un Rostropovitch jubilant proposer d'élever un monument à Alexandre Soljenitsyne sur le socle laissé vide par Dzerjinski, le 22 août dernier. Revoici les parades du vingtième anniversaire de la Révolution, des théories de jeunes athlètes, des processions d'humanité rayonnante, et la voix du procureur Vychinski, dans les coulisses, dénonçant les traîtres, et la cohorte des compagnons de route internationaux, les Barbusse, les Feuchtwanger, avec tous leurs lecteurs fascinés. Quelque chose nous relie profondément à l'année 1937, dit le dissident installé dans le sinistre couloir, c'est la peur. Ah non, pas la peur d'être arrêté, pas celle qui ligotait les grands-parents, dont le baluchon était toujours prêt, pas celle qui engrisaillait les parents, qui se la cachaient à eux-mêmes, — une autre peur, non moins terrible, la peur de l'avenir. En 1937 l'avenir était tout tracé, il était glorieux et lumineux, il avait un août de paraclet et de paradis, mais la peur était tapie derrière les visages éclatants de joie. Aujourd'hui la peur est autre, viscérale : en sortirons-nous ? Un sauve-qui-peut a commencé, tout, plutôt que rester ici, des pans entiers de Russie intellectuelle s'en vont, et c'est grande misère pour le pays.

À cette peur-là, il est encore plus dur de dire NON. Le père Andronnik, derrière ses lunettes embuées de malice, dit à sa façon : non, notre avenir est ici, seulement il exige la longue durée des œuvres de Dieu.

À nous de comprendre, (comme en Serbie aussi), qu'un gigantesque travail de deuil est à faire, est en route, que nous n'y pouvons rien, que ce n'est pas notre heure. Nous devons certes agir, aider, intervenir comme nous le dicte la raison, et si seulement nous sommes capables d'agir vraiment, et fraternellement, sans demi-mesures, ce qui est bien douteux. Mais là où l'histoire digère encore de tels tourments, l'homme repu et sans histoire est de peu de secours, « Tais-toi », dit Boris Godounov épouvanté à son jeune fils qu'il bâillonne...

(*Déc. 91*)

Les Jésuites de retour en Russie

Retour à la table des matières

Les Jésuites sont de retour en Russie. La nouvelle ne fait pas la une des journaux, mais elle est d'importance. L'ordre de Jésus, fondé par Ignace de Loyola en 1540, a déjà connu plusieurs « périodes russes ». Présent au 17e siècle, il fut interdit une première fois par Pierre Ier c'était en 1715. Mais Catherine II fît revenir l'ordre, ou plutôt lui donna refuge lorsque celui-ci, banni de France, du Saint Empire romain germanique, et pour finir de toute la catholicité, par le pape lui-même, en 1773, ne dut sa survie qu'à la souveraine de toutes les Russies. L'ordre prospéra, ouvrit des établissements d'éducation, obtint des conversions nombreuses parmi l'aristocratie russe, à telle enseigne que l'empereur Alexandre I en prit ombrage, et interdit à nouveau l'ordre en 1820. Il ne devait revenir qu'après 1905, lorsque la liberté de conscience fut enfin établie en Russie. Mais il ne connut alors qu'une petite tête de pont. Mgr d'Herbigny, qui œuvrait pour une réunion des églises, et dont parle Pierre Pascal dans son *Journal de Russie.*

Ensuite, bien entendu, les Jésuites non seulement disparurent de Russie, mais devinrent à nouveau la cible de la propagande antireligieuse et anticatholique. L'orthodoxie, après 1943, reçut de Staline l'autorisation de réélire un patriarche, et de relever quelque peu ses ruines, sous haute surveillance du KGB. C'est alors que violence fut faite aux Uniates nouvellement intégrés dans l'empire soviétique, que des milliers de paroisses catholiques de rite oriental furent incorporées de force à l'orthodoxie, et une grande partie de son clergé déportée.

Comme on sait, les Uniates ont réapparu, ont repris leurs anciennes paroisses, à Lvov et dans toute l'Ukraine occidentale. Mais les relations entre le Saint-Siège et l'orthodoxie russe sont à l'heure actuelle extrêmement tendues. Le patriarcat fait appel à des arguments historiques vieux de plusieurs siècles, et, en somme, ne reconnaît pas vraiment la liberté de conscience à cette branche égarée de l'orthodoxie. Le catholicisme, sous l'impulsion du pape Jean-Paul II, passe à

l'offensive en Russie même, et pas seulement en Ukraine. Après avoir nommé un évêque catholique de Moscou, le pape vient d'envoyer à nouveau les Jésuites en terre russe. Ils s'implantent en trois endroits : Saint-Pétersbourg, Moscou et Novosibirsk, qui est un énorme centre de recherche scientifique. Il ne s'agit pas encore de fonder des universités jésuites en Russie (il y en a 167 à travers le monde), ni des écoles secondaires, mais plutôt des centres d'études, en liaison avec les universités existantes.

La *Literatournaïa Gazeta* publiait récemment une interview du père Giuseppe Pittau, directeur du « Russicum » à Rome. Au sujet des rapports avec l'église orthodoxe, le père déclare : « Bien sûr il n'est pas question pour nous de demander l'autorisation ou l'aide de l'église orthodoxe, mais nous la tenons au courant ». Une partie difficile est donc engagée entre orthodoxie et catholicisme en Russie, on serait tenté de reprendre les arguments qui s'échangeaient au siècle dernier, déjà, sur ce sujet. Un des slavophiles de la « seconde génération », Youri Samarine, avait écrit un livre, paru en 1868 sur « Les Jésuites et leur rapport à la Russie ». La thèse de Samarine était qu'il était dangereux pour un orthodoxe d'entrer en relations avec les Jésuites s'il n'était pas très bien préparé intellectuellement et théologiquement. Aujourd'hui aussi, une des faiblesses de l'orthodoxie officielle est d'avoir vécu en vase clos pendant de longues décennies de persécutions et de soumission au pouvoir marxiste. L'orthodoxie manque de spécialistes en politique, en relations internationales, elle n'a pas pu mener encore son dialogue avec la modernité, avec la science, avec le monde athée.

Sur tous ces points les Jésuites ont évidemment plusieurs longueurs d'avance, et pourront établir avec les universités de Russie, des relations qu'il serait difficile, voire impossible, de mener à la plupart des théologiens orthodoxes. Va-t-on voir se renouveler l'engouement des jeunes Russes intellectuels pour le catholicisme comme au début du 19e siècle ? Après tout ce ne serait pas un malheur, il est improbable que l'orthodoxie en pâtisse durablement, car elle reprend vie déjà par d'autres moyens : les paroisses qui renaissent, les confréries de charité qui font revivre une vieille et belle tradition, sans compter les monastères qui attirent à nouveau des foules de pèlerins, les « starets » qui ont réapparu. De vieux maux guettant la nouvelle orthodoxie, une certaine compétition religieuse n'est pas, somme toute, une mauvaise chose. Les Jésuites sont revenus officiellement en Suisse dans les années « septante » ; ils reviennent en Russie au début des années 90. Dostoïevski a de quoi se retourner dans sa tombe, lui qui assimilait l'armée noire des Jésuites à l'armée rouge des socialistes. Mais tout a bien changé. La liberté religieuse n'est pas une chose dont nous nous plaindrons.

(*Février 92*)

La Russie d'Eltsine

Retour à la table des matières

« Si un seul invalide meurt de faim, j'irai demander des comptes au Président que nous avons élu, et à son gouvernement », déclare l'écrivain Viatcheslav Kondratiev dans la *Literatournaïa Gazeta.* Un invalide touche 300 roubles ; pour le pain quotidien, plus une dizaine de cigarettes (par mois), il dépense déjà la moitié de ses trois cents roubles... La réforme a condamné à la misère tous ceux qui n'ont pas un second métier au noir, une source de dollars, une combine. La génération qui a connu la guerre, la misère de l'après guerre, le long tunnel brejnévien voit ses économies englouties... Encore beau si le rouble survit ! Gaïdar, le jeune économiste du Président (petit-fils et fils d'écrivains très connus) vient de dire qu'il croit cette survie possible ; le dollar est « retombé » à 80 roubles, ce qui met la pension de l'invalide à presque quatre dollars... Les autres tiennent encore parce qu'ils ont des réserves (en pâtes, en sucre) dans leurs placards. Le kilo de pommes est à 50 roubles, et tel paysan azerbaïdjanais vient vendre son panier de pommes à Moscou parce qu'il y trouve son profit... Les nouveaux riches s'étalent, on les interroge dans la presse : quel est votre secret ? Leur secret est le cynisme. Tous cotisent à la mafia, sans la protection de laquelle ni leur affaire ne subsisterait, ni leur famille ne serait en sûreté.

Pourtant le soutien à Eltsine reste majoritaire. Les gens lui sont reconnaissants d'avoir fait quelque chose, pris une décision, là où il n'y en avait plus depuis des mois. On colporte sur lui des accusations floues : alcoolisme, velléitarisme, apparatchik comme les autres, voire même manipulateur secret du putsch d'opérette du 19 août... En fait il faut lire son livre pour voir ce qu'il est : un de ces hommes russes fragiles et décidés, comme les a décrits Gorki, un homme qui s'est forgé dans son combat solitaire contre le Politburo, et qui n'a pas hésité à assumer tous les risques en décembre dernier (la France a la palme d'or des bévues à son égard, que la visite d'État de février n'a pas vraiment réparées). Il n'a guère de concurrents dans le camp démocrate : Popov, le maire de Moscou est vraiment trop abrupt, et hésitant à la fois (la comédie de sa fausse démission, les valses hésitations sur la privatisation du logement à Moscou, sa lutte continuelle avec son conseil, l'interdiction abusive de la manifestation des néostaliniens, qui n'était pas la bonne solution (comme vient de le dire Elena Bonner, qu'on ne peut soupçonner de sympathies envers les néostaliniens, qu'on a matraqués ce jour-là). Sobtchak, le maire de Saint-Pétersbourg, est un juriste brillant, mais ses critiques envers Eltsine, récemment distillées dans le *Herald Tribune* sont de mauvais aloi : reprocher d'avoir laissé le choix du serment aux officiers de l'armée ex-soviétique signifie quoi : menacer l'Ukraine et la Biélorussie ? Vraiment l'heure n'est pas à de telles critiques. Quant à l'excessive rapidité des réformes, et au retard de la réforme foncière, ce sont deux reproches injustes : Gaïdar a très bien répondu que le gouvernement avait fait ce qu'il pouvait décréter (mettre fin au monopole de

décision économique de l'État), et qu'il ne pouvait pas décréter la privatisation, qui sera un long processus cas par cas.

Le peuple russe fait preuve d'une patience et d'une sagesse étonnantes, admirables. Ce qui n'empêche pas nos médias, le plus souvent, de s'interroger sans fin sur le putsch à venir, sur le danger « russe », sur la future guerre avec l'Ukraine... La guerre civile ? L'armée n'est pas putschiste parce qu'elle a toujours été très soumise au pouvoir d'une part, et parce qu'elle est très interethnique dans sa composition d'autre part. Le danger fasciste ? Rarement aura-t-on vu s'étaler aussi clairement le préjugé antirusse : un peuple que l'on disait à jamais soumis au totalitarisme s'en est libéré tout seul (un peu aidé quand même par l'obstination de M. Reagan à préparer la « guerre des étoiles »), il s'est doté d'une liberté de presse, d'opinion, de rassemblement, d'élections, dont pas un observateur ne pensait qu'elle était possible dans ce pays : eh bien, le miracle ne semble pas appeler l'admiration, le soupçon persiste.

Il faudrait de toute évidence que l'Occident se mobilise à grande échelle pour gagner cette bataille : faire rentrer en Europe définitivement les pays de l'ancienne Russie, il faudrait en conséquence qu'une contribution extraordinaire sur nos riches revenus occidentaux d'un ou deux pour cent serve à aider ces peuples à prendre congé définitivement du danger totalitaire. L'aide humanitaire ne suffit pas ; il faut d'évidence aider à créer un fond monétaire pour soutenir un rouble nouveau et authentique (proposition de M. Major), il faut annuler tout ou partie de la dette, comme on le fait en d'autres pays. Il conviendrait enfin de créer un autre circuit économique, en garantissant des investissements occidentaux. On tergiverse, on envoie des avions de vivres pendant trois semaines, c'est bien, mais est-ce l'essentiel ? Nos journaux publient des reportages sur les boites de conserves américaines qu'on retrouve au souk local, mais a-t-on songé que si une seule boite parvient à l'orphelin, il vaut mieux pour lui la revendre que la consommer : son profit sera décuplé...

Ce n'est pas tout, nous n'apportons pas l'essentiel, mais nous livrons beaucoup de pacotille : un Disneyland va être construit près de Moscou avec une « maison de toutes les religions », à laquelle l'orthodoxie vient de refuser sa participation. Comment ne pas comprendre les réactions de nationalistes, comme Valentin Raspoutine, envers ce déferlement de vulgarité ?

Ukraine et Russie font donc preuve d'une sagesse somme toute extraordinaire : retenue et modération, là où l'inverse serait si facile ! Il faut bien voir qu'aujourd'hui le peuple russe va vivre à nouveau dans plusieurs entités étatiques différentes, comme avant les Romanov, et que ces entités sont condamnées à l'entente, et même à la fraternité ; alors n'imaginons pas une guerre pour nous faire peur, et pour faire l'économie de notre aide. Certes les hommes n'ont pas tous changé : 90 pour cent des apparatchiks se sont reconvertis dans les nouveaux ministères russes ou les joint-ventures. Certes des défauts de la vie russe

réapparaissent : la corruption généralisée, l'alliance du pouvoir et de l'Église, l'extrémisme intellectuel... Il n'est pas bon que l'Église orthodoxe ait repris un rôle qu'elle avait sous l'ancien régime, bénissant les armées et les présidents : l'Église joue là dangereusement avec le feu. La Russie a besoin d'une citoyenneté laïque. Mais derrière tous les fastes et les goupillons que nous voyons réapparaître, comme par un coup de baguette magique dans les cérémonies officielles, il y a quand même autre chose : la renaissance de cet homme religieux russe, à qui la civilisation russe doit tant : la bonté, la patience qui ont marqué une large part de l'histoire russe, et par ailleurs l'effondrement de « l'idéologie allemande » corrigée par Marx en 1846, de l'idée d'un homme fait par les conditions de production et d'appropriation de l'instrument de production, l'idée d'un homme nouveau qui aura vaincu la nature. Nous oublions trop que c'est de cette idée, entre autres, que découlent Lénine et Staline.

Prenons garde enfin qu'un jour nous ne regrettions d'avoir raté une occasion unique. Nous avons appelé à la liberté de circulation des hommes, et nous en avons peur : nous renvoyons des bateaux entiers de malheureux au rivage qu'ils fuient, (en Albanie), nous donnons des bourses au goutte à goutte, et nous hésitons à investir dans de nouvelles universités là-bas, alors que l'investissement dans la formation de la jeunesse serait capital... Nous avons appelé à lutter contre l'empire du mal, et nous hésitons à apporter une petite aide, là où il en faudrait une massive. Le président Walesa nous a déjà dit sa désillusion. Après la désillusion viendra autre chose, pas seulement en Russie, dans tous les pays postcommunistes. Il viendra ce qui vient avec le désespoir. Que peut bien penser le Russe qui voit que notre principal souci est d'éviter la fuite vers le Tiers Monde des cerveaux atomistes russes ? Et les autres cerveaux ? A-t-on seulement pensé à l'énorme fuite des savants, des musiciens, des sportifs, de la jeunesse ? Une soirée d'un orchestre russe rapporte 700 roubles au total (moins de neuf dollars), il suffit qu'un impresario occidental lui propose un quelconque contrat de misère en Occident, et tout l'orchestre sera acheté en un tournemain. La mort de la culture, voilà ce qui est aujourd'hui à l'ordre du jour en Russie. Écoutons les cris de désespoir de l'académicien Likhatchev et de nombreux autres. Les archives sont déjà vendues au plus offrant, les manuscrits s'en iront légalement ou illégalement, le pillage risque d'être pire que dans les années vingt (où il avait été organisé par les bolcheviks). La littérature se meurt faute de papier, des journaux annoncent qu'ils ne vont plus paraître que trois jours sur six. Les publications savantes, elles, meurent pour de bon : une grande tradition, un morceau de l'Europe s'en va-t-il ?

Certes il convient de ne pas être trop naïf, mais inversement trop de prudence nous perdra, car si nous ne savons pas être solidaires avec l'autre Europe, toute l'autre Europe, nous aurons galvaudé une chance immense. Il faut savoir être fraternel avec celui qui est effectivement notre frère, fils de la même civilisation. Le peuple russe s'en sortira sans doute, mais il n'aura pas de sentiments tendres envers nous. L'Europe sera solidaire ou mutilée. Et puis cessons de croire que nous

avons seulement à donner : si la renaissance russe a lieu, nous recevrons aussi beaucoup, et des choses qui nous manquent...

(*Mars 92*)

20e PARTIE
ÉPILOGUE, UN JOUR ANNIVERSAIRE

Retour à la table des matières

Abellio m'a fasciné chaque fois que j'ai lu un de ses livres. Dans la *Fosse de Babel,* je relis ceci : « La mort de Staline se produisit en mars 1953, sous la conjonction de Saturne et de Neptune. Par cette mort, la Russie perdait bien plus qu'un chef hiératique, elle abandonnait la prêtrise cachée qu'elle exerçait jusque-là sur les masses en marche. Et de même que jadis, aux Indes, les veuves et les serviteurs du roi étaient jetés en holocauste dans le bûcher funèbre, les cadavres des ouvriers de Berlin-Est, déchiquetés le 17 juin suivant par les tanks russes, accompagnaient le cercueil du dernier dictateur d'Europe, pour marquer la fin du règne et la scission des temps. Les rencontres de Saturne et de Neptune se produisent tous les trente-six ans, la dernière remontait à 1917. »

Machinalement, je calculai quand reviendrait la conjonction de Saturne et de Neptune. En 1989... Abellio pensait, lui, que le nouveau cycle neptunien couronnerait la Chine. La conjonction est revenue, l'empire soviétique s'est effondré, les réformes engagées par un chef-réformateur du Parti-Hégémone ont entraîné la chute du Parti, et des « hommes de la deuxième caste », comme dit Abellio, celle des « hommes de puissance sans mystère ».

Ce livre composite, que je soumets au lecteur, s'ordonne autour de la question russe par excellence : Europe ou Asie ? Ou peut-être Eurasie... (Et pourquoi pas Aseurope ?) La question est posée depuis l'« appel aux Varègues ». Les Russes n'étaient nullement les seuls à faire appel à des princes étrangers, nullement les seuls à qui les Vikings aux hauts drakkars rendirent visite au long des fleuves qu'ils remontaient. Mais ils furent les seuls à en faire un nœud philosophique de leur histoire. Tous les peuples ont emprunté, sont métissés ; les Angles ou les Francs ont baptisé de leur sang des terres celtes latinisées. Le Russe, infatigablement, et parce qu'il n'est pas sûr de lui, veut se justifier des emprunts, se purifier des tributs qu'il dut payer. Est-ce le « joug tatare » qui parle encore en lui ?

Le « schisme russe » a fait suite au « mythe russe ». Le mythe russe était l'idée que la Russie porteuse de Dieu avait en ce monde une mission toute particulière de justice. Le « mythe » mua plusieurs fois, et se retrouva captif du bolchevik Staline. Commença le schisme, la séparation de l'Europe, la mégalomanie, la clôture plus carcérale que monastique. Le mythe est en-allé (provisoirement) ; le schisme est-il fini ?

La Russie va-t-elle non pas « rentrer en Europe », mais admettre qu'elle *est Europe,* qu'elle est une variante de cette Europe variée, que sa manière de vivre, son amour des fratries, sa prédilection pour la couleur, ses brusqueries d'humeur, sa longue humilité, ses églises de pierre couronnées comme des jouets de bois, sa littérature militante, son opéra fulgurant appartiennent à l'Europe, sont un apanage de l'Europe, et qu'il suffit qu'elle le veuille, qu'elle soit soi-même — pour qu'Europe elle soit...

Et pourtant la Russie crache encore sur les blandices de l'Europe, comme sur une prostituée. Écoutons ce poème de Léonid Grigorian :

Certes c'est la grand'route, pas une passerelle,
Mais en pays étranger – je n'irai pas »
Non qu'envie ou colère
Bouillonnent en la cage de mon cœur,
Mais simplement cette vie-là
M'écartèle de honte.

Pourquoi un salaud, un bourreau, un idiot
A-t-il passé les fers, en jouant, à mon peuple ?
L'avalant en détail comme en gros...
(...)
Quelque part germe le grain du Seigneur.
Quelle tristesse d'avoir désappris
Toute prière !

Certes c'est la grand'route, pas une passerelle
Mais en pays étranger – je n'irai pas !
Preneurs vous trouverez ! Manquent pas les coquins,
Les délateurs, les beaux parleurs, les harangueurs.
Et vous tous, collés au volant,
Je ne vous aime pas, j'aime la patrie,
Et les frères de mon sang par-dessus tout.
Pour les mille ans à venir,
Votre billet de Judas –
Je vous le renvoie !

Face à de tels sanglots, mieux vaut se taire. Il y a cela aussi, en Russie, aujourd'hui. Il y a un sentiment d'énorme tromperie, de gigantesque « substitution » : les bourreaux d'hier pérorant aujourd'hui. Pour certains le silence, la « mort du loup » sont la seule issue momentanée.

L'occidentalisation peut révulser. L'invasion du rock, l'écran de la télé traversé de spots publicitaires, hoquetant sous les rythmes syncopés, livré aux jeux américains simplistes, la pornographie et l'occultisme envahissant les couloirs du métro... Certains étouffent et se récrient : non, ce n'était pas ça... Des trois jours d'émotion, d'espoir fou, de courage civique des 19, 20 et 21 août 1991, que reste-t-il aujourd'hui ?

D'abord un changement majeur de la scène politique. L'« apprenti sorcier » a cédé la place, le Parti qu'il dirigeait (et voulait réformer) est interdit, en jugement devant la Cour Constitutionnelle, et, chaque jour, convaincu de nouveaux méfaits d'hier. Il est prouvé que les vieilles habitudes sévissaient toujours sous M. Gorbatchev : livraisons secrètes d'armes, financements occultes de partis frères, liaisons avec le terrorisme.

Ç'aurait pu être Tien An Men. Ce faut la naissance d'une démocratie russe. La liberté de la presse est totale. La liberté d'association aussi. Les partis croissent et se multiplient (mais aucun ne prend l'ampleur d'un parti de gouvernement). Le président élu en juin 91 a reçu l'onction de l'histoire le 19 août suivant. Il a la légitimité profonde, et garde une popularité importante. (Aux sondages d'opinion, jamais moins de 30 %). Cet ingénieur devenu apparatchik, « gouverneur » de Sverdlovsk, qui fit détruire la maison Ipatiev où la famille du tsar avait été massacrée, et où, en 1978 commençaient à apparaître des fleurs, mais qui, en 1992, a fait enterrer Vladimir Kirillovitch, chef de la maison Romanov, dans le caveau des grands-ducs à la Forteresse Pierre-et-Paul, est un homme beaucoup plus typiquement russe que ne l'était le méridional Gorbatchev. Un homme dur et frêle, comme la littérature russe en a si souvent fait le portrait (Gorki, dans *Thomas Gordeïev*), volontaire, lent à la parole, le visage taillé à la serpe, mais vulnérable, et qui l'admet de façon déconcertante, parlant même de ses moments de dépression. Sa lutte solitaire menée en octobre 89 contre le Parti, le Politburo, son bref passage en clinique psychiatrique sont l'épisode central de sa vie, conté dans son livre : il a alors forgé, à ses risques et périls, sa propre rébellion contre le Parti.

Eltsine enfin a acquis une statue de centriste, ce qui manquait le plus à la Russie, toujours prête aux calamiteux maximalismes. Démocrate, porté au pouvoir par la révolte calme des démocrates russes, il tient compte de ce « parti des directeurs », qui représente la continuité de l'establishment, et rêve d'un développement d'économie de marché à l'abri d'un pouvoir fort, genre Chili ou Corée du Sud. Eltsine a mis en selle un premier ministre qui mène une politique « à la polonaise ». Le 19 août 92, pour l'anniversaire du putsch, il a annoncé que chaque Russe, enfant ou adulte, recevrait un bon de 10 000 roubles à valoir sur les

privatisations. Ce n'est plus le pactole, dix mille roubles... mais c'est une manne magique, le partage d'un rêve capitaliste...

Ce fut la naissance d'une démocratie russe, mais « aujourd'hui l'humeur est mauvaise, parfois se glisse en nous l'idée qu'on nous a roulés », écrit le jeune écrivain Golovanov. Et le poète Gorodnitski, moins virulent que Léonid Grigorian, s'écrie quand même :

L'ancien mouchard aujourd'hui te fait la morale.
Ô n'enlevez pas les barricades du 20 août !

À l'échelle du pays, ils étaient sans doute peu, le 20 août, à lever la tête contre le putsch néo-brejnévien. Mais comme ce pays s'est vite engouffré dans la brèche de liberté ! L'historien et romancier Yakov Gordine, auteur d'un livre sur le 14 décembre 1825, *le Soulèvement des réformateurs,* écrivait en mai 92 : « Aujourd'hui, ce sont les douleurs de la liberté ». Je crois qu'il a raison. Aujourd'hui la patience russe, si incroyable, et parfois entrecoupée d'éclairs de violence furieuse, est enfin justifiée. On sait pour quoi serrer les dents. L'avènement d'une vie naturelle, le rétablissement de « l'homme naturel » des philosophes, la liberté : ça en vaut la peine.

L'historien Gordine explique la fuite de l'intelligentsia vers l'utopie par la résistance psychologique à la pression de l'autocratie russe ; il nous rappelle que le paysan, lui, fuyait différemment : il abandonnait la Russie centrale, et fuyait vers les marches, en Pologne, et même en Turquie... C'est cette instabilité, face à un régime qui tendait de toutes ses forces, à fixer à jamais les hommes et les idées, qui guette peut-être la nouvelle Russie d'aujourd'hui. Savoir se fixer, aménager sa maison, l'entretenir avec soin est sans doute ce qui, encore aujourd'hui, est à réapprendre.

La pathologie du souvenir et de l'amnésie, de l'excès de contrition et de l'ablation de la responsabilité, guette aussi la Russie d'aujourd'hui. Les uns, comme le cinéaste Govoroukhine, ne veulent voir que « la Russie que nous avons perdue », les autres, comme le libéral et historien de la Renaissance italienne Batkine, n'y voient que « cléricomanie » absurde, et reprennent le thème d'une histoire russe éternellement criminelle, éternellement sans issue...

Une formidable énergie a été libérée par la Révolution du 21 août 1992. Sera-t-elle dévorée par une guerre civile, comme en 19-21 ? Dieu merci, cela au moins semble exclu. Les guerres civiles de l'ancienne URSS ont lieu principalement aux points de friction entre Islam et Occident : au Nagorny Karabakh, en Abkhazie, comme en Bosnie ou au Liban. La main de fer s'étant retiré, les failles entre ces deux continents d'histoire ont à nouveau bougé...

Chercher son propre visage, quand on est libre, est peut-être plus difficile que le chercher quand on lutte pour la liberté. La Russie cherche aujourd'hui son visage. Comme le poète Khlebnikov elle aimerait peut-être prendre l'Asie sur ses genoux. « Le fils de la Loutre pense à une Inde sur les bords de la Volga. Il dit : Maintenant, je vais par mes talons prendre appui dans le monde mongol, et ma main palpe les boucles de pierre de l'Inde ». Nous avons déjà parlé de ce rêve « eurasien ». Doit-il empêcher la Russie d'être Europe ? L'Angleterre n'a-t-elle pas rêvé de l'Inde, la France du Sahel ? Le fils de la Loutre peut rêver d'une Inde sur les berges de la Volga. Mais Nijni Novgorod qui, a retrouvé son nom, ne retrouvera-t-elle pas sa foire où l'Europe de Cendrars rejoignait l'Asie de Khlebnikov ? Par elle, par la Russie, nous trouverons peut-être d'autres chemins, vers d'autres mondes ...

(*21 août 1992*)